HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,

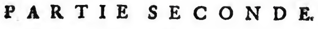
Où l'on voit l'Origine & les Progrès de cet Art, de Siecle en Siecle; les Sectes, qui s'y sont formées; les noms des Médecins, leurs découvertes, leurs opinions, & les circonstances les plus remarquables de leur vie.

Avec des Figures en tailles douces, tirées des Médailles Anciennes.

PAR

DANIEL LE CLERC,

Docteur en Médecine.



PARTIE SECONDE.

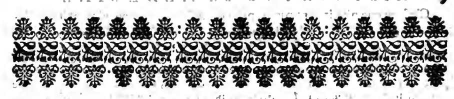


A AMSTERDAM,
Chez G. GALLET, Directeur de l'Imprimerie des HUGUETAN.

M. DCCII.

Digitized by Google

Digitized by Google



HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
SECONDE PARTIE,
LIVRE PREMIER.

Où l'on void ce qui s'est passé dans toute la suite du Siecle XXXVII. jusqu'au commencement du Siecle XXXVIII. & où l'on trouve particulierement les innovations de CHRYSIPPE, & de ses Sectateurs; les progrès de l'Anatomie, sous ERASISTRATE, & HEROPHILE, & enfin le partage de la Médecine, en trois professions.

AVANT-PROPOS.

Nous avons vû, dans les livres précedens, que les Philosophes s'étoient ingerez dans la Médecine; mais comme leur application, à cet égard, s'étoit presque bornée à la seule *théorie*, & qu'ils avoient laissé *la pratique* aux Médecins; ceux-ci (entre lesquels Hippocrate, ses fils & son gendre, Praxagore, & Dioclès avoient tenu le haut bout) quoiqu'ils eussent tiré quelques lumieres de la Philosophie, ne s'étoient pas si fort appuyez sur le *raisonnement*, qu'ils n'eussent beaucoup plus donné à l'*expérience*.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

 C'est

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

C'est ce que n'imiterent pas les principaux Médecins, qui vinrent immédiatement après eux ; car au lieu de chercher à soûtenir par de solides raisons les remedes, que l'expérience de leurs prédecesseurs avoit autorisez ils ne raisonnerent au contraire que pour décrier ces mêmes remedes, faisant tous leurs efforts, pour renverser en un moment ce que l'expérience d'un grand nombre de siecles avoit établi. Ils firent neanmoins une chose, qui fut très-utile; c'est que s'étant fort appliquez à l'*Anatomie*, ils pousserent cette partie de la Médecine, beaucoup plus loin qu'on n'avoit fait auparavant. Quelques-uns s'appliquerent aussi à chercher de nouveaux remedes, sans rejetter ceux qui étoient déja trouvez. C'est ce que l'on traitera dans tout ce premier livre, qui finira par le partage de la Médecine, en trois professions differentes, & qui contiendra tout ce qui s'est fait, par rapport à cet Art, jusques à la fin du Siecle XXXVII, & au commencement du XXXVIII.

Mais il y a une remarque à faire, touchant l'intervalle dont nous venons de parler, c'est que dans la liste que nous donnerons des disciples, & des Sectateurs d'Erasistrate & d'Hérophile, il s'en trouvera quelques uns qui ont vécu fort long-temps après ces deux Médecins, & beaucoup plus bas que le Siecle XXXVIII. On ne les met ici que pour rendre complete l'histoire de leurs maîtres. Nous en userons de même ci-après, à l'égard de tous les principaux Chefs de Secte d'entre les Anciens, les faisant suivre immediatement par ceux qui ont embrassé chacune de ces Sectes, quoi que les uns ayent vécu loin des autres. Cet ordre ne paroîtra pas exact par rapport à l'histoire particuliere d'un petit nombre de Médecins, la plûpart peu conus, qui ne se trouveront pas placez avec leurs contemporains ; mais il sera très commode pour éviter les repetitions, & pour n'interrompre point l'histoire de la Médecine, qui est celle que nous avons principalement dessein de donner. Au fond s'il y a quelque désordre il sera aisé de le réparer en donnant à la fin de l'ouvrage, un catalogue alphabetique des noms de tous les Médecins dont on aura parlé, & en marquant le temps auquel ils auront vécu.

CHAPITRE I.

CHRYSIPPE, *Médecin Cnidien*.

IL y a eu divers hommes savans du nom de 1 *Chrysippe*. Le plus fameux a été un Philosophe Stoicien, qui étoit de Cilicie, qui a vécu sous le regne des quatre premiers Ptolomées, & qui est mort sous le dernier. Celui dont nous voulons parler étoit un Médecin Cnidien, qui a vécu peu de temps auparavant, ayant eu un fils de son même nom, & de sa profession qui vivoit déja sous Ptolomée Soter, & que ce Prince fit mourir cruellement sur une calomnie. Il se trouve un quatriéme Chrysippe disciple d'Erasistrate, Médecin dont on parlera au chapitre suivant. Il s'en trouve encore un cinquiéme, qui a écrit de l'Agriculture; un sixiéme dont parle Cælius Aurelianus, & peut être un septiéme, si celui que cite 2 le Scholiaste de Théocrite, qu'il dit avoir été de l'Isle de Rhodes, n'est pas different de l'un des derniers dont on vient de parler.

Galien

1 *Diogen. Laërt. in Chrysippo.*
2 *Idyll. 16.*

Digitized by Google

Galien a disputé contre les deux premiers; 3 contre le Stoicien, touchant *le siege de l'ame*, & *des passions*; & 4 contre le Médecin Cnidien sur le sujet de *la saignée*, & de *la purgation*; celui-ci s'étant déclaré contre ces deux remedes, quoi qu'ils eussent été pratiquez de temps immemorial, comme on l'a remarqué ci-devant.

Continuation du Siecle xxxvij. & Commencement du xxxviij.

5 *Chrysippe*, dit Pline, parlant de ce dernier, *renversa, par un babil extraordinaire, les maximes des Médecins qui l'avoient précedé.* Ce babil que l'Auteur que l'on vient de citer reproche au Médecin Chrysippe, est un defaut dont le Philosophe du même nom ne devoit pas être exempt, ayant écrit jusqu'à trois cens onze volumes de *Logique* seulement. Il seroit difficile que le Médecin de Cnide eût été un plus grand diseur de rien que le Dialecticien de Cilicie; mais il y a quelque apparence que Pline a confondu ces deux Chrysippes, comme a fait 6 un Auteur moderne, & ce ne seroit pas la seule équivoque que le premier auroit faite, comme on le verra en son lieu.

Quoi qu'il en soit, sa remarque touchant les innovations de nôtre Chrysippe est confirmée par 7 Galien, qui nous apprend en quoi elles consistoient. Chrysippe, comme le remarque cet Auteur, ne vouloit point de saignée. Il n'admettoit même aucun *purgatif* proprement dit, quoi qu'il employât quelquefois *les vomitifs*, & *les lavemens*. On ne sait rien de bien considerable touchant les raisons dont Chrysippe se servoit pour appuyer son sentiment; parce que ses écrits, qui étoient déja rares du temps de Galien, ne sont pas venus jusqu'à nous, & que le même Galien ne s'est pas tant attaché à Chrysippe qu'à Erasistrate disciple de ce dernier, & qui étoit dans les mêmes sentimens. On verra dans le chapitre suivant comment il les appuyoit, & l'on pourra juger de la validité des raisonnemens du maître par ceux du disciple.

Voici ce que dit 8 Diogene Laërce touchant Chrysippe. Son pere s'appelloit *Erinée*, & il avoit eu pour précepteur cet *Eudoxe*, que nous avons mis ci-devant au rang des Sectateurs de Pythagore, & qui étoit tout ensemble *Astronome, Géometre, Médecin, & Législateur*, ou comme je pense qu'il faut l'entendre, *savant dans la Politique*. On ne sait rien de particulier de la Medecine d'Eudoxe. On apprend seulement que cet homme quoi que fort pauvre, avoit une si grande envie d'étudier qu'un Médecin nommé 9 THEOMEDON, le prit chez lui, & lui fournit toutes les commoditez pour cela. Que dans la suite Eudoxe forma le dessein de faire un voyage en Egypte, ayant obtenu des lettres d'*Agesilaus*, pour *Nectanabis*; que celui-ci recommanda Eudoxe aux Sacrificateurs de ce païs-là, qui étoient, comme on la remarqué cidevant, Philosophes & Médecins, & enfin que Chrysippe le suivit dans ce voyage. Tout ce qui est ajoûté touchant le sejour d'Eudoxe en Egypte, & ce qu'il fit étant de retour en Grece, ne fait rien à l'histoire de la Médecine, ni à celle de Chrysippe en particulier.

3 *De Hippocrat. & Platon. decretis, lib. 1. & 2.*
4 *De vena sect. adv. Erasistratum.*
5 *Lib. 29. cap. 1.*
6 *Petrus Castellanus, in vitis Medicorum.*
7 *De vena sect. advers. Erasistratum.*
8 *In Eudoxo & Chrysippo.*
9 *Voyez ci-dessus, part. 1. liv. 4. chap. 2.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Eudoxe fleurissoit dans la CIII. Olympiade, c'est pour quoi nous l'avons mis 10 ci-dessus entre les contemporains de Platon, & cela est encore une preuve que Chrysippe son disciple a dû vivre environ le temps d'Aristote, ou de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, ayant eu comme on l'a remarqué au commencement de ce chapitre, un fils qui vivoit sous Ptolomée Soter, Successeur de ce dernier.

Je ne sai pas autre chose touchant Chrysippe, si ce n'est qu'il avoit écrit 11 *des herbages*, & en particulier *des choux*. Au reste quoi qu'il fut Cnidien, & que l'on ait parlé d'une Ecole 12 d'Asclépiades qui étoit à Cnide, il n'est pas remarqué qu'il fût de cette famille, ni de cette Ecole, qui avoit peut être déja manqué en ce temps-là.

CHAPITRE II.

MEDIUS, ARISTOGENES, METRODORE, & ERASISTRATE, Disciples de Chrysippe.

1 GAlien parle de deux disciples de Chrysippe, dont l'un s'appelloit *Medius*, & l'autre *Aristogenes*. 2 Suidas fait aussi mention du premier, ajoûtant qu'il étoit frére de *Crétoxene*, mere d'Erasistrate. C'est apparemment le même que 3 Diogene Laërce appelle *Midias*, & qu'il dit avoir été mari de *Pythias*, fille d'Aristote, de laquelle il eut un fils, qui porta aussi le nom d'*Aristote*; sur quoi l'on peut voir ce que nous remarquons un peu plus bas, en parlant d'Erasistrate.

Quant à *Aristogenes*, nous apprenons du même Suidas qu'il étoit Cnidien, & qu'il avoit été esclave du Philosophe Chrysippe, & ensuite Médecin du Roi Antigonus *Gonatas*. 4 Mais il y apparence que si Aristogenes avoit servi un Chrysippe, c'étoit plûtôt le Médecin, dont Galien le fait disciple, que le Philosophe du même nom, & que Suidas est aussi tombé dans l'erreur de ceux qui ont confondu les deux Chrysippes. Il y a eu, selon la remarque du même Auteur, un autre *Aristogenes Thasien*, qui avoit beaucoup écrit en Médecine. 5 Sextus Empirique donne à Chrysippe un troisiéme disciple nommé *Métrodore*, duquel on parlera encore au sujet d'Erasistrate. Mais il faut remarquer qu'il y a eu un autre Métrodore, disciple de Sabinus, qui a été mis, aussi bien que son maître, au rang des anciens Commentateurs d'Hippocrate. 6 Cælius Aurelianus en conte un troisiéme qui fut disciple d'Asclépiade. 7 On trouve enfin un quatriéme Métrodore Philosophe, de l'Isle de Chio, qui fut, à ce que dit Suidas, disciple de Démocrite, & précepteur d'Hippocrate.

Les

10 *Part. 1. liv. 4. chap. 3.*
11 *Vide Plin. Laert. & Schol. Nicandr. in Theriac.*
12 *Part. 1. liv. 2. chap. 2.*
1 *De vena sect. advers. Erasistrateos, cap. 2.*
2 *In voce Erasistratus.*
3 *In vitis Theophrasti & Lyconis.*
4 *Voyez le chapitre précedent, & Ménage sur Diogen. Laërce, liv. 7. sect. 185.*
5 *Advers. Mathemat. cap. 12.*
6 *Voyez ci après, part. 2. liv. 3. chap. 11.*
7 *Voyez ce qui a été dit ci-devant, part. 1. lib. 3. chap. 31. touchant cette remarque de Suidas.*

Digitized by Google

Les trois disciples de Chrysippe dont on vient de parler n'ont pas fait à peu près autant de bruit que le quatriéme, qui est ERASISTRATE. Je dis que ce dernier a été disciple de Chrysippe, sur le témoignage de Pline, sur celui de Galien, & en quelque maniere sur celui d'Erasistrate lui-même, qui reconoit, dans Diogene Laërce, *qu'il a beaucoup appris de Chrysippe*. Neanmoins si l'on en croit Sextus Empiricus, Erasistrate n'aura été que le disciple d'un autre disciple de Chrysippe. Voici ce que cet Auteur dit sur ce sujet, à l'endroit que l'on a cité, & où l'on trouve d'ailleurs quelques autres particularitez qui servent à démêler l'extraction d'Erasistrate, & le temps auquel il a vécu; *Pythias, fille d'Aristote, eut trois maris. Le premier fut Nicanor, Stagirite, qui avoit été élevé dans la maison d'Aristote. Le second s'appelloit Procles, qui étoit descendu de Démaratus, Roi de Lacédémone, & qui eut deux fils de ce mariage, Procles & Démaratus, qui étudiérent sous Theophraste. Le troisiéme fut le Médecin* 8 *Métrodore, disciple de Chrysippe Cnidien. Ce Métrodore*, ajoûte nôtre Auteur, *prit soin de l'éducation d'Erasistrate, & eut un fils nommé Aristote.* *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

Ce passage de Sextus ne peut point s'accorder avec ce que dit Pline, 9 *qu'Erasistrate étoit fils de la fille d'Aristote*. L'on peut d'ailleurs opposer à ce dernier Auteur le témoignage de Suidas, de qui nous apprenons que la mere d'Erasistrate s'appelloit *Crétoxene*, & qu'elle étoit sœur de *Médius*, dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, & de 10 *Cléombrotus*. Le P. Hardoüin, dans ses remarques sur Pline, tâche de concilier ces Auteurs, en disant *qu'Erasistrate pouvoit être fils de Pythias par adoption*, mais il ne marque point sur quoi il établit sa conjecture. Si elle a quelque fondement ce ne peut être que sur ce que dit Sextus, dans le passage que l'on vient de citer, *qu'Erasistrate avoit été instruit ou élevé par les soins de Métrodore mari de Pythias.*

Erasistrate étoit de *Julis*, dans l'Isle de *Cea*, ou *Ceos*. Suidas, de qui nous l'apprenons, ajoûte *que ce Médecin fut enseveli vis à vis de Samos, sur la montagne appellée Mycalé*, circonstance qui a peut être obligé 11 l'Empereur Julien à dire, qu'Erasistrate étoit de *Samos*. Quant à ce que dit Estienne de Byzance, que le même Erasistrate étoit de *Cos*, patrie d'Hippocrate, il est visible qu'il s'est trompé, en prenant *Cos* pour *Ceos*, une Isle pour une autre. *Chio* est une troisiéme Isle que quelques Auteurs ont aussi prise pour le lieu de la naissance d'Erasistrate, à cause que le nom approche de celui de *Ceos*.

Il se trouve pareillement quelque difficulté touchant le temps auquel Erasistrate a vécu. Eusebe prétend qu'il florissoit sous le regne de *Ptolomée Philadelphe*, environ la CXXXI. Olympiade, qui commença l'An du Monde 3714. ce qui a du rapport, pour le temps, avec ce que dit Sextus, dans le passage qu'on a cité. Mais il semble que si ce Médecin n'a pas été un peu plus ancien, à peine pourra-t-il avoir exercé sa profession, & avoir déja acquis une grande réputation du temps de *Seleucus Nicator*, qui mourut dans l'Olympiade CXXIV. vint & huit ans avant le temps marqué par Eusebe. C'est pourtant ce que l'on recueille de l'histoire suivante, je veux dire, qu'Erasistrate étoit déja fameux avant la mort du Prince que l'on vient de nommer.

12 Antio-

8 Diogene Laërce, comme on l'a vû au commencement de ce chapitre, appelle *Midias*, ce dernier mari de la fille d'Aristote; mais on croit qu'il y a une faute dans le texte, & qu'il faut lire *Métrodore*, au lieu de *Midias*. Voyez Ménage sur Diog. Laërce, *liv. 7. sect.* 185.

9 *Lib. 29. cap. 1.*

10 On parlera de ce Cléombrotus dans la suite de ce chapitre.

11 *Julian. in Misopogone.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

12 Antiochus étant devenu éperdument amoureux de Stratonice, seconde femme de Seleucus son pere, qu'il avoit épousée du vivant de la premiere, qui étoit mere d'Antiochus, cachoit de tout son pouvoir cette passion criminelle. Cependant l'effort qu'il se faisoit en cette rencontre produisit un si facheux effet, que ce Prince tomba dans une langueur qui le consumoit de jour en jour. Sur quoi Seleucus ayant mandé les Médecins les plus experts, entre lesquels étoit Erasistrate, ce dernier fut le seul qui conut la veritable caûse de cette maladie, de la maniere qu'on va le dire. Comme il étoit fort assidu auprès de ce jeune Prince, & qu'il observoit avec un grand soin son visage, ses manieres, & toute la disposition extérieure de son corps, il remarqua que toutes les fois que Stratonice entroit dans la chambre d'Antiochus, cela le mettoit dans un grand trouble, que sa voix s'abaissoit, qu'il lui venoit une rougeur extraordinaire au visage, qu'il avoit les yeux étincelans, une legere sueur, & le pouls plus ému; & que Stratonice s'étant retirée tous ces accidens disparoissoient peu à peu. Sur ces indices Erasistrate ne doutant point qu'Antiochus ne fût effectivement amoureux de cette Princesse, il chercha à se tirer d'affaire du mieux qu'il put. Il fit savoir à Seleucus que la maladie du Prince n'étoit causée que par l'amour, mais que malheureusement il aimoit une personne dont il ne pouvoit rien esperer. Seleucus ayant paru fort surpris de cette nouvelle, & particulierement de ce que l'on supposoit qu'il n'étoit pas au pouvoir de son fils de se satisfaire, demanda avec empressement quelle étoit donc cette personne qu'Antiochus aimoit. C'est ma femme, répondit tout d'un coup Erasistrate. Et quoi, dit Seleucus, voudriez vous bien être cause de la mort d'un fils qui m'est si cher en refusant de lui ceder vôtre femme? Voudriez vous bien, Seigneur, repartit ce Médecin, vous resoudre à ceder Stratonice au Prince, s'il en étoit amoureux? Seleucus lui ayant fait de grands sermens qu'il n'hésiteroit pas un moment, Erasistrate lui déclara ouvertement comme la chose se passoit; ce qui obligea ce Roi à tenir sa parole, quoi qu'il eût déja un enfant de Stratonice.

13 Ce fait est rapporté par tant de bons Auteurs, qu'il semble qu'on n'en sauroit douter. Neanmoins, s'il est vrai, comme Sextus le pose, qu'Erasistrate ait été élevé par les soins d'un troisiéme mari de Pythias, fille d'Aristote, quelle apparence que le même Erasistrate pût être fameux dans sa profession avant la mort de Seleucus, qui ne survécut que quarante-ans à Aristote? On sait que Pythias n'étoit pas en âge de se marier quand son pere mourut; il fallut donc qu'il se passât quelques années avant que Nicanor son premier mari l'épousât. Et supposé que Nicanor fût mort peu de temps après son mariage, Procles, à qui cette fille d'Aristote se maria en secondes nocces, en ayant eu deux enfans, dût demeurer avec elle long-temps; en sorte que plusieurs années se durent écouler entre la mort d'Aristote, & le temps du troisiéme mariage de sa fille avec Métrodore. Or celui-ci ayant pris soin de l'éducation d'Erasistrate, cela ne suppose-t-il pas qu'Erasistrate devoit être fort jeune en ce temps-là, & par conséquent qu'il n'étoit pas en âge d'exercer sa profession, du moins avec éclat, du temps de Seleucus *Nicator*. Et s'il est remarqué dans le recit de Sextus, que Procles & Démaratus, les deux fils de Pythias, étudierent sous Théophraste, Diogene Laërce dit aussi qu'Erasistrate

12 *Plutarch. in Demetr. Valer. Maxim. lib. 5. cap. 7. Appian. in Syriac. Galenus de praecognitione ad Posthumum, cap. 6. Suidas in voce* Erasistratus. *Julianus in Misopogone.* Ce dernier prétend qu'Antiochus n'épousa Stratonice qu'après la mort de Seleucus, qui ne survécut pas long-temps à la maladie de son fils.

13 Lucien (*dans la Déesse de Syrie*) rapporte la même histoire, mais il fait le nom du Médecin qui guérit Antiochus.

Digitized by Google

qu'Erasistrate a été disciple de ce Philosophe; de sorte qu'il est assez vraisemblable que ce dernier, je veux dire Erasistrate, étoit à peu près de l'âge des enfans de Pythias, ou qu'il n'étoit guére plus avancé. Cela étant, il n'auroit pas pû mieux se trouver chez *Antigonus* Roi d'Asie, comme on l'a aussi prétendu, que chez Seleucus. On a rapporté cette histoire 14 ci-devant. Je ne vois point comment on peut concilier ces differens Auteurs, qu'en supposant qu'Erasistrate a commencé fort jeune à exercer sa profession, & qu'il a été d'abord estimé; à moins qu'on ne voulût dire, que le même Erasistrate pouvoit avoir été élevé par Métrodore, long-temps avant que celui-ci se mariât avec Pythias, qu'il pouvoit avoir épousée étant déja vieux, ce sentiment n'étant pas contraire au texte de Sextus; 15 mais j'ai plus de penchant à suivre Eusebe, qui fait, comme on l'a vû, Erasistrate un peu moins ancien. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

On attribue enfin à Erasistrate d'avoir guéri un Roi *Antiochus*, & d'avoir reçû pour cela *cent talens*, c'est à dire, *deux cens quarante mille livres*, monoye de France, de *Ptolomée*, fils de ce Roi. C'est Pline, qui en parle de cette maniere. Mais je ne sai quel Roi Antiochus a eu un fils de ce nom. Dans un autre endroit Pline dit la même chose d'un autre Médecin, qu'il appelle Cleombrotus, ou *Theombrotus*, & qu'il dit avoir été de l'Isle de *Ceos*, qui étoit la patrie d'Erasistrate; ce qui donne lieu de croire, ou 16 que ce dernier avoit deux noms, ou que le nom de l'un de ces deux Médecins a été mis dans l'un de ces deux endroits par équivoque, l'histoire étant la même au nom du Médecin près. On a vû dans le commencement de ce chapitre que *Cleombrotus*, étoit le nom d'un oncle d'Erasistrate; ce qui pourroit faire soupçonner que quelques-uns avoient attribué cette avanture à l'oncle, & d'autres au neveu. 17 Le P. Hardoüin dit que le Roi Antiochus, dont il s'agit en cet endroit, étoit Antiochus *Soter*, fils de Seleucus Nicator, dont on a parlé ci-devant; mais aucun Historien n'a remarqué que cet Antiochus, eût un fils nommé Ptolomée. S'il s'agit ici d'Erasistrate, ne pourroit-on point dire que ce fût Ptolomée Philadelphe qui lui fit ce present, pour avoir guéri Antiochus surnommé *le Dieu*, qui avoit épousé Bérénice fille de Ptolomée? En ce cas, il ne faudroit que changer le mot de *fils*, qui peut avoir été mis par équivoque, en celui de *beau-pere*.

Au reste en quelque temps qu'ait vécu Erasistrate, ce que l'on a dit de lui qu'il avoit été appellé par divers Rois, soit vrai ou non, fait voir en quelle estime il a été anciennement. L'on a prétendu qu'il alloit de pair avec Hippocrate; & il est appellé par 18 Macrobe *le plus noble*, ou *le plus fameux de tous les anciens Médecins*. Nous allons voir sur quoi pouvoit être fondée cette grande réputation.

14 *Part. 1. liv. 4. chap. 4.*
15 *Voyez ci-après, chap 4. & 6.*
16 *Vid. Tiraquell. de Nobilitate, cap. 31. & Harduinum in lib. 7. Plin. cap. 37.*
17 *Vide eundem in Plin. lib. 29. cap. 1.*
18 *Saturnal. lib. ultim. cap. 15.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

CHAPITRE III.

Anatomie d'Erasistrate.

CE fut premierement par l'*Anatomie*, que ce Médecin put se faire considerer. Galien, qui parle contre lui en diverses occasions, ne laisse pas de rendre témoignage, 1 *qu'Erasistrate avoit beaucoup contribué au rétablissement de l'Anatomie, laquelle*, à ce que dit cet Auteur, *avoit été auparavant comme perdue pendant un certain temps.* Mais il est difficile de savoir de quel temps il veut parler; pour mieux entendre ce qu'il veut dire, il est nécessaire de rapporter le passage tout entier. *Ceux*, dit-il, *qui n'ont point de honte de parler contre ce qui est évident, sont cause de la longueur de cette dispute.* (que nous avons eüe contre Chrysippe le Stoicien, qui établit le siege de l'ame, & l'origine des nerfs dans le cœur.) *On ne doit s'en prendre ni à Hippocrate, ni à Eudeme, ni à Hérophile, ni à Marinus, lesquels, après les Anciens, ont rétabli la science de l'Anatomie, qui avoit été négligée 2 dans le temps d'entre-deux, &c.*

Il semble d'abord que Galien veuille marquer le temps qui s'est écoulé entre Esculape, ou ses premiers descendans, & Hippocrate; qui est ce temps inconu, pendant lequel on n'a presque sû ce qu'étoit devenue la Médecine, comme on l'a remarqué ci-devant; mais on verra par ce qu'il dit ailleurs que ce n'a pas été là sa pensée. Pour sauver la contradiction, qui se rencontreroit entre le passage que l'on vient de lire, & quelques autres de ce même Auteur, il faut nécessairement mettre un point après Hippocrate, & recommencer une autre période, de cette maniere. *On ne doit point s'en prendre à Hippocrate. On ne doit point non plus en accuser Erasistrate, ni Eudeme, ni Hérophile, ni Marinus, qui ont, après les Anciens, rétabli la science de l'Anatomie, qui avoit été négligée dans le temps d'entre-deux*; ou bien on peut tourner la phrase de Galien, d'une autre façon, & traduire ainsi. *On ne doit s'en prendre, ni à Hippocrate, ni à ceux qui ont rétabli l'Anatomie qui avoit été négligée dans l'intervalle qu'il y a eu entr'eux & lui, tels que sont Erasistrate, Eudeme, Hérophile*, &c. Selon cette explication, qui renferme le véritable sens de Galien, Hippocrate ne se trouvera pas au rang des restaurateurs de l'Anatomie; ce qui ne s'accorderoit pas avec ce que le même Auteur dit en un autre endroit; 3 que les anciens Médecins, & même les Philosophes, s'étoient beaucoup attachez à l'Anatomie; „ & qu'en ce temps-là les peres exerçoient leurs enfans, non seulement par „ la lecture & par l'écriture, mais encore par les dissections qu'il leur faisoient „ faire; en sorte qu'ayant appris cela de jeunesse, il étoit impossible qu'ils l'oubliassent. Mais, *ajoûte-t-il*, il n'en fut pas de même dans la suite, dès que „ la Médecine fut sortie de la famille des Asclépiades, & dès que les Médecins eurent commencé à enseigner leur art à des étrangers, particulierement „ à des hommes avancez en âge, pour qui ils avoient de l'estime, & qu'ils „ conside-

1 *De Hippocrat. & Platon. decretis, lib. 8. cap. 1.*
2 ἐν τῷ μεταξὺ χρόνῳ.
3 *De administr. anatom. lib. 2. cap. 1.*

Digitized by Google

„ consideroient à cause de leur vertu. Ces personnages là n'étant pas assez *Continuation*
„ jeunes pour travailler eux mêmes à l'Anatomie avec succès, ou pour s'ins- *du Siecle*
„ truire des parties du corps par la vüe, en mettant la main à l'œuvre, ils ne *xxxvij.*
„ purent l'apprendre que fort imparfaitement. De là vint que par succession *& com-*
„ de temps, les instructions nécessaires sur cette partie de la Médecine 4 *mence-*
„ ayant souvent passé d'une main à l'autre, l'Anatomie alla toujours en *ment du*
„ empirant. *xxxviij*

Galien, comme on voit, suppose que l'Anatomie a été dans sa fleur tant que la Médecine a été renfermée dans la famille des Asclépiades; & il fixe, en termes exprès, le commencement du déclin de cette science, je veux dire de l'Anatomie, au temps que la Médecine a commencé de sortir de cette famille. Or on n'apprend pas que la Médecine en soit sortie, si ce n'est lors que les Philosophes ont commencé à s'introduire dans cet art, ou seulement lors qu'Hippocrate a commencé à faire des disciples, comme Galien lui-même le remarque ailleurs. Cela étant, on croira difficilement à l'égard des premiers, c'est à dire des Philosophes, qu'ils ayent été la cause du déchet de l'Anatomie, eux qui avoient interêt de l'amener à son plus haut période, quand même ils n'auroient pas eu en vüe la Médecine. Galien lui-même n'étoit pas dans cette pensée, puis qu'il joint les Philosophes aux Médecins, lors qu'il parle du temps auquel l'Anatomie étoit, selon lui, à sa perfection; entendant sans doute par ces Philosophes, Démocrite & les autres qui ont précedé Hippocrate. Il ne reste donc que le temps, qui a suivi la mort de ce dernier.

Mais c'est ici où est la plus grande difficulté, car si Hippocrate a été aussi grand Anatomiste, que Galien le suppose, qui est ce, je vous prie, qui pourroit croire que ce qu'il savoit à cet égard, se soit si tôt perdu, ou ait échappé à la mémoire des hommes, en sorte que *Dioclès*, Praxagore, & tous les autres Médecins de leur temps, eussent si peu profité de ses lumieres ou de sa tradition, que Galien ait pû avec justice les appeller, comme il fait, 5 *des Anatomistes grossiers*? Il faudroit pour cela qu'il se fut écoulé beaucoup de temps, entre Hippocrate & les Médecins que l'on vient de nommer. C'est ce que Galien voudroit insinuer quand il dit *que les conoissances Anatomiques avoient passé plusieurs fois d'une main à l'autre*, pendant cet intervalle. Mais où trouver toutes ces successions, ou ce grand nombre de générations, puis que tous les Auteurs conviennent, que Dioclès a suivi Hippocrate de fort près, en sorte qu'il a dû être contemporain de Platon, comme on l'a remarqué ci-dessus? Cela étant, s'il n'a pas vû Hippocrate, il a du-moins pû voir ses fils, ou son Gendre, lesquels on doit présumer avoir aussi bien hérité du savoir de leur pere, par rapport à l'Anatomie, qu'ils ont passé pour ses dignes successeurs, à l'égard du reste de la Médecine. Et pour ce qui concerne Praxagore, qui est venu presque en même temps que Dioclès, quand il n'auroit pas pû s'instruire par le même canal, c'est à dire, par la tradition d'Hippocrate & de ses disciples, n'étoit il pas lui-même, de l'aveu propre de Galien, des descendans d'Esculape, & de cette famille où l'on naissoit Anatomiste; de sorte qu'à cet égard Hippocrate ne devoit point avoir d'avantage par dessus lui? Galien ne se seroit pas embarassé là dedans, s'il n'avoit été prévenu mal à propos en faveur des Asclépiades, comme il est aisé de le voir, & comme on l'a déja remarqué 6 ci-devant, en parlant de ces anciens Médecins.

4 *πολλαῖς διαδοχαῖς.*
5 *De dissect. vulvæ, cap. 9.*
6 *Part. 1. liv. 2. chap. 2.*

Continuation du Secle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Il est certain qu'Erasistrate a été le premier, conjointement avec *Hérophile*, duquel on parlera bien-tôt, qui ait poussé l'Anatomie un peu loin; mais Galien qui regardoit le premier comme le rival d'Hippocrate, n'avoit garde d'en convenir, se déclarant, comme il fait par tout, pour ce dernier.

C'est encore une chose sure qu'avant Erasistrate & Hérophile, on n'avoit pas osé anatomiser des *corps humains*; & que du temps d'Aristote, qui a précedé de fort peu ces deux Médecins, on n'avoit encore dissequé que des bêtes, comme on l'a observé 7 ci-dessus. Il est vrai qu'en Egypte l'on avoit acoûtumé dès long-temps auparavant d'embaumer les corps morts, ce qui ne pouvoit se faire sans les ouvrir; aussi Galien avoüe-t-il que cette coûtume pouvoit avoir fourni aux Médecins de ce païs là une occasion favorable de s'instruire. Mais comme il n'y a pas d'apparence que ceux qui travailloient à ces embaumements osassent satisfaire entierement leur curiosité, ni foüiller aussi avant qu'il auroit été nécessaire dans les corps humains, que l'on regardoit comme quelque chose de sacré; l'Anatomie ne put pas s'être beaucoup avancée, pendant que l'on n'avoit pas d'autres moyens que celui-là. Il falloit nécessairement avoir des cadavres, sur lesquels on pût tout entreprendre.

C'est apparemment ce qu'on obtint de l'inclination qu'eurent les Princes de ce temps-là pour l'avancement des sciences & des beaux arts. *Alexandre le grand* avoit commencé le premier à favoriser ceux qui s'attachoient à l'Histoire Naturelle, en obligeant Aristote à travailler à celle des Animaux & de leurs parties. Et sans doute *Ptolomée Soter*, ou Ptolomée fils de Lagus, succeda aussi bien à Alexandre à l'égard de cette même inclination qu'à l'égard de la portion de son Empire qui lui échut en partage. Cela est d'autant plus probable qu'il paroît que Ptolomée étoit savant, ayant écrit lui-même l'histoire d'Alexandre, comme on l'apprend d'Arrien. *Ptolomée Philadelphe* fils du précedent n'eut pas moins d'empressement à favoriser les lettres & les arts, ayant attiré dans sa Capitale les plus grands hommes de son temps, & ayant ramassé, avec une dépense extraordinaire, des livres de tous les endroits du monde; pour en composer une grande Bibliotheque, 8 qui fut encore augmentée par ses Successeurs.

Il est vraisemblable que ce furent ces deux Rois, qui passant par dessus le scrupule que l'on s'étoit fait jusqu'à lors de toucher à des cadavres humains pour les anatomiser, n'accordérent pas seulement aux Médecins les corps des criminels qu'on avoit suppliciez; mais, s'il en faut croire le témoignage de quelques Auteurs, leur remirent encore entre les mains plusieurs de ces malheureux pour les dissequer tout vifs, dans la pensée que l'on découvriroit par ce moyen des choses que l'on ne pouvoit voir autrement; *Hérophile* & *Erasistrate*, dit Celse, *ont disséqué vifs des criminels condannez à la mort, que les Rois tiroient des prisons pour les leur remettre.* On aura encore occasion de toucher cette derniere circonstance, quand il s'agira d'Hérophile.

Sous lequel de ces deux Princes qu'ait vécu Erasistrate, il y a de l'apparence que profitant d'une conjoncture si favorable, il fit dans l'Anatomie ces découvertes qui lui acquirent tant de réputation. Mais comme ses écrits ne sont pas venus jusqu'à nous, on ne sait presque sur ce sujet que ce qu'on en

---

7 *Part. 1. liv. 4. chap. 4.*

8 *Voyez ci-dessus, part 1. liv. 3. chap. 30. & ci-après, part. 2. liv. 1. chap. 8.*

en apprend de Galien, qui ne cite ordinairement Erasistrate que pour le refuter. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

La principale des découvertes de ce dernier, qui n'a cependant pas été faite sur des corps humains, mais qui ne lui a pas fait pour cela moins d'honneur, c'est celle de 9 *certains vaisseaux blancs qu'il trouvoit dans le mésentere des chevreaux qui tettent, & qu'il croyoit être des arteres.* Il ajoûtoit, *que ces vaisseaux paroissoient premierement pleins d'air, & en suite de chyle.*

D'ailleurs Erasistrate & Herophile ont été les premiers qui ont conu les veritables ou les principaux usages du *Cerveau* & des *Nerfs*, ou du moins ceux que tous les Anatomistes ont assigné depuis à ces parties. Rufus Ephésien dit qu'Erasistrate reconoissoit de deux sortes de *nerfs*; les uns qui servent au *sentiment*, & les autres au *mouvement*. Il ajoûtoit, dit cet Auteur que les premiers sont *creux*, & qu'ils tirent leur origine *des membranes du cerveau*, au lieu que les autres sortent *du cerveau même* & *du cervelet*. Mais 10 Galien nous apprend qu'Erasistrate, ayant mieux examiné la chose, avoit enfin reconu dans sa vieillesse, *que tous les nerfs viennent également du cerveau.* C'est ce qu'on recueille d'un passage de cet ancien Anatomiste que Galien rapporte, & que nous traduirons tout entier, pour faire voir l'idée que le premier avoit du *Cerveau*, du *cervelet*, des *Nerfs*, & de tout ce qui dépend de ces parties. Nous examinions, dit „ Erasistrate, quelle étoit la nature du *cerveau d'un homme*, & nous le trou„ vions partagé en deux parties, comme dans tous les autres animaux. Il avoit „ un ventricule, ou une cavité, d'une forme longue; 11 Ces ventricules „ avoient communication l'un avec l'autre, ou se rendoient tous en un, par „ une ouverture commune, selon la contiguité de leurs parties, tendans en „ suite vers le cervelet, où il y avoit aussi une petite cavité. Mais chaque par„ tie étoit séparée & renfermée par des membranes; & le cervelet en parti„ culier se renfermoit par lui-même, aussi bien que le cerveau, qui ressem„ bloient par ses contours & par ses divers replis au boyau jejunum. Le cer„ velet étoit pareillement replié & contourné de diverses manieres; en sorte „ qu'il étoit aisé de conoître en voyant cela, que si, dans les jambes des bê„ tes qui courent le plus vîte, comme sont le cerf, le lievre, & quelques „ autres, l'on remarque des tendons & des muscles bien disposez pour cet „ effet, dans l'homme, qui a l'entendement de plus que les autres animaux, „ cette grande varieté & multiplicité des replis du cerveau a aussi été faite „ pour une fin particuliere, (*qui a sans doute du rapport à cet avantage de l'hom„ me.*) De plus nous observions, *continue Erasistrate*, toutes les apophyses ou „ productions des nerfs qui sortoient du cerveau; de maniere, pour le dire en „ un mot, que le cerveau est visiblement le principe de tout ce qui se fait „ dans le corps. Car le sentiment de l'Odorat vient de ce que les narines sont „ percées, pour avoir communication avec les nerfs; l'Oüie se fait aussi par „ une semblable communication des nerfs avec les oreilles; la langue & „ les yeux reçoivent de même des productions des nerfs du cerveau.

 On

9 *Galen. an sanguis sit naturâ in arteriis, cap. 5. & Administrat. Anatom lib. 7. cap. ultimo.*

10 *De Hippocr. & Platon. decret. lib. 7. cap. 3.*

11 Il manque apparemment ici quelque chose dans le texte, ou il y a une faute.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

On void ici, par la propre déclaration d'Erasistrate, qu'il avoit dissequé des hommes, ce qui confirme ce l'on a dit ci-devant sur le témoignage de divers Auteurs. 12 Erasistrate avoit aussi décrit fort exactement, au jugement de Galien, les *membranes* qui se trouvent vers les orifices du cœur, & il soûtenoit avec Aristote que les *veines* & les *arteres* tirent leur origine de ce viscere. *Il y a*, disoit-il, *de certaines membranes inserées aux orifices des vaisseaux du cœur, du ministere desquelles le cœur se sert, soit pour la réception, soit pour l'expulsion des matieres qui y entrent ou qui en sortent.* Quelques-uns, *interrompt ici Galien*, ont osé nier qu'il y eut de semblables membranes, & les ont regardées comme une fiction d'Erasistrate, ou comme une chose inventée pour appuyer son systeme; mais elles sont si bien conues des Anatomistes, qu'il faut être bien novice pour ignorer ce que c'est. Il y a, *poursuit Galien*, trois de ces membranes à l'orifice de la *veine Cave*, qui ressemblent aux pointes des fers de fleches ou de dards, d'où vient que quelques-uns des disciples d'Erasistrate les ont appellées *Triglochines*, c'est à dire, *membranes à trois pointes*. Il y en a aussi à l'orifice de *l'artere veineuse*, (j'appelle ainsi celle qui du ventricule gauche se disperse dans le poumon) de semblables pour la forme, mais le nom n'en est pas le même, car cet orifice n'a que deux de ces membranes. Les autres deux orifices (celui de la *veine artérieuse* & celui de *la grande artere*) en ont aussi chacun trois qui ont la figure de la lettre *Sigma* (qui avoit la figure de nôtre C.) Galien cessant » ici de parler introduit derechef Erasistrate disant; que ces deux derniers orifices sont chacun également disposez pour porter hors du cœur; que par le » premier il sort du sang pour aller au poumon, & par le second de 13 l'es» prit pour être répandu dans tout le corps. (*Il manque ici quelque chose au » texte Grec.*) Il arrive de cette maniere, *continue Erasistrate*, que ces mem» branes rendent alternativement au Cœur des offices opposez. Celles qui sont » attachées aux vaisseaux qui introduisent les matieres regardent du dehors au » dedans, afin qu'elles se puissent baisser étant poussées par l'impétuosité des » matieres qui abordent, & que se couchant jusques dans les cavités du cœur, » elles en ouvrent l'entrée, pour l'introduction des matieres qui y sont atti» rées; car il ne faut pas croire que ces matieres y entrent d'elles mêmes com» me dans un receptacle inanimé, mais le cœur, par sa diastole (*ou lors qu'il » se dilate*) les attire, comme les soufflets des forgerons attirent l'air, & c'est » de la maniere que le cœur se remplit. Les membranes des vaisseaux qui » servent à mettre dehors les matieres sont tournées tout au rebours, c'est à » dire, qu'elles regardent du dedans au dehors, en sorte qu'étant aisément cou» chées ou renversées par les matieres qui sortent, elles ouvrent les orifices » dans le temps que le cœur fournit ou pousse ces matieres; au lieu qu'autre» ment elles ferment exactement les mêmes orifices, & ne laissent rien re» tourner en arriere de ce qui est une fois sorti; que même que les membra» nes des vaisseaux qui servent à introduire les matieres ferment les orifices de » ces vaisseaux, lors de la systole du cœur (*ou lors qu'il se resserre*) ne laissant » rien sortir derechef de ce qui y a été une fois attiré.

Il seroit à souhaiter que Galien nous eût laissé plusieurs fragmens de la nature de ces deux. Au reste ce qu'il dit que quelques-uns croyoient *que les membranes*

12 *De Hippocr. & Platon. decret. lib.* 1. *cap.* 10. *& lib.* 6. *cap.* 6.

13 On trouvera un peu plus bas l'explication de ce que dit ici Erasistrate.

branes du cœur étoient une fiction d'Erasistrate, est encore une preuve convaincante que le livre 14 du cœur, attribué à Hippocrate n'est nullement de lui, puis qu'il y est fait mention de ces mêmes membranes. Si ce livre eût été de celui dont il porte le nom, Galien nauroit pas manqué de le remarquer pour faire honneur à l'Auteur; & pour fermer la bouche à ceux qui vouloient que les membranes dont il s'agit fussent une invention d'Erasistrate; il n'y avoit qu'à faire voir à ces gens là ce qu'Hippocrate avoit écrit auparavant là-dessus.

Continuation du siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

Mais il est surprenant que le même Erasistrate, qui avoit si bien examiné le cœur, & dissequé tant d'animaux vifs, embrassât, à l'égard des *arteres*, un sentiment que tous les autres Anatomistes ont regardé comme absurde. Il assuroit, après Praxagore, duquel on a parlé dans le livre précedent, 15 *que, dans l'état naturel les arteres ne contiennent point de sang, & qu'elles ne sont remplies que d'esprit ou d'air, non plus que le ventricule gauche du cœur.* Il étoit aisé de le convaincre par la vüe; mais il avoit recours à ce subterfuge : 16 *D'abord*, disoit-il, *que l'on ouvre le ventricule gauche du cœur, l'esprit s'évapore sans qu'on le voye, & ce ventricule se remplit à l'instant de sang*; il disoit la même chose des arteres.

Ce qui l'avoit engagé dans ce sentiment, touchant l'usage des arteres, c'est, dit Galien, *parce qu'il ne comprenoit pas pourquoi il y auroit eu de deux sortes de vaisseaux destinez à porter la même liqueur*, c'est à dire, pourquoi *les veines* & *les arteres* auroient également contenu & charrié du sang. S'il avoit eu conoissance du mystere de la *circulation*, que 17 quelques Savans voyent clairement dans Hippocrate, il n'auroit pas été si embarrassé sur cet article. Il auroit veritablement pû y venir, par la conoissance qu'il avoit des *membranes* ou des *valvules* du cœur, s'il ne s'étoit pas trompé à l'égard d'une de ces valvules, comme on l'a vû ci-dessus. Ce que l'on va dire, éclaircira plus particulierement le sentiment de cet ancien Anatomiste, & instruira en même temps de ce qu'il pensoit sur les *causes des maladies*,

18 Erasistrate assuroit, *que* la grande veine *est le reservoir du sang, &* la grande artere *celui de l'esprit.* Il ajoûtoit, *que ces reservoirs se divisant en divers ramaux deviennent plus petits, mais que le nombre en devient plus grand; & que comme il n'y a point d'endroit, dans tout le corps, où l'un de ces ramaux se termine, qu'il ne trouve encore un plus petit ramau, qui reçoit ce que le plus gros apporte; il arrive qu'avant que tous ces ramaux soient parvenus à la superficie du corps, ils se divisent en des extrémitez* 19 *si menues & si déliées, que le sang qu'ils contiennent ne peut plus en sortir, à cause de leur petitesse. De cette maniere*, poursuit nôtre Anatomiste, *encore que les bouches des arteres & des veines soient fort voisines, le sang ne laisse pas de se tenir dans ses bornes particulieres, sans entrer dans les vaisseaux de l'esprit, & jusques là le corps de l'animal demeure dans son état naturel. Mais lors que quelque cause violente vient troubler cette économie, le sang* 19 *se jette dans les arteres, & c'est là la source des maladies. Entre les causes dont nous*

14 *Voyez Part. 1. liv. 3. article 2.*

15 *Galen. an sanguis sit naturâ in arteriis?*

16 *Ibidem, & de Hippocrat. & Platon. decret. lib. 1. chap. 6. & de vena sect. adv. Erasistratum, chap. 3.*

17 *Voyez Part. 1. liv. 3. article 3.*

18 *Galen. de vena sect. advers. Erasistratum.*

19 *Erasistrate se servoit du mot* παρέμπτωσις, *chûte d'un lieu à un autre*, pour exprimer ce *passage* ou cette *transfusion* du sang des veines dans les arteres.

Digitized by Google

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

nous venons de parler la trop grande abondance du sang est la principale; car par là les tuniques des veines se dilatent plus qu'à l'ordinaire; & leurs extrémitez qui étoient auparavant fermées, s'ouvrent; d'où s'ensuit la transfusion du sang des veines dans les arteres. Et ce sang par son irruption s'opposant au cours & au mouvement de l'esprit qui vient du cœur, si l'opposition de ces deux matieres est directe, ou si le sang s'arrête auprès d'une partie principale, c'est ce qui cause la fievre; mais s'il arrive quel esprit le repousse en arriere, en sorte qu'il ne passe pas l'extremité de l'artere, il se fait seulement inflammation dans la partie. Quant à l'inflammation & à la fievre qui arrivent dans les playes, elles sont aussi causées par la subite évacuation des esprits qui suit l'incision de l'artere, & qui oblige de même le sang à venir incessamment tenir la place de ces esprits, 20 *de peur qu'il n'y ait du vuide.*

Erasistrate se servoit de cette comparaison, pour appuyer son systeme; 21 *Comme la mer*, disoit-il, *qui se tient calme tant qu'elle n'est pas agitée par les vents, s'enfle d'une maniere extraordinaire, & s'éleve par dessus ses bords, lors que les vents soufflent; de même le sang s'émouvant dans le corps, sort de ses canaux ordinaires, pour entrer dans les reservoirs de l'esprit, où il s'échauffe, & met en suite tout le corps en feu.*

Voila l'idée qu'avoit Erasistrate des causes des maladies en géneral, qui semble bien differente de celle que lui fait avoir 22 un autre Auteur, qui assure que ce Médecin ne recherchoit pas les causes des maladies dans *les humeurs* ou dans *les esprits*, mais seulement dans *les parties solides*; au lieu qu'Hippocrate regardoit ces trois substances, comme les causes & le sujet de la santé & des maladies. Je pense que cet Auteur veut dire seulement qu'Erasistrate n'admettoit pas les differentes humeurs dont parle Hippocrate, ou du moins qu'il n'en faisoit pas grand cas, & n'en tiroit pas les causes dont il s'agit. C'est ce que Galien confirme; mais il prétend qu'encore qu'Erasistrate négligeât les humeurs, il avoit neanmoins été contraint d'en parler en diverses occasions; comme lors qu'il disoit, 23 *que la paralysie vient de ce que l'humeur, qui sert à nourrir les nerfs, y est arrêtée pour être trop gluante*; & lors qu'il avoit parlé de la *bile* & des *urines noires.*

Il soutenoit, à l'égard de la 24 *Respiration*, qu'elle ne sert aux animaux que *pour remplir d'air les arteres*; ce qui est une suite de sa premiere hypothese, & il croyoit que la chose se fait de cette maniere; 25 *Le thorax, ou la poitrine, se dilatant, le poumon se dilate aussi, & se remplit en même temps d'air. Cet air passe jusqu'aux extrémitez de l'âpre artere, & de ces extremitez dans celles des* 26 *arteres unies du poumon; d'où le cœur l'attire en se dilatant, pour le porter en suite dans toutes les parties du corps, par la grande artere.* Lors qu'on lui objectoit que le cœur ne laisse pas de se mouvoir comme à l'ordinaire, pendant le temps qu'on retient son haleine, il répondoit que le cœur tire, en cette rencontre, de l'air de la grande artere. On repliquoit à cela que les membranes, qui sont attachées à l'orifice de cette artere, ne permettent pas qu'il en revienne quoi que ce soit dans

20 *Voyez le chapitre suivant.*
21 *Galen. Histor. Philosoph. Plutarch. Cels.*
22 *Galen. attribut. liber, cui titulus Introductio, chap. 9.*
23 *Galen. de atrâ bile*
24 *De usu respirat. chap. 1.*
25 *Ibidem, & de locis affect.*
26 *Voyez ci-dessus Part. 1. liv. 4. chap. 4.*

dans le cœur; mais il se tiroit d'affaire, en disant qu'encore que la chose aille de cette maniere dans l'état naturel, il ne s'en suit pas que cela doive continuer pendant les momens que l'on retient son haleine, qui est un état violent, & qui par cette raison ne peut durer que très peu de temps.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxvii

Erasistrate avoit encore un sentiment assez particulier, sur la maniere dont les alimens se préparent dans l'estomac. 27 Il croyoit que l'estomac, ou le ventricule, se retire & se resserre pour embrasser de plus près les viandes, & pour les *broyer*; ce broyement tenant lieu, selon lui, de la *coction* dont parle Hippocrate. Et à l'égard du *chyle*, c'est à dire, *du suc des alimens* qui se tire dans l'estomac, il disoit 28 que ce suc ayant passé de l'estomac dans le foye, il vient se rendre en un certain lieu, où les rameaux de la veine cave, & les extremitez des vaisseaux qui dépendent du reservoir de la bile, aboutissent également; en sorte que les parties du chyle s'insinuent dans les orifices de ces deux sortes de vaisseaux, selon que ces orifices sont disposez pour les recevoir; c'est à dire, que ce qu'il y a de bilieux dans le chyle passe dans les canaux dépendans du reservoir de la bile; & ce qu'il y a de sang pur passe dans les orifices des rameaux de la veine cave, & se sépare d'avec la bile, en prenant un autre chemin. Galien fait encore dire 29 ailleurs à Erasistrate, *que les veines se divisent dans le foye, pour la séparation de la bile.*

Au reste il faut remarquer 30 qu'Erasistrate, ni ses Successeurs ne se picquoient point de rendre raison des causes de certains effets dont ils croyoient que la recherche appartient plûtôt aux Philosophes qu'aux Médecins. Quoi qu'ils crussent, par exemple, que l'estomac se resserre, comme on l'a dit, pour embrasser la nourriture, ils se mettoient fort peu en peine d'expliquer par le menu les causes particulieres & la maniere de ce resserrement. Ils ne faisoient point non plus difficulté de dire qu'ils étoient incertains si la bile se produit dans le corps, ou si elle est déja contenue dans les viandes que l'on prend.

Une autre preuve de l'ingénuité d'Erasistrate, c'est ce que l'on rapporte d'ailleurs, 31 qu'il avoüoit franchement au sujet de cette espece de *faim* qu'on ne peut rassasier, & qu'il appelle *Boulimie*, (mot qui ne se trouve pas dans Hippocrate, mais dont tous les Médecins Grecs se sont servis depuis) *qu'il ne savoit point pourquoi cette maladie arrive plûtôt pendant le grand froid, que pendant les chaleurs*; quoi qu'il jugeât que *la faim* en géneral vient, lors qu'il reste du vuide dans l'estomac & dans les intestins; & que la longue ou facile abstinence vient au contraire de ce que l'estomac s'est fortement resserré ou rétréci. C'est par cette raison, ajoûtoit-il, que ceux qui jeunent volontairement, ont faim au commencement, mais non pas après avoir jeuné quelque temps. Il apportoit, pour appuyer son opinion, 32 l'exemple des Scythes, qui, lors qu'ils étoient obligez de jeuner, se serroient le ventre avec de larges bandes, comme pour l'étrécir.

Erasistrate reconoissoit que l'urine se sépare dans les reins; mais il ne con-

Part. II. C venoit

27 *Cels. præfat.*
28 *Galen. de facultat. natur. lib.* 2. *chap.* 9.
29 *De usu Part. lib.* 4. *chap.* 13.
30 *Galen. de facult. natur. lib.* 2. *chap.* 9. & *de atrâ bile, chap.* 5.
31 *Aul. Gell. lib.* 16. *chap.* 3.
32 *Gal. de natural. facult. lib.* 1. *cap. ultimo.*

Digitized by Google

Continuation du siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

venoit pas avec Hippocrate, que cela se fît *par attraction*, rejettant entierement cette sorte d'attraction, quoi qu'il ne s'expliquât pas d'ailleurs sur la maniere dont cette séparation se fait. Quelques-uns de ses premiers Sectateurs croyoient, comme le témoigne Galien, que les parties qui sont au dessus des reins ne reçoivent que du sang pur; que celui qui est aqueux, ou chargé de sérositez, étant le plus pesant, tend vers le bas par son propre poids; & qu'après que ce sang a été déchargé de ce qu'il a d'aqueux & d'inutile, il est envoyé aux parties qui sont au dessous des reins, pour nourrir ces parties.

Il faut enfin remarquer qu'Erasistrate avoit redressé Platon, touchant l'usage de la *trachée artere*, par laquelle celui-ci croyoit que se porte la boisson, pour arroser le poumon; 33 sentiment qui étoit commun à ce Philosophe avec Philistion, Hippocrate & la pluspart des Médecins de ces temps-là.

CHAPITRE IV.

Pratique d'Erasistrate.

POur commencer par la *Saignée*, Galien prétend qu'Erasistrate l'avoit entierement bannie de la Médecine, comme avoit fait Chrysippe précepteur de ce dernier. Il se sert pour le prouver du témoignage de l'un des principaux disciples d'Erasistrate, nommé 1 *Straton*, qui le loüoit *d'avoir traité, sans saigner, toutes les maladies dans lesquelles les Anciens saignoient*. Galien prouve encore qu'Erasistrate n'avoit point saigné, parce que dans tous ses ouvrages il n'avoit fait mention de la saignée, qu'en un seul endroit, à propos du *vomissement de sang*, & qu'il n'en avoit même parlé que pour montrer qu'elle étoit inutile dans cette maladie. A la verité Erasistrate n'avoit pas fait de livre exprès contre ce remede, selon la remarque de Galien, & l'on ne trouvoit rien de positif là-dessus dans ses écrits; mais il semble que l'on pouvoit certainement conclurre qu'il ne saignoit jamais, de ce qu'il n'avoit pas saigné dans des occasions où la saignée paroît à presque tous les autres Médecins d'une nécessité indispensable. On vient de voir qu'il désaprouvoit la saignée dans le *vomissement de sang*. Il constoit encore par d'autres observations, tirées des propres écrits d'Erasistrate, qu'il n'avoit point saigné un nommé Criton, qui étoit mort d'une *esquinancie*, & une jeune fille de Chio, *à qui le sang regorgeoit sur le poumon, pour n'avoir pas ses mois*, & qui en étoit aussi morte. L'un des remedes par lesquels Erasistrate suppléoit aux saignées, dans *les pertes de sang*, c'étoit les ligatures des extremitez, comme des bras, & des jambes. Le reste se tiroit principalement de la diete.

Quoi qu'il n'y eût pas, ce semble, lieu de douter, après ce que l'on vient de dire, qu'Erasistrate ne fut contre la saignée en géneral, 2 ses Sectateurs, qui vivoient du temps de Galien, soûtenoient néanmoins que leur Maitre n'avoit pas absolument condanné ce remede, & qu'il s'en servoit quelquefois, quoi que

33 *Voyez Aulu-Gelle, Plutarque, & Macrobe*, & *ci-dessus, Part. 1. liv. 3. chap. 3. & liv. 4. chap. 3.*

1 *De vena sect. adv. Erasistr. chap. 2.*

2 *De vena sect. advers. Erasistrataos.*

que plus rarement que les autres Médecins. Il y a de l'apparence que ces *Erasistratéens*, c'est ainsi qu'on appelloit les Sectateurs d'Erasistrate, convaincus de la nécessité de la saignée, du moins en quelques occasions, faisoient leurs efforts pour prouver qu'Erasistrate ne l'avoit pas entierement rejettée; plûtôt afin de maintenir son crédit, que pour en être véritablement persuadez eux-mêmes. Cependant Cælius Aurelianus ne laisse pas d'être de leur côté, assurant *qu'Erasistrate a saigné dans les pertes de sang*, & ajoûtant *que ce ne sont que quelques-uns de ses Sectateurs, qui n'ont pas approuvé ce remede*, ce qui est positivement contraire à ce qu'a dit Galien. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij*

On ne peut pas savoir toutes les raisons, que Chrysippe ou Erasistrate avoient pour ne point saigner. Galien remarque seulement en deux mots, à l'égard du premier, qu'il croyoit, *que l'obligation où sont les malades, particulierement dans les cas d'inflammaeion & de fievre, de faire abstinence, ne permet pas qu'on leur tire du sang, de peur de les affoiblir trop.* Le même Auteur ajoûte, que les disciples d'Erasistrate ne convenoient pas même entr'eux des raisons, pour lesquelles la saignée est condannable. *Apœmantes*, continue cet Auteur, *& Straton en allegueut de très-foibles. Ce qu'ils disent se réduit à ceci, qu'il est fort difficile de reüssir dans la saignée, soit parce qu'on ne peut pas toûjours bien discerner la veine qu'on veut ouvrir, soit parce qu'on n'est pas sûr si l'on ne picquera point une artere pour une veine. Que quelques-uns sont morts de peur, ou en suite d'une défaillance, avant ou après la saignée. D'autres ajoûtent que l'on ne peut pas savoir au juste la quantité de sang qu'il est nécessaire de tirer; & que si l'on en tire moins qu'il ne faut, cela ne sert de rien; si l'on en tire plus, on court risque de tuer le malade. D'autres disent* 3 *que l'évacuation du sang, qui est dans les veines, est suivie de celle des esprits, qui passent en cette rencontre des arteres dans les veines. D'autres disent enfin que l'inflammation étant formée dans les arteres, par le sang qui s'est coagulé à leur entrée, il est inutile de saigner.*

4 Si Erasistrate n'approuvoit pas la saignée, il ne *purgeoit* pas non plus, si ce n'est très-rarement, quoi qu'il donnât des *lavemens* & même des *vomitifs*, comme faisoit Chrysippe. Mais il vouloit que les lavemens fussent doux; & 5 il blâmoit la quantité & l'acreté de ceux dont les Anciens s'étoient servis. On verra un peu plus bas, comme il usoit des vomitifs. Quant aux *purgatifs*, voici les raisons pour lesquelles il ne s'en servoit pas beaucoup, & ce qu'il pensoit touchant les effets qu'ils produisent. La *purgation*, selon lui, ne fait pas un different effet de la saignée, l'une & l'autre ne servent qu'à diminuer également la *plenitude*. Or il prétendoit, avec Chrysippe, que l'on a pour cela d'autres moyens plus sûrs, que l'on indiquera dans la suite de ce chapitre. Il ajoûtoit, *que les humeurs que les purgatifs font vuider n'ont pas été telles dans le corps qu'elles paroissent après qu'on les a rendues; mais que le médicament les a fait changer de nature, comme par une espece de corruption*; sentiment qui a été soutenu depuis par un grand nombre de Médecins, comme on le verra en son lieu.

6 Il faut de plus remarquer qu'Erasistrate ne croyoit point que les pur-

 gatifs

3 *Voyez le chap. précedent.*
4 *Galen. de medicam. purgant. facultat. lib. 2. & 3.*
5 *Cælius Aurelian. acceterum lib. 3. chap. 17.*
6 *Galen. de purgant. medicam. facult. chap. 1. 2. 3.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

gatifs agissent *par attraction*, comme le suppose Hippocrate. Il substituoit à cette prétendue attraction ce qu'il appelloit 7 *la suite naturelle de l'évacuation*. Voici ce que quelques-uns de ses disciples pensoient sur la question, *pourquoi certaines humeurs en particulier sont purgées par certains médicaments?* Ils disoient *que les humeurs les plus subtiles & les plus déliées sortent les premieres; que les plus grossieres sortent les dernieres. De cette maniere les médicaments les plus foibles font vuider seulement quelques eaux; ceux qui sont un peu plus forts font rendre de la bile; & ceux qui sont les plus vigoureux purgent la bile noire.* Mais Galien leur objectoit que cette explication n'étoit pas conforme au sentiment de leur maître, que l'on a rapporté ci-devant.

Le même Galien parle d'un médicament en forme solide, dans lequel il entroit du *Castoreum*, & dont Erasistrate se servoit pour purger, ou pour tenir le ventre libre, mais on ne sait pas quel purgatif il y mêloit; cette composition ne se trouvant point décrite, dans l'Auteur que l'on vient de citer. Si elle étoit purgative, comme le dit le même Auteur, il y a de l'apparence qu'Erasistrate l'employoit rarement.

Le principal remede qu'il substituoit aux saignées, & aux purgations c'étoit *le jeune*, ou *l'abstinence*. Lorsque ce remede, joint aux *lavements*, & aux *vomitifs*, ne suffisoit pas pour ôter *la plénitude*, qui est, selon lui, la cause la plus génerale de toutes les maladies, il avoit recours à l'*exercice*. On verra par ce qui suit comme il vouloit que l'on en usât à tous ces égards, mais il faut auparavant dire un mot sur cette cause des maladies, de laquelle on vient de parler.

On a vû dans le chapitre précedent qu'Erasistrate regardoit *la plénitude des veines*, comme la premiere cause des maladies, & qu'il prétendoit que cette plénitude est ordinairement suivie de la *transfusion du sang des veines dans les arteres*, & conséquemment de *la fiévre*, & de *l'inflammation*. Il reconoissoit d'ailleurs une autre espece de *plénitude particuliere*, qui est celle de la *partie malade*. 8 L'on en trouve un exemple dans l'histoire qu'il fait de la maladie de *Criton*, dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre. Erasistrate donne à cette maladie, qui étoit une *Esquinancie*, le nom de *plénitude Synanchique*, c'est à dire, ajoûte-t-il, *inflammation des amygdales, & de la luette*. Il pouvoit de même appeller l'*Apoplexie*, *plénitude Apoplectique*, la *Pleurésie*, *plénitude Pleuritique*, ou *de la pleure*, &c. De cette maniere la *plénitude* étoit toûjours la cause, & le genre de la maladie. On verra encore, dans la suite, de quelle maniere Erasistrate s'expliquoit lui-même sur ce sujet.

Pour revenir à sa méthode de prévenir, & de traiter les maladies, par *l'abstinence, l'exercice*, &c. voici comme il se conduisoit à cet égard. 9 Ceux, *dit-il*, " qui ont accoûtumé de prendre un grand exercice, en doivent un peu plus prendre qu'à l'ordinaire, lorsqu'ils se sentent de la plénitude, afin de prévenir par ce moyen une maladie. Après s'être exercez suffisamment, qu'ils se mettent dans un bain chaud, & qu'ils se fassent suer. Ensuite, s'ils se trouvent échauffez, qu'ils prennent pendant quelques jours le bain d'eau froide. Cela étant fait, qu'ils se tiennent en repos pendant un autre espace de temps, qu'ils ne prennent que très peu de nourriture, c'est à dire, qu'ils retranchent le diner, & qu'ils soupent le-" lege-

7 *τὴν πρὸς τὸ κενούμενον ἀκολουθίαν.* Il semble qu'Erasistrate entendoit par là quelque chose d'approchant de *la crainte du vuide*, dont parle Aristote.

8 *Galen. de vena sect. advers. Erasistrateos, cap. 3.*

9 *Ibidem. cap. 8.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

„ gerement. Ils doivent même observer que les alimens qu'ils prendront, nourrissent peu, comme sont la plûpart des herbages, tant cuits que cruds, les citrouilles, les concombres, les melons, les figues, & les légumes, que l'on fera cuire avec des herbes; & que le pain n'ait aucun défaut. En se nourrissant de cette maniere ils se tiendront le ventre libre, & n'useront pas d'une nourriture trop forte; le contraire arriveroit s'ils se nourrissoient de chair, ou de poisson, ou de mets où il entrât de la farine, ou qui fussent faits avec de la farine; qui sont toutes nourritures, dont on doit s'abstenir en cette occasion, ou du moins en prendre très-peu. Il faut observer avec soin ce régime de vie, pour ôter sûrement la plénitude, qui cause les maladies. Quant à ceux qui ne sont pas accoûtumez à un grand exercice, ou à un travail penible, il ne leur tourne pas à conte de s'exercer beaucoup, quoi que l'exercice soit en lui-même un moyen très-propre pour évacuer sans danger ce qu'il y a de superflu dans nôtre corps. Pour ceux qui vomissent aisément, il leur est toûjours utile de vomir après avoir soupé, prenant garde qu'il ne s'écoule pas trop de temps entre le souper, & le vomitif qu'ils ont à prendre; en sorte qu'ils puissent vomir à peu près dans le temps que le chyle acheve de se distribuer, & que ce qui reste de la masse des alimens est encore dans l'estomac. Que le jour suivant ils se baignent, & qu'ils suent, & qu'après cela ils se remettent peu à peu à leur genre de vie ordinaire.

„ Comme la plénitude, *dit Erasistrate un peu plus bas*, se rencontre en diverses parties, au foye, au ventre, &c. & qu'elle cause à quelques personnes des mouvemens épileptiques, à quelques autres des douleurs de jointures, &c. il faut regler differemment la cure de ces maladies. Il ne faut pas, par exemple, traiter de même ceux qui ont du penchant à l'Epilepsie, & ceux qui crachent du sang. Les premiers doivent être dans un continuel exercice, les derniers au contraire doivent éviter la fatigue, & le travail, de peur d'ouvrir davantage les vaisseaux qui sont déja ouverts. Les personnes sujettes à l'Epilepsie doivent, comme on l'a dit, travailler & fatiguer continuellement, manger & boire très-peu, se baigner rarement, & éviter toutes les choses de cette nature qui causent un changement trop grand, ou trop subit dans le corps. Au contraire ceux qui sont sujets à la Gravelle doivent prendre des alimens aisez à digerer, se baigner fréquemment, & boire souvent; de peur que leur urine devenant trop acre ne ronge les parties par où elle passe. Il est d'ailleurs nuisible à ces gens là de prendre beaucoup d'exercice. Ceux en qui il se fait ordinairement fluxion sur le foye, ou sur la rate, doivent aussi s'abstenir du trop grand exercice, & des bains froids, ils doivent plûtôt chercher à se guérir par l'abstinence du manger, & du boire, & par les bains chauds.

Ce sont les propres termes d'Erasistrate rapportez par Galien, qui font voir qu'il n'est pas absolument vrai qu'il blâmât l'*Exercice* en géneral, comme il semble qu'on pourroit l'inferer de ce que dit ailleurs le même Auteur, 10 *qu'Asclépiade, de qui l'on parlera dans la suite, condannoit ouvertement l'exercice, & qu'Erasistrate, quoi qu'il parût un peu plus retenu sur ce sujet, étoit au fond de son même sentiment.* Mais on pourroit dire, qu'Erasistrate n'approuvoit l'exercice que dans les cas de plénitude, ou comme un remede qui ne doit être pratiqué que par ceux qui se sentent trop pleins, & qu'il croyoit que ceux qui se portent bien peuvent s'en passer; en quoi il auroit été opposé à Hippocrate, comme en ce qui regarde la *saignée*, la *purgation*, & même l'*abstinence*, sur tous lesquels articles il ne convenoit point avec lui.

C 3 L'on

10 *De sanitat. tuend. lib. 1. cap. 8.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

L'on a vû qu'Erasistrate ordonnoit à ses malades, ou à ceux qui avoient de la plénitude, de se nourrir de *citroüilles*, de *melons*, de *concombres*, & d'*herbages*. Il ne spécifie point à l'égard de ce dernier article quels herbages il entendoit. Il est remarqué 11 ailleurs que ce Médecin faisoit un grand cas de la *Chicorée*, dans les maladies des visceres du bas ventre, & particulierement dans celles du foye. Une preuve de l'estime qu'Erasistrate faisoit de cette plante, c'est qu'il décrit avec un grand soin la maniere de l'aprêter, qui consiste *à la faire boüillir dans de l'eau jusqu'à ce qu'elle soit cuite, à la jetter ensuite une seconde fois dans de l'eau boüillante* (pour lui ôter mieux son amertume) *& après l'avoir retirée, la conserver dans un pot avec de l'huile, & du sel, & enfin y ajoûter, quand on la veut servir, un filet de vinaigre qui ne soit pas trop fort.* Galien, qui rapporte ceci, remarque de plus qu'Erasistrate avoit si grand peur que l'on ne manquât à bien aprêter la chicorée, qu'il avertit même, *qu'il faut en lier plusieurs plantes ensemble, & les faire cuire de cette maniere qui est plus commode*, comme si les Cuisiniers, ajoûte Galien, ne savoient pas ce que c'est que de faire boüillir une botte de chicorée. Il semble qu'Erasistrate pouvoit se passer de marquer ces minuties; mais ceci a du rapport avec ce qu'on a dit dans le livre précedent, 12 que plusieurs Médecins de ces temps-là, entre lesquels on a conté celui-ci, s'étoient attachez à composer des livres, sur *la maniere d'aprêter les viandes*, ce qui ne surprendra pas beaucoup, si l'on considere que leur Médecine rouloit presque toute sur le *régime de vivre*.

Celle d'Erasistrate consistoit d'ailleurs en quelques remedes 13 extérieurs, comme sont *les fomentations*, les *cataplâmes*, les *onctions*, & autres de cette sorte. Du reste il se déclaroit particulierement pour les remedes, & pour les médicamens les plus simples. 14 Il se récrioit fort contre les *compositions Royales*, & contre les Antidotes que les Médecins de son temps appelloient 15 *les mains des Dieux*; & il ne pouvoit supporter que l'on mêlât ensemble *les mineraux*, *les plantes*, & *les animaux*, les choses *tirées de la mer*, & *celles que la terre produit*. Il vaudroit beaucoup mieux, disoit-il, s'en être tenu à la *ptisane*, à la *citroüille*, & à l'*hydrelæum*. Par la ptisane, ou par les boüillons d'orge, & par la citroüille, il vouloit marquer *la diete*, & par l'hydrelæum, c'est à dire, *de l'eau & de l'huile*, mêlez ensemble, il désignoit *les lavemens* dont on a parlé dans la pratique d'Hippocrate, ou les matieres dont on *s'oignoit*, & dont on *se fomentoit*, reduisant ainsi la Médecine à quelque chose de très-simple, comme on vient de le dire.

Erasistrate n'étoit pas moins ennemi des *raisonnemens superflus*, que des médicamens trop composez. On en a déja touché quelque chose ci-devant; mais il faut encore remarquer que la crainte qu'il avoit eüe que les erreurs, dans lesquelles il pourroit tomber en raisonnant sur les causes des maladies, n'influassent sur la pratique, & ne le trompassent également dans les cures qu'il entreprendroit, l'avoit obligé de prendre à cet égard de grandes précautions. 16 *Erasistrate & Hérophile*, dit

11 *Galen. de composit. pharmac. local. lib.* 8. *cap.* 8. & *de vena sect. advers. Erasistrateos, cap.* 4.

12 *Liv.* 4. *chap.* 5.

13 *Voyez Cælius Aurelianus.*

14 *Plutarch Sympofiac. decad.* 4. *quæst.* 1.

15 Il y a apparence que ceci regarde Hérophile, celui-ci ayant donné ce nom aux médicamens comme on le verra au chap. 6. & ceci serviroit encore à prouver, qu'Erasistrate a vécu un peu après Hérophile, ou s'ils ont été contemporains, que le premier a voulu censurer celui-ci. *Voyez ci-devant, chap.* 2. *Iart.* 3. *liv.* 1. *chap.* 1.

16 *Method. med. lib.* 3. *cap.* 3. *Voyez ci-après, liv.* 2. *chap.* 6.

dit Galien, *n'ont été qu'a demi Médecins Dogmatiques*, ou Raisonnans, *ils ne vouloient traiter par le raisonnement*, ou par les remedes que le raisonnement suggere, *que les seules maladies des parties organiques, ou instrumentelles.* *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

De la maniere que Galien parle de cette affaire, cela ne paroît pas avantageux pour ces Médecins; aussi ne se proposoit il rien moins que de les loüer par cet endroit. Il seroit à souhaiter que nous eussions encore un livre qu'Erasistrate avoit composé, & qui étoit intitulé *des causes*, on y verroit, sans doute, quelque chose d'assez curieux sur le sujet dont il s'agit. Ce livre est cité par 17 Dioscoride, de qui nous apprenons que cet ancien Médecin ne donnoit pas tellement dans le sens des Empiriques, comme Galien le voudroit insinuer, qu'il ne jugeât très-necessaire la recherche des causes, non seulement des maladies des parties organiques, mais de celles de toutes les autres maladies. Il est vrai qu'il semble accorder aux Médecins de la Secte Empirique, (qui commença à peu près de son temps, & dont on parlera au livre suivant) que l'on ne pouvoit pas toûjours découvrir les causes *spécifiques*, ou *particulieres*, de diverses maladies; mais il ne s'ensuit pas, disoit-il, qu'il en soit de même des causes 18 *génerales*, qui sont *apparentes*, & *sensibles*, qui fournissent des 19 *indications* sures. Il citoit là-dessus l'exemple de ceux qui ont pris du *poison*, ou qui ont été mordus par quelque *bête venimeuse*. Ce venin, continue-t-il, ne nous fournit pas une indication curative tirée de sa nature *spécifique*, qui nous est inconue, mais cela n'empêche pas que nous ne tirions une indication génerale des effets que ce venin produit, sur laquelle nous nous conduisons dans la cure de cette maladie en raisonnant ainsi; la cause des effets que nous voyons dépend d'une matiere venimeuse qui détruit en peu de temps les parties qu'elle touche, & qui cause la mort, en s'insinuant promptement par tout le corps; il faut donc tâcher de l'attirer au dehors le plus vîte qu'il se peut, & empêcher qu'elle ne pénétre plus avant. Dans cette vüe, si quelcun a pris du poison, il faut incessamment lui faire boire une grande quantité d'eau, & le faire ensuite vomir, afin que le poison sorte de son estomac. Si un autre a été blessé par un animal venimeux, il faut dilater la playe, 20 la sucer, y appliquer des ventouses, scarifier la partie, la cauterizer, mettre dessus des médicamens propres à attirer, & enfin, si l'on ne peut mieux faire, il faut retrancher cette partie, le tout pour rappeller au dehors la matiere de ce venin, & pour empêcher son progrès.

De tout ceci Erasistrate conclud qu'il a fallu nécessairement raisonner, & tirer des indications de la *cause apparente*, pour trouver ces remedes; en sorte que *l'observation*, ou *l'expérience*, qui étoit la seule regle que les Empiriques vouloient reconoître, n'étoit venue en cette occasion qu'après *le raisonnement*, ou la *recherche de la cause*; ce qui prouve que les mêmes Empiriques avoient tort de négliger l'indication que cette recherche fournit, & de s'obstiner à ne vouloir point qu'on raisonnât dans la Médecine.

On demandera peut être si Erasistrate ne joignoit point aux remedes dont on a parlé

17 *In Theriacor. præfat.*

18 *αἰτία ἐπιπολαζόντεμφα καὶ καθολικὴ.* Le premier de ces mots signifie une chose qui se fait voir, ou qui paroît, comme un corps qui revient au dessus de l'eau après y avoir été plongé. ou qui se tient sur l'eau.

19 Les Empiriques n'admettoient point *l'indication*, comme on le verra ci-après, lib. 2. chap. 2.

20 C'est ce que faisoient les Psylles. *Voyez ci-après, Part. 2. liv. 3. chap. 2. où il est parlé de Synalus.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

parlé, les médicamens qu'on appelle des *Antidotes*? Il est probable qu'il s'en servoit aussi, quoi qu'il n'approuvât pas ceux qui étoient fort composez, comme on l'a remarqué ci-devant, mais il ne s'en servoit que comme de médicamens que l'*expérience* seule avoit montrez & autorisez, sans avoir égard en cette rencontre à la *cause* du mal, ni à la maniere dont les Antidotes agissent; autrement il auroit fallu beaucoup raisonner, & s'attacher aux causes *spécifiques* & *particulieres*, ce qui étoit autant contre ses principes que contre ceux des Empiriques. Ce n'est pas qu'il négligeât entierement ces dernieres causes, puisqu'il avoit même recherché, comme on l'a vû ci-dessus, celle de la *fiévre*, qui est une des plus difficiles à découvrir; mais il y a de l'apparence qu'encore que ce Médecin crût pouvoir donner carriere à son esprit, pour ces sortes de recherches, il ne les regardoit pas comme essentielles à la pratique de la Médecine, & ne faisoit pas difficulté de dire, qu'on ne peut raisonner solidement que sur les causes sensibles, & que ces dernieres causes sont les seules qui fournissent des indications curatives bien sures. Nous aurons occasion de parler plus amplement sur cette matiere, dans le livre suivant.

21 Il y a diverses maladies, sur lesquelles Erasistrate n'avoit rien écrit, peut être faute d'avoir eu occasion de faire lui-même des expérience suffisantes sur ces maladies; ce qui paroît d'autant plus vraisemblable que 22 Galien fait remarquer qu'on avoit dit de ce Médecin, qu'il négligeoit assez la pratique, se tenant à la maison, & voyant rarement des malades.

Il s'étoit neanmoins attaché à toutes les parties de la Médecine, & il n'avoit pas moins cultivé la Chirurgie que les Médecins qui étoient avant lui. Il paroît même avoir été autant hardi Chirurgien, qu'il étoit cruel Anatomiste (s'il est vrai comme on l'a dit qu'il dissequât des hommes tout vifs.) Dans le *Scirrhe du Foye*, ou dans les tumeurs qui surviennent à ce viscere. Cælius Aurelianus remarque *qu'Erasistrate incisoit la peau, & tous les tégumens qui couvrent le Foye; & qu'ayant ouvert le ventre, il appliquoit ensuite des médicamens sur la partie toute nue*. On rapporte le passage tout entier, 23 au bas de la page, afin que le Lecteur voye lui-même si l'on ne s'est point trompé dans l'explication des termes dont cet Auteur se sert, qui sont quelquefois assez particuliers.

Cependant Erasistrate qui operoit si hardimnt sur le foye, 24 n'approuvoit pas la *paracentese*, ou *la ponction du ventre*, dans l'hydropisie; parce, disoit-il, que les eaux étant vuides, le foye, qui est enflé, & qui est devenu dur comme une pierre, se trouve plus pressé qu'à l'ordinaire par les parties du voisinage, que les eaux tenoient éloignées, ce qui fait mourir le malade.

Ce

21 *Cal. Aurelianus.*

22 *De vena sect. advers. Erasistr. cap. 4.*

23 *Erasistratus in Jecorosis pracidens superpositas jecori cutes atque membranam, utitur medicaminibus, qua ipsum jecur late amplectantur; tum ventrem* deducit, *audaciter partem patientem nudans.* Je ne sai si au lieu de *deducit*, il ne faudroit point lire *diducit*, *il separe*, ou *il ouvre*. Car *ventrem deducere*, se prend ailleurs dans cet Auteur, pour *lâcher*, ou *décharger le ventre*, par des lavemens, ou par des purgations. Il dit encore en d'autres endroits, à peu près dans le même sens, *deducere corpus sudoribus provocatis*, c'est à dire, comme il l'explique lui-même, rendre le corps attenué, ou diminuer l'embonpoint, *tenuare corporis habitudinem. Cal. Aurel. tardar. lib. 3. cap. 4.*

24 *Idem tardar. lib. 3. cap. 8. Galen. in aphorism. comment. 6.*

Ce Médecin ne vouloit pas non plus que l'on arrachât les dents qui ne branloient point. 24 Il avoit acoutumé de dire à ceux qui lui parloient de cette opération, *qu'on montroit dans le temple d'Apollon un instrument de plomb fait exprès pour arracher les dents*; *pour marquer qu'il ne faut entreprendre d'ôter que celles qui branlent, & qui ne demandent pas un plus grand effort pour les arracher, qu'on n'en peut attendre d'un instrument de plomb.* Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Erasistrate avoit écrit plusieurs livres, dont on trouve les titres & quelques fragmens dans Galien, & dans Cælius Aurelianus. Le premier de ces Auteurs lui rend témoignage qu'il avoit écrit fort exactement sur *l'hydropisie*. Il cite de plus les livres suivants, celui où Erasistrate traitoit *des maladies du ventre*; celui *de la conservation de la santé*; celui *des choses salutaires*; celui *de la coutume*; celui *des fiévres & des playes*; celui *des divisions*, où il rapportoit diverses observations qu'il avoit faites sur les maladies; celui *de la rejection*, ou *du vomissement, & crachement de sang*. Galien cite encore un livre d'Erasistrate 25 intitulé, *de l'évacuation du sang*, ou *de la saignée*; mais je ne sai comment ceci s'accorderoit avec ce que le même Galien dit ailleurs, comme on l'a rapporté ci-dessus, *qu'Erasistrate n'avoit point écrit sur la saignée.* Il se peut qu'il y ait une faute à l'endroit où ce livre est cité.

Erasistrate avoit encore traité *de la paralysie*, & *de la goutte*. Dans le premier de ces livres il faisoit mention de la 26 *paralysie du péritoine*, qui est suivie de la retention d'urine; parceque le péritoine, disoit-il, ne presse pas la vessie pour lui faire rendre ce qu'elle contient. Il parloit aussi d'une autre espece de paralysie qu'il appelloit *paradoxe*, c'est à dire, *étrange*, ou *extraordinaire*; dans laquelle on est subitement contraint de s'arrêter sans pouvoir marcher, & un moment après on marche librement. On ne sait point ce que contenoit le livre *de la goutte*, si ce n'est seulement 27 qu'Erasistrate y condannoit l'usage des *purgatifs*, & qu'il promettoit dans ce livre à un Roi 28 Ptolomée un cataplâme pour la goutte, dont-il ne donnoit pas la description. De plus Erasistrate avoit écrit *contre les Médecins de Cos*, entre lesquels étoit Hippocrate, qu'il contrarioit à l'ordinaire, étant dans des sentimens fort opposez aux siens, comme on l'a vû par ce qui a été dit ci-devant. Il avoit enfin écrit plusieurs livres *d'Anatomie*, étant déja fort âgé, comme Galien le marque. On doit joindre à tous ces livres celui *des Causes*, dont on a aussi fait mention ci-dessus.

Au reste 29 on a dit d'Erasistrate, qu'étant devenu fort vieux, & souffrant dès long-temps de grandes douleurs causées par un ulcere qu'il avoit à un pied, & qu'il n'avoit pû guérir, il se fit mourir en avallant du suc de cigue; l'on ajoûte qu'il dit un peu auparavant, que c'étoit un avantage pour lui que son mal lui remît en mémoire sa patrie.

Galien parle 30 en quelque endroit d'un autre Erasistrate qui étoit de *Sicyone.*

24 *Cal. Aurel. tardar. lib.* 3. *cap.* 4.

25 *Galen. de libris propriis.*

29 *Cal. Aurel. tardar. pass. lib.* 2. *cap.* 1.

27 *Ibid. lib.* 5. *cap.* 2.

28 Si le surnom de ce Roi étoit ajoûté, cela serviroit à démêler le temps auquel Erasistrate a vêçu.

29 C'est *Petrus Castellanus* qui dit ceci, dans son livre intitulé *des vies des Médecins*. J'avoüe que je ne sai où il l'a pris.

30 *Medicament. local. lib.* 2. *cap.* 10.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

CHAPITRE V.

Disciples ou Sectateurs d'Erasistrate.

CE Médecin a eu plusieurs disciples, & plusieurs Sectateurs. 1 Strabon, qui vivoit sous les Empereurs Jules, Auguste, & Tibere, remarque qu'il y avoit eu peu avant lui une Ecôle d'Erasistratéens à *Smyrne*, dans laquelle HICESIUS présidoit. 2 Cet Hicesius a passé pour un des plus grands Médecins de son temps. Il eut un disciple nommé HERACLIDE, comme on l'apprend de Diogene Laërce dans la vie d'Héraclide de Pont. Erasistrate avoit même encore des Sectateurs du temps de Galien, qui a vêçû plus de quatre cens ans après lui, & qui nomme entr'autres 3 un MARTIAL, qu'il avoit connu à Rome. Il y avoit eu auparavant 4 un XENOPHON, qui étoit des premiers disciples d'Erasistrate, ou de ses propres disciples. Celui-ci avoit écrit touchant *les noms des Parties du corps*, aussi bien qu'un autre Sectateur d'Erasistrate nommé APOLLONIUS, qui étoit de *Memphis*, & qui n'est peut être pas different d'Apollonius *fils de Straton*, cité par Galien. On conte entre les mêmes Sectateurs un 5 ARTEMIDORE, de *Sidé*; un CARIDEMUS; un APOLLOPHANES, qui peut être le même que celui dont parle l'historien Polybe, & qu'il dit avoir été Médecin d'Antiochus *Soter*; un PTOLOMÉE; un 6 HERMOGENES, duquel Galien dit qu'il étoit un des plus zelez Sectateurs d'Erasistrate; un 7 APOEMANTES; un 8 CHRYSIPPE; un 9 STRATON, (qui étoit peut-être le pere d'Apollonius de Memphis) dont les noms se trouvent dans Galien & dans Cælius Aurelianus, & enfin un MENODORE, indiqué par Athénée.

10 Galien assure que tous les Sectateurs d'Erasistrate, avoient une si grande vénération pour leur Maître, & pour ses sentimens, qu'ils les regardoient comme ceux d'un Dieu.

CHAPITRE

---

1 Lib. 12.

2 *Voyez Pline.*

3 *De lib. propris, cap. 1.*

4 *Galen. introduct. cap.* 10. Aristote, comme on l'a remarqué, avoit commencé d'écrire sur le même sujet. *Voyez ci-dessus, part.* 1. *liv.* 4. *chap.* 4.

5 *Voyez Cælius Aurelianus.*

6 *Galen. de simpl. medicam. facultat. lib.* 1. *cap.* 27. Je ne sai si c'est le même qui vivoit sous Hadrien, & duquel nous parlerons ci-après.

7 On a parlé de ce Médecin au chapitre précedent, en même temps que de Straton. Ce dernier eut des disciples, & des Sectateurs, appellez *Stratoniciens.*

8 *Voyez Cælius Aurelianus.*

9 On parlera ci-après d'un autre Médecin du même nom, en même temps que du Philosophe *Straton.*

10 *De natural facult. lib.* 2. *cap.* 4. *Voyez le chap. suivant.*

Digitized by Google

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

CHAPITRE VI.

HEROPHILE.

VOici un autre Médecin, qui n'a pas fait moins de bruit qu'Erasistrate. L'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, qui a été attribué à Galien, nous apprend *qu'Hérophile* étoit de *Chalcédoine*; mais Galien lui-même le fait 1 *Carthaginois*. Je ne doute point qu'il n'y ait une faute dans le texte du dernier, qui est venue de la prononciation presque égale de deux lettres, qui font toute la difference qu'il y a entre ces deux noms Grecs.

HEROPHILE vivoit sous *Ptolomée Soter*, ayant été contemporain du Philosophe *Diodore*, que 2 Diogene Laërce fait vivre sous ce Prince, & duquel Sextus Empiricus fait un assez joli conte, où Hérophile a beaucoup de part. 3 *Le Médecin Hérophile*, dit cet Auteur, *fit une réponse fort plaisante au Philosophe Diodore, qui soûtenoit, entr'autres opinions, qu'il n'y a point de mouvement; & prétendoit le prouver par ce sophisme*; Si quelque corps se meut, ou il se meut dans le lieu où il est; ou dans le lieu où il n'est pas. Or il ne se meut point dans le lieu où il est; car ce qui est dans un lieu y demeure, & par conséquent on ne peut pas dire qu'il se meut. Il ne se meut point aussi dans le lieu où il n'est pas; car un corps ne peut ni agir, ni pâtir là où il n'est pas. Donc rien ne se meut. *Ce Philosophe s'étant un jour disloqué un bras, & étant venu prier Hérophile qu'il le lui remit, celui-ci lui fit cet argument*; Ou l'os de vôtre bras s'est remué dans le lieu où il étoit, ou dans le lieu où il n'étoit pas. Or il ne peut s'être remué, selon vos principes, ni dans l'un, ni dans l'autre lieu. Donc il ne s'est point remué. *Le pauvre Philosophe voyant qu'Hérophile se mocquoit de lui, le supplia de laisser la Dialectique & les Sophismes, & de le traiter selon l'art de la Médecine*. On voit par cette histoire qu'Hérophile exerçoit aussi la Chirurgie. On pourroit encore inferer de l'argument qu'il retorqua à Diodore, qu'il entendoit la Logique ou la Dialectique, & cela avec d'autant plus de fondement que Galien l'appelle 4 en un endroit *Dialecticien*.

Mais pour revenir à ce que l'on a dit du temps auquel Hérophile a vécû, on a encore sur ce sujet le témoignage de Galien, qui le fait 5 en deux endroits disciple de *Praxagore*, & 6 en un autre, contemporain *d'Erasistrate*. L'on a vû ci-devant qu'il y avoit deux sentiments differens sur le temps de ce dernier, & que selon l'un Erasistrate se trouve plus ancien, & selon l'autre plus nouveau. Galien faisant ici vivre ce Médecin avec Hérophile semble suivre le premier de ces sentimens. Il se peut veritablement qu'Erasistrate ait vû Hérophile,

1 *De usu part. lib. 1. cap.* 8. Il y a de l'apparence que les Copistes ont écrit Καρχηδόνιος, *Carthaginois*, au lieu de χαλκηδόνιος, *Chalcédonien*, ayant mis un ϱ pour un λ, & ayant transposé le χ, ou le K.

2 *In Diodoro.*

3 *Pyrrhon. Hypothes. lib. 2. cap.* 22. & *lib.* 3. *cap.* 8.

4 *Method. med. lib. 1. cap.* 3.

5 *Ibidem*; &, *de differ. puls. lib.* 4. *cap.* 3.

6 *In aphorism. Comment.* 6, *in princip.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

mais cela n'empêche pas que celui-ci ne pût être plus âgé que lui. Et si nous avons parlé premierement d'Erasistrate, ou si nous l'avons mis le premier en rang, ce n'est pas que nous le crussions le plus ancien; ce n'a été que parce qu'on l'a fait disciple de Chrysippe, que nous avions placé immédiatement auparavant, & duquel il a suivi les sentimens.

Hérophile se trouveroit beaucoup plus ancien non seulement qu'Erasistrate, mais il auroit même précedé de beaucoup Hippocrate, s'il avoit vécû vers la LIII. Olympiade, comme 7 Neander l'infere d'une prétendue lettre de *Phalaris* à Hérophile. Je ne trouve point cette lettre parmi celles de ce Tyran, que l'on a imprimées depuis peu à Oxford; mais quand elle se trouveroit où là ou ailleurs, ce seroit une lettre supposée, 8 comme le sont toutes les autres; ou il s'agiroit en cet endroit d'un autre Hérophile. La chose est trop claire pour s'y arrêter davantage; & il y a lieu d'être surpris que 9 Vossius, qui parle après Neander, n'ait pas fait remarquer cette faute de Chronologie, ou du moins qu'il ait laissé la question en suspens. Ce qu'on peut dire pour excuser ce savant homme, c'est que son ouvrage d'où cette remarque est tirée, est un ouvrage posthume & imparfait, qu'il auroit revû s'il l'avoit fait imprimer lui-même. On ne peut pas excuser ainsi 10 d'autres Auteurs plus modernes, qui sont dans la même erreur.

Nous commencerons par la définition, qu'Hérophile donnoit de la Médecine; 11 *La Médecine*, disoit-il, *est une science ou une conoissance de ce qui fait la santé; de ce qui fait les maladies; & d'une troisieme sorte de choses qui sont neutres*, ou *qui n'ont aucun rapport ni avec la santé, ni avec les maladies*. Celui de qui nous tenons cette définition d'Hérophile l'explique ainsi; Par, *ce qui fait la santé*, il faut, dit-il, entendre la disposition des parties du corps, telles qu'elles sont lors qu'on se porte bien. *Ce qui fait les maladies*, n'est au contraire que ce qui change, ou fait changer cette disposition. Enfin, *les choses neutres* sont toutes les précautions que l'on prend, & tous les remedes que l'on pratique pour conserver la santé, & pour guérir les maladies; la matiere d'où ces secours se tirent n'ayant d'elle même aucun rapport avec la bonne ou la mauvaise disposition du corps humain.

Hérophile & Erasistrate ont eu cela de commun, comme on l'a remarqué ci-dessus, que l'on a dit de tous deux qu'ils avoient dissequé des hommes tout vifs. Voici de quelle maniere 12 *Tertullien* parle du premier; *Hérophile*, dit-il, *ce Médecin, ou ce Boucher, qui a dissequé un nombre infini d hommes, pour sonder la nature, qui a haï l'homme pour le conoître, n'en a peut-être pas mieux pénétré pour cela l'intérieur; la mort apportant un grand changement à toutes les parties* qui

7 *In syntagmate de Medicina origine* &c.

8 *Monsieur Bentley* prouve incontestablement la supposition de ces lettres dans une Dissertation Angloise; & plusieurs autres Savans les avoient déja regardées comme fort suspectes.

9 *De Philosophiâ, cap. 11. paragraph. 11.*

10 Voyez l'Indice des Auteurs de Pline du P. Hardoüin; & Mr. Dacier dans sa Préface sur les œuvres d'Hippocrate.

11 *Galeni Introduct cap. 6.*

12 Herophilus ille, Medicus aut Lanius; qui sexcentos exsecuit ut naturam scrutaretur, qui hominem odit ut nosset, nescio an omnia interna ejus liquidò explorarit; ipsa morte mutante quæ vixerant, & morte non simplici, sed ipsa inter artificia exsectionis. *Tertull. unum esse spiritum & animam.*

qui ne doivent plus être les mêmes lors quelles n'ont plus de vie ; particulierement ne s'agissant pas ici d'une mort simple, mais d'une mort procurée par les divers tourmens auxquels la recherche exacte de l'anatomiste a exposé des malheureux. Continuation du Siecle xxxvij. & Commencement du xxxviij.

Le fait pourroit être veritable, je n'en disputerai point la possibilité; d'autant plus qu'il se trouve dans ces derniers siecles des exemples d'une semblable inhumanité, dont on parlera en son lieu. Mais ne pourroit on point soupçonner qu'Hérophile & Erasistrate étant les premiers qui ont dissequé des corps humains, la nouveauté de leur entreprise ayant frappé les esprits, fit qu'on exaggera la chose, & qu'on en publia beaucoup plus qu'il n'y en avoit, comme c'est la coutume en pareille occasion; à peu près de la même maniere que nous avons remarqué ci-dessus que *Médée* n'avoit eu la reputation de faire bouillir des hommes vifs, que parce qu'elle étoit la premiere qui eût mis en usage les bains chauds? Qui peut encore aujourd'hui ôter au peuple la créance où il est, dans les villes où il y a des Ecoles de Médecine, qu'on y enleve secrettement des hommes pour les anatomiser?

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Hérophile & Erasistrate avoient effectivement dissequé plusieurs corps humains. On a vû ci-dessus par un fragment des ouvrages Anatomiques de ce dernier, qu'il parle lui-même du cerveau d'un homme qu'il avoit dissequé. Et voici de quelle maniere Galien parle d'Hérophile; 13 *C'étoit*, dit-il, *un homme consommé dans tout ce qui regarde la Médecine, & qui avoit particulierement une très-grande conoissance de l'Anatomie; qu'il avoit apprise, non pas en dissequant simplement des bêtes, comme font ordinairement les Médecins, mais principalement en dissequant des hommes.*

Le même Galien remarque 14 ailleurs que c'étoit à *Alexandrie*, capitale de l'Egypte, qu'Hérophile faisoit ses dissections. Ce qui rend plus vraisemblable ce qu'on a avancé en parlant d'Erasistrate, que c'étoit à la curiosité des Rois de ce païs-là, que l'on a nommez, & à leur inclination à favoriser les arts, que ces deux Médecins furent redevables de la liberté qu'ils eurent de s'instruire en anatomisant des corps humains; liberté qu'eurent très-rarement ceux qui vinrent après eux, durant plusieurs siecles; soit qu'il n'y eût plus de Rois aussi savans & aussi curieux, que les premiers Ptolomées; soit que le scrupule des peuples eût passé jusqu'aux Souverains, ou l'eût emporté sur leur autorité. Je sai bien que *Riolan* a soûtenu, contre ce que l'on vient de dire, que non seulement on avoit anatomisé des hommes avant le temps dont il s'agit, mais que l'on avoit même toujours continué jusqu'au temps de Galien; & l'on a vû ci-dessus qu'il assuroit qu'Aristote avoit pratiqué cette sorte de dissection. Mais tout ce que ce savant Anatomiste prouve, c'est qu'Aristote a effectivement dissequé des animaux, & qu'il a fait des livres d'Anatomie, auxquels il renvoye souvent son Lecteur. C'est aussi ce qu'on ne nie pas; on nie simplement qu'il ait dissequé des hommes; & c'est ce que Riolan ne prouve point, & ne sauroit prouver, Aristote avoüant lui-même, comme on l'a vû, qu'il n'avoit jamais anatomisé que des bêtes.

15 Il ne réussit pas mieux lors qu'il entreprend de faire voir *qu'Hippocrate* avoit même déja dissequé des corps humains. Il cite sur ce sujet, en premier lieu, l'Auteur du livre *de la nature & de l'ordre de chaque partie du corps*, qui est

13 *De dissect. vulva, cap. 5.*
14 *Adminstrat. anatomic. lib. 7. cap. 5.*
15 *Anthropograph. lib. 1. cap. 13.*

Continuation du Siecle xxxvii. & commencement du xxxviii. du nombre de ceux que l'on a faussement attribuez à Galien, & que Riolan lui même croit être l'ouvrage d'un Juif, ou d'un Arabe. Voici les paroles de cet Auteur; 16 *Apollon, dit-il, Hippocrate, Apollonius, & les autres grands personnages qui ont été avant nous, avoient trouvé à propos de foüiller dans les entrailles des hommes morts, pour savoir pourquoi & comment ils étoient morts; mais quant à nous l'humanité nous empêche de pouvoir les imiter en cela.* Le témoignage d'un Auteur de cette nature n'est, comme on voit, d'aucun poids, & ne vaut pas la peine de s'y arrêter d'avantage.

La seconde raison, dont Riolan se sert pour prouver qu'Hippocrate a dissequé des cadavres humains, est tirée d'un 17 passage de cet ancien Médecin, où il dit, au sujet de la dislocation des vertebres faite en dedans, *qu'il est impossible de reduire cette espece de dislocation, si ce n'est qu'on dissequât ou qu'on ouvrit la personne, & qu'on poussât en suite les vertebres en dehors; ce qui*, ajoûte-t-il, *ne se peut faire que sur un mort, & nullement sur un vivant.* Voila ce que dit Hippocrate, sur quoi Riolan fait cette reflexion; *A quoi bon*, s'écrie-t-il, *Hippocrate nous renverroit-il à la dissection du corps humain, si elle n'avoit pas été en usage de son temps?* Je laisse à juger au Lecteur si cette conséquence est juste. Hippocrate lui même fait voir par ce qu'il ajoûte immédiatement après, qu'il n'a point proposé d'ouvrir le corps de ceux qui ont les vertebres disloquées, dans la pensée que ce fût une chose à entreprendre; mais seulement pour montrer l'absurdité du sentiment de quelques Médecins de son temps, qui prétendoient qu'on peut réduire cette espece de dislocation; *Pourquoi*, dit-il, *écris-je ceci? parce qu'il y a des gens qui se vantent d'avoir réduit la luxation des vertebres faite en dedans.* C'étoit donc pour se mocquer de ces gens-là qu'Hippocrate avoit écrit ce que l'on a lû auparavant, & c'est la même chose que s'il leur avoit dit: Vous qui osez soûtenir que vous avez réduit la luxation des vertebres faite en dedans, apparemment vous avez travaillé sur des corps morts, car la chose est impossible sur un homme vivant. Je laisse à penser encore un coup quelle conséquence on peut tirer de là, pour prouver que l'on dissequoit alors des cadavres humains.

A la verité on pourroit inferer qu'Hippocrate en avoit dissequé, ou du moins qu'il en avoit fait des *squelettes*; de ce que dit Pausanias; *que l'on montroit à Delphes une statue d'airain qui représentoit un homme dont la chair avoit été toute consumée, en sorte qu'il ne restoit que les os; & que l'on disoit que cette statue avoit été consacrée au Dieu Apollon par le Médecin Hippocrate.* Mais je répons premierement à cela que la tradition pouvoit être fausse. En second lieu, si l'on fait reflexion sur ce qui a été remarqué 18 ci-dessus touchant la maniere dont on a dit que les Asclépiades prédecesseurs d'Hippocrate pouvoient avoir appris à conoitre le corps humain, on verra qu'il n'est pas impossible qu'Hippocrate se fût aussi instruit de la même maniere. Je veux dire, pour appliquer ce que l'on a dit en cet endroit au *squelette* dont il s'agit, qu'il avoit été aisé à cet ancien Médecin de faire dessiner un squelette que le temps & la pourriture avoient fait, & que le hazard avoit pû découvrir, sans qu'aucun homme eût

16 Majoribus nostris Apollini, Hippocrati, Apollonio, & cæteris Santonicis, placuit mortuorum viscera scrutari, ut scirent unde & quomodo interirent; hoc autem nobis facere ipsa humanitas prohibet.

17 *Lib. de articulis.*

18 *Voyez Part. 1. liv. 2. chap. 2.*

Digitized by Google

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

eût décharné & assemblé ces os. C'est ce qui paroitra encore plus clairement par ce qu'on dira sur cette matiere, quand on en sera à Galien, qui avoüe que c'est ainsi, c'est à dire, par des cas que le hazard lui avoit présentez, qu'il a appris lui même à conoitre la nature & l'arrangement des os du corps humain.

Toutes ces preuves n'étant pas plus fortes, n'empêcheront donc point que nous ne puissions conclurre, comme nous avons fait d'abord, *qu'Hérophile & Erasistrate sont les premiers que l'on conoisse qui ont dissequé des hommes.* On a vû ci-devant le témoignage que Galien rend au premier, par rapport à l'Anatomie. L'une des principales preuves de l'exactitude d'Hérophile, c'est qu'il s'attacha à des parties de l'Anatomie auxquelles on n'avoit comme point touché avant lui. La *Neurologie*, ou la dissection des *Nerfs*, étoit, comme on l'a remarqué, un païs inconu. Galien nous apprend qu'Hérophile a été le premier, après Hippocrate, qui ait traité exactement cette matiere; lui joignant un autre Médecin nommé *Eudeme*, dont on parlera, avec lequel cet Auteur partage la loüange qu'il donne à cet égard à Hérophile. Pour ce qui est d'Hippocrate qui entre aussi en part de la même chose, Galien étant en possession de l'élever par dessus tous les Médecins de l'Antiquité, lui fait honneur en cette rencontre d'une conoissance qu'il n'avoit point, autant que l'on en peut juger par ses écrits. On peut voir ce qui a été dit ci-devant sur ce sujet.

Il est fort probable qu'Hérophile a été le premier de tous ceux que l'on conoit qui ait découvert *les nerfs* proprement dits, & qui ait sû les démontrer. Il faisoit, à ce que dit Rufus Ephésien, de trois sortes de Nerfs. *Les premiers*, [19] *qui servent au sentiment, & qui sont aussi les ministres de la volonté, par rapport au mouvement, tirent*, disoit-il, *leur origine partie du cerveau, dont ils sont comme des germes, & partie de la moüelle de l'épine du dos. Les seconds viennent des Os, & vont se terminer à d'autres Os. Les troisiémes sortent des Muscles, & vont se rendre à d'autres Muscles.* On vold par là qu'Hérophile donnoit encore le nom de *nerfs* à ce qu'on a appellé dans la suite, des *ligames*, & des *tendons*; mais il importe peu quel nom on donne aux choses, pourvû qu'on les distingue d'ailleurs. Au fond cette distinction de trois sortes de nerfs qu'on a attribuée à cet ancien Anatomiste, est une preuve que d'autres ne l'avoient pas faite avant lui, & que l'on confondoit auparavant ces parties, comme nous l'avons remarqué ci-dessus. Les écrits d'Hérophile s'étant perdus, on ne sait rien d'ailleurs de ses découvertes à l'égard des véritables nerfs, si ce n'est qu'il donoit le nom particulier de *pores optiques* aux nerfs qui se portent au fond de l'œil, & que l'on appelle *nerfs optiques*, soûtenant que ces nerfs ont une cavité sensible, qui ne se trouve pas dans les autres.

On n'a rien à remarquer touchant l'idée qu'il avoit des usages du *cerveau* en particulier, si ce n'est qu'il logeoit *l'ame raisonnable* dans les *ventricules*.

Mais l'une de ses principales découvertes, par rapport à celles qui se sont faites seulement dans ce siecle, ou que l'on a crû nouvelles, quoi qu'elles pussent être fort anciennes, c'est celle *de* [20] *certaines veines qu'il trouvoit dans le Mésentére*, *qui sont*, disoit-il, *destinées à nourrir les intestins, & qui ne vont point vers la veine porte, comme toutes les autres, mais se rendent à de certains corps*

---

19 Αἰσθητικὰ ϗ προαιρετικὰ νεῦρα.

20 *Galen. de usu Part. lib. 4. cap. 19.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

corps glanduleux. L'on a vû ci-dessus qu'Erasistrate avoit aussi découvert quelque chose d'approchant.

Au reste comme Hérophile avoit appris l'Anatomie autrement que par la lecture des livres de ceux qui l'avoient précedé, & qu'il s'étoit fait des idées particulieres des parties sur ce qu'il en avoit vû dans les corps qu'il avoit dissequez, & particulierement dans les corps humains, il attacha à ces idées les termes qui lui parurent les plus propres pour les bien exprimer; c'est à dire, qu'il inventa de nouveaux noms, & qu'il en donna à quelques parties qui n'en avoient point.

Il nomma, par exemple, le premier des boyaux, ou celui qui est le plus près du ventricule, d'un nom qui marque que ce boyau est long de [21] *douze pouces*.

Ayant aussi remarqué que le vaisseau, qui passe du ventricule droit du cœur dans le poumon, & qu'il prenoit pour une veine, avoit la tunique épaisse comme celle d'une artere, il le nomma [22] *veine arterieuse*; & il appella par la raison contraire *artere veineuse* le vaisseau qui va du poumon dans le ventricule gauche. Mais quoi que les noms qu'il imposa à ces vaisseaux marquent la conoissance qu'il avoit du cœur & de ses dépendances, néanmoins Galien remarque [23] qu'il avoit décrit négligemment *les membranes du cœur*, auxquelles il avoit pourtant donné aussi un nom, les appellant *des séparations* ou *des cloisons nerveuses*.

[24] C'est encore Hérophile qui a donné à deux tuniques de l'œil les noms de *tunique Rétine*, & de *tunique Arachnoide*: & qui a nommé la membrane qui tapisse les ventricules du cerveau du nom de *membrane Choroide*, parce qu'il trouvoit qu'elle ressemble au *Chorion*, qui enveloppe le fétus dans la matrice.

Il comparoit aussi la cavité, qui forme le quatriéme ventricule du cerveau, à l'extremité *d'une plume* [25] *qui est taillée pour écrire*, ou d'un *roseau* qui servoit à cet usage en Egypte. Il a pareillement donné le nom de [26] *pressoir* à l'endroit, où tous les sinus de la dure mere viennent s'unir; & il a appellé, comme on l'a dit, *pores optiques*, les nerfs optiques.

C'est encore lui même qui a donné le nom de *parastates glanduleux* à ces glandes qui sont vers la racine de la verge. Il nommoit ces parastates *glanduleux* pour les distinguer des autres parastates qu'il appelloit *variqueux*, & qu'il plaçoit à l'extremité des vaisseaux qui apportent la semence des testicules, ou plûtôt, comme il le croyoit, qui servent eux mêmes à la produire; car quoi qu'il ne niât pas que les testicules servissent en quelque chose à la géneration de la semence, il prétendoit que les vaisseaux dont on vient de parler y ont beaucoup plus de part. Ce mot de parastate signifie *assistant*, ou *qui se tient auprès*. Quelques anciens Médecins ont donné le même nom à *l'Epididyme*. C'est

21 Δωδεκαδάκτυλον. *Galen. de loc. affect. lib. 6.*

22 *Rufus Ephesius.*

23 *De Hippocrat. & Platon. decretis, lib. 1. chap. 10.*

24 *Rufus Ephesius; & Cels. lib 7. chap. 13.* parce que la premiere de ces tuniques lui paroissoit avoir du rapport avec un *rets* ou un *filet*; & l'autre avec *une toile d'aragnée.*

25 Ἀναγλυφὴ τῶν καλάμων, *Galen. administr. anatomic. lib. 9. chap. 5.*

26 Ληνὸς, *Galen. de usu Part.*

Digitized by Google

C'est ce qu'on verra plus distinctement dans l'Anatomie de Galien. Il paroît qu'Hippocrate & Aristote avoient eu conoissance des *parastates variqueux* d'Hérophile, quoi qu'ils ne leur donnent pas le même nom. On peut voir ci-dessus ce que ces Auteurs ont dit sur ce sujet.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

L'autorité d'Hérophile, pour ce qui regarde l'Anatomie, a été si grande que les noms qu'il avoit donnez à toutes ces parties se sont presque tous conservez. 27 Erasistrate & ses Sectateurs s'appliquerent aussi à nommer les parties du corps qui n'avoient point eu encore de nom; afin, dit l'Auteur de cette observation, que les Médecins pussent s'entendre lors qu'il s'agissoit de quelque partie du corps, sans qu'il fût nécessaire de porter la main dessus pour montrer quelle partie c'étoit, mais il s'agit là des parties exterieures. Aristote comme on l'a vû ci-dessus, avoit aussi travaillé à la même chose.

On n'a pas d'autres particularitez à rapporter touchant l'Anatomie d'Hérophile; on remarquera seulement, en quittant cette matiere, qu'il ne s'étoit point déterminé sur le lieu d'où *les veines* tirent leur origine. Au reste, le témoignage de toute l'Antiquité est si avantageux pour lui, qu'on ne peut pas lui disputer le premier rang entre les Anatomistes de son temps. Si ses écrits étoient venus jusques à nous, nous pourrions en juger par nous-mêmes, mais comme ils se sont perdus, nous ne pouvons dire autre chose, si ce n'est que ce que les Auteurs en ont cité suffit pour donner une grande idée de son exactitude, & de son habileté; particulierement si l'on considere qu'il vivoit dans un temps, où l'Anatomie étoit encore très-peu avancée, & qu'il avoit presque tout tiré de son propre fond. 28 Un savant Anatomiste du siecle passé admiroit si fort Hérophile qu'il disoit *que le contredire en fait d'Anatomie, c'étoit contredire l'Evangile*; l'éloge est des plus outrez.

Hérophile possedoit d'ailleurs toutes les autres parties de la Médecine. L'on a vû ci-devant qu'il entendoit la Chirurgie. Il s'étoit aussi beaucoup attaché à la *Botanique*, ou à la *science des Plantes*, & il faisoit tant d'estime des herbes qu'il disoit ordinairement, 29 *qu'il n'y a pas jusqu'à celles, qu'on foule tous les jours aux pieds, qui n'ayent de très-grandes proprietez.*

On a dit de plus d'Hérophile qu'il a été le premier de tous les anciens Médecins Dogmatiques, qui a fait un grand usage des *médicamens*, tant *simples* que *composez*; en sorte que ni lui ni ses disciples n'entreprenoient de traiter aucune maladie sans médicamens. C'est 30 Celse qui fait cette remarque, qui suppose que les Médecins précedens s'en passoient pour l'ordinaire. On peut voir ce qui a été dit là-dessus, dans la pratique d'Hippocrate. Le même Hérophile avoit acoutumé de dire, 31 *que les médicamens n'étoient rien, ou qu'ils étoient les mains des Dieux, selon qu'on savoit les employer.*

Une autre découverte de ce Médecin c'est qu'il a été le premier qui a traité avec exactitude la doctrine des *pouls*, 32 qui avoit été négligée jusques à lui. Je sai bien que Pline prétend qu'il porta les choses trop loin sur ce sujet;

27 *Galen. Introduct. chap.* 10. *Voyez ci-dessus chap.* 5.

28 *Fallope.*

29 *Plin. lib.* 25. *chap.* 2.

30 *Lib.* 5. *præfat.*

31 *Galen. de compos. medicament. local. lib.* 6. *chap.* 3. *Scribon. Larg. Epistol. ad Callistum. Voyez ci-après Part.* 3. *liv.* 1. *chap.* 1.

32 *Voyez ce qui a été dit sur ce sujet ci-devant, Part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 6.

Continuation du Siecle xxxvij & commencement du xxxviij

33 *Il falloit, selon Hérophile,* dit cet Auteur, *être Musicien, & même Geometre pour se conoitre parfaitement en ce qui regarde le pouls, c'est à dire, pour en entendre la cadence, & pour en savoir la mesure juste selon les âges, & selon les maladies.* Mais cette remarque de Pline est fondée sur une erreur du peuple, qui avoit ainsi parlé d'Hérophile, parce que cet habile Anatomiste & Médecin, avoit, sans doute, été le premier, qui se fût servi en cette occasion du mot ῥυθμὸς, *rhythmus, cadence*, qui est un terme de Musicien, qu'il appliquoit au sujet des pouls, & qui a été retenu par tous les Médecins des siecles suivans. Il est vrai que Galien, de qui nous apprenons qu'Hérophile avoit écrit fort au long *de la cadence du pouls*, prétend qu'il s'étoit embarassé, & qu'il avoit même débité à cet égard des absurditez; mais cela seroit pardonnable à un homme, qui écrivoit le premier sur cette matiere.

Ce que Pline ajoûte, 34 *que cette grande subtilité n'étant pas du goût de tout le monde, on quitta la Secte d'Hérophile*, n'est pas vrai-semblable; Hérophile ayant eu un grand nombre de disciples, ou de Sectateurs fort long-temps après sa mort, comme on le verra au chapitre suivant. Je ne sai d'ailleurs comment accorder cette grande subtilité, que Pline attribue à Hérophile, avec ce que Galien dit de lui, qu'il étoit *à demi Empirique*, comme on l'a remarqué ci-dessus en parlant d'Erasistrate, que Galien met au même rang; il va même plus avant, il conte en un autre endroit Hérophile, & ses Sectateurs entre les Empiriques.

Nous apprenons du même Galien, 35 qu'Hérophile avoit écrit contre les *Prognostiques* d'Hippocrate, qui est l'endroit par où on l'a le moins attaqué. Ce que l'on a remarqué ci-devant que ce dernier ne s'étoit presque point attaché au *pouls*, ou aux signes qu'il fournit, pouvoit avoir donné occasion au premier de l'attaquer là-dessus.

Cælius Aurelianus, qui rapporte quelques particularitez de la pratique d'Hérophile, nous apprend que ce Médecin n'avoit rien écrit touchant la cure de diverses maladies, même de quelques-unes des plus communes; comme sont *la pleurésie*, & *l'esquinancie*; quoi qu'il eût traité de la nature de ces maladies, ayant entr'autres choses soûtenu, *que c'est le poumon qui est la partie malade dans la pleurésie, & que la péripneumonie ne differe de la pleurésie, qu'en ce que dans celle-là tout le poumon souffre, au lieu que dans celle-ci il n'y en a qu'une partie qui soit atteinte.* Il parloit néanmoins d'une maladie assez rare, qui est *la paralysie du cœur*; mais il n'en disoit pas autre chose, si ce n'est que l'on doit imputer à cette maladie certaines morts subites que l'on voit quelquefois arriver. 35 Hérophile suivoit d'ailleurs les sentimens de Praxagore son maître, & ceux d'Hippocrate, en ce qui concerne les effets des humeurs, par rapport à la santé & aux maladies, & il pratiquoit à peu près comme eux. Il estimoit particulierement l'*Ellebore blanc*. Il comparoit ce remede à un vaillant capitaine qui sort des

---

33 Omnes alias Sectas damnavit Herophilus, in musicos pedes venarum pulsu descripto per ætatum gradus. (*lib.* 29. *cap.* 1.) Arteriarum pulsus in cacumina membrorum maximè ev dens index ferè morborum, in modulos certos, legesque metricas per ætates stabilis, aut citatus, aut tardus, descriptus ab Herophilo, Medicinæ vate, mira arte (*lib* 2. *cap.* 37.) Deserta deinde & hæc Secta est, quoniam necesse erat in ea literas scire (*lib.* 12.)

34 *In lib prognostic comment.* 1.

35 *Galen. introduct. cap.* 9.

des premiers d'une ville, après avoir animé, & mis en mouvement tous ceux qui doivent le suivre dans une sortie. (*Plin. lib.* 25. *sect.* 23.)

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

Il y eût du temps de Jules César 36 un autre *Hérophile* Médecin de chevaux, qui se disoit descendu de C. Marius; mais qui étant reconu fut banni d'Italie, & enfin executé à mort, pour avoir formé le dessein de tuer tous les principaux du Sénat.

On trouve aussi dans Hyginus (*chap.* 274.) un Hierophile, qui enseigna la Médecine à la Sage-Femme *Agnodicé*, de laquelle on parlera ci-après (*part.* 2. *liv.* 3. *chap.* 13.) Je ne sai quand ce Hiérophile peut avoir vécu. Je le mets ici à cause du rapport qu'il y a entre son nom, & celui d'Hérophile.

CHAPITRE VII.

Disciples & Sectateurs d'Hérophile.

Ceux d'entre les Sectateurs d'Hérophile dont les noms se sont conservez sont les suivants; Zeuxis, *de Tarente*; Alexandre, *Philalethe*; Demosthene, *Philalethe*; Zenon, Andreas, Callianax, Bacchius, Chrysermus, Heraclide, *Erythréen*; Aristoxène, Gaius, Demetrius, Speusippus, Mantias, Apollonius *Mus*; Callimachus, Dioscoride *Phacas*; & Philinus.

Nous apprenons de Galien que les Ecoles d'Erasistrate, & d'Hérophile avoient été toutes deux florissantes long-temps après la mort de ces Médecins. Strabon assure aussi que la doctrine d'Hérophile, étoit en réputation jusques dans la Phrygie, où il y avoit, du temps de Strabon même, une Ecole d'Hérophiliens dans laquelle *Zeuxis* avoit présidé, & après lui *Alexandre*, surnommé *Philalethe*, c'est à dire, *ami de la verité.* 1 *Démosthene*, disciple d'Alexandre, eût aussi le même surnom. Il avoit écrit, sur *les maladies des yeux*, des livres qui sont citez par Galien, par Oribase, & par d'autres. & qui étoient fort estimez. Le même Galien cite aussi un 2 *Démosthene de Marseille*, 3 mais on ne sait pas si c'est le même. 4 *Zénon* acquit aussi beaucoup de réputation dans la Secte d'Hérophile. Il avoit écrit concernant *les médicamens*, aussi bien que la plûpart des Hérophiliens, qui les mettoient beaucoup en usage, comme on l'a remarqué au chapitre précedent. Galien cite en quelques endroits un *Zénon de Laodicée*; on ne sait pas si c'est le même, ou un autre; non plus que le Zénon Athénien, cité par l'Auteur du livre intitulé *de medicinis expertis*, attribué au même Galien.

Andréas s'étoit aussi particulierement attaché aux *médicamens*. Mais Galien dit que cet Andréas avoit rempli ses livres de faussetez, & de choses vaines, & superstitieuses, & il fait une comparaison de ce Médecin avec Hippocrate, qui n'est guére avantageuse au premier. On pourroit croire, avec Tiraqueau, que

36 *Valer. Maximus, lib. & cap. ultim.*
1 *Galen. de differ. puls. lib.* 4. *cap.* 4. *&* 5.
2 *De compositione medicament. per genera, lib.* 5. *sub finem.*
3 *Vide Reines. Variar. Lect. lib.* 5. *cap.* 2. Monsieur Ménage, dans son Anti-Baillet, dit que Démosthene de Marseille vivoit sous Néron.
4 *Galen. de simpl. medicam. facult. in principio.*

Digitized by Google

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

que Galien en a usé de cette maniere à l'égard d'Andréas ; parce que celui-ci avoit écrit contre Hippocrate, *qu'il disoit avoir quitté sa patrie, & s'être enfui en Thessalie, après avoir mis le feu à la Bibliotheque de Cnide* ; c'étoit dans un livre intitulé *de l'origine de la Médecine*, qu'Andreas avoit dit ce que l'on vient de lire. Mais Galien n'est pas le seul, qui a blâmé ce Sectateur d'Hérophile. L'Auteur du grand *Etymologicon*, nous apprend qu'Eratosthenes, dont on a fait mention ci-devant, & de qui l'on a dit qu'il avoit écrit *de l'origine des Asclépiades*, traitoit de plagiaire le même Andréas, & l'accusoit de s'être fait honneur des écrits d'autrui. Au reste, il ne faut pas être surpris si ce Médecin, avoit écrit contre Hippocrate. L'on a vû qu'Erasistrate & Hérophile en avoient fait autant; ce qui étoit fort naturel à des gens qui avoient des principes differens de ceux de cet ancien Médecin, & qui avoient innové diverses choses dans la Médecine; mais il ne s'ensuit pas de là qu'il fût permis à Andréas de débiter des calomnies, supposé que ce qu'il disoit d'Hippocrate ne fût pas veritable, comme il y a de l'apparence qu'il ne l'étoit pas.

Entre les livres qu'Andreas avoit composez, il y en avoit un intitulé 5 *Narthex*. Ce mot Grec désignoit particulierement, une plante que les Latins, ont nommée *Ferula*. Il signifioit aussi *un bâton*, ou *une verge*, ou *un thyrse*, comme celui que portoit Bacchus; mais il marquoit encore *une boette*, ou *un boettier*, où les Chirurgiens tiennent leurs onguens. C'est ce dernier sens qu'Andréas avoit eu vüe, lorsqu'il donna à son livre le titre de *Narthex*. Il vouloit, sans doute, dire que les Médecins, ou les Chirurgiens devoient porter ce livre avec eux comme une espece de boettier, où ils trouveroient des médicamens, pour toutes les maladies. 6 Divers Médecins, qui vinrent après lui, donnerent le même titre à des livres, où ils décrivoient des médicamens. On apprend d'ailleurs qu'Andréas avoit beaucoup écrit sur la Chirurgie, & il est même cité par Celse, entre les principaux Auteurs de cet art.

Je pense que c'est du même Andréas que parle l'Historien Polybe, & duquel il dit qu'il vivoit sous Ptolomée *Philopator*, & que Théodore Vice-Roi l'avoit fait mourir. Il n'y a du moins rien, qui repugne à l'égard du temps. Tiraqueau croit que nôtre Andréas est le même qui est appellé *Andron*, par d'autres Auteurs; & il cite là-dessus Pline, qui appelle, dit-il, Andron, dans le Chapitre dix-huitiéme de son vintiéme livre, le même que Dioscoride nomme *Andréas*, en parlant de la même chose. Mais s'il y a quelque édition de Pline, où on lise en cet endroit *Andron*, 7 c'est apparemment une faute. Ce que Celse cite Andron, dans le même livre, où il a nommé au commencement Andréas, ne prouve pas mieux que ce ne fut qu'une même personne. Au reste Andron avoit aussi écrit touchant les médicamens. Cassius fait mention d'un Andréas de *Caryste*; & Galien, dans les Glosses d'Hippocrate, cite un Médecin du même nom, qu'il dit avoir été fils de *Chrysaris*. Je ne sai si ces Auteurs parlent du même, ou d'un autre.

8 *Callianax*, n'est conu que par ce qu'en rapportent Galien, & Palladius, qui

5 *Schol. in Nicandri Theriac.* Voyez dans Martial, *liv.* 14. *épigram.* 78. l'explication du mot *Narthecium*, qui est le diminutif de *Narthex*.

6 *Vide Galen. de compos. medicam. per genera, lib.* 5.

7 *Voyez l'édition du P. Hardoüin, qui est la meilleure. Les autres que j'ai vües lisent aussi de même.*

8 *Galen. comment.* 4. *in* 6. *Epidemic. Palladii comment. in eundem librum.*

qui disent que ce Sectateur d'Hérophile, n'avoit point de douceur pour ses malades; & qu'un certain personnage qu'il traitoit d'une maladie dangereuse lui ayant un jour demandé s'il mourroit de cette maladie, il lui répondit fort crüement par ce vers d'Homere, *Patroclus mourut bien qui valloit plus que vous.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Bacchius avoit écrit un livre intitulé, *des choses les plus remarquables concernant Hérophile, & ceux de sa Secte.* Il avoit écrit dans ce même livre, ce qu'on vient de lire touchant Callianax, & c'est de Bacchius que les Auteurs que l'on a citez l'ont tiré.

[9] *Chrysermus* est cité par Sextus Empiricus au sujet d'une proprieté du temperament, ou d'une disposition particuliere qui faisoit que toutes les fois que ce Chrysermus mangeoit du poivre, ou quelque chose de poivré, il devenoit [10] *Cardiaque*, c'est à dire, il tomboit dans des défaillances accompagnées de sueurs, & autres accidens. C'est le même qui est cité par [11] Pline, & par [12] Galien, au sujet du pouls.

[13] Héraclide Erythréen fut disciple du précedent. On n'a rien de bien particulier, à remarquer à son égard, non plus qu'à l'égard d'*Aristoxene*, cité par [14] Galien; si ce n'est qu'ils avoient aussi écrit l'un & l'autre sur le *pouls*, & qu'ils en avoient donné chacun des définitions, aussi bien que Chrysermus. *Gaius* & *Démetrius*, sont pareillement citez par Cælius Aurelianus sur des choses de peu d'importance. Le nom de *Speusippus* se trouve dans [15] Diogene Laërce.

Galien dit de *Mantias*, qu'il a été le premier, non seulement des Hérophiliens, mais de tous ceux dont lui Galien avoit conoissance qui ait décrit plusieurs bons médicamens. Il étoit des propres disciples d'Hérophile, & n'abandonna point ses sentimens, au lieu que plusieurs des autres devinrent *Empiriques.*

Apollonius, surnommé *Mus*, ou *le Rat*, étoit [16] concitoyen & condisciple d'Héraclide dont on vient de parler. Il avoit écrit, aussi bien que Bacchius, & quelques autres Hérophiliens, divers livres touchant *la Secte d'Hérophile*, & divers autres touchant *la composition des médicamens.* Strabon ajoûte dans l'endroit qu'on a cité, qu'Apollonius & Héraclide Erythréen, avoient vécu de son temps, c'est à dire, qu'il pouvoit les avoir vûs, quoiqu'ils fussent beaucoup plus vieux que lui. Or Strabon a vécu depuis le temps de Jules César, jusqu'à celui de Tibere. On ne peut pas savoir de quel temps sont les autres Sectateurs d'Hérophile, & on ne les a mis ici que pour ne pas les détacher de leur maître, comme on en a usé à l'égard des [17] Sectateurs d'Erasistrate. On parlera dans le livre suivant de divers autres Médecins, qui ont porté le nom d'*Apollonius*, & on dira encore quelque chose touchant Apollonius *Mus*, qui semble avoir été confondu avec les Empiriques, aussi bien que plusieurs des Sectateurs d'Hérophile.

 Nous

9 *Pyrrhon. Hypothes. lib. 1. cap. 14.*
10 *Voyez ci-après, liv. 4. sect. 1. chap. 6.*
11 *Lib. 22. sect. 32.*
12 *De different. puls. lib. 4.*
13 *Ibidem.*
14 *Ibidem.*
15 *In vita Speusippi Philosophi.*
16 *Strabon, liv. 14.*
17 *Voyez l'avant-propos qui est au devant de ce livre.*

Digitized by Google

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

Nous avons conté ci-devant *Callimachus*, entre les Glossateurs d'Hippocrate. 18 *Dioscoride Phacas*, avoit travaillé à la même chose, aussi bien qu'une partie des Hérophiliens que nous avons nommez, comme Zeuxis, Héraclide Erythréen, & Bacchius. Nous parlerons dans le livre suivant de *Philinus*, autre disciple d'Hérophile, qui avoit pareillement écrit sur Hippocrate, & qui s'érigea en chef de Secte.

CHAPITRE VIII.

Divers Médecins & Philosophes, qui ont été contemporains d'Erasistrate, & d'Hérophile, ou de leurs Disciples.

QUoi qu'Erasistrate, & Hérophile ayent été ceux, qui ont fait le plus de bruit de leur temps, quelques-uns de leurs contemporains, ne laisserent pas de se distinguer.

PHILOTIME, fut de ce nombre. 1 Il avoit été disciple de Praxagore, aussi bien qu'Hérophile. On ne sait rien de ses sentimens, si ce n'est qu'il avoit poussé celui de son maître, & celui d'Aristote, touchant le *cerveau*, un peu plus loin qu'eux, soûtenant 2 *que cette partie étoit inutile*. Cependant Galien en parle comme d'un homme, qui étoit d'ailleurs bon Anatomiste, & bon Médecin & Chirurgien.

PLISTONICUS, 3 autre disciple de Praxagore, avoit écrit touchant les *humeurs* .4 Il avoit de plus composé un livre intitulé *de l'usage de l'eau, pour la santé*. Tout ce qu'on apprend d'ailleurs de ses sentimens, c'est qu'il disoit 5 que ce n'est point par une *coction*, comme l'avoit crû Hippocrate, que les alimens se préparent dans l'estomac, mais par une espece de *putréfaction*, ou de *pourriture*. Sur quoi l'on doit remarquer qu'Hippocrate s'est bien servi du mot de *coction*, pour exprimer ce qui arrive aux alimens dans l'estomac, mais cela n'empêche pas qu'il n'admît aussi la *putréfaction*, de Plistonicus, & qu'il n'ait employé 6 en quelques endroits les mêmes termes dont ce dernier se sert pour la désigner.

EUDEME, que Galien joint ordinairement avec Hérophile, & qu'il lui compare pour l'exactitude dans l'Anatomie, particulierement en ce qui concerne les *Nerfs*, a vécu à peu près dans le même temps, autant que l'on en peut juger par la maniere dont Galien en parle. Cet Auteur (*de Antidot. lib.* 2. *cap.* 14.) rapporte la composition d'une Thériaque dont usoit Antiochus Philometor, qui avoit été décrite en vers par un *Eudeme*, & se trouvoit gravée sur la porte du temple d'Esculape. Si cet Eudeme étoit contemporain du Roi, dont

---

18 *Voyez ci-après, Part.* 3. *liv.* 2. *chap.* 3. *où l'on parle encore de ce Dioscoride, à l'occasion de Pedacius Dioscoride.*

1 *Galen. method. med. lib.* 1. *cap.* 3.

2 *Galen. de usu part. lib.* 8. *cap.* 3.

3 *Cels. præfat. lib.* 1. *Galen. de atrâ bile.*

4 *Athenæus, lib.* 2.

5 *Celsus ibidem.*

6 *Voyez ci dessus. Part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 3. *artic.* 9.

dont on vient de parler, qui est Antiochus le grand, comme on l'apprend de Pline, (*lib.* 20. *cap.* 24.) il auroit vécu du temps des disciples d'Hérophile, & pourroit être le même que celui dont nous avons parlé, mais cela n'est pas certain. Il y a eu divers Médecins de ce nom, comme on le verra ci-après; *Part.* 2. *liv.* 4. *sect.* 1. *chap.* 1.

Continuation du Siecle xxxvij. & Commencement du xxxviij.

Pasithemis est joint par Diogene Laërce à *Midias*, (dont il a été parlé au chap. 2. de ce même livre) comme ayant vécu dans le même temps.

Strabon fait mention d'un Apollodore, Médecin, qui avoit dédié quelques livres à Ptolomée *Soter*, & qui ne peut pas être different de celui que Pline dit avoir écrit au Roi Ptolomée touchant les vins dont ce Prince devoit boire. On parlera de quelques autres *Apollodores*, dans le livre suivant.

7 Aristarque, Médecin de *Bérénice* fille de Ptolomée Philadelphe, est du temps des disciples d'Erasistrate, & d'Hérophile.

Je ne sai pas précisément en quel temps vivoient Mnésithée, & Dieuches, qui sont citez par Galien comme de grands hommes, & qu'il conte entre les principaux des plus anciens Médecins, mais je pense qu'ils ont pû vivre dans le trente-septieme siecle. Il y a eu deux *Mnésithées*, Médecins, l'un qui étoit *Athenien*, qui est celui dont Galien parle, & qui a été le plus célebre; l'autre, qui étoit *Cyzicénien*, dont Oribase fait mention. 8 *Dieuchès* avoit écrit un livre tout entier des vertus du *Chou*; & il en avoit composé d'autres sur *la maniere d'aprêter les viandes*, desquels on trouve quelques citations dans Oribase. La même matiere a aussi été traitée par Diocles & par Erasistrate, comme on l'a vû ci-dessus. Dieuchès eut des disciples, entre lesquels Athénée conte un Numenius, qui est cité par Celse, & par le Scholiaste de Nicander.

Diogene Laërce fait aussi mention d'un Simon, Médecin, qui vivoit du temps de Seleucus Nicanor. Quant à *Simon*, l'Athénien, dont parle le même Auteur, il étoit Philosophe plûtôt que Médecin, quoi qu'il eût écrit un livre intitulé *de la Santé.* Ce dernier Simon étoit ouvrier en cuir. Ce qu'il savoit de Philosophie, il l'avoit appris en écoutant les discours de Socrate, qui s'arrêtoit quelquefois dans la boutique de ce Simon. 9 Suidas cite un autre *Simon*, aussi Athenien, qui avoit écrit *de la Médecine des chevaux.* Nous avons parlé 10 ci-devant d'un *Simos*, ou *Simus*; Médecin, de l'Isle de Cos. On trouve ce dernier nom 11 dans Pline.

Cléophantus, qui est cité par Celse & par Pline, doit encore être joint, par rapport au temps, aux Médecins dont il s'agit en ce chapitre. Ce qui le prouve c'est que l'un de ses disciples a vécu sous Ptolomée *Evergetes*, comme nous allons le voir. Cléophantus avoit écrit en particulier *de l'usage du vin dans les maladies*, contre le sentiment des autres Médecins. Je ne sai si c'est par cet endroit qu'il se rendit fameux ; mais *Asclépiade*, qui fut lui-même fort célebre,

7 *Voyez ci dessus part.* 1. *liv.* 3 *chap.* 30.

8 *Plin. lib.* 20. *cap.* 9. *Voyez la premiere partie, liv.* 2. *chap.* 4. *à l'article de Pythagore.*

9 *In voce* σίμων.

10 *Part.* 1. *liv.* 1. *chap.* 20. *à l'endroit, où il est parlé d'Esculape de Cos.*

11 *Lib. & cap.* 22.

Digitized by Google

Continuation du Siecle xxxvij. & Commencement du xxxviij.

bre, comme nous le verrons ci-après, faisoit du cas de Cléophantus. Il y a eu un autre *Cléophantus* contemporain de Ciceron, qui viendra en son rang.

Une autre preuve de la grande réputation du premier, c'est qu'il eut divers disciples & Sectateurs, qu'on appelloit *Cléophantins*. ANTIGENES, cité par 12 Cælius Aurelianus, étoit de ce nombre; aussi bien que MNE'MON, de *Sidé* en Pamphilie. 13 L'on a anciennement attribué à celui-ci d'être l'Auteur des caracteres, qui se trouvent à la fin des histoires de quelques-unes des maladies, dont Hippocrate fait mention dans son troisieme livre *des maladies Epidémiques*. On ne rapportera pas tout ce que Galien dit à ce sujet de Mnémon. On remarquera seulement qu'il insinue que celui-ci, à ce que disoient quelques-uns, ayant pris un exemplaire des œuvres d'Hippocrate dans la Bibliotheque de Ptolomée *Evergetes*, sous le prétexte de vouloir expliquer le troisiéme livre des maladies Epidémiques, y avoit ajoûté les caracteres dont on vient de parler; contrefaisant l'écriture de l'original, & se servant d'encre propre à cela. D'autres assuroient que cet exemplaire d'Hippocrate qui étoit dans la Bibliotheque d'Alexandrie, & où ces memes caracteres se trouvoient, avoit été apporté de Pamphilie en Egypte par Mnémon, qui le vendit à Ptolomée, 14 que Galien dit avoir eu un grand empressement pour remplir sa Bibliotheque de bons livres, & avoir fait des dépenses extraordinaires pour cela. Ils ajoûtoient que le titre de cet exemplaire portoit, que ce même livre étoit venu par les vaisseaux, ou par mer, & que Mnémon Sidite l'avoit corrigé.

Ceux qui ont lû Hippocrate savent ce que c'est que les caracteres, que l'on vient de dire que Mnémon avoit ajoûtez au texte de cet Auteur; il faut néanmoins en dire ici un mot, parce que cela sert à faire voir d'un côté la grande estime que l'on faisoit des Observations d'Hippocrate, & de l'autre la maniere dont les Médecins qui sont venus peu de temps après lui prétendoient s'instruire en tirant ce qu'il y a d'essentiel dans ces observations, & en le mettant en „ notes abregées. 15 Pythion, *dit Hippocrate*, qui demeuroit auprés du temple „ de la Terre, eut dès le premier jour les mains tremblantes, une fiévre aigue „ & de la rêverie. Ces accidens augmenterent le second jour. Le troisieme, „ c'étoit la même chose. Le quatrieme il rendit de la bile pure en petite quan- „ tité. Le cinquieme, il y eut encore de l'augmentation, à l'égard des premiers „ accidens, le malade dormit peu, & son ventre se resserra. Le sixieme, les „ crachats furent de diverses couleurs, & en partie tirans sur le rouge. Le septie- „ me, le malade eut la bouche de travers. Le huitiéme, tous les accidens aug- „ menterent encore, & le tremblement en particulier continuoit toujours. De- „ puis le commencement jusqu'au huitiéme jour les urines furent claires & „ sans couleur, avec un nuage suspendu au milieu. Le dixieme il sua; les „ crachats furent un peu plus mûrs, & la maladie fut jugée, c'est à dire ter- „ minée par une espece de crise. Environ le temps de cette crise, les urines se „ tinrent un peu claires. Enfin au bout de quarante jours un abscès qui s'étoit „ formé

---

12 *Acutor. lib.* 2. *cap.* 10.

13 *Galen. in lib.* 3. *Hippocratis, de morb. vulgar. comment.* 2.

14 Il paroit par ce passage, que Ptolomée Evergetes suivoit les traces de Philadelphe son pere, qui est celui qui avoit établi le premier la fameuse Bibliotheque d'Alexandrie. *Voyez ci-dessus, part* 1. *liv.* 3. *chap.* 30. & *part.* 2. *liv.* 1. *chap.* 3.

15 *Epidemic. lib.* 3. *sect.* 1. *agr.* 1.

„ formé vers l'anus, se dissipa par une évacuation d'urine, qui obligeoit „ le malade à uriner à tout moment avec quelque acreté, ou quelque „ douleur.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Au dessous de cette description on trouve les caracteres dont-il s'agit, dont le premier ressemble à un Π, qui a un I, au milieu; le second est un simple Π Le troisieme est un ΟΥ Le quatrieme un Μ; & le cinquieme enfin un Υ. On explique ces caracteres de cette maniere, πιθανὸν πλῆθος οὔρων τεσσαρακοστῇ ὑγείαν, c'est à dire, *Il est probable que la quantité d'urine, qui fut rendue le quarantieme jour, guérit le malade*; par où l'on a voulu marquer que cette derniere crise, qui étoit arrivée par une grande évacuation d'urine, avoit été plus parfaite que la précedente où il y avoit eu des sueurs; & insinuer en même temps que cette difference venoit de ce que la premiere crise ne s'étoit pas faite dans [16] un jour critique, comme la derniere. Peut-être aussi que ces Médecins vouloient dire quelque autre chose que l'on ne sait pas.

Il y eut encore, dans l'intervalle que nous marquons, un [17] ARCHELAUS, Egyptien, qui dédia au Roi Ptolomée un livre en vers où il traitoit de *l'histoire naturelle*, comme on l'apprend *d'Antigonus Carystius*, qui vivoit sous Ptolomée Philadelphe; d'où l'on peut inferer que c'étoit au même Ptolomée qu'Archélaus avoit dédié son livre. Athénée parle d'un autre *Archelaüs*, qui étoit de la Chersonese, & qui avoit écrit sur un sujet approchant de celui que l'autre avoit traité. Vossius croit que c'est le même que le précedent.

ARCHIBIUS, que Pline dit aussi avoir dédié quelque livre de Médecine au Roi *Antiochus*, doit être du même rang que les autres dont on a parlé. [18] Galien cite aussi un Médecin de ce nom.

JOLLAS, ou *Jolaüs*, Bithynien, cité par Pline, par Dioscoride, & par d'autres, comme ayant écrit *des médicamens*, est d'un temps plus incertain, quoi qu'il n'ait pas dû être éloigné de celui dont il s'agit.

Nous avons conté ci-devant un APOLLOPHANES, entre les disciples d'Erasistrate. L'Historien Polybe donne un Médecin de ce nom à Antiochus *Soter*.

NICIAS, de Soli, Médecin de *Pyrrhus*, est du rang des précedens par rapport au temps. Théocrite parle de lui avantageusement; mais cela n'empêcheroit pas qu'il ne fût indigne d'être joint avec les autres, s'il étoit vrai qu'il eût offert aux Romains d'empoisonner le Roi son Maître, avec qui ils étoient en guerre. Elien attribue le même fait à un autre Médecin nommé *Cineas*, qui pourroit être le nom du précedent renversé; *Cineas* pour *Nicias*. On a aussi dit la même chose d'un *Timochares*, qui n'étoit pas Médecin.

Il se trouve un autre *Nicias*, de Nicopolis, Médecin contemporain de Plutarque. Le même Auteur cite d'ailleurs un *Nicias Mallotes*, qui avoit écrit *des pierreries*, & qui peut être le même qui est aussi cité par Stobée.

On pourroit encore placer entre les Médecins précedens *l'Auteur du commentaire sur les Aphorismes d'Hippocrate*, qui est attribué à Oribase; ce premier Auteur ayant dû être contemporain de Ptolomée Evergetes, par l'ordre duquel il dit avoir écrit. Mais il est visible que c'est une piece supposée, & même

16 *Voyez part. 1. liv. 3. chap. 5.*

17 *Voyez Diogene Laërce; Pline, dans l'Indice du liv. 28. & le Schol. des Thériac. de Nicander.*

18 *De compos. medicam. per genera. lib. 5. cap. 14.*

Continuation au siecle xxxvij. & Commencement du xxxviij.

fort grossierement, l'Auteur citant Pelops, Rufus, Soranus, & Galien qui ont tous vécû plus de trois cens ans après le Roi d'Egypte que l'on a nommé.

NICANDER, de 19 *Colophon*, Poëte & Médecin célebre, a vécû, selon quelques-uns, sous Ptolomée Philadelphe, ou selon d'autres, sous Attalus *Galatonices*. Il nous est resté deux des ouvrages de Nicander; l'un, qui est intitulé *Theriaca*, où il décrit en vers les accidens qui suivent les blessures faites par des *bêtes venimeuses*, y joignant les remedes propres; & l'autre dont le titre est *Alexipharmaca*, où il traite des *poisons*, & des *contrepoisons*. 20 Demetrius Phalereus, Theon, Plutarque, & 21 Diphilus de Laödicée, avoient écrit des commentaires sur le premier de ces livres. Nous avons encore aujourd'hui des scholies Grecques très-savantes, sur l'un & sur l'autre de ces mêmes livres, mais on ne sait pas le nom de l'Auteur, Vossius soupçonne qu'elles sont de Diphilus, dont on vient de parler.

Nicander avoit encore écrit un *recueil de remédes*; & il avoit mis en vers *les Prognostiques d'Hippocrate*. Il avoit d'ailleurs composé des *Métamorphoses*, comme fit depuis Ovide, & d'où il y a apparence que celles *d'Anatonius Liberalis* ont été tirées. Ciceron & d'autres Auteurs citent aussi les *ouvrages sur l'Agriculture*, ou *les Géorgiques* de Nicander.

Entre les *poisons* dont ce Poëte Médecin fait mention, il ne s'en trouve que deux qui soient tirez des *mineraux*, la *litharge*, & la *ceruse*, ce qui marque qu'on n'en conoissoit point d'autres en ce temps-là. Tout le reste est tiré des *plantes* & des *animaux*. L'un des plus pernicieux de ces poisons étoit cellui qu'on appelloit *Toxicum*. Les Botanistes ne l'ont point décrit, parce qu'ils ne savoient, sans doute, pas de quelle plante il se tiroit, ou ce que c'étoit, quoi qu'ils en conussent les mauvais effets; comme la même chose nous arrive encore aujourd'hui à l'égard de quelques drogues, qui sont dans l'usage de la Médecine, sans que l'on sache quelquefois si elles son tirées d'une plante ou d'un animal, & quelle est la maniere dont elles se préparent, parce qu'elles viennent de païs éloignez. Nicander met aussi *l'Opium* au rang des poisons. On aura 22 ci-après occasion de parler plus particulierement de cette drogue, & de son usage dans la Médecine ancienne.

Il se trouve un *Mutius Fonteius Nicander*, Médecin, dans une ancienne Inscription, mais on ne sait pas quand il a vécu.

Philippe, dernier Roi de Macédoine, de ce nom, avoit un Médecin nommé 23 CALLIGENES, qui tint cachée la mort de ce Roi jusqu'a ce que *Persée* son

---

19 *Cicero, de Oratore*; *Suidas*. Nicander dit lui-même, au commencement de l'un de ses Poëmes, qu'il étoit voisin de l'Apollon de *Claros*. Or le temple de Claros, où ce Dieu rendoit ses oracles, étoit tout auprès de Colophon, comme le remarque Strabon, (*liv.* 13.) On a confondu ce Nicander avec un Grammairien qui étoit de Thyatire (*Steph. Byzant. in voce Thyatira.*) On trouve dans Vossius (de Historic. Græc.) les titres des livres de ces deux Nicandres, que cet Auteur ne distingue pas d'abord; quoi qu'il convienne à la fin que ces livres ne sont peut être pas tous d'un même Nicander.

20 Steph. Byzan. in voce *Carope*. Ce Demetrius est different du fameux Philosophe Péripatéticien, qui a vécu auparavant; ou Stephanus s'est trompé.

21 *Athenæus*.

22 *Part* 2. *liv.* 2. *chap.* 7.

23 *Voyez Tite Live*.

son Successeur en eût reçu la nouvelle. Ce Philippe étoit contemporain de Ptolomée *Philopator*, qui commença à regner l'An du Monde M. M. M. DCCXXX.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

Les Médecins contemporains d'Hérophile & d'Erasistrate, ou de leurs disciples ne furent pas les seuls qui travaillerent à l'avancement de la Médecine; il y eut aussi de fameux *Philosophes*, qui les seconderent. Le premier & le plus considerable est THEOPHRASTE, qui succeda à Aristote dans l'Olympiade CXIV, au commencement du regne de Ptolomée *fils de Lagus*, sous lequel on a dit qu'Hérophile fleurissoit. La plus grande partie des écrits de Théophraste, qui sont venus jusqu'à nous, concernent *les Plantes*. Mais comme les Plantes peuvent être considerées par rapport à *l'Agriculture*, à la *Physique*, ou à la *Médecine*, on peut dire que ce Philosophe, non plus qu'Aristote, n'a eu principalement en vüe d'en parler que comme Physicien. C'est ce qui l'a obligé à examiner plûtôt la maniere dont elles croissent, & les parties qui les composent, que leurs proprietez Médicinales. Neanmoins il touche quelquefois ce dernier sujet en passant; & comme il en a décrit plusieurs, son travail à cet égard n'est pas inutile aux Médecins. On aura occasion d'en parler plus particulierement quand on en sera à 24 *Dioscoride*.

Il nous reste d'ailleurs quelques petits livres de Théophraste, touchant *les Vertiges*, les *Défaillances*, les *Sueurs*, & la *Paralysie*, dans lesquels il recherche simplement les causes de ces maladies; sans parler des remedes qu'il y faut apporter. Il dit, à l'égard des *Vertiges*, qu'ils viennent *lors qu'un esprit étranger, ou une humidité superflue se porte à la tête, ou* 25 *autour de la tête, soit que cela vienne de quelque chose que l'on ait pris intérieurement, comme du vin ou quelqu'autre liqueur, soit que l'on ait tourné en rond*; car, ajoûte-t-il, *le cerveau est naturellement humide; & quand quelque esprit étranger y entre, il fait de la violence après qu'il s'y est insinué, & pousse l'humidité naturelle jusques dans les veines, en la faisant mouvoir en rond; en sorte que cet esprit fait le même effet que si quelqu'un prenoit cette tête & la faisoit tourner en rond; étant indifferent que la même chose se fasse par une cause externe, ou par une cause interne.*

La Paralysie arrive *par un refroidissement, ou par une privation & un défaut d'esprits. Car c'est l'esprit qui est l'auteur de la chaleur & du mouvement; en sorte que s'il devient immobile, le sang & l'humide se réfroidissent nécessairement. C'est par cette raison que l'on se sent les pieds engourdis, aussi bien que les membres supérieurs, lors qu'ils sont pressez par une chaise ou de quelqu'autre maniere; car cette compression arrête ou intercepte l'esprit, qui ne pouvant plus se mouvoir comme à l'ordinaire, cause le refroidissement du sang.* On void par ce que l'on vient de lire, que ce Philosophe ne pensoit pas mieux aux *nerfs*, dans cette occasion, qu'Hippocrate, & qu'il ne conoissoit pas mieux leurs usages que son Maitre Aristote. Quelqu'un pourroit trouver étrange que Théophraste ayant vêcu du temps d'Hérophile, comme nous le supposons, n'eût point profité des lumieres de celui ci, par rapport à l'Anatomie; mais il se peut que ce Philosophe eût composé le petit livre, d'où le passage que nous avons traduit est tiré, avant qu'Hérophile eût fait toutes ses découvertes, ou que Théophraste qui demeuroit à Athenes ne fut pas encore informé alors de ce qui se faisoit à Alexandrie où Hérophile travailloit; ou enfin il n'est pas impossible que le premier, qui

 pouvoit

---

24 *Voyez ci-après. Part. 3. liv. 2. chap. 3.*

25 Τὰ περὶ τὴν κεφαλήν; façon de parler Grecque.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

pouvoit être le plus âgé, ait méprisé les découvertes du dernier; supposé qu'il en ait eu conoissance; à peu près comme divers Anatomistes du siecle passé, même des plus fameux, qui vivoient dans le temps que l'on découvrit la circulation du sang, ne la voulurent point admettre, quelque évidentes qu'en fussent les preuves.

Nous avons aussi un livre de Théophraste, qui est intitulé *Des Pierres*, où il traite de toutes les sortes de pierres, des fines & des autres, de leur nature, de la maniere dont elles se forment, des lieux où on les trouve &c. Comme on void par le catalogue de ses écrits, qu'il a donné à quelques-uns de ses livres les mêmes titres qu'Aristote avoit donnez aux siens, il y a de l'apparence que l'on a changé le plurier en singulier dans le titre du livre d'Aristote, *de la pierre*, duquel on a parlé ci-devant.

Apulée, dans sa premiere Apologie, cite un livre de Théophraste concernant *le mal caduc*, & un autre intitulé *des animaux qui ne voyent point*. Cet Auteur ajoûte que Théophraste disoit dans ce dernier livre, que la dépoüille d'une espece de *Lézard*, nommé *Stellio*, est un remede pour le mal dont on vient de parler; mais qu'on a de la peine à trouver de cette dépoüille, parce que ces animaux la mangent incontinent qu'ils l'ont posée.

26 Aristote eut un autre disciple nommé MÉNON, qui avoit composé un livre intitulé 27 *l'Assemblée des Médecins*, ou *Recueil Médicinal*. Galien dit que quelques uns attribuoient ce livre à Aristote lui même, mais qu'il étoit reconu de la plûpart pour être de *Ménon*. Ce même livre, qui se trouvoit encore du temps de Galién, s'est perdu depuis, ce qui a été une grande perte par rapport au sujet que je traite, je veux dire, à l'histoire de la Médecine. Ménon avoit recueuilli dans ce livre, ou dans ces livres, car il y en avoit plusieurs, les divers sentimens de tous les Médecins qui avoient été avant lui. La seule particularité, qui nous est restée de tout ce que cet Auteur avoit ramassé, c'est ce que rapporte 28 Plutarque touchant une certaine *maladie du Foye*, qui portoit ceux qui en étoient atteints à *chasser aux rats*, & à les épier comme font les chats. Plutarque ajoûte que cette maladie étoit décrite 29 *dans les livres de Mélon*, & il la met au nombre de quelques autres, qu'il dit avoir paru en certains temps & disparu dans la suite. Ce qui l'obligeoit à croire que cette maladie ne se voyoit plus, c'est que de tous ceux que les Médecins, postérieurs à Ménon avoient dit être 30 *malades du foye*, il n'y en avoit pas un de qui ces Médecins eussent observé qu'il faisoit la guerre aux souris. Mais la conséquence n'étoit pas juste; parce que les premiers qui avoient vû que certains malades épioient les souris, pouvoient s'être trompez lors qu'ils avoient jugé que cette fantaisie venoit d'une mauvaise disposition du foye; sans que cela empêchât que leur observation ne fût vraye quant au fond, c'est à dire, en ce qui concernoit la description des accidens de la maladie, qui est une chose qui tomboit sous les sens, quoi que la cause en fût cachée. Les livres des

26 *Galen. comment. 1. ad lib. Hipp cr. de nat. hum.*
27 Συναγωγὴ ἰατρική.
28 *Sympos. lib. 8. quaest. 9.*
29 Ἐν τοῖς Μελωνείοις; Le savant Reinesius a le premier remarqué qu'il falloit lire Μενωνείοις, & qu'il s'agissoit ici des livres de *Ménon* citez par Galien. *Reines. Var. Lect. lib. 1. cap. 10.*
30 ἡπατικοὶ; *Voyez ci-dessus, Part. 1. liv. 3. chap. 8.*

des Médecins tant anciens que modernes, font remplis d'hiftoires de malades qui font tombez dans toutes fortes d'égaremens d'efprit ou d'imagination, les uns ayant contrefait *les loups*, les autres *les chiens*, & même 31 *les chats*, qui eft le cas dont il s'agit ici. Il fe pourroit auffi que les preneurs de rats, dont parloit Ménon, cherchaffent ces animaux pour les manger, par une *dépravation d'appetit*, comme il arrive aux perfonnes qui mangent de la *craye*, du *charbon*, des *cendres*, du *plâtre*, & autres chofes abfurdes. *Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.*

HERACLIDE, de Pont, autre Philofophe, avoit étudié partie fous Ariftote, partie fous *Speufippus*, difciple de Platon. Il avoit écrit un livre *des caufes des maladies*, & un autre intitulé, 32 *de la maladie ou l'on eft fans refpiration.* Héraclide difoit que dans cette maladie on demeuroit quelquefois jufqu'à trente jours fans refpirer, en forte que l'on paroiffoit mort, fans néanmoins que le corps fe corrompît. L'on a vû ci-deffus qu'Empédocle avoit guéri une femme de cette maladie, qui eft une efpece de *fuffocation de mere*. On parlera dans le livre fuivant d'un autre Héraclide, fameux Empirique.

STRATON, qui étoit auffi du nombre des Péripatéticiens, fucceda à Théophrafte, & fut précepteur du Roi Ptolomée Philadelphe. Il avoit écrit quelques livres concernant *la Médecine*, & *l'Hiftoire naturelle*, comme on l'apprend de Diogene Laërce, qui ajoûte que ce Philofophe étoit diftingué par le titre de *Phyficien* qu'on lui donnoit ordinairement, & qui étoit fondé fur ce que Straton s'étant prefque entierement attaché à la Phyfique, ou à la recherche des chofes naturelles, avoit négligé la *Morale*, & les autres parties de la Philofophie. Diogene Laërce remarque au même endroit, qu'Ariftote avoit cité un ancien Médecin, nommé *Straton*; mais cette citation ne fe trouve pas dans ce que nous avons des écrits de ce Philofophe. L'on a parlé ci-devant d'un troifiéme Straton, que l'on a conté entre les difciples d'Erafiftrate.

34 TIMON, Phliafien, Philofophe de la Secte de *Pyrrhon*, vivoit auffi fous Ptolomée Philadelphe. Il étoit encore Médecin & Poëte; & il eut un fils nommé XANTHUS, auquel il enfeigna la Médecine. Pline (in Indic. lib. 25.) cite un *Xanthus* Médecin.

CHAPITRE IX.

Partage de la Médecine en trois Profeffions.

Ce fut à peu près du temps d'Hérophile & d'Erafiftrate, felon la remarque de 1 Celfe, que la Médecine, qui jufqu'alors avoit été exercée avec toutes

31 *Martin Weinrich*, Médecin du Siecle paffé, rapporte un exemple de cette forte de fantaifie. *Voyez les diverfes leçons de Remefius; à l'endroit que l'on a cité.*

32 Περὶ τ̃ ἄπνυ.

33 Nam Strato, Theophrafti auditor, quanquam fuit acri ingenio, tamen ab ea difciplina omnino femovendus eft: qui cùm maximè neceffariam partem Philofophiæ, quæ pofita eft in virtute & in moribus, reliquiffet, totumque fe ad inveftigationem Naturæ contuliffet, in ea ipfa plurimum difcedit à fuis. *Cicero, Academic. quæft. lib. 1.*

34 *Diogen. Laërt. in Timone.*

1 *Vid. præfat. lib. 1.*

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

toutes ses dépendances par une personne seule, fut partagée en trois parties; dont chacune fit dans la suite l'occupation de trois personnes differentes.

Ces trois parties furent la Médecine 2 *Diététique*, la 3 *Pharmaceutique*, & la *Chirurgique*. La premiere employoit *le régime de vivre*, pour guérir les maladies; la seconde, *les médicamens*; & la troisiéme, *l'opération de la main*. Si l'on suivoit cette division à la lettre, l'on en pourroit tirer cette conséquence, que ceux qui mettoient en usage la Diete ne devoient point se servir de médicaments, ni ceux qui administroient les médicamens, ou qui operoient de la main, employer la Diete. Mais Celse s'explique 4 ailleurs lors qu'il dit, *que toutes les parties de la Médecine ont une si grande liaison l'une avec l'autre qu'elles ne peuvent point être séparées; que celle qui traite par la diete y joint quelquefois les médicamens; & que celle qui se sert des médicamens a aussi besoin de la diete; en sorte que chaque partie tire son nom de ce d'où elle prend le plus, ou de ce qui est le principal de son employ.*

Cette même division pourroit aussi faire croire que Celse a voulu marquer les trois professions, par lesquelles la Médecine s'exerce aujourd'hui, c'est à dire, celle des *Médecins*, celle des *Apothicaires*, & celle des *Chirurgiens*. Mais la chose n'alloit pas précisément de cette maniere. Ceux qui exerçoient la premiere des parties de la Médecine que l'on a désignées, qui est la *Diététique*, étoient, à la verité, les mêmes que nos Médecins; mais il n'en étoit pas ainsi des autres, comme on le verra par la suite. Les premiers ayant eu pour leur département les maladies du dedans, dont la cause est pour l'ordinaire difficile à trouver, avoient été de tout temps les plus estimez. 5 Ce qui avoit d'autant plus porté les peuples à leur donner la préference c'est que les Médecins Diététiques assuroient, comme on l'a remarqué ci-dessus, que pour exercer leur profession en habiles gens, ils étoient engagez à conoitre toute la Nature, c'est à dire être Philosophes, sans quoi la Médecine étoit défectueuse.

Ceux qui exerçoient la troisiéme partie differoient de nos Chirurgiens en ce qu'ils n'embrassoient pas tant de choses qu'eux. Ils ne se mêloient que de la *Chirurgie* proprement dite, c'est à dire, de la seule Opération de la main, & ils n'entreprenoient point les maladies qui se peuvent guérir par un autre moyen. Ils ne devoient pas même, selon Celse, traiter *les playes*, & encore moins *les ulceres* & *les tumeurs*, si ce n'est dans les cas où il falloit nécessairement faire quelque *ouverture*, ou quelque *incision*.

Les maladies, que l'on vient de nommer, étoient le partage de ceux qui exerçoient la *Pharmaceutique*, qui les traitoient par *l'application des médicamens*, qui arrêtent le sang, qui consolident, qui mondifient, qui font croître les chairs, qui font suppurer, qui font percer ou vuider un abscès. Ceux ci, en un mot, entreprenoient toutes les maladies qui se peuvent guérir par l'application extérieure des médicamens. Que s'ils n'en pouvoient venir à bout, & qu'il falût employer le fer & le feu, ils remettoient alors leurs malades aux Chirurgiens. On void par là qu'ils étoient bien differens de nos Apoticaires.

Avant

---

2 *Voyez ci dessus, Part. 1. liv. 3. chap. 15.*

3 En Latin *Médicamentaria.*

4 *Præfat. in lib. 5.*

5 Ejus autem quæ victu morbos curat longe clarissimi Auctores, altius quædam agitare conati, rerum quoque Naturæ cognitionem sibi vindicaverunt, tanquam sine ea trunca & debilis Médicina esset. *Cels. præfat. in lib. 1.*

Digitized by Google

Avant ce partage, ceux qu'on appelloit *Médecins* remplissoient seuls tous les devoirs de ces trois professions, comme on l'a remarqué ci-devant, & l'on ne reconoissoit tout au plus que deux ordres dans la Médecine, ou il n'y avoit que de deux sortes de Médecins. Les premiers, que l'on appelloit Médecins 6 *Architectes*, servoient seulement les malades de leur conseil, & donnoient les ordres aux seconds, qui étoient appellez Médecins 7 *Manœuvres*, & qui travailloient de leurs mains sous les yeux des autres, soit pour les operations, soit pour la composition ou pour l'application des remedes. La même subordination se rencontre, selon Aristote, dans tous les arts. Mais il arriva dans la Médecine que les derniers dont on a parlé, qui étoient les serviteurs des premiers, & quelquefois leurs enfans, ou leurs disciples, s'ingererent de faire seuls ce qu'ils n'avoient fait auparavant que sous la conduite d'autrui, & de se faire un mêtier particulier chacun de ce qu'il entendoit le mieux, par rapport à la Chirurgie ou à la Pharmaceutique, en sorte que la Médecine se trouva partagée comme on l'a dit.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

Ceux qui pratiquoient la Chirurgie avoient le même nom, qu'ils ont aujourd'hui. On les appelloit *Chirurgiens*, ou *Médecins Chirurgiens*, c'est à dire *Médecins operans de la mains*. On trouve aussi dans Pline le nom de 8 *Vulnerarius*, ou *Vulnerum Medicus*, *Médecin des playes*, qui conviendroit plutôt à ceux qui exerçoient la Pharmaceutique, parce que les playes étoient de leur département, selon la division de Celse, qu'aux Chirurgiens; mais je pense que Pline a entendu par là un Chirurgien, ces professions n'ayant pas toujours été si bien distinguées, qu'on ne les ait souvent confondues.

Ceux qui s'attachoient à la *Pharmaceutique*, ou à la Médecine *Médicamentaire*, étoient appellez 9 *Pharmaceutæ*. Le nom de *Pharmacopœus* se prenoit en mauvaise part, & signifioit dans l'usage ordinaire *un Empoisonneur*, qu'on appelloit encore φαρμακὸς, & φαρμακεὺς, du mot *Pharmacum*, qui signifie indifferemment toute sorte de drogue ou de composition *bonne* ou *mauvaise*, & tout *médicament* ou tout *poison*, tant simple que composé. Les Latins ont dit de même *médicamentum* pour *poison*, & 10 *Médicamentarius* pour *Empoisonneur*, quoi que le dernier de ces noms désignât aussi un *Apothicaire*, comme le premier signifioit d'ailleurs un médicament.

Le mot *Pharmacopola* marquoit chez les Anciens une autre espece de profession. On appelloit ainsi en géneral tous ceux qui vendoient des médicamens, quoi qu'ils ne les préparassent pas. Mais on donnoit particulierement ce nom à ceux que nous appellons aujourd'hui *Charlatans*, ou *Bâteleurs*, qui montent sur le théatre, & qui vont courant le monde pour vendre des médicamens. On les appelloit à cause de cela 11 *Circulatores*, *Circuitores*, &

---

6 Ἀρχιτεκτονικοί. 7 Δημιουργοί; *Aristote.. Politicor. lib.* 3. *cap.* 11. 8 *Lib.* 29 *cap.* 1. 9 *Galen. ad Thrasybulum*, *cap.* 24. 10 Médicamentaria mulier; id est, Venefica; Cod. Theodos de Repud. Titul. 16 Leg. 3. 11 Ces noms Latins semblent être exprimez par le Grec περιοδευταί. Saumaise (*Plinian. Exercit. in Solin*) & divers autres Savans sont de ce sentiment. Galien parle d'un *Magnus*, qu'il appelle περιοδευτὴς, & de qui il rapporte la composition d'un médicament. Ce pouvoit être un de ces *Bâteleurs*, qui ont quelquefois de bons remedes, mais qu'ils appliquent mal en diverses occasions. (*de compos. medicam. local. lib* 5. *cap.* 7.) Le mot περιοδευτὴς marque d'ailleurs, chez les Jurisconsultes *un Médecin* proprement dit; parce, disent les Commentateurs, qu'il faut nécessairement que les Médecins facent souvent le tour de la ville où ils pratiquent, ou qu'ils aillent & viennent pour voir leurs malades. Le mot περίοδος ou περιόδος exprime ces allées & ces venues De περίοδος on a fait περιοδευτὴς. (*Pandect.* 1. *de Excusat. Lib.* 6 *Paragraph. Grammatici.*) On appelloit aussi du même nom des Ecclésiastiques qui avoient charge de visiter les malades dans les diverses paroisses, ou dans les Diocescs. *Vid. Menag. Amœnit. Juris. & ci-après*, *Part.* 2, *liv.* 4. *sect.* 1, *chap.* 11.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

& *Circumforanei*. On les appelloit encore ἀγυρταὶ, *Agyrtæ*, d'un mot qui signifie *assembler*, parce qu'ils assembloient le peuple autour d'eux, & qu'il ne manquoit pas alors de sots, comme il y en a encore beaucoup aujourd'hui, pour les écouter & pour ajoûter foi à ce qu'ils disoient, ni même quelquefois de 12 gens de bon sens qui se divertissoient à les entendre causer, sans vouloir leurs remedes. Ils étoient aussi nommez ὀχλαγωγοὶ, par la même raison. On leur donnoit enfin le nom de 13 *Sellularii Medici*, ἐπιδίφριοι ἰατροὶ, *Médecins Sédentaires*, parce qu'ils se tenoient assis dans leurs boutiques, en attendant les châlans. C'est là le métier qu'Epicure reprochoit à *Aristote*, comme on l'a remarqué ci-dessus. C'étoit aussi celui d'*Eudamus*, dont on a parlé au dernier chapitre de la premiere partie; celui d'un *Chariton*, de qui Galien a tiré quelques descriptions de médicamens, & qu'il appelle ὀχλαγωγὸς, celui d'un *L. Clodius*, d'Ancone que 14 Ciceron appelle *Pharmacopola Circumforaneus*, qui étoit d'ailleurs un empoisonneur. Il est enfin parlé d'un de ces *Coureurs de marchez*, dans l'inscription suivante,

L. SABINUS. L.

PRIMIGENIUS.

Ortus ab Iguvio Medicus fora multa sequutus
Arte feror nota nobiliore fide.
Me consurgentem valida fortuna juventa
Constituit, rapidis imposuitque rogis.
Clusino cineres flammæ cessere sepulcro,
Patronus patrio condidit ossa solo.

Celui-ci devoit être plus homme de bien que le précedent. La lettre L. qui est après son nom marque qu'il étoit Affranchi, outre qu'il est parlé de son Patron dans l'épitaphe. *Magnus*, dont il est parlé dans la note qui est au bas de cette page, étoit peut être aussi de la même profession.

Je ne sai si ceux qu'on appelloit *Pharmacotribæ*, c'est à dire, *Mêleurs*, ou *Broyeurs de drogues*, étoient les mêmes que les *Pharmacentæ*, ou si l'on appelloit seulement ainsi ceux qui composoient les médicamens, quoi qu'ils ne les applicassent pas. Ces derniers pouvoient être les valets des *Droguistes*, qu'on appelloit en Latin *Seplasiarii*, & 15 *Pigmentarii*, & en Grec παντοπῶλαι, & 16 κυθολικοὶ, parce qu'ils vendoient de toutes sortes de drogues. On les appelloit encore 17 ῥωποπῶλαι, μιγματοπῶλαι, & dans les derniers temps de la Grece, πιγμεντάριοι, qui étoit un nom formé du Latin.

Les

12 Itaque auditis, non auscultatis, tamquam Pharmacopolam; nam verba ejus audiuntur, verùm ei se nemo committit si æger est, *dit Caton dans A. Gelle.*

13 *Salmas. in Solinum.*

14 *Orat. pro Cluentio.*

15 De *pigmentum*, qui signifie proprement les drogues dont les Peintres, ou les Teinturiers se servent; mais qu'on a appliqué à toutes sortes de drogues en géneral; d'où vient que Cælius Aurelianus, appelle de ce nom l'aloë. *Credibile est ad ejus pigmenti,* (id est, aloës) *in Stomacho effectum sensum, accurrere materiam,* &c. *Acutor. lib. 2. cap. 9*

16 Ce dernier mot se trouve dans Galien, (*de Antidot.*) qui appelle ainsi un Marchand qui vendoit les drogues pour la Thériaque, qui se préparoit chez l'Empereur Antonin.

17 De ῥῶπον, qui signifie toute sorte de menues marchandises, & de μῖγμα, *mélange.*

Les boutiques, ou les magasins de ces Marchands s'appelloient 18 *Seplasia*, au neutre plurier, & leur mêtier 19 *Seplasia*, au feminin singulier. Ils vendoient aux Médecins, aux Peintres, aux Teinturiers, & aux Parfumeurs toutes les drogues tant simples que composées, dont ils avoient besoin. Ces mêmes Marchands, aussi bien que les faiseurs de médicamens, étoient sujets à vendre des drogues, & des compositions mal conditionnées, & mal faites, & il y avoit autrefois, aussi bien qu'aujourd'hui, une grande infidelité dans ces mêtiers. C'est ce qui obligeoit Pline à censurer les Médecins, de son temps de ce qu'ils ne s'attachoient pas à bien conoître les drogues, & de ce qu'ils les prenoient telles qu'on les leur donnoit, aussi bien que les médicamens composez, qu'ils employoient sur la bonne foi de ceux qui les leur vendoient; au lieu de les composer eux mêmes, comme avoient fait les anciens Médecins.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

Mais ce n'étoit pas seulement des Droguistes, que les Médecins achetoient. Ils tiroient les Simples, les plus communs, des *Herboristes*, qu'on appelloit en Latin *Herbarii*, en Grec ῥιζοτόμοι, *coupeurs de racines*, & βοτανολόγοι, ou βοτανικοὶ, *cueuilleurs d'herbes*, & non pas 20 βοτανισταὶ. ce dernier nom étant propre à ceux qui mondoient les bleds, ou qui en arrachoient les mauvaises herbes. Les Herboristes, pour mieux faire valoir leur mêtier, affectoient superstitieusement de cueuillir les Simples en de certains temps particuliers, & avec diverses précautions, & cérémonies ridicules; & ils ne manquoient pas aussi d'imposer d'ailleurs aux Médecins, en leur donnant une herbe, ou une racine pour une autre, lorsque ceux-ci ne les conoissoient pas bien.

Les Herboristes, & ceux qui exerçoient la Pharmaceutique, avoient aussi des lieux propres pour tenir leurs Simples, leurs drogues, & leur compositions. On appelloit ces lieux en Grec ἀποθήκη, *Apotheca*, d'un nom géneral qui signifioit toutes sortes de lieux, ou l'on resseroit quelque chose, & d'où l'Italien *Botega*, & le François *Boutique*, ont été formez, aussi bien que le nom d'*Apothicaire*, en a été tiré.

Les Boutiques des *Chirurgiens*, s'appelloient ἰατρεῖα. chez les Grecs, du mot ἰατρὸς, Médecin; parce que tous ceux qui se mêloient de quelque partie de la Médecine que ce fût, s'appelloient anciennement Médecins, & que les Médecins proprement dits étoient aussi Chirurgiens, comme on l'a remarqué cidevant, en plus d'un endroit. Plaute a traduit ce mot par celui de 21 *Medicina*. Et comme de son temps la Médecine n'avoit pas encore été partagée à Rome, & que le Médecin, le Chirurgien, l'Apothicaire, & le Droguiste, étoient une seule personne; ce nom convient dans ce Poëte Comique à toutes les Boutiques en géneral, où l'on exerçoit quelque profession dépendante de la Médecine; soit qu'on y vendît des médicamens, ou des drogues, soit qu'on y pensât des blessez &c. tout de même que le mot 22 *Medicus*, marque chez lui *un vendeur de drogues*.

18 Quodque ab Idumæis vectum Seplasia vendunt.
Et quidquid confert Medicis Lagæa Cataplo. (*Marcellus.*)

19 Credunt Seplasiæ, *dit Pline en parlant des Médecins*, omnia fraudibus corrumpentis jam quidem facta emplastra, & collyria mercantur; tabesque mercium aut fraus Seplasiæ sic quæritur eis. *lib.* 34. *cap.* 11.

20 *Vide Salmas. Exercitat. Plinian.* C'est néanmoins de ce mot que celui de *Botanista*. qui se prend ordinairement pour *Herboriste*, est tiré.

21 *Amphitruon. act.* 4. *scen.* 1. *Epidic. act.* 1. *scen.* 2.

22 Ibo ad Medicum, atque me ibi toxico morti dabo. *Mercator. act.* 2. *scen.* 4.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

Pollux appelle la Boutique, d'un Teinturier du nom de φαρμακεῖον. Celles de ceux que nous avons appellez *Pharmacopolæ*, s'appelloient *Pharmacopolia*; comme celles des Parfumeurs, & Onguentaires, qu'on nommoit *Myrepsi*, dont on a parlé ailleurs, s'appelloient *Myropolia*, & *Myrothecia*. Pour celles des Barbiers, on leur donnoit le nom de κουρεῖα, en Latin *Tonstrinæ*.

Pour revenir au partage de la Médecine, nous l'avons expliqué précisément au sens de Celse, qui l'a regle de cette maniere; soit que la chose se pratiquât effectivement ainsi de son temps, soit qu'il ait voulu simplement marquer comme elle devoit aller. Quoiqu'il en soit, cet usage changea dans la suite, les uns ayant empieté sur le mêtier des autres, ou en ayant exercé plus d'un, ou les mêmes noms étant restez, quoi que les emplois n'ayent plus été les mêmes. Quelques siecles après Celse, ceux que l'on nommoit en Grec πιμεντάριοι, & en Latin *Pimentarii*, ou *Pigmentarii*, qui devoient être proprement des *Droguistes*, comme on l'a remarqué, faisoient aussi la fonction d'*Apothicaire*, témoin ce passage d'un ancien Commentateur de Platon, 23 *le Médecin ordonne, & le* Pimentarius *sert, & prépare ce dont on a besoin.* On ne peut pas savoir quand ce changement s'est fait, l'Auteur que l'on vient de citer vivoit environ quatre cens ans après Celse.

Le partage dont on a parlé n'empêcha pas aussi que dans la suite, & dans le temps même de Celse, plusieurs Médecins ne retinssent l'ancien usage, & quoi que leur profession tirât son nom de la *Diete*, ils ne s'étoient pas si uniquement attachez à ce moyen de secourir les malades, qu'ils n'employassent non seulement les autres remedes, comme il a été dit, mais qu'ils n'eussent encore sous eux les *manœuvres*, dont on a parlé, c'est à dire, des gens qui *saignoient*, qui *scarifioient*, qui *ventousoient*, qui *donnoient des lavemens*, qui *appliquoient des cataplâmes*, & *des emplâtres*, qui *oignoient*, qui *fomentoient*, qui *baignoient*, qui *préparoient des médicamens*, &c. On parlera ci-après du Médecin *Cassius*, qui avoit un esclave qui lui faisoit ses compositions. Ce Médecin vivoit en même temps que Celse, ou un peu avant lui. La même chose se pratiquoit aussi du temps de 24 Galien. Il n'est pas impossible d'ailleurs qu'on n'en usât, à cet égard, d'une maniere en un lieu, & d'une maniere en l'autre, dans le même temps.

Il arriva même après Hérophile, sous lequel on a dit que le partage dont il s'agit s'étoit fait, que divers Médecins fameux écrivirent sur la *Chirurgie*, & sur la *Pharmaceutique*, en particulier; ce qui marque qu'ils se retenoient la conoissance de tout ce qui dépend de la Médecine, comme on avoit fait auparavant. Et premierement pour ce qui regarde *les médicamens*, quoi qu'on en trouvât diverses descriptions dans les écrits des Médecins, qui avoient précedé, comme dans ceux d'Hippocrate, de Dioclès, &c. 25 Ces descriptions étoient mêlées, & répandues deça de là, dans leurs ouvrages de pratique, & les livres de médicamens étoient fort rares en ce temps-là, comme le remarque Galien; en sorte que ce fut proprement au temps du partage de la Médecine que l'on commença d'écrire sur cette matiere en particulier, ou à composer des *recueils de médicamens*; & ce furent les Médecins qui y travaillerent. L'on

23 ὁ μὲν ἰατρὸς ἐπιτάττει, ὁ δὲ πιμεντάριος διακονεῖ, καὶ αὐτὸς τὴν χρείαν εὐτρεπίζων, *Olympiodorus, in Gorgiam Platonis.*

24 *In lib. Hippocr. de morb. Epidem. 6. commentar. 5.*

25 *Voyez ci-dessus, part. 1. liv. 3. chap. 24.*

L'on a vû ci-dessus qu'Hérophile avoit commencé à mettre les médicamens dans un plus grand usage qu'ils n'avoient été auparavant. Il fut suivi en cela par ses disciples, qui par cette raison, c'est à dire, pour le cas qu'ils en faisoient, ne manquérent pas d'en écrire à part. Les Médecins Empiriques, qui vinrent en même temps, écrivirent aussi beaucoup de leur côté sur le même sujet. Entre les Hérophiliens qui se distinguérent par cet endroit, Celse fait particulierement mention de *Zénon*, *d'Andréas*, & *d'Apollonius Mus*, & Galien leur joint *Mantias*. On a parlé ci-devant de tous ces Médecins.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij

CHAPITRE X.

Chirurgiens fameux.

LA Chirurgie en particulier semble avoir été plus réellement séparée du tronc de la Médecine, que la Pharmacie. 1 La Chirurgie, à ce que dit Celse, commença particulierement en Egypte, d'avoir ses Professeurs à part, environ dans le même temps. PHILOXENE fut un des premiers qui composa plusieurs volumes sur cette matiere. Il y eut encore en ce païs-là un AMMONIUS, d'Alexandrie, qui fut surnommé 2 *Lithotome*, c'est à dire, *Coupeur de pierres*, parce qu'il s'avisa le premier de couper, ou de rompre dans la vessie les pierres qui étoient trop grosses, pour pouvoir sortir par l'ouverture qui se fait pour cela. D'où l'on peut recueuillir que le mot de *lithotomie*, dont quelques uns se servent pour marquer l'operation par laquelle on tire la pierre de la vessie, n'est pas propre, & que l'on parleroit plus juste en appellant cette operation *cystotomie*, puisque c'est la vessie, & non pas la pierre que l'on coupe.

Divers autres Médecins, ou Chirurgiens écrivirent de la 3 Chirurgie à peu près au même temps; entre lesquels on conte un GORGIAS, deux HERONS, & deux APOLLONIUS, dont l'un étoit le pere, & l'autre le fils. Il y eut encore un EUENOR, un NILEUS, un MOLPIS, un NYMPHODORE, un PROTARCHUS, un SOSTRATE, & un HERACLIDE Tarentin, fameux Médecin Empirique, dont on parlera plus amplement. Mais comme les livres de ces Auteurs, ne sont pas venus jusqu'à nous, on n'a rien de considerable à en dire. Celse & Galien rapportent de la plûpart de ces Chirurgiens quelques traits de pratique, comme on le peut voir en consultant ces deux derniers Auteurs. Tout ce que nous avons à dire touchant la Chirurgie ancienne, outre ce qui a été remarqué quand il s'est agi d'Hippocrate, se trouvera lorsque nous en ferons à Celse, sur la fin de cette seconde Partie.

G 2 HISTOIRE

1 *Cels. in præfat. lib. 7.*
2 *Ibidem, cap. 26.*
3 *Galen. Introduct. Idem in lib. Hippocrat. de articul. comment 3. Cels. in præfat. lib. 7. & lib. 8. cap. 21.*



HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
SECONDE PARTIE,
LIVRE SECOND.
Où l'on trouve l'Histoire de la Secte EMPIRIQUE, qui commença avec le Siecle XXXVIII.

AVANT-PROPOS.

Continuation du Siecle xxxvij. & commencement du xxxviij.

ON a vû dans le livre précedent les efforts de quelques Médecins, pour combattre la méthode de ceux qui les avoient précedez, & pour détruire par la force de leurs raisonnemens, une pratique très-ancienne. L'on y a vû aussi un progrès très-considerable dans l'Anatomie. Dans celui-ci au contraire l'on verra des gens qui lassez, ou peu satisfaits du raisonnement, & des découvertes des Philosophes, & des Anatomistes, ont prétendu que l'on pouvoit se passer de l'un & de l'autre, & que les seules lumieres que l'on doit suivre dans l'exercice de la Médecine, sont celles que fournit l'*Experience*. On les appella par cette raison *Empiriques*, d'un mot Grec qui signifie *Expérience*, comme on le verra ci-après, & leur Secte fût appellée, *la Secte Empirique*. Elle commença avec le Siecle XXXVIII. & dura fort long-temps après. Nous verrons dans ce livre quelle étoit cette Secte, quels en ont été les Auteurs, & quels Disciples, ou Sectateurs ils ont eu, quoi qu'une partie de ces derniers ayent vécu fort long-temps après les autres. Nous avons suivi la même méthode à l'égard des Sectateurs d'Erasistrate, & de ceux d'Hérophile, & nous en avons rendu raison.

CHAPITRE

Digitized by Google

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivant

CHAPITRE I.

SERAPION, & PHILINUS, Chefs des EMPIRIQUES.

1 SERAPION, Alexandrin, fut le premier qui s'avisa de soutenir *qu'il ne sert de rien de raisonner dans la Médecine, & qu'il faut s'attacher uniquement à l'Expérience*; ou du moins comme il fut le premier qui soutint ce sentiment avec chaleur, & qu'il fut d'abord suivi par plusieurs autres, il se trouva per là erigé en Chef de la Secte dont nous parlerons. C'est ce que nous apprenons de Celse.

2 D'autres ont attribué la même chose à PHILINUS, de l'Isle de Cos, qui avoit été disciple d'Hérophile, & ont ajoûté que ce fut Hérophile qui fournit occasion à Philinus d'établir cette Secte. Ils n'ont pas dit comment cela se fit, mais il n'est pas malaisé de le deviner, par ce que nous avons rapporté touchant Hérophile, qui est qu'il passoit pour être *à demi Empirique*, parce qu'il étoit dans la pensée qu'on ne devoit raisonner dans la Médecine, que lors qu'il s'agissoit de maladies qui dépendoient d'un désordre arrivé à quelque partie organique ou instrumentelle. Ce que l'on a remarqué d'ailleurs qu'Hérophile avoit fortement recommandé les *médicamens*, & que ses disciples s'étoient beaucoup jettez de ce côté-là, sert encore d'une seconde preuve, car on sait que la recherche des médicamens a été l'unique but des Empiriques. C'est sans doute par cette raison *qu'Hérophile* & quelques-uns des Hérophiliens, comme 3 *Zeuxis, Héraclide Erythréen*, & *Bacchius*, sont mis au rang des Empiriques par Galien; quoi que cet Auteur sût très-bien la difference qu'il y avoit entre la Secte d'Hérophile, & celle de Philinus ou de Sérapion.

4 D'autres enfin ont voulu *qu'Acron* d'Agrigente, de qui nous avons parlé dans la premiere Partie, fût le fondateur de cette Secte. Les Empiriques le soûtenoient eux mêmes, afin d'avoir l'avantage de l'antiquité par dessus les Médecins Dogmatiques, qui n'avoient commencé qu'avec Hippocrate. Pour éclaircir cette difficulté, il faut remarquer qu'il y a eu de deux sortes d'Empiriques parmi les Anciens Médecins. Ceux qui ont vécu depuis Esculape, ou depuis le premier qui a réduit la Médecine en art, jusqu'au temps qu'on y a joint les *raisonnemens*, ou la *Philosophie*, ceux-là ont été les premiers *Empiriques*; mais il y a cette difference entr'eux & ceux du parti de Sérapion ou de Philinus, que les premiers étoient Empiriques sans en porter le nom, en sorte qu'on ne peut pas les regarder comme des Sectaires, ainsi que nous l'avons déja remarqué dans la Préface, d'autant plus qu'ils ont été les premiers de tous les Médecins, & qu'il n'y en avoit point d'autres de leur temps; au lieu que les derniers Empiriques choisirent eux mêmes ce titre, & affectérent de faire

1 Serapion primus omnium nihil hanc rationalem disciplinam pertinere ad Medicinam professus, in usu & experimentis eam posuit. *Cels. praefat. lib.* 1.

2 *Galen. Introductio.*

3 *Galen. in aphor. Hipp. comment.* 7.

4 *Plin. lib.* 29. *cap.* 1.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

secte à part ou de se séparer des Dogmatiques. En un mot l'Empirique de ceux là étoit purement naturelle, au lieu que celle de ceux-ci étoit un effet de leur méditation & de leur raisonnement, duquel ils savoient parfaitement bien se servir pour établir leur parti, & pour le soutenir, quoi qu'ils se déclarassent ouvertement contre les *raisonneurs*.

Philinus & Sérapion ne doivent pas avoir vécu fort loin l'un de l'autre. Le premier vivoit en même temps qu'Hérophile, ayant été son disciple, comme nous l'avons remarqué ci-dessus. On apprend d'Athénée qu'il avoit écrit touchant *les plantes*; il avoit aussi commenté Hippocrate, mais on ne sait point d'ailleurs comme il s'y prit pour établir sa secte.

Quant à Sérapion, il pratiquoit apparemment la Médecine à Alexandrie, qui étoit sa patrie. On ne sait pas précisément quand il a vécu, mais je le mets avec Philinus, ou avec les disciples d'Hérophile, d'un côté parce qu'il est venu après Hippocrate contre lequel il a disputé, & de l'autre parce qu'il a précedé Héraclide de Tarente fameux Empirique, dont il sera parlé dans la suite, & qui a suivi d'assez près les contemporains de Philinus. 5 Nous apprenons de Galien que Sérapion avoit fort mal traité Hippocrate dans ses écrits, où il faisoit d'ailleurs paroître beaucoup d'orgueuil, se loüant à tout coup lui-même, & ne faisant aucune estime de tout ce qu'il y avoit eu de grans hommes dans la Médecine avant lui. Il avoit écrit un livre intitule 6 *des médicamens qu'on peut faire aisément*, & l'on trouve quelques échantillons de sa pratique dans Cælius Aurelianus, qui font voir qu'il avoit retenu les remedes d'Hippocrate, & des autres Médecins de ce temps-là, quoi qu'il rejettât leurs raisonnemens. On ne sait point de quelles raisons il se servoit, pour soutenir son sentiment, ses écrits ayant été perdus, aussi bien que 7 ceux de tous les autres Empiriques; & l'on n'auroit pas même de nouvelles des uns ni des autres à l'heure qu'il est si leurs adversaires ne les avoient citez en les réfutant. Nous rapporterons en abregé, dans le chapitre suivant, ce que l'on recueille touchant le systeme des Empiriques en géneral de quelques écrits que Galien a fait contr'eux.

CHAPITRE II.

Systême des Empiriques.

1 LA Médecine *Empirique*, 2 comme porte l'étymologie de ce nom, dépendoit toute de *l'Expérience*. Ceux de cette Secte disoient qu'on pouvoit faire de trois sortes d'experiences pour discerner, par rapport à la santé, ce qui

---

5 *De subfigurat. Empirica, cap. ultimo.*

6 Ces médicamens s'appelloient en Grec εὐπόριστα.

7 C'est à dire les livres dans lesquels ils disputoient contre les Médecins Dogmatiques pour soûtenir la Secte Empiriques car l'on a d'ailleurs des écrits de *Marcellus l'Empirique*, concernant les médicamens, & peut-être quelques autres.

1 Voyez les livres de Galien, *de Sectis*; *de optimâ Sectâ*; & *de subfigurat. Empiricâ.*

2 ἐμπειρικὴ, de ἐμπειρία, *expérience*. On l'appelloit autrement τηρητικὴ, & μνημονευτικὴ, qui sont deux noms tirez de deux verbes, dont l'un signifie *observer*, & l'autre *se souvenir*.

Digitized by Google

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

qui est utile d'avec ce qui est nuisible. La premiere & la plus simple est celle que produit *le hazard*. Quelcun, par exemple, qui avoit une grande douleur de tête, étant tombé s'est ouvert la veine du front, & ayant perdu beaucoup de sang, on a vû qu'il a été soulagé. Ils mettoient au même rang les expériences que l'on fait en observant ce qu'opere quelquefois *la Nature seule*, sans l'aide d'aucun remede, comme dans le cas suivant. Quelcun qui avoit la fiévre s'est trouvé mieux en suite d'une perte de sang par le nez, d'une sueur, ou d'une diarrhée. La seconde maniere de faire des expériences est celle où l'on fait quelque chose *par essay, à dessein de voir quel en sera le succès*; comme lors que quelcun ayant été mordu par un serpent ou par quelqu'autre animal venimeux, applique d'abord sur la blessure la premiere herbe qu'il trouve; ou lors qu'un homme qui a la fiévre essaye de se guérir, en beuvant autant d'eau qu'il en peut supporter; ou enfin quand une personne fait un remede, portée à cela par un songe, 3 comme cela arrivoit souvent parmi les Payens. La troisiéme maniere est celle que les Empiriques appelloient *imitatoire*, qui a lieu lors qu'après avoir vû ce qu'ont produit *le hazard*, ou *la Nature*, ou *le Dessein*, on essaye une autre fois si l'on réussira de même, en imitant ce qui a été fait en ces occasions.

Les Empiriques disoient que cette derniere sorte d'expérience est proprement celle qui fait l'Art, quand elle a été reiterée plusieurs fois. Ils appelloient 4 *Observation*, ou 5 *Autopsie* ce que chacun avoit experimenté soi même de cette maniere, & qu'il avoit vû de ses propres yeux; & ils donnoient le nom 6 *d'Histoire* à ce qui s'en rédigeoit par écrit; c'est à dire, que l'Autopsie ou l'Observation n'étoit autre chose que ce qu'avoit vû chaque particulier, qui avoit pris garde à tout ce qui s'étoit passé dans le cours d'une maladie, soit par rapport aux signes ou aux accidens de la maladie, soit par rapport aux remedes, au lieu que l'Histoire étoit une narration, ou une espece de régître de tout ce qui avoit été observé par ces particuliers, lequel régître étant complet, ou comprenant toutes les maladies qui arrivent aux hommes & les remedes que l'on y a apportez, la Médecine se trouvoit toute établie à un seul point près. C'est que comme il arrive quelquefois de nouvelles maladies, sur lesquelles nôtre propre expérience ni celle d'autrui ne nous fournissent rien; ou que nous pouvons nous rencontrer en des lieux, où les moyens de secours qui ont été expérimentez ailleurs nous manquent, il faut nécessairement se tourner de quelqu'autre côté pour soulager le malade. Les Empiriques avoient pourvû à ces cas particuliers par ce qu'ils appelloient 7 *la Substitution d'une chose semblable.* C'étoit un nouvel essay, qu'ils faisoient après avoir comparé une maladie avec une autre maladie, ou une partie du corps avec une autre partie de même nature, ou enfin un Simple

3 *Voyez ci dessus, part. 1. liv. 1. chap. 6.*

4 τήρησις

5 αὐτοψία, c'est à dire, *ce que l'on a vû soi même.*

6 ἱστορία.

7 τοῦ ὁμοίου μετάβασις Le mot μετάβασις signifie proprement *passage*, ou *changement*, & ὅμοιον signifie *semblable*. Les Interpretes Latins de Galien ont traduit, *Transitus ad simile*, mais il semble qu'ils n'ont pas suivi le Grec mot à mot, ou du moins qu'ils ont tourné la phrase autrement qu'elle n'est dans le texte, quoi qu'ils ne se soient pas éloignez du sens de l'Auteur; le mot de *substitution*, dont nous nous servons, revient aussi à la même chose, quoi que l'expression soit differente.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

ple ou un remede quel qu'il fût, dont la nature eût été conue & expérimentée, avec un autre qui eût du rapport avec le premier. Ils essayoient, par exemple, dans les *dartres* les remedes de *l'érysipele*; dans les maladies des *bras* ce qui s'étoit pratiqué dans celles des *jambes*; & s'il leur manquoit des *coins*, qui sont un fruit âpre, ils prenoient des *néfles*, qui ne le sont pas moins.

L'Observation, *l'Histoire*, & *la Substitution d'une chose semblable* étoient donc les trois fondemens de leur art, & c'étoit là sans doute, ce que quelques-uns d'entr'eux appelloient 8 *le Trepied de la Médecine*. *L'observation*, disoient les Empiriques, étant celle par où l'on a commencé, elle a examiné autant ce qui étoit nuisible, que ce qui étoit utile; & même, pour n'oublier rien, elle s'est étendue dans les commmencemens, sur plusieurs choses qui ont été trouvées 9 indifferentes ou superflues dans la suite; mais on a remedié à ce défaut par le moyen de *l'Histoire*, qui a appris à distinguer ce qu'on avoit observé utilement d'avec ce à quoi il ne falloit pas s'arrêter.

Si *l'Histoire*, qui étoit la regle fondamentale de toute la pratique des Empiriques, & leur répertoire universel, leur servoit en cette occasion, ils ne s'en prévaloient pas moins, pour distinguer les *simples incommoditez*, telles que sont *la chaleur*, *l'enflure*, la *douleur*, la *toux*, la *difficulté de respirer*, *l'inflammation*, &c. qu'ils appelloient des *symptomes* ou des *accidens*, lors que chacune de ces incommoditez venoit seule, d'avec 10 *le concours*, que l'on voit quelquefois de touts ces accidens ensemble. C'est à ce *concours* qu'ils étoient principalement attentifs. Sur quoi il faut encore remarquer qu'ils ne donnoient pas ce nom à la rencontre ou à l'assemblage de toutes sortes d'accidens indifferemment, mais seulement à l'assemblage de ceux que l'on avoit vû, par une longue observation, convenir de telle maniere ensemble qu'ils commençassent, s'augmentassent, & diminuassent presqu'aussi-tôt les uns que les autres, ou du moins que l'un ne vînt pas sans l'autre. C'est là proprement ce qu'ils appelloient *concours*, en un seul mot; & pour distinguer les divers concours ils appelloient les uns tantôt du nom de la partie qui étoit particulierement malade, comme *Pleurésie*, *Péripneumonie*, lors que *la Pleure*, ou *le Poumon* souffroient. Quelquefois ils leur donnoient des noms tirez de quelcun des principaux accidens, comme *Inflammation*, *Fureur* &c. D'autrefois ils les nommoient par rapport aux choses auxquelles le mal ressembloit, comme 11 *Chancre*, *Elephantiase* &c. Pour être surs, par exemple, si un homme avoit une *Pleuresie*, ils examinoient s'il avoit une fiévre continue, de la douleur au côté, de la difficulté de respirer, de la toux, & des crachats sanglans; lors que tous ces accidens, concouroient ou se rencontroient ensemble, il n'y avoit pas de doute que ce ne fût la maladie dont il s'agit. Il falloit que tous ces accidens se rencontrassent, ou du moins les plus essentiels, comme la fiévre continue, la douleur de côté, la difficulté de respirer, & la toux, pour former *le concours pleurétique*, ou *la pleurésie*.

---

8 *τρίπους τῆς ἰατρικῆς*; C'étoit un nommé *Glaucias*, dont on parlera ci-apres, qui avoit inventé ce nom.

9 Voyez dans la premiere part. liv. 3. chap. 11.

10 *συνδρομή*.

11 On appelle *chancre* une tumeur dure, noirâtre & entourée de veines noires, qui représentent les pieds d'un *écrevisse de mer*, ou d'un *cancre*. L'Elephantiase est une maladie qui rend la peau semblable à celle de *Elephans*, c'est à dire dure, livide, ridée, & rude au toucher.

pleurésie. Un de ces accidens seul, ni même deux, ne suffisoient pas pour tirer la même conclusion. Si cet homme n'avoit eu que de la toux, & des crachats sanglants, cela ne marquoit pas une pleurésie; c'étoit un indice de la *phthisie*, particulierement si ces deux accidens étoient accompagnez d'un troisieme & d'un quatrieme, qui sont la fiévre lente & la maigreur. Enfin si ce même homme ou un autre avoit de la douleur au côté, & même de la fiévre, sans toux, ni crachats sanglants, ni grande difficulté de respirer, & qu'il eût d'ailleurs des vomissemens, & de la difficulté d'uriner, alors c'étoit *la gravelle*, ou *une colique nephrétique*.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviii. & suivans.

On void par là que les Empiriques n'avoient pas changé les noms des maladies conues, mais qu'ils avoient retenus ceux qui étoient en usage avant l'établissement de leur Secte, soit parmi les Médecins Dogmatiques, soit parmi les premiers Empiriques; de la même maniere que les Médecins Dogmatiques avoient rêçu, sans y rien changer, les noms que les premiers Empiriques avoient trouvé à propos de donner aux maladies. Tous ces trois ordres de Médecins convenoient aussi ensemble touchant les *concours* dont nous avons parlé, c'est à dire, que les mêmes signes qui servoient aux uns pour conoître & pour distinguer les maladies, servoient aussi aux autres; mais voici la difference essentielle qu'il y avoit d'ailleurs entre les Empiriques, tant du premier que du second rang, & les Dogmatiques, c'est que ceux-ci ne se contentoient pas de conoître les maladies par le concours des accidens qui en désignoient l'espece, ils vouloient de plus pénetrer dans les causes de ces accidens, au lieu que les autres ne s'embarassoient point l'esprit de cette recherche, & s'occupoient uniquement à celle des remedes, comme on le verra plus particulierement dans la suite.

Les Empiriques avoient aussi pour cela recours à *l'Histoire*, qui contenoit, comme on l'a dit, & la description des maladies avec toutes leurs circonstances, & une relation exacte de tous les remedes que l'on avoit trouvé d'un bon effet. Cela étant ils avoient grand interêt de prendre garde que les Observations, dont leur Histoire étoit composée, eussent été faites & recueuillies par des gens *de bonne foi*, & *capables de bien observer*. Ils se précautionnoient pour ce sujet de deux manieres. Ils donnoient premierement beaucoup à la réputation des Auteurs, qui leur servoit de garant en cette rencontre. *Hippocrate*, par exemple, en étoit mieux crû *qu'Andreas*, parce que le premier passoit géneralement pour un homme du caractere qu'ils demandoient, au lieu que le dernier étoit regardé [12] comme un menteur. La seconde précaution que les Empiriques prenoient, c'est qu'ils s'attachoient, autant qu'ils leur étoit possible, à ce qui avoit été remarqué par plusieurs, qui assurassent tous avoir vû la même chose en diverses occasions; en sorte que c'étoit là une espece de confrontation de témoins, & de quelque Secte que fussent ces témoins cela n'importoit point aux Empiriques, qui ne prenoient que les faits, & laissoient les raisonnemens.

Voila quelle étoit la méthode des Empiriques. Comme elle n'étoit fondée que sur des choses évidentes, & qui paroissent de même à tout le monde, il ne falloit, selon eux, faire usage que des *sens* & de la *mémoire* dans l'exercice de leur art. Ou s'il s'agissoit de raisonner, c'étoit d'une maniere si simple

12 *Voyez ci-dessus, Part. 2. liv. 1. chap. 7.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

qu'on n'étoit pas sujet à se tromper. Il ne falloit tirer que certaines conséquences tout à fait naturelles, & qui se présentent d'elles mêmes. Un de leurs Auteurs appelloit cette espece de raisonnement *Epilogisme*, comme qui diroit *conclusion*.

Les Médecins Dogmatiques convenoient bien avec les Empiriques de tous les moyens de conoître, ou de guérir les maladies, desquels on a parlé, mais ils en ajoûtoient un quatrieme qui étoit *l'Indication*; par lequel, selon eux, on devoit commencer, comme par le fondement de toute la méthode de traiter les maladies. Ce qu'ils appelloient Indication n'est autre chose 13 *qu'une Insinuation de ce qui doit être fait pour guérir un malade, tirée de la nature de sa maladie, des causes de cette maladie, & des diverses circonstances qui l'accompagnent, sans avoir aucun égard à l'experience.* 14 Les Empiriques n'avoient garde d'avoir recours à ce moyen, qui supposoit la conoissance des *causes* des maladies, qu'ils jugeoient inutile, & même capable de jetter dans des erreurs qui influent sur la pratique, sur tout quand on recherchoit les causes *cachées*. On verra de quelle maniere les Médecins, de ces deux partis, s'attaquoient & se defendoient, à cet égard, dans les deux discours suivans; où Celse rapporte les principales raisons, qu'ils disoient de part & d'autre.

CHAPITRE III.

Raisonnement des Médecins Dogmatiques, pour défendre leur méthode contre celle des Empiriques.

„ 1 LEs Médecins Dogmatiques soûtenoient, qu'il est nécessaire d'avoir conoissance des *causes cachées* des maladies, aussi bien que des *évidentes*; qu'il „ faut savoir comment se font *les actions naturelles* & *les diverses fonctions du corps „ humain*, ce qui suppose nécessairement la conoissance des *parties intérieures*. „ Ils appelloient *causes cachées* celles qui concernent les élémens ou les principes „ dont nos corps sont composez, & ce qui fait la bonne ou la mauvaise santé. Il „ est impossible, disoient-ils, qu'on puisse savoir comment il faut s'y prendre „ pour guérir une maladie, si l'on ignore d'où elle vient, puis qu'il est sans doute „ qu'il faut autrement se conduire, si les maladies en général viennent de l'excès ou du défaut de l'un des quatre élémens, comme quelques Philosophes „ l'ont crû; autrement, si tout le mal vient des humeurs, comme l'a crû Hérophile; autrement, si c'est aux esprits qu'il faille s'attacher, 2 selon la pensée d'Hippocrate; autrement, si le sang 3 se transvasant des veines qui sont destinées à le „ contenir dans celles qui ne doivent contenir que des esprits, il excite de l'inflammation, & si cette inflammation produit le mouvement extraordinaire du sang qu'on

13 On verra plus particulierement ce que c'est que *l'Indication* & de quel usage elle est, quand on en sera à Galien.

14 *Voyez dans ce même livre, chap. 5.*

1 *Cels. præfat. lib.* 1.

2 On peut inferer de ce passage que Celse a crû que le livre *de Flatibus* étoit veritablement d'Hippocrate.

3 *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 1. chap. 3.*

Digitized by Google

,, qu'on remarque dans la fievre, selon l'opinion d'Erasistrate; autrement
,, enfin, si c'est par le moyen des [4] *petits corps* qui s'arrêtent dans des passa-
,, ges invisibles & qui bouchent le chemin, comme l'assure Asclépiade. Ce-
,, la supposé, il faut nécessairement convenir que celui de tous ces Médecins
,, qui ne se trompera point dans la premiere origine de la cause des maladies
,, reüssira le mieux dans leur cure.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

,, Les Dogmatiques ne nioient pas que *les Experiences* ne fussent aussi né-
,, cessaires, mais ils assuroient que ces experiences ne pouvoient se faire &
,, n'avoient jamais été faites que par *le raisonnement*. Ils ajoûtoient, qu'il est
,, vraisemblable que les premiers hommes, ou ceux qui se sont les premiers
,, mêlez de la Médecine, n'avoient pas d'abord conseillé aux malades la pre-
,, miere chose qui leur étoit venue dans l'imagination; mais qu'ils y avoient
,, pensé plus d'une fois, & que l'expérience & l'usage leur avoient ensuite
,, fait conoitre s'ils avoient raisonné juste, ou s'ils avoient bien conjecturé.
,, Qu'il importoit peu que l'on dît que la pluspart des remedes avoient été ex-
,, périmentez dès le commencement, pourvû que l'on convînt que les essais
,, qu'on en avoit faits étoient une suite *du raisonnement de ceux qui avoient essayé*
,, *ces remedes*.

,, Ils disoient de plus, que l'on voyoit souvent arriver de *nouvelles sortes de*
,, *maladies*, pour lesquelles l'usage ou l'expérience n'avoient encore rien ensei-
,, gné; & qu'ainsi il étoit nécessaire de prendre garde d'où elles étoient ve-
,, nues, & comment elles avoient commencé, sans quoi il n'y avoit personne
,, qui pût savoir pourquoi il se serviroit en cette rencontre d'une chose plutôt
,, que d'une autre. Voila, selon les Dogmatiques, quelles sont les raisons
,, pour lesquelles il faut s'attacher à la recherche des *causes cachées*. Quant
,, aux *causes évidentes*, qui sont d'une nature à pouvoir être découvertes &
,, conues de tout le monde, & où tout la science consiste, par exemple, à sa-
,, voir si le mal est venu de chaud ou de froid, pour avoir eu faim, ou pour
,, avoir trop mangé, & choses semblables, ils avoüoient qu'il falloit nécessai-
,, rement être informé de tout cela, & y faire les réflexions convenables,
,, mais ils ne croyoient pas qu'il fallût simplement s'en tenir là.

,, Ils disoient encore, à l'égard des *actions naturelles*, qu'il falloit que l'on
,, sût, pourquoi & comment nous recevons l'air dans nos poumons, &
,, pourquoi il en sort après y être entré; pourquoi nous prenons des alimens,
,, & comment ils se préparent, & se distribuent ensuite par tout le corps;
,, pourquoi les arteres s'élevent & s'abbaissent; quelles sont les causes des
,, veilles, & du sommeil &c. & ils soûtenoient qu'on ne pouvoit point re-
,, medier aux incommoditez qui regardent ces fonctions, si l'on ne savoit
,, rendre raison de toutes ces choses. Pour donner un exemple de cela tiré
,, de la *préparation des alimens*; ou ils se *broyent*, disoient ces Médecins, dans
,, l'estomac, comme l'a crû Erasistrate; ou ils s'y *pourrissent*, selon le senti-
,, ment de Plistonicus, disciple de Praxagore; ou ils s'y *cuisent*, par l'effet
,, d'une chaleur particuliere, si Hippocrate a bien rencontré; ou toutes ces
,, opinions sont également fausses, s'il en faut croire Asclépiade, & *rien ne se*
,, *cuit*, mais les matieres se portent & se distribuent par tout le corps *crues* &

H 2 ,, comme

4 On verra ce sentiment plus au long dans le livre suivant. Asclépiade n'étoit pas encore du temps de Sérapion & de Philinus, mais Celse fait parler ici les Empiriques en géneral, les raisons des derniers étant les mêmes que celles des premiers.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

„ comme on les a prises. Sur ces divers sentimens, il faut convenir que l'on „ doit donner d'autre nourriture aux malades, si celui d'Hippocrate est veritable, & d'autre si celui d'Erasistrate ou des autres est mieux fondé. S'il faut „ que les viandes soient broyées, on doit choisir celles qui se broyent plus aisément; si elles se pourrissent, il faut prendre celles qui sont plus faciles à „ pourrir; si c'est la chaleur qui les cuit, il faut s'attacher à celles qui sont les „ plus propres à exciter cette chaleur; mais si rien ne se cuit ni ne se change, „ il ne faut pas se donner tant de peine, ou il faut plutôt s'attacher aux vian- „ des qui changent le moins de nature.

„ Ils soûtenoient enfin, que comme les douleurs & les maladies les plus „ considerables viennent des *parties internes*, il est impossible qu'on y apporte „ du remede sans conoitre ces parties. Qu'il étoit par conséquent nécessaire „ *d'ouvrir les corps des morts* & d'examiner leurs entrailles; qu'il seroit même „ encore plus à propos d'imiter 5 Hérophile & Erasistrate, qui avoient dis- „ sequé tout vifs des criminels condannez à la mort, & que les Rois leur „ avoient fait remettre; ce qui avoit procuré à ces Médecins la satisfaction de „ voir à découvert, même avant que ces malheureux expirassent, ce que la „ Nature tenoit auparavant caché, & de considerer la situation, la couleur, „ la figure, la grandeur, l'ordre, la dureté, la mollesse, l'âpreté, ou le „ poliment, les éminences & les cavitez de chaque partie; pour savoir ce „ qui reçoit, & ce qui est reçu &c. Ils ajoûtoient, qu'il n'est pas possible, „ lors que quelcun souffre de la douleur au dedans du corps, de savoir ce qui „ lui fait mal, si l'on ne fait précisément la situation de chaque viscere & de „ chacune des parties internes, & qu'il ne se pouvoit pas faire qu'on guérit „ une partie malade sans la conoître. Que lors que les entrailles d'un blessé „ sortent ou paroissent par la playe, celui qui ignore la couleur que doit avoir „ la partie saine ne sauroit discerner ce qui est en bon état d'avec ce qui est „ corrompu ou alteré, & par conséquent n'y peut point remédier; qu'au „ contraire, on y appliquera surement des remedes, si l'on a conoissance de l'état „ naturel des parties offensées; & qu'en un mot ce n'est pas une cruauté, „ comme quelques uns le croyent, de chercher des remedes pour une infi- „ nité d'innocens, en faisant souffrir un petit nombre de scélerats.

CHAPITRE IV.

Réponse des Médecins Empiriques.

„ LEs *Empiriques disoient au contraire*, qu'ils ne faisoient profession de co- „ noitre que *les causes évidentes*, estimans que toutes les questions qui re- „ gardent 1 *les causes obscures*, ou *les actions naturelles*, sont superflues, par- „ ce que la Nature est d'elle même incompréhensible. On ne pouvoit, di- „ soient ils, leur nier cette verité, si l'on faisoit réflexion sur la diversité des „ sentimens de ceux qui avoient disputé de ces matieres; puis que ni les Phi- „ losophes

5 *Voyez le livre précedent.*

1 Galien (*de sectis, cap. 5.*) dit que les Empiriques soûtenoient qu'on ne peut donner aucune démonstration des choses qui sont d'elles mêmes incertaines.

„ losophes ni les Médecins eux-mêmes n'étoient pas d'accord. Pourquoi, ajoû- *Secte*
„ toient ils, en croiroit-on plûtôt Hippocrate qu'Hérophile, ou Hérophile *Empi-*
„ qu'Asclépiade? Si l'on se veut payer de *raisonnemens*, il se peut faire que ce *rique*
„ que les uns & les autres diront paroîtra vraisemblable. Si l'on demande *dans le*
„ *des cures*, il se trouvera que tous en ont fait, & ainsi on ne pourra point *Siecle*
„ savoir de quel côté se ranger. Que s'il suffisoit de *raisonner*, pour être Mé- *xxxviij*
„ decin, il n'y auroit point de plus habiles Médecins que les Philosophes; *& sui-*
„ mais que, par malheur, *la science de guérir* leur manquoit, quoi qu'ils eus- *vans.*
„ sent *des raisonnemens* de reste. Que les moyens que la Médecine employoit
„ étoient differens selon la nature des lieux, qu'il falloit d'autres remedes à
„ Rome, d'antres en Egypte, & d'autres dans les Gaules; ce qui ne devroit
„ pas être, si les causes des maladies étoient pas tout les mêmes. Que les cau-
„ ses étoient souvent manifestes, comme cela se void dans les playes; mais
„ qu'il ne sensuit pas de là que les remedes, qu'on y doit apporter, soient éga-
„ lement apparens, ou faciles à trouver. Si donc la conoissance des causes
„ qui sont évidentes ne peut pas suggerer les remedes dont il faut se servir,
„ quelle apparence que les causes qui sont cachées, obscures & douteuses,
„ nous puissent donner davantage de lumiere? & si ces dernieres causes sont
„ incertaines & presque incompréhensibles, n'est-on pas mieux fondé d'atten-
„ dre du secours des choses assurées, & qui ont été expérimentées en diverses
„ occasions, comme cela se pratique dans tous les autres Arts? Qu'un La-
„ boureur ou un Philosophe ne devenoient pas plus habiles gens dans leur
„ mêtier par des *disputes*, mais par *l'usage* & *l'expérience*. Que l'on pouvoit
„ certainement conclurre que toutes ces *questions difficiles* n'appartenoient point
„ à la Médecine, par cela même que ceux qui avoient des opinions fort dif-
„ ferentes sur ce sujet ne laissoient pas de tirer également d'affaires leurs ma-
„ lades; ce qui n'arrivoit ainsi que parce qu'ils ne s'attachoient pas dans la
„ pratique aux *causes cachées*, mais qu'ils s'en tenoient aux expériences qui leur
„ avoient autrefois réüssi. Que la Médecine ne devoit pas son origine à des
„ questions de cette nature, mais à des expériences semblables à celles dont
„ on vient de parler.

„ Quelques uns des malades, continuoient ils, qui étoient au commence-
„ ment sans Médecins, prenoient beaucoup de nourriture les premiers jours
„ de leur maladie, parce qu'ils ne manquoient pas d'appetit; d'autres ne man-
„ geoient rien du tout, parce qu'ils étoient dégoutez; sur cela on remarqua
„ que ceux qui n'avoient rien pris s'étoient mieux trouvez. Quelques-uns
„ avoient mangé étant dans un accès de fiévre; d'autres avoient mangé un peu
„ auparavant; & d'autres après que la fiévre les avoit quittez; on prit garde
„ que ceux qui avoient attendu la fin de l'accès avoient été les premirs guéris.
„ De semblables choses étant arrivées fort souvent, il s'étoit rencontré des per-
„ sonnes soigneuses qui avoient fait des *observations* de ce qui avoit le mieux
„ réüssi, & qui dans la suite avoient conseillé à d'autres malades de pratiquer
„ la même chose. Qu'ainsi la Médecine étoit née des *essais* qui s'étoient faits,
„ tantôt *au bien des malades*, tantôt *à leur préjudice*, & qu'elle avoit premiere-
„ ment appris à leurs dépens à discerner ce qui étoit *pernicieux* d'avec ce qui
„ étoit *salutaire*; & que les remedes propres à chaque maladie ayant été trouvez
„ peu à peu par cette méthode, les hommes avoient commencé à *raisonner*, &
„ à chercher pourquoi ces remedes operoient de telle ou de telle maniere; que la
„ Médecine n'avoit pas été inventée après les raisonnemens, mais les raisonne-
„ mens après la Médecine. Les Médecins Empiriques demandoient encore aux

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

„ Dogmatiques, si les raisonnemens leur enseignoient la même chose que les „ expériences, ou s'ils enseignoient le contreire? & là-dessus ils disoient, „ que si les raisonnemens suggeroient la même chose, ils étoient superflus, „ & que si l'on en inferoit quelque chose qui fût contraire à l'expérience, ils „ étoient préjudiciables. Qu'à la verité il avoit été nécessaire au commence- „ ment de faire des essais avec beaucoup de soin & de peine, mais que de „ leur temps il y en avoit assez de faits, sans qu'il en fallût faire de nouveaux, „ aux dépens, comme il a déja été dit, des pauvres malades, & qu'on n'avoit „ qu'à joüir du travail des Anciens.

„ Qu'il ne failloit pas croire qu'il arrivât *de nouveaux genres de maladies*, ou „ qui demandassent une *nouvelle Médecine*; mais que s'ils survenoit quelque „ espece de mal que l'on ne conût pas, il n'étoit pas besoin de recourir d'abord „ à quelque cause obscure, mais qu'en ce cas un habile Médecin devoit re- „ garder à quelle maladie de celles qu'on void ordinairement ce nouveau mal „ avoit du rapport, & essayer les remedes qui ont réüssi en semblable ren- „ contre.

„ Ils disoient de plus, qu'ils étoient bien éloignez de croire qu'un Médecin „ pouvoit se passer de raisonner, ou qu'un animal sans raison pût pratiquer la „ Médecine, quoi qu'ils fussent persuadez que les conjectures qu'on tiroit des „ causes cachées & obscures ne faisoient rien au fait; puis qu'il importoit de „ découvrir non pas ce qui fait la maladie, mais ce qui la guérit; & qu'on „ n'a que faire de savoir comment se fait la coction ou la digestion des ali- „ mens, pourvû qu'on sache quels sont ceux qui se cuisent ou se digerent le „ mieux. Qu'il étoit de même inutile de rechercher comment & pourquoi „ nous respirons, mais qu'il falloit plûtôt travailler à avoir des remedes pour „ la toux, la courte haleine, & les autres incommoditez qui regardent la re- „ spiration. Qu'il ne falloit pas se peiner à découvrir pourquoi les arteres „ battent, mais plutôt à conoître ce que marquent les divers changemens qui „ arrivent à leur battement, ce qui s'apprend par l'expérience. Qu'à l'égard „ de toutes les autres questions que les Dogmatiques proposoient, on pouvoit „ disputer de part & d'autre, avec une égale probabilité, & que pour l'ordi- „ naire ceux qui avoient le plus d'esprit, ou qui parloient le mieux, l'empor- „ toient. Or ce ne sont pas les beaux discours qui guérissent les maladies, „ ce sont les remedes; & s'il arrivoit qu'un muet en eût de bons, & que „ l'expérience lui en eût appris le véritable usage, ce muet-là ne seroit-il „ pas un plus grand Médecin qu'un homme qui auroit l'usage de la langue, „ & qui ignoreroit celui des remedes?

„ Les Empiriques soûtenoient enfin que les Médecins Dogmatiques ne „ s'attachoient pas seulement à des choses inutiles ou superflues, mais qu'ils „ choquoient même visiblement les principes de l'humanité. A quoi bon, „ disoient les premiers, dissequer des hommes tout vifs, & faire de la Mé- „ decine, qui doit servir au salut du genre humain, un cruel instrument de „ sa destruction, si par des voyes si horribles on ne peut pas même décou- „ vrir tout ce qu'on souhaiteroit; & si l'on peut au contraire en apprendre „ autant qu'il faut qu'on en sache, sans commettre aucun crime? 2 Ni la cou- „ leur,

2 On trouve cette méme pensée dans le passage de Tertullien qu'on a cité au sujet d'Hérophile, & elle se trouve encore dans Ciceron; *Corpora nostra non novimus, qui sint situs partium, quam vim quaque pars habeat ignoramus; itaque Medici ipsi, quorum intererat ea nosse, aperuerunt ut viderentur, nec eò tamen, ajunt Empirici, notiora esse illa; quia fieri possit ut patefacta & detecta mutentur.* Academic. quæst. lib. 4.

„ leur, ni la molleſſe, ou la dureté, ni la pluſpart des choſes de cette natu- *Secte*
„ re ne ſe rencontrent point ſemblables, dans un corps qu'on a ouvert, à ce *Empi-*
„ qu'elles ſont dans un corps entier. Car ſi la crainte, la douleur, l'abſti- *rique*
„ nence du manger, ou le trop de nourriture, la laſſitude, & mille autres le- *dans le*
„ geres incommoditez, ſont bien capables de faire du changement à cet égard *Siecle*
„ dans les corps des perſonnes qu'on ne diſſeque pas; comment voulez-vous *xxxviij*
„ que les parties du dedans, qui ſont extrémement tendres & qui peuvent *& ſui-*
„ être alterées par l'air ou par la lumiere ſeule à laquelle elles n'ont jamais été *vans.*
„ expoſées, ne changent point au même égard ſous le couteau, & ſous des
„ playes douloureuſes & cruelles, & qu'il n'arrive pas encore un plus grand
„ changement par la mort? Qu'y a-t-il de plus ridicule que de s'imaginer que
„ les choſes doivent être les mêmes dans un homme mourant, ou même dé-
„ ja mort, qu'elles étoient lors qu'il vivoit? On peut veritablement ouvrir le
„ bas ventre, & parcourir tous les viſceres qu'il contient, pendant que l'homme
„ reſpire; mais dabord qu'on a déchiré le diaphragme, cet homme n'ex-
„ pire-t-il pas à l'inſtant? Voila pourtant le ſeul moyen, par lequel le cœur &
„ les parties qui l'environnent ſe préſentent enfin aux yeux du Médecin ho-
„ micide, non point dans l'état où elles étoient pendant la vie, mais telles
„ qu'elles doivent être après la mort; & ainſi tout ce que ce Médecin, ou
„ plûtôt ce bourreau, a avancé, c'eſt d'avoir égorgé un homme de la maniere
„ du monde la plus cruelle, ſans qu'il ſache pour cela comment les parties qu'il
„ voit étoient faites, avant que l'homme expirât. Les Empiriques ajoûtoient
„ que s'il y avoit quelque partie du dedans qui ſe pût voir, l'homme étant en-
„ core en vie, le hazard fourniſſoit aux Médecins aſſez d'occaſions pour ce-
„ la; lors, par exemple, qu'un Gladiateur, dans un Cirque, ou un ſoldat,
„ dans une bataille, ou un voyageur attaqué par des voleurs, avoient reçu
„ de grandes bleſſures. Que c'étoit là un légitime moyen de s'inſtru re de la
„ ſituation, de la figure des parties, & des autres choſes qu'on peut ſavoir
„ ſur ce ſujet, par des actes de pitié & d'humanité, & non par une déteſta-
„ ble cruauté; & en recherchant non de donner la mort, mais de conſerver
„ la vie. Ils prétendoient même qu'il n'étoit pas néceſſaire de mettre en pie-
„ ces les cadavres, & il diſoient que ſi cela n'avoit rien de cruel c'étoit du
„ moins une ſaleté; en un mot que les choſes étant, comme on l'a déja re-
„ marqué, fort changées dans un corps mort, il valoit mieux s'abſtenir
„ d'y toucher, & ſe contenter de ce qu'on pouvoit apprendre, en tâchant de
„ guérir ceux qui étoient vivans.

CHAPITRE V.

Jugement de Celſe ſur la Diſpute des Empiriques & des Dogmatiques, & quelques additions au ſyſtéme des premiers.

VOila de quelle maniere Celſe fait parler les Dogmatiques & les Empiriques. Il ſemble qu'il plaide beaucoup mieux la cauſe de ceux-ci, que celle des autres dont il ne rapporte pas les meilleures raiſons; neanmoins dans le jugement qu'il en fait, il tient un milieu entre ces deux partis; voici quel eſt ſon ſentiment là-deſſus. A la verité il croit qu'il n'y a rien qui contribue plus à la gueriſon des maladies, qui eſt le principal but de la Médecine, que *l'expérience*,

Digitized by Google

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

périence, & que les raisonnemens tirez des choses obscures n'appartiennent pas proprement à l'art de guérir les maladies, mais qu'il ne faut pourtant pas nier que l'étude ou la méditation des choses naturelles ne serve beaucoup à ouvrir l'esprit d'un Médecin. Qu'il est vraisemblable que si l'application qu'Hippocrate & Erasistrate, qui ne se sont pas contentez de traiter des fébricitans ou de penser des playes, ont eüe pour la Physique & pour tout ce qui en dépend, ne les a pas fait Médecins, à proprement parler, ils se sont du moins rendus plus grans Médecins par ce moyen, qu'ils n'auroient été sans cela. Que si l'on objecte que les *raisonnemens* trompent, on peut répondre qu'il est des occasions où les *experiences* ne trompent pas moins. Qu'il n'y a donc point de doute que l'on ne doive raisonner dans la Médecine, mais que cela n'empêche pas que l'on ne doive tirer ses principales instructions de ce qui est évident, *rejettant tout ce qui est obscur hors de l'art, mais non pas hors de la pensée de l'ouvrier ou du Médecin.* Celse conclut enfin que c'est une chose cruelle & même superflue d'ouvrir des hommes vivans, mais qu'il est nécessaire de s'instruire sur des corps morts; & qu'à l'égard de ce qu'on ne peut apprendre que sur des personnes vivantes, la longue expérience avoit montré par une voye plus douce, quoi que plus lente, ce qu'il faut que l'on en sâche.

On peut inferer de ce que dit cet Auteur, qui vivoit sous Tibere, comme on le verra ci-après, que de son temps on faisoit des dissections de cadavres humains; mais il y a de l'apparence que cela se pratiquoit assez rarement, comme on le prouvera quand on en sera à Galien, qui est venu environ cent ans après Celse. Il y a une autre remarque à faire, sur ce que celui-ci veut que les Empiriques admissent *les causes évidentes* des maladies. Il faut savoir que ces Médecins faisoient bien profession de rechercher ces sortes de causes, mais ce n'étoit pas pour en tirer des inductions qui marquassent les remedes qu'il y avoit à faire. Les Empiriques ne s'informoient des causes évidentes & des causes externes, que comme des autres circonstances des maladies; elles leur tenoient simplement lieu de signes, & elles faisoient partie de ce qu'ils appelloient [1] *le concours* des accidens, qui étoit ce qui leur désignoit l'espece de la maladie; l'exemple suivant fera mieux concevoir leur pensée. Si un homme qui avoit été mordu d'un *chien enragé*, se présentoit à un Empirique, ce Médecin ne se contentoit pas d'examiner la playe, qui dans le commencement n'étoit pas differente de celle qu'auroit causée la morsure d'un autre chien; il s'informoit de plus si celui qui avoit mordu cet homme n'étoit point enragé, & ayant sû qu'il l'étoit, il en inferoit qu'il ne falloit pas traiter cette playe comme une playe simple, mais qu'il falloit y appliquer les médicamens, que l'expérience avoit fait conoître propres pour guérir celles qui sont faites par des chiens enragez, & qu'il étoit d'ailleurs nécessaire que le malade prît intérieurement les remedes que la même expérience avoit découvert aux Médecins qui avoient auparavant traité de semblables maladies.

Les Médecins Dogmatiques se conduisoient de la même maniere, pour ce qui regarde la pratique; c'est à dire, que les remedes qu'ils employoient étoient les mêmes que ceux des Empiriques, mais les premiers raisonnoient differemment. Comme ils supposoient que le venin des chiens enragez, de quelque nature qu'il soit, agit en passant de la superficie au centre du corps, ou en s'insinuant

---

1 *Voyez ci-dessus, chap. 2. &, Gal. method. medend. lib. 4. cap. 3.*

ſinuant du dehors au dedans, 2 ils tâchoient d'arrêter ſon cours, & de le rappeller ou de l'attirer inceſſamment par l'endroit qui lui avoit donné entrée. Dans cette vüe ils faiſoient des ligatures, ils ſcarifioient le tour de la playe, ou ils la dilatoient, ils y appliquoient des ventouſes & des attractifs, ils la tenoient long-temps ouverte, ils donnoient intérieurement des expulſifs, le tout pour ſuivre l'indication tirée de la cauſe du mal, qui ſe portant, comme il a été dit, vers le centre du corps, demande ou indique qu'on face une révulſion la plus promte qu'il ſe peut & qu'on l'attire au dehors ſans perte de temps. Les Dogmatiques alloient plus avant; ils faiſoient tous leurs efforts pour découvrir la nature du venin, ou de la cauſe des accidens qui ſurviennent en cette occaſion. Ces accidens, diſoient ils, n'ont aucun rapport avec ceux qui dépendent d'un excès ou d'un défaut de chaleur, de froid, d'humidité, ou de ſechereſſe, ni avec ceux que cauſent les autres qualitez ſenſibles, il faut donc que ces accidens ſoient cauſez par un venin qui agit *par toute ſa ſubſtance*, & qui demande par conſequent des remedes qui operent par toute leur ſubſtance, tels que ſont les *Antidotes*. Enfin le dernier retranchement de ces Médecins, lors qu'ils n'étoient pas ſatisfaits de la maniere d'expliquer les effets & la nature du venin dont il s'agit, c'étoit de dire qu'il ſuffiſoit que l'expérience eût montré les remedes qu'il falloit lui oppoſer. Les Empiriques, qui faiſoient les mêmes remedes, laiſſoient aux Dogmatiques toutes leurs autres raiſons & n'employoient que la derniere. Ils ſe ſervoient, diſoient ils de tels, ou de tels remedes parce qu'on les avoit ſouvent donnez avec ſuccès, pour prévenir, ou pour guérir la rage. Ils diſoient la même choſe à l'égard de toutes les autres maladies. Quand on leur demandoit pourquoi ils n'entreprenoient par de réduire d'abord une jambe diſloquée lors qu'il y avoit un ulcere, ou une playe à l'endroit de la diſlocation? C'eſt, répondoient ils, parce qu'on a obſervé qu'il ſurvient des convulſions quand on fait la réduction en ce cas là; & ſi on demandoit une ſeconde fois pourquoi cela arrivoit ainſi? ils répondoient nettement qu'ils n'en ſavoient rien, & qu'ils ne s'en mettoient pas en peine parce, que cela ne fait rien à la cure. En un mot ils ne recherchoient jamais les *cauſes cachées*, ils n'en tiroient jamais *d'indication*, & ils ne s'attachoient même aux *cauſes évidentes* que comme à des moyens de diſcerner les eſpeces des maladies, ſans raiſonner aucunement ſur la maniere dont ces cauſes agiſſent. On trouvera dans le chapitre ſeptiéme une objection que les Médecins Dogmatiques faiſoient aux Empiriques touchant l'invention des remedes.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.

CHAPITRE VI.

Reflexions d'un Médecin moderne ſur le jugement de Celſe, & ſur la diſpute dont on vient de parler.

Je ne puis m'empêcher d'inſerer ici les réflexions d'un Médecin de mes amis qui trouve celles de Celſe fort judicieuſes, mais qui croit que la diſpute dont il

2 *Voiez ci deſſus liv. 1. chap. 4.*

Secte Empiri que dans le Siecle xxxviij. & suivans.

il s'agit est assez importante pour demander que l'on étende un peu davantage ce que cet Auteur a dit en deux mots.

Il faut avoüer, dit nôtre ami, qu'il n'y a rien de plus absurde que le projet des Empiriques anciens de vouloir bannir le raisonnement de la Médecine, si l'on prend cette proposition dans un sens absolu. L'on convient que l'expérience est le veritable fondement de cet art, mais bien loin qu'elle exclue le raisonnement, elle ne sauroit être juste sans lui; le raisonnement établit la validité de l'expérience, aussi bien que l'experience confirme le raisonnement. Le hazard a veritablement pû fournir occasion de faire diverses expériences, mais cela n'empêche pas qu'on n'en doive du moins un aussi grand nombre au raisonnement; il semble même que celles qui sont un fruit du raisonnement doivent passer de beaucoup les autres. La Chirurgie en particulier se trouvera presque toute fondée sur cette derniere sorte d'experience. Le hazard n'a pas fait que l'on se soit avisé de coudre les bords d'une playe pour les rapprocher & pour les faire rejoindre; & encore moins que l'on ait entrepris de tirer une pierre de la vessie en y faisant une incision. Outre la nécessité du raisonnement qui paroît tout à fait évidente, dans l'un & dans l'autre des cas proposez, on void que le dernier suppose même la conoissance Anatomique de la partie; puis qu'on n'a pû choisir le col de la vessie, préferablement au fond, pour y faire une ouverture, que parce que l'on a sû que le premier endroit étant charnu, pourroit plus aisément se consolider, ce qu'on n'avoit pas lieu d'attendre de l'autre qui n'est que membraneux.

Cette derniere réflexion detruit une seconde erreur des Empiriques qui regardoient l'Anatomie comme une chose inutile. On a pû veritablement apprendre diverses choses, touchant la situation & la disposition des parties internes du corps en pensant des blessures; & il est probable que les plus anciens Médecins n'ont guerre avancé dans la conoissance de ces parties que par cette voye, mais comme on ne doit pas s'en tenir à ce qu'ils ont dit là-dessus, sans l'avoir vû, & que chaque particulier qui se voüe à la Médecine a interêt de s'instruire par lui-même le plus tôt qu'il peut, c'est une chose ridicule de lui proposer de le faire par une voye lente & incertaine, pendant que l'Anatomie en fournit une plus promte & plus sure. On ne s'arrêtera pas plus long-temps à refuter les Empiriques sur ces deux chefs, ni sur ce qu'ils soûtenoient que la conoissance de la cause d'une maladie n'indique jamais le remede, qui est ce qui les obligeoit à croire que l'on pouvoit se passer, & du raisonnement, & de l'Anatomie, ils avoient assurément tort si l'on rend au pied de la lettre ce qu'ils ont dit, ou ce qu'on leur fait dire là-dessus. Mais ne pourroit on point donner à leur opinion un certain sens qui la feroit paroître plus raisonnable qu'elle ne le semble d'abord? C'est ce que je vais essayer de faire, ou du moins de marquer le milieu qu'ils auroient dû tenir.

1 Galien dit qu'Hérophile fournit occasion à Philinus d'établir la Secte Empirique. Il y a apparence que ce fut parce que le premier donnoit plus aux médicamens que les Médecins précedens n'avoient fait, & parce qu'il avoüoit que l'on ne conoit guere distinctement que les causes des maladies des parties organiques. Cette derniere raison put porter Philinus à envisager tout ce que les Médecins avoient dit, sur les causes des maladies en géneral comme quelque chose de fort incertain. Il pouvoit encore se confirmer dans cette opinion voyant qu'Hip-

---

1 *Voyez ci dessus, liv. 2. chap. 1.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

qu'Hippocrate n'avoit pas toujours été suivi à cet égard par ceux qui étoient venus après lui ; que Polybe même, gendre de ce grand Médecin, avoit eu son systeme particulier, & que Diocles & Proxagore avoient aussi eu leurs opinions à part, quoi que les remedes de tous ces Médecins fussent à peu près les mêmes. Mais ce qui dut particulierement déterminer cet Empirique à prendre le parti qu'il prit, c'est que les Médecins de son temps, à force de vouloir raisonner sur les causes des maladies, étoient venus jusques à condanner de grands remedes qui avoient été pratiquez avec succès de temps immémorial ; & pourquoi les condannoient ils ? parce que ces remedes ne s'accordoient pas avec leurs systemes sur les causes des maladies. Les suites de ce désordre étoient d'autant plus à craindre, que plus on croyoit acquerir de lumiere & plus il sembloit qu'on s'éloignât de l'expérience. Nous ne savons pas si Chrysippe, 2 qui fut celui qui se déclara le premier contre *la saignée* & contre *la purgation*, entendoit l'anatomie, mais 3 son disciples Erasistrate, qui y avoit fait de grands progrès, ne laissa pas d'embrasser le même sentiment, quoi qu'il semblât d'ailleurs ennemi des grands raisonnemens. Philinus réfléchissant sur tout cela, & voyant de plus que tout ce qu'il avoit appris lui-même d'Hérophile, qui étoit encore plus habile Anatomiste qu'Erasistrate, ne le rendoit pas plus savant dans l'art de guérir les maladies, il se crut bien fondé à conclurre qu'il étoit inutile de rechercher leurs causes, & même que l'Anatomie n'étoit pas pour cela d'un grand secours, en un mot, qu'il ne falloit pas tant raisonner, & qu'il n'y avoit pour tout que l'expérience qui fit le Médecin.

La pensée de cet Empirique paroîtra d'abord absurde, mais si on l'examine d'un certain côté on ne laissera pas d'y trouver quelque chose d'assez bien suivi, pourvû que l'on se déface des préjugez que l'on pourroit avoir. On croit ordinairement qu'il faut conoître une maladie pour la pouvoir guérir, selon la maxime commune, qui dit *qu'une maladie conue est à demi guérie*. On s'imagine même qu'un Médecin doit conoître jusqu'aux causes les plus prochaines & les plus immédiates des maladies; & qu'il ne suffit pas, par exemple, de savoir que la fiévre vient d'une agitation extraordinaire des parties du sang, mais qu'il faut encore ne pas ignorer quel est le principe, ou quelle est la premiere cause de ce mouvement. Que ce n'est pas assez de savoir que dans l'Apoplexie un homme se trouve tout d'un coup perclus de tous ses sens, parce que les esprits animaux n'influent pas dans les organes du mouvement & du sentiment, mais qu'il faut être instruit au juste de la nature des matieres qui arrêtent le cours de ces esprits. Que ce n'est rien de conoître que la pierre qui se trouve dans les reins, ou dans la vessie est formée de certaines humeurs qui se durcissent, si l'on ne détermine précisément quelles elles sont, & pourquoi elles se durcissent & se pétrifient de la sorte. L'on croit enfin, en conséquence de ce que nous venons de dire, que la conoissance des causes des dereglemens qui arrivent dans nôtre corps, dépendant nécessairement de celle de son état naturel, l'Anatomie qui nous fournit les principaux moyens pour acquerir cette conoissance, doit être la clef de toute la Médecine.

Il n'y a rien de plus plausible que tout cela, & il seroit effectivement à souhaiter que l'on eût une conoissance exacte & particuliere des causes des maladies, soit par le moyen de l'Anatomie, soit par tous les autres qu'on peut ima-

I 2

2 *Voyez liv. 1. chap. 1.*
3 *Ibidem, chap. 4.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

imaginer; il y a de l'apparence qu'on en pourroit guérir plus aisément une partie; mais on ne prend pas garde d'un côté, que cela se peut plûtôt souhaiter qu'esperer, & de l'autre, que les remedes sont plûtôt trouvez en de certaines rencontres que les causes des maladies ne sont découvertes. Je n'en veux point d'autre preuve que celle que nous fournit *la fiévre*. On s'est donné beaucoup de peine depuis le commencement du monde pour en chercher la cause, sans l'avoir peut-être encore pû trouver; & il est à croire que si l'on avoit autant pris de soin pour découvrir un remede qui la guérit, & qu'on se fût autant, ou plus attaché à expérimenter qu'à raisonner, nôtre siecle n'auroit pas eu l'honneur d'en avoir trouvé un qui prouve clairement, qu'on a plus d'obligation à celui qui l'a le premier essayé, qu'à tous les Médecins qui se sont distillez le cerveau depuis deux mille ans pour trouver la cause de la maladie que ce remede guérit. C'est ici, à mon avis, où les Empiriques triomphent; puis qu'il n'y a rien de si sûr que cette merveilleuse écorce qu'on nous a apportée du Perou, il y a environ cinquante ans, guérit aussi infailliblement les fiévres intermittentes, sans qu'il soit besoin de raisonner, qu'on les manquoit avant qu'elle fut conue, quelques beaux raisonnemens que l'on fût faire sur leurs causes. Si l'on a donc trouvé un remede de cette nature pour cette espece de mal, on ne doit pas désesperer d'en trouver pour les autres. Celui-ci est du moins garant de la possibilité de la chose; & il y a bien de l'apparence que si l'on conoissoit les proprietez de toutes les plantes, sans parler des animaux, & des mineraux, on guériroit la plus grande partie des maladies qui se peuvent guérir, quoi qu'on ne sût point au vrai la cause qui les produit.

Si la guérison des maladies est le seul & l'unique but de la Médecine, on peut dire qu'en ce cas-là on l'auroit atteint, ce qui doit suffire. Et s'il y avoit quelque chose de plus à souhaiter sur ce sujet, il faudroit en abandonner la recherche aux Philosophes, & que les Médecins les laissassent joüir tranquillement de ce qu'ils croiroient avoir trouvé, & se faire fête de leurs découvertes prétendues ou veritables. On pourroit alors dire avec justice que 4 *là où le Médecin finit le Philosophe commence.* On n'auroit plus de sujet de s'étonner, avec 5 Quintus, frere de Ciceron, *de ce que les Médecins ayant trouvé un grand nombre d'herbes & de racines qui servent contre les venins, pour les maladies des yeux, pour les playes &c. ne savent pas encore quelle est la nature de ces plantes, & ne peuvent point rendre raison de la maniere dont elles agissent.* On leur feroit plûtôt dire ce qu'ajoûte 6 un peu plus bas le même Auteur; *Que la Scammonée purge, & que l'Aristoloche, qui a tiré son nom de l'effet qu'on a vû qu'elle produisoit, serve contre la morsure des serpens, c'est ce que je vois, moi qui l'ai experimenté,* 7 *en suite d'un songe qui m'a porté à faire cet essai, & il me suffit d'être assuré de la chose. Si l'on demande comment cela se fait, ou pourquoi cette plante a* cette

4 Ubi definit Medicus, ibi incipit Physicus.

5 Mirari licet quæ sint animadversa à Medicis herbarum genera, quæ radicum ad morsus bestiarum, ad oculorum morbos, ad vulnera, quarum vim atque naturam ratio nunquam explicavit, utilitate & ars est & inventor probatus. *Cicero, de Divinat. lib. 1. cap 7.*

6 Quid scammonea radix ad purgandum, quid aristolochia ad morsus serpentum possit, quæ nomen ex inventore reperit, rem ipsam, inventor ex somnio, video; quod satis est: cur possit nescio. *Ibidem cap. 10.*

7 *Voyez ci-dessus chap. 2.*

cette proprieté? c'est ce que je ne sai pas, & que je me mets fort peu en peine de savoir.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

Les plus judicieux des Empiriques vouloient bien qu'on raisonnât, mais ils ne vouloient pas qu'on allât trop loin. 8 Neoptolemus disoit, *qu'il falloit necessairement qu'il philosophât, mais qu'il couperoit court, n'étant pas d'humeur de philosopher à fond.* Les Empiriques auroient été de son goût. Il faut convenir qu'on peut raisonner assez juste sur certaines generalitez des causes de quelques effets dont nous nous appercevons; mais lors que nous voulons pénétrer jusques aux causes de ces causes, c'est là où nous nous embarrassons ordinairement, & c'est pourtant là ou nous nous picquons de parvenir. Cependant il est certain que la Médecine n'a pas été fondée sur des *raisonnemens abstraits*, ou poussez fort loin, mais sur des raisonnemens simples & naturels, dont les principaux ont été tirez 9 *des choses qui sont du bien & de celles qui sont du mal*; cela a été nuisible au malade, il le faut donc éviter une autre fois; cela au contraire lui a servi, il faut donc le réiterer en semblable cas. Il ne faut qu'avoir le sens commun pour raisonner de cette maniere. L'indication que fournissent les causes évidentes se présente de même fort naturellement. Cet homme se meurt d'une perte de sang; il faut donc pour le secourir tâcher d'arrêter cette perte. Un autre a un flux de ventre qui le consume; il faut des remedes qui le resserrent. Et comme on ne se contente par d'opposer des digues aux torrens, mais qu'on tâche de détourner doucement leur cours; de même, dans l'une & dans l'autre de ces maladies, il faut tâcher de divertir d'un autre côté, & de rappeller le sang ou les humeurs qui sortent en trop grande abondance, en même temps qu'on leur ferme le passage par des astringens. Et si la matiere qui sort marque, par la douleur qu'elle cause, qu'elle est acre & rongeante, il faut joindre à ces remedes les adoucissans, afin que cette matiere n'irritant plus les parties qui la contiennent, elles la puissent plus aisément retenir. Enfin s'il se joint à cela d'autres accidens, il faut y pourvoir selon le même raisonnement.

Il ne faut pas non plus une grande Philosophie, pour discerner en plusieurs occasions *la partie malade*, aussi bien que les diverses *causes* d'un même accident. Un tel ne pouvant pas uriner souffre de grandes douleurs vers les côtez; comme les *reins* sont situez en cet endroit & qu'ils servent à la séparation de l'urine, on peut dire, assurément, que ce qui retient l'urine est dans les reins. Et si, outre les douleurs qu'il sent, il rend quelques gouttes de sang, on juge que le passage est bouché par quelque matiere acre, ou pour l'ordinaire par quelque gravier, dont l'asperité a ouvert quelque petit vaisseau dans le rein, en sorte qu'il en sort du sang. Si dans la même suppression d'urine les douleurs sont au bas ventre, avec dureté & tension de cette partie, ou vers les parties naturelles; ce sera vers le *col de la vessie* où sera arrêté ce qui bouche le passage. La differente situation des *reins* & de *la vessie* indiquera encore des remedes differens. Les reins étant dans un lieu où les médicamens ne peuvent pas être portez immédiatement, il faut se contenter d'évacuer premierement la plénitude des vaisseaux par la saignée, d'où s'ensuit le relâchement des chairs. Il faut en suite dégager & ramollir les boyaux & les

8 Philosophari sibi ajebat necesse esse, sed paucis, nam omnino haud placere. *Tusculanar. quæst. lib. 2. Apuleii Apolog. 1.*

9 *Voyez ci-dessus Part. 1. liv. 3. chap. 14.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxvij. & suivans.

parties les plus voisines, par les lavemens, les purgatifs, & les bains, aussi bien que par les huiles ou les matieres huileuses qui servent d'ailleurs à diminuer la douleur, conjointement avec les autres remedes, que l'experience a fait conoitre propres pour produire ce dernier effet, afin que par tous ces moyens on facilite la sortie du corps étranger qui est contenu dans cette partie.

Il n'en est pas de même de la vessie; comme elle se décharge de l'urine qu'elle contient par un canal assez court, & dans lequel on peut pénétrer du dehors, après avoir fait les dégagemens generaux & pourvû à l'inflammation, cela fait penser à introduire une sonde dans ce canal, qui en repoussant la pierre, ou la matiere qui se présentoit au passage, procure la sortie de l'urine. Que si cette pierre est d'une grosseur considerable, on ne peut avoir en ce cas que deux moyens de la tirer dehors, qui sont, ou de faire une incision dans la partie la plus commode, ou de seringuer quelque liqueur dans la vessie, qui ait la faculté de dissoudre ou de rompre la pierre, si tant est qu'on ait un tel remede.

Voila précisément jusques où 10 Erasistrate & Hérophile vouloient qu'on allât à l'égard du raisonnement. Ils concevoient que tant que les désordres qui arrivent à nôtre corps ne dépendent que du dérangement des parties qu'on appelle Organiques, telles que sont celles dont on vient de parler, on peut esperer d'y remédier en raisonnant sur la nature, ou sur la figure, & l'usage de ces parties & sur le changement qui y arrive, conformément aux lumieres que l'Anatomie fournit, desquelles on peut se prévaloir pour trouver les remedes convenables; mais lors que ces désordres s'étendent jusqu'aux autres parties dont on ne conoit pas la fabrique, ces Médecins ne croyoient pas que le raisonnement fût d'un aussi grand secours que l'expérience, quoi qu'Erasistrate en son particulier eût peché contre cette regle, en recherchant les causes de la fievre, ce qui l'implica en diverses erreurs.

Mais, pour revenir aux usages qu'on peut tirer du raisonnement, on dira, sans doute, que quand on accorderoit que les maladies que nous avons touchées ne demandent pas un raisonnement plus fin, & qu'on les peut guérir sans philosopher davantage, on ne doit pas tirer la même conséquence pour une infinité d'autres, dont les causes ne sont pas si aisées à découvrir, mais qu'on découvre pourtant à la fin en poussant le raisonnement. On void, par exemple, que l'indication qui se tire du mouvement extraordinaire & intestin du sang dans la *fiévre*, & de la chaleur qui l'accompagne, ne sert pas de beaucoup pour y apporter du remede; puis que ni *les saignées*, ni *les purgations*, ni *les raffraichissans*, qui sont les secours qu'insinue dabord cette premiere idée qu'on se fait de cette maladie, ne la guérissent pas toûjours, & souvent ne font d'aucun effet.

Je conviens de cette verité, & si à force de raisonner on pouvoit trouver des remedes plus surs que ceux là, les Empiriques n'auroient pas le mot à dire; mais par malheur on ne void pas qu'on avance beaucoup plus de cette maniere que de l'autre. Si l'on descend plus dans le particulier & que l'on dise, que puis que l'évacuation du sang, ou celle de quelques humeurs qu'on a crû qui le tenoient en mouvement, n'ont pas été capables d'arrêter la fievre, non plus que les remedes qui raffraichissent, il faut en trouver quelqu'autre, cela

10 *Voyez le commencement du livre précedent.*

cela va le mieux du monde. Si l'on ajoûte que ce qui excite ce mouvement intestin des parties du sang, est un *levain* particulier auquel il faut s'attacher & travailler à l'adoucir, ou à l'éteindre, à faute de quoi la fiévre continuera quand vous ne laisseriez qu'une goute de sang dans le corps, cela peut encore être veritable, mais voyons ce que ce raisonnement opérera. Il obligera à chercher avec soin quelle est la nature de ce levain, mais il ne contribuera en rien à le faire découvrir. On saura bien en géneral, ou du moins on croira le savoir, que ce levain doit être un *acide*, ou un *aigre*. On supposera même qu'il faut nécessairement lui opposer un *alkali*, parce qu'on a remarqué que les alkalis détruisent les acides, en rompent leurs pointes; mais il se trouve tant de differentes especes d'acides & d'alkalis, que vous essayerez peut être de cent sortes de ces derniers, avant que vous ayiez trouvé celui qui peut mortifier l'acide dont il s'agit, chaque alkali n'étant pas propre pour détruire chaque acide; & si le hazard ne nous avoit pas découvert le *Kinkina*, nous serions peut-être à chercher jusqu'à la fin du monde.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

On repliquera que c'est une assez grande découverte que d'avoir trouvé que c'est un acide qui cause la fiévre, & que cette découverte paroît d'autant mieux établie que le Kinkina qui la guérit est un alkali, ou du moins que l'alkali y est le plus sensible. Cette découverte seroit considerable, s'il s'ensuivoit qu'on n'eût qu'à chercher parmi les alkalis pour trouver un remede semblable au Kinkina, ce qui épargneroit beaucoup de peine & abrégeroit le chemin des essais; mais on sait que ce ne sont pas les alkalis seuls qui domtent les acides, qu'un acide plus puissant en domte un moindre, & l'on voit effectivement des gens se guérir de la fiévre tierce par l'usage du 11 *verjus*. Il semble de plus que l'acide & l'alkali n'agissant reciproquement l'un sur l'autre, du moins d'une maniere bien sensible, que lors qu'ils sont purs, on ne devroit être foulagé que par des médicamens artificiels, la nature ne produisant aucun simple où ces principes ne soient mêlez, & c'est pourtant ce qui est contraire à l'expérience.

On peut dire, d'ailleurs à l'égard de l'acide & de l'alkali, (qui semblent être le *non plus ultra* de nos découvertes, par rapport aux principes des corps dont on peut juger *à posteriori*, ou par les effets) que l'hypothese commune qui établit le premier comme la cause, non seulement de la *fiévre*, mais presque de toutes les maladies, est trop génerale pour être de quelque utilité dans la pratique. *L'Epilepsie*, la *Phthisie*, la *Goutte* sont également les productions d'un acide, c'est du moins ce qui résulte de nôtre raisonnement & de nôtre recherche; mais de quoi nous sert cela, si nous ne trouvons pas plus aisément l'alkali opposé, que les Anciens ont trouvé un remede à ces maladies en conséquence de quelqu'autre raisonnement, & si nous ne guérissons pas mieux ces mêmes maladies qu'on ne les guérissoit autrefois? Parlons franchement, l'indication de vuider, & de dégager les passages du sang & des humeurs, toute génerale qu'elle est, ne l'est guére plus que l'hypothese de l'acide & de l'alkali; & soit que les maladies se guérissent par les évacuations, soit que les évacuations disposent seulement la machine de nôtre corps à se défaire plus aisément de ce qui lui nuit, on voit autant, pour ne pas dire plus, de maladies

11 Celse prétend guérir la fiévre quarte en faisant boire au malade deux verres de vinaigre un peu avant l'accès.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

dies guéries par ce moyen que le plus simple raisonnement avoit trouvé, que par ceux que les recherches les plus curieuses ont produits.

Après avoir vû ce qu'on peut attendre du raisonnement en géneral, & même de quelques principes établis sur des expériences de *Chimie*, il faut maintenant dire, un mot de *l'Anatomie*; qui est celle qui fournit aux Médecins la plus grande matiere de raisonner, en leur découvrant l'intérieur du sujet sur lequel ils doivent travailler. Il est vrai que par ce moyen nous acquerons une conoissance génerale des parties de nôtre corps. L'Anatomie nous apprend, par exemple, quelle est la situation, la figure, la grandeur, la connexion de celles qui sont les plus grossieres; elle nous aide même par là à découvrir quelques uns de leurs usages les plus sensibles, ce qui est d'une grande utilité, particulierement pour la Chirurgie. Mais si nôtre corps est composé, selon la division d'Hippocrate, de parties *solides*, *d'humeurs*, & *d'esprits*; quand on accorderoit que les premieres sont conues, cela ne servira pas beaucoup pour la Médecine, si l'on ne conoit aussi les dernieres, qui sont celles qui donnent le mouvement à toute la machine animée, & qui étant d'une nature à souffrir les plus grands & les plus promts changemens, sont par cette raison le siege ordinaire des maladies. Or il n'y a rien de moins conu qu'elles le sont; ou la conoissance qu'on en a, est du moins si superficielle, & il y a encore tant de sujets de douter, & tant d'éclaircissemens à souhaiter, qu'on ne peut guere conter là-dessus sans s'exposer à un danger évident de se tromper.

Si nous conoissons donc si mal les parties qui composent nôtre machine, nous n'avons aucun lieu de nous flater de pouvoir découvrir au vrai les causes de ce qui s'y passe, tant qu'elle est dans son état naturel, ni par conséquent d'esperer de pouvoir raisonner juste sur les désordres qui y surviennent. Mais quand on conoîtroit beaucoup mieux le corps de l'homme, on n'en tireroit peut-être pas tout l'usage que l'on pense, à moins que l'on ne vînt à un degré de conoissance, où les hommes ne peuvent presque esperer de pouvoir atteindre. On a reproché anciennement aux Médecins, 12 *qu'ayant intérêt de conoître les corps des hommes, ils s'étoient avisez de les ouvrir, ou d'en faire l'Anatomie, seulement affin qu'on crût qu'ils les conoissoient*; mais il semble que ce reproche n'est plus de saison, aujourd'hui qu'on a fait un si grand nombre de découvertes sur cette matiere, au delà de celles qu'avoient faites les Anciens, & qu'on a pénetré si avant dans le secret de l'économie animale. Je voudrois cependant que l'on me dît ce que toutes ces découvertes ont produit de nouveau dans la pratique, ou de combien de remedes elles ont enrichi la Médecine? Il faut dire, la verité; On ne void pas que la Médecine en ait profité de grand chose; & ce n'est pas sans quelque raison que l'on a raillé les Médecins sur ce 13; qu'il ne meurt pas moins de gens depuis qu'on a trouvé *la circulation du sang*, qu'il en mouroit auparavant. Cette découverte est de la derniere importance pour la conoissance du mouvement du sang, cependant, à la reserve de quelques usages que la Chirurgie en peut tirer, aussi bien que de celle des *vaisseaux lymphatiques*, & des *canaux excrétoires des glandes*, tout le reste n'est pas fort considerable.

Il en est de même des autres découvertes. L'adresse qu'ont eüe 14 quelques Mo-

12 Itaque Médici, quorum intererat ea nosse, corpora aperuerunt ut viderentur. *Cicero, Academic Quæst. lib. 4.*

13 *Voyez les Dialogues des morts de M. De Fontenelles.*

14 *Sylvius de le Boe, & de Graäf son disciple.*

Modernes de tirer le *suc du Pancreas* leur a beaucoup servi à bâtir un Systeme assez ingénieux sur les causes des *fievres intermittentes*; mais avec tout cela, si le Kinkina ne fût venu à nôtre secours, la fiévre quarte ne seroit elle pas toûjours l'opprobre de la Médecine? N'est-il pas encore très veritable qu'on n'a pas sû mieux guérir *l'Apoplexie* & la *Phthisie*, depuis que le fameux Malpighi a démontré *les glandes de la substance corticale du cerveau*, qui sont le lieu où se séparent les esprits animaux, & après qu'il a fait conoître *les vésicules*, les *glandes* & les autres vaisseaux qui composent le poumon? N'est il pas vrai, dis-je, qu'on n'a pas mieux guéri ces maladies, qu'on les guérissoit pendant qu'on ne conoissoit ni de près ni de loin ces parties?

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

Il me semble que toutes ces raisons établissent si solidement le droit des Empiriques qu'il n'y a rien à repliquer, & qu'on ne doit pas hésiter à conclurre que l'invention d'un seul remede est d'un plus grand fruit à la société que tous les raisonnemens sur les causes cachées des maladies, & que toutes les découvertes les plus curieuses de l'Anatomie. Ces raisonnemens & ces découvertes sont tout au plus des moyens de trouver des remedes, mais les remedes eux-mêmes sont précisément ce qu'on cherche.

Ce n'est pas qu'il faille croire que l'Anatomie soit inutile d'ailleurs, même à l'égard de ce qu'elle a, qui peut le moins servir à la pratique de la Médecine, & que l'on n'ait bien de l'obligation aux Anatomistes de la peine qu'ils ont prise, & qu'ils prennent encore tous les jours. Si la découverte de quelque nouvelle étoile nous fait du plaisir, quoi que cette étoile soit fort éloignée de nous, & qu'elle n'ait peut-être aucun rapport avec nous, ne doit-on pas avoir infiniment plus de satisfaction d'avancer dans la conoissance d'une chose qui nous touche de si près comme fait nôtre corps? Et bien que nous ne voyons pas encore aujourd'hui de quel fruit sont diverses belles découvertes Anatomiques, le temps nous apprendra, peut-être, à en tirer plus d'usage à l'avenir que nous n'en tirons à l'heure qu'il est. Au pis aller, si les Médecins ne s'en prévalent pas en qualité de Médecins, ils s'en prévaudront comme Physiciens, car il ne leur est pas défendu d'étudier la Physique. On reconoit au contraire, avec Celse, que cette étude leur est nécessaire par diverses raisons, & qu'elle ne sauroit leur nuire pourvû que dans la pratique ils se souviennent toûjours qu'ils sont Médecins, c'est à dire, qu'ils exercent un métier, où il est plus important de faire des expériences que de disputer; que certaines causes sont aisées à découvrir, & que ces causes indiquent même les remedes, mais qu'il en est d'autres plus cachées sur lesquelles on ne débite presque que des conjectures; qu'en ce dernier cas il faut en attendant mieux se contenter de conoître la maladie par ses *signes*, & l'ayant bien conue de cette maniere y faire les remedes que l'expérience a montrez, & peut montrer à l'avenir. C'est précisément la conduite qu'a tenu Hippocrate, qui par cette voye s'est attiré la reputation d'un très grand Médecin, quoi qu'il fût d'ailleurs un Anatomiste, & peut-être un Physicien assez grossier.

Voila pour ce qui regarde ce qu'on doit attendre du *raisonnement* dans l'exercice de la Médecine. Il est juste d'examiner maintenant ce qu'on peut dire contre *l'expérience*, & de voir dans quelles erreurs on peut tomber en suivant cette derniere route, & comment on peut s'en garantir. On dira premierement à l'égard des remedes qui ont été trouvez sans l'aide du raisonnement, comme le Kinkina, que l'on a cité pour exemple, & qui apparemment n'a été découvert que par un

Digitized by Google

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

pur effet du hazard, que si l'on attendoit que le même hazard nous mît en main un remede de cette nature pour toutes les autres especes de maladies, on courroit risque d'attendre jusqu'à la fin du monde, sans être même certain de trouver rien de semblable. Est ce donc, ajoûtera-t-on, que jusques à ce que l'on ait été assez heureux, pour rencontrer de tels remedes, il faudra demeurer les bras croisez, & laisser mourir les malades sans essayer de les secourir par les moyens que le raisonnement nous indique? L'expérience, sur laquelle on veut que l'on s'appuye, ne nous rend elle pas convaincus qu'il y a d'autres voyes de tirer d'affaire les malades, que celle des 15 *spécifiques?*

Je répons qu'il ne s'agit pas ici d'obliger les Médecins à quitter la méthode ordinaire, qui consiste dans l'usage des remedes *évacuants, aperitifs, astringens, adoucissans*, &c. On est convenu, avec eux, que le secours qui s'en tire est sensible en diverses occasions, & on leur accorde que ce secours est même assez géneral, & s'étend quelquefois jusqu'aux maladies dont les causes ne sont pas bien conues. Mais ce que l'on demande, c'est qu'en faisant de cette méthode tout l'usage qu'il leur plaira, ils ne négligent pas de chercher à soulager leurs malades, par les remedes que l'expérience leur pourra d'ailleurs mettre en main, & qu'ils ne s'en tiennent pas uniquement à cette premiere voye de guérir les maladies. La maniere dont on employe le Kinkina ne prouve-t-elle pas clairement que les remedes spécifiques ne sont point incompatibles avec les remedes qu'on appelle géneraux, & que le raisonnement suggere? Le Kinkina n'empêche point que l'on ne purge, & que l'on ne saigne avant que de le donner, & ces remedes faits auparavant rendent même son action plus sure. En joignant donc ces deux manieres de traiter les maladies, on peut dire que l'on aura tout ce qu'on peut souhaiter, & l'objection qui a été faite demeurera sans force; car premierement on ne laissera pas de travailler au soulagement des malades par tous les moyens que le raisonnement fournit, & l'on pourra même les employer seuls lors qu'on n'en aura point d'autres; & en second lieu les soins, & l'empressement que l'on apportera de tous côtez dans la recherche des spécifiques, feront que ces derniers remedes ne seront plus une production du hazard seul, comme ils l'ont été jusques ici par la négligence des Médecins des siecles précedens & du nôtre.

Pour trouver il faut chercher, mais c'est dequoi il ne paroît pas que l'on se soit mis beaucoup en peine. N'est ce pas une chose honteuse que de plus de dix mille plantes que nos Herbiers nous décrivent, il n'y en ait pas la dixiéme partie qui soient en usage dans la Médecine, c'est à dire, dans un usage 16 ordinaire? On ne se sert presque que de celles qui sont conues dès long-temps; & encore les proprietez qu'on leur attribue sont elles précisément les mêmes qu'on leur a attribuées depuis le temps de Dioscoride, & des premiers qui ont écrit de la vertu des simples; comme si nous n'avions pas dû pousser plus loin & faire de nouveaux essais, tant sur les maladies dont ils ont parlé, que sur d'autres, & avec les mêmes plantes, aussi bien qu'avec les autres que nous conoissons

15 On appelle ainsi les médicamens qui guérissent une certaine espece de maladie, par une qualité que l'on ne conoit pas, & qui n'a point de rapport avec les qualitez que les Philosophes ont appellées premieres, ou secondes, comme sont le chaud, le froid, le dur, le mol, &c.

16 *Voyez un peu plus bas ce qu'on remarque touchant les remedes secrets dans le même chapitre.*

Digitized by Google

sons de plus qu'eux. D'où vient que nous ne l'avons pas fait, si ce n'est parce qu'il n'y a pas, à peu près, autant de peine de raisonner sur un principe qu'on a une fois posé, que de faire des expériences? 17 *Il y a bien plus de plaisir*, disoit Pline, *d'être assis à son aise dans les Ecoles, & d'écouter le discours d'un Professeur, que d'aller courant les montagnes, & les lieux deserts pour chercher des herbes.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

On repliquera qu'il n'en est pas de la Médecine comme des autres Arts, dans lesquels si l'on fait des essais il n'en coûte que de l'argent, au lieu qu'ici on ne peut essayer qu'aux dépens de la personne du prochain, & l'on conclurra qu'il vaut mieux s'en tenir à la pratique ordinaire, & suivre une route batue, quoi que plus longue, que de chercher à abreger aux perils & risques de qui que ce soit. Mais on ne considere pas que si les expériences ne réüssissent pas toûjours, elles ne sont pas pour cela nécessairement préjudiciables à ceux sur qui elles se font. Le petit nombre de *poisons*, qui se trouvent parmi la multitude des simples conus fait bien voir qu'on peut faire divers essais innocens. Et si l'on tire du sang, ou si l'on purge, souvent assez mal à propos, sans qu'il en arrive de grands accidens, nôtre machine étant disposée d'une maniere si admirable qu'elle repare souvent d'elle même les désordres qui y arrivent du côté du déhors; si l'on abuse, dis-je, impunément des remedes de cette conséquence, à plus forte raison pourra-t-on essayer quelques simples, supposé que ce ne soit pas des poisons, sans en craindre de fâcheuses suites.

Pour ce qui est des fautes que l'on peut faire d'ailleurs, ou des diverses manieres dont on peut se tromper, en matiere d'expériences, ou d'essais, voici à mon sens ce qui peut être dit en géneral là-dessus.

Il n'y a qui que ce soit qui ne convienne que les expériences pour être justes, demandent une personne judicieuse, intelligente, & attentive. Il faut pour cela un homme qui n'ait uniquement en vûe que de trouver la verité, qui se soit défait de tous ses préjugez, qui ne croye que ce qu'il voit clairement, & sur tout qui ne se lasse point d'essayer diverses fois la même chose avant que de se déterminer de quelque côté; mais comme il se trouve peu de gens qui ayent toutes ces qualitez, Celse a bien raison de dire, *que si les raisonnemens trompent, il est des occasions où les expériences ne trompent pas moins.*

Les essais que nous faisons sont de deux sortes, ou nous sommes les premiers a les faire, ou nous essayons si nous réüssirons en imitant ce que d'autres ont fait avant nous. Or il est évident, à l'égard des premiers, que nous pouvons aisément y être trompez. Un Médecin raisonnant sur la cause d'une maladie se détermine à un remede tout nouveau, ou qui est de son invention, & qui peut, à son avis, remplir toutes les indications qu'il s'est proposées. Il le donne à son malade, & revient le voir quelque temps après, tout plein de la pensée que son remede doit avoir produit un bon effet, ou pour le moins dans une grande impatience d'en apprendre des nouvelles. Si le malade se trouve mieux là-dessus, le Médecin ne manque point de s'applaudir à soi même sur cet heureux succès; & concevant une grande estime pour le remede dont il s'est servi, il met d'abord cela en note, ou du moins il en conserve le souvenir. Cependant il n'y a rien de si aisé que de se tromper à cet égard, & méme de plus d'une maniere. Il se peut que vôtre raisonnement, tout clair qu'il vous a paru,

18 Sedêre namque in Scholis auditioni operatos, gratius erat quàm ire per solitudines, & quærere herbas. *lib. 26. cap. 2.*

Digitized by Google

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

fût mal fondé, & par conséquent que le remede que vous avez donné n'ait pas causé du soulagement, par la raison que vous aviez imaginée, supposé même que ce que vous voyez de changement soit un effet du remede, & ne parte pas d'une autre cause qui vous est inconue, ce qui arrive très-souvent. Que savez vous si ce n'est point un coup de la Nature toute seule, ou un effet de la disposition où étoient les humeurs avant que le malade prît le remede, plûtôt que du remede même? Ne peut il pas y avoir diverses circonstances dans ce mal dont vous n'étes pas informé, soit qu'on vous les ait cachées à dessein, soit que vous n'ayez pas questionné vôtre malade là-dessus? & n'est il pas vrai que ces circonstances peuvent être d'une telle nature, que n'en ayant pas conoissance on ne sauroit pénétrer, ni dans la cause du mal, ni dans celle des effets que les remedes produisent?

Il semble que les expériences *imitatoires*, ou celles qu'on fait après d'autres personnes, sont plus sures que les premieres, ou moins dangereuses, soit à l'égard des Médecins pour ne pas se tromper, soit à l'égard des malades pour n'en souffrir pas; mais on peut tout de même y être déçu. Il se peut ou que ceux que nous imitons n'ayent pas eu la bonne foi nécessaire, ou qu'ils se soient trompez eux-mêmes; de quelque maniere que la chose aille, nous nous trouvons engagez dans l'erreur en les voulant suivre. Mais quand on supposeroit que les expériences qu'on se propose d'imiter fussent très-fidelles, & très-bien faites, n'est il pas vrai, que vous qui les réiterez, faites un nouvel essai à vôtre égard, & que par conséquent il ne faut qu'une legere circonstance, qui fasse varier le cas, pour que l'expérience ne réussisse point?

Il paroît effectivement que la chose va de cette maniere, mais il seroit à souhaiter que toute la difficulté consistât en la peine qu'il y a, de discerner si les cas qui se présentent sont parfaitement semblables à ceux qui ont été décrits auparavant, & que les expériences de ceux qui nous ont précedez fussent assez justes & en assez grand nombre; si l'on ne réussissoit par toûjours en les réiterant, on réussiroit du moins le plus souvent. On peut dire qu'on a une histoire assez exacte de la plûpart des maladies, & qu'on a observé avec assez de soin le *concours* des principaux accidens en chaque espece de maladie, pour me servir du terme des Empiriques. Les mêmes signes qui ont servi il y a deux mille ans à discerner l'*Epilepsie*, la *Pleurésie*, la *Phthisie*, & les autres maladies les unes d'avec les autres, nous servent encore aujourd'hui, & la Séméiotique, ou la doctrine des signes, est la partie de l'art qui a le moins varié. On pourroit s'imaginer qu'encore que la Phthisie, ou la Pleurésie que les Anciens ont décrites soient les mêmes, à parler en géneral que celles que nous voyons aujourd'hui, la difference des temperamens, des âges, des païs, peut faire que ce soit des maladies differentes dans chaque individu, ou dans chaque particulier. Je conviens qu'il y a de certaines circonstances, ou de certains accidens qui font qu'une maladie n'est pas en tout semblable à une autre de la même espece; mais cette variation ne fait point changer l'essentiel de la cure, & ne regarde pour l'ordinaire que la dose des remedes, ou le temps de les donner, & quelques autres circonstances qu'on peut appeller étrangeres; en sorte qu'il est vrai de dire, que la maladie étant la même quant au principal, les remedes sont aussi les mêmes quant à l'essentiel. Le Kinkina, que nous avons déja souvent pris pour exemple, en fournit une preuve convaincante, guérissant, comme il fait, également toutes les sortes de fiévres intermittentes, autant dans un païs que dans un autre, & autant les enfans que les vieillards, les temperamens bilieux que les temperamens phlegmatiques.

Il

Il eſt donc certain qu'il y a peu de danger de ſe tromper à l'égard du diſcernement des maladies, ſuppoſé qu'on y apporte l'attention néceſſaire, mais il n'en eſt pas de même des remedes qu'on propoſe pour les guérir, & ſur tout des remedes qui ſont indiquez par la cauſe de la maladie, ou qui ſont une ſuite du raiſonnement. Pour diſcerner les maladies, les premiers Médecins n'ont eu beſoin que de *faire uſage de leurs ſens*; mais pour trouver des remedes de la nature de ceux dont on vient de parler, il a fallu *raiſonner*, & *faire des expériences*; il a fallu, dis-je, faire l'un & l'autre, & c'eſt ce qu'on n'a pas toûjours fait. Si l'on avoit toûjours joint l'expérience au raiſonnement, ou que l'on eût attendu que l'expérience l'eût vérifié, comme les ſens en auroient été derechef les juges, on n'auroit pas non plus été ſujet à ſe tromper. Mais on n'a pas toûjours eu la patience néceſſaire pour cela; & le penchant qu'on s'eſt trouvé avoir pour croire qu'on raiſonnoit juſte, a fait qu'on s'eſt le plus ſouvent hâté de ſe déterminer ſur des choſes qui n'étoient pas ſuffiſamment éclaircies, ou qu'on n'avoit pas réiterées aſſez ſouvent, & qu'on a ramaſſé un grand nombre d'Obſervations, qui ne ſont fondées que ſur le raiſonnement précedent de ceux qui les ont faites. C'eſt là une des principales cauſes qui fait que nous ne pouvons pas toûjours conter ſurement ſur l'effet de divers remedes, que nous pratiquons ſur ce que nous en avons lû dans les livres de Médecine; quoi qu'il faille convenir que le travail de ceux qui nous ont précedé n'a pas été tout inutile. On auroit grand tort d'avoir cette opinion; & ſi l'on ſait bien choiſir, il ſe trouvera que ſur les Obſervations, ou les expériences dont on parle, il y en a pluſieurs qui ont été très-bien faites; mais il faut, pour le redire encore une fois, ſavoir bien choiſir.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & ſuivans.

Il y a deux ou trois autres cauſes de la rareté des bons remedes, tant ſpécifiques qu'autres. La premiere, c'eſt *la mauvaiſe foi* de quelques Médecins qui ont aſſuré, contre la verité, qu'ils avoient vû de bons effets de certains remedes en certains cas qu'ils marquent. La ſeconde, qui eſt la plus ordinaire, c'eſt l'*intérêt particulier*, ou l'*envie*, qui regne entre les gens de même profeſſion, & 18 qui a empêché de tout temps les Médecins, de ſe communiquer les uns aux autres les remedes qu'ils ont crû les plus excellens. Il n'en a pas été de même des raiſonnemens, pour ſubtils qu'ils ayant été; comme c'eſt ce qui coûte le moins, & qui frappe quelquefois le plus, on n'en a jamais guére été chiche, & l'on a pris plaiſir de s'en faire honneur en les publiant, ou de bouche, ou par écrit devant tout le monde; ce qui eſt encore une preuve convainquante, pour le dire en paſſant, que les Médecins eux mêmes ont toûjours regardé les remedes comme ce qu'il y a d'eſſentiel dans la Médecine, & comme le principal de leur art.

Une troiſiéme cauſe de la diſette où l'on eſt de bons remedes, c'eſt *la pareſſe des Médecins*, qui ne daignent pas en chercher eux mêmes, comme on l'a déja remar-

18 Nihil intentatum inexpertumque Priſcis fuit, nihil deinde occultatum quod non prodeſſe poſteris vellent. At nos elaborata iis abſcondere atque ſupprimere cupimus, & fraudare vitam etiam alienis bonis. Ita certè recondunt qui pauca aliqua novêre invidentes aliis, & neminem docêre in authoritatem ſcientiæ eſt. Tantum ab excogitandis novis ac juvandâ vitâ mores abſunt! ſummumque opus ingenium diu jam hoc fuit ut intra unumquemque rectè facta veterum perirent! At hercule, ſingula quoſdam inventa Deorum numero addidere; omnium utique vitam clariorem fecere, cognominibus herbarum tam benignè gratiam memoriâ referente. *Plin. lib.* 25. *cap.* 1.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

remarqué ci-devant. Cette paresse est venue particulierement de la pensée, où l'on a été que la Médecine étoit un art consommé, en sorte qu'il n'y avoit qu'à se prévaloir des lumieres de ceux qui nous ont précedé ; & cette même prévention fait encore que l'on prend ordinairement pour *expérience*, ce qui n'est qu'une méchante *routine*. Il ne faut pas toûjours croire qu'un Praticien, pour avoir vieilli dans l'exercice de sa profession, soit beaucoup plus habile pour cela. Plusieurs Médecins, à force de pratiquer, se sont fait une telle habitude de voir des malades, & de leur ordonner des remedes, que cela ne leur donne plus de peine. Cependant la facilité avec laquelle ces gens là exercent leur mêtier ne vient pas, comme on se l'imagine, d'une parfaite conoissance qu'ils en ayent, mais de ce qu'ils se sont fait de bonne heure un certain *lieu commun*, pour toutes les maladies, duquel ils ne se sont jamais départis, & auquel ils sont tellement accoûtumez qu'ils l'ont toûjours devant les yeux, en sorte qu'ils sont incapables de faire attention à aucune autre chose. On pourroit appeller cela pratiquer la Médecine *machinalement*.

Voila quelques unes des principales manieres dont on peut être trompé en fait d'*expériences*. Il semble qu'on ait commencé depuis quelque temps à prendre plus de précautions, pour s'empêcher de tomber dans l'erreur de ce côté-là, & que dans le siecle où nous sommes on ne manque pas de Médecins qui donnent des marques d'une grande diligence, & d'une grande application à faire des expériences de la maniere qu'on le demande. Nous avons les écrits d'un fameux 19 Praticien Anglois, mort depuis peu, qui ne s'éloigne guére des regles qu'on a données, & qui a renouvellé avec succès l'*Empirique raisonnable*. Il seroit à souhaiter que tous les Médecins, suivissent son exemple.

On void encore en divers païs de l'Europe des Societez établies par de grands Princes pour travailler à l'avancement de la Médecine. C'est dans ces Societez que se forme le projet de tant de nouveaux livres qui sortent tous les jours, & dans lesquels on prend à tâche de traiter de quelque *plante*, en particulier, ou de quelque *animal*, ou *mineral*, par rapport aux usages qu'ils peuvent avoir dans la Médecine. Ce dessein est assurément beau, & digne de l'occupation des plus habiles gens; mais je ne sai par quel malheur il n'est quelquefois pas trop bien exécuté, ni pourquoi une partie de ces livres contiennent plûtôt un recueuil de tout ce qui a été dit sur un sujet, que de ce qu'on en a dû dire? On remarque même qu'il y en a quelques uns, où pour ne rien oublier, l'on rapporte, jusqu'à des *fables de vieilles*, comme s'il n'y avoit pas d'ailleurs assez de mensonges dans l Histoire Naturelle ; & l'on croit après cela s'être bien acquité de sa tâche? Il semble que pour réussir dans un dessein de cette nature, ou pour ne tomber pas dans les fautes que l'on vient de toucher, il vaudroit mieux laisser en arriére tout ce que l'antiquité a sû, sur chaque matiere qu'il s'agit d'examiner, dans la supposition que c'est une chose conue, & ne produire que des expériences de son crû ; ou si l'on veut faire mention des expériences anciennes, ce ne devoit être que pour les confirmer par quelque nouvel exemple, ou pour en faire une judicieuse critique, le tout en peu de mots. Les réflexions que les Auteurs de ce projet ont faites sur la grande étendue de la Médecine, & sur l'impossibilité qu'il y a qu'un seul homme puisse suffire pour toutes les expériences nécessaires en cette rencontre, les ont portez avec beaucoup de raison à partager ce travail entre plusieurs personnes, mais la difficulté est d'en trouver un assez grand nombre qui ayent les qualitez requises pour cela.

Quelcun

19 *Sydenham.*

Digitized by Google

Quelcun ne manquera pas de conclure de tout ce que l'on vient de dire, que si le *raisonnement* est si peu sûr, & *l'expérience* accompagnée de tant de difficultez, la Médecine ne doit être qu'une chimere, ou un mêtier dont on ne peut se mêler sans témérité, & sans hazarder la vie du prochain. Voila, dira-t-on, qui justifie le reproche que l'on a fait de tout temps aux Médecins, 20 *qu'ils apprennent aux périls & risques du public, & qu'ils font des experiences en tüant le tiers & le quart.* *Siécle Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.*

Je répons à cela en peu de mots, premierement à l'égard du *raisonnement*, que quoi que les raisonnemens outrez soient le plus souvent sujets à l'erreur, les raisonnemens simples trompent rarement; & pour ce qui est des *experiences*, encore qu'elle ne réüssissent pas toûjours, on a fait voir qu'elles ne sont pas pour cela nécessairement préjudiciables à ceux sur qui elles se font, & que l'on peut faire divers essais innocens; outre qu'il ne s'agit pas toûjours de nouvelles expériences, & que si l'on sait bien profiter de celles qu'ont faites ceux qui ont été avant nous, il s'en trouvera de fort judicieuses, & qui conduisent, comme par la main, les Médecins qui rencontrent de pareils cas. A la verité la réiteration, ou l'imitation de l'expérience est une nouvelle experience pour celui qui la fait en dernier lieu, comme on l'a remarqué ci-devant, mais elle est, avec tout cela plus sure que la premiere. Quant à l'art en lui-même il est fondé sur la conoissance des maladies, par leurs *signes* & par leurs *causes sensibles*, plûtôt que par celles qui sont *cachées*; sur la *méthode* de guérir ces maladies en éloignant les premieres de ces causes, qui indiquent une partie des remedes qu'il faut pratiquer; & enfin sur le secours que *l'experience*, tant du présent que du passé, fait voir que l'on tire de certains remedes.

J'avoüe qu'il n'est pas impossible que l'on se trompe quelquefois en suivant cette route; & il ne faut pas croire que les indications que suggere la méthode soient toujours appuyées sur des démonstrations aussi claires que celles des Mathématiques. Il reste, quoi qu'il en soit, quelque lieu à la *conieEture*. L'art de la Médecine a cela de particulier, que la vie de l'homme semble trop courte pour le pouvoir bien apprendre. C'est encore, si vous voulez, le plus imparfait des arts, à cause de sa vaste étendue; mais cela n'empêche point que tout imparfait qu'il est on n'en tire divers avantages; & il faut esperer que l'on en pourra encore plus tirer à l'avenir, si l'on s'y prend comme il faut. Il peut arriver que l'on coure en certaines occasions quelque risque en s'abbandonnant à la conduite de ceux qui l'exercent, quoi qu'ils soient très-habiles gens; mais on en court bien davantage en se traitant soi-même, ou en ne faisant point de remedes, sur tout si la maladie est d'une nature à en demander. On convient qu'il y en a quelques-unes qui se guérissent d'elles mêmes; mais il y en a d'autres où il faut nécessairement des remedes, & où les remedes sont d'un effet sensible; comme il feroit aisé d'en donner des exemples, si la chose n'étoit assez évidente, & si cette dispute n'étoit pas déja trop longue. Le parti qu'un homme de bon sens doit prendre par rapport à la Médecine. c'est de ne se fier pas au premier venu; au lieu 21 *qu'il arrive, à l'égard de cet art seul, qu'on en croit d'abord sur sa parole qui que ce soit qui se dise Médecin; quoi qu'il*

---

20 Discunt periculis nostris, & experimenta par mortes agunt. *Plin. lib.* 29. *cap.* 1.

21 In hac artium sola evenit ut cuicunque Medicum se professo credatur statim, cùm sit periculum in nullo mendacio majus. *Plinius.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

qu'il n'y ait point d'occasion où l'imposture soit d'une plus fâcheuse conséquence,) c'est de choisir, autant qu'il se peut, un Médecin conu, & conu particulierement pour être homme de bien, prudent, judicieux, & pour avoir pratiqué long-temps. S'il a toutes ces qualitez il faut croire qu'il entend sa profession. S'il est homme de bien il se fera une affaire de conscience de servir comme il faut son prochain, & il ne négligera rien pour cela. S'il est prudent il ne fera rien legérement. Enfin s'il est judicieux, & qu'il ait long-temps pratiqué, il aura profité des occasions qu'il aura eu de s'instruire. Je laisse à part l'étude & le savoir, parce qu'un particulier, qui n'est pas du mêtier, ne peut pas bien juger de ce qu'un Médecin qu'il veut choisir tient à cet égard, & que ce n'est pas de ce côté-là qu'il le doit regarder, de peur de se tromper, & de prendre pour du savoir, ce qui n'est quelquefois que du babil. Le savoir se trouve d'ailleurs compris dans ce que j'ai dit qu'un Médecin qui aura les qualitez désigneés ne manquera point d'entendre sa profession.

Voila ce que pensoit nôtre ami sur sa dispute des Médecins Dogmatiques & des Empiriques. Quelques-uns diront peut-être qu'il décrie la Médecine en faisant sentir trop vivement les difficultez qui se trouvent dans l'exercice de cet art. Mais Hippocrate avoit dit avant lui, 22 *que l'Art est long, que la vie est courte; que l'occasion échappe; que l'expérience est trompeuse; que le jugement est difficile, & que le succès de ce qu'un Médecin entreprend dépend outre cela de la conduite du malade, de celle des gens qui le servent, & de diverses circonstances étrangéres.* C'est le premier avertissement & la premiere leçon que cet illustre Médecin nous donne, & dont les réflexions que l'on vient de lire ne sont que le commentaire. Comme on ne s'est point avisé de blâmer Hippocrate pour avoir parlé de cette maniere, nôtre ami a lieu d'esperer qu'on lui fera la même grace. Si l'on trouve d'ailleurs qu'il est un peu trop partisan des Empiriques, il ne force personne d'entrer dans ses sentimens.

CHAPITRE VII.

APOLLONIUS; GLAUCIAS; & HERACLIDE Tarentin, *les premiers des Empiriques après Sérapion & Philinus. On parle aussi par occasion de divers Médecins du nom d'Apollonius, d'Apollodore, & d'Héraclide.*

Les premiers des Empiriques qui suivirent Sérapion furent *Apollonius*, & *Glaucias*, après lesquels vint *Héraclide* de Tarente. C'est ce que l'on apprend de 1 Celse. Mais au lieu qu'il ne parle que d'un Apollonius, l'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, qui est parmi les œuvres de Galien, en nomme deux, Apollonius le pere, & Apollonius le fils, qui étoient, dit-il, *d'Antioche*, & qui succederent à Philinus & à Sérapion.

Quelques-uns ont crû que ce sont les mêmes que 2 Pline appelle *les deux Apol-*

22 *Aphorism. 1. Voyez ci-dessus part. 1. liv. 3. dans les maximes d'Hippocrate.*
1 *Lib. 1. præfat.*
2 *Lib. 20. cap. 4.*

Apollodores. Mais cela ne peut pas être, car Pline lui-même nous apprend dans ce passage que l'un de ces Apollodores étoit de *Tarente* & l'autre de *Citium*; au lieu que les deux Apollonius étoient *d'Antioche*, comme on vient de le remarquer. *Secte Empirique dans le Secle xxxviij. & suivans.*

Au reste le nom *d'Apollodore* se rencontre si souvent dans les écrits des Anciens, que cela a obligé *Scipion Tetti*, savant Napolitain, à faire un traité exprès *des Apollodores*; mais il y en a peu d'entr'eux qui ayant été Médecins, du moins dont j'aye conoissance, car je n'ai pas vû le livre de Tetti. Les deux que Pline cite l'étoient, & ils avoient écrit touchant les contrepoisons. C'est apparemment de l'un des deux que Galien a tiré la description d'un Antidote contre la vipere; & sans doute c'est aussi un des mêmes qui est cité par le Scholiaste de Nicandre, comme ayant écrit touchant les bêtes venimeuses. Nous avons parlé ci-dessus d'un Apollodore qui vivoit sous Ptolomée Soter. Ce dernier étoit de Lemnos, comme le marque Pline dans l'indice des Auteurs qu'il cite dans son quatorzieme livre. Il cite encore dans le quinzieme un Apollodore de Pergame, en sorte que voila en tout quatre Apollodores Médecins.

Il y en a bien eu davantage qui ont porté le nom d'*Apollonius*. Le plus ancien de tous est *le disciple d'Hippocrate*, dont on a parlé ci-dessus, *Apollonius de Memphis*, que l'on a conté entre les disciples d'Erasistrate a été, apparemment, le second. Après lui viennent *les deux Empiriques Antiochiens*, & en suite *Apollonius Mus*, Sectateur d'Hérophile, dont on a aussi parlé. Mais outre ceux-là il s'en trouve encore plusieurs autres qui sont distinguez par le nom de leur patrie, ou par des surnoms, quoi que l'on ne sache pas en quel temps ils ont vécu pour la plûpart. 3 Galien parle d'un Apollonius *Archistrator*; d'un Apollonius *Cyclas*; d'un Apollonius *Claudius*; d'un Apollonius *Organicus*; d'un Apollonius *de Tarse*; d'un Apollonius *Thirius*; d'un Apollonius *fils de Straton*, qui pourroit être le même qu'Apollonius de Memphis, comme nous l'avons remarqué ci-devant, & d'un Apollonius *Thespianus*. 4 Cælius Aurelianus leur joint un Apollonius *Titiensis*, ou plûtot *Citiensis*, & un Apollonius *Glaucus*. On trouve encore, dans Strabon & dans Erotien, un Apollonius *Cittiæus*, qui n'est peut-être pas different de celui que Cælius appelle *Citiensis*. Erotien en particulier parle d'un Apollonius *Ophis*, ou *Ther*, c'est a dire *serpent*, que je prens aussi pour le même que l'Apollonius Thirius de Galien.

On peut ajoûter aux précedens l'Apollonius *Pergamenien*, qui est cité par Varron, Columelle, & Oribase, comme ayant écrit des Plantes; & celui dont parle 5 *Apulée*, de sorte qu'en voila du moins seize, sans conter Apollonius *de Tyane*, ce fameux Magicien, qui a aussi passé pour Médecin, & quelques autres dont on trouve les noms dans des Inscriptions anciennes.

Pour revenir aux deux Apollonius *Empiriques*, il faut que l'un ait été plus fameux que l'autre, puis que Celse n'en reconoit qu'un seul, comme on l'a remarqué au commencement de ce chapitre. Galien ne parle aussi que d'un Empirique Apollonius, 6 qu'il dit avoir demeuré long-temps à Alexandrie, &

3 *De Composit. medicament. per genera, & sec locos.*
4 *Capite de Apoplexia.*
5 *Metamorphos. lib. 9.*
6 *De composit. medicam. sec. locos, lib. 2. cap. 1.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

avoir composé des livres intitulez, *des médicamens aisez à préparer*, ou *trouver*. Il rapporte même la description de plusieurs de ces médicamens, & marque avoir de l'estime pour leur Auteur, quoi qu'il le censure en quelques endroits pour avoir traité cette matiere sans distinguer assez exactement les cas où les remedes dont il s'agit peuvent être propres.

On pourroit même croire que cet Apollonius n'est pas different d'Apollonius *Mus*, c'est à dire, *le Rat*, Sectateur d'Hérophile. 7 L'Auteur que l'on vient de citer attribue à ce dernier aussi bien qu'à l'autre des livres intitulez *des médicamens aisez à préparer*, & il ne semble pas qu'il distingue ces deux Médecins. 8 Celse nous apprend aussi qu'Apollonius Hérophilien, surnommé *le Rat*, avoit beaucoup écrit concernant les médicamens, ce qui pourroit persuader que c'est le même que l'Apollonius Empirique, dont il a parlé dans la préface de son premier livre. Cela paroît d'autant plus probable, que Galien ne met pas grande difference entre les Hérophiliens & les Empiriques, & qu'il dit d'Hérophile lui-même qu'il étoit Empirique, comme on l'a remarqué 9 ci-dessus. Mais il reste une difficulté, en ce que Strabon dit qu'Apollonius Mus étoit *Erythréen*, au lieu que l'Auteur de *l'Introduction*, que nous avons cité au commencement de ce chapitre, veut que les deux Apollonius Empiriques fussent d'*Antioche*; outre que l'Empirique Apollonius dont parle Celse, a vécu avant Héraclide Tarentin, comme cet Auteur le remarque lui-même. Or cet Héraclide a dû vivre pour le plus tard dans le temps que 10 Strabon assigne à Apollonius Mus, comme nous le verrons ci-après en parlant d'Héraclide.

A l'égard de *Glaucias* nous n'avons pas grand chose à dire sur son sujet. Galien rapporte 11 que cet Empirique avoit commenté le sixieme livre des Epidémiques d'Hippocrate, & qu'il avoit écrit divers livres pour défendre sa Secte. C'étoit lui qui appelloit *l'Observation*, *l'Histoire*, & le *Transitus ad simile*, dont on a parlé ci-devant comme du fondement de la Médecine Empirique, *le Trepied de la Médecine*.

HÉRACLIDE Tarentin fut le plus considerable de tous les Médecins de cette Secte 12 Il avait été disciple de *Mantias*, Hérophilien, Mais il quitta les principes de son Maitre pour se donner tout entier à l'Empirique. Dans cette vûe il s'attâcha à examiner avec soin ce qu'on appelle *la Matiere de la Médecine*, c'est à dire *les plantes*, *les animaux*, & *les mineraux*, & à préparer divers médicamens dont il donna les descriptions, marquant en suite les proprietez que chacun de ces médicamens possedoit, selon que l'expérience qu'il en avoit fait les lui avoit découvertes. Une partie des livres qu'il composa sur ce sujet étoient dédiez à un nommé *Astydamas*, & une autre partie à une Dame nommée *Antiochis*, comme on l'apprend de Galien. Cælius Aurelianus parle d'un autre livre d'Héraclide qui étoit intitulé *Nicolas*, cet Auteur ayant donné à son livre le nom de celui à qui il le dédioit. On verra ci-après quelques

---

7 *De compos. Medicam. sec. locos, lib. 6. cap. 4.*

8 *Lib. 5. præfat.*

9 *Part. 2. liv. 2. chap. 1.*

10 *Ci dessus, part. 2. liv. 1. chap. 7.*

11 *In sext. de morb. vulgar. comment. 1.*

12 *De simplic. medicam. facult. lib. 6. de compos. medicam. par genera, lib. 2. cap. 4. &c.*

ques autres exemples de semblables dédicaces. Ce livre traitoit *des maladies internes.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & suivans.

Héraclide avoit encore écrit touchant la *Diete*, ou le régime de vivre, qu'il faut observer en chaque maladie. On ne sait pas tout ce qu'il disoit sur ce sujet; mais s'il faut juger du reste par l'abstinence qu'il ordonnoit à ceux qui avoient la fiévre quarte, on verra qu'il alloit fort loin à cet égard. Nous apprenons de Celse que cet Empirique vouloit, que dans les commencemens de cette maladie on jeunât jusqu'au septieme jour. *Peu de gens*, ajoûte Celse, *sont capables de soûtenir cette abstinence; mais supposé qu'il s'en trouvât quelques-uns, ils seroient si foibles après cela qu'ils ne pourroient se remettre, quand même ils seroient quittés de fievre; & si la fiévre ne laissoit pas de continuer ils succomberoient sous les premiers accès qui viendroient.* (*Voyez ci-après liv. 3. chap. 7.*)

Héraclide avoit aussi écrit contre Hérophile au sujet du *pouls*. Au reste Cælius Aurelianus, qui est en possession de maltraiter la pluspart des Médecins qui ne sont pas de sa Secte, parle assez honêtement de celui-ci. Il lui donne 13 en un endroit le titre de *noble*, ou de *fameux* Empirique; & il dit 14 ailleurs, *qu'Héraclide est celui de tous les Empiriques dont ceux de cette même Secte font le plus de cas*; ajoûtant *qu'il est le dernier de tous*, c'est à dire, le dernier de ceux qui ont été celébres, ou de ceux dont on a parlé, car il y en a eu d'autres après Héraclide, & qui ont même vécu avant Cælius Aurelianus; ou avant Soranus, qu'il copie; mais il paroît qu'il les a méprisez, & n'a pas daigné les mettre au rang des autres qui les avoient précedez; quoi que Celse, qui vivoit aussi avant Soranus, dise, en parlant des Empiriques qui ont suivi Héraclide, qu'il y a eu *de grands hommes* parmi eux, *non mediocres viri*, mais il ne les nomme pas.

Ce qui acheve l'éloge d'Héraclide, c'est que l'on a dit de lui, 15 *qu'il ne parloit jamais contre la verité pour défendre les interets de sa Secte, comme faisoient plusieurs Médecins, tant de cette Secte que des autres; qu'il étoit de bonne foi, & qu'il ne rapportoit que ce qu'il avoit expérimenté lui-même.*

Galien qui lui rend ce témoignage, ajoûte, *qu'Héraclide possedoit aussi bien la pratique de la Médecine qu'aucun autre de ses contemporains.* On peut voir dans Cælius Aurelianus comment cet habile Empirique s'y prenoit à cet égard en diverses maladies. On y trouvera en géneral une pratique assez conforme à celle d'Hippocrate, de Diocles, & de Praxagore, à quelques articles près, entre lesquels on peut mettre la longue abstinence, dont on a parlé, qu'Hippocrate, ni les autres n'auroient pas approuvée.

Héraclide employoit d'ailleurs en divers cas le *pavot*, & *l'opium*, soit intérieurement soit extérieurement, ce que n'avoit pas fait Hippocrate, du moins autant qu'il nous en paroit par ses écrits, dans lesquels il est assez rarement parlé de ces remedes, quoi qu'ils fussent conus dès long-temps, comme on l'a remarqué ci-dessus. On ne void pas non plus que Praxagore ni Diocles s'en soient servis. Il se trouve même que quelques Médecins de ces anciens temps ont parlé de l'Opium comme d'une drogue dangereuse, & dont on ne devoit point se servir dans la Médecine. Erasistrate témoigne, dans 16 Dioscoride,

13 *Acutorum, lib. 2. cap. 9.*

14 Empiricorum sufficit soli Heraclide Tarentino respondere. Etenim eorum posterior atque omnium probabilior apud suos invenitur. *ibid. lib. 1. cap. 17.*

15 *Galen. in lib. Hippocr. de articul. comment. 3. & de composit. med. cap. p. r genera lib. 4. cap. 7.*

16 *lib. 4. cap. 65.*

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

coride, que 17 *Diagoras avoit blâmé l'usage de l'Opium dans les douleurs des oreilles & dans les inflammations des yeux; parce qu'il affoibli la vûe & qu'il plonge dans un assoupissement fâcheux. Andreas*, continue Dioscoride, *ajoûtoit que ceux qui s'oignent les yeux avec de l'Opium, seroient d'abord aveuglez si on ne le falsifioit pas, & si on le vendoit tout pur. Mnésidemus approuvoit seulement qu'on le fît sentir pour procurer le sommeil, mais il en blâmoit tout autre usage.* On a parlé ci-dessus de Diagoras & d'Andreas. Quant à Mnésidemus, je ne le trouve point cité ailleurs, & je ne sai s'il ne faudroit point lire *Mnésitheus*, qui est le nom d'un fameux Médecin dont on a aussi parlé ci-devant.

Il est vraisemblable que ce sont les Empiriques qui ont les premiers fait beaucoup d'usage de l'opium. En effet, ils ne pouvoient rien trouver dans toute la matiere de la Médecine qui leur fit plus d'honneur. Comme ils faisoient profession de s'appuyer uniquement sur l'expérience, & qu'ils se mocquoient des raisonnemens, on leur demandoit sans doute des *effets*, puisqu'ils ne vouloient pas donner des *paroles*. Or il n'y avoit rien de plus commode que l'opium pour pouvoir tenir les promesses qu'ils faisoient aux malades, accablez de douleurs ou de veilles, de charmer leurs maux par un doux sommeil. Et comme de toutes les maladies celles qui sont accompagnées de douleurs mettent les malades dans une plus grande impatience de guérir, il n'y a pas de doute que les Médecins qui leur promettent de les soulager & qui tiennent leur parole ne passent dans leur esprit pour de très habiles gens. L'opium, en ce temps-ci, aussi bien qu'en celui là, a souvent fait la fortune à des Médecins, qui n'avoient de mérite que celui d'avoir donné ce remede dans une conjoncture favorable, mais il en a aussi perdu de très habiles, pour s'en être servis malheureusement.

18 Galien rapporte la description d'un médicament d'Héraclide, qui est assez singulier. Il entroit dans ce médicament quatre dragmes de suc de *Cigüe*; autant de suc de *Jusquiame*; du *Castorium*; du *Poivre blanc*; du *Costus*; de la *Myrrhe* & de l'*Opium* de chacun une dragme. On mêloit tout cela avec du vin cuit, & l'ayant exposé au soleil jusqu'à ce qu'il fût bien épais, on en faisoit des pilules, qui servoient non seulement pour faire dormir, mais qui étoient encore utiles pour appaiser les douleurs, pour ceux qui avoient été blessez par quelque bête venimeuse, & pour les femmes sujettes à la suffocation de mere.

Il faut considerer dans ce médicament, ou cet Antidote, outre l'opium, les sucs de *cigüe* & de *jusquiame*. On peut dire à l'égard de la derniere de ces plantes, qu'Héraclide entendoit le Jusquiame *blanc*, qui n'est pas mal faisant comme l'autre; mais la Cigüe des Anciens ayant été la même que la nôtre commune, & cette plante ayant passé chez eux pour un poison, on sera surpris qu'Héraclide osât en mêler dans un médicament qu'il falloit prendre par la bouche. Il n'a cependant pas été le seul qui s'est servi de cette plante de la même maniere. On en a déja vû un exemple dans Hippocrate; & on trouve 19 dans Galien diverses compositions pour le dedans, où il entre le suc, la décoction, ou la semence de cigüe. L'Auteur, que l'on vient de citer, croyoit avec toute l'Antiquité que la cigüe est extremement froide, & que c'est par son

17 *Voyez ci-dessus Part. 1. liv. 2. chap. 6.*
18 *De Antidot. lib. 2. chap. 13.*
19 *De compos. medicam. sec. locos, lib. 7.*

son froid qu'elle cause la mort ; mais 20 il prétendoit qu'elle ne produit ce mauvais effet que lors qu'on en prend une certaine quantité, la comparant en cela à *l'Opium* & à la *Mandragore*. On la joignoit donc à l'opium comme un médicament de la même nature, & on la regardoit tout de même comme un adoucissant, d'où vient qu'on s'en servoit pour la toux & pour le crachement de sang. Le *poivre* & les autres aromates, qui sont ajoûtez dans la composition d'Héraclide, étoient mis d'ailleurs comme des correctifs, ou comme des drogues, qui par leur chaleur temperoient le froid de celles dont on a parlé.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

Héraclide employoit encore un autre médicament somnifere plus simple que le précedent. Il n'entroit dans ce dernier que deux dragmes de semence de *jusquiame*, une dragme *d'anis*, & demi dragme *d'opium*. On piloit le tout, & l'ayant détrempé avec quelques gouttes d'eaux, on en formoit trente pilules, qui étoient pour autant de prises. Héraclide se servoit de ce remede dans la maladie appellée *Cholera*, faisant boire deux verres d'eau par dessus. Un troisiéme remede de la même nature, qu'il donnoit aussi dans le même cas, c'étoit celui qu'il composoit avec de la *myrrhe*, du *pavot*, & du *Saffran*.

Voici quelques autres particularitez de la pratique de cet Empirique. Il faisoit vomir dans *l'Esquinancie*, aussi bien que Praxagore, après avoir tiré du sang. 21 Il se servoit pour cela d'un vomitif particulier, qu'il préparoit de cette maniere. Il faisoit long-temps infuser dans un vaisseau de cuivre du *panax Heracléatique*, de *l'origan*, du *sumach*, & d'une sorte *d'oignons* que Cælius Aurelianus appelle *Capulæ Germanæ*, le tout bien broyé & arrosé d'une suffisante quantité de vin. Après cela il formoit de petites boules avec cette pulpe, & les détrempoit avec du vin mêlé de miel, lors qu'il vouloit s'en servir. Un Commentateur de Cælius a crû que les oignons, dont il est parlé ici, étoient de ceux que l'on appelle aujourd'hui *bulles vomitoires* ; mais il n'étoit pas néceſſaire que ces oignons fussent propres d'eux-mêmes à faire vomir ; la teinture vitriolique qu'ils tiroient du cuivre dans cette préparation étoit suffisante pour leur communiquer cette qualité, qu'Héraclide augmentoit encore en y ajoûtant quelquefois d'un mineral appellé *Mélanteria*, qui tient aussi du vitriol, & du suc de *thapsia*, qui est fort acre.

Cælius remarque aussi que dans la même maladie Héraclide donnoit à quelques-uns de *l'Elaterium*, le poids de *sept deniers*, & à d'autres le poids d'un *demi obole*. Mais il y a, sans doute, une faute dans ce passage, & les *deniers* doivent être changez en *grains* ; n'y ayant aucune proportion entre sept deniers Romains, qui font sept dragmes, & un demi obole, qui ne fait que cinq grains, & qui peut être une dose médiocre de l'élaterium, qui est un violent purgatif.

Voici de quelle maniere ce Médecin traitoit les *Phrénétiques*. Il recommandoit premierement qu'on les tînt dans un lieu obscur. Il leur faisoit en suite prendre un lavement, & quelques heures après il leur tiroit du sang. Il donnoit encore un autre lavement après la saignée, & continuoit d'en donner tous les jours, tant que duroit la maladie. Il rasoit après cela la tête, & la fomentoit avec de la décoction de feuilles de *laurier*. Après quoi il faisoit oindre

20 *In aphorism. Hippocrat.*

21 *Cælius Aurel. acutor. lib.* 3. *chap.* 4.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

oindre cette partie avec de *l'huile rosat*, & y appliquoit un cataplâme fait avec de la *farine*, de *l'hydromel*, de la poudre *d'iris*, de *l'huile de lentisque*, & du *calamus aromaticus*. Il leur oignoit encore la tête & les narines avec une composition où il entroit du *peucedanum*, de *l'opium*, du *castoreum*, de *l'huile d'amandes ameres*, du *vinaigre*, & de *l'huile d'iris*.

Cælius Aurelianus qui rapporte cette composition d'Héraclide prend de là occasion de demander, comment les Empiriques avoient pû soupçonner ou deviner que tous ces ingrédiens, qui sont fort differens les uns des autres, pussent concourir ensemble à un même but, & produire un certain effet dans un cas particulier? Est il possible, ajoûte-t-il, que *la Nature*, ou *le Hazard*, qui, selon les Empiriques ont fait trouver tous les autres remedes, ayent, pû enseigner aux hommes à joindre des drogues qui ont si peu de rapport les unes avec les autres? Galien fait en quelque endroit la même objection à ceux de cette Secte, sur l'usage qu'ils faisoient de divers médicamens composez, qui supposent nécessairement qu'il a fallu raisonner pour trouver cette composition, ou pour faire cet assemblage; & en effet il semble que ce que les Empiriques disoient de l'invention des remedes, qu'ils attribuoient une grande partie au hazard, ne se pouvoit guére appliquer qu'aux médicamens simples.

Pour revenir à la cure de la Phrénésie, lors qu'il paroissoit à Héraclide que cette maladie venoit de crudité, il commençoit aussi par un lavement, mais il se passoit de la saignée, & purgeoit alors avec un médicament où il entroit de la *Scammonée*. Dans les personnes dont tout le corps en géneral ne lui sembloit pas être trop chargé de sang, il ouvroit d'abord la veine du front, sans avoir fait auparavant d'autre saignée. Enfin lors que la phrénésie pouvoit être attribuée à la corruption des humeurs, ce Médecin, commençant à son ordinaire par un lavement, faisoit en suite boire beaucoup d'eau, & du vin mêlé avec du miel, & même du vin de Chio, ou de Rhodes, bien trempé dans le commencement, & en suite pur.

Cette distinction, qu'Héraclide apporte des diverses causes de la Phrénésie, donne encore occasion à Cælius de dire, que cet Empirique abandonne en cela les principes de sa Secte, qui ne permettoit pas cette recherche des causes. Mais Héraclide pouvoit être un Empirique distingué, qui vouloit bien qu'on raisonnât, pourvû qu'on ne poussât pas le raisonnement trop loin.

Au reste, ce célebre Empirique n'étoit pas moins entendu dans la Chirurgie que dans toutes les autres parties de la Médecine. Le temps auquel il a vêcu est incertain. Celse le met un peu après Apollonius l'Empirique, mais on ne sait pas non plus quand celui-ci vivoit, du moins s'il est different d'Apollonius *Mus*. Strabon, comme on l'a remarqué ci-devant, parle de ce dernier comme d'un homme qu'il pouvoit avoir vû, c'est à dire, qui étoit beaucoup plus vieux que lui. Or Strabon a vêcu depuis le regne de Jules César jusqu'à celui de Tibere. Supposé donc qu'Apollonius Mus ait vêcu sous le premier de ces Empereurs, ou même un peu auparavant, Héraclide qui étoit disciple d'un disciple d'Hérophile doit l'avoir précedé de beaucoup; & avoir vêcu à peu près sur la fin du siecle trente huitieme.

Nous avons parlé ci-dessus de quatre autres Héraclides Médecins. Le premier a été le pere d'Hippocrate; le second le Philosophe Médecin de Pont; le troisiéme le Médecin Erythréen, Sectateur d'Hérophile; le quatriéme le disciple d'Hicesius Erasistratéen. Nôtre Empirique fait le cinquiéme. Diogene Laerce conte jusqu'à quatorze hommes savans du nom d'Héraclide, sans y comprendre le pere d'Hippocrate.

CHAPITRE

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

CHAPITRE VIII.

DIONYSIUS; CRITO; MENODOTUS; THEODAS; HERODOTE; SEXTUS; SATURNINUS; CALLICLES; DIODORUS; LYCUS; ÆSCHRION; PHILIPPE; PLINIUS; VALERIANUS; & MARCELLUS; *autres Empiriques.*

IL y eut divers autres Médecins Empiriques, avant & après Héraclide. Il semble que 1 Galien lui donne un condisciple nommé *Dionysius*. Je dis qu'il semble, parce que l'on n'est pas sûr si Galien appelle ce Médecin condisciple d'Héraclide, ou de Criton dont il est parlé au même endroit. Mais comme on trouve aussi un Criton, ou deux Critons Empiriques, si Dionysius a étudié avec l'un d'eux, il sera toûjours de la même Secte. Je ne sai pas autre chose touchant ce Dionysius.

Je ne sai rien non plus touchant *Crito*, si ce n'est que 2 Galien range un Médecin de ce nom entre les plus anciens Empiriques, Il y a eu pareillement sous l'Empire de Trajan un Criton Médecin Empirique, comme on le verra ci-après, mais qui doit être different de celui dont on vient de parler, qui a dû preceder Héraclide. C'est du dernier de ces Critons que Dionysius a été condisciple.

3 Diogene Laërce fait mention de cinq autres Médecins de la Secte Empirique. Le premier est *Ménodotus*, qu'il dit avoir été disciple d'un Antiochus de Laödicée, Philosophe Pyrrhonien. Ce Ménodote étoit de Nicomédie. 4 Galien en parle comme d'un méchant Auteur, qui avoit composé de fort gros livres & en grand nombre, dans lesquels il chargeoit d'injures les Médecins des autres Sectes. Il vivoit après Héraclide, comme on en peut juger par le temps auquel ses disciples ont vêcu.

Le second des Empiriques dont parle Diogene Laërce, c'est *Theodas*, ou *Theudas*, condisciple de Ménodote. Galien le cite comme un de ceux qui avoient le mieux écrit pour la Secte Empirique.

Le troisiéme s'appelloit *Hérodote*. Il étoit de Tarse, fils d'un nommé Arieus, & il avoit étudié sous Ménodote. Il y a eu un autre Hérodote de la Secte *Pneumatique*. 5 On parlera ci-après de ce Médecin, & de cette Secte. Athénée cite un troisiéme Hérodote Lycien qui avoit fait un traité des *Figues*. On dira encore un mot du premier Hérodote dans l'article qui suit.

Le quatriéme s'appelloit *Sextus*. Il fut disciple du précedent, & Maitre de *Saturninus*, surnommé *Cythenas*, qui fait le cinquiéme des Empiriques dont parle Laërce. Il ne nous est resté aucun écrit de tous ces Médecins, si ce n'est de Sextus seul. C'est le même qui est conu sous le surnom d'*Empirique*.

Nous

1 *Pharmacor. local. lib. 5 chap. 7.*
2 *De subfigurat. Empiricâ.*
3 *In vitâ Timonis.*
4 *De Subfigurat. Empiricâ*; & *de Optimâ Sectâ.*
5 *Voyez ci-après, Part. 2. liv. 4. sect. 2. chap. 2.*

Digitized by Google

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

Nous avons trois de ses livres, qui contiennent *les Sentimens des Pyrrhoniens*; & 6 dix autres où il dispute contre toutes les Sciences. On a un autre ouvrage intitulé 7 *Sexti Placiti*, ou comme d'autres veulent, *Platonici, de Medicinâ & Animalibus*. S'il en falloit croire ce titre, ce livre seroit de *Sextus de Chéronée*, Philosophe Platonicien, neveu de Plutarque, & Précepteur de l'Empereur Marc Aurele. Mais si ce livre est de l'un des deux Sextus, il sera plûtôt du premier, ou de celui qui a été Empirique. Ce qui fait que quelques uns ont confondu ces deux Auteurs, c'est qu'ils vivoient presque en mêmes temps. Suidas qui a fait cette équivoque donne aussi à Sextus de Chéronée un Hérodote pour Précepteur, mais il ajoûte, que cet Hérodote étoit de Philadelphie.

Je trouve une autre difficulté touchant le premier Sextus, qu'on appelle ordinairement l'Empirique. Ce titre est tiré de celui qui lui est donné dans ses livres; à quoi l'on peut joindre le témoignage de Diogene Laërce, qui dit que l'Auteur de ces mêmes livres étoit Médecin, de la Secte Empirique. Ce témoignage semble être encore confirmé par 8 Galien, qui met un Sextus Empirique entre les Auteurs qui ont le mieux défendu cette Secte; & en quelque maniere par 9 Sextus lui-même, qui dit qu'il est Médecin.

Je conviens qu'il étoit Médecin, mais nonobstant les autoritez que j'ai apportées il y a lieu de douter qu'il se fût attaché à la Secte Empirique, qui est ce que l'on veut savoir. Ce doute est fondé sur un passage de cet Auteur, où il dit en termes exprès, 10 *que ceux qui croyent que la Médecine Empirique est fondée sur la Philosophie Sceptique, se trompent*; & où il fait voir, *que si cette Philosophie a du rapport avec quelque Secte de la Médecine c'est avec la* 11 *Secte Méthodique*. Quelle apparence donc que Sextus, qui étoit certainement Scepticien, ou Pyrrhonien, eût embrassé, par rapport à la Médecine, une Secte qu'il reconoit contraire aux principes de sa Philosophie? Il se peut que Diogene Laërce ait confondu ces deux Sectes de la Médecine, qui ont quelque chose de commun dans leurs principes. Il se peut aussi qu'il y ait eu un Sextus Empirique, comme Galien, & Diogene Laërce le disent, mais il semble qu'il doit être different du Pyrrhonien, par la raison que l'on employe. Il se peut, dis-je, qu'il y ait eu un Sextus Empirique, & un Pneumatique; à moins qu'on ne voulût dire que Diogene Laërce s'est aussi bien trompé à l'égard d'Hérodote, qu'à l'égard de Sextus.

Galien joint aux Empiriques 12 un *Callicles*, un *Diodore*, & un *Lycus*. Je ne sai rien touchant les deux premiers que leur nom. Quant à Lycus, je crois que ce doit être un autre que celui dont le même Auteur parle 13 ailleurs, qui étoit de Macedoine, & Anatomiste; auquel il rend témoignage qu'il passoit pour celui qui avoit le mieux écrit *des muscles*, quoi que son livre sur cette matiere fût trop gros, parce qu'il y avoit inseré diverses questions de Logique. Or

6 Ces dix livres, qui sont intitulez, *contra Mathematicos*, sont citez par Diogene Laërce comme étant de Sextus l'Empirique.

7 Barthius, (*Adv. lib.* 28. *cap.* 1.) croit que ce livre est d'Apulée, donton parlera ci-après.

8 *Introduct. cap* 4.

9 *Adv. Mathemat. lib.* 7. *pag. m.* 175.

10 *Pyrrhon. hypothes lib.* 1. *cap.* 34.

11 On traitera de cette Secte dans le livre 4. & l'on y rapportera plus au long le passage de Sextus.

12 *Method. med. lib* 2. *cap.* 7.

13 *de musculor. dissect.*

Or on ſait que les Empiriques ne ſe mêloient guére, ni de l'Anatomie, ni de la Logique. Quoi qu'il en ſoit celui de ces deux *Lycus*, ou *Lupus*; c'eſt à dire, *Loup*, qui étoit Anatomiſte, 14 a vécu peu de temps, avant Galien. Ce dernier le cenſure entr'autres choſes d'avoir crû 15 *que l'urine eſt produite de ce qu'il y a de ſuperflu dans le ſang deſtiné à la nourriture des reins.* 16 Galien blâme encore Lupus d'avoir repris Hippocrate en divers endroits, faute de l'avoir entendu.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij. & ſuivans.

17 Galien fait encore mention d'un autre Empirique nommé *Æſchrion*, qu'il appelle ſon concitoyen, & ſon maître, & qu'il dit avoir été très-entendu dans la *matiere des médicamens.* Cet Auteur rapporte dans le même endroit un remede qu'il avoit appris d'Æſchrion contre *la morſure des chiens enragez.* Ce remede étoit de la cendre d'*écreviſſes de riviere*, que l'on faiſoit brûler tout vifs dans une poîle d'airain juſqu'à ce qu'ils ſe puſſent aiſément mettre en poudre. Il falloit peſcher ces écreviſſes quand le Soleil étoit au ſigne du Lion, & le dixhuitiéme jour de la Lune. Cet Empirique donnoit pendant quarante jours une grande cueuillerée de cette cendre, délayée dans de l'eau, lorſqu'il commençoit la cure incontinent après la morſure; mais lors qu'on l'appelloit plus tard il doubloit la doſe. Il ajoûtoit auſſi quelquefois ſur dix parties de cette cendre une partie d'*encens*, & cinq de racine de *gentiane*, en poudre. Il appliquoit d'ailleurs ſur l'endroit qui avoit été mordu, une emplâtre compoſée d'une eſpece de poix appellée *Pix Brutia*, & d'*Opopariax.* Il prenoit une livre de la premiere de ces drogues, & trois onces de la derniere, & les faiſoit fondre enſemble dans une ſuffiſante quantité de vinaigre. Galien fait une eſtime particuliere de ce remede.

Le même Galien, nous apprend auſſi que ſon maître Pelops avoit diſputé contre un Empirique nomme *Philippe*, mais on ne ſait rien de particulier concernant cette diſpute. (*de propr. cap.* 2.)

On ne ſait pas s'il y eut dans la Secte Empirique des Médecins diſtinguez long-temps après Galien, ou après Æſchrion ſon contemporain qui vivoit dans le Siecle XLII. du Monde, dans le ſecond Siecle de N. S. J. C. Le ſeul d'entre ceux qui l'ont ſuivi, dont les écrits nous ſoient reſtez, c'eſt *Marcellus*, ſurnommé l'*Empirique*. Cet homme vivoit ſous Théodoſe, & il ſemble qu'il ait eu 18 quelque Office dans la Cour de cet Empereur, d'où l'on pourroit inférer qu'il étoit Chrêtien, quand on n'en auroit pas les preuves que l'on en a d'ailleurs, & qui ſont tirées de la préface, & de quelques autres endroits de ſon livre. Néanmoins tout Chrêtien qu'il étoit, il a rapporté dans ce même livre divers moyens ſuperſtitieux de guérir des maladies; comme ſont 19 certaines *paroles*, prononcées par le malade, ou par d'autres, ou certains *billets*, dans leſquels on écrit quelques vers Grecs, ou Latins, ou quelques mots barbares.

Au reſte l'ouvrage de Marcellus eſt un recueuil de médicamens, pour toutes les maladies, tiré de divers Auteurs, entre leſquels il nomme *l'un & l'autre Pline, Apulée, Celſe, Apollinaire, Deſignatianus, Siburius, Eutropius,* & *Auſonius.*

 On

14 *De anatomic. adminiſtrat. lib.* 4. *cap.* 10.

15 *De facult. natur. lib.* 1. *cap* 17.

16 *De ordine librorum ſuorum.*

17 *De ſimplic. medicam. facultat. lib.* 11.

18 *Marcellus vir Inluſter, ex magno officio Theodoſii ſenioris.* C'eſt le titre que Marcellus, ſe donne dans ſa préface.

19 *Voyez ci-deſſus, part.* 1. *liv.* 1. *chap.* 12.

Secte Empirique dans le Siecle xxxviij & suivans.

On parlera ci-après des quatre premiers, & des deux derniers; quant aux deux qui restent je ne sai ce qu'ils étoient. Marcellus étoit de Bourdeaux. On le range entre les Médecins, parce qu'il a écrit de Medecine, quoi que sa préface puisse faire douter qu'il ait été effectivement Médecin.

On parlera de *Plinius Valerianus*, que l'on met aussi au rang des Empiriques, quand on en sera à l'autre *Pline*, c'est à dire, dans la troisiéme partie de cette Histoire.

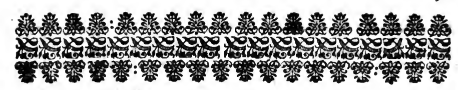
Il n'y a pas d'autres Empiriques anciens, dont les noms nous soient restez. Cette Secte s'est soûtenue fort long-temps, & il y a de l'apparence qu'elle subsisteroit encore avec honneur, si tous ceux, qui en ont fait profession, depuis Marcellus, s'étoient autant attachez à la conoissance des *maladies*, qu'à celle des *médicamens*, comme avoient fait les premiers. Mais ces nouveaux, entre lesquels on peut mettre Marcellus lui-même, ayant négligé cette premiere partie de la Médecine, sont insensiblement tombez dans le mépris, & ont dégeneré en cette espece de Médecins, que l'on appelle encore aujourd'hui *Empiriques*; qui sont précisément les mêmes que ceux qu'on appelloit *Pharmacopolæ*, *Agyrtæ*, *Circulatores*; c'est à dire, *Vendeurs de médicamens*, *Charlatans*, &c. desquels 20 on a parlé ci-devant, au lieu que les Empiriques anciens étoient de veritables Médecins.

---

20 *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 1. chap. 9.*



HISTOIRE



HISTOIRE DE LA MEDECINE, SECONDE PARTIE,

LIVRE TROISIEME.

Où l'on trouve principalement l'Introduction de la Médecine à Rome, par ARCHAGATUS, dans le Siecle XXXVIII. du Monde; & les changemens qu'ASCLEPIADE apporta à cet Art, dans le Siecle XXXIX. On parle aussi, à l'occasion de CLEOPATRE, des FEMMES, qui ont exercé la Médecine.

AVANT-PROPOS.

LA suite des Médecins Empiriques, nous a insensiblement entrainez fort bas. Nous avions commencé par *Plinius*, & par *Sérapion*, qui exerçoient la Médecine à Alexandrie, sous le second, ou le troisiéme des Ptolomées, & nous avons fini par *Marcellus*, qui vivoit à Rome sous Théodose. *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

Pour reprendre le fil de nôtre Histoire, il faut maintenant remonter jusqu'au temps auquel des deux premiers de ces Empiriques fleurissoient, ou au temps des autres disciples d'Hérophile, & des Médecins leurs contemporains, dont les derniers vivoient, comme on l'a remarqué, sous Ptolomée *Philopator*, qui commença à regner l'An du Monde MMM. DCC. XXX.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Ce fut environ ce temps-là que les Romains profitant de la foiblesse de tous les autres Etats, commençerent à marcher à grands pas vers la Monarchie Universelle. Ce fut aussi dans le même temps que les Arts, & les Sciences commencerent à passer de l'Egypte, & de la Grece dans l'Italie.

L'An DXXXV. de la fondation de Rome, qui répond à la troisiéme année du regne de Ptolomée Philopator, *Archagathus* fut le premier des Médecins Grecs qui vint s'établir à Rome, & qui porta la Médecine de son païs dans cette grande ville. On verra dans le chapitre suivant comment il s'y prit en cette rencontre, & le succès qu'il eut.

Dès lors jusqu'au temps d'*Asclépiade*, autre Médecin Grec, qui étoit contemporain de Mithridate, & de Pompée, & qui vint aussi pratiquer la Médecine à Rome, il s'écoula environ un Siecle, pendant lequel il semble que les Romains furent sans Médecins, ou du moins sans Médecins étrangers, comme on le verra ci-après. C'est dans cet intervalle que vivoient une bonne partie des Sectateurs d'Erasistrate, & d'Hérophile, & de ceux de Philinus, & de Sérapion; en sorte que les Médecins que nous trouvons dans ce même intervalle, outre ceux dont nous venons de parler, & que nous avons nommez ci-devant, sont en petit nombre.

Mais si le siecle dont il s'agit fournit peu de nouvelle matiere à nôtre Histoire, le suivant nous en fournira beaucoup. L'on y verra même la Médecine beaucoup changée par les nouveautez qu'Asclépiade commença d'introduire, & qui donnerent occasion à d'autres Médecins, qui le suivirent, de bâtir encore d'autres Systemes sur le sien; de sorte que les principes d'Hippocrate, & des autres anciens Médecins, auxquels on s'étoit attaché jusqu'à lors, furent presque entierement abandonnez. C'est de quoi l'on traitera dans ce troisiéme livre, & dans le quatriéme. Il faut encore avertir ici que l'on parlera des disciples, & des Sectateurs d'Asclépiade, immédiatement après avoir parlé de lui, de la même maniere que l'on en a usé ci-dessus à l'égard des disciples d'Erasistrate, d'Hérophile, & de Sérapion, ou de Philinus. On viendra ensuite à ses contemporains, & on finira par l'Histoire des femmes, qui ont exercé la Médecine.

CHAPITRE I.

En quel temps la Médecine s'est introduite à Rome. Si les Romains ont éte sans Médecins, avant l'arrivée d'ARCHAGATHUS; & quelle a été la Médecine de CATON.

ON a prétendu qu'avant la venue d'*Archagathus* à Rome, la Médecine n'y étoit point conue; & s'il en faut croire Pline, elle n'y a même été reçue qu'après tous les autres Arts liberaux, & toutes les Sciences. 1 *Le peuple Romain*, dit cet Auteur, *a été plus de six cens ans sans Médecins, quoi que d'ailleurs il n'ait pas été paresseux à recevoir les Arts, & qu'il ait même été fort avide de la Médecine, jusqu'à ce que l'ayant conue par expérience, il l'a condamnée. Cassius Hemina*,

---

1 *Lib.* 29. *cap.* 1.

Hemina, continue Pline, *nous apprend qu'Archagathus, fils de Lysanias, du Péloponnese, fut le premier Médecin qui vint à Rome, sous le Consulat de* Lucius Æmilius, *& de* Marcus Livius, l'An DXXXV. de la fondation de la Ville; *ajoûtant, qu'on lui avoit donné la Bourgeoisie, & que le public lui avoit acheté une boutique à ses dépens dans le carrefour d'Acilius, pour y exercer sa profession; qu'au commencement on lui avoit donné le surnom de* 2 guérisseur de playes, *& que son arrivée fut très-agreable à tout le monde; mais que peu de temps après, la pratique de couper, & de brûler, dont il se servoit, ayant paru cruelle, on changea son premier surnom en celui de* bourreau, *& l'on prit dès lors une grande aversion pour la Médecine, & pour tous les Médecins.* *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

Il paroîtra surprenant que les Romains se soient passez si long-temps de Médecins; & l'on opposera à l'autorité de Pline celle de 3 Denys d'Halicarnasse. *La peste*, dit ce dernier, *étant venue à Rome, l'An* CCCI. *de la fondation de la Ville, & s'étant rendue plus furieuse qu'aucune autre peste, qui eût été de memoire d'homme, elle emporta presque tous les esclaves,* & *la moitié des citoyens; les Médecins ne suffisant pas pour le nombre des malades.* Il y avoit donc alors des Médecins à Rome, c'est à dire, plus de deux cens ans avant le temps marqué par Pline, comme il y en a eu de tout temps chez tous les peuples. Mais pour concilier ces deux Auteurs il faut entendre des Médecins étrangers, & particulierement des Grecs, ce que dit le premier. Il s'explique lui-même un peu plus bas en ces termes; *Pour être convaincu*, ajoûte-t-il, *de la verité de ce que j'ai avancé*, c'est à dire, pour être convaincu de l'éloignement que les Romains de ce temps-là avoient pour la Médecine, *il ne faut qu'entendre là-dessus le sentiment de Marc Caton, qui a vécu soixante, & dix ans après Archagathus, & qui étoit un homme duquel on peut dire, que l'honneur du triomphe, qui lui a été decerné, & la charge de censeur qu'il a exercée sont ce qui le réleve le moins, tant il y a eu d'autres choses considerables en sa personne. Voici ses propres termes, tirez d'une lettre qu'il écrivoit à son fils; je vous dirai quand il en sera temps, mon fils Marc, ce que je pense de ces Grecs, & ce que j'estime le plus de tout ce qui est à Athénes. Il est bon d'étudier, comme en passant, leurs lettres, & leurs sciences, mais il ne faut pas les apprendre à fond. Je viendrai à bout de cette race méchante, & fiere; mais soyez assuré,* 4 *comme si un devin vous l'avoit dit, qu'aussi tôt que cette nation nous aura communiqué ses lettres elle gâtera, ou corrompra tout; & cela se fera d'autant plus aisément si elle nous envoye encore ses Médecins.* 5 *Il ont juré entr'eux de tuer tous les Barbares, par le moyen de la Médecine; & encore exigent ils un salaire pour cela de ceux qu'ils traitent, afin qu'ils se fient mieux à eux, & qu'ils les puissent perdre plus facilement. Ils sont assez insolens pour nous appellor Barbares, aussi bien que les autres; ils nous traitent même plus insolemment, en nous appellant* 6 Opiques. *En un mot souvenez vous que je vous ai défendu les Médecins.*

M 3 Il

2 Vulnerarius. *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 1. chap. 9.* Anciennement la Médecine, & la Chirurgie, s'exerçoient par une même personne. 3 *Lib. 10.*

4 Plutarque a remarqué que Caton s'étoit fort trompé dans sa conjecture.

5 L'auteur que l'on vient de citer qui rapporte à peu près la même chose que Pline, ajoûte que Caton étoit entré dans ce soupçon contre les Médecins Grecs, sur ce qu'il avoit lû qu'Hippocrate avoit refusé son secours à Artaxerxes, disant qu'il ne guérissoit pas les Barbares, qui étoient les ennemis des Grecs. *Voyez ci-dessus, part. 1. lib. 3. sur la fin.*

6 C'est à dire, *grossiers, sans politesse, ignorans.* Opici étoient certains peuples qui étoient venus de divers endroits s'établir dans la campanie, & dont le langage étoit un mélange de celui de diverses nations, en sorte qu'ils ne parloient, ni bien Latin, ni bien Grec, qui étoient les deux langues de leur voisinage, & les plus polies.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

Il est visible par la maniere dont Caton parle, qu'il n'avoit en vûe que la Médecine étrangere, & c'est ce que Pline reconoît lorsqu'il se fait cette objection; *Croirons nous donc*, dit-il, pour conclusion, *que Caton ait condamné une chose si utile*, c'est à dire, la Médecine? *Non assurement; puis que lui même a bien daigné nous apprendre par quelle Médecine lui, & sa femme étoient venus à un âge fort avancé; & qu'il avoit fait un livre où il marquoit de quelle maniere il traitoit son fils, & ses esclaves, & même ses bœufs, quand ils étoient malades.*

Les Romains n'ont donc pas été absolument sans Médecins au commencement de leur République; mais il y a de l'apparence qu'ils ne s'étoient servis, jusqu'à la venue d'Archagathus, que de la Médecine naturelle, ou de la simple Empirique, telle que l'on a supposé que les premiers hommes la pratiquoient; & c'est cette Médecine, qui étoit du goût de Caton, & de laquelle il avoit écrit le premier de tous les Romains. Voici quelques particularitez touchant la maniere dont il s'y prenoit. On sait premierement que Caton approuvoit les remedes superstitieux, & l'on trouve dans ce qui nous est resté de ses écrits des 7 *paroles*, qu'il prononçoit pour guérir une dislocation, ou une fracture. 8 Pline nous apprend d'ailleurs que Caton employoit beaucoup les *Choux*, qui selon la remarque du même Auteur, ont fait toute la Médecine des Romains, pendant six cens ans. Cette *panacée* paroîtra sans doute, ridicule aujourd'hui, mais on s'étonnera moins que ces bonnes gens ayent fait tant de cas d'une plante si commune, si l'on se souvient de l'estime où elle étoit 9 parmi les plus habiles d'entre les premiers Médecins Grecs.

Plutarque observe touchant la Médecine de Caton, quil n'approuvoit pas que l'on s'abstint de manger dans les maladies; qu'il recommandoit les *herbages*, & les chairs de *canards*, de *pigeons*, & de *lievres*. Mais cet Auteur ne fait pas un si grand cas de cette Médecine de Caton, qu'en a fait Pline. Il remarque au contraire que la femme de ce Romain, & son fils moururent avant lui; ajoûtant que si Caton lui-même vint à un âge fort avancé, il en avoit eu plus d'obligation à son bon temperament qu'à sa Médecine. Plutarque étant Grec pourroit être soupçonné d'avoit voulu vanger les Médecins de sa nation, quoi que ce qu'il dit soit fort vraisemblable.

A l'égard de la Médecine Grecque, il n'est pas surprenant que les Romains n'en eussent point eu de conoissance jusqu'à la venue d'Archagathus, puis qu'ils ont d'ailleurs beaucoup tardé à recevoir les sciences, & les autres beaux arts; & si Pline a dit dans le passage que l'on a cité, *que le peuple Romain n'avoit pas été paresseux à recevoir les Arts*, cela se doit seulement entendre des méchaniques, qui sont entierement nécessaires à la vie. 10 Ciceron nous apprend, *que la*

7 Luxum si quod est, hac cantione sanum fiet. Harundinem prende tibi viridem P. IV. aut V. longam. Mediam diffinde, & duo homines teneant ad coxendices. Incipe cantare in alio. S. F. motas væta daries dardaries astataries dissunapiter, usque dum coëant. Ferrum insuper jactato. Ubi coierint, & altera alteram tetigerit; id manu prende, & dextra sinistra præcide. Ad luxum aut fracturam alliga, sanum fiet, & tamen quotidie cantato in alio, S. F. vel luxato. Vel hoc modo, huat, hanat, huat, ista pista sista, domiabo, damnaustra, & luxato. Vel hoc modo, huat, haut haut ista sis tar sis ardannabon dunnaustra. *Cato, de re rustic, cap.* 160.

8 *Lib. 25. cap. 2.*

9 *Voyez ci-dessus, part. 1. liv. 2. chap. 4. & part. 2. liv. 1. chap.* S.

10 *Tusculan. quæst. lib. 1.*

la Poësie ne s'étoit introduite chez les Romains que fort tard, & qu'ils avoient fort méprisé la Philosophie jusqu'à son temps. 11 Suetone ajoûte, *que la Grammaire n'étoit point du tout en usage chez les premiers Romains, bien loin d'y être estimée; parce que ce peuple étoit encore fort grossier en ces temps là, & si uniquement attaché aux affaires de la guerre, que personne n'y vaquoit guere aux arts Liberaux.* Mais il ne faut point d'autre preuve que les belles lettres sont venues fort tard à Rome, que la crainte qu'avoit Caton qu'elles ne s'y introduisissent de son temps; quoi qu'il ait vécu, comme on l'a dit, soixante & dix ans aprés Archagathus.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

CHAPITRE II.

Si les Médecins ont été bannis de Rome du temps de Caton? On parle aussi de SINALUS, *de* MARUS, *d'*AGATHARCHIDES, *& de quelques autres Médecins contemporains de Caton.*

IL y a une autre question qui regarde la disposition d'esprit où étoient les premiers Romains à l'égard de la Médecine, qu'il faut encore éclaircir; c'est de savoir s'il est vrai, comme 1 quelques Auteurs modernes l'ont assuré, *que les Médecins ayent été bannis de Rome du temps de Caton le Censeur?*

Il y a de l'apparence que cette histoire a été forgée sur l'avanture d'Archagathus, qu'on a rapportée au chapitre précedent; quoi qu'il ne soit pas dit que ce Médecin fut chassé de Rome, mais simplement que sa profession y fut décriée. D'ailleurs Caton n'a pû avoir aucune part à cette affaire, puis qu'il n'avoit que quinze ans, lors de la venue d'Archagathus à Rome, où celui-ci ne fit pas apparemment un long séjour; mais ceux qui ont inventé ce fait ne se piquoient pas sans doute, d'une grande exactitude dans la Chronologie.

Ce n'est pas qu'il ne soit tout visible, par ce qui a été dit, que Caton avoit une grande aversion pour les Médecins, & particuliérement pour les Médecins Grecs; soit que ce fût par un principe de défiance contre cette nation, soit qu'il trouvât leur maniere de faire la Médecine trop affectée; & qu'étant accoûtumé à la vieille Empirique il traitât cette nouvelle Médecine de Charlatanerie. C'est ce que Pline a voulu insinuer, lors qu'il dit, 2 *que Caton condamnoit, non la Médecine en elle-même, mais la maniere dont on l'exerçoit.*

Il n'avoit pas été le premier des Romains à se mettre de mauvaise humeur contre les Médecins de cette nation; le mauvais traitement fait à Archagathus ayant précedé le temps auquel Caton commença à avoir quelque autorité. Pline a même voulu insinuer 3 que le mépris que les Romains avoient pour la Médecine, avoit influé dès long-temps auparavant, c'est à dire depuis l'An CCCCLXI.

---

11 *De Illustrib. Grammaticis.*

1 *Agrippa, de vanitate scientiarum. Essais de Montagne* &c.

2 *Non rem damnans sed artem. lib. 29. cap. 1.*

3 *Ibidem.*

Suite du Siecle xxxvii, & tout le Siecle xxxix.

CCCCLXI de la fondation de la ville, jusques sur le Dieu qui préside à cet art; puis qu'alors on ne daigna pas recevoir Esculape dans l'enceinte de Rome, nonobstant la peine qu'il avoit prise de venir délivrer cette ville de la peste; Il est vrai que Plutarque a justifié le procedé du Peuple Romain dans cette occasion, comme on l'a remarqué 4 ci-devant en rapportant cette histoire.

Mais quoi qu'il en soit, il ne s'ensuit pas de l'éloignement que Caton & les Romains de ces temps-là pouvoient avoir pour les Médecins, qu'ils ayent jamais donné un arrêt de bannissement contr'eux; je ne sache pas du moins qu'aucun Auteur ancien l'ait remarqué. Mais quand cela seroit, que pourroit on inferer de là au désavantage de la Médecine? Est ce que le goût des Romains du temps de Caton, ou celui de Caton lui-même, qui condannoit ce qu'il ne conoissoit pas, doit décider du prix de cet art? Certes cela ne vaut pas la peine de se récrier si fort contre la calomnie, comme ont fait 5 quelques Médecins modernes qui ont entrepris de la refuter avant moi.

Chaque peuple a envisagé la chose selon sa portée, & comme il lui a plû; d'où vient que les uns sont allez à un excès, les autres à un autre. Les Grecs étoient dans une prévention bien differente de celle des premiers Romains, par rapport au même art. 6 Il étoit défendu par une ancienne loi des *Athéniens* aux femmes & aux esclaves de se mêler de la Médecine, jusques là qu'ils ne souffroient point de sages-femmes. 7 Ceux de *Locres* allerent encore plus loin; l'estime & le respect qu'ils avoient pour la Médecine ayant porté leur Roi Zeleucus à faire une loi qui ordonnoit, *que si quelcun étant malade avoit bû du vin contre les ordres du Médecin, quoi qu'il guérit nonobstant cela, on le punit de mort pour avoir désobéi.* On voit par ces differens exemples qu'il ne faut pas juger du prix des choses par l'opinion qu'en a un peuple, ou un autre, mais par ce que dicte la droite raison.

SYNALUS, Médecin d'Annibal, vivoit en même temps que Caton, quoi que celui-ci fût beaucoup plus jeune, n'ayant eu que quatorze, ou quinze ans lors que la seconde guerre Punique commença. On ne sait rien de ce Médecin que ce qu'en dit *Silius Italicus*, dans l'endroit où il introduit *Synalus* pensant les blessez de l'armée d'Annibal; & où il lui rend témoignage, 8 *qu'il entendoit fort bien à faire sortir le fer d'une playe, par des enchantemens, ou par des paroles, & qu'il savoit assoupir les serpens.* Cela a du rapport avec ce que l'on vient de dire de la Médecine de Caton, & avec la pratique d'Esculape & des autres anciens Médecins, dont on a parlé dans la premiere partie de cette histoire.

Pour ce qui regarde en particulier *les charmes qui endorment les serpens*, Synalus étoit à peu près du même païs que les *Psylles*, peuples de Lybie, fameux par la même science, & par la disposition particuliere de leur corps ou de leur tempé-

4 *Part. 1. liv. 1.*

5 *Voyez ce qu'ont écrit là-dessus Messieurs Drelincourt & Spon.*

6 *Hygin. fab. cap.* 274. On rapportera cette histoire plus au long ci-aprés; *part. 2. liv. 3. chap. 13. Voyez ci-dessus, par 2. liv. 1. chap. 6.*

7 *Ælian. var hist. cap* 37.

8 ——— ——— terrumque è corpore cantu
Exigere. & somnum torto misisse Chelydro,
Anteibat cunctos. *Sil. Italic. lib. 5.*

temperament, qui faisoit qu'aucune sorte de serpens ne pouvoit leur nuire sans qu'il fut même nécessaire qu'ils recourussent à des charmes. D'où vient que l'on disoit, que ceux de cette nation exposoient à ces animaux venimeux leurs enfans nouvellement nez, pour savoir si leurs femmes n'avoient point eu de commerce avec des étrangers, étant persuadez qu'il n'arriveroit point de mal à ces enfans si leurs meres s'étoient bien conduites. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

Le même Silius Italicus parle 9 ailleurs d'un Atyr, Africain, qui savoit faire l'expérience dont on vient de parler, & qui de plus ôtoit aux serpens leur venin. La réputation où étoient les Psylles, à cet égard, faisoit que quand d'autres personnes, qui n'étoient pas de ce païs-là, avoient été mordues par un serpent, on employoit un Psylle, lors qu'il s'en trouvoit quelqu'un sur le lieu, pour sucer la playe & pour attirer le venin. C'est ce que l'on pratiqua à l'égard de Cléopatre qui s'étoit faite picquer par des aspics, & à laquelle on vouloit sauver la vie pour la faire paroître dans le triomphe d'Auguste; mais le remede fut inutile. On peut voir dans 10 Celse ce qu'il pense à l'égard des Psylles, ou de leur prétendue proprieté de temperament, qu'il regarde plûtôt comme un effet de leur seule hardiesse, ajoûtant que toute autre personne peut sans danger sucer une playe faite par un serpent, pourvû que cette personne là n'ait point d'ulcere, ou d'excoriation dans la bouche. Cette remarque de Celse est confirmée par un grand nombre d'expériences que l'on a faites dans ce siecle sur le venin des viperes, qui n'est nuisible, qu'entant qu'il se mêle immediatement avec le sang. 11 Les *Marses*, peuples d'Italie, savoient aussi charmer toutes sortes de serpens.

Pour revenir à Synalus, le Poëte, que l'on a cité, ajoûte que ce Médecin étoit descendu d'un ancien Synalus, qui avoit les mêmes talens, qu'il avoit reçus de 12 *Hammon* son pere, & qui passérent en suite à sa posterité.

Il y avoit aussi en ce temps-là, 13 au rapport du même Silius Italicus, un Marus *Pérusin*, qui étoit soldat & Médecin. La longue expérience qu'il avoit du mêtier de la guerre lui ayant donné occasion de voir souvent penser des blessez, fit qu'il apprit à les penser lui-même; d'où vient qu'il rendit cet office à *Serranus*, fils de *Regulus*, après une bataille, où le premier avoit recu quelques blessures.

14 Sous Ptolomée Philometor, qui commença à regner l'An du Monde MMMDCCLXX, on trouve un Agatharchides, Historien & Philosophe. Ce qui nous oblige de le mettre au rang des Médecins de ce temps-là; quoi qu'il ne fût pas de cette profession, c'est qu'il avoit écrit une histoire où il parloit d'une maladie dont Hippocrate, ni les autres Médecins, qui ont précedé cet Agatharchides, n'ont rien dit. *Les peuples qui habitent autour de la mer rouge,* disoit cet Auteur, *sont sujets à une maladie particuliere. Certains petits dragons, ou petits serpens, qui se trouvent dans leurs jambes ou dans leurs bras, leur mangent ces parties. Ces animaux sortans de ces mêmes lieux montrent quelquefois un peu la*

9 *Lib.* 1.
10 *Lib.* 5. *cap.* 27.
11 *Voyez ci-dessus, part* 1. *liv.* 1. *chap.* 21.
12 *Ibidem. chap.* 5.
13 *Lib.* 6.
14 *Vossius de Histor. Græc. lib.* 1. *Strabo, lib.* 14. *Plutarch. sympos. lib.* 8. *quæst.* 9.

Digitized by Google

Suite du Siecle xxviij. & tout le Siecle xxix.

la tête; mais si tôt qu'on les touche ils rentrent; & s'enfonçant dans les chairs, ou s'y tournant de tous côtez, ils y causent des inflammations insupportables. Voila ce que dit Agatharchides, sur quoi Plutarque, de qui nous tenons cette observation, ajoûte, qu'avant le temps de cet Historien, & même depuis, personne n'avoit rien vû de semblable, en d'autres lieux. Il se trouvera neanmoins des Médecins, qui sont venus après Plutarque, qui ont vû & traitté la même maladie, qui n'est pas tellement éteinte, comme le croyoit cet Auteur, qu'elle n'ait cours encore aujourd'hui dans les lieux que marquoit Agatharchides, & en beaucoup d'autres.

C'étoit précisément dans ce même temps que fleurissoient les Ecoles d'Herophile & d'Erasistrate; en sorte que l'on peut rapporter ici une bonne partie de ceux que nous avons contez entre les Sectateurs de ces deux fameux Médecins. On a là-dessus le témoignage de 15 Strabon, que nous avons cité 16 ci-devant sur ce sujet.

CHAPITRE III.

ATTALUS; MITHRIDATE; POMPEIUS LENÆUS; TIMOTHEE; TRYPHON; ZACHALIAS; ZOPYRUS; NICOMEDE; & PARTHENIUS.

ATTALUS *Philométor*, dernier Roi de Pergame, qui fit héritier le Peuple Romain, fut contemporain de Caton, quoi que celui-ci fût beaucoup plus âgé, étant mort vint ans avant Attalus, qui mourut la même année que *Numance* fut détruite, l'An du monde MMMDCCCXVIII. Ce Prince aimoit beaucoup la Médecine & vouloit savoir les choses par lui-même. *Il cultivoit*, dit Plutarque, *des plantes venimeuses, comme du jusquiame, de l'ellebore, de la cigüe, de l'aconit, du dorycnium, qu'il semoit & qu'il plantoit lui-même dans ses jardins, & qu'il cueilloit chacune dans le temps le plus propre; afin de pouvoir faire des expériences sur les sucs, les semences, & les fruits de ces plantes, pour conoitre leurs proprietez.* L'Auteur de cette remarque regarde cette occupation d'Attalus comme un amusement indigne d'un Roi, & il lui préfere par cette raison *Démétrius*, surnommé *Poliorcetes*, c'est à dire *Preneur de Villes*, qui ne se divertissoit qu'a faire construire des vaisseaux, ou des galeres, & des machines de guerre, d'une grandeur prodigieuse. Mais il seroit à souhaiter que les Rois se fissent un plaisir de s'occuper plûtôt à des choses utiles à la societé, comme faisoit Attalus, que de faire consister toute leur gloire à imiter Démétrius, qui ne cultivant que les arts de la guerre ne pensoit point aux arts de la paix, & à rendre ses peuples heureux. Attalus ne s'attachoit pas seulement à examiner *les poisons*, il essayoit aussi *les contre poisons*, donnant des uns & des autres à des Criminels condannez à la mort, comme on l'apprend de 1 Galien. 2 Il préparoit de plus divers bons medicamens, dont une partie portoient encore son nom du temps de Galien,

15 *Strabon, lib. 12. Voy. z ci-devant part. 2. liv. 1. chap. 5.* & 6.
16 *Plutarchus in Demetrio.*
1 *Galen. de simpl. medicamentor. facultat. lib. 10.*
2 *Idem, de compos. medicam. per genera, lib. 1. cap. 13.*

Galien, qui en rapporte la composition; & qui assure qu'Attalus, qu'il appelle son Roi (parce que lui Galien étoit de Pergame) avoit eu une grande application pour cela. *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

3 Le même Auteur remarque aussi que ce Prince s'étoit attaché à découvrir la verité de ce que l'on disoit communément des proprietez de certains animaux rares, comme sont *les Chevaux du Nil, les Basilics*, &c. Il ajoûte qu'encore qu'Attalus eût fait une exacte recherche sur ce sujet, ce qu'il en avoit écrit se réduisoit à peu de chose; preuve, dit Galien, qu'il n'avoit pas trouvé veritable tout ce qu'on en disoit. Cet Auteur attribue, comme on l'a vû 4 ci-dessus, à un Attalus & a un Ptolomée d'avoir travaillé à l'envi à qui feroit la plus belle Bibliotheque. L'on a remarqué au même endroit que Ptolomée Philadelphe étant celui qui avoit établi la fameuse Bibliotheque d'Alexandrie, il n'y avoit point encore d'Attalus en ce temps-là; mais que comme *Evergetes*, fils de ce Ptolomée, l'avoit continuée, il se pouvoit qu'Attalus *Galatonites*, son contemporain, lui eût fait concurrence à cet égard. On a ajoûté que Strabon attribue le même dessein à *Eumenes*, fils du précedent, & pere de nôtre Attalus Philométor. Il y a de l'apparence que ce dernier, curieux comme il l'étoit, ne manqua pas aussi d'aggrandir la Bibliotheque de ses peres, & que tous ces Rois de Pergame avoient travaillé les uns après les autres à ramasser des livres. C'est ce que le même Strabon avoit insinué auparavant, disant que les Rois *Attaliques*, comme il les appelle, cherchoient par tout des livres pour faire une Bibliotheque. Le passage de cet Auteur vaut la peine d'être rapporté tout entier. 5 Aristote, dit Strabon, est le premier de tous ceux que nous connoissons qui a fait une Bibliotheque, & ce fut lui qui porta les Rois d'Egypte à en faire autant. Il laissa la sienne à Théophraste, qui la laissa à son tour à Neleus. Celui-ci la fit transporter à Scepsis (dans la Troade) & elle passa entre les mains de ses héritiers, gens sans lettres, qui se contenterent de tenir ces livres en lieu sûr, sans en avoir autrement de soin. Et comme ils eurent appris que les Rois Attaliques, ou de la race d'Attalus, desquels la ville de Scepsis dépendoit, recherchoient des livres pour faire une Bibliotheque à Pergame, ils cacherent les leurs dans une fosse. Enfin ces livres ayant demeuré long-temps en ce lieu, & ayant été en partie gâtez par l'humidité & par les vers, ceux qui contenoient les œuvres d'Aristote & de Theophraste furent vendus pour une grande somme à un nommé Apellico. Cet homme qui aimoit beaucoup les livres, mais qui n'étoit pas Philosophe, cherchant à reparer le dommage qui étoit arrivé à ceux qu'il avoit achetez, les fit copier, remplit comme il put les vuides qui s'y trouvoient; & en fit de cette maniere une édition pleine de fautes. Les anciens Peripateticiens, poursuit Strabon, tels qu'étoient ceux qui suivirent immédiatement Théophraste, n'ayant que peu de livres, & même qui avoient été composez par des étrangers, ou par des Auteurs qui n'étoient pas de leur Secte, 6 ne pouvoient point philosopher sur ce qu'ils trouvoient d'écrit, en sorte qu'ils étoient contraints de se faire eux-mêmes des systemes avec beaucoup de peine. Mais ceux qui vinrent après que les livres dont on a parlé eurent vû le jour, eurent bien plus

3 *De simplic. medicam. facult. lib.* 10.
4 *Part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 30.
5 *Lib.* 13. Voyez encore Plutarque dans la vie de *Sylla*.
6 Μηδὲν ἔχειν φιλοσοφεῖν πραγματικῶς, ἀλλὰ θέσεις ληκυθίζειν.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix. plus de facilité, en suivant Aristote, quoi qu'ils fussent pourtant obligez de deviner en divers endroits, à causes des fautes qui se trouvoient dans ces livres. Rome a aussi beaucoup contribué à la multiplication de ces fautes, car Sylla ayant pris Athenes incontinent après la mort d'Apellico, & y ayant trouvé la Bibliotheque de ce dernier, qu'il fit apporter en Italie; Tyrannion Grammairien, qui avoit beaucoup d'inclination pour Aristote, eût ses écrits à sa disposition, par la faveur de celui qui en avoit le soin; & en laissa prendre diverses copies, mais où il se glissa encore de nouvelles fautes par l'avarice des Libraires qui employerent de mauvais Copistes, &c. Voila ce que dit Strabon, par où l'on voit quel a été le sort des livres anciens, & de ceux d'Aristote en particulier.

Mitridate, Roi de Pont, qui commença d'être en guerre avec les Romains vers le milieu du Siecle xxxix, ne fut pas moins curieux de la Médecine qu'Attalus. On dit que pour empêcher qu'aucun poison ne pût lui nuire, il s'étoit accoutumé à en prendre tous les jours, s'étant auparavant muni d'un contrepoison. Nos Apothicaires préparent encore aujourd'hui une composition qui porte le nom de *Mithridate*, & qui a été regardée anciennement comme l'Antidote, ou le contrepoison dont on vient de parler; quoi qu'il se trouve des Auteurs qui ont soutenu que ce remede étoit quelque chose de beaucoup plus simple 7. Pompée, disent ces derniers, ne se fut pas plûtôt rendu maitre du Palais de Mithridate, qu'il fit chercher fort exactement la recepte du fameux Antidote dont il avoit appris que ce Roi se servoit, mais il fut bien surpris lors qu'on l'eût trouvée, & qu'il vit qu'il ne s'agissoit que de *vint feüilles de rue, d'un grain de sel, de deux nois, & de deux figues seches.* C'étoit là tout le remede. Il falloit le prendre tous les matins à jeun, & boire un doit de vin par dessus. On aura occasion 8 dans la suite de dire encore un mot du premier Antidote de Mithridate.

Cependant comme toutes les conoissances de ce Prince ne consistoient pas au médicament dont on vient de parler, Pompée ne perdit pas sa peine en foüillant dans les cabinets & dans les cassettes de Mithridate; il y trouva plusieurs livres écrits en diverses langues, qui contenoient les plus rares secrets de la Médecine, qui avoient été tirez de divers endroits. Ce qui obligea ce Géneral Romain de donner ordre à Pompeius Lenæus son Affranchi, qui étoit habile Grammairien, & que Pline conte aussi entre les Médecins, de traduire ces livres en Latin; 9 *de maniere*, dit Pline, *que la victoire que les Romains remporterent sur Mithridate, fut non seulement avantageuse à la République par l'agrandissement de ses Etats, mais encore par l'usage que ses Citoyens en tirerent dans la suite, par rapport à la santé.* Le même Auteur avoit dit un peu auparavant que

7 Antidotus verò multis Mithridatica fertur
Consociata modis; sed Magnus scrinia Regis
Quum raperet victor, vilem deprendit in illis
Synthesin, & vulgata satis medicamina risit;
Bis denum rutæ folium, salis & breve granum,
Juglandesque duas, totidem cum corpore ficus.
Hæc oriente die pauco conspersa Lyæo
Sumebat; metuens dederat quæ pocula mater. *Q. Serenus Samonicus.*

8 *Voyez ci-après, Part. 3. liv. 2. chap. 2.*

9 *Lib. 25. chap. 2.*

que ce fut après la victoire remportée sur Mithridate que la Médecine s'étoit premierement introduite à Rome, mais cela ne peut pas être, comme on le verra au commencement du chapitre suivant. Appian fait mention d'un Médecin de Mithridate nommé TIMOTHÉE. Le même Auteur parle encore de quelques Eunuques de ce Roi, qui exerçoient la Médecine, entre lesquels il nommé un TRYPHON. Il y a eu aussi un fameux Chirurgien de ce nom, dont on parlera 10 ci-après.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Il est fait mention dans 11 Pline d'un ZACHALIAS, Babylonien, qui avoit dédié à Mithridate un livre, où il traitoit, *des pierres pretieuses*, & de quelques autres; comme de la pierre *hématite*, à laquelle il attribuoit de grandes vertus, & entr'autres d'être utile pour les maladies des yeux. Ce qu'il en disoit d'ailleurs est purement superstitieux. Il y a de l'apparence que ce Zachalias, ou plûtôt *Zacharias*, comme je crois qu'il faudroit lire, étoit Juif; le nom & même le païs le marquent.

12 Galien rapporte la description d'un Antidote d'un Médecin nommé ZOPYRUS, que celui-ci avoit communiqué à Mithridate, comme un remede assuré contre toutes sortes de poisons & de venins. Cet Auteur ajoûte que Mithridate en fit faire diverses expériences sur des criminels condannez à mort, qui réussirent toutes. 13 Celse parle aussi d'un Antidote appellé *Ambrosia*, composé par un Médecin du même nom pour un Roi Ptolomée. Quoi que cet Antidote soit un peu different du premier, il pourroit être du même Médecin, qui l'auroit présenté à l'un des derniers Ptolomées, contemporain de Mithridate. Il se trouve un autre *Zopyrus*, Médecin, 14 qui vivoit du temps de Plutarque.

Ces Médecins ne furent pas les seuls qui travaillerent pour Mithridate. 15 Asclépiade, dont on parlera au chapitre suivant, ayant été fortement sollicité par ce Roi de quitter Rome pour venir dans ses Etats, s'en excusa, mais il écrivit quelques livres en Médecine qu'il lui dédia.

NICOMEDE, Roi de Bithynie, contemporain de Mithridate, est aussi mis au nombre des Médecins. On trouve dans Galien quelques médicamens qui portent le nom de ce Roi. Il y a d'ailleurs quelqu'autre Nicomede, Médecin, dans les Inscriptions anciennes.

PARTHENIUS, de Nicée, Poëte Grec, est pareillement regardé comme Médecin, parce qu'il avoit écrit un livre *des maladies d'amour*. Il fut pris par Cinna, dans la guérre contre Mithridate, & remis en suite en liberté à cause de son savoir. Il instruisit Virgile dans la langue Grecque, comme le remarque Macrobe. Suidas le fait vivre jusqu'au temps de Tibere, ce qui ne semble pas être possible. Quant à ce *Parthenius* qui est Auteur d'un livre intitulé, *de la dessection du corps humain*, ce n'est pas le même. Celui-ci est des derniers Grecs. On parlera de divers autres Médecins contemporains de Mithridate, en parlant de ceux qui ont vêcu du temps d'Asclépiade.

N 3 CHA-

10 *Part. 3. liv. 1. chap. 3.*
11 *Lib. 37. chap. 10.*
12 *De antidot. lib. 2. chap. 8.*
13 *Lib. 5. chap. 23.*
14 *Sympsiac. lib. 3. quaest. 6.*
15 *Plin. lib. 25. chap. 2.*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

CHAPITRE IV.

ASCLEPIADE, fameux Novateur entre les Médecins Dogmatiques, qui rétablit la Médecine à Rome, environ cent ans après l'arrivée d'Archagathus.

ON a vû dans la premiere Partie que les descendans d'Esculape s'appelloient *les Asclépiades*, c'est à dire les enfans *d'Asclépius*, qui est le nom Grec d'Esculape. Voici maintenant un Médecin qui n'étoit pas de cette famille, & qui s'appelloit néanmoins Asclepiade, ou *Asclépiades*, de son nom propre, comme divers autres dont on parlera ci-après.

Ce Médecin étoit déja en grande reputation à Rome pendant la vie de Mithridate, c'est à dire vers le milieu du siecle xxxix, comme je l'ai remarqué dans le chapitre précedent, sur le témoignage de Pline ; d'où je conclus que cet Auteur s'est contredit lors qu'il a écrit, dans le même chapitre, que la Médecine s'étoit seulement introduite à Rome après la victoire de Pompée sur Mithridate. On a vû ci-dessus qu'Archagathus, Médecin Grec, étoit venu dans cette même ville environ cent ans auparavant, qu'il y fut d'abord bien reçu, mais que sa profession y fut ensuite décriée. Il y a de l'apparence qu'Asclépiade fut un des premiers qui la remit en crédit. 1 Il étoit de *Prusa*, dans la Bithynie, mais il vint s'établir à Rome à l'imitation d'une infinité d'autres Grecs qui avoient commencé à se jetter dans cette capitale du monde, dans l'esperance dy faire une plus grande fortune que chez eux. Il enseignoit au commencement la *Rhetorique*; mais ne trouvant pas son conte à ce mêtier, il voulut essayer si celui de la Médecine seroit moins ingrat. Et quoi qu'il n'en eût, à ce que dit Pline, aucune conoissance, il crut que l'ayant étudiée quelque temps, il payeroit assez d'esprit, monoye que l'on prend encore aujourd'hui pour bonne en cette rencontre, aussi bien qu'on la prenoit alors.

La voye la plus sûre que ce Médecin trouva pour se mettre en crédit, ce fut de prendre tout le contrepied d'Archagathus, qu'il savoit avoir été blâmé à cause de la méthode cruelle qu'il avoit suivie, & de condanner, non seulement cette méthode, mais encore une grande partie des remedes que les autres Médecins pratiquoient tous les jours. Les remedes qu'Asclépiade improuvoit consistoient, 2 selon la remarque de Pline, à étouffer les malades à force de les charger de couvertures pour tirer de la sueur de leur corps à quelque prix que ce fût, ou les 3 *rôtir* auprès du feu, ou aux rayons du Soleil. Asclépiade condannoit encore une ancienne maniere de guérir les *esquinancies*, en introduisant dans la gorge avec beaucoup de peine & d'effort un certain instrument qui servoit à ouvrir le passage. Mais ce contre quoi il se récrioit le plus c'étoit contre *les vomitifs*, que l'on prenoit alors très frequemment, & même contre *les Purgatifs*, qu'il regardoit comme nuisibles à l'estomac. En

1 *Plin. lib. 26. chap. 3.*
2 *Lib. 26. chap. 3.*
3 On parlera plus amplement de ce remede dans le livre suivant, & on verra pourquoi on l'ordonnoit.

En même temps qu'Asclépiade condannoit les remedes dont on vient de parler, il n'en proposoit que de fort doux; & il disoit ordinairement, qu'un Médecin doit guérir ses malades 4 *sûrement, tôt, & agréablement*. Ces trois mots renferment les plus belles promesses que l'on puisse attendre de la Médecine, mais le malheur est qu'on a bien de la peine à les effectuer.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

La maniere superstitieuse de guérir les maladies à laquelle on s'étoit attaché jusqu'alors, ou les remedes *Magiques*, qui étoient en grand usage avant la venue d'Asclépiade, & desquels Caton lui même s'étoit servi, mais dont on commençoit à se lasser, parce qu'on n'en voyoit aucun effet, contribuerent encore beaucoup à faire recevoir cette nouvelle Médecine. C'est ce qu'a remarqué Pline dans le commencement du quatriéme chapitre de son vint & sixiéme livre, où on lit ces paroles; 5 *les vanitez de la Magie lui servirent plus que tout le reste.* 6 Un Auteur Allemand les ayant lûes, & n'ayant pas pris garde qu'elles se rapportoient avec ce que Pline avoit dit à la fin du chapitre précedent, a expliqué ce passage comme si Pline avoit voulu dire, *qu'Asclépiade s'étoit particulierement servi de la Magie dans l'exercice de la Médecine*, ce qui est absolument contraire à la pensée de Pline, & au sentiment d'Asclepiade, qui étoit *Epicurien*, comme on le verra bien tôt.

7 *Jusqu'à Asclépiade*, dit Pline, *l'Antiquité avoit tenu bon.* 8 Hérophile avoit eu beau raffiner; ni lui, ni ses semblables n'avoient pas été suivis de tout le monde, & l'on voyoit encore des restes considerables d'ancienne Médecine soutenir le crédit qu'elle avoit eu dès le commencement. Mais ce nouvel Esculape ayant reduit toute la science d'un Médecin à la conoissance, ou à la recherche des *causes des maladies*, la Médecine, qui étoit au commencement *un art fondé sur l'expérience*, ne fut plus qu'une simple *conjecture*, & changea entierement de face.

Ce qui fit que l'on se rangea plus aisément du parti d'Asclépiade, au préjudice de l'ancienne Médecine & que l'on goûta son raisonnement, c'est qu'il affecta, comme on l'a déja remarqué, de ne proposer que des remedes fort doux & fort faciles. L'Auteur que l'on vient de citer les réduit à ces cinq; *l'abstinence des viandes*; *l'abstinence du vin* en certaines occasions; 9 *les frictions*; *la promenade*, & 10 *la gestation*. Chacun voyant qu'il pouvoit faire cela avec grande facilité

---

4 *Tutò, Celeriter, & Jucundè*; *Id votum est*, ajoûte Celse, (liv. 3. chap. 9.) *Sed ferè periculosa esse nimia & festinatio & voluptas solet*. Il seroit à souhaiter que cela se pût faire; mais il y a ordinairement du danger de vouloir guérir trop vîte, & de ne donner rien que d'agreable

5 *Super omnia eum adjuvere Magicæ vanitates.*

6 *Doringius de Medicinâ & Medicis.*

7 Durabat tamen Antiquitas firma, magnasque confessæ rei vindicabat reliquias, donec Asclepiades Medicinam ad causam revocando conjecturam fecit, *lib.* 26. *chap.* 3.

8 Ceci se rapporte à ce qu'Hérophile avoit écrit touchant *le pouls*, comme on l'a vû ci-devant.

9 Les differentes manieres de se faire frotter.

10 Les differentes manieres de se faire porter ou voiturer.

Digitized by Google

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

facilité crut que cette Médecine étoit d'autant meilleure qu'elle étoit aisée à pratiquer; en sorte qu'Asclépiade, qui étoit d'ailleurs fort éloquent, & en même temps grand Philosophe, attira, pour ainsi dire, tout le genre humain, & fut regardé comme s'il étoit tombé du Ciel.

Pline ajoûte que ce Médecin, savoit encore gagner les esprits par des manieres toutes particulieres, tantôt en promettant du vin aux malades, & en leur en donnant à propos, quoi qu'il le défendit ordinairement, tantôt en leur faisant boire de l'*eau raffraichie*. Et comme il avoit été un des premiers qui eût mis en usage ce dernier remede, il prenoit plaisir qu'on l'appellât 11 *le Donneur d'eau fraiche*, & qu'on le considerât par cet endroit. Cependant *le vin* ne contribua pas moins à établir sa réputation. 12 Apulée témoigne qu'Asclépiade a été le premier des Médecins qui s'est avisé de secourir les malades, en leur donnant du vin. Le même Auteur fait ensuite un fort joli conte d'un homme que l'on croyoit mort, & que l'on alloit enterrer, auquel Asclépiade rendit la vie. Il ne dit pas si ce Médecin se servit du vin en cette occasion, mais il semble qu'on pourroit inferer, de ce qu'il a dit auparavant de l'usage qu'Asclépiade en faisoit, que ce fut cette liqueur qui fit le miracle, quoi que cet Auteur n'en parle pas, & qu'il attribue le rétablissement de cet homme à de certains médicamens qu'Asclépiade lui donna.

Asclépiade s'avisoit encore tous les jours de quelque nouvelle invention pour faire du plaisir à ses malades. Il les faisoit mettre dans des *lits suspendus*, qui étoient comme des especes de berceaux qu'on branloit, pour les endormir, ou pour adoucir leurs douleurs. Il avoit même inventé cent nouvelles sortes de *bains*, & entr'autres des bains *suspendus*.

Voila quel étoit Asclépiade, selon Pline; mais comme cet Auteur ne parle presque jamais de sang froid, quand il s'agit de loüer, ou de blâmer, il faut que nous cherchions ailleurs dequoi exprimer plus naturellement le caractere de ce Médecin, & faire conoître en même temps plus particulierement, les changemens qu'il fit dans la Médecine. Comme tout son raisonnement sur ce sujet rouloit sur sa Philosophie, il faut nécessairement voir en premier lieu quels étoient ses principes par rapport à cette derniere science, après quoi nous verrons comment il les appliquoit à la premiere.

CHAPITRE V.

Systeme Philosophique d'Asclépiade.

GAlien dit que ceux qui veulent expliquer les écrits d'Asclépiade doivent entendre ce qu'il a voulu dire par 1 les *élemens détachez*, ou *qui ne s'accordent pas*; par

---

11 Δοτίψυχρος.

12 *Florider. lib.* 4. *Cels. lib.* 2. *cap.* 6. *Plin. lib.* 7. *cap.* 37.

1 ἄναρμα στοιχεῖα, ὄγκοι καὶ πόροι, καὶ πρὸς τὸ λεπτομερὲς φορά. *In* 3. *Epidemic. Comment.* 1. ἄναρμα est sans doute mis pour ἀνάρμοστα. On ne trouve pas le premier de ces mots dans les Dictionaires. Je crois que cette *disconvenance*, des élemens d'Asclépiade, est fondée sur le *choc des atomes*, dont on parlera ci-après, & que c'est ce qu'Horace, & d'autres Auteurs appellent, *rerum concordia discors*, un accord discordant.

par les *molecules*, ou *petites masses*, par les *pores*, & par le *mouvement tendant à subtiliser les parties*; ce qui suppose que ces termes étoient familiers à Asclépiade, & que c'est sur quoi étoit fondé son systême Philosophique. Le même Galien remarque 2 ailleurs que selon Asclépiade, *la matiere est inalterable*, & que tout ce que nous voyons est composé de divers *petits corps*, entre lesquels il y a plusieurs *vuides*. Il ajoûte, que ce Médecin Philosophe, croyoit que l'*ame* elle-même est composée de ces petits corps; & faisant un parallele des sentimens d'Asclépiade avec ceux d'Hippocrate, pour en rendre la difference d'autant plus sensible, il dit, que ce dernier avoit crû que *la substance*, ou *la matiere*, est une, en elle-même, mais qu'elle peut recevoir de l'*alteration*. 3 Que la nature, qui fait toutes choses avec toute la justesse, & tout l'artifice possible, a formé, entre ses autres productions, *les plantes*, & *les corps des animaux*, leur ayant donné des *facultez*, par lesquelles chaque plante, & chaque animal *recherche*, & *attire*, ce qui lui est propre, & *repousse*, ou *rejette*, ce qui lui est contraire &c. Que cette même nature, continuant de pourvoir au besoin de chaque espece, & en particulier à ceux du corps humain, elle travaille puissamment à le délivrer des maladies qui l'attaquent; ce que l'on remarque principalement en de 4 certains jours qu'il appelloit *Critiques*, comme qui diroit *jours du jugement*, Asclépiade nioit tout cela; & il se mocquoit particulierement de la nature, & des facultez prétendues d'Hippocrate, & encore plus de ce que celui-ci disoit de l'*attraction*, qu'Asclépiade n'admettoit en aucune rencontre, non pas même à l'égard de l'*aymant*, & du *fer*; supposant que tout ce qui arrive dans les cas proposez se fait par le concours des *petits corps*, & par la diverse disposition des *pores*.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Asclépiade, poursuit Galien, ne vouloit pas non plus que l'*ame* eût reçu dès le commencement aucune conoissance; ni qu'il y eût en elle aucun *penchant*, ni aucune *aversion*, pour quoi que ce fût, ni aucun discernement de ce qui est *juste*, ou *injuste*, de ce qui est *bonête*, & de ce qui est *malbonête*; mais que tout ce qu'il nous semble qui se fait au dedans de nous, se fait par le *sentiment*, ou par les *sens*, & dépend des *sens*; que d'ailleurs l'animal est conduit par de certains 5 *simulacres*, ou par de certaines choses qui lui apparoissent, & par une certaine *memoire*, ou *reminiscence*. Galien ajoûte que quelques uns de ceux qui suivoient cette Philosophie prétendoient qu'il n'y a dans l'*ame* aucune faculté qui *raisonne*; mais que nous sommes entrainez par nos passions, comme les bêtes, sans qu'il soit en nôtre pouvoir de resister, ou de ne vouloir pas quelque chose de ce que les passions nous inspirent; en sorte, que selon eux, la *generosité*, la *prudence*, la *moderation*, la *continence*, sont de pures bagatelles; que nous ne nous *aimons*, point les uns les autres, ou nos enfans, & *que les Dieux n'ont aucun soin de nous*; enfin que les *songes*, les *prodiges*, les *augures*, l'*Astrologie*, ne sont que vanitez.

Voila ce que Galien, qui étoit dans des sentimens fort opposez, a remarqué de plus considerable touchant la Philosophie d'Asclépiade, qui est, comme on void, à peu près la même que celle de Démocrite, & d'Epicure, dans les écrits desquels, ou dans ceux de leurs Commentateurs, on trouvera une explication plus particuliere de la plûpart des choses qu'on a rapportées.

Mais le seul des auteurs anciens qui nous restent où l'on puisse voir avec plus de clarté quels étoient proprement les sentimens d'Asclépiade par rapport à la Philosophie;

2 *De facult. natur. lib. 1. cap. 12.*
3 *Voyez ci-dessus, part. 1. liv. 3. chap. 2.*
4 *Ibidem, chap 5.*
5 *Φαντασίαι. Voyez là-dessus la Philosophie d'Epicure dans Laërce, & dans Gassendi.*

Suite du Siecle XXXVIII. & tout le Siecle XXXIX.

sophie, & même l'application qu'il en faisoit à la Médecine, c'est Cælius Aurelianus. 6 Asclepiade, dit cet auteur, établissoit pour principes de tous les corps les *atomes*, qui sont, selon lui, de petits corps perceptibles à l'entendement seul; qui n'ont aucune qualité; mais qui dès le commencement étans dans un mouvement éternel, ou continuel, & venans à se rencontrer, ou à se heurter les uns contre les autres, se rendent par ce moyen encore plus petits, & se divisent en un nombre innombrable de particules, ou de fragmens, d'une grandeur, & d'une figure differente. Il ajoûtoit que ces particules se réünissant dans la suite, & s'approchant réciproquement par leurs mouvemens divers, forment tout ce qu'il y a au monde, ou toutes les choses sensibles, lesquelles conservent en elles mêmes la même disposition au changement qu'avoient eu les particules dont elles étoient composées, par rapport à la grandeur, à la figure, au nombre, & à l'ordre. Et quand on lui demandoit d'où venoit donc que les atomes, ou les particules dont on vient de parler n'ont aucune qualité, & que les corps qu'elles composent en possedent plusieurs, il répondoit que ces qualitez dépendoient de l'ordre, de la *figure*, du *nombre*, ou de la *grandeur*, qu'ont plusieurs de ces particules jointes ensembles; & il se servoit de la comparaison de l'*argent*, qui étant *blanc*, pendant qu'il est en masse, ne laisse pas de paroître *noir*, lorsqu'il est en limaille, & de la *corne*, qui est *noire*, étant entiere, & *blanche*, étant râpée.

On voit par ce nous venons de dire, qu'il y avoit quelque difference du sentiment d'Asclépiade à celui d'Epicure, ou de Démocrite, quoi que les uns, & les autres reconussent les *atomes*; car ceux de ces derniers étoient differens des atomes du premier, ceux de celui-ci étant divisibles en plusieurs parties, au lieu que ceux des autres ne pouvoient être divisez. Je pense que ce que Cælius appelle ici des *atomes*, est la même chose que Galien a appellé 7 des *molécules*. Epicure reconoissoit bien les molécules avec Asclépiade; Lucrece, qui a été précisément contemporain de ce Médecin, parle aussi de quelque chose de semblable; mais il y a cette difference que les molécules d'Epicure, & de Lucrece ne sont pas regardées par ces Philosophes comme les premiers principes des corps, mais seulement comme la premiere chose qui resulte de l'assemblage des atomes, lesquels sont, selon eux, les premiers, & les veritables principes des corps; au lieu qu'Asclépiade semble tirer les atomes des molécules, quoi qu'il donne le nom d'atomes aux molécules elles-mêmes, du moins dans l'Auteur d'où nous avons tiré ceci. On pourroit croire que cet Auteur n'a pas bien traduit, ou n'a pas bien entendu Asclépiade, si l'on fait réflexion sur ce que dit Galien, 8 *qu'Asclépiade retenant les sentimens de Démocrite, & d'Epicure, touchant les principes des corps, n'a fait que changer les noms, appellant les atomes des molécules, & donnant au vuide le nom de pores.* Mais Galien lui-même

6 Primordia corporis primò constituerat *atomos*, corpuscula intellectu sensa, sine ulla qualitate solita, atque ex initio *comitata (je n'entens pas ce dernier mot, si ce n'est qu'il ait voulu dire, que les atomes étoient joints les uns aux autres)* æternum moventia, quæ suo occursu offensa mutuis ictibus in infinita partium fragmenta solvantur; magnitudine atque schemate differentia. Quæ rursum eundo sibi adjecta, vel conjuncta, omnia faciant sensibilia, vim in semet mutationis habentia, aut per magnitudinem sui, aut per multitudinem, aut per schema, aut per ordinem. Nec, inquit, ratione videtur carere quod nullius faciam qualitatis corpora; aliud enim partes, aliud universitatem sequitur; argentum denique album est, sed ejus affricatio nigra, caprinum cornu nigrum, sed ejus alba sarrago. *Cal. Aurel. acutor. lib. 1. cap. 14.*

7 ὄγκοι.

8 *De Theriac. ad Pison. cap. 11.*

même établir ailleurs une difference formelle entre le sentiment d'Asclépiade & celui de Démocrite, ou d'Epicure, opposant les principes de l'un à ceux des autres; 9 *soit*, dit-il, *que les corps des animaux se trouvent composez de molécules & de pores, comme le croyoit Asclépiade, ou de petits corps indissolubles, comme l'a crû Epicure*. Le premier des livres que l'on a cité est soupçonné n'être pas de Galien, mais le dernier est certainement de lui. L'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, que l'on a aussi attribué à Galien, quoi qu'il soit d'un autre Auteur, nous apprend aussi, 10 que les élémens d'Asclépiade étoient des *molécules*, ou de petites masses 11 *fragiles*; & c'est proprement cette *fragilité* qui distinguoit les principes d'Asclépiade de ceux d'Epicure, qui étoient *indissolubles*, ou qui ne pouvoient être partagez. Il semble que les principes de *Descartes*, ont quelque rapport avec ceux du premier, comme ceux de *Gassendi* sont les mêmes que ceux du dernier.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

Cælius Aurelianus ajoûte qu'Asclépiade soûtenoit d'ailleurs, 12 *que rien n'arrive sans quelque cause*, mais que tout ce fait *par une certaine nécessité*; & qu'il disoit que ce qu'on appelle *la Nature* n'est autre chose que *le corps*, ou *la matiere*, & *son mouvement*. On rapportera encore quelques-uns des principes Philosophiques de ce Médecin dans le chapitre qui suit.

CHAPITRE VI.

Application du Systeme Philosophique d'Asclépiade à sa Médecine.

Asclépiade inferoit de la derniere proposition, que l'on a lûe à la fin du chapitre précedent qu'Hippocrate n'avoit sû ce qu'il disoit, lors qu'il parloit de la *Nature* comme d'un principe *intelligent*, & lors qu'il lui attribuoit des *Facultez* dont l'une *attire*, l'autre *retient*, l'autre *repousse* &c. Il faisoit aussi le même jugement de ce que cet ancien Médecin, avoit crû touchant la maniere dont la Nature termine les maladies, c'est à dire, touchant les *Crises*, que celui-ci fixoit à de certains jours, comme au septiéme, au quatorziéme &c. ajoûtant que ces crises sont toûjours favorables lors que la Nature est la plus forte, & toûjours fâcheuses lors que la maladie a le dessus; comme si la Nature & la maladie étoient deux personnes, ou deux êtres, qui agissent avec connoissance, en se combattant l'un l'autre. Tout ce qu'Hippocrate a remarqué à cet égard se peut fort bien expliquer, selon Asclépiade, sans supposer autre chose que *la matiere*, & *le mouvement*, deux principes qu'il croyoit suffisans

 pour

9 *De Hippoc. & Platon. decret. lib. 5. cap. 3.*
10 *cap. 9.*
11 ὄγκοι θραυστοί.
12 Je ne sai si Cælius Aurelianus ne s'est point trompé, en attribuant ici à Asclépiade un dogme qui paroît opposé à la Philosophie de ce dernier, & qui étoit particulier aux Stoiciens. *Omnia fieri necessitate & nihil sine causâ; & neque Naturam aliud esse quam Corpus, vel ejus motum.* Cæl. Aurel. ibidem. A l'égard de *l'ame*, Cælius Aurelianus souscrit à peu près à ce qu'a dit Galien sur ce qu'Asclépiade en pensoit. On peut voir ce qu'il dit à l'endroit que l'on a cité.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

pour produire tout ce qu'on attribue ordinairement à la Nature. [1] *On ſe trompe*, diſoit-il encore, *de croire que ce qu'on appelle la Nature fait toûjours du bien, elle fait ſouvent du mal.* Et quant aux jours marquez particulierement pour les Criſes, ou aux jours dans leſquels Hippocrate prétendoit que l'on void ordinairement arriver du changement en mieux, ou en pis dans les maladies, [2] Aſclépiade nioit que cela arrivât plûtôt ces jours-là que les autres. Il alloit encore plus avant. [3] Le temps, ajoûtoit-il, ne ſe rend pas propre de lui-même, ni par une volonté particuliere des Dieux, pour la guériſon des maladies, c'eſt à faire au Médecin à le rendre tel par ſon adreſſe, ou par ſon habileté; c'eſt à dire qu'il ne faut jamais attendre ſans rien faire, qu'une maladie ſe termine d'elle-même dans un certain temps, comme faiſoit Hippocrate, mais que le Médecin doit, par ſes ſoins & par ſes remedes, accelerer, ou avancer le temps de la guériſon, ſe rendant, pour ainſi dire maitre du temps. C'eſt apparemment cette inaction d'Hippocrate qu'Aſclépiade avoit en vüe, lors qu'il diſoit en raillant, que la Médecine des Anciens n'étoit autre choſe [4] *qu'une méditation*, ou *une étude de la mort*, par où il vouloit ſans doute marquer qu'il ſembloit que les anciens Médecins ne ſe tenoient auprès des malades que pour obſerver de quelle maniere & par quels accidens ils mouroient, plûtôt que pour les empêcher de mourir, ſous prétexte que la Nature doit tout faire en ces occaſions.

Voila de quelle maniere Aſclépiade diſputoit contre Hippocrate, & voici quel étoit ſon ſyſteme touchant les cauſes de la ſanté & des maladies, autant du moins que l'on peut le recueillir de Cælius Aurelianus, qui n'eſt pas toûjours fort clair, & qui n'en traite qu'en peu de mots.

L'Aſſemblage, diſoit Aſclépiade, des divers petits corps dont on a parlé, & qu'on a dit être d'une figure differente, fait qu'il ſe trouve divers *pores* ou divers *eſpaces* au dedans de la maſſe que forment ces petits corps, & que chacun de ces pores eſt auſſi d'une differente figure & d'une differente grandeur. Cela ſuppoſé, ces pores ſe trouvans dans tous les corps que nous voyons, il s'enſuit que le corps humain à auſſi les ſiens, qui contiennent, auſſi bien que ceux de tous les autres corps, d'autres petits corps, ou d'autres matieres qui paſſent & repaſſent par ces mêmes pores qui ont communication enſemble. Et comme ces pores, ou ces eſpaces ſont plus ou moins grands, les petits corps & les matieres qui y paſſent different auſſi en grandeur & en petiteſſe. Le *ſang* fait la matiere des plus grands d'entre les petits corps, & *l'eſprit*, ou la *chaleur* fait celle des plus petits.

De ces principes Aſclépiade inferoit, que le corps humain ſubſiſte dans ſon état naturel tant que les matieres dont on a parlé ſont reçues librement par les pores; & au contraire qu'il commence à décheoir de cet état d'abord que ces matieres trouvent quelque obſtacle à leur paſſage; en ſorte que *la Santé* dépend, ſelon lui, de la [5] *juſte proportion* des pores, avec les matieres qu'il doivent

1 Non ſolùm prodeſt natura, ſed etiam nocet. *Cal. Aurel. ibidem.*

2 Et neque eſſe, inquit, in paſſionibus ſtatos dies quos criſimos appellant; etenim non certo aut legitimo tempore ægritudines ſolvuntur. *Ibidem.*

3 Oportunitatem temporis fieri magis ab Artifice poſſe, quàm ſua ſponte, aut deorum nutu, venire. *Ibidem.*

4 *θανάτου μελέτην. Galen. de Ven. Sect. adv. Eraſiſtratum, cap. 5.*

5 *συμμετρία καὶ ἀμετρία. Vid. Galen. method. med.*

vent recevoir & auxquelles ils doivent donner passage ; comme *les maladies* *Suite*
viennent de la *disproportion* qui se rencontre entre ces mêmes pores & les mê- *du Siecle*
mes matieres. L'obstacle le plus ordinaire, en cette occasion vient de la part *xxxviij.*
des petits corps, qui s'embrassent, & qui sont 6 retenus dans quelques-uns *& tout*
de leurs passages ordinaires, soit que ces petits corps abordent en trop grand *le Siecle*
nombre, soit que leur figure soit irréguliere, soit par rapport à la vîtesse, ou à *xxxix.*
la lenteur de leur mouvement; mais il arrive aussi quelquefois que les passages, ou les pores eux-mêmes, se trouvent mal disposez pour recevoir les matieres, comme lors qu'ils deviennent trop petits, ou obliques, ou lors qu'il se ferment ou s'ouvrent plus ou moins qu'il ne faut.

Entre les maladies qui sont causées par le défaut des petits corps qui s'arrêtent d'eux-mêmes dans les passages, Asclépiade contoit la *Phrénésie*, la *Léthargie*, la *Pleurésie*, & les *Fiévres ardentes*. Les *Douleurs*, en particulier, sont rangées entre les accidens qui doivent leur origine au séjour des plus grands de touts les petits corps, c'est à dire du sang, comme on la expliqué ci-devant. D'un autre côté il mettoit au nombre des maladies causées par la mauvaise disposition des pores, les *Défaillances*, ou les *Langueurs*, *l'Extenuation*, ou la *Maigreur*, & *l'Hydropisie*. Ces dernieres maladies viennent de la trop grande ouverture des pores; & l'Hydroposie en particulier vient de ce que les chairs sont percées de divers petits trous, ce qui reduit en eau la nourriture qui se jette dans ces trous. La *faim*, principalement celle qu'on appelle *Canine*, est causée par l'ouverture des grands pores de l'estomac & du ventre, & la *soif* par l'ouverture des petits.

Il semble qu'Asclépiade reconoit encore une troisiéme cause des maladies, qui consiste 7 *au trouble & à la confusion des sucs, ou des matieres liquides & des esprits*; mais il prétendoit que ces sucs ou ces esprits sont seulement les causes *antécédentes*, & non pas les causes *conjointes*, ou les causes les plus prochaines, des maladies. Il disoit la même chose de la *Plénitude*, laquelle, selon lui, augmente souvent le mal, quoi qu'elle n'en soit jamais la cause principale.

Asclépiade s'expliquoit encore, selon les mêmes principes, sur les causes des *Fiévres intermittentes*. 8 Les Fiévres, disoit-il, dont les accès reviennent tous les jours, ou les *quotidiennes*, sont causées par la rentention des plus grands de tous les petits corps. Celles qui reviennent de deux jours l'un, ou les *tierces*, dépendent du séjour de certains corps un peu plus petits que les premiers; & enfin les *quartes* sont produites par l'arrêt des plus petits de tous ces corps; ce qui arrive ainsi, à ce qu'il croyoit, parce que les pores peuvent être plus vîte pleins & plus vîte vuides des grands corps que des petits; c'est du moins

ce

6 Cælius Aurelianus appelle cette retention des petits corps. *Statio corpusculorum.* Il s'ensuivoit de là un accident que Cassius, Sectateur d'Asclépiade, appellé, ἔνστασις. Ἔνστασις, dit cet Auteur, ἐστὶν ὄγκος ἐν λόγῳ θεωρητοῖς ἀραιώμασι, διὰ σφήνωσιν. *On appelle* ἔνστασις *un amas qui se fait dans les pores perceptibles à l'esprit, & qui les bouche comme si on y mettoit un coin.* problem. 76. Cela revient à ce que les autres Médecins nommoient ἔμφραξις, *Obstruction*, & qui regarde autant les grands comme les petits pores.

7 Liquidorum atque spiritûs turbatio. *Cal. Aurelian. ibidem.*

8 Typum quotidianum majorum corpusculorum Statione fieri asseverat; citò etenim, inquit, ea exantlari atque impleri. Tertianum verò statione minorum corpusculorum. Item quartanum minutissimorum; difficilè enim impleri atque exantlari possunt. *Ibidem.*

Suite du Siecle xxxviij. ce que je pense qu'a voulu dire Cœlius, quoi qu'il parle d'une maniere à faire juger que ce sont les petits corps, & non pas les pores, qui se vuident.

& tout le Siecle xxxix. Voila de quelle maniere Asclépiade appliquoit ses principes Philosophiques à la Théorie de la Médecine. On verra dans le chapitre suivant le rapport que ses remedes avoient avec son raisonnement.

CHAPITRE VII.

Pratique d'Asclépiade.

LA pratique d'Asclépiade étoit une grande partie fondée sur le systeme que l'on vient de lire. 1 Ce Médecin avoit composé un livre intitulé *des secours*, ou *des remedes communs*, qu'il réduisoit particulierement à ces trois, dont on a déja parlé ci-dessus; à la *Gestation*, ou aux differentes manieres de se faire porter ou voiturer; à la *Friction*, ou à la pratique de se faire frotter; & au *Vin*, ou à l'usage de cette liqueur dans chaque maladie.

Asclépiade prétendoit être le premier qui eût traité des deux premiers de ces articles, mais Celse remarque qu'Hippocrate l'avoit déja fait auparavant. Toute la difference qu'il y avoit entre ce que ces deux Médecins avoient dit sur ce sujet consistoit, selon Celse, en ce que le premier n'en avoit parlé qu'en peu de mots, suivant sa coûtume, au lieu que le dernier en avoit écrit fort amplement. Tous ceux qui avoient traité de la *Gymnastique* devoient aussi avoir fait mention de ces deux remedes, & *Hérodicus* inventeur de cet art ne les avoit pas oubliez, 2 comme on la vû ci-dessus. A l'égard du soulagement que les malades peuvent recevoir par l'usage du vin, Asclépiade tenoit aussi de *Cléophantus*, 3 dont il a été parlé, ce qu'il savoit sur ce sujet.

Ceux qui voudront s'instruire à fond touchant la Gestation & la Friction peuvent consulter 4 Mercurial. On remarquera seulement en géneral, avec 5 Celse, qu'une des plus douces manieres de se faire voiturer étoit lors que l'on prenoit un bateau, & que l'on se promenoit sur quelque riviere, ou dans un port; la plus violente voiture étoit lors qu'on voguoit exprès en pleine mer. Mais les plus commodes étoient la litiere, le carrosse, la chaise, & les lits suspendus dont on a parlé.

Asclépiade se proposoit par ces divers exercices de rendre les pores plus ouverts, & de faire passer plus librement les sucs & les petits corps qui causent les maladies par leur séjour; 6 & au lieu que les Médecins précedens n'avoient eu recours à la Gestation que sur la fin des maladies longues, & lors que les convalescens, étant sans fiévre, se trouvoient neanmoins trop foibles pour pouvoir

1 *Cels. lib. 2. cap. 14.*
2 *Part. 1. liv. 2. chap. 8.*
3 *Part. 2. liv. 1. chap. 8.*
4 *De arte Gymnasticâ.*
5 *Lib. 2. cap. 15.*
6 *Ibidem.*

Digitized by Google

voir encore prendre de l'exercice en marchant ; Asclépiade alloit beaucoup plus avant, il employoit la Gestation dans les fiévres les plus ardentes, & dès le commencement. Il avoit pour maxime qu'il falloit guérir la fiévre par la fiévre ; qu'il falloit épuiser les forces du malade, en le faisant veiller, & en le laissant avoir soif, jusques là que les deux premiers jours il ne lui permettoit pas seulement de se raffraichir la bouche avec une goutte d'eau. On dira sans doute que cette pratique d'Asclépiade, qui a quelque rapport avec celle d'Hérodicus, répondoit mal aux douceurs qu'il promettoit à ses malades. 7 C'est aussi ce que Celse remarque; mais il ajoûte, que si ce Médecin les traitoit en bourreau pendant les premiers jours de la maladie, il leur accordoit dans la suite toutes les douceurs possibles, jusqu'à regler la maniere dont ils devoient faire dresser leurs lits pour être couchez le plus mollement, & le plus délicatement qu'il se pouvoit.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

Asclépiade employoit aussi la Friction en diverses rencontres dans la même vûe d'ouvrir les pores. 8 L'Hydropisie est l'une des maladies où il pratiquoit ce remede; 9 mais l'usage le plus singulier qu'il en faisoit c'est lors qu'il tâchoit de faire dormir les Phrénétiques à force de les frotter 10 Il estimoit d'ailleurs si fort la friction, qu'il avoit écrit sur cette matiere beaucoup plus au long que sur les deux autres remedes dont on a parlé.

Il est assez surprenant qu'Asclépiade exerçant si fort les malades condannât l'exercice à l'égard des personnes, qui se portent bien, disant ouvertement 11 qu'il ne leur est point nécessaire, dogme qu'il avoit tiré d'Erasistrate.

Pour ce qui est du vin, qui étoit la troisieme panacée d'Asclépiade, ce Médecin ne suivoit guere les regles que les autres observoient en le donnant aux malades. Il l'accordoit aisément à ceux qui avoient la *fiévre*, pourvû qu'elle eût un peu diminué de sa premiere violence. 12 Il ne défendoit pas même le vin aux *Phrénétiques*, & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il leur en faisoit boire jusqu'à les enyvrer, prétendant par là de les faire dormir ; parce, disoit-il, que le vin a la faculté d'assoupir & de procurer le sommeil, qui est du tout nécessaire à ceux qui ont cette maladie. Il semble que par cette raison il n'en devoit point donner aux 13 *Léthargiques*, qui ne dorment que trop ; néanmoins il leur en accordoit aussi, pour les exciter & pour réveiller leurs sens; pendant que d'un autre côté il leur faisoit sentir des odeurs fortes, comme sont le *vinaigre*, le *castoreum*, la *rue*, &c. pour les faire éternuer, & qu'il leur faisoit appliquer sur la tête des cataplâmes de moutarde délayée dans du vinaigre. Asclépiade ne donnoit pas toujours à ses malades du vin naturel, il leur faisoit prendre quelquefois du 14 *vin mariné*, c'est à dire, mêlé avec de l'eau

7 *Lib.* 3. *cap.* 4.
8 *Ibidem, cap.* 21.
9 *Ibid. cap.* 18.
10 *Cels. lib.* 2. *cap.* 14.
11 *Galen. de tuendâ sanitate, lib.* 1.
12 *Cal. Aurelian. lib* 1. *cap.* 14. & 15.
13 *Idem, acutor. lib.* 2. *cap.* 1.
14 Vinum tethalassomenon; *Idem, acutor. lib.* 1. *cap.* 14. & 15. On mêloit particulierement de l'eau marine dans le vin de Cos, & cela se faisoit dans cette Ile afin que le vin fût plus petillant, & qu'il se pût garder plus long-temps. On mettoit aussi en d'autres endroits de la Grece des tonneaux pleins de vin nouveau dans la mer, & on les y tenoit quelque temps, ce qui rendoit ce vin plus vîte prêt à boire. Cette derniere sorte de vin s'appelloit *Thalassites*. Voyez Pline, *liv.* 14. *chap.* 8.

Digitized by Google

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

l'eau marine, dans la pensée que le vin, aidé de la pointe du sel dont cette eau est chargée, penetroit beaucoup plus avant & ouvroit plus puissamment les pores. La quantité qu'il donnoit de ce vin alloit jusqu'a une chopine. 15 Il faisoit aussi quelquefois boire de *l'eau salée* à ceux qui avoient *la jaunisse*, pour leur lâcher le ventre; & il n'étoit pas tellement pour le vin qu'il n'employât très-souvent de l'eau, & qu'il ne fit même beaucoup tremper le vin à ceux à qui il en permettoit l'usage, à la reserve de quelque cas particulier, comme celui de la phrénésie, où il prétendoit, comme on l'a vû, guérir les malades en les enyvrant. Il ordonnoit, dit Cælius Aurelianus, à ceux qui avoient un *caterrhe* d'augmenter du double, ou du triple la quantité du vin qu'ils beuvoient ordinairement, *en sorte*, ajoûte Cælius, *qu'il leur faisoit boire moitié eau & moitié vin*. On void par là, pour le dire en passant, que les Anciens étoient 16 fort sobres à l'égard du vin dans leur parfaite santé, & qu'ils ne beuvoient que la sixiéme, ou la quatriéme partie de vin pour le plus. De cette maniere il n'est pas surprenant qu'en usant avec tant de retenue il se trouvât des Médecins qui ne le leur défendoient pas même dans les fiévres.

Il ordonnoit à ceux qui avoient 17 *le flux de ventre* de boire de l'eau la plus froide qu'il se pourroit, & il loüoit fort en diverses occasions *l'eau froide*, & même les *bains froids*.

Asclépiade joignoit aux remedes, dont on a parlé, un régime particulier par rapport au manger. 18 Celse dit qu'après que ce Médecin avoit bien fatigué ses malades, pendant les trois premiers jours de leur maladie, il leur donnoit à manger le quatriéme; mais 19 Cælius Aurelianus ne parle d'aucun terme précis. Asclépiade, dit-il, commençoit à nourrir ses malades dès que l'accès ou la fiévre diminuoit, donnant de la nourriture aux uns le premier jour, aux autres le second, aux autres le troisieme, & ainsi de suite jusqu'au septieme. On aura de la peine à croire que le jeune puisse être poussé jusqu'à ce dernier terme; néanmoins Celse lui-même parlant de la maniere dont les prédecesseurs d'Asclépiade conduisoient leurs malades à cet égard, convient que ces Médecins leur ordonnoient une abstinence de six jours; ajoûtant que le climat de l'Asie ou celui d'Egypte peuvent permettre cette longue abstinence, par où il semble que cet Auteur croyoit qu'on ne pouvoit pas pratiquer la même chose en Grece, ou en Italie; quoiqu'il remarque 20 ailleurs qu'Héraclide de Tarente faisoit jeuner jusqu'au septiéme jour ceux qui avoient la fiévre quarte, 21 comme nous l'avons vû ci-dessus. Or Tarente étoit en Italie, ou dans ce qu'on appelloit la grande Grece, mais on ne sait pas si Héraclide pratiquoit en son païs. On pourroit croire qu'il ne s'agit pas ici d'une abstinence entiere, & que ces malades jeunoient seulement à l'égard de la viande solide, prenans d'ailleurs quelques bouillons d'orge fort clairs, à la maniere de ceux que donnoit Hippocrate dans le plus gros de la fiévre; mais si cela étoit, ces Auteurs l'auroient infailliblement remarqué, au lieu qu'ils n'en disent rien. Nous ne devons pas juger de ce que l'on pouvoit supporter

15 *Cels. lib. 3. cap. 24.*
16 *Vid. Mercurial. var. Lect. lib. 1. cap. 18.*
17 *Cels. lib. 4. cap. 19.*
18 *Lib. 3. cap. 4.*
19 *Acutor. lib. 1. cap. 14.*
20 *Lib 3. cap. 15.*
21 *Part. 2. liv. 2. chap 7.*

supporter en ces temps là par ce que nous supporterions aujourd'hui, la maniere de vivre des Anciens ayant eté fort differente de la nôtre. *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

Presque toute la pratique d'Asclépiade rouloit sur les remedes dont on vient de parler, ou du moins ils en faisoient le principal. Et comme il avoit banni de la Médecine [22] la plus grande partie des médicamens, dont les autres Médecins se servoient ordinairement, cela fit que quelques-uns publierent qu'il n'en vouloit du tout point. [23] *Scribonius Largus*, qui vivoit environ cent ou six vints ans après lui, traite de menteurs ceux qui avoient dit cela, & après s'être fort emporté contr'eux, il conclut qu'il est vrai qu'Asclépiade s'abstenoit pour l'ordinaire de donner des médicamens dans les maladies aigues; croyant que la nourriture, & quelquefois le vin, donnez à propos, étoient suffisans, mais cet Auteur ajoûte que cela n'empêche pas qu'Asclépiade ne se servit de médicamens, aussi bien que les autres Médecins, dans les maladies chroniques ou longues; ce qu'il prouve par un passage d'un livre du même Asclépiade, intitulé, [24] *des préparations*, où celui-ci disoit expressément, *qu'un Médecin est bien chétif qui n'a pas deux ou trois compositions toutes prêtes, & dont il ait fait l'expérience, pour toutes sortes de maladies.* Il y a de l'apparence que les compositions dont Asclépiade vouloit parler étoient plûtôt des compositions de médicamens qui s'appliquent extérieurement que de ceux que l'on prend par la bouche. Il se servoit de cette premiere sorte de remedes pour le moins aussi souvent qu'aucun autre Médecin. Il oignoit les malades avec des *huiles*; il les couvroit *d'onguens*, & de *cataplâmes*; il employoit des *parfums*, des *sternutatoires*, des *gargarismes*; sans conter les *lavemens*, qui lui étoient fort familiers.

Mais ce qui a pû faire dire à quelques-uns qu'il improuvoit tous les médicamens, c'est qu'il n'en donnoit presque jamais de *purgatifs*, le mot Latin *medicamentum*, ou le Grec φάρμακον, qui signifient un médicament en géneral, de quelque nature qu'il soit, ayant aussi été pris, dans un sens plus restreint, pour [25] un *médicament purgatif* en particulier. Il est évident que lors que Pline dit, [26] *qu'Asclépiade s'étoit declaré contre les medicamens que l'on fait boire aux malades, comme contre les ennemis de l'estomac*, il est, dis-je, évident qu'il n'a pû parler en cet endroit que des *medicamens purgatifs*, & c'est dans le même sens que Celse a dit, dans le passage qu'on a cité en dernier lieu, *que les medicamens offencent pour l'ordinaire l'estomac*, Le mot de *medicamentum*, ou *medicamen*, est encore mis seul, dans Cælius Aurelianus, pour marquer un médicament purgatif; [27] *Hippocrate*, dit cet Auteur, *attendoit le quatrieme jour pour donner un medicament*, c'est à dire un médicament purgatif, comme il paroit par ce qui précede. On peut enfin joindre à ces autoritez celle d'Hippocrate, qui employe le mot *pharmacia* pour signifier *la purgation* en particulier,

22 Medicamentorum usum ex magna parte Asclepiades, non sine causa sustulit; & cum omnia ferè medicamenta Stomachum lædant malique succi sint, ad ipsius victûs rationem potius omnem curam suam transtulit. *Cels. lib. 5. præfat.*

23 *Epistolâ ad Callistum.*

24 Παρασκευαστικῶν

25 Nous disons de même en François *une Médecine* pour *un médicament purgatif*; & *prendre Médecine*, pour dire *se purger*.

26 Arguit & medicamentorum potus Stomacho inimicos. *lib. 26. chap. 3.*

27 *Acutor. lib. 2. chap. 13.*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

lier, opposant ce mot à celui de *phlebotomia*, qui signifie *la saignée*. 28 Ceux, dit-il, à qui la saignée ou la purgation sont nécessaires doivent être saignez, ou purgez au printemps. On pourroit apporter divers autres exemples s'il étoit nécessaire.

On a déja remarqué qu'Asclépiade avoit suivi l'opinion d'Erasistrate à quelque égard; il avoit aussi donné dans les sentimens de ce Médecin en ce qui concerne les remedes *purgatifs*. Erasistrate avoit crû, comme on l'a vû, que ce qui se vuide par le moyen de ces remedes vient du sang & des parties solides du corps, qui ont été comme fondues, en sorte que, selon lui, les purgatifs produisent les humeurs au lieu de les purger; *la scammonée*, par exemple, change le sang en *bile*, les *fleurs d'airain* le changent en *eau*, le *carthame* & les *bayes Cnidiennes* le convertissent en *pituite*. 29 Asclépiade croyoit aussi la même chose; & lors qu'on lui objectoit que divers malades se trouvoient bien après avoir rendu ces humeurs, par le moyen des purgatifs appropriez, il répondoit que cela ne leur arrivoit pas pour avoir été déchargez de quelques mauvaises humeurs, comme on le croyoit communément, mais pour avoir diminué de la plénitude, ou de ce qu'il y avoit de superflu dans tout le corps, quoi que ce superflu ne fût pas plus gâté que le reste. Il disoit même 30 que les excrémens du ventre ne sont pas naturellement quelque chose d'étranger, ou qui soit aussi inutile & aussi nuisible qu'on se l'imagine, puis que quelques animaux s'en nourrissent, & que leur corps s'augmente par ce moyen. Mais quoi qu'il crût qu'on pouvoit recevoir quelque soulagement par cette sorte d'évacuation, il ne croyoit pas néanmoins que l'on dût s'en servir, si ce n'est fort rarement, parce que le bien qui en pouvoit suivre étoit balancé par le mal que les purgatifs faisoient d'ailleurs au corps.

Une autre raison qui faisoit qu'Asclépiade purgeoit rarement, c'est qu'il n'étoit pas dans l'opinion que la *plenitude* ou la trop grande abondance des humeurs pût être la cause *conjointe*, ou la cause la plus prochaine des maladies, c'est à dire celle qui les fait ou qui les entretient, en sorte que cette cause étant ôtée les maladies doivent nécessairement cesser. 31 *Si cela étoit*, disoit Asclépiade, *il s'ensuivroit qu'après de bonnes & amples évacuations, faites dans les commencemens de la maladie, le malade devroit être incontinent hors d'affaire, au lieu que la maladie, bien loin de cesser après les évacuations, va le plus souvent en augmentant*. La plénitude n'étoit donc tout au plus, selon lui, qu'une cause *antécedente* des maladies, ou une cause par accident.

Lors que le ventre étoit resserré, Asclépiade jugeoit les *lavemens* suffisans pour le relâcher, 32 & il en donnoit presque dans toutes les maladies, quoique plus rarement que ne faisoient les autres Médecins & avec plus de précautions qu'ils n'en prenoient. Il craignoit particulierement que l'usage trop frequent de ce remede ne causât de trop grandes évacuations & n'affoiblît par consequent

---

28 *Aphorism. lib.* 6. 47.

29 *Galen. de natural. facult. lib.* 1. *cap.* 13. *Idem de medicam. purgant. facult. cap.* 1. 2. 3. & *de elementis, lib.* 1. *chap.* 3.

30 Excrementa ventris negat aliena esse naturâ, siquidem ex ipsis etiam corpora augentur, quædam denique ex his animalia solummodò nutriuntur. *Cal. Aurel. acutor, lib.* 1. *chap.* 14.

31 *Galen. contra ea quæ à Juliano in Hippocr. aphor. dicta sunt, chap.* 6.

32 *Cels. lib.* 2. *chap.* 12.

quent les malades. Il ordonnoit aussi quelquefois des *vomitifs* qu'il faisoit particulierement prendre 33 après le souper, mais pour ce qui est des purgatifs il s'en abstenoit presque entierement. Ce qu'il pensoit touchant la maniere dont ils agissent devoit le détourner de s'en servir, & les autoritez de Celse & de Pline, que nous avons citez sur ce sujet, ne sont pas le seul fondement sur lequel on s'appuye pour prouver que ce Médecin ne pratiquoit guére ce remede; Cælius Aurelianus, dans lequel on trouve un abregé de la pratique d'Asclépiade en diverses maladies, ne le fait jamais ordonner aucun purgatif, si ce n'est dans le chapitre de la *Paralysie*, & dans celui de la maladie appellée *Catalepsis*.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Mais si Asclépiade avoit suivi Erasistrate, à l'égard de la *purgation*, il l'avoit en partie abandonné à l'égard de la *Saignée*, soit que l'évidence du secours que l'on tire de ce remede l'eût rendu convaincu de la necessité qu'il y a de s'en servir, soit que ce remede s'accommodât mieux à ses principes que le précedent. 34 *Quoi qu'Asclépiade*, dit Galien, *n'ait laissé passer presque un seul dogme des Anciens sans y trouver quelque chose à dire, n'ayant épargné aucun des Médecins qui l'avoient précedé, pas même* 35 *Hippocrate, & qu'il ait été assez hardi pour appeller en raillant la Médecine des Anciens, une* 36 Méditation de la mort, *il n'en est pas venu jusqu'à oser bannir la saignée de la Médecine.*

Asclepiade contoit particulierement sur ce remede dans les *douleurs*, parce, disoit-il, que les douleurs étant causées par la retention des plus grands d'entre les petits corps dans les passages, & ces corps étant composez de sang, comme on l'a vû ci-dessus, il n'y a que la saignée qui puisse les tirer de là. Il saignoit par cette raison dans la *Pleurésie*, c'est à dire, parce que cette maladie est accompagnée de douleur; & il ne saignoit point dans la *Péripneumonie*, ou *Inflammation de poumon*, parce qu'elle est ordinairement sans douleur. Il ne saignoit point non plus dans aucune espece de *Fiévre*, pas même dans la *Phrénesie*. Mais ne saignant pas dans ces dernieres maladies il paroît surprenant qu'il saignât dans celle que Cælius appelle 37 *Cardiaca passio*, Passion du cœur, dont les signes sont un pouls fort petit & fréquent, un abbattement géneral des forces, des défaillances à tout coup, une sueur froide, avec froid des extrémitez &c. La raison qui obligeoit Asclépiade à saigner en cette occasion, c'est qu'il concevoit que cette maladie est causée par une tumeur qui se forme auprès du cœur, par le trop grand amas, ou par la trop grande compression des petits corps dans les pores de ce viscere, lesquels ne peuvent être dégagez que par la saignée. Il saignoit aussi dans *l'Epilepsie*, & en géneral dans les maladies *Convulsives*; aussi bien que dans les *Pertes de sang*, de quelque nature qu'elles fussent.

Il pratiquoit la même chose dans 38 l'*Esquinancie*, ouvrant tantôt *les veines des bras*, tantôt celles de la *langue*, tantôt celle du *front*, & même celles des *angles des yeux*, appliquant de plus des *ventouses scarifiées*, le tout pour ouvrir les

33 *Voyez ci-dessus, Part. 1. lib. 3. chap. 16.*

34 *De ven. Sect. advers. Erasistrat.*

35 Asclépiade avoit néanmoins commenté Hippocrate, où il en avoit expliqué les endroits les plus obscurs. *Galen. in Officin. Hippocr. comment. 1.*

36 *Voyez le chapitre précedent.*

37 *Acutor. lib. 2. chap. 38.*

38 *Tardar. lib. 1. chap. 4.*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

les pores. Si ces remedes ne suffisoient pas il faisoit une incision aux *amygdales*, & il venoit même à la *Laryngotomie*, c'est à dire, à l'ouverture du *Larynx*, ou de la *trachée artere*. Mais Cælius 39 traite cette derniere operation de fabuleuse, ou d'imaginaire, disant qu'aucun des prédécesseurs d'Asclépiade n'en avoit parlé, & que c'étoit une invention téméraire de ce Médecin, qui n'avoit été pratiquée de personne.

Asclépiade étoit aussi pour la *Paracenthese*, c'est à dire, pour la *picqueure* du ventre, dans l'Hydropisie, mais il vouloit qu'on ne fit qu'un fort petit trou. Ces deux opérations qu'il proposoit marque qu'il ne tenoit pas toûjours les promesses qu'il avoit faites de n'employer que des remedes fort doux. Voila quelques échantillons de sa pratique, qui suffisent, pour faire voir en géneral quelle étoit sa méthode. On peut s'en instruire plus particulierement dans Cælius Aurelianus, & dans Celse. On trouvera ci-après, (*chap.* 11.) un raisonnement d'Asclépiade, touchant les ulceres ronds.

Quant à ce que Plutarque dit de l'*Hydrophobie*, & de l'*Eléphantiase*, 40 que ces deux maladies étoient nouvelles du temps d'Asclépiade, ou qu'on ne les avoit pas vües auparavant, la chose a été contestée parmi les Anciens. L'on aura occasion de dire encore un mot sur cette question, particulierement touchant l'Hydrophobie dans le livre suivant. Et pour ce qui est de l'Elephantiase, il est vrai que ce nom ne se trouve pas non plus que l'autre, dans Hippocrate; 41 mais il y a quelque chose d'équivalent, concernant cette derniere maladie.

CHAPITRE VIII.

Anatomie d'Asclépiade.

IL ne paroît pas qu'Asclépiade ait été fort versé dans l'Anatomie, ou du moins nous n'avons pas grand chose de lui sur ce sujet. Il croyoit, 1 dit Galien, que l'urine passe immédiatement, & en forme de vapeur, des boyaux dans la vessie, par les pores de ces parties; sur quoi cet Auteur le redresse vigoureusement, le renvoyant aux cuisiniers, & aux bouchers, qui pouvoient lui montrer que la vessie est comme attachée aux reins par le moyen des ureteres. Il le renvoye aussi à ceux qui ayant eu la pierre, ou quelque corps étrange dans les reins avoient senti par leur propre expérience que la cavité de ces parties étant bouchée l'urine est retenue. Il se peut qu'Asclépiade ne crût pas qu'il ne vint point du tout d'urine dans la vessie par les reins, & par les ureteres; mais que la promptitude avec laquelle on rend quelquefois par les urines ce que l'on vient de boire, lui eût fait naître la pensée qu'il pouvoit y avoir encore quelqu'autre voye pour l'urine plus courte que celle des reins. En ce cas Galien auroit eu autant

39 Est etiam fabulosa arteriæ ob respirationem divisura, quam laryngotomiam vocant, & quæ à nullo sit antiquorum tradita, sed caduca atque temeraria Asclepiadis inventione affirmata. *acutor. lib.* 3. *cap.* 4.

40 *Symposiac. lib* 8. *problem.* 9.

41 *Voyez ci-dessus, part.* 1. *liv.* 3. *cap.* 12.

1 *De naturalib. facultat. lib.* 1. *cap.* 13.

autant de raison de censurer Hippocrate, 2 qui avoit été dans le même sentiment. *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

A l'égard de la *Respiration*, voici ce qu'Asclépiade pensoit sur ce sujet. 3 Il comparoit le poumon à un entonnoir, & supposoit que la subtilité de la matiere qui est dans la poitrine est la cause de la respiration, cette matiere étant contrainte de ceder à l'air qui vient du dehors, & qui se trouvant plus grossier entre, ou coule avec impétuosité dans le poumon. Il ajoûtoit, que la poitrine étant remplie de cet air, & ne pouvant, ni en recevoir davantage, ni demeurer en cet état, elle repousse l'air à son tour; jusques à ce que la pesanteur du même air fasse un nouvel effort pour rentrer dans la poitrine, où il reste toûjours une petite portion de matiere subtile. Il arrive, disoit encore Asclépiade, quelque chose de semblable lors qu'on applique des ventouses. Et quant à la respiration volontaire elle se fait par la contraction des petits pores du poumon, & par le rétrécissement des bronchies, selon nôtre volonté.

Asclépiade nioit que les viandes se puissent *cuire*, dans l'estomac, & il soûtenoit qu'elles ne sont que s'y dissoudre, ou se diviser en plusieurs petites parties, qui ne sont en elles-mêmes ni froides ni chaudes, & qui ne sont doüées d'aucune qualité sensible, mais qui se changent, à mesure qu'elle se distribuent dans le corps, tantôt en *artere*, tantôt en *nerf*, tantôt en *veine*, tantôt en *chair*, selon que les pores qui les reçoivent sont disposez. On a vû ci-dessus qu'Erasistrate avoit eu une pensée à peu près semblable touchant les pores des vaisseaux qui contiennent la bile, c'est à dire, qu'il croyoit que les pores de ces vaisseaux sont eux-mêmes la bile.

P 3 CHAPITRE

2 *Voyez ci-dessus. part. 1. liv. 3. chap. 3. articl. 12.*

3 Ceci est tiré d'un passage de Plutarque qui est assez obscur, & où je ne doute pas qu'il n'y ait quelque faute. Voici le passage tout entier : Ἀσκληπιάδης τὸν μὲν πνεύμονα χώνης δίκην συνίστησιν, αἰτίαν δὲ τῆς ἀναπνοῆς τὴν ἐν τῷ θώρακι λεπτομέρειαν ὑποτίθεται. πρὸς ἣν τὸν ἔξωθεν ἀέρα ῥεῖν τε καὶ φέρεσθαι παχυμερῆ ὄντα, πάλιν δὲ ἀπωθεῖσθαι, μηκέτι τοῦ θώρακος οὔτε τι ὄντος μήτ' ἐπιδέχεσθαι, μήτ' ὑστερεῖν, ὑπολειπομένου δέ τινος ἐν τῷ θώρακι λεπτομεροῦς ἀεὶ βραχέος, (οὐ γὰρ ἅπαν ἐκκρίνεται) πρὸς τοῦτο πάλιν τὸ ἴσω (vel εἴσω) ὑπομένον βαρύτητι τὸ ἐκτὸς ἀντιπεριφέρεσθαι. Ταῦτα δὲ πόλλυ ταῖς σικύαις ἀπεικάζει, &c. *De placitis Philosophorum, lib. 4. cap. 22.* Je crois qu'au lieu de βαρύτητι, il faut lire ἡ βαρύτης, & à l'égard du mot ὑστερεῖν, que les Traducteurs rendent par *carere*, je le traduis par *cessare*. Galien rapport aussi le sentiment d'Asclépiade en ces termes; Ἀσκληπιάδης αἰτίαν τῆς ἀναπνοῆς εἶναί φησι τὴν ἐν τῷ θώρακι λεπτομέρειαν, πρὸς ἣν τὸν ἔξωθεν ἀέρα ῥεῖν τε καὶ καθαίρεσθαι παχυμερῆ ὄντα, πάλιν δὲ ἀπωθεῖσθαι, μηκέτι τοῦ θώρακος τοιοῦτό τι ὑποστέγοντος, ὑπολειπομένου δὲ τινὸς ἐν τῷ σώματι ὑπὸ λεπτομεροῦς ἀεὶ βραχέος, οὐ γὰρ ἅπαν ἐκκρίνεσθαι, καὶ πρὸς τοῦτο πάλιν τὸ ὑποκείμενον ἡ βαρύτης τοῦ ἐντὸς ἀντιπεριφέρεται. *Histor. Philosoph. Edit. Basil.* 1538. Dans ce dernier passage, au pénultiéme mot, je crois qu'il faut lire ἐκτὸς, au lieu de ἐντὸς. Monsieur Di Capoa (*ragionamento quinto, pag 369.*) infere du passage de Plutarque, qu'Asclépiade avoit quelque conoissance de la *vertu de ressort*, que les Modernes attribuent à l'air. On pourroit aussi croire que cet ancien Médecin, attribuoit cette force à la poitrine en géneral, ou aux muscles de cette partie, ou au poumon en particulier. Au reste *Jonsius*, croit avec raison que l'*Histoire Philosophique*, attribuée à Galien est le même ouvrage que celui de Plutarque, *de placitis Philosophorum*, qui a été quelque peu déguisé.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

CHAPITRE IX.

Quelques particularitez de la vie, & de la conduite d'Asclépiade. Les éloges qu'on lui a donnez; ce qu'on a dit contre lui, & sa mort.

LE témoignage de l'Antiquité est presque tout à l'avantage d'Asclépiade. 1 Apulée l'appelle *le Prince*, ou *le premier des Médecins, si l'on en excepte Hippocrate seul.* Il est aussi appellé *un très grand auteur de la Médecine*, par 2 Scribonius Largus; & *un Médecin qui ne le cedé à aucun autre*, par 3 Sextus Empiricus. Celse en faisoit pareillement beaucoup d'état, comme on le verra ci-après. Une autre preuve de la grande réputation qu'Asclépiade avoit acquise c'est qu'il fut demandé par Mithridate, comme on l'a vû ci-dessus; mais ce que je trouve de plus avantageux pour lui c'est qu'il a été le Médecin, & l'ami de 4 Ciceron, comme celui-ci le témoigne lui-même, faisant d'ailleurs beaucoup de cas de l'éloquence d'Asclépiade; ce qui prouve que ce Médecin n'avoit pas quitté son métier de Rhéteur faute de capacité.

Galien qui n'étoit pas pour la Médecine d'Asclépiade, ne laisse pas d'avoüer aussi qu'il étoit fort éloquent, mais il lui reproche d'ailleurs qu'il étoit un Sophiste, & qu'il étoit en possession de contredire tout le monde. 5 Cælius Aurelianus lui impute aussi le même defaut. Lors, dit-il, qu'on appelloit Asclépiade, pour voir un malade qui avoit eu un autre Médecin, il affectoit de rejetter tous les remedes que ce Médecin avoit proposez, & d'approuver tous ceux dont il n'avoit point parlé, comme si les mêmes remedes qui auroient été nuisibles, étant administrez par un autre, devenoient utiles lors que lui-même les avoit ordonnez. L'Auteur que l'on vient de citer tire cette consequence d'un passage de l'un des livres d'Asclépiade, où celui-ci avoit dit en parlant de la cure de la Phrénésie; que si un homme atteint de cette maladie tomboit entre ses mains sans avoir passé par celles d'un autre Médecin, & sans avoir fait auparavant aucun remede, alors lui Asclépiade appliqueroit extérieurement des matieres odorantes, comme du castoreum, du peucedanum, de la rue, & du vinaigre, ou de la liqueur où ces mêmes matieres auroient infusé, & qu'il feroit ensuite donner un lavement pour dégager la partie obstruée. Mais, ajoûtoit-il, si un autre Médecin a traité auparavant ce malade, il faudra d'abord en entrant défendre toute sorte d'application de cataplâmes, ou d'huiles, & tout usage de drogues qui ayent de l'odeur, tirer le malade de l'obscurité, & le faire mettre dans un lieu clair, &c. Il se peut qu'Asclépiade n'en usât pas de cette maniere, par un esprit d'envie, ou de contradiction, comme Cælius le veut insinuer, mais par un tout autre motif. Comme on peut quelquefois guérir

1 *Floridor. lib. 4.*

2 *Epistol. ad Callistum.*

3 *Adversf. Mathematicos, lib. 7. pag. 175.*

4 Neque verò Asclepiades is, quo nos Medico amicoque usi sumus, tum cùm eloquentiâ vincebat cæteros Medicos, in eo ipso quòd ornatè dicebat, Medicinæ facultate utebatur, non Eloquentiæ. *de Oratore, lib. 1.*

5 *Acuter. lib. 1. cap. 15.*

rir une même maladie en suivant de differentes routes, il pouvoit croire que *Suite du*
l'on réussissoit en de certaines rencontres, en changeant la maniere de la cure, *Siecle*
qui avoit été pratiquée dès le commencement, & en passant du froid au chaud, *xxxviij*
& du chaud au froid. Une preuve qu'il pouvoit être dans cette pensée c'est *& tout*
qu'il appelloit la cure qu'il propose en cet endroit une cure 6 *hardie*, c'est à dire, *le Siecle*
une cure extraordinaire, & que l'on ne doit presque entreprendre qu'en des *xxxix.*
cas désesperez.

Des traits de pratique comme celui-ci, faisoient sans doute croire à plusieurs personnes, qui ne savoient pas par quel principe Asclépiade agissoit, qu'il étoit un insigne Charlatan, c'est là l'idée qu'il semble que Pline ait voulu donner de ce fameux Médecin, dans ce que nous avons rapporté au commencement; & l'on n'en doutera pas un moment, quand on verra ce que le même Auteur ajoûte pour couronner les éloges dont il feint de l'accabler. 7 *Asclépiade*, dit-il, *ayant défié la Fortune, en disant qu'il consentoit qu'on ne le crût point Médecin s'il étoit jamais attaqué de quelque maladie que ce fût, demeura victorieux, ou gagna cette espece de gageure, car il ne mourut que dans une extreme vieillesse, & encore par un accident, pour être tombé d'un escalier.* Il n'y a pas de l'apparence qu'un Philosophe comme Asclépiade eût été assez fou pour parler de cette maniere.

Nous pourrions mieux juger de ce qu'il tenoit si ses écrits étoient venus jusqu'à nous, mais ils se sont tous perdus, aussi bien qu'un grand nombre d'autres pieces curieuses des plus habiles gens de l'Antiquité, lesquelles nous serviroient beaucoup aujourd'hui. Quoi qu'Asclépiade ne fût peut être pas un modele à suivre pour la pratique, il y auroit sans doute bien du plaisir à lire ses livres, qui devoient être fort bien écrits, & s'ils n'étoient pas utiles aux Médecins, ils serviroient du moins aux Philosophes, & donneroient du jour à ce que nous avons d'Epicure, de Lucrece, & de Démocrite. Au reste la réputation d'Asclépiade ayant été fort grande, & pendant sa vie, & après sa mort, il ne manqua pas d'avoir un grand nombre de disciples, & de Sectateurs. Nous allons bien tôt voir les noms de quelques uns d'entr'eux, & quelques particularitez de leurs écrits; mais il faut auparavant dire un mot, à l'occasion de ce Médecin, de divers autres qui ont aussi porté le nom d'Asclépiade, & qui sont tous venus après lui, afin qu'on ne les confonde pas les uns avec les autres.

CHAPITRE X.

*Divers autres Médecins du nom d'*ASCLEPIADE.

Entre les auteurs anciens qui ont écrit de la composition des médicamens il se trouve deux *Asclépiades*, qui sont citez par Galien, & qui sont tous deux

---

6 Vehemens, & periculosa curatio, quam *philoparabolon* appellavit. On expliquera cet mot *philoparabolos*, dans la troisiéme partie, *liv.* 1. *chap.* 2. en parlant des esclaves qui ont été Médecins.

7 Sponsione cum fortunâ factâ, ne Medicus crederetur si unquam invalidus fuisset ipse; & victor, supremâ in Senectâ, lapsu scalarum exanimatus est; *lib.* 7. *cap.* 37.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

deux differens du premier; ce qui eſt évident par la remarque que fait le même auteur, 1 que ces deux Aſclépiades ont vécu après Andromachus qui a été Médecin de Neron.

Celui que Galien cite le plus ſouvent ſur cette matiere, & qu'il nomme pour l'ordinaire ſimplement Aſclépiade, étoit plus particulierement diſtingué par le ſurnom de 2 PHARMACION, comme on l'apprend du même Galien. Ce ſurnom marquoit l'application principale de ce Médecin, qui étoit, comme on vient de le dire, la compoſition des *médicamens*, appellez en Grec *pharmaca*.

3 Cet Aſclépiade, qu'un 4 Savant confond avec le premier dont on a parlé, avoit compoſé dix livres ſur cette matiere, dont il y en avoit cinq qui traitoient des médicamens que l'on applique extérieurement; & cinq autres concernant les médicamens qui ſe prennent par la bouche. Les deux premiers de ces livres portoient le nom d'une Dame nommée *Marcella*, à qui ils étoient dédiez; en ſorte que le premier de ces cinq livres étoit intitulé 5 *Marcelle premiere*; le ſecond, *Marcelle ſeconde*, &c. Les derniers portoient le nom d'un nommé *Maſon*, ou *Muaſon*, à qui ils étoient auſſi dédiez, & qui pouvoit être de la famille *Papiria*, à laquelle ce ſurnom étoit propre.

Galien rend témoignage à ce même Aſclépiade qu'il avoit fort bien écrit, & le met au rang des meilleurs auteurs qui avoient travaillé ſur la matiere dont on a parlé. Il le loüe même en particulier de ce qu'il avoit eu ſoin de marquer exactement le *modus faciendi*, ou la maniere dont on devoit s'y prendre pour bien faire les compoſitions qu'il décrivoit. Il le loüe encore d'avoir marqué avec la même exactitude les qualitez de chacun de ces médicamens, & la maniere de s'en ſervir. Voici un exemple qui fera conoître en quoi conſiſtoit cette exactitude, & de quelle utilité elle étoit; *Emplâtre d'Aſclépiade pour les ulceres 6 Chironiens, & autres qui ſe ferment difficilement; Prenez du ſquama æris, une once; de la cire, demi livre; de la réſine de larix, demi once. Il faut faire fondre la cire, & la réſine; & après y avoir mêlé le reſte pulveriſé ſubtilement, on remuera bien le tout.* Voici la maniere de s'en ſervir; *étendez une petite quantité de cette emplâtre ſur une piece de peau, qui ne contienne que la partie ulcerée. Mettez tout autour quelque médicament qui empêche l'inflammation, & ne levez vôtre emplâtre qu'au bout de trois jours. Alors vous laverez doucement la partie, & après avoir pareillement lavé, & ramolli l'emplâtre, qui a déja ſervi, vous la remettrez ſur l'ulcere; & pratiquerez la même choſe de trois en trois jours, juſqu'à ce que la cicatrice ſoit formée.* Galien qui rapporte cette méthode, après avoir témoigné qu'il l'approuve, tâche d'en rendre raiſon par un certain rapport que l'emplâtre acquiert avec le corps du malade, par le long ſéjour que cette emplâtre fait ſur la partie. Mais il ſemble qu'on peut rendre une raiſon plus ſenſible de l'effet du ſéjour de la même emplâtre ſur la partie pendant pluſieurs jours; qui eſt, qu'en levant rarement l'emplâtre, ou en la laiſſant trois jours ſans la lever, la cicatrice a mieux le temps de ſe faire, ou les chairs ſe nourriſſent plus commodément, parce que l'ulcere eſt moins ſouvent expoſé à l'air qui peut en y introdui-

1 *De compoſit. medicam. ſec. locos, lib. 6. cap. 4.*
2 *De ſimplic. medicam. facult. lib. 10.*
3 *De compoſ. medicam. per genera, lib. 1. cap. 16.* & 17. *ibid. lib. 2. cap. 5. lib. 3. cap. 9. lib. 4. cap. 4.*
4 *Monſieur Di Capoa, pag.* 369.
5 *Voyez ci-deſſus un exemple d'une pareille maniere de dédicace, part. 2. liv. 2. chap. 7.*
6 *Voyez part. 1. liv. 1. chap. 10.*

troduisant des matieres étrangeres rompre les fibres qui commençoient à se lier ensemble pour former les chairs, & la peau. Outre que le mouvement qui se fait dans la partie en levant, & en appliquant plus souvent l'emplâtre interrompt de même la formation de la cicatrice, en brisant, ou en dérangeant les fibres qui sont fort tendres. Enfin le renouvellement de l'emplâtre retarde aussi la cicatrice par la même raison, c'est à dire, par le mouvement qu'une nouvelle emplâtre produit dans la partie; une emplâtre qui n'a point servi ayant beaucoup plus de force, & de pénétration qu'une autre qui a déja servi. *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

Pour revenir à nôtre Asclépiade *Pharmacien*, quoi que Galien l'ait loüé en quelques endroits, cela n'empêche pas qu'il n'observe ailleurs que ce Médecin avoit affecté, pour grossir ses livres, de ramasser des compositions de toutes sortes de médicamens, de quelque nature qu'ils fussent, tant bons que mauvais; & qu'il en avoit rapporté plusieurs où il entroit 7 de la fiente de divers animaux, & même de la fiente humaine, lesquels il recommandoit non seulement pour le dehors, mais même pour le dedans, ce qui est une ordure insupportable. 8 Cet Asclépiade se distinguoit encore par le prénom de *Marcus Terentius*, qu'il avoit emprunté de la famille *Terentia*, à l'exemple du Poëte *Terence*, & de plusieurs autres Médecins Grecs, qui avoient pratiqué la même chose dès qu'ils s'étoient établis à Rome. L'avantage qu'ils en tiroient, c'est qu'en même temps qu'on les adoptoit dans les familles Romaines, ou qu'on leur permettoit d'en prendre le nom, on leur donnoit le droit de la Bourgeoisie, & ils étoient inserez dans les Tribus. On verra divers autres exemples de cet emprunt de noms, dans ce même chapitre, & ailleurs dans la suite de cette histoire.

Le troisiéme Asclépiade, ou le dernier des deux que Galien dit avoir écrit de la composition des médicamens, c'est, à mon avis, celui qu'il appelle ailleurs 9 ARIUS ASCLEPIADES. Celui-ci n'avoit pas fait comme l'autre qui avoit rempli ses livres de toutes sortes de médicamens sans aucun choix. Tout ce que ce dernier avoit écrit sur la même matiere étoit de son propre fond, & les receptes qu'il donnoit étoient toutes de son invention, c'est pourquoi il n'avoit composé qu'un seul livre, au lieu que le Pharmacien en avoit composé dix.

Galien parle encore d'un quatriéme Asclépiade qu'il appelle ASCLEPIADES PHILOSOPHICUS, ou PHILOPHYSICUS, duquel il tire aussi quelques descriptions de médicamens. Rhodius a crû que cet Asclépiade Philosophysicien étoit le même que le grand Asclépiade, ou le Rhéteur, & Philosophe Médecin, mais cela est fort incertain. Lors que Galien parle de ce dernier il le distingue par le nom de sa patrie, ou par le temps auquel il a vécu, *Asclépiade Bithynien*, ou *Asclépiade le vieux*; ou il l'appelle Asclépiade tout court.

Galien cite enfin un autre Asclépiade, avec le prénom de GALLUS MARCUS, de maniere qu'on trouve, à mon avis, dans Galien quatre Asclépiades, sans conter le Bithynien, qui ont tous quatre fourni des compositions de médicamens.

Ce ne sont pas là tous les Médecins qui ont porté le nom d'Asclepiade. 10 On trouve cette Inscription à Rome; L. ARRUNTIO SEMPRONIANO ASCLE-

7 *De simplic. medicam. facultat. lib.* 10.
8 *Galen. de composit. medicam. per genera, lib.* 7. *cap.* 6.
9 *Voyez ci-après, part.* 3. *liv.* 2. *chap.* 2.
10 *Recherches Curieuses d'Antiquité de Spon.*

suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

PIADI IMP. DOMITIANI MEDICO T. F. I. Cet Asclépiade, que Reinesius a eu raison de croire different du *Pharmacien*, quoi que Monsieur Spon les confonde, fait le le sixieme.

Le septieme se trouve dans un autre monument qui est à Arignan; 11 C. CALPURNIUS ASCLEPIADES PRUSA AD OLYMPUM MEDICUS PARENTIBUS ET SIBI ET FRATRIBUS CIVITATES VII A DIVO TRAIANO IMPETRAVIT NATUS III NONAS MARTIAS DOMITIANO XIII COS. &c. Monsieur Spon traduit ainsi mot à mot toute cette Inscription; *Cajus Calpurnius Asclépiades, Médecin, de la ville de pruse au pied du mont Olympe, a obtenu du divin Empereur Trajan sept villes pour ses pere & mere, pour lui, & pour ses freres; & est né le quatrieme Mars sous le treizieme Consulat de Domitien; le même jour que sa femme Veronica Chélidon, avec laquelle il a vécu cinquante & un ans; ayant été approuvé par les personnes de la premiere qualité à cause de sa science & de ses bonnes mœurs; ayant été Assesseur dans les Magistratures du Peuple Romain, non seulement dans l Italie, mais aussi dans les autres Provinces* &c. Monsieur Spon ajoûte, *qu'à supputer le temps qu'il y a eu entre le vieux Asclépiade & celui de qui est cette Inscription, le dernier étant de la même ville, le premier peut avoir été son petit fils, & l'héritier de sa science & de sa réputation; puis qu'il obtint de la liberalité de l Empereur Trajan, apparemment pour l'avoir délivré de quelque maladie dangereuse, la possession de sept villes, ce qui est une particularité qu'aucun Auteur n a remarquée; comme en effet il y a mille points historiques dans les Inscriptions anciennes, qui nous seroient d'ailleurs inconus. Il étoit né*, continue Mr. Spon, *sous le treizieme Consulat de Domitien, qui répond à l'année de la Fondation de Rome, 840. & à celle de Nôtre Seigneur, 88. Et il mourut âgé de 70. ans, sous l'Empire d'Antonin Pie, l'année de Rome 910. Par consequent il exerça la Médecine sous Trajan, Adrien, & Antonin, & même plusieurs Magistratures, ce qui fait voir qu'il étoit de condition libre, & dans une haute estime.*

Il n'est pas impossible que cet Asclépiade fût des descendans du Bithynien, comme l'a crû Mr. Spon; mais il s'est trompé dans son calcul quand il ajoûte, qu'à supputer le temps qu'il y a eu entre le vieux Asclépiade & celui de qui est cette Inscription, le dernier peut avoir été petit fils de l'autre. Ciceron, qui étoit plus jeune qu'Asclépiade, ou qui en parle du moins dans l'endroit qu'on a cité ci-dessus comme d'un homme qui n'étoit plus lors qu'il écrit, Ciceron, dis-je, étoit né l'An 647 de la Fondation de Rome, sous le Consulat de Q. Cæpio & de Q. Serranus, comme le témoigne Aulu-Gelle. Or depuis l'An 647 jusqu'à l'An 840, qui est le temps de la naissance de ce dernier Asclépiade, il s'est écoulé 193 ans; ce qui est le double de l'intervalle qu'il peut y avoir entre la naissance d'un grand pere, & celle d'un petit fils.

Outre ces sept Asclépiades Gruter en marque encore deux; un TITUS ÆLIUS ASCLEPIADES, *Affranchi de l'Empereur*; & un 12 PUBLIUS NUMITORIUS ASCLEPIADES, *Affranchi*, & *Sextumvir de Vérone*, *Médecin Oculiste.* Le même Auteur parle aussi d'un *Lucius Fontejus Fortis*, de la race des Asclépiades; mais ce dernier ne portoit pas le nom d'Asclépiade; il se disoit descendu de l'ancienne famille des *Asclépiades*, c'est à dire, de la postérité d'Esculape, dont on a parlé dans la premiere Partie de cette Histoire.

Une

11 *Ibidem.*

12 *Voyez encore Rhodius sur Scribonius Largus.*

Une autre Inscription fournit un dixieme Asclépiade; Scriboniæ Jucundæ L. Scribonius Asclepiades Uxori Statuit. 13 Rhodus croit que celui-ci étoit le même que *Scribonius Largus*, duquel on parlera ci-après. *Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.*

11 Cælius Aurelianus parle enfin d'un Médecin du même nom, qu'il appelle Asclepiades Titiensis, qui feroit l'onzieme s'il est different de tous ceux que nous avons nommez. Je crois qu'il faudroit lire *Citiensis*, pour *Citiæus*, qui est de *Citium*. On a parlé ci-dessus d'un Apollonius que le même Auteur appelle aussi *Titiensis*, & que l'on a jugé n'être pas different de celui que d'autres ont appellé *Citiæus*. Il se trouveroit peut-être encore d'autres Asclépiades Médecins, si l'on en faisoit une recherche fort exacte; de sorte qu'il y a lieu d'être surpris que 15 *Reinesius*, savant Antiquaire, qui avoit promis une Histoire de la Médecine, & qui étoit d'ailleurs fort versé dans la lecture des Anciens, se face en quelque maniere de fête d'avoir découvert en tout six Médecins de ce nom.

Il y a eu divers autres Asclépiades, mais qui n'ont pas été Médecins. Suidas a confondu l'Asclépiade de Bithynie, avec un Asclépiade *Myrléen*, qui étoit Grammairien & qui a vécu sous Ptolomée Philopator. Vossius, dans son livre des Historiens Grecs parle de divers autres Asclépiades qui avoient écrit sur diverses matieres.

CHAPITRE XI.

Disciples & Sectateurs du premier Asclépiade.

IL est temps de quitter ces derniers Asclépiades pour venir aux disciples & aux Sectateurs du premier. 1 Dioscoride met en ce rang les suivans; *Julius Bassus*; *Niceratus*; *Petronius*; *Diodotus*; *Sextius Niger*; & il remarque que tous ces Médecins s'attacherent particulierement à la *Matiere Médicinale*, c'est à dire, à décrire les *plantes*, les *animaux* & les *mineraux*, qui servent à la Médecine. Comme leurs écrits ne sont pas venus jusques à nous, on n'en fait aucune particularité, si ce n'est ce que Pline en rapporte en quelques endroits, & ce que Dioscoride en dit; qui est, qu'ils avoient, à la vérité, décrit avec exactitude les simples, ou les drogues les plus conues, mais qu'ils avoient touché fort legerement leurs vertus & les moyens de discerner celles qui sont légitimes & bien conditionnées, d'avec celles qui sont falsifiées ou gâtées; n'ayant d'ailleurs point examiné les effets de ces drogues par rapport à l'expérience, qui est la veritable regle qu'on doit suivre en cette occasion, mais s'étant amusez à faire des discours inutiles sur les causes de ces effets, & à entasser disputes sur disputes; outre que ces Auteurs avoient souvent pris une drogue pour une autre. Dioscoride ajoûte

Q 2

---

13 *In Scribonium Largum.*
14 *Acutor. lib. 2. cap. 5.*
15 *Inscript. Class. 1.*
1 *Lib. 1 præfat.*

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

te que Niger, quoi que le plus habile de tous, étoit quelquefois tombé dans cette derniere erreur, & que tous géneralement n'avoient pas suivi un bon ordre. 2 Galien cite aussi une partie de ces Auteurs comme ayans bien écrit sur le sujet dont on a parlé.

A l'égard de JULIUS BASSUS, en particulier, quelques manuscrits de Dioscoride l'appellent *Tullius Bassus*; & Cælius Aurelianus lui donne le même nom. D'autres exemplaires de Dioscoride lisent *Tylæus*, & 3 S. Epiphane le nomme *Bassus Tylius*, mais il a de l'apparence que la premiere leçon est la meilleure. Galien cite quelquefois ce Médecin à l'occasion de quelques compositions de médicamens; & Cælius Aurelianus, parlant de l'Hydrophobie, dit que Tullius Bassus ordonnoit dans cette maladie des sternutatoires & des lavemens, ajoûtant que Niger étoit ami de ce Médecin. Nous apprenons de Pline 4 que Bassus avoit écrit en Grec, quoi qu'il fût Romain.

NICERATUS est de même cité par Galien comme Auteur de quelques médicamens; & Cælius Aurelianus parle de lui au sujet d'un livre, où Niceratus traitoit de la maladie appellée *Catalepsis*.

Pour ce qui est de PETRONIUS & de DIODOTUS, que Dioscoride distingue, Pline de ces deux n'en fait qu'un; *Petronius Diodotus*, dit cet Auteur, *celui qui a écrit un livre intitulé* antilegomena, *les Contradictions*, *ou* anthologoumena, *Recueuils*. Ce livre pourroit être celui où Petronius Diodotus avoit traité des Plantes, Pline remarquant que ce Médecin y condannoit l'usage du *Seris*, qui est une espece de *chicorée*, contre l'avis de tous les autres Médecins. St. Epiphane, à l'endroit qu'on a cité, distingue bien Petronius d'avec Diodotus, mais il confond le premier avec Niger; *Petronius Niger*, dit-il, *& Diodotus*. Il y a de l'apparence que c'est une faute de Copiste, & qu'il doit y avoir une virgule entre les deux premiers noms. *Celse (liv. 6.) cite un Theodotus.*

SEXTIUS NIGER, selon la remarque de 6 Pline, avoit aussi écrit en Grec, comme Julius Bassus son ami. Dioscoride, comme on l'a vû lui donne le premier rang entre ceux dont il parle, & Galien en fait de l'estime. On trouve un Q. CLODIUS. Q. L. NIGER, *Médecin Oculiste*, dans un ancien monument.

Au reste il faut remarquer, touchant ce que nous avons supofé au commencement, *que tous les Médecins dont on vient de parler sont disciples ou Sectateurs d'Asclépiade*, & dont nous avons donné Dioscoride pour Auteur, qu'il s'exprime de cette maniere dans les Editions ordinaires; *Julius Bassus*, dit-il, *Niceratus, Petronius, Niger, & Diodotus, qui sont tous des Asclépiades*, ou *des descendens d'Esculape*. 7 Meibomius à suivi cette maniere de lire, mais il est clair qu'il y a une faute, & qu'au lieu d'*Asclépiadæ*, les descendans d'Esculape, il faut lire *Asclépiadæi*, les Sectateurs d'Asclépiade, comme il y a dans d'autres manuscrits de Dioscoride. Quelle apparence que ces Médecins, qui étoient presque tous Romains, fussent tous descendus d'Esculape? On

2 *De simplic. medicam. facultat. lib. 1. cap. 7.*
3 *Contra hæreses, lib. 1. in principio.*
4 *In indice auctorum.*
5 *Lib. 20. cap. 8.*
6 *In indice auctorum.*
7 *In jusjurand. Hippocratis cap. 1.*

Digitized by Google

On verra ci-après un *Xénophon*; Médecin de l'Empereur Claude, qui se disoit de cette race, mais il étoit Grec & de la même ville qu'Hippocrate. Il est bien plus probable que ces Médecins, qui ont tous vêcu après Asclépiade, dont la réputation a été fort grande, ont suivi ses opinions & ont été ses Sectateurs. Ce que Dioscoride ajoûte qu'ils s'étoient fort attachez à rendre raison des proprietez des Simples, marque le penchant qu'ils avoient pour la Physique, en quoi ils suivoient apparemment leur Maitre, dont la Médecine étoit toute fondée sur la Philosophie, comme on l'a vû ci-dessus. Mais on a encore sur ce sujet le témoignage de Galien, 8 qui range aussi Niger entre les Sectateurs d'Asclépiade. Il est vrai que le passage où il en parle n'est pas mieux exempt de fautes que celui de Dioscoride, mais les plus anciens manuscrits sont clairs là-dessus.

Suite du Siecle xxvviij & tout le Siecle xxxix.

9 Métrodore est mis par Galien entre les plus zélez sectateurs d'Asclépiade. Je pense que c'est le même de qui 10 Pline dit, qu'à l'imitation de *Cratevas*, dont on parlera ci-après, il s'étoit contenté de faire peindre, ou de peindre lui même diverses plantes, & d'ajoûter les proprietez qu'on leur attribuoit, sans en donner aucune description. 11 *Dionysius*, Médecin dont on parlera aussi à son tour, pratiqua la même chose. On a fait ci-dessus mention d'un autre Métrodore, disciple de Chrysippe; & d'un troisiéme qui avoit commenté Hippocrate.

12 Asclépiade eut un autre disciple nommé Moschion, qu'on appelloit autrement *le Correcteur*, parce qu'il croyoit avoir corrigé quelques-unes des opinions de son Maitre. On parlera d'un autre *Moschion* 13 dans la suite.

Artorius est mis au même rang que les précedens, par Cælius Aurelianus. Je crois que c'est le même Médecin qui est appellé *l'ami d'Auguste* par Suetone & par Plutarque, 14 & qui sauva la vie à cet Empereur le jour de la bataille de Philippes, en lui conseillant de se faire porter ce jour là au champ de bataille tout malade qu'il étoit. Ce fut un songe que ce Médecin avoit fait qui l'obligea à donner cet avis à Auguste, lequel, sans cela, seroit tombé entre les mains de Brutus, qui força, pendant le combat, le camp que cet Empereur avoit quitté. 15 Cælius Aurelianus de qui nous apprenons qu'Artorius étoit Sectateur d'Asclépiade & qui rapporte quelques traits de sa pratique, lui joint à cet égard un Clodius, un Alexandre de Laodicée, un 16 Chrysippe, qui avoit traité de la maladie appellée *Catalepsis*, & un Titus.

Ce dernier est, sans doute, le même 17 qu'Estienne de Bysance appelle Titus Aufidius, qu'il dit avoir été Sicilien; & auditeur d'Asclépiade. Le

8 *De simplic. medicam. facult. lib. 6.*
9 *Ibidem, lib. 1. chap. 27.*
10 *Lib. 25. chap. 2.*
11 *Voyez Part. 2 liv. 4. sect. 1. chap. 13.*
12 *Galen. de different. puls. lib. 4. chap. 16.*
13 *Part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 13.*
14 *Voyez encore Dion, Velleius Paterculus, & Valere Maxime.*
15 *Acutor. lib. 3. chap. 11. & lib. 2. chap. 29. Item, tardar. lib. 4. chap. 28.*
16 *On a parlé ci-devant, Part. 2. liv. 1. chap. 1. de quelques autres Médecins de ce nom.*
17 In voce *Dyrrhachium*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix. Le même Auteur nous indique encore deux autres disciples d'Asclépiade, un NICON, Agrigentin, & un PHILONIDES, de Dyrrhachium ; ajoûtant que ce dernier avoit exercé la Médecine dans sa patrie avec beaucoup de réputation, & composé quarante cinq livres concernant sa profession. Il y a eu un autre *Philonides*, Médecin, de Catania en Sicile ; qui est cité par Galien & par Scribonius Largus.

18 Galien parle d'un EUNOMUS, qu'il appelle *Eunomus Asclépiades*. Je crois qu'il faut lire *Eunomus Asclépiadæus*, c'est à dire Eunomus disciple d'Asclépiade.

On doit ajoûter à tous ces Sectateurs d'Asclépiade, un Médecin qui vivoit du temps de Celse, ou un peu avant lui, & à qui il rend témoignage 19 *qu'il étoit le plus ingenieux des Medecins de son siecle* ; Or Celse a vêcu sous Auguste & sous Tibere, comme on le verra ci-après. C'est de CASSIUS de qui il parloit, & c'est le même que 20 Galien & 21 Scribonius Largus appellent *Cassius le Medecin*. On trouve dans la Bibliotheque de Gesner un *Cassius Felix* que cet Auteur cite sur la foi de Matthieu Sylvaticus, & dont il soupçonne que les ouvrages manuscrits sont cachez dans quelque Bibliotheque. Le même Gesner fait ce Cassius different du premier, & d'un troisiéme qui est appellé *Cassius Jatrosophista*, duquel nous avons quatre vint quatre problemes de Médecine, écrits en Grec. Je n'ai rien à dire de Cassius Felix ; mais pour ce qui regarde ce dernier, le surnom de *Jatrosophista* (c'est à dire *Medecin Philosophe*) qu'on lui donne, répond si bien au titre *d'ingenieux* que Celse donne à celui dont on a parlé au commencement, que cela seul semble suffire pour persuader que le Cassius de Celse & celui-ci ne sont qu'une même personne. On peut d'ailleurs faire voir que le Cassius Jatrosophiste, ou l'Auteur des Problemes, 22 étoit dans les sentimens d'Asclépiade, ou se servoit de ses mêmes principes, d'où l'on peut en quelque maniere inferer qu'il n'est pas different du Cassius de Celse ; ce Cassius ayant vêcu précisément dans le temps des premiers disciples d'Asclépiade.

Ce qu'on vient de dire, du parti qu'avoit embrassé ce Médecin se recueille de divers endroits de ses écrits. On tire premierement cette conséquence du Probleme quinziéme, où cette question est proposée ; *pourquoi ceux qui ont les yeux chassieux guérissent quelquefois de cette maladie après avoir eu la fiévre, & quelquefois aussi perdent entierement la vüe ?* Cassius attribue cela au *changement de pores* causé par la fiévre, qui survient en cette occasion par une espece de 23 *métasyncrise*. Il ajoûte, pour s'expliquer, que si la fiévre n'est pas trop violente, & que la métasyncrise soit médiocre, les chassieux s'en trouvent bien ; mais si la fiévre cause un trop grand mouvement, elle est, au contraire, extrémement nuisible. On tire la même conséquence du Probleme LXXXI, où Cassius établit la cause de la Paralysie & des mouvemens Convulsifs dans 24 *l'obstruction des pores*, ou des *trous imperceptibles* d'Asclépiade. Je ne crois pas

---

18 *De composit. medicament. per genera*, *lib. 5. chap. 14.*
19 Ingeniosissimus seculi nostri Medicus, *lib. 1. præfat.*
20 *De composit. medicament. local. lib. 9.*
21 *Composit. 120.*
22 *Vide Mercurial. Var. Lect. lib. 4. chap. 13.*
23 On verra ci-après l'explication de ce terme. *Part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 3.*
24 *Voyez encore ci dessus, Part. 2. liv. 3. chap. 6.*

pas après cela qu'il y ait lieu de douter que l'Auteur de ces Problemes ne fût Asclépiadéen. *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

La plusparť des questions qui sont agitées dans le petit ouvrage que nous avons de lui, sont d'ailleurs assez curieuses & l'on y répond d'une maniere fort ingenieuse. „ *On demande* pourquoi les ulceres ronds sont plus diffici„ les à cicatriser que les autres? Quelques Sectateurs d'Hérophile, *dit Cassius*, „ se fondans sur un raisonnement tiré de la Géometrie, ont crû que cela vient „ de ce que la figure circulaire, quoi que son enceinte semble petite, n'est „ pas veritablement telle, mais occupe un espace beaucoup plus grand qu'il „ ne paroit; or plus les ulceres sont grands, plus il faut de temps pour les fer„ mer. Asclépiade, *répond Cassius*, renverse ce raisonnement lors qu'il fait „ voir, que pour venir plûtôt à bout de ces sortes d'ulceres, il faut emporter „ leurs bords, ce qui les aggrandit encore plus. Voici, *continue nôtre Auteur*, „ comment Asclépiade lui-même concevoit que la chose se fait. Il faut, di„ soit-il, supposer premierement que chaque chose a son mouvement qui lui „ est propre & naturel. Il faut supposer, en second lieu, que le mouvement „ le plus violent est celui qui tire son origine immédiatement des principes, „ c'est à dire du milieu, ou du centre des choses qui se meuvent. Il expliquoit „ sa pensée par l'exemple des fleuves & du feu, dont le milieu, ou le centre „ est toûjours ce qui est principalement agité, & ce qui se meut le plus rapide„ ment. Pour appliquer ce raisonnement aux ulceres, il prétendoit que ceux „ qui sont ronds, ayant toutes les parties de leur circonference également „ proches du mieux, elles sont agitées d'un mouvement plus violent que les „ parties des ulceres d'une autre figure. Asclépiade, ajoûtoit, que ce mouve„ ment se fait lors que les petits corps, étant poussez dans le détroit des po„ res, ils forcent le passage, & sortent derechef avec violence, ce qui em„ pêche que la cicatrice ne puisse se faire. *Cassius répond à cela*, que si le rai„ sonnement d'Asclépiade étoit juste, il s'ensuivroit que les ulceres des jeu„ nes gens, ou des personnes les plus vigoureuses, seroient les plus difficiles „ à guérir, les petits corps étant chez eux dans un plus grand mouvement, „ & que le contraire devroit arriver aux personnes les plus foibles & les plus „ avancées en âge, ce qui est contre l'expérience. *La véritable cause du fait* „ *dont il s'agit est donc, selon Cassius*, que dans les ulceres ronds les parties sai„ nes sont également éloignées les unes des autres; ce qui fait qu'elles ont „ plus de peine à se joindre; au lieu que dans les ulceres qui ont des angles, „ les parties saines, & la peau, par où la cicatrice doit nécessairemenr com„ mencer, se trouvans plus voisines, particulierement vers l'extrémité des „ angles, la cicatrice s'y forme plus aisément, & les bords de l'ulcere qui sont „ les plus proches l'un de l'autre se joignent avec plus de facilité, ce qui con„ tinue jusques à ce que toute la partie soit couverte.

„ *Voici une autre question. On veut savoir* d'où vient que dans les playes de „ la tête, lors que les membranes du cerveau sont offencées du côté droit, „ le gauche tombe en paralysie; & lors que le côté gauche est blessé, le droit „ devient aussi paralytique? *Cassius répond*, que cela vient de ce que les nerfs, „ qui tirent leur origine de la base du cerveau, se croisent, en sorte que ceux „ qui viennent de la partie droite de cette base, se portent vers le côté gauche, „ & ceux qui partent de la gauche, se vont rendre au côté opposé. Arétée, dont on parlera ci-après, croyoit aussi que les mêmes nerfs se croisent. On peut consulter Cassius touchant les autres questions qu'il propose. Ce qu'il dit sur cette derniere fait voir que s'il étoit grand Philosophe, il n'en étoit pas

meilleur

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix. meilleur Anatomiste non plus que son Maitre. Il se trouve encore un *L. Annius Cassius Mithradorus*, Médecin. *Voyez les Miscellanées d'Antiquitez Curieuses de Spon.*

Celse, Scribonius Largus, & Galien rapportent la description d'un médicament que Cassius donnoit contre la *Colique*, & qu'il faisoit préparer par un de ses esclaves nommé 25 *Atimetus*, dont on parlera encore ci-après.

Asclépiade eut aussi un disciple nommé Themison, dont on parlera dans le livre suivant. On parlera aussi dans le commencement de la troisiéme Partie, *d'Antonius Musa*, qui peut passer pour avoir été des Sectateurs d'Asclépiade.

CHAPITRE XII.

Divers Médecins contemporains d'Asclépiade.

ON a remarqué ci-dessus qu'Asclépiade étoit déja en réputation vers le milieu du Siecle xxxix. Il y a de l'apparence qu'étant mort fort âgé, comme on l'a aussi remarqué, il s'en fallut peu qu'il ne vît la fin de ce même Siecle; de maniere que les Médecins qui ont vêcu pendant cet intervalle, c'est à dire depuis le milieu du Siecle dont on vient de parler, jusqu'au commencement du quarantiéme, peuvent être regardez comme ses contemporains.

Ciceron, qui vivoit dans ce même temps, nous a conservé les noms de plusieurs de ces Médecins, dont il parle comme de personnes qu'il a vûes, & avec qui il a même eu quelque commerce. Craterus étoit l'un des plus considerables. Il étoit Médecin de *Pomponius Atticus*; & il paroit que Ciceron avoit beaucoup de confiance en lui par 1 deux endroits des lettres qu'il écrit au premier.

Mais le témoignage *d'Horace* & celui de *Perse* sont particulierement avantageux à ce Médecin. Il faut que la reputation que Craterus s'étoit acquise fût bien grande & qu'on le regardât comme un homme, qui possedoit parfaitement bien son art, & dont les decisions étoient infaillibles, puis que ces deux Poëtes, qui ont vêcu après lui (particulierement le dernier, qui est venu cent ans après) mettent son nom pour désigner un Médecin du caractere que l'on vient de toucher;

> *Non est Cardiacus, Craterum dixisse putato,*
> *Hic æger*, &c. Sermon. Lib. 2. Sat. 3.
> *Et quid opus Cratero magnos promittere montes.* Sat. 3.

C'est la même chose que si quelcun disoit aujourd'hui; *Cet homme n'a point la maladie que vous pensez; contez là dessus comme si Fernel vous l'avoit dit*; quoi que ce Médecin soit mort il y a près de cent cinquante ans. On verra ci-après d'autres exemples d'une semblable maniere de parler.

Néan-

25 *Voyez Part. 3. liv. 1. chap. 4.*
1 Commovet me Attica; etsi assentior Cratero; *& ailleurs*, De Attica doleo, credo tamen Cratero. *Ad Atticum, Epist.* 13. *&* 14. *lib.* 12.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Néanmoins quelque grand Praticien que fût Craterus on ne voit pas qu'il soit fort cité, & les Anciens ne nous parlent point de ses livres. Cet exemple fait voir que ce n'est pas d'aujourd'hui que ceux qui ont le plus d'employ, & qui par conséquent pourroient écrire le plus utilement, ayant plus d'expérience que les autres, écrivent cependant plus rarement. C'est peut-être là une des principales causes du peu de progrès que la Médecine a fait jusques à present. Galien ne parle de Craterus que pour rapporter la description de deux ou trois médicamens, dont ce dernier avoit acoutumé de se servir; mais il ne dit rien d'ailleurs de sa pratique ni de ses opinions. L'un des médicamens dont il s'agit est un Antidote contre les poisons & contre la morsure des bêtes venimeuses. Il n'y entroit que cinq sortes de Simples, du *Marrube*; de la *Vervaine*; de la semence de *Rue sauvage*; du *Scordium*; & de l'écorce de *Rhamnus*, de chacun également. On mettoit tout cela en poudre & on l'incorporoit avec du miel. La dose de cette composition étoit de deux dragmes que l'on délayoit dans un peu de vin, ou que l'on mêloit avec de l'hydromel & de l'huile. Ce médicament étoit, comme on voit, assez simple, & n'approchoit pas de celui de Mithridate, dont on a parlé ci-dessus, & que l'on examinera encore dans la suite.

2 La seule des cures de Craterus, dont on ait conoissance, c'est celle qu'il fit sur un de ses domestiques, à qui la chair se séparoit des os, par une maladie toute nouvelle & dont on n'avoit point oüi parler jusqu'à ce temps-là, à ce que dit l'Auteur de qui nous tenons ceci. Le moyen dont Craterus se servit pour tirer d'affaire son valet fut de lui faire manger des viperes en guise de poisson. Mais il faut remarquer que la maladie en question n'étoit pas si nouvelle que cet Auteur l'a crû. 3 Celle qu'Hippocrate décrit au troisiéme des Epidémiques semble être précisément la même. Au reste il paroit, par ce qu'on a dit, que Craterus pratiquoit à Athenes, d'où étoit Atticus.

Il y eût aussi, dans le même temps, un autre Médecin, qui ne fut pas moins dans l'estime de Ciceron & d'Atticus, & qui eut même beaucoup de part en leur amitié. Ce Médecin s'appelloit Alexion; il mourut avant Ciceron, & il en fut extremement regretté, comme il paroît par ce que Ciceron lui même en écrit à Atticus; 4 *Quel malheur, qu'Alexion soit mort! On ne sauroit croire combien j'en ay été touché; & ce n'a pas été par la raison principale que les autres ont eüe de s'en affliger avec moi. Je n'ai pas été en peine, comme eux, à quel Médecin je m'adresserois à l'avenir. Qu'ai-je affaire maintenant de Médecin? Ou si j'en ai affaire, est-ce que les Médecins sont si rares? Je regrette particulierement l'amitié qu'Alexion avoit pour moi, la douceur de sa conversation, & son honêteté. Je suis encore sensible à cet accident par un autre endroit, lors que je considere*

2 *Porphyrius, de abstinentiâ animatorum.*
3 *Voyez ci-dessus, Part. 1. liv 2. chap. 10.*
4 O factum malè de Alexione! incredibile est quantâ me molestiâ affecerit; nec, me hercule, ex ea parte maximè quod plerique mecum; ad quem igitur te Medicum conferes? Quid mihi jam Medico? aut si opus est, tanta inopia est? amorem erga me, humanitatem, suavitatemque desidero; etiam illud; quid est quod non pertimescendum sit, cùm hominem temperantem, summum Medicum, tantus improvisò morbus oppresserit? Sed ad hæc omnia una consolatio est, quòd ea conditione nati sumus; ut nihil quod homini accidere possit recusare debeamus. *Epistol. ad Attic. lib. 15. chap 1.*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

sidere combien il y a à craindre pour nous, si un homme qui se conduisoit si bien, & qui étoit si habile Médecin, s'est trouvé tout d'un coup accablé par une aussi grande maladie. 5 *Nous n'avons sur tout cela qu'une seule consolation, c'est que nous devons faire nôtre conte que nous ne naissons qu'à cette condition, que nous ne devrons pas trouver étrange si ce qui peut arriver à tout autre homme nous arrive aussi à nous mêmes.* Ce que Ciceron dit ici de ce Médecin nous en donne une grande idée. C'est dommage que nous n'ayons pas autre chose de lui.

Asclapo est encore un Médecin conu, & estimé de Ciceron. Il parle de lui en deux endroits, 6 premierement au sujet d'une maladie de *Tiro* son Affranchi, & il témoige d'ajoûter beaucoup de foi à ce que disoit ce Médecin. Mais ce qu'il en dit, dans une lettre qu'il écrit à *Servius*, est le plus remarquable. 7 *Je suis*, dit-il, *ami fort particulier d'Asclapo, Médecin de Patras. Sa conversation m'a été fort agréable, & son art aussi, dont ma famille a fait quelques experiences. Il m'a satisfait en cette rencontre par son savoir, par sa sincérité, & par son attachement. C'est ce qui m'oblige de vous le recommander, & de vous prier que vous faciez en sorte qu'il conoisse que je vous ai écrit sur son sujet avec empressement, & que m'a recommandation lui a été d'un grand usage.*

Ciceron 8 fait aussi mention d'un autre Médecin nommé Lyso, au sujet de la même maladie de Tiro. Il ne dit rien de son savoir; mais il témoigne seulement avoir peur *que ce Médecin ne soit un peu négligent, comme sont la plûpart des Grecs.*

On trouve de plus dans Ciceron, les noms des quatre Médecins suivans; Nicon, Cleophantus, Phidippus, & Glycon. Le même Auteur nous apprend que 9 le premier de ces Médecins, avoit composé un livre intitulé *de la* 10 *Polyphagie*, d'est à dire, de la disposition à manger beaucoup, & il appelle ce Nicon 11 un agréable Médecin. Le second est nommé dans l'Oraison, *pour Cluentius*. Ciceron dit de lui, *qu'il étoit Médecin* 12 *peu fameux, mais d'ailleurs homme de consideration.* On a parlé ci-dessus d'un autre Cheophantus, & Galien cite un Médecin du même nom au sujet d'une description du Mithridate; je ne sai si c'est l'un de ces deux, ou un autre. Le troisiéme des Médecins qu'on a nommez est cité dans l'Oraison, *pour le Roi Deiotarus.* On en dira encore un mot ci-après. Le quatriéme enfin se trouve dans les lettres de Brutus à Ciceron. On l'avoit soupçonné d'avoir empoisonné les playes du Consul *Pansa*; mais il est pleinement justifié de cette accusation.

On doit joindre aux Médecins précedens, par rapport au temps, celui qui fut pris avec *Jules César* par des Corsaires, près de l'Isle Pharmacusa. On dira encore un mot touchant ce Médecin, dont le nom n'est pas rapporté, quand il s'agira des Médecins, qui ont vécu sous *Jules César*, & sous *Auguste*, aussi bien

5 Cette même pensée est tournée un peu autrement dans l'Epître 16. du cinquiéme livre ad Familiares. *Est autem consolatio illa pervulgata maximè*, &c.

6 *Epistol. 9. ad Tironem.*

7 *Epistol. ad Memmium, 20.*

8 *Epistol. 4. ad Tironem.*

9 *Epistol. 20 ad M. Marium.*

10 On n'a pas de mot François qui exprime parfaitement le Grec, qui signifie également ce qu'on appelle *gourmandise*, qui est un vice, & *la disposition à manger beaucoup*, qui vient du temperament.

11 Suavem Medicum.

12 Medico ignobili, sed spectato homine.

bien que de celui de qui 13 Suetone, dit qu'il visita les playes du même Jules César, après que cet Empereur eut été assassiné. *Suite du Siecle*

ÆLIUS PROMOTUS, Médecin d'Alexandrie, qui avoit écrit en Grec, est cité par Possevin comme ayant vécu sous Pompée. Gesner & Tiraqueau disent que ses écrits sont dans quelques Bibliotheques d'Italie. 14 Mercurial cite un passage de cet Auteur, au sujet de l'*aconit*, & il ajoûte, que le livre d'Ælius Promotus, qui traite *des venins, & des poisons*, est dans la Bibliotheque du Vatican. *xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

15 OLYMPUS étoit un Médecin de la Reine Cléopatre, de laquelle on parlera au chapitre suivant. Cette Reine lui fit confidence du dessein qu'elle avoit de se faire mourir; & il écrivit l'histoire de sa mort.

DIOSCORIDE d'Alexandrie, surnommé 16 *Phacas*, à cause qu'il avoit des rousseurs, vivoit aussi du temps du précedent. On l'a conté ci-dessus entre les Sectateurs d'Hérophile; *Dioscoride Phacas*, dit Suidas, *a vécu chez la Reine Cléopatre du temps d'Antoine.* Ce que cet auteur ajoûte fait voir qu'il s'est trompé, en confondant ce Dioscoride, avec celui qui étoit d'*Anazarbe*, duquel on parlera ci-après. Ces deux Dioscorides avoient écrit à peu près sur la même matiere, ce qui peut avoir donné occasion à l'erreur de Suidas. C'est ce qu'on examinera dans la suite.

L'Auteur des lettres qu'on attribue à Hippocrate, suppose que CRATEVAS vivoit en même temps que cet ancien Médecin, puis qu'il produit, comme on l'a vû, une lettre d'Hippocrate à Cratevas. On a rapporté diverses preuves contre ces prétendues lettres d'Hippocrate. Ce que l'on va dire rendra celle qui concerne Cratevas aussi suspecte que toutes les autres. Pline parle en divers endroits de Cratevas, & entr'autres au sixiéme chapitre du livre vint cinquiéme; où il dit, 17 *que Cratevas a nommé une plante* Mithridatia, *du nom de Mithridate.* On voit par là que Cratevas ne peut pas avoir vécu avant Mithridate. Or celui-ci n'est venu au monde que plus de trois cens ans après Hippocrate. Quand j'ai fait cette remarque je ne savois pas que 18 Monsieur de Saumaise l'eût déja faite, ou du moins qu'il eût inferé du passage de Pline que je viens de citer, que Cratevas vivoit du temps de Mithridate, & de Pompée. On dira peut être qu'il y a eu plus d'un Médecin du nom dont il s'agit, & 19 le P. Hardoüin est de ce sentiment, mais on n'a point de preuve qu'il y ait eu un Cratevas plus ancien, si ce n'est celle qu'on tire des lettres d'Hippocrate; qui sont, comme on l'a prouvé, des pieces manifestement supposées. S'il y avoit eu un fameux Herboriste de ce nom du temps d'Hippocrate, il semble que Théophraste, qui est venu peu de temps après, & qui a traité la matiere des plantes, l'auroit cité, comme il en cite quelques autres. Ou s'il y avoit eu deux Cratevas, tous deux de la même profession, quelle apparence que Pline, Dioscoride, Galien, & les autres Auteurs qui parlent de Cratevas, n'eussent point fait remarquer qu'il se trouvoit deux Herboristes de ce nom? Les autres anachronismes qui se trouvent dans les lettres prétendues d'Hippocrate, font voir

13 *Suetonius, in J. Cæsare.*
14 *Variar. Lect. lib. 3. cap. 4.*
15 *Plutarch. in Antonio.*
16 Φακὸς, signifie *une lentille.*
17 Ipsi Mithridati adscripsit unam *Mithridatiam* vocatam.
18 *In prolegomen. homonymorum hyles jatricæ.*
19 *In Indice auctorum Plinii.*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

voir qu'on ne peut guére conter sur ce qu'elles contiennent ; en sorte que si l'on n'a point d'autre moyen pour prouver qu'il y a eu deux Cratevas la preuve paroîtra fort foible. On pourroit peut être s'appuyer sur [20] un passage de Dioscoride qui parle de Cratevas, comme d'un *ancien Auteur* ; mais si Cratevas a vécu du temps de Mithridate, rien n'empêche que Dioscoride n'ait pû l'appeller ancien ; celui-ci n'ayant écrit, pour le plûtôt, que sous l'Empire de Neron, c'est à dire, environ cent cinquante ans après l'autre. On sait que nous nous servons également du mot ancien, pour désigner un homme qui a vécu il n'y a que cent ans, & un autre qui nous a devancez de plusieurs siecles.

Au reste Cratevas est simplement appellé [21] *Herboriste* par Dioscoride, qui semble même par là le distinguer exprès d'Andréas, qu'il appelle Médecin ; *Cratevas l'Herboriste*, dit cet Auteur, *& Andréas le Médecin.* Il ne paroît pas néanmoins que cet homme se fût uniquement appliqué à la conoissance des *plantes* ; il avoit aussi écrit sur les *mineraux*, comme on l'apprend de [22] Galien, qui regarde Cratevas, & Dioscoride, comme les meilleurs Auteurs qui eussent écrit sur ces matieres. Dioscoride lui-même loüe aussi Cratevas, & il lui rend témoignage que ce qu'il avoit écrit étoit exact, quoiqu'il n'eût pas une conoissance fort étendue des simples.

Mais nous apprenons de [23] Pline que Cratevas s'étoit contenté de dessiner, ou de peindre les herbes qu'il conoissoit, & de marquer leurs proprietez au bas de la peinture, sans les décrire autrement ; ce qui faisoit, ajoûte cet Auteur, qu'on avoit de la peine à trouver de bons exemplaires de ses livres ; parce qu'à force d'en faire diverses copies les unes sur les autres, les dernieres ne pouvoient qu'être fort differentes de l'original. Quelques autres Médecins, comme *Metrodore*, & *Dionysius*, avoient imité Cratevas à cet égard, ainsi que le remarque le même Auteur. On peut voir par cet exemple de quelle utilité nous est l'art de l'Imprimerie, ou simplement celui de tirer des estampes ; & quelle peine il falloit que se donnassent les Anciens, qui savoient, à la verité, graver, mais qui n'avoient pas conoissance de l'art dont on vient de parler. On pouvoit facilement copier des écritures, mais chacun n'étoit pas Peintre pour copier les desseins de Cratevas ; & les copies des bons Peintres étoient d'ailleurs d'un prix qui ne permettoit pas à tout le monde d'acheter ces sortes de livres. Il est vrai que les estampes qu'on tire d'une plante ne représentent pas les couleurs, qui se trouvoient, à ce que dit Pline, dans la peinture de Cratevas ; mais les couleurs peuvent être décrites plus aisément que la figure de la plante, ne peut être tirée.

[24] Aloysius Anguillara a rapporté quelques fragmens Grecs de l'ouvrage de Cratevas, concernant les plantes, dans son livre des simples, écrit en Italien. On dit aussi que le même ouvrage étoit à Constantinople, dans la Bibliotheque de Cantacuzene.

On

---

20 *In præfat. lib. 1.*

21 *ῥιζοτόμος*, c'est à dire, proprement *Coupeur de racines.* C'étoit le nom que l'on donnoit aux *Herboristes* ; & les livres qu'ils écrivoient sur ce sujet étoient appellez *ῥιζοτομικά*. Le Scholiaste de Nicander *in Theriac.* cite un livre de Cratevas sous ce titre.

22 *In lib. Hippocr. de nat. hum.*

23 *Lib. 25. cap. 2.*

24 *Vide Harduinum, in Indice auctorum Plin. & Schenkii Biblia Iatrica.*

On peut encore mettre au rang des Médecins de ce temps-là NIGIDIUS FIGULUS, Sénateur Romain, qui avoit fecondé Ciceron dans les efforts que ce dernier fit contre Catilina. Ce Nigidius avoit écrit *des Animaux*. Serenus Sammonicus (*dans Macrobe, liv. 3. chap. 16.*) l'appelle *le plus grand Auteur de tous ceux qui ont recherché les chofes naturelles*. Nigidius étoit auffi très-expert dans l'Aftrologie. *Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.*

Les Médecins dont nous avons parlé 25 dans le chapitre, où nous avons fait mention de *Mithridate*, doivent être joints aux précedens, les contemporains de ce Prince, & ceux d'Afclépiade étant dans le même rang.

Mais à propos d'Afclépiade, il faut encore remarquer que l'Auteur du livre intitulé l'*Introduction*, lui joint, finon par rapport au temps, du moins par rapport à la réputation, un Médecin dont le nom eft differemment écrit dans les diverfes éditions des œuvres de Galien, parmi lefquelles ce livre a été inferé. Celle de Chartier appelle le Médecin dont il s'agit CIANUS, Κιανὸς. La verfion Latine, de l'édition de Jontes, le nomme CIENUS. Je ne fai fur quels exemplaires, ou manufcrits ces éditions peuvent avoir été faites, mais le Galien Grec de Bafle, imprimé en 1538. ne s'accorde, ni avec l'une, ni avec l'autre; car outre que ce nom n'eft pas écrit de même, il commence par une petite lettre, κιὸς, *cinus*. Comme on ne trouve point dans Galien, ni ailleurs, que je fache, de nom femblable, cela me fait foupçonner qu'il y a une faute dans le texte Grec, & que les Copiftes, ou les Interpretes ont fait deux hommes d'un feul.

Pour entendre ce que je veux dire, il faut favoir premierement qu'à l'endroit où ce nom eft rapporté, on rapporte auffi ceux des Médecins qui ont fait le plus de bruit dans chaque Secte, & que *Hippocrate, Dioclès, Praxagore, Hérophile, Erafiftrate*, & *Mnéfithée*, y font nommez les premiers comme chefs de la Secte *Dogmatique*. Afclépiade vient enfuite, comme étant dans le même rang, & après lui le prétendu *Cienus*. Voici les propres termes de la derniere édition que j'ai citée; Ἀσκληπιάδης βιθυνὸς, κιὸς ὁ καὶ προυσίας ἐκαλεῖτο. Si au lieu de κιὸς, on lifoit ἐκεῖνος, ou κεῖνος, on attribueroit à Afclepiade feul tout ce qui eft dit ici, & on traduiroit de cette maniere, *Afclépiade Bythinien, celui qu'on appelloit autrement le Prufien*. Ou fi l'on trouve que ce κιὸς, foit fuperflu, & que ce pronom ne foit pas en ufage en ce fens, on peut dire que θυνὸς, eft une repetition des deux dernieres fyllabes du mot précedent, βιθυνὸς, dans lefquelle le θ a été changé en un κ, & le υ en ι, par une faute de Copifte. Cette conjecture eft fondée fur ce qu'Afclépiade étoit effectivement de Prufa, dans la Bithynie, comme on l'a remarqué ci-devant. Sur ce pied-là *Cienus*, ou *Cianus*, feroit un perfonnage imaginaire.

R 3 CHA-

25 *Part* 2. *liv*. 3. *chap*. 3.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

CHAPITRE XIII.

De CLEOPATRE, &, à son occasion, des Femmes qui ont anciennement exercé la Médecine.

LA Médecine a été exercée autrefois par des femmes aussi bien que par des hommes. CLEOPATRE, Reine d'Egypte, qui vivoit du temps de quelques-uns des Médecins, dont on vient de parler, c'est à dire, dans la fin du Siecle XXXIX, & jusques au commencement du Siecle XL. nous en fournit un exemple. Nous avons encore aujourd'hui quelques livres qui portent son nom, & qui traitent *des maladies des femmes.* Si ces livres n'étoient point supposez, la préface ne permettroit pas de douter qu'ils ne fussent de la fameuse Cléopatre Reine d'Egypte, puis qu'elle dit elle-même dans cette préface, qu'elle est sœur d'*Arsinöé.* On sait que Cléopatre eut une sœur de ce nom, qu'Antoine fit mourir, pour plaire à cette Reine ambitieuse. On dira que le livre & la préface dont on parle sont des pieces également supposées, & il y a bien de l'apparence que cela est ainsi; mais on ne peut pas nier qu'il n'y ait eu d'autres écrits de Médecine fort anciens qui ont été publiez sous le nom de Cléopatre peu de temps après sa mort. 1 Galien rapporte diverses compositions concernant *l'ornement*, ou *l'embellissement du corps* qui sont tirées des livres d'une Cléopatre, & il ne cite pas ces livres comme nouveaux. Or Galien vivoit environ deux cens ans après la Reine d'Egypte dont il s'agit. Si ces livres n'étoient point aussi supposez, il ne resteroit qu'à savoir à laquelle des Cléopatres on doit les attribuer, si c'est à la mere ou à la fille. Quoi que cette derniere ait été mariée à un Prince qui entendoit quelque chose dans la Médecine, comme on le verra ci-après, je ne crois pas que ce soit une raison suffisante pour en inferer que les livres en question étoient de sa façon. Ce qui fait qu'on ne peut les donner qu'à la premiere, c'est que les Historiens nous en parlent comme d'une Princesse extremement curieuse & savante. Plutarque nous apprend, dans la vie *d'Antoine*, qu'elle parloit plusieurs langues. Il remarque, de plus, qu'elle avoit fait faire des essais de tous les poisons, pour savoir ceux qui agissent le plus promptement & avec moins de douleur. On a encore une autre preuve plus convaincante de la curiosité de Cléopatre, par rapport à la Physique, ou à la Médecine, c'est l'expérience qu'elle fit devant Antoine, a lors qu'elle fit dissoudre dans du vinaigre une perle d'un très-grand prix. Quant aux livres de Cléopatre que nous avons aujourd'hui, ils ne contiennent rien de particulier, & l'on n'y trouve que les mêmes remedes dont les Médecins se servent dans les maladies des femmes. Parmi ces livres je ne comprens pas ceux qu'on lui attribue concernant la Chimie, qui sont visiblement supposez. On trouve aussi, à la fin des Priapées de Scioppius, des lettres de Cléopatre, qui sont des pieces faites à plaisir.

Cléo-

1 *De compos. medicam. local. lib.* 1. *cap.* 1. & 8. *lib.* 4. *cap.* 7. Paul Eginete, Aëtius, & d'autres Auteurs, citent aussi ces mêmes livres.

2 *Plin. lib* 9. *cap.* 35.

Cléopatre n'a pas été la seule de son sexe, & de sa qualité, qui s'est mêlée de la Médecine. La fameuse ARTEMISE, Reine de Carie, a aussi eu la réputation d'entendre le même art. On a dit qu'elle avoit donné son nom à *l'Armoise*, qu'on appelle en Latin *Artemisia*, quoi que d'autres prétendent que cette herbe ait plûtôt tiré son nom de la Déesse *Diane*, qu'on appelloit en Grec *Artémis*, comme on l'a remarqué dans la premiere partie de cette histoire. Artémise vivoit vers la Centieme Olympiade plus de quatre cens ans avant Cléopatre. Il y a encore eû une autre Artémise plus ancienne.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

On a vû ci-devant ce que les Anciens ont attribué à ISIS, à CYBELE, à LATONE, à DIANE, à PALLAS, à ANGITIA, à MEDE'E, à CIRCE, à POLYDAMNA, à AGAMEDA, ou PERIMEDE, à HELENE, à OENONE, à HIPPO, à OCYROE, à EPIONE, à ERIOPIS, à HYGIEA, à ÆGLE, à PANACEA, à JASO, à ROME, & à ACESO, qui ont toutes passé pour entendre la Médecine. On dira, sans doute, qu'il y a peu de fondement à faire sur ces fables; mais quoi qu'il y ait souvent des veritez mêlées dans les contes les plus fabuleux, ce n'est pas sur cela seul, ni sur les histoires de *Cléopatre* & *d'Artémise*, que l'on s'appuye pour faire voir qu'il y a eu autrefois plusieurs femmes qui ont étudié ou exercé la Médecine.

La peine que la pluspart des femmes se font de découvrir aux Médecins certaines maladies secrettes, les a obligées dès long-temps à chercher d'autres femmes à qui elles pussent en faire confidence, & qui pussent les soulager. On a voulu anciennement leur disputer ce droit; & on s'est opposé en quelques lieux à cet établissement. 3 Une ancienne Loi des Athéniens défendoit aux esclaves, & aux femmes de se mêler de la Médecine, jusques là que le métier *d'accoucher*, qu'ils jugeoient dépendant de cet art, ne pouvoit être exercé que par des hommes. Mais quelques-unes des Dames Athéniennes ayant mieux aimé mourir que de souffrir que des hommes les accouchassent, on dit qu'une d'entr'elles nommée AGNODICE, qui avoit appris la Médecine, ou l'art d'accoucher d'un nommé 4 *Hierophile*, s'avisa de se travestir pour secourir les autres; ce qui ayant été découvert obligea les Athéniens à faire une autre Loi qui permettoit aux femmes de condition libre d'apprendre la Médecine.

Les Egyptiens avoient eu long-temps auparavant des *Sages-femmes*; 5 l'Histoire Sainte nous a même conservé les noms de deux femmes Egyptiennes qui exerçoient cette profession, & qui sauverent un grand nombre d'enfans Juifs que la cruauté de Pharaon vouloit faire perir. L'une de ces femmes s'appelloit SCIPHRA, & l'autre PUHA.

Les Sages-femmes de Grece & d'Italie ne se mêloient pas seulement d'accoucher, elles pratiquoient d'ailleurs la Médecine; d'où vient que 6 le mot Latin *Obstetrix*, & le mot *Medica* se trouvent Synonymes dans les livres des Jurisconsultes anciens. Les Grecs avoient aussi leurs *ἰατρεῖαι*, terme qui répond au Latin *Medicæ*, comme qui diroit en François *Médecines*. Ces femmes traitoient toutes les maladies qui sont particulieres au Sexe; & l'*Affection hysteri-*

que

3 *Hygin fabular. cap.* 274.

4 *Voyez ci-dessus, part* 2. *liv.* 1. *chap.* 6.

5 *Exod. cap.* 1.

6 Quoties de prægnatione dubitatur, quinque Obstetrices, id est Medicæ, ventrem jubentur inspicere. *Ulpian. lib.* 1.

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

que, ou le *mal de mere* étoit principalement de leur ressort; comme on le recueille d'un passage de 7 Galien; où il est même remarqué que ce sont ces sortes de femmes qui ont donné elles mêmes le nom à la maladie qu'on appelle *hystérique*, c'est à dire, *de matrice*. Il est encore fait mention de ces mêmes femmes, & de la maladie que l'on vient de nommer, dans 8 une Epigramme de Martial qui commence ainsi,

Hystericam vetulo se dixerat esse marito,

Elles s'attachoient aussi à tout ce qui regarde 9 l'*ornement*, ou *l'embellissement du corps*, comme sont non seulement toutes les especes de *fards*, mais de plus tous les médicamens qui servent à ôter, ou à cacher les imperfections, ou les difformitez qui arrivent par des maladies, ou par quelqu'autre cause que ce soit.

Plusieurs de ces femmes avoient même écrit des livres de Médecine qui sont citez par les anciens Médecins. On trouve dans Ætius divers fragmens des livres d'une Aspasie. Je ne sai si c'est la même que cette belle Phocéenne qui fut maîtresse des Rois de perse *Cyrus le jeune*, & *Artaxerxes*. Elien, qui fait assez au long l'histoire de cette Dame, ne nous dit rien sur ce chapitre. Mais comme il la fait passer pour avoir été fort universelle, jusques là que les Princes qu'on a nommez la consultoient sur les affaires de Politique les plus importantes, il se peut qu'elle eût aussi conoissance de la Médecine, & qu'elle en eût écrit, ou du moins que cela eût donné occasion de publier sous son nom les écrits dont nous avons parlé.

Il y a d'assez bons remedes parmi ceux qu'Aspasie propose en diverses maladies des femmes. Ætius l'a du moins crû ainsi, puis qu'il les a rapportez dans ses recueils, ou il n'a apparemment mis que ce qu'il a trouvé de meilleur dans les Auteurs; Il y en a d'autres qui sont dangereux, comme ceux qu'elle ordonne pour *faire avorter*, & pour rendre les femmes *steriles*; ce qui étoit aussi bien un crime parmi les Payens que parmi nous, comme on recueuille du serment d'Hippocrate, & des Lois que les anciens Jurisconsultes ont faites sur ce sujet. Aspasie prétendoit neanmoins qu'il n'y avoit rien de criminel dans ses vües à cet égard; en ce qu'elle ne se proposoit, comme elle le dit elle-même, que de conserver les femmes qui ne peuvent accoucher sans un peril manifeste de leur vie.

Quoi que l'homicide soit défendu, l'on met encore aujourd'hui en probleme; 10 *S'il est permis de tuer ou l'enfant ou la mere, pour sauver l'un ou l'autre, lors que*

---

7 *De locis affect. lib. 6. cap. 5.*

8 *Lib. 11. epigram. 72.*

9 L'art d'embellir ou de farder s'appelloit en Groc κομμωτικὴ, on l'a consideré de tout temps comme dépendant de la Médecine. Nous parlerons dans la troisieme partie de quelques Médecins qui ont travaillé sur cette matiere, & nous dirons encore un mot de l'office des femmes à cet égard.

10 At quin & in ipso adhuc utero infans trucidatur, necessaria crudelitate, quum in exitu obliquatus denegat partum, matricida ni moriturus. Itaque & inter arma Medicorum organon est, quo priùs patescere secreta coguntur, tortili temperamento cum anulo cultrato, quo intus membra cæduntur, anxio arbitrio, cum hebete unco, quo totum pecus extrahitur, violento puerperio. Est etiam æneum spiculum quo jugu-

que l'on void qu'il faut nécessairement sans cela que tous deux meurent? c'est à dire *Si un enfant étant vivant dans le ventre de sa mere, on peut le tuer pour pouvoir le tirer de là, ne pouvant autrement sauver la mere?* ou, *si la mere étant encore vivante, quoi que malade d'une maladie désesperée, on peut essayer de lui tirer son enfant vivant, en faisant l'incision de la matrice, au hazard de tuer la mere, ou de la faire mourir plus vite?* Les avis des Docteurs, & des Casuistes sont de même partagez sur la question qui regarde les médicamens *abortifs*, & ceux *qui causent la stérilité*. Plusieurs croyent que l'on peut s'en servir dans le cas marqué par Aspasie; mais il me semble qu'il faut plûtôt essayer tout autre chose, & au pis aller qu'il vaut mieux qu'un mari s'abstienne de sa femme. Je laisse à part la question; Si l'on peut donner des abortifs, ou causer la stérilité, sans nuire d'ailleurs à une femme? & même, s'il y a de veritables abortifs, & si l'on peut aisément rendre les femmes stériles par quelque médicament?

Suite du Siecle xxxviij. & tout le Siecle xxxix.

11 Galien & 12 Pline font mention d'une ELEPHANTIS, qui avoit aussi écrit touchant les remedes *abortifs*, & touchant les *fards*. Je crois qu'elle est differente de celle qui s'étoit rendue fameuse par ses vers lascifs, dont 13 Suetone, les Auteurs des Priapées, & Martial ont parlé.

Galien rapporte aussi quelques compositions de médicamens d'une ANTIOCHIS, qui est apparemmment la même à qui Héraclide Tarentin avoit dédié quelques-uns de ses livres, comme on l'a vû ci-dessus.

On trouve encore une OLYMPIAS, de Thebes; une SOTIRA; une SALPE; une LAÏS, toutes citées par Pline, qui ajoûte que la seconde étoit sage-femme. Leurs remedes étoient pour la plus grande partie superstitieux, ce qui n'est pas fort surprenant, les remedes de cette nature ayant été de tout temps du goût du peuple & principalement de celui des femmes.

Il est parlé dans Galien d'une FABULLA LIBYCA, que l'on a mis au rang des précedentes. Cornarius croit qu'il faut lire *Livia*, & non pas *Libyca*; & il soûtient que cette femme n'étoit point de la profession dont il s'agit, mais que Galien a seulement fait mention d'elle comme d'une personne pour qui l'on avoit préparé le médicament qui est décrit à l'endroit que l'on cite, où on lit ces mots; *Fabulæ Libycæ compositum medicamentum*, qui peuvent être expliquez differemment, selon la differente signification du datif, qui se trouve aussi bien dans le Grec que dans le Latin. Je crois que Cornarius a raison.

VICTORIA, SALVIANA, ou SALVINA, & LEOPARDA sont citées par 14 *Theodorus Priscianus*. AFRICANA est aussi nommée par Marcellus l'Empirique, soit que ce fût le nom propre d'une femme qui se mêloit de la Médecine, soit que ce fût le nom de sa patrie. 15 Scribonius Largus parle d'une femme *Africaine* de laquelle il avoit acheté le secret d'une composition pour la Colique.

On joint à toutes ces femmes une TROTA, ou TROTULA, dont on parlera

quand

latio ipsa dirigitur, cæco latrocinio, ἐμβρυοσφάκτην appellant. *Tertull. lib. de anima, cap. 25. Vide Zacchia Quæstion. Medico-Legales.*

11 *Pharmacor. local. lib. 1. cap. 1.*

12 *Lib. 28. cap. 7.*

13 *In Tiberio.*

14 *Voyez ci-après, part. 2. liv. 4. Sect. 1. chap. 13.*

15 *Compos. CXXII.*

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

quand on en sera à *Eros*, Affranchi de Julie, qui vivoit sous Auguste. Tiraqueau met aussi avec elles une ACHROMOS, de laquelle il veut qu'Hippocrate ait parlé au sujet d'un remede que cette femme prétendue avoit pour la dysenterie. On peut voir là-dessus ce qui a été dit ci-devant (*part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 30.)

Nous finirons ce chapitre par les Inscriptions qui suivent, où l'on void les noms de SENTIA ELIS, de JULIA SABINA, de SECUNDA, & le titre que ces femmes se donnoient. La premiere de ces Inscriptions se trouve à Verone;

16 C. CORNELIUS
MELIBOEUS SIBI
ET SENTIÆ ELIDI
MEDICÆ
CONTUBERNALI.

La seconde est dans le Duché d'Urbin;

17 DEIS MANIB.
JULIÆ Q. L.
SABINÆ
MEDICÆ
Q. JULIUS ATIMEIUS
CONJUGI
BENE MERENTI.

Rhodius croit qu'il faut lire *Atimetus*, & non pas *Atimeius*. On a parlé ci-devant d'un esclave de Cassius qui portoit le premier de ces noms, & on en dira encore un mot dans la troisiéme Partie, en parlant des Médecins qui ont vécu sous Auguste. Quant à *Julia Sabina*, la lettre L. qui suit son nom. & qui est seule avec un point, marque qu'elle étoit une Affranchie, *Liberta*.

Pignorius rapporte la troisieme;

SECUNDA
LIVILLÆ S.
MEDICA

La lettre S. fait *Serva*, Esclave. 18 On parlera des Esclaves Médecins dans l'endroit, où l'on vient de dire que l'on parleroit d'Atimetus; & l'on y traitera de quelques autres employs des femmes par rapport à la Médecine.

Les Grecs avoient aussi leurs ἀκεστρίδας, & leurs ἰατρίνας, termes qui répondent au Latin *Medicæ*, commequi diroit en Francois, *Médecines*. On trouve le premier de ces mots Grecs dans Hippocrate, au livre *des chairs*, sur la fin; il paroit par la suite du discours qu'il donne ce nom aux *sages-femmes*, que l'on appelloit communément μαῖαι Le second se trouve dans Galien (*de locis affect. lib. 6. cap.* 5.) On recüeille de ce passage que les *Jatrinæ* traitoient les maladies qui sont particulieres au sexe, sur tout *l'affection hysterique*, ou le *mal de mere*. Galien remarque même que ce sont les femmes qui ont les premieres appellé cette maladie *affection hysterique*, & que les Médecins ne l'ont ainsi nommée qu'après elles. Il est encore fait mention de ces mêmes femmes & de la même maladie dans l'Epigramme 72 du livre 11 de Martial;

Protinus

16 *Rhod. in Sribon. Larg. compos.* 122.
17 *Ibidem.*
18 *Voyez Part.* 3. *liv.* 1. *chap.* 2.

Suite du Siecle xxxviij & tout le Siecle xxxix.

Protinus accedunt Medici, Medicæque *recedunt*

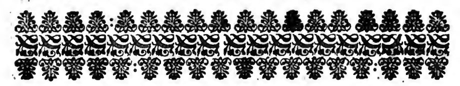
Cette Epigramme commence ainsi;

Hystericam *vetulo se dixerat esse marito,*

On demandera, peut-être, si ces *Jatrinæ,* ou ces *Medicæ*, étoient toutes sages-femmes, & s'il n'y en avoit point qui, sans se mêler des accouchemens, traitassent d'ailleurs les femmes dans leurs maladies? Il se peut qu'il y en eût quelques-unes qui n'exerçoient que le dernier de ces mêtiers, & que toutes les sages-femmes fussent *Médecines*, sans que ces dernieres fussent toutes sages-femmes.

Quoi qu'il en soit, les femmes dont il s'agit s'attachoient aussi à tout ce qui regarde *l'ornement* &c.





HISTOIRE
DE LA
MEDECINE,
SECONDE PARTIE,
LIVRE QUATRIEME,
SECTION PREMIERE.

Où l'on trouve l'établissement & le progrès de la Secte METHODIQUE fondée par THEMISON, au commencement du Siecle XL.

AVANT-PROPOS.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

ON a insinué ci-dessus que les Chefs de la Secte Empirique, peu satisfaits des raisonnemens Philosophiques des principaux Médecins de leur temps, & désespérans de pouvoir découvrir quelque chose de plus utile par l'Anatomie, qui neanmoins commençoit alors à se mettre fort en crédit, renoncerent à la Philosophie & à l'Anatomie, & résolurent de se passer de l'une & de l'autre, pour suivre uniquement les lumieres que la seule Experience pouvoit leur fournir. Des raisons approchantes de celles qui avoient porté les Empiriques à se séparer des autres Médecins, obligerent aussi ceux dont nous allons parler à former un troisiéme parti, ou une troisiéme Secte, dans la Médecine, qu'ils nommerent *la Secte Méthodique*. Les principes d'Asclépiade, ayant paru trop difficiles à entendre & trop vastes à l'un de ses disciples nommé Thémison, celui-ci crut qu'il falloit trouver un chemin plus aisé & plus court, ou une *méthode* abrégée, qui fût de la portée de tout le monde.

C'est

C'est de là que cette nouvelle Médecine prit le nom de *Médecine Méthodique*, comme on le verra plus particulierement ci-après.

Secte Méthodique dans le Siecle XL & suivans.

Les Empiriques avoient déja entrepris d'abréger & de faciliter l'étude de la Médecine, en retranchant celle des *causes cachées* des maladies. Les Méthodiques allerent beaucoup plus loin; ils ne se contenterent pas de suivre en cela les Empiriques; ils entreprirent de plus de réduire à deux genres principaux tout ce grand nombre de maladies que les Dogmatiques, & les Empiriques eux-mêmes avoient distinguées avec beaucoup de soin, & s'imaginerent qu'en observant ce que les maladies ont de *commun* entr'elles, à certain égard, il ne servoit de rien de descendre davantage dans le particulier. Ce fondement posé, ils se mirent en suite dans l'esprit, que comme il n'y avoit proprement, selon eux, que de deux sortes de maladies, il ne falloit aussi que de deux sortes de remedes, qui étoient naturellement indiquez par les deux genres dont on vient de parler; de maniere qu'il suffisoit de conoitre sous lequel de ces deux genres une maladie devoit être rapportée pour trouver en peu de temps le remede. Par la même raison il n'étoit point nécessaire d'entendre ni de Philosophie ni d'Anatomie, ni même d'avoir une grande experience pour posseder la Médecine. Ce Systeme parut si commode qu'un grand nombre de Médecins l'embrasserent, & que cette Secte, qui commença presque avec le Siecle XL, environ deux cents ans après l'établissement de celle des Empiriques, se soûtint, même avec quelque éclat, pendant trois ou quatre Siecles.

Il n'y avoit eu auparavant que deux autres Sectes generales dans la Médecine, la Secte Dogmatique & la Secte Empirique; car encore que les Médecins Dogmatiques, ou Raisonnans, ayent été fort partagez entr'eux, & que chacun ait pû avoir son sentiment particulier; neanmoins comme ils sont tous convenus que *le raisonnement*, & *l'expérience* sont les deux bases de la Médecine, & qu'ils ont également fait profession de rechercher les *causes* des maladies par le moyen de l'Anatomie, & même de la Philosophie, tous ensemble n'ont proprement formé qu'un seul parti. Cette remarque est importante, pour éviter la confusion qui pourroit naître de ce que l'on a parlé ci-devant de la *Secte d'Hérophile*, de celle *d'Erasistrate* & de quelques autres. Ce mot de *Secte* ne doit pas être pris à la rigueur en ces endroits. On ne s'en est servi, après les Anciens, que pour désigner le gros de ceux qui ont suivi les sentimens particuliers de ces fameux Médecins, & qui ont été à cause de cela appellez leurs *Sectateurs*. Asclépiade lui même qui avoit fait de grands changemens dans la Médecine, & qui avoit pareillement eu ses Sectateurs, ne doit pas non plus être distingué des Dogmatiques, ni regardé comme le Chef d'une Secte particuliere. Autrement il faudroit faire presqu'autant de Sectes qu'il y a eu de Médecins de réputation, dont les sentimens ont été un peu differens de ceux des autres, ce qui seroit embarrassant. Au reste, j'ai divisé ce quatriéme livre en deux Sections, dont la premiere comprendra tout ce qui regarde la Secte Méthodique en particulier; dans la seconde je traiterai de quelques autres Sectes nées de la Méthodique, ou qui se sont formées peu de temps après. Je garderai d'ailleurs le même ordre que j'ai suivi à l'égard d'Erasistrate, d'Hérophile, de Philinus, & d'Asclépiade, c'est à dire, qu'après avoir fait l'histoire particuliere de Thémison, je ferai, sans interruption, celle de tous ses Successeurs les Médecins Méthodiques, quoique les derniers d'entr'eux ayent vêcu fort long-temps après lui. Je reprendrai en suite le fil de l'Histoire generale de la Médecine, dans le commencement de la troisiéme Partie, en revenant au temps de Thémison.

Secte Méthodique dans le Siecle XL & suivans.

CHAPITRE I.

THEMISON Chef de la Secte METHODIQUE, ou celui qui en a le premier dressé le plan. PROCULUS & EUDEME, ses Disciples, & VECTIUS VALENS.

THémison de Laödicée, l'un des disciples d'Asclépiade, vivoit sur la fin du Siecle XXXIX, & jusques vers le milieu du XL; comme on le recueille de ce que Celse en parle comme d'un homme qu'il a pû voir, mais qui n'étoit plus lors qu'il écrit; 1 *Thémison*, dit cet Auteur, *a changé dernierement, & dans sa vieillesse, quelque chose au systeme de son Maitre.* Ce mot *nuper*, *dernierement*, marque que cela étoit arrivé peu de temps avant que Celse écrivît. Or Celse a écrit, comme on le verra dans la suite, peu de temps après le milieu de ce même Siecle, sur la fin du regne d'Auguste, ou au commencement de celui de Tibere.

Le changement que fit Thémison aux opinions d'Asclépiade paroitra par ce que l'on va dire, mais on ne laissera pas de faire dans la suite quelques reflexions sur ce sujet, pour faire mieux comprendre en quoi ces deux Médecins étoient differens. La Secte dont Thémison fut Auteur, fut appellée la Secte *Méthodique*, parce qu'il se mit en tête de trouver une *méthode* pour rendre la Médecine plus aisée à apprendre & à pratiquer; Voici quels étoient ses principes.

2 Il disoit premierement, que la conoissance des causes des maladies n'étoit point nécessaire, pourvû qu'on prît garde à ce que les maladies ont de *commun*, ou de *rapportant*, entr'elles. Ce fondement posé, il réduisoit toutes les maladies sous deux, ou tout au plus sous trois genres principaux. Le premier étoit le genre *resserré*; le second, le genre 3 *relâché*, ou *coulant*; & le troisiéme le genre *mêlé*, qui tenoit partie de l'un, partie de l'autre des deux premiers; c'est à dire que dans les maladies comprises sous ce troisiéme genre il y avoit d'un côté du *relâchement*, & de l'autre du resserrement.

Thémison observoit en second lieu que les maladies sont quelquefois *aigues*, & quelquefois *chroniques*, ou *longues*; qu'elles *croissent* & *vont en augmentant*, en certain temps; qu'en un autre elles sont à leur *plus haut période*; & qu'enfin on

---

1 Ex Asclepiadis successoribus Themison nuper ipse quoque quædam in Senectute deflexit *Cels. prafat. lib.* 1. Pline (*liv.* 29. *chap.* 1.) marque expressément que Themison avoit été *auditeur* d'Asclepiade, mais ce qu'il dit d'ailleurs là-dessus n'est pas clair. On rapporte ce passage ci-après, *Part.* 3. *liv.* 1. *chap.* 1.

2 *Cels. prafat. lib.* 1.

3 Themison se servoit de ces termes Grecs, *στεγνὸν, ἢ ῥοῶδες, στέγνωσις, ἢ ῥύσις*, qui répondent à ceux de *resserré*, & *coulant*; *resserrement*, & *flus*; termes qui etoient équivoques ou synonymes à ceux ci; *τάσις, ἢ χάλασις*, *tension*, ou *relâchement*; *ἀτονία, ἢ ῥῶσις*, *flaccidité*, ou *fermeté*; *συναγωγὴ ἢ χύσις*, *contraction*, ou *effusion*; *ἀραίωσις, ἢ πύκνωσις*, *rareté*, ou *épaisseur* Tous ces mots, qui reviennent à peu près à la même chose, expriment ce que vouloient dire les Méthodiques; & ils se servoient tantôt des uns tantôt des autres selon les occasions. Les termes de *ἀνεῳγμένον*, *ouvert* & *κεκλεισμένον*, *fermé* ou *bouché*, leur étoient egalement familiers.

on les void *diminuer*, qui est la même distinction qu'avoit fait Hippocrate. *Secte Méthodique dans le Siecle I. & suivans.*
En consequence de cela Thémison disoit qu'il falloit autrement traiter les maladie *aigues*; autrement les maladies *chroniques*, autrement celles qui sont dans le temps de leur *augmentation*, autrement celles qui sont à leur *plus haut période*, autrement celles qui *diminuent*. Il prétendoit que la Médecine consistoit uniquement en l'observation de ce petit nombre de regles fondées sur des choses tout à fait *évidentes*; & il supposoit que toutes les maladies, de quelque nature qu'elles soient, qui se trouvent comprises sous quelcun des genres que l'on vient de désigner, doivent être traitées de la même maniere, de quelque cause qu'elles viennent, quelque partie qu'elles attaquent, & en quelque païs, ou en quelque saison que l'on se rencontre. Sur ces principes il définissoit la Médecine, par, *une Méthode qui conduit à conoitre ce que les maladies ont de commun entr'elles, & qui est évidente en même temps.*

De cette maniere Thémison convenoit avec les Médecins Empiriques, en ce qu'il ne contoit point, non plus qu'eux, sur ce qui est *obscur*; on dira encore un mot sur ce sujet un peu plus bas. Il convenoit d'ailleurs avec les Médecins Dogmatiques, en ce qu'il admettoit comme eux le *raisonnement*. Il s'accordoit encore avec les mêmes en ce qu'il établissoit, aussi bien qu'eux, pour fondement de sa méthode, *l'Indication*, laquelle étant une suite du raisonnement étoit rejettée par les Empiriques, comme on la vû ci-dessus. Mais s'il étoit du sentiment des Médecins Dogmatiques, à l'égard de l'Indication en géneral, il ne laissoit pas d'être fort éloigné d'eux, en ce qu'il ne reconoissoit point d'autre indication que celle que lui fournissoit *le genre de la maladie*; au lieu que les Médecins Dogmatiques prétendoient, que le genre, ou l'espece du mal, n'étoit point ce qui indiquoit le remede qu'il y faut apporter, & la maniere dont on doit se conduire dans la cure, mais qu'on devoit plûtôt regarder en cette rencontre à la *cause* qui a produit ce mal & qui l'entretient, laquelle, selon eux, indique d'autant plus naturellement le remede, que dans toutes les maladies le remede consiste à ôter, ou à éloigner la cause qui les a produites. Thémison rejettoit de même les autres indications que les Médecins Dogmatiques tiroient de *l'âge* du malade, de ses *forces*, de son *païs*, de sa *coutume*, de la *saison de l'année*, de la nature de la *partie malade* &c. en quoi il étoit aussi opposé aux Médecins Empiriques, lesquels, quoi qu'ils ne voulussent pas oüir parler *d'indication*, ne laissoient pas d'avoir de grands égards à toutes les circonstances que l'on vient de rapporter, & qui remplissoient les observations qui leur servoient de regle dans la pratique.

Il n'est pas plus difficile de voir la difference qu'il y avoit entre le Systeme de Thémison & celui d'Asclépiade son Maitre. L'on a vû que celui-ci croyoit que *la Santé* consiste en une *juste proportion des pores du corps*, & *les maladies* en une *disproportion de ces mêmes pores*. A la verité, c'est cette opinion d'Asclépiade qui avoit donné lieu à celle de Thémison; mais au lieu que le premier envisageoit une partie de ces pores comme des cavitez, ou des espaces insensibles, qui s'étoient faits par le concours des atomes, dans le temps de la formation de chaque corps, & qu'il raisonnoit là-dessus en Philosophe, celui-ci n'alloit pas si avant; il se contentoit apparemment de croire qu'il doit y avoir des pores en divers endroits du corps humain, de quelque nature qu'ils fussent, quoi qu'on ne le voye pas. C'étoit du moins la pensée de quelques-uns des Méthodiques qui vinrent après lui, qui apportoient là-dessus l'exemple de la *peau*, de laquelle on n'apperçoit pas les *trous*, quoi qu'il soit très certain,

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

certain, par les sueurs qui en sortent, qu'il y en a plusieurs. Thémison ne pouvoit pas admettre les pores d'Asclépiade, parce que cela étoit contre ses principes, qui ne devoient être tirez, comme on l'a dit, que de choses évidentes; il reconoissoit bien des pores, mais il ne vouloit pas déterminer de quelle nature ils étoient. Les pores, disoit il, ne sont pas évidens, mais je les découvre, ou je les suppose, par une consequence évidente tirée de la sueur. C'est dans cet esprit que les Méthodiques disoient que la Médecine est *un moyen*, ou *une méthode qui conduit d'une chose évidente, ou apparente à une autre chose qui n'étoit pas conue*.

Mais la principale difference qu'il y avoit, par rapport aux moyens de trouver des remedes, entre les sentimens d'Asclépiade & ceux de Thémison; c'est qu'encore que le premier cherchât les causes de la santé & des maladies dans la proportion, ou disproportion des pores, néanmoins il ne croyoit pas que cette idée génerale sufit à un Médecin, en sorte qu'il ne dût s'informer de rien de plus particulier. Asclépiade croyoit avec Hippocrate & tous les autres Médecins, hors les Méthodiques, qu'il falloit regarder à ce que les maladies ont de *commun* & à ce qu'elles ont de *propre*; au lieu que Thémison se contentoit de voir le rapport général qu'il y a entr'elles, sans s'embarrasser l'esprit des differences particulieres qui s'y rencontrent. Ce qu'on dira touchant *Thessalus*, autre Médecin Méthodique, confirmera ce que l'on vient d'avancer. Enfin Thémison ne s'attachoit point à la recherche des *causes* des maladies comme avoit fait Asclépiade; il n'en vouloit conoitre que *le genre*, qu'il découvroit, disoit-il, par des signes évidens, de la même maniere que les Empiriques faisoient profession de conoitre & de discerner les maladies par leurs signes, & non pas par leurs causes, qu'ils regardoient comme impénétrables. C'est en quoi les Empiriques & les Méthodiques s'accordoient particulierement; je veux dire à chercher à s'instruire de la nature des maladies par leurs signes, ce qui faisoit que les uns & les autres étoient fort exacts à rapporter tous les signes d'une maladie. On verra par la suite comme ces derniers s'y prenoient à cet égard.

Ceci est tiré pour la plus grande partie de Celse; & c'est tout ce que l'on peut découvrir du systeme de Thémison, qui paroit assez different de celui d'Asclépiade, quoique le même Celse insinue, comme on l'a vû, que la difference n'étoit pas grande. Il est vrai qu'à l'égard de sa pratique on voit par les extraits qu'en donne Cælius Aurelianus, que ce Médecin imitoit à peu près Asclépiade, mais comme il n'avoit inventé la Méthode que dans sa vieillesse, il y a de l'apparence qu'il n'avoit pas eu le temps de proportionner parfaitement ses remedes à son raisonnement sur la nature des maladies. 4 *Thémison*, dit Cælius, *étoit encore engagé dans les erreurs d'Asclépiade, & la Secte Methodique n'etoit alors que dans ses premiers rudimens, ou n'étoit pas encore bien formée.*

Entre les fautes que Thémison avoit commises contre les loix de la Méthode, on lui reprochoit qu'il donnoit à boire de l'eau froide aux malades qu'il avoit fait faigner, ce qui étoit, selon les autres Méthodiques, ordonner deux remedes contraires l'un à l'autre, la faignée qui sert à *relâcher*, & l'eau froide qui *resserre*. Cælius Aurelianus remarque aussi que Thémison donnoit en diverses maladies des *purgatifs*. Il purgeoit par exemple dans *l'Asthme*, avec du *diagrede*, & dans la *Lethargie* avec de *l'Aloës* dissout dans de l'eau. Dans la maladie appellée *Catalepsis* il purgeoit aussi avec du *diagrede*, auquel il joignoit du *Castoreum*; il employoit encore divers autres purgatifs, ce que les Méthodiques n'approuverent pas dans la suite. Thémison

4 *Tardar. lib. 1. chap. 1.*

mison ne se conduisoit point non plus comme ces derniers par rapport aux divers temps propres, pour *prendre de la nourriture*, pour *s'exercer*, pour *se baigner*, pour *tirer du sang*, pour *appliquer des ventouses*, & mêmes *des Sansues*.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

Mais il y a une remarque historique à faire à l'égard de ce dernier remede, je veux dire à l'égard de l'*application des Sansues*. Je ne crois pas que Thémison fut le premier qui se fût avisé de le pratiquer, & Aurelianus ne le remarque pas. Cependant je ne vois point qu'Hippocrate, qui a fait mention de toutes les autres manieres de tirer du sang, & presque de toutes les sortes de secours qu'on donne ordinairement aux malades, ait parlé de celui-ci. Je ne vois pas même dans les extraits que Cælius, donne de la pratique de *Diocles*, de *Praxagore*, d'*Hérophile*, d'*Héraclide Tarentin*, d'*Asclépiade*, & des autres Médecins qui ont été entre Hippocrate, & Thémison; je ne vois pas, dis-je, que l'application des Sansues se trouve entre les remedes dont ces Médecins se servoient. On pourroit dire qu'encore qu'ils auroient conu ce remede, il ne s'ensuit pas qu'il doive être rapporté dans les extraits que nous avons concernant leur pratique, ces extraits étant aussi courts qu'ils le sont; mais cette réponse ne satisfait pas tout à fait, parce qu'on n'oublie pas dans ces mêmes endroits de parler de remedes qui sont de moindre importance que celui dont il s'agit. Et pour ce qui est d'Hippocrate, dont nous avons les œuvres toutes entieres, ou peut s'en faut, il est visible que son silence sur ce même remede est une preuve qu'il ne l'employoit pas.

Qui sera ce donc qui aura inventé l'application des Sansues? Je pense qu'il en est à peu près de ce remede comme de la 5 *saignée*, de laquelle on n'a pu marquer les premiers qui l'ont pratiquée. On ne sait point non plus qui est l'inventeur de l'application des Sansues; mais comme Thémison est, si je ne me trompe, le plus ancien, & le premier des Auteurs que nous avons, qui en ait parlé, cela me semble être une preuve que ce remede étoit nouveau de son temps, du moins parmi les Médecins, qui que ce soit qui l'ait inventé. Ce même remede fut continué par ceux de la Secte de Thémison en diverses occasions; dans la pensée que comme la saignée, ou l'ouverture des grandes veines, causoit un *relâchement géneral*, dans tout le corps, les Sansues relâchoient *en particulier*, la partie sur laquelle elles étoient appliquées; à peu près comme les ventouses, 6 qu'ils appliquoient quelquefois après que les Sansues étoient tombées, pour tirer davantage de sang, ou comme ils parloient, pour relâcher davantage.

Il semble même que l'application des Sansues étoit tellement propre, ou particuliere aux Méthodiques, que Galien dont la pratique étoit fort differente de la leur, & qui est venu fort long-temps après Thémison, n'en a pas daigné parler. L'on trouve, à la verité, quelque petite chose sur ce sujet dans ce fragment, ou dans ce livre imparfait, qui est intitulé, *des ventouses, de la Scarification, des Sansues*, &c. qui est parmi les œuvres de cet Auteur; mais qui apparemment n'est pas de lui, puis qu'on trouve à peu près la même chose, pour ce qui regarde les Sansues, dans 7 *Oribase*, qui déclare avoir tiré ce qu'il en dit d'*Antyllus*, & de *Ménémachus*, qui étoient Méthodiques, du moins le dernier, & non pas de Galien. On ne peut pas dire, que Galien ne conût pas

5 *Voyez ci-dessus, part. 1. liv. 1.*
6 *Cal. Aurel. acutor. lib. 3. cap. 3.*
7 *Lib. 7.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

ce remede. Les Méthodiques le pratiquoient tous les jours à ses yeux, mais il faut qu'il le méprisât ; à cela près il semble qu'il en auroit dû parler, aussi bien qu'il a parlé de l'application des ventouses, dans sa *Méthode de traiter les maladies*, & dans les livres qu'il a faits exprès *sur la saignée.*

Au reste, quoi que dans les extraits que nous avons d'Héraclide, & de quelques autres Empiriques on ne trouve, comme nous l'avons remarqué, pas un mot touchant les Sansues, ce remede a neanmoins tout l'air d'un remede Empirique, ou d'un remede qui peut même être venu des païsans. Il est du moins vraisemblable que les païsans se sont les premiers apperçus de l'effet de la picqueure des Sansues, après avoir vû plusieurs de ces insectes attachez à leurs pieds & à leurs jambes, lorsqu'ils étoient allez nuds pieds dans des marêts, & après avoir remarqué que l'évacuation du sang que les Sansues leur avoient tiré, & de celui qui coule encore par la blessure, après qu'elles ont lâché prise, leur avoit tenu lieu d'une saignée. Mais on n'en sait pas mieux, pour cela, en quel temps les Médecins ont commencé à se servir de ce remede.

On n'a plus que deux ou trois petites remarques, à faire touchant Thémison. La premiere c'est que 8 Dioscoride nous apprend que ce Médecin ayant été un jour mordu par un chien enragé, ou ce qui seroit bien plus particulier, ayant simplement servi avec beaucoup d'assiduité un de ses amis qui étoit tombé dans la rage, il y tomba lui-même, mais qu'après avoir beaucoup souffert il fut enfin guéri. 9 Cælius Aurelianus ajoûte que Thémison étant atteint de cette fâcheuse maladie avoit souvent entrepris d'écrire sur ce sujet; mais qu'autant de fois il retomboit dans la même maladie. La seconde, c'est qu'encore que Juvenal ait reproché à ce Médecin le grand nombre de malades qu'il avoit tuez,

Quot Themison ægros autumno occiderit uno,

Cela n'est pas si desavantageux qu'on pourroit penser; c'est du moins une preuve que bien des gens se mettoient entre ses mains. Quoi que Juvenal ait vécu après nôtre Thémison, & qu'il n'ait pû le voir, je ne doute point que ce ne soit du même dont il a voulu parler; il n'y a du moins pas eu d'autre Médecin célebre, de ce nom, après celui-ci. Il se pourroit aussi que ce Poëte Satyrique ait eu en vûe quelque Médecin de son temps, qu'il appelle Thémison pour cacher son veritable nom; ou enfin, que sous le nom de Thémison il ait compris tous les Médecins de la Secte Méthodique; mais comme que ce soit, cela est dit par rapport au même Thémison dont nous venons de parler, & dont Pline fait bien plus d'état que Juvenal. Il l'appelle en un endroit *summus auctor*, un grand Auteur, & il remarque ailleurs que Thémison avoit fait un livre, où il traitoit du *plantain*, & où il disoit qu'il avoit le premier trouvé cette plante. Il en parle encore en quelques autres lieux. L'on apprend aussi de 10 Galien que Thémison étoit le premier qui eût donné la description du *Diacodium*, qui est un remede composé du suc, & de la décoction des têtes de *pavot*, & de miel. Il avoit pareillement inventé une composition purgative appellée *Hiera*, dont on parlera dans la troisiéme partie, à propos des médicamens des anciens. On trouvera

8 *Lib. 6. cap. de rabie.*
9 *Lib. 14. cap. 17.*
10 *Medicam. local. lib. 7. cap. 2.*

trouvera encore [11] quelque chose concernant ce Médecin, dans les chapitres suivans.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

Thémison eut apparemment plusieurs disciples, mais il n'y en a eu que deux dont les noms nous soient restez, un PROCULUS, & un EUDEME, qui sont mis en ce rang par Cælius Aurelianus. A l'égard de ses Sectateurs tous les Méthodiques doivent être regardez comme étant de ce nombre, quoiqu'ils ayent fait de grands changemens à ses principes, & qu'il se soient presque tous voulu ériger en chefs de Secte, comme on le verra ci-après. Je ne sai rien touchant *Proculus*, que ce qu'en rapporte l'Auteur que je viens de citer, qui est quelque chose de peu considerable concernant la pratique.

Pour ce qui est d'*Eudeme*, dont Cælius rapporte aussi quelques petits traits de pratique, remarquant entr'autres choses qu'il donnoit des *lavemens d'eau froide*, à ceux que l'on appelloit *Cardiaci*, (*Voyez ci-après, part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 6.*) je crois que c'est le même que l'adultere de Livie, qui est appellé par Tacite *l'ami, & le Médecin de cette Dame*, & qui empoisonna Drusus son époux. Tacite ajoûte, *que cet Eudeme faisoit parade de beaucoup de remedes secrets, afin de paroître plus habile dans son art*; maxime qui a réussi à plusieurs Médecins qui n'avoient pas d'ailleurs des talens, pour se faire distinguer en agissant plus naturellement. Je dis que ce Médecin de Livie, & le disciple de Thémison peuvent être une même personne, parceque le temps n'y repugne pas, & que les disciples de Thémison vivoient sous Tibere, aussi bien que l'Eudeme de Tacite. Toute la difficulté qu'il pourroit y avoir, c'est que les Méthodiques n'étoient guére pour les secrets, comme on le verra dans la suite; mais on peut répondre que la *Methode* n'étoit pas encore dans sa perfection du temps de Thémison, comme on l'a remarqué.

L'on a parlé ci-devant de trois, ou de quatre *Eudemes*; dont le premier étoit Vendeur d'Antidotes, *Pharmacopola*; le second, étoit un Médecin de Chio; (*part. 1. liv. 4. chap. 7.*) Le troisiéme c'est l'Anatomiste contemporain d'Hérophile, ou de ses disciples, (*part. 2. liv. 1. chap. 8.*) Le quatriéme, est celui dont on a parlé au même endroit, & de qui l'on dit, qu'il avoit décrit en vers la composition d'une espece de Thériaque, supposé qu'il soit different de l'Anatomiste, ce qui pourroit bien être. Le galant de Livie fait le cinquiéme. On trouve encore dans Galien un Eudeme qu'il appelle l'*ancien*, & dont il rapporte quelque composition de médicament; (*pharmacor. local. lib. 9. cap. 5.*) Athénée (*lib. 9.*) cite un Eudeme *Athenien*, qui avoit écrit touchant *les herbages*. Enfin Apulée, (*Apolog. 1.*) parle d'un Eudeme qui avoit traité *des animaux*. On ne sauroit dire, si ces derniers sont differens des quatre ou cinq premiers.

VECTIUS VALENS, qui eut le même commerce avec Messaline femme de Claude, qu'Eudeme avoit eu avec Livie, est introduit par Pline, comme Auteur d'une nouvelle Secte. Il y a de l'apparence qu'il avoit aussi donné dans celle de Thémison, mais qu'il commença à y faire quelques changemens, comme firent presque tous les Méthodiques qui vinrent après lui, & dont chacun prétendit par cette raison, je veux dire pour avoir un peu changé les principes de Thémison, être l'Auteur d'une nouvelle sorte de Médecine. Pline ajoûte que Valens étoit fort éloquent, & qu'il s'acquit une grande réputation dans son art. Je pense que c'est le même que Cælius Aurelianus, appelle *Valens le Physicien*.

11 *Voyez encore ci-après, part. 3. liv. 2. chap. 1. où il est parlé des Archiatres*; & *part. 3. liv. 1. chap. 2.* où il est parlé d'un *Thémison* Médecin, qui étoit esclave d'Apulée. *Ibidem, lib. 2. cap. 3.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

CHAPITRE II.

THESSALUS, autre Médecin Méthodique, qui poussa la Méthode plus loin que n'avoit fait Thémison. Quelques particularitez touchant sa conduite ; & une partie de son Systeme.

THémison, comme on l'a remarqué, étant déja vieux lors qu'il jetta les fondemens de sa Secte, & n'ayant pas eu le temps de méditer assez sur ce sujet, il en laissa le soin à ceux qui vinrent après lui. Ses disciples, dont on a parlé, dûrent travailler à cette affaire, mais on n'apprend aucune particularité de ce qu'ils firent, non plus que des progrès de Vectius Valens, que l'on a dit avoir été occupé à la même chose. Il y a de l'apparence que tous ces gens là n'avancerent pas autant que THESSALUS, qui vivoit sous Neron, environ cinquante ans après Thémison, & qu'il fut le premier qui amplifia, ou qui corrigea si bien les principes de ce Médecin, qu'il eut la réputation 1 d'avoir perfectionné *la Méthode*. Cet homme étoit de *Trallé*, en Lydie, & fils, 2 s'il en faut croire Galien, d'un cardeur de laine, chez lequel il avoit été élevé parmi des femmes. Cependant la bassesse de son extraction, & le peu de soin que l'on avoit eu de son éducation n'empêcherent point qu'il ne s'avançât, & qu'il ne fit une grande fortune. Le moyen qu'il trouva, pour cela fut de tâcher de s'introduire chez les Grands ; & comme il savoit qu'ils aiment à être flattez, il n'oublia rien de ce côté-là, affectant d'ailleurs une complaisance toute particuliere, & des manieres tout à fait soumises ; ce qui est une conduite que Galien jugeoit bien differente de celle des plus anciens Médecins, tels qu'étoient les descendans d'Esculape, qui commandoient, dit cet Auteur, à leurs malades, comme un Géneral à ses Soldats, ou un Prince à ses sujets. Au contraire Thessalus obéissoit aux siens comme les esclaves obéissent à leurs maîtres. Si ses malades vouloient *se baigner*, il les baignoit ; s'ils vouloient *de la glace*, ou *de la nege*, pour boire frais, il leur en donnoit ; s'ils souhaitoient *du vin*, il leur en accordoit. Ces réflexions de Galien, qui ajoûte que Thessalus avoit bien des compagnons, font voir que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a sû distinguer entre *la fin de l'Art*, & *la fin de l'Ouvrier*.

Pour revenir à Thessalus, 3 il ajoûtoit aux qualitez dont on a parlé, une extréme impudence ; & autant qu'il étoit humble, & soumis à l'égard de ceux dont il vouloit acquerir, ou conserver la pratique, autant étoit il orgueilleux, & insolent par rapport à ceux de sa profession. On pourroit croire que Galien, qui en parle de la sorte, le faisoit par passion, d'autant plus qu'il maltraite extraordinairement, tant ce Médecin Méthodique, que ses disciples, qu'il appelle *les ânes de Thessalus*. Mais une preuve que Galien avoit quelque raison de traiter Thessalus d'impudent, c'est qu'encore qu'il fût tout visible que ce dernier avoit bâti sur les fondemens jettez par Thémison, & en partie par Asclépiade, il ne laissoit pas de se vanter que tout étoit de son cru, débutant par ces termes dans une Epître qu'il adressoit.

1 *Galen. Introduct.*
2 *De crisib. lib. 2. cap. 4. method. medend. lib. 1. cap. 3.*
3 *Galen. method. med. lib. 1. cap. 1. 2. 3. 4.*

adressoit à Neron. *J'ai fondé une nouvelle Secte, qui est la seule veritable, y ayant été obligé parce qu'aucun des Médecins qui m'ont précedé n'a rien trouvé d'utile ni pour la conservation de la santé, ni pour chasser les maladies; & qu'Hippocrate lui-même, a débité sur ce sujet plusieurs maximes nuisibles.* Thessalus assuroit de plus que personne avant luî n'avoit découvert les 4 *rapports*, ou les *convenances* qu'ont les maladies entr'elles, non pas même Thémison, qui passoit pour avoir le premier parlé de ces rapports; ce qu'il avoit écrit sur ce sujet étant, selon Thessalus, quelque chose de monstrueux.

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

Ce ne fut pas là tout. La bonne opinion que Thessalus avoit de lui-même, ou l'avantage qu'il croyoit avoir sur tous ceux qui exerçoient le même mêtier que lui, le porta à cet excès de vanité de se donner le titre de 5 *Vainqueur des Médecins*. Voici de quelle maniere Pline parle de cette affaire. Après avoir dit que le Médecin *Vectius valens*, duquel on a parlé, s'étoit acquis un grand credit dans la Cour de l'Empereur Claude, il continue ainsi; 6 *Peu de temps après parut Thessalus, sous le regne de Neron; Ce Médecin improuvoit toutes les maximes de ceux qui l'avoient precedé, & déclamoit avec une espece de rage contre tout ce qu'il y avoit eu de Médecins au monde; mais on peut juger de son esprit & de sa conduite en cette occasion, par la preuve qu'il en donna d'ailleurs, lors qu'il prit le titre de* Vainqueur des Médecins, *titre qu'il fit graver sur son tombeau, qui est au chemin d'Appius. Jamais Bâteleur,* continue Pline, *n'a paru en public avec une plus nombreuse compagnie que celle que Thessalus avoit ordinairement*, &c.

Il n'y a pas dequoi s'étonner que Thessalus attirât une si grande foule de monde, & particulierement de disciples, 7 promettant, comme il faisoit, d'enseigner toute la Médecine dans six mois. Et en effet, si cet art n'eût consisté qu'en ce que les Méthodiques vouloient que l'on en fût, il est sûr qu'il ne falloit pas un long terme pour l'apprendre; puisque d'un côté ils retranchoient, comme on l'a dit, aux Médecins Raisonnans, ou Dogmatiques, l'examen des *causes des maladies*, & que de l'autre ils substituoient aux pénibles *Observations* sur lesquelles les Empiriques se fondoient uniquement, les Indications tirées des *Rapports* dont on a parlé, qui étoit la chose du monde la plus aisée; de maniere que le seul travail qui restoit aux Méthodiques ne consistoit presque qu'en la conoissance & au choix des remedes, ce qui n'étoit pas non plus fort difficile, n'en cherchant principalement que de deux sortes.

Voici ce que Galien dit de la difference qu'il y avoit des sentimens de Thessalus à ceux d'Asclépiade, par où nous commencerons à découvrir le systeme du premier; *Thessalus*, 8 dit cet Auteur, *a réduit toutes les maladies qui se peuvent guérir par le régime à deux sortes, comme avoit fait Asclépiade, mais il a ôté, ou crû inutiles*

4 On les appelloit en Grec κοινότητες, en Latin *Communitates* termes qui répondent au François *Communautez*; mais ce mot a un usage fort different dans nôtre langue.

5 ἰατρονίκης.

6 Eadem ætas, Neronis principatu, ad Thessalum transilivit, delentem cuncta majorum placita, & rabie quadam in omnis ævi Medicos perorantem; quali prudentiâ ingenioque æstimari vel uno argumento abundè potest, cùm monumento suo (quod est Appia via) Jatronicen se inscripserit. Nullius histrionum equorumque trigarii comitatior egressus in publico erat. *Plin. lib.* 29. *cap.* 1.

7 *Galen. Method. Medend. lib.* 1. *cap.* 1.

8 *Method. medend. lib.* 1. *cap.* 6.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

inutiles plusieurs vûes particulieres selon lesquelles Asclépiade se conduisoit dans la pratique de la Médecine. C'est à dire qu'encore qu'Asclépiade regardât l'ouverture ou le resserrement des pores, comme ce qui établit les deux genres principaux des maladies, il croyoit néanmoins qu'il falloit chercher des differences un peu plus particulieres, & distinguer ce que chaque maladie a de propre. Galien oppose 9 en un autre endroit Thessalus à Asclépiade & à Thémison joints ensemble. *Thessalus*, dit-il, *a changé quelque chose dans le systeme de Thémison & d'Asclépiade, car au lieu que ceux ci croyoient que comme la santé consiste en la symmetrie ou proportion des pores du corps, & la maladie en la disproportion des mêmes pores, le retour à la symmetrie est ce qui fait le rétablissement de la santé; Thessalus a crû qu'il falloit, pour guérir une maladie changer entierement tout l'état des pores de la partie malade; & c'est*, ajoûte Galien, *de cette opinion qu'est venu le mot de* 10 métasyncrise, *qui ne signifie autre chose qu'un changement qui arrive dans les pores.*

Pour ce qui regarde la difference qu'il y avoit d'ailleurs entre le systeme de Thémison en particulier & celui de Thessalus, c'est ce que l'on ne sait pas bien au juste. On sait seulement en géneral, comme on l'a dit ci-dessus, que Thessalus avoit apporté du changement aux dogmes de Thémison, & qu'il passoit pour avoir perfectionné la Médecine Méthodique. Sur ce pied là il semble qu'on pourroit attribuer à Thessalus tous les principes des Méthodiques qui sont venus après lui; mais nous apprenons de Galien que les Médecins de cette Secte n'étoient guere d'accord entr'eux. Les uns, par exemple, prétendoient que le *flux* & le *resserrement* fussent communs à toutes les maladies en géneral; les autres soûtenoient que ce flux & ce resserrement n'avoient lieu, ou ne servoient d'indication, que dans les maladies qui se guérissent par le régime de vivre, & par là ils excluoient particulierement celles qui demandent le secours de la Chirurgie. C'est, sans doute, ce dernier sentiment qui a obligé l'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, d'ajoûter de nouveaux *rapports* à ceux de Thémison, & il se peut que ces nouveaux rapports soient ceux que Thessalus avoit inventez, mais on n'en est pas entierement sûr, quoi qu'il paroisse qu'il étoit du sentiment qu'on a touché en dernier lieu, comme le premier passage de Galien que nous avons cité le prouve.

L'Auteur de *l'Introduction*, après avoir remarqué, qu'il y a non seulement des *rapports*, ou des *convenences* qui regardent les *maladies*, mais qu'il y en a encore qui regardent leur *cure*; & que les premiers sont appellez *passifs*, qui consistent au *resserrement* & au *flux*; & les derniers *curatifs*, qui consistent à *relâcher* & à *resserrer*; sans conter une autre espece de rapport qu'il appelle *temporaire*, qui regarde la differente maniere de se conduire dans les differens temps d'une maladie; après avoir, dis-je, fait ces remarques, qui expliquent ce que Thémison avoit dit en gros, il ajoûte qu'il y a des rapports qui concernent la *Chirurgie* en particulier, & qui sont differens des autres; ces derniers rapports consistent à *ôter ce qui est étranger, ou étrange à l'égard du corps*, ou *à l'égard de son état naturel.*

Il y a de deux sortes de choses, poursuit cet Auteur, que l'on peut appeller *étranges* ou *étrangeres* par rapport au corps; les unes sont *extérieures*, les autres *intérieures*. Les extérieures sont, par exemple, *une épine* ou *une fleche*, ou quel-

---

9 *Method. med. lib. 4. cap. 4.*

10 On expliquera plus particulierement ce terme dans le chapitre suivant.

quelqu'autre chose du dehors, qui blesse, & qui demeurant dans la partie bles- *Secte*
sée y cause une grande incommodité, & empêche qu'on ne puisse guérir; il *Métho-*
est visible que les choses étrangeres de cette nature demandent qu'on les ôte & *dique*
qu'on les retire de la partie. Voila pour les choses extérieures. Quant à celles *dans le*
qui sont intérieures, le même Auteur en fait trois especes differentes. Il y a pre- *Siecle xi*
mierement de certaines choses qui sont dans nôtre corps, ou qui en font par- *& sui-*
tie, & qui ne laissent pas d'être à charge, comme si elles étoient étrangeres, *vans.*
parce qu'elle ne sont pas en leur lieu; comme, par exemple, *un os disloqué* ou *cassé*, qui demandent par consequent en partie qu'on les ôte du lieu où ils sont, & en partie qu'on les remette dans leur place naturelle.

Il y a en second lieu des choses qui deviennent étranges par leurs *excès*, comme par leur *grosseur*, ou par leur *grandeur*, ou par leur *superfluité*; telles sont toutes les especes de *tumeurs*, tous les *abscès*, toutes les differentes sortes *d'excrescences*, de *verrues*, un *sixieme doit* &c. Dont les unes demandent seulement qu'on les ouvre, ou qu'on les dissipe, les autres veulent être coupées ou emportées. Il y a au contraire des choses étranges par *défaut*; comme sont les *ulceres profonds*, le *bec de lievre*, (qui est un manquement de chair, ou une fente dans la levre supérieure) lesquelles insinuent qu'on doit ôter, ou plûtôt remplir le vuide, & suppléer à ce qui manque.

Voila quelles sont les convenances des maladies Chirurgicales & de leurs remedes. Cet Auteur ajoûte enfin une autre espece de convenance, qu'il appelle *Prophylactique*; qui regarde les maladies causées par les *poisons*, par les *bêtes venimeuses*, & en géneral par *tout ce qui peut causer des maladies, sans que l'on sache ce que c'est.*

Quoi qu'on ne soit pas entierement certain que Thessalus fût l'Auteur de tous ces rapports, ou de toutes ces convenances, comme on l'a dit ci-dessus, il y a beaucoup d'apparence qu'il l'étoit du moins de celles qui regardent la Chirurgie; puis que l'on sait d'ailleurs qu'il avoit même établi plusieurs especes differentes, de quelques-uns des genres que l'on vient de toucher. [11] *Ceux qui suivent Thessalus*, dit Galien, *croyent que tout* ulcere, *en quelque partie du corps qu'il soit, demande la même cure. S'il est* creux *qu'il faut toujours* le remplir. *S'il est* égal, *qu'il faut toûjours* le cicatriser. *Si la chair* y croit trop, *qu'il faut* la consumer. *S'il est* récent *&* sanglant, *qu'il faut en* rejoindre les bords, *&* le fermer *incessamment*.

Thessalus établissoit même une convenance pour les *vieux ulceres* en particu-
„ lier. Voici ses propres termes tirez de Galien; [12] Les convenances des
„ vieux ulceres qui ne peuvent se fermer, ou qui étant citatrisez s'ouvrent
„ derechef, sont très-importantes; puis qu'il faut nécessairement savoir, à l'é-
„ gard des premiers, ce que c'est qui empêche qu'ils ne se ferment, afin de
„ l'ôter; & à l'égard de ceux qui se renouvellent après avoir été cicatrisez,
„ ce qui fait qu'ils se renouvellent, afin qu'on fasse en sorte que la cicatrice
„ puisse tenir; en changeant l'habitude, ou la disposition, de la partie malade,
„ ou même de tout le corps, & en le disposant d'une maniere qu'il ne souffre
„ plus cette incommodité; ce qu'on peut obtenir par les remedes qu'on appelle
„ [13] *Métasyncritiques.*

Thessalus

11 *Method. medend. lib. 5. cap. 1.*
12 *Ibidem. liv. 4. cap. 4.*
13 On verra dans le chapitre suivant ce que signifie ce mot.

Secte Méthodique dans le Siecle xI & suivans.

„ *Thessalus continue de cette maniere un peu plus bas*; Les vieux ulceres qui ne „ se ferment point, ou qui étant amenez à cicatrice s'ouvrent derechef, four- „ nissent les indications suivantes. Premierement ceux qui ne peuvent être ci- „ catrisez indiquent qu'on ôte, ou qu'on enleve ce qui empêche qu'ils ne se „ ferment, & qu'on renouvelle la partie malade, & qu'après les avoir rendu „ semblables à des playes récentes, on les traite comme s'ils étoient tout nou- „ veaux. Si cela ne réussit pas, vous devez employer les remedes adoucissans, „ & ceux dont on se sert dans les tumeurs accompagnées d'inflammation. Quant „ aux ulceres qui étant cicatrisez s'ouvrent derechef, pendant le temps qu'ils „ commençent à s'ouvrir, ou à s'exulcerer pour la seconde fois, ils indiquent „ qu'on les traite comme on feroit un phlegmon, c'est à dire, une tumeur „ enflammée, qui seroit toute nouvelle, & qu'on y applique un cataplâme „ adoucissant, jusqu'à ce que [14] l'irritation soit passée; après quoi vous travail- „ lerez à cicatriser; & en suite vous appliquerez tout autour du lieu, où étoit „ l'ulcere, une emplâtre, où il entre de la moutarde, & qui fasse venir de la „ rougeur en la partie, ou quelqu'autre médicament qui en change la disposi- „ tion, & face que cette partie ne soit plus susceptible du mal comme elle „ l'étoit auparavant. Que si vous ne pouvez pas même par cette voye venir à „ bout de corriger la disposition de la partie, attachez vous à tout le corps en „ géneral, & tâchez d'y causer du changement par la métasyncrise; ce que „ vous obtiendrez, ou en faisant faire divers exercices, sur lesquels on pren- „ dra avis des experts dans la [15] Gymnastique, ou en augmentant, & di- „ minuant tour à tour la nourriture, ou en débutant par des vomitifs.

Il paroît par ce que l'on vient de dire que Thessalus ne s'en étoit pas tenu aux convenances de Thémison. On parlera dans le chapitre suivant de quelques autres nouveautez qu'il avoit introduites, après avoir vû ce qu'il entendoit par le mot de *métasyncrise* dont il se servoit.

CHAPITRE III.

De la Métasyncrise, *& des remedes* métasyncritiques. *De* l'Abstinence de trois jours; *& de l'effet des* Purgatifs *selon Thessalus.*

ON a pû comprendre par ce qui a été dit que ce que Thessalus appelloit *métasyncrise* étoit *un changement qu'il prétendoit faire dans tout le corps, ou dans quelque partie seulement.* Galien rend le mot *métasyncrisis* par celui de *metaporopoiesis*, qui marque que le changement dont on a parlé arrive par rapport à l'état des *pores*. Pour entendre mieux quelle est la force, & la vraye signification de ces mots, il faut se souvenir du sentiment d'Asclépiade touchant les corps des animaux, qu'il prétendoit avoir été formez, aussi bien que tout ce qu'il y a dans le monde, par *la rencontre des atomes*, ce qui l'obligeoit d'appeller tous les corps *συγκρίματα*, ou *συγκρίσεις*, *confusions*, ou plûtôt *assemblages*; parce

---

14 *ἀγανάκτησις*. Ce terme Grec répond précisement au François; l'un est l'autre est métaphorique.

15 On a vû dans la *Part.* 1. *liv.* 2. *chap.* 8. ce que signifie ce terme.

Secte Méthodique dans le Siecle xI & suivans.

parce qu'ils étoient, selon lui, un effet de l'assemblage & du mêlange des atomes. Asclépiade se servoit encore, pour expliquer ce qui arrivoit aux corps, des termes de συγκρίνεσθαι, & διακρίνεσθαι, *se mêler* & *se séparer*; de maniere que si le premier de ces mots marquoit ce qui arrive aux atomes lors qu'ils s'unissent pour former les corps, & si le second marquoit leur dissolution, il fallut inventer un troisiéme mot qui exprimât le changement qui se fait lors que ces mêmes corps, après s'être désunis, retournent en leur premier état, & ce mot fut celui de μετασυγκρίνεσθαι. Cælius Aurelianus, qui étoit lui même Méthodique, traduit ce terme par *recorporare*, & μετασύγκρισις, qui en a été formé par *recorporatio*. Je ne sai, au reste si Asclépiade, qui avoit employé les termes de συγκρίνεσθαι, & διακρίνεσθαι, s'étoit aussi servi de μετασυγκρίνεσθαι, mais Cassius, que nous avons conté entre ses disciples, s'en est servi; en sorte qu'il paroît du moins que Thessalus, qui est venu long-temps après Cassius, ne l'avoit pas inventé. Quoi qu'il en soit, 1 Galien remarque avec raison que Thessalus ne se tenoit pas dans les bornes de la *Méthode*, lors qu'il mettoit en usage ce dernier mot; puis que ce mot ne pouvoit être entendu qu'on ne supposât auparavant, comme une chose conue, les *petits corps* & leur *assemblage*. Or cela étoit au delà de ce que les Méthodiques faisoient profession de savoir; car ils ne vouloient point qu'on pénetrât dans des causes qui étoient encore moins cachées que n'étoient ces principes d'Asclépiade.

L'on a vû par le dernier passage de Thessalus, que la *moutarde* est mise au rang des *médicamens métasyncritiques*. On regardoit de la même maniere tous les simples acres & brûlans, qui font rougir la peau, ou qui excitent des vessies, ou causent de la demangeaison à la partie sur laquelle on les a appliquez, telles que sont la *moutarde*, la *grenouillette*, le *thapsia* &c. 2 *Le suc & la racine de thapsia*, dit Dioscoride, *sont les plus forts de tous les médicamens qui ont une proprieté* metasyncritique, *soit pour attirer du profond du corps, soit pour* 3 *changer l'état des pores.* Quoi que cet Auteur, qui vivoit en même temps que Thessalus, comme on le verra dans la suite, se soit servi du terme de *métasyncritique*, on n'en peut pas inferer certainement qu'il fût de sa Secte. On trouve ce même terme, par rapport aux médicamens, dans Galien, dans Oribase, dans Aëtius, dans Paul Eginete. Ces Médecins ne faisoient pas difficulté de l'employer pour marquer cette sorte de médicamens qui tirent de loin, quoi qu'ils n'en fissent pas l'usage qu'en faisoient les Méthodiques, ou qu'ils ne raisonnassent pas comme eux. On verra plus particulierement quels étoient ces médicamens & la maniere dont les Méthodiques s'en servoient, dans les chapitres suivans.

Au reste si Thessalus n'étoit pas l'Auteur de la métasyncrise, il fut le premier qui introduisit *l'Abstinence de trois jours*, par laquelle les Méthodiques commençoient la cure de toutes les maladies, & qui fit que ceux de cette Secte furent appellez dans la suite *Diatritarii*, de διατρίτης, qui est le nom que Thessalus avoit donné à cette abstinence, & qui marque le terme de *trois jours* auquel ce Médecin l'avoit limitée. Asclépiade & plusieurs autres anciens Médecins avoient, à la verité, fait jeuner leurs malades pendant un certain terme, mais ce terme n'avoit pas eu de regle certaine, comme on a pû le re-

1 *De simplic. medicam. facultat. lib. 5. chap. 25.*
2 *Lib. 4. chap. 157.*
3 Μεταποροποιῆσαι.

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

marquer ci-dessus. On verra plus particulierement ce que c'étoit que cette abstinence quand on parlera de la pratique des Méthodiques.

Ce seroit ici le lieu de traiter de celle de Thessalus en particulier. Il s'en trouve divers petits échantillons dans Cælius Aurelianus, qui conte ce Médecin entre les principaux Auteurs de la Secte. Mais comme le même Cælius ne rapporte rien de bien suivi sur ce sujet, & qu'il nous a donné d'ailleurs un corps complet de pratique selon les regles de la plus exquise *Méthode*, nous laisserons Thessalus, qui dans le fond n'étoit pas fort different de Cælius, ou de Soranus, que celui-ci a traduit, pour parler de ces deux derniers, qui nous fourniront abondamment de matiere par rapport au Systeme & à la Pratique de la Secte de Thessalus, qui étoit aussi la leur.

Nous remarquerons seulement en finissant ce chapitre, que Thessalus ayant suivi Asclépiade & ayant même encheri sur lui, en ce qu'il condannoit les *purgatifs*, il fut suivi lui même à cet égard par tous les autres Méthodiques, qui regarderent ce sentiment comme un des dogmes fondamentaux de leur Secte. Les raisons que Thessalus avoit de ne vouloir point de purgatifs sont à peu près les mêmes que celles d'Erasistrate ou de Chrysippe, qui sont les premiers qui se soient déclarez contre cette sorte de médicament, & qui avoient été en suite soutenus par Asclépiade. Voici de quelle maniere Thessalus s'exprimoit pour combattre le sentiment opposé & pour appuyer le sien. 4 *Prenons*, disoit-il, *un Athlete tel que l'on voudra, c'est à dire l'homme le plus robuste & le plus sain que l'on puisse trouver, & donnons lui un médicament purgatif; nous verrons qu'encore qu'il n'eût rien avant cela que de bon & d'entier en tout son corps, ce que le médicament en fera sortir sera corrompu. Nous inferons de là, sans qu'on puisse y contredire, que ce qui sort n'étoit pas auparavant dans le corps de cet homme, puis qu'il se portoit bien. Nous en inferons en second lieu que le médicament a fait deux choses en cette rencontre, la premiere de changer en pourriture, ou de corrompre ce qui n'étoit pas corrompu auparavant, & la seconde de le faire sortir.* Thessalus ajoûte un peu plus bas *que les Médecins de la Secte d'Hippocrate étoient des insensez, de ne s'appercevoir pas, que quand ils vouloient purger la bile, ils purgeoient la pituite; & au contraire quand ils cherchoient à vuider la pituite qu'ils vuidoient la bile*, d'où il tire encore cette conséquence, *que les purgatifs ne peuvent que nuire en faisant un tout autre effet que celui qu'on en attend.*

On n'a plus rien à remarquer touchant Thessalus, si ce n'est qu'il avoit composé 5 plusieurs gros volumes, ce qui ne s'accordoit pas avec la profession qu'il faisoit d'enseigner la Médecine en six mois; car il falloit apparemment plus de temps pour lire tous ces livres.

CHAPITRE

4 *Galen. Contra ea à Juliano contra aphorism. Hippocr. dicta sunt*, chap. 8.
5 *Method. medend. lib.* 2. *cap.* 3.

Digitized by Google

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

CHAPITRE IV.

SORANUS, le plus estimé de tous les Méthodiques. Quatre ou cinq Médecins de ce nom.

LE plus habile de tous les Médecins Méthodiques & celui qui mit la derniere main à la *Méthode* ce fut SORANUS, c'est du moins là le jugement qu'en fait Cælius Aurelianus, qui étoit de la même Secte, & qui fait remarquer diverses fautes que Thessalus avoit commises par rapport aux principes de la Secte dont il s'agit, quoi que d'autres l'ayent regardé comme celui qui avoit perfectionné cette espece de Médecine. On pourroit croire que les Méthodiques ayant été partagez entr'eux, l'un donnoit la préference à un Médecin & l'autre à un autre, & que Cælius ne préfere Soranus à Thessalus; que parce qu'il étoit prévenu en faveur des sentimens du premier. En effet, je ne doute point que cet Auteur ne se fût déterminé en partie par cette consideration; mais il est certain d'ailleurs que Soranus a été estimé même par des Médecins qui n'étoient par de sa Secte. Galien qui ne ménage pas fort les Méthodiques, & qui maltraite particulierement Thessalus, ne dit rien contre Soranus. Au contraire, il témoigne en rapportant la description que ce dernier avoit donnée de quelques médicamens; il temoigne, dis-je, qu'il avoit vû par experience que ces médicamens étoient bons. Suidas dit aussi que Soranus avoit écrit plusieurs livres qui étoient fort estimez. L'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, qui attribue, comme on l'a vû ci-dessus, à Thessalus d'avoir perfectionné la *Méthode*, met simplement Soranus au rang de quelques autres Méthodiques, dont on parlera ci-après, qui avoient eu des sentimens particuliers.

1 Soranus vivoit sous les Empereurs Trajan & Adrien. Il étoit d'Ephese; son pere s'appelloit *Ménandre*, & sa mere *Phébé*. Il avoit demeuré en suite à Alexandrie, mais il étoit enfin venu s'établir à Rome, où il pratiqua la Médecine sous les Empereurs qu'on a nommez. Ses écrits se sont perdus, mais on peut en quelque maniere se dédommager de cette perte en lisant Cælius Aurelianus, qui avoüe lui même, comme on le verra au chapitre suivant, que tout ce qu'il a écrit n'est qu'une traduction des ouvrages de Soranus.

Il y a eu trois, ou quatre autres Médecins du même nom. Le premier étoit Ephesien aussi bien que le précedent, mais il a vêcu long temps après lui. Suidas remarque que ce second Soranus avoit aussi écrit divers livres de Médecine, entre lesquels il y en avoit un qui étoit intitulé, *Des maladies des femmes*, ou *Des choses qui regardent les femmes*. C'est apparemment de ce livre qu'a été tiré le fragment Grec qui a pour titre, *De la matrice & des parties des femmes*, qui a été mis au jour par Turnebus, dans le Siecle passé; & qui est aussi à la fin du vint & quatriéme livre d'Oribase. On trouve pareillement dans 2 Ætius divers extraits des livres d'un Soranus concernant *les maladies des femmes*.

1 *Voss. de Historic. Græc. lib. 3. Suidas.*
2 *Tetrabibl. 4. Serm. 4.*

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

femmes. Ce Soranus étoit, sans doute, celui dont on vient de parler. Il paroît du moins par quelques-uns des remedes que contenoient ces livres, que le premier Soranus n'en étoit pas l'Auteur. On trouve, par exemple, dans le chapitre du scirrhe de la matrice, la proposition d'un *purgatif*, ce qui étoit contre la pratique des Méthodiques, & particulierement contre celle du premier Soranus, comme on le verra ci-après. C'est ce second Soranus qui a écrit *la vie d'Hippocrate* que nous avons. Cette piece a été tirée d'un livre du même Auteur qui contenoit les vies de tous les Médecins qui l'avoient précedé, & l'histoire des Sectes qu'ils avoient suivies; ce qui étoit un dessein approchant du mien.

Le troisiéme Soranus étoit de Molles en Cilicie; on le distingue des autres par le surnom de *Mallotes.* Suidas nous apprend qu'un Philosophe & Médecin nommé *Asclepiodotus*, dont il fait un grand cas, donnoit à ce troisiéme Soranus le premier rang entre tous les Médecins, qui sont venus après Hippocrate. 3 Quelques-uns ont crû que le petit livre Latin, intitulé *Introduction à la Médecine*, qui a été imprimé à Basle & à Venise, sous le nom de Soranus d'Ephese, étoit de Soranus *Mallotes.* 4 Vossius prétend que cet ouvrage n'est d'aucun des trois qu'on a nommez, mais d'un Ecrivain Latin; & il y a toute sorte de raison de croire qu'il ne se trompe pas, non plus qu'en ce qu'il ajoûte, que cette Introduction à la Médecine est d'une très petite conséquence. C'est en effet très peu de chose, & sans doute l'ouvrage d'un chetif Médecin, quel qu'il puisse avoir été. Cet Auteur s'addresse à Mecœnas, dans le chapitre cinquiéme, comme pour faire croire qu'il a vêcu dans le temps de ce favori d'Auguste, mais la supposition est trop grossiere, comme d'autres l'ont remarqué avant moi.

Il n'y a rien de plus absurde que les signes des maladies mortelles rapportez par ce prétendu Soranus; *Si quelcun*, dit-il, *a mal à la tête, si sa face est enflée sans douleur; si la même enflure, ou tumeur survient à la poitrine, & à la main gauche, & que le malade se gratte continuellement les narines, il mourra le vint troisiéme jour. Si les genoux d'un phrenétique deviennent de couleur de rose avec une veritable inflammation, il mourra ce même jour. Si un homme*; dit un peu plus bas nôtre Auteur, *a la luette enflammée, ou relâchée, & qu'il lui vienne sous la langue une pustule* 5 *comme un pou de pourceau, & que le malade souhaite de se baigner ou d'être fomenté, il mourra de cette maladie. S'il vient à quelcun dans une fiévre aigue* 6 *une tumeur noire entre deux doits de la main, que cela soit accompagné de douleur dès le commencement de la maladie, & que le malade souhaite le bain, il mourra le troisiéme jour, Si quelcun a une douleur d'estomac & une fiévre aigue; s'il lui survient une pustule douloureuse au pied droit, & qu'il ne souhaite rien, il mourra le vint & deuxiéme jour. S'il vient à quelcun, dans* 7 *un cholera, trois pustules, en forme de poix chiche, auprès du nombril, l'une blanche, l'autre rouge, & la*

3 *Joannes Lonaus Boscius Oration. de Médicina Auctoribus.*

4 *De Philosophiâ.* Marsilius Cagnatus est du même sentiment. *Voyez la Centurie des Plagiaires de Monsieur Fabricius.*

5 *Instar pediculi porcini.*

6 *Tumor niger in modum horbilia.* Je ne sai ce que cet Auteur entend par le mot *horbilia*, à moins qu'il n'ait voulu désigner cette pustule qui vient au bord des paupieres, & qu'on appelle *hordeolum.*

7 *Choleribus laborans.*

la troisiéme livide, il mourra le même jour. Si quelcun a des douleurs de ventre, & qu'il lui vienne au sourcil, ou au bas de la paupiere une tumeur noire, en maniere de noisette, il mourra dans quatre jours. Voila qui passe toute la pénetration des prognostics ordinaires des Médecins ; & quoi qu'il s'en trouve d'assez singuliers dans les Coaques d'Hippocrate, comme on l'a remarqué ci-devant, il y en a peu qui approchent de ceux que l'on vient de lire, & de cinq ou six autres que Soranus propose encore, qui est tout ce qu'il dit sur la matiere des signes.

Secte Méthodique dans le Siecle I. & suivans.

Il semble que des prognostics de cette sorte ont été tirez des écrits de quelque Empirique peu judicieux, & l'on en pourroit inferer que nôtre Auteur étoit de la Secte des Empiriques. Mais il paroît d'ailleurs qu'il n'en étoit point, en ce qu'il veut qu'un Médecin entende la Grammaire, la Rhetorique, l'Arithmétique, & l'Astronomie, &, ce qui est de plus particulier, qu'il s'engage même par serment d'apprendre ces arts, ou ces sciences. Il y joint encore 8 ailleurs la Philosophie, & il veut qu'un Médecin ait conoissance des élemens du corps, des facultez &c. Il paroît enfin que nôtre Auteur n'étoit pas de la Secte Empirique par un passage tiré de la fin du chapitre quatriéme, où il dit expressément qu'un Médecin doit joindre le raisonnement à l'experience, s'il ne veut pas exposer la profession qu'il exerce à la raillerie de tout le monde, que l'experience est aveugle sans la raison &c.

9 Un Savant, qui a fait cette derniere remarque avant moi, ajoûte qu'il est aisé de voir que Soranus étoit de la Secte Méthodique, mais il me pardonnera si je ne suis pas de son sentiment à cet égard, non plus qu'en ce qu'il soupçonne que le petit livre dont il s'agit peut être de Cælius Aurelianus. Je n'y trouve ni traces, ni vestiges des opinions des Méthodiques en géneral, ni de celles de Cælius en particulier. Au contraire tout y est diamétralement opposé au systeme de l'Auteur que l'on vient de nommer, & à celui des autres Médecins de sa Secte. Le style, qui a quelque rapport à celui de Cælius, n'est pas une preuve suffisante pour conclurre que cet auteur & celui de l'Introduction à la Médecine soient une même personne.

Au reste, il n'y a pas grand fondement à faire sur le titre qui est au devant du livre de nôtre prétendu Soranus, où il est traitté *d'Archiater vetustissimus & Peripateticus.* Je ne sai si cet Auteur étoit Peripatéticien, cela pourroit être, mais il est visible par son langage qu'il n'est pas fort ancien, & il paroît d'ailleurs qu'il ne mérite pas d'être appellé *Archiater.* On pourroit dire que celui qui a attribué ce livre à Soranus d'Ephese, ou qui a emprunté le nom de cet ancien Médecin, a ajoûté la qualité *d'Archiater*, que le veritable, ou le premier Soranus pouvoit posseder; mais ce Soranus lui même n'a jamais eu ce titre, comme on le verra 10 ci-après.

On trouve dans les Priapées de Scioppius des Lettres de Marc Antoine à un Q. Soranus, & de celui-ci à M. Antoine, de Cléopatre au même Soranus, & de Soranus à Cléopatre. Dans ces lettres l'on demande & l'on donne des remedes contre l'incontinence. Ce sont des pieces visiblement supposées.

L'Auteur de la vie d'Hippocrate cite un quatriéme, ou un cinquiéme Soranus qui étoit, dit-il, de l'Isle de Cos.

8 *Cap. 1. & 3.*
9 *Johannes Albert. Fabricius, in Centuriâ Plagiariorum.*
10 *Voyez Part. 3. Liv. 2. Chap. 1, où l'on traite amplement des Archiatres.*

Secte Méthodique dans le Siecle XI. & suivans.

CHAPITRE V.

CÆLIUS AURELIANUS, *Copiste de Soranus. Quelques remarques génerales touchant sa personne, & ses Ecrits.*

CEt Auteur a écrit en Latin. Il paroît par son stile, qui est d'ailleurs assez particulier, comme on le verra ci-après, qu'il étoit Africain; & c'est ce que confirme le titre de son livre, où il est appellé *Cælius Aurelianus Siccensis*. Sicca étoit le nom d'une ville de Numidie. 1 D'autres l'ont appellé *Lucius Cælius Arianus*, au lieu d'*Aurelianus*; comme s'il avoit été d'*Aria*, ou d'*Ariana*, qui sont des Provinces de l'Asie, mais le plus grand nombre des Savans est pour le premier de ces deux noms. On trouve aussi dans Cassiodore un *Cælius Aurelius*, qui doit être le même, comme on le verra ci-après.

On ne sait rien de certain touchant le temps auquel il a vécu. Quelques uns l'ont crû plus ancien que Galien, parce que ce dernier ne se trouve point cité parmi les Auteurs dont Cælius a rapporté les sentimens, & qui sont en assez grand nombre; mais comme Galien ne l'a point cité non plus, & que Cælius a nécessairement écrit après Soranus, qui vivoit sous Adrien, & qui n'a par conséquent precedé Galien, que d'environ trente, ou quarante ans, si cette sorte de preuve étoit valable, il s'ensuivroit tout au plus, de ce que l'on vient de dire, que Galien & Cælius pourroient avoir écrit en même temps, & ne s'être pas conus. Mais quoi que l'on puisse certainement inferer de ce qu'un Auteur en cite un autre, que celui qui est cité a vécu, ou a écrit le premier, il ne s'ensuit pas qu'un Auteur qui n'est point cité ait dû vivre après celui qui ne le cite point, ou en même temps que lui; parce que les Auteurs, supposé qu'ils ayent conu ceux dont ils n'ont point parlé, ce que nous ne savons pas, peuvent avoir eu leurs raisons pour n'en dire rien. Galien, par exemple, pourroit n'avoir pas cité Cælius (supposé que celui-ci eût vécu le premier, ce que je ne crois pas) parce qu'il avoit assez d'autres Grecs auxquels il pouvoit s'attacher, sans perdre son temps à refuter un Auteur Latin, comme étoit Cælius, demi Barbare d'ailleurs, & Copiste des Grecs. Cælius de même, quoi qu'il ait apparemment vécu après Galien, peut n'avoir point fait mention de lui, parce que celui-ci étoit ennemi juré des Méthodiques. C'est comme en a jugé Reinesius, qui fondé sur la maniere d'écrire de nôtre Auteur, ne le met que dans le cinquiéme siecle de N.S.J.C. On peut voir dans 2 la note qui est au bas de la page ce que dit à cet égard ce savant Critique, par où il exprime d'ailleurs parfaitement le caractere de nôtre Auteur.

Cælius

1 *Vide Reinesii Var. Lect. lib.* 3. *cap.* 18.

2 Stilo, ut ferebat seculum, (quinto enim vixisse arbitramur, cùm Linguæ Latinæ puritas Europæarum gentium idiotismis, & Hunnorum Gothorumque barbarie penè decoxisset) & genius patriæ, quæ Sicca Veneria Africæ non ignobile oppidum fuit, usus est grandi, implexo, difficili, ad tautologias usque luxuriante, irregulari, semisolæco nonnunquam, modò archaismis, modò peregrinis & novis à vulgò acceptis suspendente Lectorem, omnino miritico, quasi Ennodii aut Fulgentii alicujus, ut Latini Græcum videri voluisse, Græci locutum Latinè existimare possint: Græcorum ubique adsectator est & interpres, interdum infelicitate etiam sua festivus. Quamvis enim ubique ferè crepet Græcos, in horum tamen literis non nimis profundè doctum fuisse, & minutiis præsertim Grammaticis non nosse attendere adparet: nonnunquam etiam scientem volentem, usitatâ significatione neglectâ, novam utcumque quadrantem vocabulis imposuisse, &c. *ibidem cap.* 17. Je doute que Cælius ait vecu aussi tard que Reinesius le dit. Voyez ce que l'on ajoûte un peu plus bas.

Cælius Aurelianus avoüe lui-même qu'il a traduit Soranus. Cependant il paroît qu'il n'a pas simplement rendu mot à mot en Latin, ce que ce Médecin avoit écrit en Grec, puisqu'il parle souvent de Soranus, comme d'un tiers. *Un tel*, dit-il, par exemple, *est d'un tel avis, mais Soranus, pour lequel je suis, est d'un avis contraire.* Il dit encore à la fin de sa préface sur ses livres, des maladies longues, qu'il va commencer par la *douleur de tête*, à l'imitation de Soranus, qui avoit commencé par là à traiter de ces mêmes maladies. Or il est visible qu'il n'auroit pas parlé de la sorte s'il n'avoit été qu'un simple traducteur; mais comme Soranus étoit son Héros, & comme il l'appelle, *le Prince de sa Secte*, il ne fait point de difficulté d'avoüer qu'il ne parle qu'après Soranus, qu'il pouvoit d'ailleurs avoir en partie copié.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

De plus ce qui semble prouver que Cælius, ne doit pas être regardé comme un simple Copiste des ouvrages d'autrui, c'est qu'il cite lui-même plusieurs livres de sa façon, & entr'autres un livre de *lettres Grecques*, adressées à un nommé Prætextatus, dans lesquelles il combattoit fortement l'usage de la *Hiere*, qui étoit un médicament purgatif dont Thémison s'étoit servi, & dont on parlera encore ci-après. Cælius cite encore un livre qu'il avoit dédié à un certain *Lucrece*, & qui contenoit *un abregé de la Médecine par demandes, & réponses*; des livres de *Chirurgie*; d'autres touchant les *fiévres*, les *causes des maladies*, les *remedes ordinaires*, la *composition des médicamens*, les *maladies des femmes*, & enfin *la conservation de la santé.*

Il n'y a pas de l'apparence que tous ces livres fussent copiez de Soranus, mais il se peut que ceux dont on a parlé auparavant le fussent, pour la plus grande partie. A cela près on ne comprend pas comment Cælius n'auroit parlé dans ces premiers livres que des Médecins qui ont précedé Soranus, & comment il n'en auroit point cité plusieurs autres qui ont vécu pendant l'espace de deux ou trois siecles, qui se sont écoulez entre Soranus, & lui, selon la supposition de Reinesius, ce qu'il n'a point fait, quoi que ceux qu'il cite d'ailleurs soient en grand nombre. Il faut nécessairement admettre cette consequence, ou convenir que Cælius est plus ancien que Reinesius ne l'a crû, ce qui pourroit être, car enfin le stile, par où l'on en juge, peut tromper, outre qu'il est aisé de voir que ces livres ont été fort alterez, comme tout le monde en convient. Si le *Cælius Aurelianus*, de Cassiodore (*divinar. lection. cap.* 31.) est le même que nôtre Cæl. Aurelianus, comme il semble que cela doit être, puisque Cassiodore met expressément l'Auteur qu'il cite au rang des Médecins qui ont écrit en Latin. Si c'est, dis-je, le même, il aura vécu, pour le plus tard, dans le siecle cinquiéme; car Cassiodore est lui-même de ce siecle là. Mais il n'est pas impossible que nôtre Auteur ait précedé celui qui le cite de deux ou trois siecles, & qu'il n'ait pû écrire peu de temps après Soranus, qui étoit du second. Son stile, comme je l'ai dit, n'est pas une assez forte preuve du contraire. Tertullien, qui étoit aussi Africain, & qui a suivi de près Soranus, a un stile assez dur, quoi qu'un peu meilleur que celui de Cælius Aurelianus. Au fond ce dernier étoit un étranger, qui pouvoit ne parler pas si bien Latin, que l'on parloit encore de son temps, même dans les Provinces.

Quoi qu'il en soit, il ne nous est resté des Ouvrages de Cælius que ces mêmes livres, dont il fait honneur à Soranus, dans lesquels il traite *des maladies aigues*, & *des maladies longues*, mais par bonheur ce sont les principaux, puisqu'ils renferment la maniere de traiter, selon les regles des Méthodiques, presque toutes les maladies, à la reserve de celles qui demandent le secours de la Chirurgie. Un autre avantage que l'on en tire, c'est que nôtre Auteur, en voulant refuter les sentimens de plusieurs fameux Médecins de l'Antiquité, nous a conservé divers petits extraits de leur pratique, de laquelle nous ne saurions rien sans lui, à la reserve de ce qui concerne Hippocrate, qui est le premier de ceux dont il parle, & de qui il rapporte néan-

Digitized by Google

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

néanmoins quelques passages qui ne se trouvent pas dans les œuvres que nous en avons. Les autres qu'il cite le plus souvent sont *Diocles*, *Praxagore*, *Heraclide, Tarentin*, *Asclépiade*, & *Thémison*. Ce sont, dis-je, ces Médecins auxquels il s'attache plus particulierement, & dont il examine la pratique avec plus d'exactitude. Il leur joint encore *Erasistrate*, & *Hérophile*, mais ces deux derniers, comme il remarque, n'ayant pas écrit sur toutes les maladies, c'est par cette raison qu'il n'en parle pas si souvent que des autres. Il cite aussi en divers endroits *Sérapion*, & il y a de l'apparence qu'il l'auroit cité plus fréquemment, s'il n'avoit regardé Héraclide 3 comme renfermant lui seul tout ce que les Empiriques avoient de meilleur. Les autres dont Cælius fait plus rarement mention, sont en assez grand nombre. L'on y trouve non seulement *Thessalus*, & quelques autres Médecins Méthodiques dont on parlera dans la suite, mais encore divers autres de toutes les Sectes, indifferemment, tant de ceux dont on a déja parlé, que de ceux dont on n'a rien dit.

Pour revenir aux livres de cet Auteur, que nous avons dit qui traitoient des maladies considerées, ou comme *aigues*, ou comme *longues*, il faut remarquer que cette distinction des maladies faisant un des *rapports* des Méthodiques, ces Médecins affectoient de suivre cette même distinction, ou division, dans les titres qu'ils donnoient à leurs livres de pratique. Asclépiade avoit bien écrit des livres intitulez *des maladies aigues*; mais Thémison, 4 selon la remarque de nôtre Auteur, avoit été le premier qui eût écrit en particulier *des maladies longues*, & qui eût donné ce dernier titre à ses livres. Cælius assure même, que de tous les Médecins qui avoient précedé Thémison, les uns n'avoient rien dit de ces maladies, ou parce qu'ils les jugeoient incurables, ou parce qu'ils les croyoient plûtôt de la dependance des *Baigneux*, ou de ceux qu'on appelloit 5 *Aliptæ*, & *Iatraliptæ*, que de celle des Médecins; les autres en avoient écrit deça delà dans leurs livres de pratique, & en même temps qu'ils avoient traité des maladies aigues. Nôtre Auteur ajoûte que *Thessalus*, & *Soranus*, ayant imité Thémison, furent aussi suivis par divers autres. Les deux premieres éditions que nous avons des livres de Cælius Aurelianus, sont celle de Paris de l'année 1529. in folio, qui ne contient que les trois livres *des maladies aigues*; & celle de Basle de la même année, & de la même forme, où l'on ne trouve que les cinq livres *des maladies Chroniques*. Jean Sichard qui a donné cette édition croyoit que les livres des maladies aigues avoient été perdus avec les autres ouvrages de Cælius. La troisiéme, qui est aussi in folio, est celle d'Aldus de 1547. où Cælius est joint à d'autres Auteurs, & où il n'y a non plus que les cinq livres dont on vient de parler. Dalechamp a enfin fait imprimer ce même Auteur complet, à Lyon en 1567. chez Roüillé in octavo, avec des notes marginales, mais il ne s'est pas nommé. Van der Linden parle encore d'une édition de Londres, qu'il attribue au même Dalechamp; mais j'apprens de bon lieu que l'on doute qu'il s'y en soit jamais fait aucune.

CHAPITRE

3 *Acutor. lib. 1. cap. 7.*
4 *Tardar. præfat.*
5 On parlera de ces gens là dans le premier livre de la troisiéme Partie, & on en a déja dit un mot ci-dessus, *Part. 1. liv. 2. chap. 8.*

Secte Méthodique dans le Siecle xI. & suivans.

CHAPITRE VI.

Réduction de chaque maladie sous le genre qui lui convient, selon Cælius. On parle aussi de l'Hydrophobie en particulier, & de quelques autres maladies rares décrites par le même Auteur.

APrès avoir parlé du titre des livres de Cælius, il faut voir un peu plus particulierement ce qu'ils contiennent. Nous y sommes d'autant plus obligez que c'est le seul ouvrage bien complet qui nous soit resté concernant la pratique des Méthodiques; ce que nous avons dit jusques à present n'ayant guére regardé que les élemens de la *Méthode*, ou les premiers principes sur lesquels les Méthodiques croyoient que la Médecine en general est fondée. L'on a vû que les Médecins de cette Secte regardoient toutes les maladies, tant les *aigues*, que les *longues*, comme étant comprises sous deux genres principaux, le genre *resserré*, & le genre *relâché*, desquels il en naît un troisiéme, qu'ils appelloient *mêlé*, lorsque la maladie tenoit en partie du premier de ces genres, & en partie du second. L'on verra maintenant en particulier quelles sont les maladies que Cælius rangeoit sous chacun de ces genres.

Pour commencer par les maladies dépendantes du 1 *resserrement*, & qui sont en même temps *aigues*, nôtre Auteur met en ce rang premierement la *Phrénesie*; quoi qu'il reconoisse qu'il y en a une espece qui appartient au *relâchement*, laquelle se distingue de la premiere par des décharges fréquentes du ventre, ou par des sueurs continuelles. Il vient ensuite à la *Léthargie*, qui dépend, selon lui, d'un resserrement encore plus fort que celui qui fait la phrénésie, & qu'il définit, après Soranus, par 2 *un assoupissement profond, accompagné d'une fiévre aigue, quoi que le pouls soit en même temps grand, tardif, & vuide.* La *Catalepsie* vient après, qui a du rapport avec la Léthargie, & dont on parlera encore à la fin de ce chapitre. Cælius passe de ces maladies à la *Pleurésie*, & à la *Péripneumonie*; il reconoit qu'elles sont sous le genre *mêlé*, c'est à dire, qu'elles tiennent partie du *resserrement*, & partie du *flux*; du dernier entant que les malades crachent, & rendent des phlegmes, ou quelquefois du sang; du premier entant qu'il y a tumeur dans la partie malade, toute *tumeur* marquant nécessairement le resserrement; & comme cette tumeur est ce qu'il y a de plus considerable en cette rencontre, cela fait que le resserrement l'emporte par dessus le flux. Toutes ces maladies sont accompagnées de fiévre. En voici d'autres qui toutes aigues qu'elles sont s'en trouvent exemptes; l'*Esquinancie*, de laquelle il y a diverses especes, qui dépendent toutes de quelque *tumeur*, ou *enflure* interne, ou externe, l'*Apoplexie*, les *Convulsions*, l'*Ileus*, l'*Hydrophobie*, ou la *Rage*, dont on parlera encore ci-après, &c.

Les maladies *longues* dépendantes du genre *resserré* sont, la *Douleur de tête*, qui revient de temps en temps, les *Vertiges*, l'*Asthme*, qui tient aussi en partie du

1 *Morbi strictura*, comme les appelle Cælius.

2 Pressura, id est, sopor profundus, celer vel acuta, cum acutis febribus, & pulsu magno, tardo, & inani. *acuter. lib. 2. cap. 1.*

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

du *flux*, par la raison qu'on a touchée en parlant de la pleurésie; l'*Epilepsie*, la *Manie*; la *Jaunisse*; la *Suppression des Hémorrhoides*, & *celle des Mois*; la *Polysarcie*, ou le trop de chair; la *Mélancholie* qui dépend aussi en partie du *flux*, à cause des vomissemens, & des diarrhées qu'ont de temps en temps ceux qui en sont atteints. La Paralysie; les Caterrhes; la Phthisie; la Colique; la Dysenteries tiennent aussi de l'un, & de l'autre genre; l'*Hydropisie* est de la même classe. On la met ordinairement, dit Cælius, sous le genre resserré, mais les symptomes font qu'elle tient du relâché.

Les maladies *aigues* comprises sous le 3 *flux* sont, la *Passion Cardiaque*, qui est souvent un symptome des fiévres ardentes, ou une maladie accompagnée de défaillances, & de sueurs froides, avec un très-petit pouls; le *Cholera*, que Cælius définit, 4 *un relâchement, ou un écoulement de l'estomac, du ventre, & des intestins, qui cause un promt peril; le vomissement de sang*, &c.

Les maladies *longues* rangées sous le *flux* sont, le *Crachement de sang*, la *Diarrhée*; le *flux excessif des mois*; l'*Amaigrissement*; le *flux Hémorrhoidal*. Le reste des maladies de cette nature se trouve parmi celles qui ont été réduites sous le genre *mêlé*.

5 Quand on demandoit aux Méthodiques, par quels signes ils distinguoient les maladies qui dépendent de ces divers genres? ils répondoient, premierement à l'égard de celles qui sont sous le genre *resserré*, qu'ils les conoissoient à ce que les évacuations ordinaires étoient retenues, & à ce que les parties s'enfloient, ou devenoient plus grosses, ou plus dures, qu'elles ne sont ordinairement; le contraire arrivant à l'égard des maladies qui sont sous le *flux*, dans lesquelles les évacuations accoûtumées deviennent plus grandes; certaines matieres qui doivent être retenues dans le corps, en sortent; les corps se rendent plus mous, plus lâches, ou plus maigres &c. Les Méthodiques pouvoient en effet se tirer d'affaire de cette maniere, par rapport à la plus grande partie des maladies; mais comme il y en a quelques-unes dont les principaux symptomes ne semblent rien avoir de commun avec le *flux*, ou le *resserrement*, cela devoit leur faire plus de peine, d'autant plus que les rapports qu'ils établissoient entre les maladies devoient être évidens. Cela les embarassoit effectivement, mais quand ils ne pouvoient pas rendre raison des principaux symptomes ils s'attachoient à ceux qui sont de moindre conséquence, & se sauvoient encore par là. Quelque maladie que l'on leur proposât il étoit difficile que parmi les symptomes, qui accompagnoient cette maladie, il ne s'en trouvât quelques-uns qui marquassent, ou directement, ou indirectement le flux, ou le resserrement, & cela leur suffisoit. *L'Hydrophobie*, ou *l'aversion pour l'eau*, qui est un des principaux accidens, où tombent ceux qui ont été mordus par des chiens enragez, n'étoit pas un accident que les Méthodiques entreprissent d'expliquer selon leurs principes. Cælius, qui fait l'histoire de cette maladie avec beaucoup d'exactitude, ne s'attache pas en particulier à cet accident qui n'a aucun rapport avec le flux, ou le resserrement, non plus que *l'envie de mordre* qu'ont ces malades; mais *le hocquet*, & *la soif*, aussi bien que la *retention des excremens*, & la *pesanteur de tout le corps*, ces accidens, dis-je, qu'il remar-

---

3 *Morbi Solutionis*, dit Cælius.
4 Solutio stomachi, ventris, & intestinorum, cum celerrimo periculo.
5 *Galen. de optimâ Sectâ, ad Thrasybul. cap. 30.*

remarque dans cette même maladie, quoique moins remarquables, & moins essentiels que les deux premiers, le déterminent à la mettre sous le genre *resserré*. *Secte Méthodique dans le Siecle xI & suivans.*

Ce que cet Auteur a d'ailleurs écrit sur la maladie dont on vient de parler merite qu'on s'y arrête quelque peu. Il nous aprend en premier lieu que de son temps on doutoit *si l'Hydrophobie étoit une maladie du corps, ou une maladie de l'esprit*; & il se déclare pour ceux qui vouloient que dans cette occasion l'un, & l'autre fussent maladies. L'esprit, disoit-il, est malade, en ce que les Hydrophobes craignent l'eau sans raison, & n'osent pas boire quoi qu'ils ayent soif; le corps ne se porte pas bien non plus, puis que ces malades sont alterez, qu'ils ont le hocquet, & les autres accidens dont on a parlé; & en un mot puis que la morsure du chien a premierement agi sur le corps. Après cela il vient à la question; *quelle est la partie qui souffre principalement dans cette maladie?* & il répond que c'est *l'estomac*, & *le ventre*, ce qu'il prouve par les mêmes accidens, quoi qu'il reconoisse d'ailleurs que tout le corps souffre. Cette question étant ainsi décidée, Cælius en propose encore une troisieme; savoir, *si l'Hydrophobie etoit une maladie nouvelle, ou non, par raport au siecle, où il vivoit?* Il s'étend beaucoup plus sur cette derniere question que sur les deux autres, & il remarque premierement, que supposé que la maladie dont il s'agit fût une maladie nouvelle; il ne s'ensuivroit pas qu'on dût la mettre sous un genre nouveau, ou qu'on dût proposer une nouvelle maniere de la guérir. Il se peut, dit-il, que des maladies particulieres soient nouvelles, ou arrivent de nouveau, mais il n'en est pas de même des maladies génerales, ou principales, sous lesquelles toutes les autres particuliéres sont comprises. Ces maladies génerales, qui sont le *flux*, & le *resserrement*, ne peuvent pas être nouvelles, & comme elles ne changent jamais, leur cure est aussi toûjours la même à parler en géneral, & celle des maladies particulieres ne doit, par consequent, pas être differente.

Nôtre Auteur rapporte en second lieu les raisons de ceux qui vouloient que l'Hydrophobie fût une maladie nouvelle; & il nous apprend *qu'Artémidore & Carideme*, qu'on a contez entre les Sectateurs d'Erasistrate, étoient de ce sentiment. Si cette maladie n'étoit pas nouvelle, *disoient ces Médecins*, les Anciens, qui en ont décrit un si grand nombre, & qui n'en ont oublié aucune de celles que nous voyons aujourd'hui, à celle là près, n'auroient pas manqué d'en faire mention, s'ils l'avoient conue. D'ailleurs, cette maladie ne paroit pas seulement étrange aux ignorans, ou à ceux qui ne sont pas du métier, elle déconcerte même les plus habiles Médecins; & là où les causes des autres maladies se peuvent trouver à force de raisonner, la cause de celle-ci paroit du tout incompréhensible. A quoi l'on peut ajoûter qu'elle est incurable; ce qui marque vraisemblablement qu'elle est nouvelle; autrement il n'est pas croiable qu'on eût été jusqu'à aujourd'hui sans y trouver de remede, ou sans en découvrir la cause.

„ Ceux qui sont d'un sentiment contraire, *poursuit Cælius*, disent premierement qu'il est faux que les anciens n'ayent point fait mention de cette maladie. Démocrite, ajoûtoit il, qui a été contemporain d'Hippocrate, en a non seulement parlé, mais il en a même indiqué la cause, en même temps qu'il a décrit cette espece de convulsion qui fait courber le corps en arriere. Et Hippocrate lui-même, quoi qu'il n'ait pas traité exprès de cette maladie, ne laisse pas d'en avoir dit quelque chose, comme on le peut inferer de ce qu'il remarque 6 que les phrenetiques boivent peu, & que le moindre bruit

X 2 leur

6 Hippocrate appelle ces Phrénetiques βραχυπόται, *Parvibibuli*.

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

„ leur fait peur. Or on sait que le principal symptome de la Rage est l'aversion „ pour l'eau, ce qui fait que ceux qui sont atteints de cette maladie boivent „ peu, ou ne boivent du tout point. Polybe, gendre d'Hippocrate, a aussi „ touché cette maladie en passant, lors qu'il a dit, que 7 ceux qui fuyoient „ l'eau mouroient promptement. Homere semble encore faire allusion à l'Hy- „ drophobie dans la fable de Tantale, qui ne pouvoit boire, quoi que l'eau d'un „ fleuve vint fort près de sa bouche. D'ailleurs ce Poëte, introduisant Teu- „ cer qui après avoir tué huit Troyens se plaint de n'avoir pû tuer Hector, „ qu'il appelle chien enragé, on en peut inferer qu'ayant conu l'animal qui „ cause l'Hydrophobie, il doit aussi avoir eu conoissance de cette maladie. Le „ Poëte Ménandre fait aussi une *description de l'état de ceux qui ayant trop pris de* „ *vin n'en* peuvent plus boire, qui semble avoir quelque rapport avec la dispo- „ sition, où sont les Hydrophobes.

„ Ce n'est pas seulement par des autoritez, *poursuit Cælius, ou les Auteurs qu'il* „ *fait parler*, que ceux qui soutiennent ce sentiment prétendent prouver l'an- „ tiquité de l'Hydrophobie. La raison, disoit-il, veut encore que cette ma- „ ladie soit aussi ancienne que les autres; puis qu'il y avoit autrefois des chiens „ aussi bien qu'il y en a aujourd'hui, & qu'Homere nous apprend que de son „ temps ces animaux étoient déja sujets à la rage. Quant à ce qu'on ajoûte que „ cette maladie étonne également les Médecins, & ceux qui ne sont pas Mé- „ decins, ce n'est pas une raison qui prouve qu'elle soit incurable. Il y a bien „ d'autres maladies qui ne sont pas moins surprenantes, comme l'Apoplexie, „ & la 8 Satyriase. La cause de l'Hydrophobie n'est pas même si fort „ incompréhensible qu'on se l'imagine; puis que plusieurs Médecins, & plu- „ sieurs Philosophes ont crû l'avoir découverte. Mais supposé que cette cause „ fût incompréhensible, personne ne doute que la maladie qu'elle produit ne „ soit quelque chose qui se peut comprendre, ou qui est sensible, & par con- „ séquent il n'est pas impossible qu'on en guérisse, quoi qu'on n'en sache pas „ la cause. Supposé même que ce mal soit effectivement incurable, on ne voit „ pas qu'on en puisse conclurre, comme font Artemidore, & Carideme, „ que ce soit un mal nouveau; le Cancer est conu depuis fort long-temps, 9 „ mais on ne le guérit pas mieux pour cela.

„ Enfin, comme les accidens qui accompagnent l'Hydrophobie, tels que sont „ le hocquet, la soif, l'imagination blessée, la crainte, accompagnent séparé- „ ment, ou tous ensembles, diverses autres maladies, par exemple, la phréne- „ sie, on ne peut pas dire que ce soit des accidens nouveaux; & par consequent „ l'Hydrophobie, dans laquelle ils se trouvent aussi, ne peut pas être appellée „ une maladie nouvelle.

Voila quelles étoient les raisons de ceux qui soûtenoient l'antiquité de l'Hydrophobie. Cælius se range de leur parti, quoi qu'il ne trouve pas toutes leurs preuves également fortes. 10 Il semble qu'il prétend qu'on ne doit pas beaucoup

coup

7 Polybe appelloit ceux qui étoient atteints du mal dont il parle *Φυγύδρους*, *Aquifuga*.

8 On dira un mot de cette maladie à la fin de ce chapitre.

9 Les maladies qui étoient incurables il y a deux mille ans le sont encore toutes aujourd'hui, & il est bien à craindre qu'elles ne le soient toujours.

10 Pœtarum quoque testimonium longè vetustissimum, atque non rectis necessariò verbis destinatum, accipiendum ducimus. *Le Lecteur jugera de ce que cela signifie.*

coup conter sur le témoignage des Poëtes. Il reconoit aussi que l'autorité d'Hippocrate, sur laquelle on s'est appuyé, regarde proprement une certaine sorte de Phrénetiques, & non pas les Hydrophobes.

Secte Méthodique dans le Siecle xI & suivans.

On void par cette dispute que les Anciens ont été fort partagez sur cette question. 11 Plutarque n'étoit pas de l'avis de Cælius. L'on a vû ci-dessus qu'il croyoit que l'Hydrophobie, & l'Elephantiase étoient des maladies qui n'avoient commencé à paroître que du temps d'Asclépiade. Il y a un passage formel dans Aristote, qui sert à confirmer ce que dit Plutarque; *Les chiens*, dit ce Philosophe, *sont sujets à la rage, à l'esquinancie, à la goutte. La premiere de ces maladies les rend furieux, & tous les animaux qu'ils mordent deviennent enragez, à la reserve de l'homme. Ce mal fait mourir les chiens eux-mêmes, & tout animal qui est mordu par une autre animal enragé, excepté l'homme.* Plusieurs Savans ont crû qu'il y avoit quelque faute dans ce passage d'Aristote; mais 12 Mercurial soutient qu'il n'y en a point, & qu'effectivement on n'avoit pas encore vû des hommes enragez du temps d'Aristote. Ce Philosophe vivoit plus de deux cens ans avant Asclépiade. On examinera plus à fond la question qui regarde toutes les maladies nouvelles en géneral, quand on en fera aux Siecles qui approchent un peu plus du nôtre, & dans lesquels on prétend communément qu'il s'est élevé de nouvelles maladies. Au reste, Cælius remarque encore touchant l'Hydrophobie, qu'elle est plus frequente en de certains lieux qu'en d'autres. La Carie, & l'Isle de Crête y sont, dit-il, fort sujettes; & il ajoûte que ce dernier lieu, en particulier, se trouvant exempt de tous autres animaux venimeux, est d'ailleurs très souvent rempli de chiens enragez.

Pour revenir au genre sous lequel nôtre Auteur rangeoit l'Hydrophobie, il semble qu'il se seroit plus aisémenr débarrassé, s'il avoit eu égard à la *Convenance Prophylactique*, de laquelle on a dit, que quelques Méthodiques faisoient dépendre les maladies causées par *les poisons*, & par *le venin des animaux*; mais il y a de l'apparence qu'il n'étoit pas du sentiment de ces Médecins. La maniere dont il s'y prend pour traiter l'Hydrophobie, le fait voir; & il paroît que l'idée du *resserrement*, qui étoit le genre sous lequel il mettoit cette maladie, est la seule à quoi il s'attache pour trouver les remedes nécessaires dans cette occasion. D'ailleurs on verra ci-après qu'il n'étoit point pour les remedes qu'on appelle *spécifiques*.

On ne sait pas s'il réussissoit par sa méthode, mais il seroit à souhaiter qu'il nous eût appris comment il s'y prenoit, lors qu'il s'agissoit de prévenir la rage en ceux qui avoient été mordus par des chiens enragez; & comment il pensoit les playes faites par la morsure de ces animaux. On verroit ce qu'il auroit eu à
„ dire sur l'histoire suivante qui est proposée par Galien; 13 Deux hommes
„ ayant été mordus par un chien enragé, allerent chercher du secours chacun
„ chez le Médecin qui avoit accoûtumé de le traiter. On suppose que la playe
„ de l'un & de l'autre étoit si petite qu'à peine la peau avoit elle été effleurée;
„ & l'on ajoûte que l'un des Médecins pensa la playe de l'un des malades com-
„ me l'on pense les playes, & les ulceres ordinaires, & que sans se mettre en
„ peine d'autre chose il la guerit, ou la cicatrisa dans peu de jours. L'autre
„ Médecin dès qu'il fut que la playe en question avoit été faite par un chien

 enragé,

11 *Symposiac.* 8. *Probl.*
12 *Vide Mercurial. Var Lectiones.*
13 *Galen. de Sectis, cap.* 8.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivant.

„ enragé, bien loin de la cicatriser, la rendit plus grande qu'elle n'étoit, & „ appliqua dessus des médicamens pénétrans, & acres qui la tinrent long-„ temps ouverte, donnant d'ailleurs au malade des remedes internes spécifi-„ ques contre la rage. Qu'arriva-t-il de là? Ce dernier malade fut parfaitement „ guéri, & hors de danger de tomber dans l'Hydrophobie; au lieu que l'au-„ tre qui avoit été traité par le premier Médecin, & qui ne croyoit point avoir „ de mal il y avoit long-temps, vint tout d'un coup enragé, & mourut avec „ des convulsions. Vous semble-t-il, *dit aux Médecins Méthodiques celui qui fait* „ *cette histoire*, qu'il eût été inutile en cette occasion de rechercher la cause „ évidente du mal, de laquelle vous témoignez à l'ordinaire vous mettre si „ peu en peine? N'est il pas visible, au contraire, que l'un des malades dont „ on vient de parler est mort par la negligence du Médecin entre les mains de „ qui il est tombé, & qui a fait deux fautes considerables; l'une de ne s'être pas „ informé de la playe, c'est à dire, de quel animal son malade avoit été mor-„ du, & l'autre, de ne s'être pas servi des remedes que l'experience a fait voir „ être propres en cette occasion. Ceux qui admettoient la convenance *Prophylactique* ne se trouvoient pas dans l'embarras de répondre à cette objection, mais Cælius, comme on l'a dit, ne semble pas recevoir cette convenance.

Ce qu'on vient de dire de l'Hydrophobie, qui est une maladie fort rare, nous oblige à remarquer que Cælius traite de quelques autres qui ne le sont guere moins, & qu'on ne trouve pas dans la pluspart des livres de Pratique. Il employe aussi, soit pour désigner ces maladies, soit pour en désigner d'autres plus communes, des noms qui ne se trouvent pas dans Hippocrate. Il parle premierement de la *Satyriase*, & du *Priapisme*. 14 Dans l'une, & dans l'autre on a une tension extraordinaire, involontaire, & continuelle de la verge; la difference que nôtre Auteur met entre ces deux maladies, c'est que la premiere est dans le rang des longues, au lieu que la derniere est au nombre des courtes, ou des aigues. On peut voir ce qu'il dit d'ailleurs sur ce sujet. Il traite aussi de la 15 *Phthiriase*, qui est une maladie dans laquelle on a le corps couvert d'une infinité de poux, ou du moins les parties qui ont le plus de poils en sont toutes remplies. Ces poux, ajoûte Cælius, ne sont pas toûjours des poux ordinaires; ils sont quelquefois d'une forme particuliere, plus larges, & plus durs que les autres; la morsure en est même plus sensible. Quelques-uns, dit-il, les appellent *Pediculi ferales*, comme qui diroit des poux *qui menacent de la mort*; & ils penetrent souvent jusques dans la chair par dessous les poils, ou les cheveux. Les autres accidens de ce mal sont, outre la demangeaison, des veilles continuelles, une pâleur excessive, un fort grand dégoût, une débilité d'estomac, & enfin la chute de tous les poils, & de tous les cheveux. C'est, poursuit-il, une maladie du genre *relâché*, 16 causée par une bile rougeâtre, qui passant au travers des pores engendre ces animaux. Pour la cure il propose les mêmes remedes qui servent contre *l'Eléphantiase*, ou la *Ladrerie*, de laquelle il a traité dans le chapitre précedent, & qui consistent une grande partie en applications extérieures.

Cælius Aurelianus parle aussi fort amplement de la maladie appellée

17 *Cata-*

14 *Acutor. lib.* 3. *cap.* 18. *Tardar. lib.* 5. *cap* 7.
15 *Tarder. lib.* 3. *cap.* 2.
16 Cælius semble abandonner ici son systeme, qui ne permet pas que l'on s'informe de la cause des maladies.

Digitized by Google

Secte Méthodique dans le Siecle xI & suivans.

[17] *Catalepsis* ou *Apprehensio*; dont les principaux signes sont, à ce qu'il dit, une fiévre aigue, avec privation de la voix, un engourdissement de tous les sens, une immobilité de tout le corps, & enfin des yeux fixes & toûjours ouverts. Hippocrate, dit-il, & Diocles, ont nommé cette maladie du nom *d'Aphonie*, qui signifie simplement *privation de la voix*. Praxagore l'a appellée *affection Comateuse*; & Philippe la nommée *Catoché*. Voila ce que dit nôtre Auteur, sur quoi il faut remarquer que le nom de Catoché, ou *Catocha* n'étoit pas de l'invention du Médecin qu'il cite, car Hippocrate s'étoit déja servi de ce terme, comme on l'a vû ci-dessus; mais Hippocrate ne s'étant pas clairement expliqué sur ce qu'il entendoit par là, il y a de l'apparence que Philippe avoit emprunté ce même terme de lui, ou qu'il avoit crû qu'Hippocrate avoit voulu dèsigner par ce nom la maladie dont il s'agit. Cælius ajoûte que la Catalepse avoit été confondue, par la pluspart des anciens Médecins, avec la *Léthargie*, & il nous apprend qu'Asclépiade & ses Sectateurs sont les premiers qui ont distingué ces deux maladies, & qui ont donné à la premiere le nom de Catalepse. Entre les Sectateurs d'Asclépiade, qui avoient écrit sur ce sujet il nomme *Chrysippe*. Il parle aussi de *Niceratus* comme d'un Auteur qui avoit traité la même matiere. Après ces deux Médecins vinrent *Magnus*, *Agathinus*, & *Archigines*, tous trois de la Secte Méthodique, ou de la Secte Pneumatique, desquels on parlera ci-après, qui écrivirent encore mieux touchant la Catalepse que n'avoient fait les précedens; en sorte que ces derniers acheverent, à ce que dit Cælius, ce que les premiers n'avoient qu'ébauché.

La maladie que nôtre Auteur appelle *Cardiaca Passio*, & dont ceux qui en étoient atteints sont appellez en Grec καρδιακοί. & en Latin [18] *Cardiaci*, est encore du nombre de celles qui n'ont pas été nommées du même nom par Hippocrate. Les principaux accidens de cette maladie sont, selon Cælius, un abbatement total des forces, avec froideur des extrémitez, comme des bras, & des jambes, & quelquefois même de tout le corps; un pouls frequent, petit, foible, inégal, & que l'on a peine d'appercevoir; & enfin des sueurs tantôt de la tête seule, tantôt de tout le corps. Cette maladie a du rapport avec la *Cardialgie*, & la *Lipothymie*, ou la *Syncope*. Dalechamp, dans ses notes sur Cælius, croit que les plus anciens Médecins avoient confondu l'affection Cardiaque dont il s'agit avec *l'Apoplexie*.

On trouve aussi dans Cælius la description d'une maladie qu'il nomme *Onirogonos*, ou *Songe Vénerien*. Ce mot ne se trouve pas dans Hippocrate, mais on y trouve le verbe ὀνειρώσσειν, *avoir des songes vénériens*, d'où a été formé le nom ὀνειρωγμός, qui est employé par d'autres Auteurs, & qui fait croire qu'il pourroit y avoir une faute dans le texte de Cælius, & qu'au lieu *d'onirogonos* il faudroit lire *onirogmos*. C'est la conjecture de [19] Froësius; mais [20] Reinesius prétend que ce sont deux maladies fort differentes, sans en dire autre chose.

Il y a dans Hippocrate le mot *Phagedæna*; mais il se prend dans un sens bien

---

17 *Acutor. lib. 2. chap. 10. & Tardar. lib. 2. chap. 5.* Cælius faisoit de deux sortes de Catalepse; l'une qui étoit du rang des maladies aigues, & l'autre de celui des maladies longues.

18 *Vide Horat. sermon. lib. 2. Satyr. 3. & Juvenal. Satyr. 5.*

19 *Vide Oeconomiam Hippocr.*

20 *Vide Reines. Var. Lect. Lib. 3. chap. 17.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

bien different de celui que Cælius lui donne. Hippocrate désigne par là une espece *d'ulcere rongeant* & *malin*; au lieu que Cælius donne le nom de *Phagedæna* à cette sorte de *faim* qu'on a appellée autrement *Faim Canine*, & qu'Erasistrate, comme on l'a vû ci-devant, nommoit *Boulimia*.

Le mot *Polysarcia*, qui signifie *trop de chair*, ou *d'embonpoint*, ne se trouve pas non plus dans Hippocrate. Cælius fait un chapitre entier sur cette maladie.

Le nom de *Passion Cæliaque*, qui se trouve dans nôtre Auteur, est pareillement de ceux qu'Hippocrate n'a pas employé. C'est une espece de *flux de ventre*, dont ceux qui en étoient atteints étoient appellez par les Grecs *Cæliaci*, & par les Latins *Ventriculosi*, à ce que dit Cœlius.

Il en est de même du mot *Stomachici*, dont nôtre Auteur se sert pour désigner ceux qui ont des douleurs d'estomac; & du mot *Incubo*, ou *Incubus*, qui est le nom d'une maladie où nous sentons en dormant quelque chose qui nous presse la poitrine, ce qui nous fait songer que c'est une personne qui se couche sur nous, & qui nous veut étouffer. Cælius dit que Themison appelloit cette maladie *Pnigalion*, d'un mot Grec qui signifie *étouffer*; & que quelques Ancien l'avoient appellée *Ephialtes*, d'un verbe qui signifie *sauter dessus*, comme quand on monte à cheval; & *Epibole*, d'un autre verbe qui signifie *jetter dessus*, ou *mettre l'un sur l'autre*.

On parlera de la maladie appellée *Colique*, sur la fin de cette Seconde Partie, quand on en fera à la Médecine de Celse.

Les divers noms dont Cælius se sert pour distinguer les diverses especes d'Hydropisie, comme *Ascites*, Hydropisie *Ascite*; *Tympanites*, Hydropisie *Tympanite*, ne se trouvent pas non plus dans Hippocrate, quoi que cet ancien Médecin ait conu & décrit ces maladies.

On ne trouve pas mieux dans Hippocrate le mot *Eléphantiase*, qui est dans Cælius Aurelianus; quoi qu'il y ait quelque chose d'approchant, ou d'équivalent dans le premier de ces Auteurs. Nous avons vû ci-dessus que l'on prétendoit que cette maladie n'avoit pas été conue, non plus que l'Hydrophobie, avant le temps d'Asclépiade. Cælius n'avoit pas inventé les noms des maladies dont on a parlé; il ne les rapporte qu'après d'autres Médecins qui les leur avoient donné pendant le temps qui s'étoit écoulé entre Hippocrate & lui.

Au reste, il ne faut pas oublier de remarquer que nôtre Auteur est toûjours d'une grande exactitude, lors qu'il s'agit de rapporter les *Signes* d'une maladie, en sorte que les Médecins qui ne s'accommoderont pas de ses raisonnemens, ni de ses remedes, ne laisseront pas d'être satisfaits de la maniere dont il décrit chaque maladie. Les Méthodiques avoient cela de commun avec les Empiriques qu'ils s'attachoient beaucoup, aussi bien que ces derniers, à distinguer les maladies par leurs signes. Ils y étoient d'autant plus obligez les uns & les autres qu'ils n'avoient que ce moyen de conoitre les maladies, évitant, comme ils faisoient, d'en rechercher *les causes*.

On oublioit de dire que Cœlius met au rang des maladies l'infame penchant de ceux que les Grecs appelloient *μαλακοὶ*, & les Latins *molles* & *subacti*, lesquels nôtre Auteur oppose à ces femmes que l'on nommoit *Tribades*. Et quoi qu'il reconoisse que ces abominables dispositions étoient plûtôt des vices, ou des maladies de l'esprit que des maladies du corps, & un fruit de la corruption des mœurs, il croit néanmoins que la naissance de ces personnes ou la maniere dont elles avoient été conçues y contribuoit quelque chose, & il

il débite là-dessus les conjectures du Philosophe Parménide. 21 Les Poëtes ont aussi parlé de ces vices enormes, comme si ç'avoient été des maladies, mais il est visible qu'ils n'ont employé ce dernier terme qu'en un sens figuré, de la même maniere que nous disons encore aujourd'hui, en parlant d'un homme qui a de l'inclination au *larcin*, qu'il a *cette maladie*, ou qu'il a la maladie de dérober.

Secte Méthodique dans le Siecle xI & suivans.

CHAPITRE VII.

Des Maximes sur lesquelles la Pratique de Cœlius étoit fondée. Des remedes generaux dont il se servoit. Et de ceux qu'il condannoit.

Les exemples qu'on a rapporté des maladies que les Méthodiques rangeoient sous le genre *relâché*, ou sous le genre *resserré*, suffisent pour donner une idée de ce que ces Médecins pensoient là-dessus. Il faut maintenant commencer à voir quelle étoit leur pratique, sur quelles maximes particulieres elle étoit appuyée, & quels étoient en general les remedes qu'ils employoient, & ceux qu'ils improuvoient. L'on a vû qu'ils prétendoient que les convenances qu'ils établissoient entre les maladies devoient être *evidentes*, & qu'ils s'attachoient autant à ce que les maladies ont *d'évident*, qu'à ce qu'elles ont de *commun* entr'elles. Cœlius étoit si fort pour cette évidence, qu'il fuyoit, autant qu'il le pouvoit, 1 les *définitions*; de peur de s'embarrasser dans quelque question obscure, en voulant pénetrer dans l'essence des choses, ce qui semble nécessaire pour les définir exactement selon les regles de la Logique. Au lieu donc de définitions, il se contentoit de simples *descriptions*.

Il alloit plus avant, retenu par la même crainte de s'impliquer. Il croyoit qu'il ne falloit pas se mettre fort en peine de distinguer 2 la partie qui est particulierement affectée dans chaque maladie, c'est à dire, celle qui souffre le plus. 3 *Les Médecins des autres Sectes*, dit cet Auteur, *ont cherché quelle est la partie malade dans la Phrénesie. Les uns ont dit que c'est le cerveau; les autres le cœur, ou le diaphragme; quant à nous, nous ne nous fatiguons pas beaucoup l'esprit sur ce sujet.* La même raison qui obligeoit les Méthodiques à être fort retenus lors qu'il s'agissoit des *définitions*, les engageoit à se conduire de même, par rapport au discernement de la partie malade, qui est souvent fort difficile à découvrir; mais ils avoient une autre raison d'en user ainsi; c'est qu'ils ne croyoient pas que l'on dût jamais changer la cure generale par aucun égard particu-

21 Hispo subit juvenes, & *morbo* pallet *utrique*. *Juvenal. Satyr.* 2. *Campanum in morbum*, in faciem permulta jocatus. *Horat. Serm. L. b.* 1. *Satyr.* 5. *Vide Clariss. Dacerii notas.*

1 Definire Methodici, juxta Sorani judicium, declinant. *acutor. l.b.* 2. *chap.* 26. Definitiones Soranus dicere declinavit, *ibid. chap.* 31.

2 De patienti loco valde certandum non existimat Soranus, ne in occulta quæstione versetur.

3 Quæsitum ab aliarum Sectarum principibus quis locus in phrenitide laboret? alii cor, aut phrenas dixerunt. Nos, sive locorum, sive vicinitatis causâ, generalem non mutamus curationem. *acutor. lib.* 1. *chap.* 8.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

particulier pour la nature de certaines parties, ou pour le voisinage de quelques autres. La consideration, disoient ils, des parties qui souffrent n'est d'aucun usage, pour indiquer les remedes dont on doit se servir; car 4 on ne peut pas dire, par exemple, que *l'inflammation*, qui est une maladie *resserrée*, attaquant une partie nerveuse, il faille plutôt *relâcher*, si cette maladie tenoit une partie où il y eût des veines, des arteres, ou de la chair &c. l'indication du *relâchement* ayant également lieu, dans toutes les inflammations.

Il étoit néanmoins de certains cas où les Méthodiques se croyoient obligez de conoitre précisément la partie malade, mais ce n'étoit pas pour varier la cure. 5 *Quelles sont les parties*, dit Cælius, *d'où coule le sang que l'on rend par la bouche? Il y en a plusieurs; l'entrée ou le dessus de la gorge; l'âpre artere; le poumon; la poitrine; la pleure; le diaphragme, l'estomac; le ventre; &, selon quelques-uns, le foye; la ratte, & la grande veine qui est attachée à l'épine du dos.* Après avoir ainsi répondu à la question proposée, il en fait une seconde. *Pourquoi*, dit-il, *tâchons nous de découvrir de quelles parties le sang coule dans certaines maladies?* & il répond ainsi; *Nous tâchons de découvrir quelles sont ces parties, pour pouvoir appliquer nos remedes sur ces parties mêmes, ou sur celles qui leur sont les plus voisines; & non, comme quelques-uns le pourroient croire, pour changer de cure selon la diversité des parties; puis que la même cure leur convient à toutes.*

Une autre maxime des Méthodiques, c'est qu'ils croyoient 6 *qu'on doit s'attacher à guérir les maladies par les choses les plus simples, & par celles dont nous faisons usage dans la santé; comme sont l'air que nous respirons, la nourriture que nous prenons* &c. Il n'y a personne qui ne convienne aisément que ce seroit le mieux si cela se pouvoit, & les plus anciens Médecins avoient déja cherché à tirer tout l'avantage qu'ils avoient pû de ces sortes de choses, mais les Méthodiques alloient plus loin. Ils prenoient premierement un soin tout particulier de rendre l'air que le malade respiroit tel qu'ils supposoient qu'il devoit être, pour contribuer à la guérison de ce malade; & comme ils ne reconoissoient que de deux sortes de maladies, des maladies de *relâchement* & des maladies de *resserrement*, tout leur application dans cette rencontre rouloit sur la maniere de procurer aux malades un 7 *air relâchant* ou *resserrant*, selon qu'ils avoient besoin de l'un ou de l'autre. Pour leur procurer le premier ils les logeoient dans des chambres bien claires & médiocrement chaudes & grandes. Au contraire pour avoir un air resserrant ils les mettoient dans des chambres peu éclairées & fort fraîches. Dans cette vûe les Méthodiques ne se contentoient pas de choisir des apartemens tournez au Septentrion & où le Soleil donnoit rarement; ils choisissoient même quelquefois des grottes & des lieux 8 souterrains. Ils couvroient aussi pour le même sujet le plancher de feuilles & de branches de *lentisque*, de *vigne*, de *grenadiers*, de *myrtes*, de *saules*, de *pins*; ils l'arrosoient *d'eau fraiche*; ils se servoient de *soufflets* ou *d'évantails*; en un mot, ils n'oublioient rien de ce qui peut donner plus de fraîcheur à l'air. *Il faut*, disoient ils, *avoir plus de soin de l'air qu'on respire, que des viandes qu'on man-*

---

4 *Galer. de Sectis, chap* 7.
5 *Tardar. lib.* 2 *chap.* 11.
6 Est melius simplicibus atque consuetis mederi rebus. *ibid. chap.* 13.
7 Aër laxativus; aër stringens.
8 *Hypogæi.*

mange; parce qu'on ne mange que par intervalles, au lieu qu'on respire continuellement, & que l'air entrant sans cesse dans le corps, & pénetrant jusques dans les plus petits espaces, resserre ou relâche plus puissamment, que ne fait la nourriture.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

Les Méthodiques prenoient encore garde de fort près à la maniere, dont les malades étoient *couchez*; & ils leurs faisoient préparer des *lits* differens, selon les maladies. Ils marquoient avec soin quelles sortes de *couvertures* ces malades devoient avoir; s'ils devoient coucher sur un *matelas*, ou sur un *lit de plumes*; quelle *posture*, ils devoient tenir dans le lit; si le lit devoit être *grand*, ou *petit*; comment il devoit être *tourné* par rapport aux fenêtres, &c. En un mot, ils étoient extrémement scrupuleux sur toutes les choses de cette nature, sur lesquelles les autres Médecins passoient plus legérement.

Quant à la nourriture, les Méthodiques la regloient aussi par rapport à leurs vûes particulieres; & ils s'appliquoient entierement à distinguer les viandes, ou les boissons qui *resserroient*, ou qui *relâchoient*. On verra plus particulierement dans la suite de quelle maniere, ils nourrissoient leurs malades, & on dira un mot de quelques autres usages qu'ils tiroient de certaines sortes de viandes.

Mais il faut auparavant remarquer que les Méthodiques, ou du moins Cælius & Soranus, n'étoient point pour les remedes *spécifiques*. On l'avoit déja dit en parlant d'hydrophobie, & il est visible que c'est là une conséquence de la derniere maxime qu'on a rapportée; les spécifiques étant pour l'ordinaire,
„ tirez de choses dont on n'a point accoûtumé de se servir. 9 D'où vient,
„ *dit Cælius*, qu'on donne à ceux qui ont le haut mal de la chair de belettes
„ seche, ou de la chair humaine, ou une certaine excrescence qui vient aux
„ jambes des chevaux? Ou pourquoi fait-on prendre à ces malades du membre,
„ & des testicules du chien d'eau, des cloportes, de l'eau où les forgerons ont
„ éteint leur fer, du cœur de lievre, & de chameau, du cerveau d'un oiseau
„ aquatique que les Latins, appellent Gavia ou Larus, &c. On ne peut pas dire
„ que l'on ait trouvé ces remedes en raisonnant, ou en tâchant de pénetrer
„ dans ce qu'on appelle les causes cachées. On ne peut pas dire aussi qu'on ait
„ découvert les effets de ces diverses matieres dans la maladie, dont il s'agit,
„ par des essais que le hazard ait procurez, comme les Empiriques prétendent
„ que la plûpart des remedes ont été trouvez. On ne voit point, dis-je, com-
„ ment le hazard peut avoir introduit ces matieres dans l'usage de la Médeci-
„ ne, puisqu'elles sont presque toutes si abominables, & si fort éloignées de
„ celles dont on se sert ordinairement, qu'on ne peut concevoir comment on
„ a pû en prendre sans y penser. Si l'on dit que c'est un fruit des essais que les
„ premiers Médecins ont faits exprès, & par fantaisie, il y a lieu de s'éton-
„ ner que ces Médecins ayent choisi ces ordures, pour faire des expériences,
„ & qu'ils ne se soient pas plûtôt attachez à découvrir les grands usages que l'on
„ peut tirer de l'air, des veilles, du sommeil, de la nourriture, & des autres
„ choses dont personne ne peut se passer, en reglant chacune de ces choses,
„ selon que chaque maladie le demande. Cælius ajoûte que les remedes de la nature des premiers dont on a parlé sont dangereux; & il cite l'exemple de *Thémistocle*, qui mourut pour avoir bû *du sang de taureau*, qui est aussi fort recommandé pour le mal caduc. Cet Auteur fait le même jugement de tous les autres spécifiques qu'on propose dans les autres maladies, & il conclut, dans le chapitre de l'hydrophobie; *que ces remedes, lesquels le peuple croit avoir été bien éprouvez,*

9 *Tardar. lib. 1. cap. 4.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans. *éprouvez, & trouvez bons ensuite de plusieurs expériences, ne valent pourtant rien; parce qu'ils sont fort souvent contraires à ceux que l'art prescrit*; c'est à dire, que quelques uns de ces remedes resserrent quand il faut relâcher, & relâchent lors qu'il est nécessaire de resserrer.

Cette derniere considération suffisoit aux Méthodiques, pour leur faire rejetter les remedes spécifiques, puisqu'ils n'en admettoient point d'autres que ceux qui avoient du rapport au relâchement, ou au resserrement. Cependant il étoit des occasions, où ces Médecins ne pouvoient guére se passer de spécifiques; & Cælius est contraint de reconoître l'effet de ces remedes, lorsqu'il s'agit de *tuer les vers*. Mais comme on a remarqué que quelques uns des Méthodiques avoient inventé des convenances particulieres, pour les maladies qui concernent la Chirurgie, & que la principale de ces convenances consistoit à *ôter ce qui est étranger*, ou *étrange, par rapport au corps*; 10 Cælius se sauvoit en rangeant *les vers*, & leur cure sous cette convenance, c'est à dire, qu'il prétendoit que les vers étant des choses *étrangeres*, il falloit se servir des remedes qui les tuent, & qui les font sortir du corps. Il croyoit d'ailleurs qu'on pouvoit faire mourir, & faire sortir les vers en traitant diverses maladies, desquelles les vers dépendent comme de leur cause, en les traitant, dis-je, selon la regle génerale du flux, & du resserrement. Cependant il faut remarquer qu'en ce cas même Cælius est obligé d'employer les spécifiques, dont on se sert ordinairement, comme sont la *farine de lupins*, le *fiel*, l'*huile*, le *vinaigre*, la *râpure de corne de cerf*, &c. Il ne sert rien à cet Auteur de dire, qu'il a recours à ces remedes comme à des *resserrans*. Pour se tirer d'affaire par-là, il faudroit qu'il employât également ces mêmes matieres en d'autres occasions dans la seule vûe de resserrer, & c'est ce qu'on ne voit pas qu'il fasse.

Les Méthodiques ne se contentoient pas de bannir de la Médecine les médicamens spécifiques, ils se déclaroient encore contre les *Purgatifs*, dont l'usage est plus grand, & plus géneral que ne l'est celui des spécifiques. L'on a vû les raisons que *Chrysippe*, *Erasistrate*, *Asclépiade*, *& Thessalus* employoient contre ce remede. Cælius souscrit à leur sentiment, & après avoir blâmé Héraclide l'Empirique, qui purgeoit les Phrénétiques avec de la *scammonée*, il lui fait cette „ question. Où croyez vous, *dit-il*, que puisse être la crudité que vous pré„ tendez vuider par vos purgatifs? Si vous dites qu'elle est dans les intestins; „ un lavement pouvoit suffire pour l'en tirer. Est-elle dans la tête, ou dans „ tout le corps? 11 Vous ne répondez pas, & vous laissez cela comme une „ chose incertaine. C'est une preuve que vous vous en remettez à la bonne „ conduite de vôtre médicament, & que vous croyez qu'il agit comme un „ animal qui a de la conoissance, & qui sait discerner ce qui est corrompu „ d'avec ce qui ne l'est pas, & vuider le premier plûtôt que le dernier. *Cælius* „ *parle encore* 12 *ailleurs contre les purgatifs, disant* qu'ils sont du tout nuisibles „ à l'estomac, & qu'ils offencent les nerfs.

Outre

10 Si ipsa animalia corrumpenda viderimus, erunt medicamina adhibenda, ut tamquam *aliena* atque *indigentiæ detractione* auferantur. At si passionibus fuerint appenditia, quæ sæpe generandorum animalium fuerunt causæ, erunt congrua iisdem passionibus adhibenda. *Tardar. lib.* 1. *cap.* 8.

11 Les Empiriques n'avoient garde de répondre à cette question, parce qu'ils ne s'informoient point des causes cachées des maladies.

12 *Tardar. lib.* 1. *cap.* 1.

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

Outre ces raisons que les Méthodiques avoient, pour condanner les *purgatifs*, il y en a encore une autre qui étoit la principale. C'est qu'ils croyoient que ces remedes, en lâchant beaucoup le ventre, [13] jettoient les malades dans un nouveau mal; tout relâchement du ventre, ou toute évacuation qui passoit l'ordinaire étant, selon eux, une maladie du genre relâché. On voit par là que les Méthodiques auroient rejetté les purgatifs par la seule raison que ce remede ne s'accordoit pas avec leur systeme, quand même ils ne seroient pas entrez dans celles dont Erasistrate, & les autres Médecins qu'on a nommez se servoient, pour décrier ce même remede.

Il n'y a que le seul cas de l'*Hydropisie*, dans lequel Cælius tolere les purgatifs; mais on voit qu'il n'y vient qu'avec contrainte, & après avoir proposé la cure de cette maladie, selon ses veritables principes. Voici comme il en „ parle lui-même. La veritable, & la [14] belle maniere, *dit-il*, de traiter „ l'hydropisie est celle que je viens d'enseigner; & c'est avec raison que nous „ évitons en cette occasion les médicamens qui se donnent par la bouche; car „ les uns émeuvent la vessie, les autres en ulcerant, & déchirant les entrail- „ les causent la dysenterie, ou gâtent l'estomac, & ne servent qu'à donner „ du dégoût, & à augmenter la soif. C'est pourquoi, si l'on est contraint de „ venir à l'usage des médicamens que les Grecs appellent hydragogues, c'est „ à dire, qui vuident les eaux, on en donnera à ceux qui ont le corps tout „ rempli d'eau, ayant ensuite le soin d'empêcher que le corps ne se remplisse „ derechef. Entre ces remedes, *continue Cælius*, il y a [15] l'Euphorbe, que „ l'on mêle avec du vin cuit, ou que l'on délaye avec un jaune d'œuf, à la „ quantité de deux ou trois [16] cueuillerées. On peut aussi donner la décoction „ de squille, &c. La dose de l'Euphorbe, que donne ici Cælius, est si grande par rapport à celle que l'on donne aujourd'hui, qui ne va qu'à cinq ou six grains, ou à un scrupule tout au plus, pour les plus robustes; Cette dose, dis-je, est si grande, qu'il semble qu'il y ait une faute dans le texte. Cela est d'autant plus vraisemblable que Theodorus Priscianus proposant l'Euphorbe dans le même cas n'en ordonne qu'un grain, c'est à dire, comme je crois, non pas le poids d'un grain, mais une de ces petites masses de la grosseur d'un poids, qui sont formées du suc épaissi de l'arbre que l'on appelle Euphorbe, & qui peuvent peser quatre ou cinq grains. Je lirois donc, dans Cælius, au lieu de deux ou trois cueuillerées, deux ou trois grains.

Cælius n'admettoit guére plus aisément les *Diurétiques*, ou les médicamens qui font uriner. Il s'en servoit neanmoins dans l'hydropisie, mais en évitant ceux qui étoient trop pénétrans, & trop odorans.

Il ne vouloit point non plus de *lavemens* composez avec des matieres *acres*, & *picquantes*, parce que les lavemens faisoient l'effet des purgatifs. *Si le ventre*, dit-il, *n'est pas libre, on se servira d'un simple lavement laxatif. On le composera* avec

13 Purgativa verò medicamina, quæ Cathartica appellant, prærumpunt corpus, atque solicitam eidem passioni solutionem provocant. *Acutor. lib.* 2. *cap.* 21.

14 Mundior curatio.

15 Ex quibus est Euphorbium mulso commixtum poto datum, vel ovis sorbilibus aspersum, duorum vel trium cochleariorum quantitate &c.

16 Ce que les Anciens Medecins appelloient une cueuillerée, *cochlear*, étoit une mesure juste, qui tenoit, ou *une dragme*, ou *un scrupule*. La premiere étoit appellée *la grande cueuillerée*, & la seconde *la petite*. Voyez Rhodius sur Scribonius Largus.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

avec de l'eau, & de l'huile, ou de la décoction de lin, & fénugrec, à laquelle on ajoûtera par fois un peu de miel. Nôtre Auteur donnoit aussi quelquefois des *lavemens* 17 *pour nourrir*; il appliquoit même dans cette vûe *des cataplâmes*.

Mais quoi qu'il ne voulût aucun purgatif, il ne laissoit pas de donner souvent des *Vomitifs*, comme on le verra ci-après.

Les médicamens *Narcotiques*, ou *Somniferes*, étoient aussi condannez par les Méthodiques. 18 *Si l'on donne un médicament somnifere en petite dose*, dit Cælius, *il causera une pesanteur de tête, ou un assoupissement fâcheux; & si on en donne davantage, il causera la mort.* Il étoit néanmoins des cas, où cet Auteur approuvoit le *Diacodium*, qui est un médicament fait avec la décoction des têtes de *pavot*, & le miel. Il s'en servoit dans le crachement de sang, mais il ne regardoit pas alors ce remede comme un somnifere; il le donnoit comme un astringent, pour resserrer, ou fermer le vaisseau d'où sortoit le sang.

Les Cauteres, & tous les médicamens qui font escarre, & qui ulcerent étoient aussi rejettez par Cælius, qui regardoit ces remedes comme cruels, & comme inutiles. *Les Cauteres*, disoit-il, *émeuvent trop dans le temps du plus grand mal, & ils sont inutiles dans le temps du relâche.*

Toutes les maximes des Méthodiques, que l'on a rapportées jusques à present, font une difference essentielle de leur pratique avec celle des autres Médecins; mais l'*abstinence de trois jours*, par laquelle les premiers commençoient la cure de toutes les maladies, n'est pas moins considerable. C'étoit ce terme de trois jours qu'ils appelloient *Diatritos*, & non pas l'abstinence elle-même, comme l'a crû Gorræus. Cet espace de trois jours, ou ce troisiéme jour auquel les Méthodiques, s'attachoient scrupuleusement fit qu'on les appella *Diatritarii*, comme on l'a déja remarqué ci-devant en parlant de Thessalus. L'Auteur qu'on vient de citer remarque, après 20 Galien, que ces Médecins laissoient écouler trois jours entiers avant que de donner aucune nourriture à leurs malades, ajoûtant, qu'ils commençoient seulement à leur donner quelque chose le quatriéme jour, & après cela le sixiéme, puis le huitiéme, & ainsi de suite, en sorte que la premiere nourriture ne se donnoit qu'après le premier *diatritos*, ou après les trois premiers jours passez; au lieu que dans la suite on en donnoit de deux jours l'un. Il semble que Galien devoit parfaitement savoir comment les Méthodiques se conduisoient à cet égard. Cependant il conste, par une infinité de passages de Cælius Aurelianus, qu'ils ne faisoient jeuner leurs malades que les deux premiers jours, & qu'ils les nourrissoient le troisiéme. On pourroit soudre cette difficulté en disant que les Copistes de Galien ont erré dans le chifre, ou que Soranus, lequel Cælius suit, & qu'on a remarqué qui n'étoit pas d'accord avec les autres Médecins de sa Secte, pouvoit avoir retranché un jour du *diatritos* de *Thessalus*, & des autres Méthodiques. Au reste il faut remarquer que Cælius donne le nom de *diatritos*, non seulement à l'espace de trois jours, mais encore au troisiéme jour en particulier, & qu'il se sert ordinairement de cette distinction, *intra diatriton*, & *in ipsa diatrito*, c'est à dire, comme il l'explique, *pendant l'espace de trois jours*, & *dans le troisiéme jour même.* C'est ce

qui

17 Nutribiles clysteres, & nutribilia cataplasmata. *acutor. lib.* 2. *cap.* 37.
18 *Acutor. lib.* 1. *cap.* 17.
19 *Tardar. lib.* 1. *cap.* 1.
20 *Method. med. lib.* 10. *cap.* 6.

Digitized by Google

qui fait qu'en parlant du terme de sept jours il dit que ce terme comprend trois *diatritos*, le cinquiéme jour étant le troisiéme à commencer à conter dès le troisiéme inclus ; & le septiéme se rencontrant aussi, selon ce conte le troisiéme à l'égard du cinq.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

Antipater, Auteur Méthodique cité par Cælius, dit qu'il y en a une raison naturelle qui fait qu'on doit attendre le troisiéme jour, pour donner de la nourriture, mais il ne nous apprend pas quelle est cette raison. 21 Hippocrate, ou Polybe semblent avoir crû qu'il faut deux jours entiers, pour achever entierement tant la coction de la viande, que la distribution des sucs dans le corps, & la séparation, ou l'évacuation des excremens; en sorte que, selon ces Auteurs, le corps se trouve seulement dégagé le troisiéme jour de tout ce que la nourriture y avoit apporté le premier. Peutêtre que c'est ce qui obligeoit les Méthodiques à attendre ce troisiéme iour, & que c'étoit là ce qu'Antipater vouloit dire. Après cette premiere abstinence, qui alloit, comme on vient de le remarquer, jusqu'au troisiéme jour, & non pas jusqu'au quatriéme, Cælius ne nourrissoit ses malades que de deux jours l'un, si ce n'est qu'il leur survînt quelque foiblesse, ou quelque défaillance; auquel cas il passoit par dessus la regle ordinaire, & donnoit de la nourriture tous les jours indifferemment.

Il faut encore remarquer que le troisiéme jour étoit destiné par Cælius, non seulement pour commencer à nourrir les malades, mais particulierement, pour commencer à leur faire les plus grands remedes. Ce jour là il leur 22 tiroit, pour la premiere fois, du sang, à moins que la violence de la maladie ne l'eût obligé à le faire plûtôt, c'est à dire, comme il parle, *intra diatriton*, dans l'espace des deux premiers jours, ce qui arrivoit rarement. Cette saignée, qui se faisoit le même jour qu'on destinoit à nourrir le malade, précedoit la nourriture; ce qui doit donner à penser aux Médecins d'aujourd'hui, qui n'osent pas quelquefois saigner certains malades à jeun, de peur que cela ne les affoiblisse trop. Les Méthodiques étoient si peu susceptibles de cette peur, qu'ils ne donnoient même à leurs malades après cette saignée, & après l'abstinence qui l'avoit précedée, qu'une nourriture assez legere. Cette nourriture consistoit, pour l'ordinaire, en un boüillon composé avec de l'eau, & de la farine de froment préparée d'une maniere particuliere, & formée en petits grains, qui est ce qu'on appelloit *Alica*; ce nom étant commun, tant à cette sorte de farine, qu'au boüillon qu'on en composoit. 23 Cælius préfere cette nourriture à la *ptisane* d'Hippocrate, ou aux *boüillons d'orge*, qu'il dit être venteux, & astringens.

On a dit que les Méthodiques reservoient les plus grands remedes, pour le troisiéme jour, ce qui suppose que ceux qu'ils employoient avant ce temps-là n'étoient pas fort considerables. En effet pendant les deux premiers jours, ou pendant le temps de l'abstinence, ces Médecins permettoient seulement à leurs malades, de se laver la bouche avec de l'eau, ou d'en boire quelque peu, & pour le surplus ils ne leur faisoient autre chose si ce n'est qu'ils les *soignoient*, ou qu'ils les couvroient de *cataplâmes*, & de

---

21 *De Morbis, lib.* 4

22 On parlera plus particulierement dans le chapitre suivant de l'usage que les Méthodiques faisoient de la saignée.

23 Pline est aussi dans le même sentiment. On peut le consulter sur la signification du mot *Alica*.

Secte Méthodique dans le Siecle XI. & suivant.

de *laines trempées dans des huiles chaudes*, si la maladie étoit du genre resserré; & dans des huiles *froides*, si la maladie étoit du genre relâché. Ils joignoient à ce remede, en ce dernier cas, les *fomentations* raffraichissantes, & l'application de toutes les matieres qui resserrent. Mais quoi que ces remedes nous paroissent peu considerables, les Méthodiques n'en avoient pas cette idée. Ils croyoient qu'en relâchant, ou en resserrant extérieurement, le dedans se resserroit, & se relâchoit aussi, & ils se mocquoient des autres Médecins, qui étant dans une pensée toute contraire, 24 prétendoient, en certaines occasions, remedier au flux, ou au relâchement des parties extérieures, en ouvrant les pores des intérieures. Ils ne se mettoient pas même en peine, comme il a déja été dit, de discerner fort scrupuleusement le propre siege du mal; mais ils relâchoient, & resserroient tout le corps en géneral, en quelque endroit que fût le flux, ou l'astriction. Les Méthodiques continuoient de faire les remedes dont on vient de parler de deux jours l'un, c'est à dire, pendant le jour destiné à l'abstinence. On parlera dans le chapitre onziéme, de l'usage qu'ils faisoient de la *Métasyncrise*, & de la regle qu'ils appelloient *circulaire*; mais il faut auparavant voir un peu plus particulierement quels étoient leurs moyens géneraux de relâcher, & de resserrer. C'est à quoi seront employez les deux chapitres qui suivent.

CHAPITRE VIII.

Des Remedes relâchans en particulier.

ON a deja remarqué que comme les Méthodiques ne reconoissoient que deux genres de maladies, le genre *resserré*, & le genre *relâché*; ils n'employoient aussi que de deux sortes de remedes, les uns qui *relâchoient*, les autres qui *resserroient*. C'est au choix, & à l'application de ces remedes qu'ils étoient principalement attentifs.

Entre les remedes *relâchans*, la *saignée* tenoit, selon eux, un rang très-considerable; & ils se mocquoient des Médecins qui saignoient dans la vüe de 1 *raffraichir*, entre lesquels ils contoient Hippocrate. Sur ce principe les Méthodiques saignoient dans toutes les maladies qui dépendent du genre resserré, & même dans celles qu'ils comprenoient sous le genre *mêlé*, lorsque le resserrement prévaloit. Ils saignoient, par exemple, dans la pleurésie, quoi qu'accompagnée de flux de ventre, parce qu'ils jugeoient que le resserrement causé par la tumeur du côté, étoit plus pressant que le relâchement du ventre. Ils avoient pour maxime d'attendre le premier *diatritos*, c'est à dire, le troisiéme jour, pour saigner, & ils pratiquoient rarement ce remede avant ce temps-là; parce qu'ils ne croyoient pas que l'on dût saigner, tant que l'on pouvoit soupçonner quelque *corruption*, ou quelque *indigestion*, ce qui confirme ce qu'on a dit ci-dessus touchant l'usage du *diatritos*, que cette abstinence n'avoit, sans doute, été instituée que pour consumer ce qu'il y avoit de superflu dans les premieres voyes.

Les

---

24 Superficie fluentia augentur potiùs quàm minuuntur interiorum fluxu. *Acut. lib.* 2. *c.* 38.

1 Phlebotomare convenit laxamenti causâ, non, ut Hippocrates affectandum putat, ob frigidandum corpus. *Acutor. lib.* 3. *cap.* 17.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

Les Méthodiques improuvoient fort la méthode des autres Médecins, qui laiſſoient quelquefois couler le ſang juſqu'à ce qu'on trombât en défaillance ; & ils ne croyoient pas que l'on dût jamais aller à cet excès, qui ne ſervoit qu'à abbatre les forces déja aſſez abbatues par le mal, & par l'abſtinence, laquelle plusieurs d'entre les autres Médecins ordonnoient auſſi bien qu'eux, dans le commencement des maladies.

Ils condannoient auſſi l'ouverture des [2] veines qui ſont *ſous la langue*. Cælius dit, *que cette ſaignée eſt ſuperſtitieuſe, & fondée ſur un faux principe, & qu'elle remplit d'ailleurs la tête ; ſans conter qu'on ne peut que difficilement arrêter le ſang*.

Les Méthodiques étoient encore oppoſez autres Médecins, particulierement à ceux qui ſuivoient Hippocrate, en ce que ceux-ci ne ſaignoient que les jeunes gens ; au lieu que les premiers [3] ſaignoient indifferemment en toutes ſortes d'âges, pourvû que l'on eût des forces ſuffiſantes.

Il ſemble que les Méthodiques ne ſaignoient qu'une ſeule fois, dans chaque maladie. On ne trouve du moins aucun exemple dans Cælius d'une ſaignée réiterée, ſi ce n'eſt dans le ſeul cas de la *manie*, où cet Auteur croit que ſi l'on a été empêché la premiere fois, par quelque cauſe que ce ſoit, de tirer la quantité de ſang que l'on ſouhaite, l'on doit y revenir une ſeconde.

Mais ſi ces Médecins ne ſaignoient pas ſouvent, ils employoient d'un autre côté fort fréquemment *les Ventouſes*, dans la même vûe de [4] relâcher. Ils commençoient à pratiquer ce remede le ſecond *diatritos*, ou le troiſieme, c'eſt à dire, le cinquieme, ou le ſeptieme jour de la maladie, lors que c'étoit une maladie aigue. Et comme ils ne s'attachoient pas à diſcerner la partie malade, pourvû qu'ils fuſſent aſſurez du genre de la maladie, ils couvroient ſucceſſivement preſque tout le corps de ventouſes, dans la plûpart des maladies. Dans la phreneſie, par exemple, ils ne ſe contentoient pas d'appliquer leurs ventouſes ſur la tête, autour du col, & ſur toutes les parties voiſines de la tête. Ils en appliquoient encore ſur les feſſes, ſur le bas du ventre, & du dos, & ſur les hypochondres.

L'application de ces ventouſes étoit le plus ſouvent accompagnée de la [5] ſcarification des parties, ſur leſquelles on les appliquoit. Ou ſi ces Médecins ne trouvoient pas à propos de ſcarifier, ils faiſoient premierement picquer par des ſanſues, & après qu'elles étoient pleines de ſang, & qu'elles étoient tombées, ils appliquoient des ventouſes qui achevoient de tirer la quantité de ſang, qu'ils jugeoient ſuffiſante pour le ſoulagement du malade.

Ils appliquoient auſſi quelquefois des ventouſes ſans ſcarifier la partie, & ils les appelloient des ventouſes [6] *legeres* ; nous les appellons aujourd'hui des ventouſes *ſeches*. Cælius ſe ſert auſſi de [7] ce dernier nom en parlant des ventouſes, mais il le donne à celles qui étoient appliquées avec la flamme d'une méche.

 Les

2 *Acutor. lib.* 1. *cap.* 12.

3 Non ſolos oportet juvenes phlebotomare, ſed etiam alios in aliis ætatibus conſtitutos. *Ibid. lib.* 3. *cap.* 17.

4 Cucurbitæ ſunt adjutorii genus deſtrictivum. *Acutor. lib.* 2. *cap.* 29.

5 *Voyez pars.* 1. *liv.* 3 *chap* 19.

6 Leves, quas κούφας appellant ; *Acutor. lib.* 2. *cap.* 29.

7 Arentes & ſiccatæ ; *Ibidem. lib.* 1. *cap.* 11.

Digitized by Google

Secte Methodique dans le Siecle xi. & suivans.

Les Ventouses des Méthodiques, aussi bien que celles de tous les autres Médecins, se faisoient communément de *cuivre*; & les unes avoient l'embouchure plus étroite pour attirer plus fortement; les autres l'avoient 8 plus large, & les bords en étoient recourbez en dehors; afin qu'elles attirassent plus foiblement. Lors qu'il s'agissoit de ventouses des parties sensibles, ou qui ne pouvoient pas supporter le poids des ventouses ordinaires, 9 Cælius nous apprend qu'on leur substituoit des vaisseaux de *verre*, ou *d'argille*, qui étoient plus legers. On avoit aussi des ventouses de *corne*. On parlera ancore dans quelque autre endroit des ventouses des Anciens, de leur matiere, & de leur figure, aussi bien que de la maniere dont ils les appliquoient.

Nous avons déja remarqué que les Méthodiques se servoient fort des *sansues*. Ce remede étoit aussi un remede *relâchant*. Ils s'en servoient, & avec les ventouses, & sans les ventouses. On peut voir ce qui a été dit sur l'application des sansues en géneral, quand il a été parlé de la pratique de Thémison.

Les autres moyens de relâcher que pratiquoient le Méthodiques consistoient en des *fomentations* faites avec des éponges trempées dans de l'eau tiede, & en des applications extérieures *d'huile chaude*, & de *cataplâmes émolliens*. Ils tiroient aussi des moyens de relâcher, de *l'air*, de la *nourriture*, du *sommeil*, des *veilles*, de 10 l'*exercice*, &c. comme on en a déja touché quelque chose, & comme on le verra plus particulierement ci-après. Ils pratiquoient sur tout *l'exercice* à la fin des maladies, ou après tous les autres remedes; & ils mettoient en usage toutes les differentes especes de *gestations*, dont il a été parlé cidevant. Cælius fait mention de 11 l'*escarpolette*, comme d'un exercice propre à ceux qui relevent de la *Léthargie*.

CHAPITRE IX.

Des Remedes Resserrans *en particulier.*

Les Méthodiques n'étoient pas moins industrieux à trouver des moyens de *resserrer*. 1 L'on a déja vû de quelle maniere ils disposoient l'*air* pour cet effet, & la peine qu'ils prenoient pour le rendre astringent, & raffraichissant. L'on a aussi vû qu'ils employoient dans le même dessein *l'eau*, & les *huiles froides*. Ils ajoûtoient même quelquefois à l'eau fraiche un peu de *vinaigre*, & après en avoir imbu une éponge, ils la passoient successivement sur toutes les parties du corps. Ils trempoient aussi des linges dans cette liqueur, ou dans des décoctions de *plantain*, de *pourpier*, de *myrte*, de *roses*, de *sempervivum*, &c. & ils les appliquoient sur les parties qu'ils vouloient resserrer.

2 Si

8 Cucurbitas apponimus quæ sint osculo latiore atque labiis flexis, ut lenius atque blando tractu arripiant membra; *Ibidem, lib.* 3. *cap.* 17.

9 In cucurbitularum vicem, ne earum pondere grave quicquam ægrotantes sentiant, vitrea apponimus vascula, vel testea, quæ Græci amphoras vocaverunt. *Ibidem.*

10 Omnis motus viarum efficit raritatem. *Acutor. lib.* 2. *cap.* 40.

11 Domestica mollis & pensilis gestatio. *Ibidem. lib.* 2. *cap.* 6.

1 *Voyez ci-dessus, chap.* 7.

2 Si les *sueurs* étoient importunes, ou affoiblissoient trop; ils mettoient de la *craye* en poudre, de *l'alun*, du *plomb brûlé*, du *plâtre*, & d'autres matieres de cette nature dans un linge délié, & ils en saupoudroient legérement toutes les parties; ou ils faisoient des *cataplâmes* dans lesquels ils faisoient entrer ces mêmes drogues. La *nourriture*, qu'ils employoient en cette rencontre, contribuoit aussi de son côté à resserrer. Ils donnoient à leurs malades de la *farine d'orge* boüillie dans de l'eau; du *pain rôti*, & trempé dans du *vinaigre*, des *coins* &c. & ils leur faisoient boire de *l'eau froide*, en petite quantité, de peur qu'en en prenant trop, cela ne ramollît au lieu de resserrer. Ils y mêloient même un peu de vin, en certaines occasions; mais il falloit que ce fût de *gros vin rouge*. *Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.*

CHAPITRE X.

Maniere de traiter les Tumeurs *en particulier*, *qui semble opposée à la Méthode.*

VOila de quelle maniere ces Médecins s'y prenoient pour relâcher, & pour resserrer. Mais il ne faut pas oublier de remarquer qu'encore que les Méthodiques eussent pour maxime constante de resserrer dans les maladies de relâchement, & de relâcher dans les maladies de resserrement, il y avoit un cas particulier, ou ils se devoyoient en quelque façon de cette regle. C'étoit lors qu'il s'agissoit des *Tumeurs*. Quoi que ces maladies soient du genre resserré, ils ne les traitoient pas toujours également; ils se conduisoient autrement dans le temps qu'elles commençoient à se former, & autrement dans le temps qu'elles étoient toutes formées. Dans l'Esquinancie, par exemple, qui est un tumeur de la gorge, ils appliquoient au commencement des remedes médiocrement astringens, comme faisoient tous les autres Médecins pour arrêter quelque peu le cours de la fluxion; & dans la suite, ou dans le progrès du mal, ils venoient aux émolliens. Ils défendoient cette pratique, qui semble renverser leur maxime générale, en disant que s'ils resserroient au commencement de la formation des tumeurs, ils consideroient que les humeurs étant encore en mouvement pour se jetter sur la partie, le resserrement n'étoit pas encore fait, & qu'au contraire on devoit plûtôt regarder cette partie comme étant relâchée, par l'abord continuel des humeurs.

2 *Acutor. lib. 2. cap. 37.*

Digitized by Google

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

CHAPITRE XI.

De l'usage de la Métasyncrise. *De la maniere de traiter* les maladies Longues, *& en particulier* le Mal de Tête. *De la Regle* Cyclique, *ou* Circulaire.

POur achever ce qui concerne la pratique des Méthodiques, il faut voir l'usage qu'ils faisoient de ce qu'ils appelloient *Métasyncrise*, dont il a déja été parlé, & comment ils se servoient de la regle *circulaire*. C'est sur quoi rouloit le plus fin de leur pratique, & par où ils entreprenoient de guérir particuliérement les maladies *chroniques*, ou *longues*, qui sont celles qui font le plus de peine aux Médecins. On ne peut mieux être instruit sur tout cela, qu'en rapportant un exemple qui le rendra plus sensible. Nous choisirons, dans cette vüe, la cure du *mal de tête* telle qu'elle est proposée par Cælius Aurelianus. Si le livre de cet Auteur étoit un peu plus commun, nous nous contenterions de renvoyer à ce qu'il en a dit, mais comme plusieurs Médecins ne l'ont jamais vû, on ne nous saura pas mauvais gré si nous inserons ici la plus grande partie du chapitre, où il traite de cette maladie. Cælius fait de deux sortes de maux de tête, l'un qui est compris sous les maladies aigues, & l'autre sous les maladies chroniques, tous les deux étant également sous le genre *resserré*. Voici comme il s'y prend pour guérir la derniere espece, & même la premiere.

„ 1 La douleur de tête, *dit cet Auteur*, n'étant pas encore bien forte, il „ faut que le malade couche dans une chambre médiocrement fraîche, & „ obscure, & qu'il ait la tête un peu haute sur le chevet; qu'il observe un „ grand silence, & qu'il se tienne en repos tant par rapport à l'esprit, que par „ rapport au corps; s'abstenant d'ailleurs de manger jusqu'au premier *diatritos*, c'est à dire, jusqu'au troisiéme jour. Pendant cet intervalle il faut lui frotter doucement, & legérement les jointures, & lui fomenter, ou bassiner „ la tête avec de l'huile froide, ou qui soit tirée d'olives vertes; y ajoûtant „ même quelque suc qui soit astringent sans être repercussif, comme est „ le suc de l'herbe appellée polygonum, du plantain, de la chicorée, „ du pourpier, des ronces, des tendrons de la vigne, du solanum, du „ mourron, du sideritis, du myrte. Toutes ces plantes, ou leurs sucs peuvent aussi servir pour en faire des cataplâmes, en y joignant de la farine „ d'orge. On peut enfin appliquer sur le front quelque médicament, où il entre plusieurs simples de la nature de ceux dont on vient de parler, tel qu'est „ le médicament appellé diatheon.

„ Si la douleur est plus violente, où si elle augmente, alors il faut loger „ le malade dans une grande chambre, médiocrement chaude, mais qui ne „ soit pas trop éclairée, de peur que la trop grande lumiere ne lui nuise. Il „ faut aussi appliquer sur les parties dont on a parlé de la laine fine, legere, „ & bien nette, que l'on trempera continuellement dans de l'huile douce qui soit

1 Ce qu'on a dit au chapitre précedent de la cure des Tumeurs doit être appliqué à celle du mal de tête. Quoi qu'il soit sous le genre resserré, Cælius le traite au commencement comme une maladie du genre relâché.

„ soit chaude. Et si la douleur est encore plus grande, on se servira tour à
„ tour de laines, & de draps fins, ou minces, pliez en plusieurs doubles, que
„ l'on trempera dans la même huile, & après les avoir legérement exprimez,
„ on les appliquera sur les temples. On se servira en même temps de vessies rem-
„ plies à demi d'huile chaude, & de sachets pleins de farine, passant douce-
„ ment la main chaude, & les doits sur les parties qui souffrent, sans que le
„ malade parle, ou se remue en quelque maniere que ce soit. Si la douleur
„ tend du côté des dents, le malade tiendra du [2] *mulsum* chaud, ou de l'huile
„ dans sa bouche, sans faire aucun mouvement; supposé qu'il puisse supporter
„ cela sans qu'il lui cause des nausées, ou des envies de vomir.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

„ Si la douleur augmente, nonobstant les remedes dont on vient de parler,
„ il en faudra chercher de plus efficaces; & si les forces le permettent on tirera
„ du sang du bras, le troisiéme jour, c'est à dire, du bras qui sera le plus com-
„ mode, si toute la tête fait mal; mais si la douleur n'est que d'un côté, on
„ fera la saignée du bras du côté opposé, afin que le mouvement que cause
„ cette évacuation se fasse plus loin de la partie malade. Après cela on permet
„ au malade de se laver la bouche, & on lui fait boire de l'eau chaude. On
„ lui oint aussi, dans le même jour, la tête avec de l'huile douce qu'on a fait
„ échauffer; on lui bassine le visage avec de l'eau chaude, & on lui donne à
„ boire, & à manger. Sa nourriture en cette rencontre est du pain lavé avec
„ de l'eau chaude, ou un boüillon fait avec [3] *l'alica*, & l'hydromel, ou [4]
„ du pain délayé, & cuit dans de l'eau, y ajoûtant fort peu de semence d'anet
„ de sel, & de miel. On peut aussi donner des œufs mollets; & cette
„ même sorte de nourriture doit être réiterée de deux jours l'un, pendant
„ le cours de la maladie, jusqu'à ce que les douleurs diminuent.

„ Le mal ne diminuant pas, on tondra le malade de fort prés, pour soula-
„ lager la partie qui souffre, ou pour lui donner quelque raffraichissement,
„ en rendant les pores plus ouverts, & pour la mettre mieux en état pour
„ l'application des remedes. On pourra même raser la tête avec un rasoir.
„ On la couvrira de cataplâmes; on y appliquera une ventouse [5] legere pen-
„ dant le temps de l'accès, ou du redoublement de la douleur, & une ven-
„ touse scarifiée dans le temps du déclin; choisissant pour cela l'endroit, où
„ est la plus grande douleur. On appliquera aussi des sansues, & l'on sera d'au-
„ tant plus obligé de le faire, si l'inégalité des endroits douloureux de la tête
„ empêche que la ventouse n'y puisse tenir. Après cela on fomentera la tête
„ avec des éponges trempées dans de l'eau chaude, ou dans une partie d'eau,
„ & une partie d'huile, ou dans de la décoction de guimauves. Si le ventre
„ a été resserré pendant quelques jours, on donnera un lavement composé
„ avec de l'eau chaude, de l'huile de rüe, & du miel. On fomentera par ce

 moyen

2 C'étoit un mélange de vin & de miel. On l'appelloit *vinum mulsum*, comme on disoit *mulsa*, & *aqua mulsa*, pour dire de l'eau mêlée avec du miel, qu'on appelloit Grec *Hydromeli*, de même que le premier étoit appellé *Oinomeli*, Voyez Pline sur la composition de ces liqueurs.

3 On a expliqué ces mots dans le chapitre 7.

4 Cælius dit que les Grecs appelloient cette espece de boüillon, qui revient à nôtre *panade*, *τορύνητον*, de *τορύνη*, qui signifie *une cuiller*, parce qu'on se servoit d'une cuiller pour défaire le pain à mesure qu'il cuisoit.

5 On a expliqué ces mots dans le *chap.* 8.

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

,, moyen les intestins, & on soulagera la tête, en vuidant des excrémens qui
,, contribuoient à augmenter sa douleur par leur mouvement, & par les va-
,, peurs qu'ils lui envoyoient. C'est pourquoi il faudra venir à ce remede, avant
,, même que d'appliquer les ventouses. On continuera dans la suite les cata-
,, plâmes laxatifs, composez avec les farines de lin & de fénugrec, ou de panic,
,, l'huile & le miel, y joignant un peu d'eau.
,, La douleur ayant diminué en suite de ces remedes, on se servira de 6 ce-
,, rats, ou d'onguents & de malagmes simples, tel qu'est celui qu'on appelle
,, *diachylon*; & on commencera à diversifier un peu la nourriture, choisissant
,, celle qui a le plus de rapport avec la simplicité de celle qu'on a donnée en pre-
,, mier lieu. Telle est la nourriture qui se tire de la cervelle de pourceau, ou
,, de chevreau, des poissons tendres, des grives, des pigeonneaux, des pou-
,, lets, & entre les herbages, des courges, des mauves, des blettes, que l'on
,, apprêtera tantôt avec de l'huile & du 7 garum, tantôt un peu plus délica-
,, tement. Ces herbages contribuent beaucoup à tenir le ventre libre; & il
,, est bon de s'en servir en ce cas, puis que l'on voit des personnes, qui étant
,, dans la plus parfaite santé se trouvent la tête pesante, pour manquer un seul
,, jour d'aller du ventre.
,, Il faudra outre cela employer la gestation, & se faire porter en chaise de-
,, vant le repas le plus doucement qu'il se pourra. Il faudra aussi se promener
,, à pied, & en suite se faire oindre & fomenter la tête, après que tout le corps
,, aura été relâché & que les soupiraux auront été ouverts par le mouvement
,, susdit, qui sert à relâcher les parties qui sont pressées, & à attenuer celles
,, qui sont épaisses. Ensuite, lors que le mal diminuera de plus en plus, on
,, baignera le malade, & dans un autre diatritos on lui présentera un peu de vin
,, trempé.
,, La douleur ayant cessé, il faudra que le malade tâche d'oublier les heures
,, qu'elle avoit accoutumé de venir, & qu'il demeure fort en repos pendant
,, quelque temps, évitant tout ce qui pourroit le faire retomber, comme de se
,, tenir au soleil, ou près d'un grand feu, l'indigestion, l'acte vénérien, le
,, vin pur, les viandes qui pour leur dureté donnent de la peine à mâcher,
,, 8 les ragouts, les bains chauds, & la vapeur qui s'en éleve. Il faut aussi
,, s'abstenir de parler trop haut & avec force, de se mettre en colere, & il faut
,, se tenir le ventre libre.
,, Enfin si la douleur de tête devient une maladie chronique & qu'elle re-
,, prenne de temps en temps, revenant périodiquement, il faut se servir dans
,, le temps du retour des choses dont on a parlé; les mêmes remedes, qui ont
,, été employez au commencement, étant utiles dans la récidive. Mais il doit
,, y avoir cette difference dans la continuation de la cure, que dans le temps
,, de la douleur, ou dans l'intervalle libre, on doit agir avec un peu plus de har-
,, diesse

6 On expliquera ces termes dans la troisiéme partie.

7 C'étoit une espece de saumure ou de suc qui se tiroit des entrailles de divers poissons que l'on saloit & que l'on exposoit au soleil pour les faire resoudre ou fondre. *Voyez Pline liv. 31. sect. 43. & les autres Auteurs qui en ont traité.* Au commencement on ne prenoit pour cela que le poisson nommé *Garus*, d'où le *garum* tira son nom; mais on en prit d'autres en suite, entre lesquels le *Scombre*, ou le *Macquereau*, étoit le plus estimé. Ce suc entroit en diverses sauces, & celui dont on a parlé en dernier lieu étoit fort cher. On tiroit le meilleur d'Espagne. *Voyez Horace Satir. 8. liv. 2.*

8 Cibi curiosè conditi.

Digitized by Google

„ diette, par rapport à l'exercice & aux autres choses dont on a parlé. Il faut donc se servir de la gestation, comme il a été dit; & si l'intervalle est parfaitement libre & que les forces soient entieres, le malade se promenera dans une chaise tirée par des hommes ou par des bêtes, & on fera en sorte que le mouvement soit égal, choisissant, si le temps n'est pas beau, un lieu couvert, qui ait pourtant du jour, & qui soit médiocrement chaud. Si l'air est temperé, & qu'il ne face point de vent, la promenade se fera à découvert; mais en quelque lieu qu'elle se face il faudra prendre garde qu'il ne faille pas tourner trop souvent, ce qui causeroit des vertiges & pourroit renouveller le mal.

Secte Méthodique dans le Siecle xi & suivans.

„ Dans le même temps, la promenade à pied sera aussi fort utile. Au commencement le malade se promenera doucement; dans la suite il marchera un peu plus vîte; & si sa tête est dégagée, il pourra avant que de se promener, lire à haute voix, sans pourtant l'élever trop. Cet exercice conviendra particulierement aux gens de lettre. Après cela il sera encore bon de continuer à s'exercer, & de s'oindre. Cet exercice consistera à courir 9 étant habillé, & on se fera frotter & oindre étant nud. On prattiquera souvent la lutte, selon les préceptes de la Gymnastique; & l'on viendra successivement aux exercices les plus violens, ou qui demandent le mouvement le plus prompt. On ira même jusqu'aux exercices qui ont accoutumé de remplir la tête, ou de la faire tourner, comme sont les mouvemens en rond, *&c.* Ces exercices étant finis le malade se lavera la bouche, se fera fomenter les jointures, & se baignera pendant quelques jours. Il commencera aussi à se nourrir 10 d'une nourriture moyenne, beuvant du vin, qui n'ait pas beaucoup de force. Dans le temps que l'on accorde cette nourriture, il faut d'ailleurs que le malade se divertisse, & qu'il ne s'occupe l'esprit que de choses agréables. On appelle cette maniere de traiter qu'on vient de marquer en dernier lieu, & dont la principale partie consiste à nourrir comme il faut le malade, affin qu'il se remette; on l'appelle, dis-je, *le* 11 *Cercle Résomptif*, parce qu'elle aide les malades à se reprendre ou à se remettre des fatigues, que leur ont causé les remedes précedens. Voici particulierement comme on doit s'y prendre.

„ Le premier jour le malade prendra fort peu de nourriture, & ne boira que de l'eau; ou, s'il le peut supporter, il s'abstiendra entierement de boire & de manger; & le jour suivant il prendra un leger exercice, & se fera en suite oindre avec des huiles appropriées. Après cela il commencera à se nourrir, prenant, pour la premiere fois, seulement la troisiéme partie du pain qu'il avoit accoutumé de manger en un repas, & ce pain sera leger & bien levé. On y joindra des œufs, & entre les herbages on choisira la blette, la citrouille, la patience, la mauve, & les 12 bulbes; entre

9 C'est à dire avec la *robbe*, *toga*, ou avec le *pallium*. Lors qu'on ne portoit que le *saye* ou la *tunique*, on appelloit cela être nud, & l'on couroit souvent de cette maniere.

10 *Cibi media materia.* On verra par la suite en quoi consistoit cette nourriture.

11 On verra aussi, par ce qu'on dira ci-après, ce que les Méthodiques entendoient par ce mot de *cercle*.

12 On ne sait pas ce que c'étoit que ces *bulbes*, quoi que ce fût une nourriture familiere aux Anciens.

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

„ tre les poissons, ceux qui ont la meilleure chair, comme sont le scare, „ l'asellus ou le merlu; entre les oiseaux les grives, les becquefigues, &c. „ Le malade continuera cette maniere de se nourrir, soit par rapport à la „ qualité, soit par rapport à la quantité, pendant deux ou trois jours, selon „ que ses forces le permettront; en sorte qu'il ne s'affoiblisse point trop, faute „ de nourriture, & qu'il ne se charge point plus qu'il ne faut. Alors on ajoû- „ tera une troisiéme partie du pain qu'on avoit retranché, & on donnera au „ malade des grives, des becquefigues, des poulets, & des pigeonneaux. „ Enfin, après trois ou quatre jours, on donnera la quantité entiere du pain „ que l'on donnoit pour l'ordinaire, & on viendra au gibier, comme au lie- „ vre, au chevreuïl &c. En suite on mangera de la chair de porc apprêtée „ simplement avec un peu d'anet & de sel. On partagera aussi le vin, com- „ me on a fait le pain; on en augmentera la quantité, comme on a fait à l'é- „ gard du pain; & si le malade vouloit davantage boire, on lui donnera de „ l'eau. Les exercices seront pareillement augmentez à proportion de la nour- „ riture.

„ Ayant achevé de cette maniere le *Cercle Resomptif*, on passera au *Cercle* „ *Métasyncritique*, qui se fera par parties & non tout à la fois; car le mal de „ tête revient aisément, & la tête, qui est naturellement fort susceptible des „ injures du déhors, ne peut pas supporter les changemens qui se font tout „ d'un coup. Le premier jour on fera jeuner le malade. Le jour suivant, „ après qu'il se sera fait porter en chaise, pendant un petit espace de temps, „ & qu'il se sera oint, & même baigné; si la douleur le lui permet, on lui „ donnera le tiers de la quantité du pain qu'il avoit accoutumé de manger, „ & qu'il pouvoit digerer aisément dans sa santé. Il mangera aussi des vian- „ des salées & rôties, apprêtées avec de la moutarde, des olives vertes con- „ fites au sel, & autres choses de cette nature; mais il s'abstiendra du por- „ reau, de l'ail, de l'oignon, & des autres herbages qui remplissent la tête. „ Pour sa boisson on lui donnera du vin, & on continuera à le nourrir de cet- „ te maniere deux ou trois jours, s'il peut aisément le supporter; sinon on „ joindra à ces viandes salées de la cervelle, ou des poissons dont on a parlé.

„ Après cela on ajoûtera le second tiers du pain qu'on avoit retranché, & „ on donnera au malade des herbages, de la cervelle, & du poisson, conti- „ nuant de le conduire de cette maniere pendant trois ou quatre jours. En „ suite on achevera de donner le reste du pain retranché, & l'on passera de la „ nourriture moyenne à celle que fournit la volaille, que l'on continuera au- „ tant de jours que la précedente, finissant par la chair de porc, avec laquelle „ on donnera toute la quantité de pain que l'on avoit accoutumé de manger.

„ Si l'on veut changer plus souvent, on peut partager le pain en quatre par- „ ties, affin que l'on en puisse ajoûter une à chaque fois que l'on changera [13] de „ viande, c'est à dire une partie lors de la nourriture moyenne, une partie lors „ qu'on donnera de la volaille, une autre lors que l'on donnera du gibier, & une „ autre enfin lors que l'on viendra à la chair de porc. Mais afin que le malade ne „ s'ennuye pas de manger pendant quelques jours d'une même sorte de viande, „ il faudra varier autant qu'il se pourra chaque espéce de nourriture; en sorte que „ les

---

13 Singulis pulmentorum mutationibus. Le mot *pulmentum*, qu'employe ici Cælius, exprime proprement le vieux mot François *pitance*, qui marque tout ce qu'on mange avec du pain.

„ les jours que l'on mangera du 14 salé, par exemple, on donnera à un repas „ de la Sardine, & à l'autre du petit Thon; & de même lors de la nourriture „ moyenne, & lors qu'on en fera à la volaille, prenant tantôt des grives, tan- „ tôt des becquefigues, tantôt des 15 ortolans, tantôt des poulets, ou „ des pigeonneaux, & ainsi du reste. On donnera aussi quelquefois des „ pommes en petite quantité, afin qu'elles n'enflent pas; & dans le „ temps que l'on mangera de la chair de porc, on y joindra des herbes, pre- „ nant d'ailleurs garde de n'exceder ni pour la quantité, ni pour la qualité des „ choses dont on usera. Secondement, lors que l'on passera d'une qualité à „ l'autre, le premier jour on ne boira que de l'eau, & l'on s'oindra; mais les „ autres jours on pourra boire du vin & se baigner; mais non pas nécessairement „ tous les jours, parceque le bain trop fréquent pourroit renouveller le mal de „ tête. Il faut aussi augmenter & diminuer tour à tour le mouvement du „ corps.

Secte Méthodique dans le Siecle x. & suivans.

„ Cette premiere partie du cercle métasyncritique étant achevée, on vien- „ dra à la seconde dans laquelle on ne s'attachera qu'à faire vomir le malade, „ & pendant cet intervalle la nourriture tirée des choses acres & salées n'aura „ point de lieu. Le premier jour donc, le malade, après s'être un peu pro- „ mené, tâchera de se faire vomir avec des racines de raiforts, ou avec d'au- „ tres médicamens si les raiforts manquent, & voici de quelle maniere cela „ se fait. On prend l'écorce des racines de raiforts, au poids d'une livre pour „ le plus, & l'ayant coupée fort menu, on la fait tremper dans de l'eau mê- „ lée de miel, que l'on appelle hydromel, ou l'on aura joint un peu de vinai- „ gre simple, ou de vinaigre fait avec l'oignon de scille. Cette écorce étant „ ainsi préparée, on la mange toute, un peu avant le temps ordinaire du re- „ pas, & l'on boit peu à peu toute la liqueur où elle a infusé par dessus. Après „ cela on se promene doucement, & l'on se repose en suite, lors que l'on com- „ mence d'avoir des rapports acres & chauds, qui marquent le mouvement „ qui se fait dans les entrailles, & qui arrivent pour l'ordinaire au bout d'une „ heure. Alors on prend deux verres d'eau tiede, & non davantage, de peur „ d'énerver trop le médicament, & mettant les doits dans sa bouche on s'ex- „ cite à vomir, & l'on continue jusques à ce que l'on ait rendu tout ce que l'on „ avoit pris; après quoi l'on boit une beaucoup plus grande quantité d'eau que „ la premiere, pour laver l'estomac, & pour éteindre les restes du feu que le „ raifort y avoit allumé. Sur cela l'on s'excite derechef à vomir, & l'on re- „ commence en suite à boire de l'eau & à se faire encore vomir; réiterant la „ même chose trois ou quatre fois consécutives, ou jusques à ce que l'eau sorte „ de l'estomac aussi claire qu'elle y est entrée.

„ Le vomissement étant fini, on se fait fomenter la tête, & on se lave la „ bouche avec de l'eau chaude. Quelque temps après on se promene douce- „ ment, pour remettre la tête de l'agitation & du trouble que lui avoient cau- „ sez les fréquens vomissemens; à moins qu'on n'aime mieux se faire oindre „ & frotter avec les mains, en commençant par le haut, & en finissant par „ le bas; ce qui fait le même effet que la promenade, en procurant à tout le „ corps une transpiration aisée & égale. Cela étant fait on boit deux verres

 d'eau

14 On appelloit cette maniere de se nourrir de choses salées *Drimyphagia*.

15 Miliacæ aves; On les appelloit en Grec *Cenchrides*, de *cenchros*, du *millet*, parce qu'on les engraissoit avec du millet.

Secte Methodique dans le Siecle XI & suivans.

d'eau chaude & on se met au lit, où l'on se tient dans un grand repos de corps & d'esprit, sans manger ni boire de quelque temps, & même sans dormir, si ce n'est dès que l'agitation causée par le remede est calmée. Il faut en user ainsi, parce que si l'on se laisse aller au sommeil avant ce temps-là, c'est à dire, pendant l'agitation, qui remplit & resserre d'abord la tête au lieu de la relâcher; si l'on s'endort, dis-je, le propre du sommeil étant de causer du resserrement, il se trouve que l'on fait tout le contraire de ce que l'on s'étoit proposé de faire, qui étoit de relâcher. Il faut aussi s'abstenir de manger, de peur que la viande ne se corrompe, par la chaleur & l'irritation qui restent dans l'estomac, incontinent après le vomissement; sans conter de petites pieces de raifort, qui y restent aussi quelquefois, & qui étant mêlées avec la nourriture la corromproient, & enverroient des vapeurs à la tête, qui augmenteroient son mal au lieu de le diminuer. Car, comme dit Thémison, la tête est naturellement dénuée de chairs; elle est nerveuse & couverte de membranes dures, aussi bien que de cheveux; en sorte que rien n'en peut sortir par transpiration, qu'avec peine. La tête, *ajoûte le même Auteur*, est encore destinée à être le domicile de tous les sens, & étant placée sur tout le reste du corps, elle reçoit les exhalaisons qui s'en élevent, & l'esprit qui se porte naturellement en haut enleve avec lui ces exhalaisons ou ces vapeurs par la trachée artere & par l'estomac, qui sont comme les grandes cheminées du corps.

„ Le jour suivant on se baignera, on se nourrira de viandes du moyen ordre, & au bout de deux ou trois jours on achevera les autres parties du cercle qu'on a commencé. Si l'on manque de raiforts pour provoquer le vomissement, on se servira en leur place de grains de moûtarde détrempez dans de l'eau, ou de moûtarde liquide que l'on boira, ou d'un mêlange d'eau, de miel, de poivre & de vinaigre. On pourra aussi employer du cresson, ou de la semence de roquette, ou de la décoction de thym, ou d'origan, ou d'hyssope. On pourra même prendre de la saumure, & des bouillons où il entre de l'eau avec du miel & du vinaigre.

„ Si l'on voit que le malade se trouve sensiblement mieux, & qu'il ait des intervalles où il soit entierement libre de douleurs, après lui avoir fait repasser le cercle Résomptif, on reviendra au vomissement, y joignant 16 la Drimyphagie, & l'on achevera hardiment ce qui reste du cercle métasyncritique. On mettra pour cela en usage les remedes locaux, commençant par les plus doux & finissant par les plus forts. Dans cette vûe on rasera la tête 17 tantôt à contrepoil, tantôt autrement jusqu'à ce qu'elle rougisse; & mettant le malade dans le bain, on lui frotera la tête avec du nitre en poudre. On employera ensuite *la* 18 *paroptese, qui est une maniere d'échauffer une partie du corps*, & l'on choisira pour cela des braises dont la chaleur soit égale. Un autre jour on se servira de ventouses, qu'on appliquera avec beaucoup de flamme, commençant par le dos & par la nucque & finissant par la tête, & & l'on fera en sorte que ces dernieres tirent le plus qu'il se pourra.

Après

16 On a expliqué ce terme dans ce même chapitre.

17 Nunc pro capillatura, nunc contra capillaturam.

18 Παρόπτησις, du verbe ὀπτάω, *je fais rôtir*; parce que l'on faisoit, pour ainsi dire, *rôtir* la partie, qui étoit exposée à la chaleur des braises, comme on fait rôttir de la viande. On a deja touché cette pratique en parlant des remedes d'Asclépiade.

Secte Méthodique dans le Siecle xi. & suivans.

„ Après cela on viendra au *Dropax, qui est une sorte d'emplâtre fort adherente,*
„ *& qu'on arrache, ou qu'on leve par force.* Cette emplâtre, *qui est encore ap-*
„ *pellée* Sympasma par nôtre Auteur, sera appliquée premierement aux jambes,
„ & ensuite au dos, & à la poitrine, depuis la premiere vertebre du col jus-
„ qu'au bas du dos. La raison pourquoi on s'attache à ces endroits, c'est qu'il
„ y a communication entre les nerfs de ces parties, & ceux des parties plus
„ hautes. On appliquera enfin le Dropax sur la tête, sur le devant du col, sur
„ le menton, & sur les muscles des temples, ayant premierement rasé ces
„ parties. Et afin que le reste du corps ne prenne pas du froid, pendant ces
„ applications, on fera frotter, & oindre les autres parties, & on oindra de
„ même celles sur lesquelles le Dropax aura été appliqué, après quoi on entre-
„ ra dans le bain.

„ Les parties de la tête ayant été relâchées, ramollies, & ouvertes par ces
„ remedes; on les entretiendra en cet état, par [19] *l'exercice de la voix*, par le
„ fréquent [20] *sinapisme*, & par les remedes qui font *éternuer*. Et après s'être
„ promené quelque temps on se *gargarisera*, avec de la moutarde détrempée
„ dans de l'eau, ou l'on en [21] *mâchera* de la seche, ou du poivre avec du
„ miel, avant que d'entrer dans le bain. Sur quoi, il faut remarquer que la
„ Méthode n'a pas mis en usage le dernier de ces secours, dans le dessein de
„ tirer simplement quelque flegme, mais afin que les parties du dedans de la
„ bouche étant ouvertes, ou émües par ce remede elles communiquent leur
„ émotion au cerveau. Par la même raison, on peut aussi prendre du suc de
„ blete noire, ou du pain de pourceau, la quantité d'une cueuillerée, & ayant
„ fait renverser la tête au malade, lui faire entrer de ce suc dans les [22] narines.
„ De cette maniere il se fait une décharge d'humeur, dont on se trouve soula-
„ gé, non parce que cette humeur est sortie, mais plûtôt, comme on vient
„ de le dire, parce que le mouvement du dedans des narines, ou l'irritation
„ qui s'y fait, se communique à la tête, & fait ouvrir ce qui étoit resserré.
„ On met aussi au rang des remedes, ou des secours locaux l'usage de quel-
„ ques autres matieres differentes de celles dont on a parlé, comme sont l'eu-
„ phorbe, & les compositions où cette drogue entre, l'adarcé, l'opobalsa-
„ mum, l'aphronitrum, la myrrhe, &c. On joint enfin à ces remedes l'ap-
„ plication de ces sortes [23] d'onguens, qui ont la proprieté de tirer de fort
„ profond, & d'effacer, pour ainsi dire, les causes des maladies.

„ Cependant on se souviendra de ne point passer d'un remede local à un
„ autre, que le trouble que ce remede aura causé ne soit calmé, & que les par-

19 On appelloit cet exercice *Anaphonesis.*

20 De *Sinapi*, de la *moutarde.* Ce sinapisme se faisoit en laissant long-temps sur quelque partie du corps un cataplâme où il entroit de la moutarde, ce qui faisoit rougir la partie.

21 Les autres Médecins se servoient aussi de ce remede, qu'ils appelloient *apophlegmatisme*, comme qui diroit *remede pour tirer du flegme*; mais ce n'étoit pas la vüe des Méthodiques, comme nôtre Auteur s'en explique.

22 Ce n'est pas dans les narines seules que Cælius faisoit entrer des sucs acres. On voit ailleurs (*Tardar. lib.* 1. *cap.* 5. *& alibi*) qu'il seringuoit de l'eau chargée de nitre dans les oreilles, afin que la vertu récorporative, ou métasyncritique parvînt par les voyes des sens jusques aux membranes du cerveau; *quo etiam per sensuales vias ad membranas cerebri recorporativa virtus adveniat.*

23 Malagmata minytica, de *μινύω*, *j'efface.*

Secte Methodique dans le Siecle xl. & suivans.

„ ties ne soient en état de supporter une seconde agitation semblable à la pre-
„ miere. C'est pourquoi si nous voyons que le corps ait été fort fatigué après
„ un premier remede de cette nature, cela marquera qu'il n'en faut employer
„ qu'un seul dans chaque cercle. Mais dans les corps qui l'auront aisément
„ supp rté, on passera à un autre sans hésiter. D'ailleurs on observera d'em-
„ ployer chacun de ces remedes le jour qui suivra celui auquel on aura changé
„ la matiere de la nourriture; afin que l'abstinence qu'on fait ce jour là rende
„ le corps plus ouvert, & plus disposé à se prevaloir des remedes. On ob-
„ servera aussi que le Dropax soit appliqué lors qu'on se servira de la nourri-
„ ture moyenne, & la Paroptese, le Sinapisme, & les Sternutatoires dans
„ le temps qu'on se nourrit de volaille. Car alors le corps n'est ni trop affoi-
„ bli par la Drimyphagie, ou par les viandes salées qui ont précedé, ni trop
„ rempli par l'usage d'une trop forte nourriture. On s'abstiendra donç de
„ toutes sortes de remedes locaux, dans le temps de la Drimyphagie tant seu-
„ lement; à moins que ce ne soit un remede fort leger, & que les forces ne
„ soient bien entieres. La raison pourquoi l'on doit cesser d'appliquer des re-
„ medes locaux, ou extérieurs dans le temps que l'on vient de marquer, c'est
„ à dire, pendant que l'on use de viandes salées, & acres, c'est que cette ma-
„ niere de se nourrir, que l'on appelle, comme il a été dit, Drimyphagie,
„ émouvant assez le dedans, il n'est pas à propos d'émouvoir en même temps
„ le dehors, de peur de causer une trop grande agitation dans tout le corps.

„ On peut encore joindre à tous les remedes précedens *le Cataclysme*, qui
„ est une maniere de laver la tête par la chute violente de quelque eau sur cette
„ partie; & il faut que cette eau soit premierement chaude, & ensuite froide.
„ Après cela on substitue à l'eau commune, qu'on avoit employée au com-
„ mencement, les *Eaux* 24 *Minerales*, mais il ne faut pas qu'elles ayent une
„ odeur qui puisse incommoder. On peut aussi *nager*, mais il faut prendre gar-
„ de que ce ne soit pas à ciel découvert, parce que la tête, qui est seule ex-
„ posée à l'air, se refroidit nécessairement pendant que le reste du corps, qui
„ est dans l'eau, se réchauffe.

„ Enfin si le mal de tête ne cede pas à tous ces remedes; & qu'il revienne
„ par intervalles, le malade s'étant suffisamment fortifié par la bonne nourri-
„ ture, & par le repos, on viendra à l'usage de l'*Ellebore*; & on prendra pre-
„ mierement des raiforts qui auront été picquez avec les fibres du même Elle-
„ bore, & qui auront ensuite infusé dans de l'hydromel où l'on ajoûtera un
„ peu de vinaigre. Ce remede ayant suffisamment fait vomir, on employera
„ les Cuisiniers, & on se nourrira de toutes sortes de bonnes viandes, afin que
„ le corps, qui aura été ouvert par le violent mouvement causé par les reme-
„ des précedens, & qui se sera 25 déchargé de la vieille chair, dans laquelle
„ le mal avoit son siege, en reprenne une nouvelle, ou reprenne sa chair na-
„ turelle. Si la maladie s'opiniâtre, nonobstant tout ce qui a été fait, il faut
„ revenir

24 Naturales aquæ.

25 *Ut vehementi motu corpus apertum despuat, ut ita dixerim, passionis carnem, quâ depulsâ naturalis atque nova succedat.* C'étoit ce renouvellement de chair que les Méthodiques se proposoient lorsqu'ils employoient la *Métasyncrise*, & c'est par cette raison que Cælius traduit ce mot de *Métasyncrise*, par celui de *Recorporation*, & qu'il appelle les remedes *Métasyncritiques*, des remedes *Recorporatifs*, c'est à dire, *qui sont propres à faire un corps tout nouveau.*

Digitized by Google

„ revenir deux ou trois fois à l'*Ellebore*, reprenant entre-deux des forces pour „ supporter ce remede. On se servira aussi des [26] *eaux minerales*, & des *étuves seches*; & l'on entreprendra quelque longue navigation *sur mer*, les navigations qui se font *sur des fleuves*, *dans des étangs*, ou *dans des ports* n'étant „ pas propres, parce que ces eaux remplissent la tête d'une vapeur qui s'éleve „ de la terre; au lieu que les vapeurs de l'eau marine ouvrent insensiblement „ le corps, & le dessechent par leur salure, en sorte qu'il y arrive un grand „ changement. Il faut encore chercher des lieux, où regnent des vents doux, „ ou des vents contraires à ceux qui ont accoûtumé d'augmenter le mal de tête, „ & sur tout avoir l'esprit libre, & ne s'occuper que de choses qui divertissent, „ particulierement après le repas, parce qu'il n'y a rien qui remplisse la tête, „ comme la méditation, ou le trop grand attachement de l'esprit, sur quelque „ sujet.

Secte Méthodique dans le Siecle xi. & suivans.

Voila quelle étoit, selon Cælius, la veritable méthode de guérir les maux de tête. Je ne sai s'il se trouveroit aujourd'hui des malades assez commodes, ou assez patiens, pour se soûmettre à une semblable cure. Cet Auteur a bien raison d'appeller [27] *rigoureux* le cercle, dans lequel se font les principaux de ces remedes. Les incisions dont Hippocrate, & les autres Médecins, qui n'étoient pas de la Secte Méthodique, se servoient pour la même maladie, paroissent plus cruelles, mais on en étoit plûtôt quitte. Néanmoins il faut convenir que si les uns & les autres guérissoient leurs maladies par ces secours là, ce que nous ne savons pas, nous qui ne les pratiquons plus aujourd'hui; les personnes qui étoient délivrées d'une maladie aussi longue, & aussi fâcheuse qu'est le mal de tête, ne devoient pas dire du mal de ces remedes, pour violens, ou ennuyeux qu'ils fussent.

Au reste, il faut remarquer que c'étoit sur le discernement des temps propres pour commencer, & pour finir chacun des *cercles*, dont on a parlé, que rouloit principalement la *convenance temporaire*. Cette regle *Cyclique*, ou Circulaire, comme Cælius l'appelle, faisoit un des plus importans articles de la Médecine Méthodique, & on ne pouvoit s'en éloigner, sans faire de grandes fautes. De plus, il faut savoir que ce que Cælius appelle *un cercle*, *cyclus*, ou *κύκλος*, étoit autrement appellé [28] *περίοδος*, *un période*, un *tour*. Ne pourroit-ce point être de là que sont venus les mots *περιοδεία*, *περιοδεύειν*, & *περιοδευτής*. On a vû [29] ci-devant que le dernier de ces mots signifioit *un Bâteleur*, *Circulator*, & l'on a même remarqué que les Médecins étoient quelquefois appellez *περιοδευταί*, par les derniers Grecs. La raison qu'on en a apportée, après les Jurisconsultes, c'est parce que les Médecins sont obligez de *faire* souvent *le tour* de la ville, pour visiter leurs malades; mais encore un coup ne pourroit-on point dire, que ce mot tire plûtôt son origine des *Périodes*, ou des *Cercles* des Méthodiques, & que c'est à ces mêmes *Périodes*, que Lucien a égard, lorsque pour marquer que les débauchez préparent de la besogne aux Médecins, il dit, [30] *qu'ils fournissent occasion aux périodes des Médecins*, ce que les Traducteurs ont

 tourné

26 C'est à dire, extérieurement, car on ne voit pas que Cælius s'en servît autrement.

27 Juxta cycli rigorem, *Tardar. lib. 2. cap. 14.*

28 On trouve dans *Moschion*, Auteur Méthodique, *περιοδικὴ ἐπιμέλεια*, *cyclica diligentia*, comme traduit le vieux interprete

29 *Part. 2. liv. 1. chap. 9*

30 *ἰατρῶν παρέχουσιν ἀφορμὰς περιόδων*, *Lucian. in Nigrino.*

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

tourné d'une autre maniere. Lucien vivoit à peu près en même temps que Soranus, c'est à dire, dans le temps que la Secte Méthodique étoit le plus en vogue. Ces *périodes* des Méthodiques ont pû faire qu'on ait appellé en premier lieu du nom de περιοδευταὶ, ces Médecins en particulier, & qu'on ait dit περιοδεύειν, pour signifier *guérir*, ou *traiter*, *selon les regles de la Secte Méthodique*, & περιοδεία, pour marquer *la cure d'une maladie suivant ces mêmes regles*. Il se peut, dis-je, que la chose soit allée au commencement de cette maniere, & que dans la suite ces mots ayant eu une signification plus génerale, & ayent désigné toutes sortes de Médecins indifferemment, & toutes sortes de cures.

Quoi qu'il en soit, ce n'est que depuis le temps des Méthodiques que l'on s'est servi de ces termes en ce dernier sens, qui étoit inconu aux anciens Grecs. Je n'en sache du moins aucun de ceux-ci qui ait parlé de cette maniere, & ce n'est apparemment que depuis le temps de Théodose, ou de Justinien que ces mots se sont introduits; en sorte que les Jurisconsultes de ces temps-là sont les premiers qui les ont employez en cette signification. On pourroit m'objecter 31 un passage de Dioscoride, où cet Auteur appelle περιοδευτικὸς τόπος, ou τρόπος, *la maniere de traiter*, ou *de guérir*; mais outre que le livre de Dioscoride d'où ce passage est tiré, passe pour être supposé, cet Auteur vivoit dans le temps que la 32 secte Méthodique étoit dans son lustre. Monsieur de Saumaise avoit bien remarqué que la basse Grece disoit περιοδεύειν, pour dire *guérir*, ou *traiter*, mais il n'explique ce mot que de la cure que font les Bâteleurs, quoi qu'il dise le contraire dans son livre *de Primatu Papæ*. On peut voir d'autres significations des mots dont il s'agit dans le Glossaire Grec de Monsieur Du Cange, & même dans son Glossaire Latin. Monsieur Ménage a aussi expliqué quelques uns de ces mots dans son livre intitulé *Amœnitates Juris*.

Ce que l'on a dit jusques à present peut suffire, pour donner une idée des sentimens, & de la pratique des Médecins Méthodiques. On auroit pû joindre quelque autre exemple à celui que nous avons rapporté de la cure du mal de tête, pour donner une instruction plus complete concernant leur maniere de pratiquer, mais cela nous auroit mené trop loin. Ceux qui voudront s'en instruire à fond peuvent consulter Cælius Aurelianus.

CHAPITRE XII.

Suite des Médecins Méthodiques.

GAlien conte entre les Méthodiques, outre quelques uns de ceux dont on a déja parlé, 1 un OLYMPICUS, de Milet, qu'il appelle *un diseur de bagatelles*. Celui-ci eut pour disciple un APOLLONIDES de Cypre, qui fut le maître d'un JULIEN. Ce dernier vivoit en même temps que Galien. 2 Il avoit écrit quarante huit livres, contre les Aphorismes d'Hippocrate. Voici un petit

31 *Lib. 7. præfat. in principio.*
32 *Exercitat. Plin. pag.* 1050. & 1051. *Edit. Parif.*
1 *Method. medend. lib* 1.
2 *Galen. contra ea quæ à Juliano in aphorismos dicta sunt, cap.* 6.

Digitized by Google

petit fragment d'un de ces livres dans lequel ce Médecin combattoit le second Aphorisme. Julien reprend d'abord Hippocrate de ce qu'il s'attache à distinguer les évacuations d'humeurs qui soulagent les malades, d'avec celles qui produisent un effet contraire. Il prétend qu'Hippocrate suppose ce qui est en question. *Si l'on fait voir*, dit Julien, *que les humeurs, de l'évacuation desquelles il s'agit, ne peuvent être les causes des maladies, cet aphorisme tombe de lui-même, comme étant appuyé sur un faux fondement. Si l'abondance des humeurs, qui est ce qu'Hippocrate appelle plénitude, étoit une cause génerale des maladies, il n'y auroit rien de plus aisé que de les guérir d'abord; il ne faudroit que procurer l'évacuation de ces humeurs, ce qui se feroit en saignant, s'il y avoit du sang de trop, & en purgant la pituite, la bile, ou la mélancholie, si elles excédoient.* Julien avoit sans doute tiré cela d'Asclépiade, comme on en peut juger par ce qui a été dit ci-devant. Il avoit aussi apparemment pris des Méthodiques ses prédécesseurs la plus grande partie de ce qu'il disoit d'ailleurs touchant *la Méthode*, mais il ne laissoit pas de se vanter de l'avoir le premier découverte. Les propres termes dont il se servoit nous feront voir quel étoit le caractere de cet homme, & ce qu'il prétendoit avoir découvert. Après avoir dit que le corps est sujet à deux affections contraires l'une à l'autre, *le relâchement*, & *le resserrement*, lesquelles y causent tour à tour un changement, qui fait décheoir ce même corps de son état naturel; & après avoir témoigné qu'il n'est pas du sentiment d'Asclépiade, & d'Epicure touchant *le vuide*, qu'il nie absolument, il continue de cette maniere. *Je ne puis*, dit-il, *m'empêcher de déclarer que les changemens, & les remuemens qui se font dans les corps, & qui les ouvrent, ou les resserrent, sont suivis de la génération des élemens, & sont les causes du chaud, du froid, du sec, & de l'humide; en sorte que ces dernieres qualitez ne sont que la production des premieres. Voyez*, ajoûte-t-il, *sur quels thrônes sublimes la Méthode est montée, pour se cacher au commun des hommes. J'avois fait dessein, par humilité, & par modestie, de ne la point découvrir, mais je viens de la montrer jusques dans le ciel même. C'est moi seul qui l'ai le premier trouvée, & qui ai dissipé, & écarté le nuage qui la couvroit.* Pour le reste, Julien ne s'explique par fort differemment des autres Méthodiques, sur les causes des maladies. *Nous appellons*, dit-il, un peu plus bas, *santé, l'état moderé de resserrement, & de relâchement qui se trouve dans la* [3] *composition du corps humain. S'il arrive que les maladies dressent des embûches à cette médiocrité, il faut nécessairement que les corps souffrent, ou pour être trop resserrez, trop durs, & trop secs, ou pour être trop mous, trop relâchez, & trop humides.*

Secte Méthodique dans le Siecle xi. & suivans.

On conte encore dans le parti des Méthodiques un [4] MENEMACHUS, d'Aphrodisias, qui n'épargnoit guére plus le papier que le précedent, & qui a été l'un des plus subtils défenseurs de sa Secte. Comme il est cité par Celse, il doit avoir vécu long-temps avant Julien, & avoir suivi de près Thémison.

Il y a eu aussi un [5] DIONYSIUS. Galien parle de trois Médecins de ce nom, dont l'un est appellé condisciple d'Héraclide de Tarente, ou de Criton. Nous l'avons conté ci-devant entre les Empiriques. Le second étoit de [6] Samos, & le troisiéme de [7] Milet. Pline fait mention d'un quatriéme Denys, qui avoit

3 *ἐπὶ τῶ ἀνθρωπίνων συγκριμάτων.*
4 *Galen. Introduct. cap.* 4.
5 *Ibidem.*
6 *De composit. medicam. per genera, lib.* 4. *cap.* 13.
7 *De Antidotis, lib.* 2. *cap.* 11.

Secte Méthodique dans le Siecle xl. & suivans.

avoit écrit *des Plantes*, ou qui avoit seulement décrit les vertus de celles qu'il conoissoit; s'étant d'ailleurs contenté de les peindre, sans en donner la description. C'est apparemment le même de qui Pline dit en un autre endroit, qu'il avoit écrit *un abregé concernant les plantes*. Mais je ne sai point lequel de tous ces Denys a été Méthodique.

Un cinquiéme Médecin du même nom c'est CASSIUS DIONYSIUS d'Utique, qui avoit traduit en Grec les ouvrages de *Mago*, Africain, touchant l'Agriculture, & les Plantes. 8 Estienne de Byzance fait mention de ce Cassius Dionysius, & de son Ouvrage, qui étoit intitulé *Rizotomiques*. Scribonius Largus nomme un sixiéme Dénys, qu'il dit avoir été Chirurgien; & Pline cite un SALLUSTIUS DIONYSIUS, qui fait le septiéme.

9 Photius, en introduit enfin un huitiéme qui étoit Ægéen. Ce Dénys avoit composé un livre qui contenoit cent Chapitres, dont il y en avoit cinquante, qui établissoient chacun un certain sentiment; & cinquante autres qui détruisoient ces mêmes sentimens; en sorte que dans un Chapitre cet Auteur souffloit, comme on dit, le chaud, & dans l'autre le froid; comme cela paroîtra par quelques exemples, qu'on en va rapporter. Dans le premier Chapitre il soûtenoit que la semence vient également du pere, & de la mere; dans le second, il disoit qu'elle ne vient que de l'un des deux. Dans le troisiéme, il vouloit que la semence vînt de toutes les parties du corps; dans le quatriéme, il prétendoit qu'elle n'est fournie que par les testicules. Dans le cinquiéme, il assuroit que la coction qui se fait dans l'estomac est l'effet d'une chaleur; dans le sixiéme, il le nioit. Dans le septiéme, il posoit que ce qu'on appelle coction se fait par un broyement; dans le huitiéme, il disoit que cela se fait autrement. Dans le neuviéme, il attribuoit la même coction à une putréfaction, ou pourriture des viandes; dans le dixiéme, il faisoit voir que cela ne se pouvoit pas, &c. On peut voir le reste dans Photius. Il y a de l'apparence que cet Auteur étoit un Médecin Pyrrhonien, qui avoit écrit ce livre, pour insinuer qu'il n'y a rien de certain dans la Médecine, non plus que dans tout le reste. Il y a eu plusieurs grands hommes, du même nom; mais je n'en sache pas davantage, qui ayent été Médecins.

10 Galien met encore dans le rang des Méthodiques un PHILON, dont on parlera 11 ci-après, un MNASEAS, un RHEGINUS, un ANTIPATER, & un ATTALUS. Il dit que les deux derniers ont vécu de son temps. 12 Attalus en particulier étoit disciple de Soranus. Il pratiquoit la Médecine à Rome, en même temps que Galien, qui eut quelque dispute avec lui au sujet de la cure d'un Philosophe nommé *Théagene*. La cause de leur different venoit de ce que le Médecin Méthodique vouloit appliquer des médicamens, qui étoient simplement émolliens sur une tumeur, que ce Philosophe avoit, à la région du foye, contre l'avis de Galien, qui vouloit qu'on y applicât des astringens, pour ne pas trop affoiblir ce viscere.

SEXTUS,

8 *In voce* Utica. *Vide Gesneri Bibliothecam.*
9 *Bibliothec. Cod.* 185. & 211.
10 *Method. medend. lib.* 1. *cap.* 7.
11 *Part.* 3. *liv.* 1. *chap.* 1.
12 *Method. medend. lib.* 13. *cap.* 15.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

SEXTUS, qu'on appelle *l'Empirique*, duquel on a parlé 13 ci-devant, comparant la Secte des Philosophes Pyrrhoniens, ou Scepticiens, avec la Secte des Médecins Empiriques, & celle des Méthodiques, veut que cette derniere ait plus de rapport avec celle des Philosophes dont on vient de parler, que la premiere. 14 *Quelques-uns*, dit Sextus, *prétendent que la Médecine Empirique est fondée sur les mêmes principes que la Philosophie Sceptique. Mais il faut savoir que cette Philosophie ne peut s'accorder avec la Médecine, ou la Secte Empirique; en ce que celle-ci soûtient* 15 qu'on ne peut pas comprendre ce qui est incertain. *Elle s'accorderoit plûtôt avec la Secte qu'on appelle Méthodique; cette Secte étant la seule de toutes celles de la Médecine, qui semble ne se conduire pas témerairement par rapport aux choses incertaines, & & qui ne s'ingere point de prononcer si elles sont comprébensibles, ou nom; mais s'attachant à ce qu'il y a d'apparent, elle en tire ce qui lui semble être utile; suivant en cela la même route que les Scepticiens. Nous avons dit ci-devant*, poursuit Sextus, 16 *que ce qui regarde nôtre commune maniere de vivre peut être consideré par rapport à ces quatre choses, la conduite de la nature, la contrainte des passions, les établissemens des Loix, & des Coutumes, & les préceptes des Arts. De la même maniere donc que le Scepticien, contraint par les passions, cherche, par exemple, à boire quand il a soif, & à manger quand il a faim, & se conduit de même à l'égard des autres choses qu'on a désignées; les Méthodiques sont pareillement induits, par les souffrances du malade, à chercher ce qui semble le plus convenable pour le soulager. Ils relâchent ce qui leur paroit resserré, à l'imitation de ceux qui se sentant roides de froid se font mettre dans un lieu chaud; & au contraire ils resserrent ce qui leur semble relâché, comme font ceux qui se trouvant incommodez par les grandes sueurs que cause la chaleur des bains, s'exposent à l'air frais pour arrêter ces sueurs. Quant à ce qui est étranger, ou contre nature, & qui nuit au corps, cela oblige les mêmes Méthodiques à ramener les choses à leur état naturel; à peu près comme un chien tâche de tirer au plûtôt une épine qui lui est entrée dans la chair. Enfin, pour ne passer pas les bornes de nôtre sujet en nous étendant trop, nous estimons que tout ce que disent les Méthodiques se peut rapporter à la violence que nous font les passions tant naturelles, que contre nature. La Secte Pyrrhonienne, & la Méthodique conviennent d'ailleurs en ce que l'une, & l'autre de ces Sectes refuse également d'affirmer positivement quoi que ce soit, & se sert à peu près des mêmes manieres de parler. Car comme le Scepticien dit ordinairement*, Je ne définis rien; Je ne comprens rien clairement: *le Méthodique employe dans le même sens les mots de*

13 *Part. 2. liv. 2. chap.* 8.

14 *Pyrrhoniar. Hypothes. lib. 1. cap.* 24.

15 Il faut expliquer ce passage de Sextus par un autre de Galien, qui a été rapporté ci-dessus *part. 2. liv. 2. cap.* 4 *dans les notes.*

16 Nôtre Auteur explique sa pensée plus clairement dans le chapitre onzieme du livre que l'on a cité. *Il semble*, dit-il, *que ce qu'il y a à remarquer touchant la maniere commune de vivre peut être consideré par rapport à ces quatre choses; la conduite de la Nature; la contrainte des passions; l'établissement des loix, ou des Coutumes; & les préceptes des Arts. Par la conduite de la Nature nous suivons ce que les sens, & l'entendement, que nous avons naturellement, nous dictent. Par la contrainte des Passions, nous cherchons à manger quand nous avons faim, & à boire quand nous avons soif. L'établissement des Loix, & des Coutumes nous oblige d'ailleurs à regarder, par rapport à l'usage de la vie, la pieté comme un bien, & l'impieté comme un mal. Enfin nous nous reglons selon les préceptes des Arts, que nous avons embrassez, pour ne demeurer pas sans rien faire; mais faut remarquer que dans toutes ces choses, nous ne décidons rien.*

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

Convenance, *& de* Rapport; *& il prend le mot* Indication, *pour une chose qui nous porte à chercher ce qui paroit le plus convenable pour opposer aux passions, ou aux affections tant naturelles, que contre nature; sans rien affirmer à cet égard, comme nous l'avons expliqué par les effets de la faim, & de la soif. D'où nous concluons que la Secte de ceux qu'on appelle Médecins Méthodiques nous semble avoir plus de rapport avec la Philosophie Sceptique, qu'aucune autres des Sectes de la Médecine.*

Cette déclaration de Sextus, en faveur de la Secte Méthodique, nous oblige à le ranger entre les Médecins de cette Secte, étant constant d'ailleurs qu'il étoit Médecin aussi bien que Philosophe, comme on l'a remarqué lors qu'on a parlé des Médecins Empiriques.

CHAPITRE XIII.

Des derniers de tous les Médecins Méthodiques conus.

Tous les Méthodiques, que l'on a nommez au chapitre précedent, & dont nous n'avons aucun écrit, ont vécu avant Galien, ou en même temps que lui. Il s'en trouve encore quelques autres dont le temps est incertain. ou qui sont venus fort long-temps après, desquels il nous est resté quelques ouvrages. Le premier est MOSCHION. L'on a parlé ci-devant d'un Médecin de ce nom, que 1 Galien dit avoir été disciple d'Asclépiade. 2 Cet Auteur fait d'ailleurs citer à Soranus un Moschion qui avoit composé des livres touchant *l'ornement*, ou *l'Embellissement*. Pline en cite encore un autre qui avoit écrit touchant *les Raiforts*; & Plutarque en nomme un quatriéme, qui étoit son contemporain, & son ami. Je ne sai si ce sont quatre differens personnages. Je ne sai pas même si le Moschion, dont il s'agit maintenant, doit être l'un de ces quatre premiers, ou s'il fait le cinquiéme.

On découvriroit quelque chose de certain, touchant le temps auquel a vécu ce dernier, si l'on pouvoit déchifrer ce qu'il a voulu dire lors qu'il parle d'un 3 médicament contre la stérilité, lequel il dit avoir donné à *Julie Agrippine*; laquelle, n'ayant pû avoir d'enfans jusqu'alors, avoit mis au monde, en suite de ce remede, un fils que nôtre Auteur appelle *Diogenianus*. Mais je ne conois point d'Agrippine qui ait eu un fils de ce nom. Je ne trouve même personne de ce nom, dans toutes les familles des Empereurs. Je ne sai donc quelle explication on pourroit donner à ce passage, si ce n'est que l'on dit qu'il s'agit ici d'Agrippine mere de Néron, & que c'est à Néron que Moschion donne le nom de *Diogenianus*, qui est approchant de *Diogenes*, c'est à dire, *fils de Jupiter*, à peu près comme Oppian appelle Antonin Caracalla, fils de Severe, *l'aimable rejetton du Jupiter d'Italie*. On répondra que cette conjecture n'est pas bien fondée, parce qu'il paroit au stile de Moschion qu'il est venu long-temps

---

1 *De different. puls. lib. 4.*

2 *De compos. medicam. local. lib. 1. cap. 1.*

3 ἔπεμψα δὲ κυρίᾳ Ἰουλίᾳ Ἀγριππίνῃ τὴν χρῆσιν, ἥτις μέχρι τοῦ δεῦρο μὴ κύουσα ἔσχε πολυσύνετον υἱὸν Διογενιανόν. *cap. 161.*

temps après, & que d'ailleurs 4 il cite Soranus, qui a vécu seulement sous Trajan. Pour soudre cette difficulté, on peut dire que le livre de Moschion que nous avons aujourd'hui, n'est qu'un extrait de ceux qu'avoit écrit l'un des Moschions dont nous avons parlé en premier lieu, & même un extrait fait long-temps après, & fort mal digeré, dans lequel on a inseré diverses choses étrangeres. Le veritable Moschion, Auteur des livres d'où l'extrait dont on vient de parler a été tiré, pouvoit avoir vécu sous Néron, ou un peu auparavant, & être le même que celui qui avoit écrit *de l'Ornement*; ce qui n'étoit, sans doute, qu'une partie d'un plus grand ouvrage concernant *les maladies des femmes*, lequel est appellé 5 *Triacontas*, par l'Interprete Latin de nôtre Moschion. Supposé donc que Moschion ait vécu du temps de Néron, il n'y aura plus qu'une difficulté, qui est de trouver comment appliquer à Julie Agrippine mere de cet Empereur ce qui est dit ici, qu'elle avoit été stérile. Cela ne paroîtra pas si difficile si l'on considere qu'Agrippine n'eut point d'autre enfant que Néron. Je sai bien qu'on a reproché à cette Imperatrice qu'étant mariée à Claude elle se faisoit avorter, pour ne pas mettre au monde des enfans qui fissent concurrence à Néron en la succession à l'Empire. Il semble même que bien loin d'être stérile elle ne concevoit que trop souvent, s'il en faut croire 6 Juvenal, mais cela n'empêche pas qu'elle n'ait pû demeurer quelque temps sans devenir grosse, pendant son premier mariage. D'ailleurs, on sait que le peuple parle souvent des Princes selon sa passion, particulierement en de pareilles occasions. Parce qu'Agrippine ne faisoit pas des héritiers à Claude, on ne manqua pas de dire qu'il y avoit de l'artifice, quoi que ce fût peut-être l'effet d'une indisposition qui l'avoit rendue long-temps stérile, ou qui faisoit que si elle concevoit elle ne pouvoit accoucher à terme.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.

Quoi qu'il en soit, le livre que nous avons de Moschion est écrit en Grec, & il traite *des parties, & des maladies des femmes*; de maniere qu'étant joint aux livres de Cælius Aurelianus, il peut rendre complete la pratique des Méthodiques. Ce livre a été presque tout entier traduit en Latin par un ancien interprete qui semble avoir été Juif, & qui a ajoûté à ce que l'Auteur avoit écrit sur le sujet dont on vient de parler, ce qu'il a trouvé dans les écrits de *Cléopatre*, & de *Theodorus Priscianus* sur la même matiere, ce qui fait de la confusion.

La pratique de Moschion est approchante de celle de Cælius, si ce n'est qu'on trouve dans Moschion des remedes *Spécifiques*, au lieu que Cælius rejette entierement cette sorte de remedes. Mais il se peut que les endroits où Moschion propose ces mêmes remedes, ayent été ajoûtez au texte de cet Auteur qui les condanne ailleurs, & qui par consequent seroit contraire à soi-même, ce qu'on ne peut pas présumer. Au reste on trouve dans ce même Auteur presque tout ce qui regarde la Médecine des femmes, les parties de leur corps, ce qui leur arrive tant en santé qu'étant malades, les moyens de les

4 *Cap.* 151.
5 C'est à dire *qui contient trente livres, ou trente volumes.*
6 Cùm tot abortivis fœcundam Julia vulvam
Solveret, & patruo similes effunderet offas *Satyr.* 2.
On sait que Claude étoit oncle de sa femme Agrippine. Le dernier mot du second vers exprime avec une grande force la pensée d'Antonia mere de cet Empereur; Elle disoit *que son fils étoit un monstre, ou un homme que la nature avoit commencé, sans l'avoir achevé.* Sueton. in Claudio, cap. 3.

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

les secourir dans leurs accouchements, le soin que l'on doit avoir des enfans, & des nourrices, & autres choses de cette nature, parmi lesquelles il s'en trouve d'assez curieuses. Il remarque entr'autres choses que les Anciens se servoient d'un couteau de bois, ou de verre, ou d'un roseau trenchant, ou d'une croûte de pain, pour couper le nombril de l'enfant en venant au monde, ce qu'il traite de superstitieux.

Le Pere Labbe, dans sa nouvelle Bibliotheque des livres manuscrits, dit qu'il y a dans celle de Florence, un livre intitulé *Mystionis Smyrnaei Gynaecia*, qui contient 1072 chapitres. Ce *Mystion* pourroit être nôtre Moschion, & son livre le *Triacontas* dont on a parlé.

VINDICIANUS, qui prend le titre de 7 *Comte des Archiatres de l'Empereur Valentinien*, dans une lettre qu'il écrit à ce même Empereur, & que nous avons encore aujourd'hui, étoit aussi de la Secte Méthodique. La lettre dont on vient de parler l'insinue; ou du moins on y découvre l'esprit de cette Secte, qui blâmoit les remedes des autres Médecins, & en particulier *les saignées réiterées*, *l'artériotomie*, les *cauteres*, & les autres secours tirez du fer, & du feu, lesquels les Méthodiques appelloient cruels. Une autre preuve que ce Médecin étoit Méthodique, c'est qu'il a été 8 le Maître de *Theodorus Priscianus*, qui étoit certainement de la Secte en question, comme nous allons le voir. Vindicianus avoit aussi écrit 9 en vers touchant la Médecine, & il nous en reste quelques fragmens. S. Augustin l'appelle 10 *le grand Médecin de son Siecle*.

THEODORUS PRISCIANUS avoit premierement écrit en Grec quelques livres de Médecine, à la persuasion d'un de ses Collegues qu'il appelle *Olympius*, après quoi il écrivit en Latin ceux que nous avons aujourd'hui, comme on l'apprend de lui-même, & qui sont au nombre de quatre. Le premier est intitulé *Logicus*, quoi qu'il n'y ait rien moins que des raisonnemens philosophiques. Au contraire l'Auteur s'emporte dans sa préface, contre les Médecins Philosophes, ou raisonneurs. 11 *Si la Médecine*, dit-il, *étoit entre les mains de gens sans étude, qui n'eussent point eu d'autre Maitre que la nature, & qui n'entendissent rien dans la Philosophie, on auroit des maladies beaucoup plus legeres, & on useroit de remedes beaucoup plus aisez que ne sont ceux dont on se sert ordinairement. Mais*, poursuit-il, *la maniere la plus naturelle de traiter la Médecine a été négligée, & cet art est entierement à la disposition de certaines gens, qui font consister toute leur gloire à écrire avec politesse, & à disputer contre ceux qui ne sont pas de leur sentiment*, &c. Tout le reste de cette préface est plein d'exclamations contre l'abus que nôtre Auteur vient de censurer, & il se déclare si ouvertement pour les Empiriques que l'on jureroit qu'il étoit de leur Secte. Je ne vois pas pourquoi ce premier livre est intitulé *Logicus*, dans l'édition d'Aldus que j'ai suivie. L'édition

7 On verra ci-après quelle étoit cette dignité quand on en sera à *Andromachus* Médecin de Néron.

8 *Lib 4. de Physica Scientia.*

9 Ce sont les vers qui se trouvent à la fin du livre de *Marcellus Empiricus*, & que Rob. Constantin attribue à Serenus Samonicus. Il semble en effet que ces vers sont comme une peroraison, ou conclusion du Poëme de ce dernier.

10 *Ad Marcellin. Epist. 5.*

11 Si Medicinâ minus eruditi ac rustici homines, natura tantùm imbuti, non etiam philosophia, occupati essent, levioribus ægritudinum incommodis vexaremur, & faciliora remedia caperentur. Sed hæc via ab illis omissa est quibus, eloquentiæ studiosis, scribendi ac disputandi gloria major fuit.

Digitized by Google

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

L'édition de Basle, dont on parlera ci la fin de cet Article, intitule ce même livre *Euporistôn*, c'est à dire, *des remedes aisez à faire*, ou *à trouver*. L'Auteur le dédie à son frere *Timothée*. Il lui dédie pareillement le second, où il traite des maladies *aigues*, & des maladies *chroniques*. Ce second livre est intitulé *Logicus*, dans la derniere édition dont on vient de parler, & ce titre paroit assez convenable, parce qu'il y a du raisonnement dans ce livre. Le troisiéme est pour *les maladies des femmes*, c'est pourquoi il est intitulé *Gynæcia*. Il est adressé à une femme qui est differemment nommée dans les differentes éditions. Celle d'Aldus, & celle de Strasbourg l'appellent [12] *Victoria*. Celle de Basle l'appelle *Salvina*. Le quatrieme qui a pour titre *De Physica scientia* est adressé par l'Auteur à un fils qu'il avoit, qui s'appelloit *Eusebe*. Le commencement de ce livre ne répond point à son titre, c'est à dire qu'il n'y est traité de rien moins que de la *Physique*. On n'y trouve que des descriptions de médicamens pour diverses maladies, ou des remedes *spécifiques*, & *empiriques*, dont quelques-uns sont même *superstitieux*. Mais sur la fin il y a quelques questions qui concernent la Physiologie Médicinale. L'Auteur y examine la nature de la *semence*, celle de quelques parties du corps, & quelques unes des fonctions animales, le tout fort grossierement. Ce quatriéme livre ne se trouve pas dans l'édition de Basle.

Au reste, il paroit par le second des livres dont on vient de parler, que l'Auteur étoit de la Secte Méthodique. Il commence toujours ses cures, comme faisoient ceux de cette Secte, par le choix d'une chambre convenable au genre de la maladie dont il traite, & cela par rapport au *relâchement*, ou au *resserrement*, dont on a si souvent parlé au commencement de ce livre. Dans la Péripneumonie, par exemple, qui est, selon les Méthodiques, une maladie de resserrement, il veut que la chambre où couche le malade [13] soit *claire*, & *chaude*, parce, dit-il, que cela sert à *relâcher*. Il parle aussi très-souvent des *cercles* des Méthodiques. Il saigne à peu près comme eux, dans l'espace des trois premiers jours de la maladie; quoi qu'il craigne quelquefois la saignée, ou [14] qu'il juge que l'on s'en peut passer, & que l'on peut lui substituer quelqu'autre remede, en des occasions où l'on croit ordinairement qu'elle est d'une nécessité indispensable. Mais quoi que nôtre Auteur soit de la Secte Méthodique, il ne laisse pas de s'éloigner à divers égards de la pratique des plus anciens Médecins de cette Secte. Il ordonne souvent des *purgatifs*, ce que ne faisoient point les Médecins dont on vient de parler. Il se jette aussi sur les *Spécifiques*, & ne suit point à l'égard de l'administration des autres remedes l'ordre exact, & scrupuleux que suivoit Soranus. On ne trouvera pas cela étrange, si l'on considere que Theodorus Priscianus vivoit environ trois cents ans après lui, & que du temps même de Soranus les Méthodiques n'étoient pas tous unanimes; en sorte que si dans le temps de l'établissement, ou du

 plus

---

12 *Voyez ci-dessus, part. 2. liv. 3. chap.* 13. Nôtre Auteur cite aussi dans son quatrieme livre une *Leoparda*, dont il a eté parlé au même endroit.

13 His primò lucidum, & calidum, ut pote calasticum, cubiculum providendum est.

14 Si nulla nos ætatis aut temporis ratio remoretur, phlebotomo subveniemus, licet ad detractionem sanguinis cunctantior non facilè peccaverit. Cùm enim sanguinis commodissimi elementi copia laborantes etiam alienis juvari possint remediis, eo sanè detracto vel amisso difficilè reparantur. *Lib. 2. part. 1. cap. 2. de phreneticis.*

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

plus haut période de la Secte dont il s'agit, les Médecins qui l'avoient embrassée n'avoient pû convenir entr'eux de divers articles; il n'est pas surprenant que ceux de cette même Secte, qui ne sont venus que trois, ou quatre siecles après les premiers, se soient distinguez à quelques égards. Ce en quoi ces derniers differoient des autres n'empêche pas qu'ils ne doivent aussi être regardez comme Méthodiques, car enfin ils n'ont point abandonné le principe fondamental de la Secte, qui consiste à ne reconoître que deux genres de maladies, le genre *relâché*, & le genre *resserré*.

Ce que l'on vient de dire que Theodorus Priscianus vivoit environ trois cens ans après Soranus, qui a vécu sous Trajan, est fondé sur ce que le premier dit lui-même qu'il a été disciple de *Vindicianus*, qui étoit Médecin de l'Empereur Valentinien premier. A ce conte, Theodorus Priscianus a dû vivre sous Gratien, & sous Valentinien second, ou même un peu plus tard. Son stile approche en quelque maniere de celui de Cælius Aurelianus, ce qui peut faire juger qu'il étoit Africain, comme l'Auteur dont on vient de parler. Les Oeuvres de Theodorus Priscianus ont été premierement imprimées à Strasbourg en 1532, mais dans cette édition on lui donne le nom de *Q. Octavius Horatianus*, & le titre *d'Archiater*. Cette même édition est d'ailleurs pleine de fautes, comme l'a remarqué Reinesius, qui explique plusieurs passages de nôtre Auteur dans ses diverses leçons. La même année il s'en est fait une autre édition à Basle, sous le nom de Theodorus Priscianus, mais où le quatrieme livre manque. Aldus, ou ses fils, en ont enfin donné une troisieme en 1547, où les œuvres de nôtre Auteur, qui y paroit aussi sous le nom de Theodorus Priscianus, sont jointes à celles de tous les anciens Médecins qui ont écrit en Latin. Theodorus Priscianus n'y prend pas le titre *d'Archiater*, comme dans la premiere. On verra dans la troisiéme partie ce que signifie ce titre. Le troisiéme livre de cet Auteur, qui traite des maladies des femmes, se trouve aussi dans un recueil d'ouvrages concernant la même matiere, fait par Israël Spachius. 15 Il se trouve enfin un livre intitulé *Diæta*, d'un ancien Médecin nommé *Théodore*, lequel Reinesius croit être le même que nôtre Theodorus Priscianus.

Voila tous les anciens Méthodiques dont les écrits, ou les noms nous sont restez. Depuis Theodore Priscien, ou depuis *Olympius*, *Timothée*, & *Eusebe*, dont le premier fait mention, ou auxquels il dédie ses livres, & qui étoient apparemment de sa Secte; on n'a point de nouvelles de cette même Secte jusques au temps de GARIOPONTUS qui n'a écrit qu'environ sept à huit cents ans après ceux dont on vient de parler. 16 Quelques-uns l'appellent *Warimpotus*, d'autres *Raimpotus*, *Warmipotus*, *Guaripotus*, ou *Garimpotus*, *Gariponus*, & 17 *Garnipulus*. On a crû cet Auteur beaucoup plus ancien qu'il n'est. Dans le titre de son livre imprimé à Basle en 1531. il est appellé *Medicus admodum vetustus*. Monsieur Moreau dit aussi, *que Gariopontus est très-ancien, mais que l'on ne sait pas certainement en quel temps il a vécu; que son stile fait juger qu'il étoit Africain*. Mais il paroit par le témoignage de *Pierre Damien*, qui mourut l'an MLXXII, que ce Médecin étoit du même siecle, car

---

15 *Vide Fabricii Bibliothec. Latin.* Diogene Laërce cite aussi un Médecin du nom de *Théodore*, qui est plus ancien.

16 *Vide Fabricii Centuriam Plagiarior. paragraph.* 59.

17 Garnipulus manipulos Galeni surripiens, dit Valescus de Taranta, qui change apparemment le nom de cet Auteur par raillerie.

Secte Méthodique dans le Siecle XI & suivans.

car il en parle [18] comme d'un homme qu'il avoit vû. Il paroit d'ailleurs que nôtre Auteur étoit du nombre des [19] Médecins de *Salerne*, par un passage que rapporte en un autre endroit Monsieur Moreau, dans lequel il est appellé *Warmipotus*. On a de lui sept livres, qui contiennent sa pratique. Les cinq premiers traitent de presque toutes les maladies à la reserve des *fiévres*, qui font le sujet des deux derniers. Ce même ouvrage avoit été imprimé à Lyon, en 1516, & 1526 sous le titre de *Passionarius Galeni*, comme qui diroit *livre des passions*, ou *des maladies, composé par Galien*. On avoit mis ce titre sur la foi d'un Auteur inconnu, qui assuroit que Rhasis avoit témoigné que le livre en question étoit de Galien, & qu'il avoit été attribué à Gariopontus seulement pour y avoir fait quelques additions. Mais outre que Gariopontus cite lui-même Galien, on trouve dans ses livres plusieurs choses qui sont opposées aux maximes de Galien. A la verité, on y trouve aussi quelques lambeaux qui semblent être tirez des ouvrages de ce dernier; mais ils sont cousus avec plusieurs autres qui sont pris de Theodorus Priscianus, de Trallian, & d'ailleurs. C'est au sujet de ce que nôtre Auteur a emprunté du pénultieme de ceux que l'on vient de nommer, qu'il est mis au rang des Médecins Méthodiques. Reinesius a remarqué que Gariopontus a copié divers chapitres de ce même Auteur, mais fort mal; ayant omis exprès ce qu'il ne comprenoit pas, & ayant mal rapporté ce qu'il croyoit entendre. Les noms Grecs des maladies, & des parties, sont presque tous corrompus. Il met *Hydrophona* pour Hydrophobia; *Bulismes* pour Bulimos? *Fister* pour Sphincter, *Attoma* pour Atonia; *Apoximeron* pour ἀσθένεια μορίων, c'est à dire, foiblesse des parties génitales, &c. Son stile est d'ailleurs fort mauvais, & ressent bien le temps auquel il écrivoit. Quelques-uns ont crû que cet Auteur avoit écrit en Grec, & que ce que nous avons n'est qu'une traduction, mais Barthius les a refutez. [20] Reinesius, que l'on peut consulter, en a expliqué divers endroits. Le même Savant attribue à Gariopontus le livre intitulé *de Dynamidiis*, qui est parmi les œuvres de Galien.

Après Gariopontus, je ne sache pas que l'on trouve d'autres Auteurs de la Secte Méthodique. Cette Secte semble avoir été entierement éteinte depuis ce temps-là jusques à la fin du Siecle seizieme, ou plûtôt jusques au commencement du dix-septieme qui va finir, & dans lequel PROSPER ALPINUS, Professeur en Médecine à Padoüe, a voulu la faire révivre, par son livre intitulé, *de Medicinâ Methodicâ*, imprimé en 1611. On aura dans la suite occasion de parler plus amplement de ce Médecin.

CHAPITRE

---

18 Dicam quod mihi Garimpontus senex, vir videlicet honestissimus, & apprimè literis eruditus medicus, retulit. *lib 5. epistol.* 16.

19 Warmipotus quidam Medicus Salernitanus. *Renatus Moreau, prolegomen. in Scholam Salernitanam, ex Ecloga Oxonio-Cantabrigiensi.* Le premier passage est tiré du livre de Moreau, intitulé *De sanguin. missione in pleuritide.*

20 *Variar. Lect. lib. 3. pag. 359. & alibi.*

Secte Méthodique dans le Siecle xI & suivans.

CHAPITRE XIV.

Objections que quelques anciens Médecins Dogmatiques faisoient aux Méthodiques.

ON seroit trop long, si l'on vouloit rapporter ici tout ce qui se trouve dans Galien, contre les Méthodiques, quoi que les principaux livres qu'il avoit écrit sur ce sujet ayent été perdus. Celse a aussi disputé contr'eux. Voici quelques-unes des principales raisons de ces deux Auteurs. Il ne faut pas croire, disoient ils, que les plus anciens Médecins n'ayent pas eu conoissance de ce que les maladies ont de commun entr'elles, & qu'ils n'y ayent même fait beaucoup d'attention, mais cela ne les a pas empêchez d'aller plus avant. Hippocrate n'a-t-il pas dit expressément, 1 *que pour guérir les maladies il faut prendre garde à ce qu'elles ont de commun les unes avec les autres, & à ce qui est particulier à chaque maladie.* Les Méthodiques, ajoûtoient nos Auteurs, doivent, malgré qu'ils en ayent, reconoitre des differences fort essentielles dans l'un & dans l'autre des genres de maladies qu'ils établissent, & ces differences doivent faire d'autres nouveaux genres. Car enfin autre chose est vomir du sang, & autre vomir de la bile; & il y a bien de la difference entre avoir une diarrhée, & avoir une dysenterie, ou une perte de sang; entre l'évacuation ou la diminution du superflu, qui se fait dans la santé par des sueurs, & l'amaigrissement, qui est l'effet d'une fiévre lente qui consume le corps.

Ces Médecins disoient aussi que les differentes parties, qu'une même maladie attaque, font une difference qui n'est pas moins grande. L'on traite autrement *l'œuil* & autrement *l'oreille* pour le même mal; & il n'est presque aucune des parties du corps qui ne demande des égards particuliers. 2 L'huile, par exemple, qui adoucit & ramollit les tumeurs inflammatoires qui viennent dans toutes les autres parties, cause une douleur insupportable à celles de l'œuil, & augmente le mal au lieu de le diminuer. Galien redresse encore fortement les Méthodiques sur ce que bien loin de rechercher les *causes cachées* des maladies, ils négligeoient même les *causes extérieures & évidentes*; dans la pensée, comme on l'a vû, que ce n'est pas la cause de la maladie qui indique le remede, mais que c'est la maladie elle même. Pour les rendre convaincus du contraire, il se sert de l'exemple qu'on a rapporté 3 ci-dessus, de deux hommes qui ayant été mordus en même temps d'un chien enragé s'addresserent à deux differens Médecins pour être guéris. Sur quoi il arriva que l'un de ces Médecins s'étant informé de la cause exterieure du mal, & traitant son malade selon ce qu'indiquoit cette cause, laissa long-temps la playe ouverte, & se servit de spécifiques. L'autre, sans se mettre en peine de la cause, n'eut égard qu'à la maladie qui étoit une *playe*, & suivant l'indication commune des playes travailla à la cicatriser au plûtôt, d'ou il s'ensuivit que son malade mourut

1 *Epidemic. lib* 5. Hippocrate a aussi fait mention des remedes *resserrans* & des remedes *relâchans*. Voyez ci-dessus. *Part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 21.

2 *Galen. de Sectis ad eos qui introducuntur, chap.* 8.

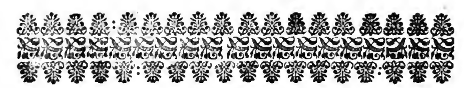
3 *Part.* 2. *liv.* 4. *chap.* 6.

Digitized by Google

rut enragé, au lieu que l'autre se tira d'affaire. L'on a vû au même endroit ce que les Méthodiques pouvoient répondre à cela. Galien ne les épargne pas non plus, sur ce qu'ils ne sembloient faire aucune consideration ni de la saison ou l'on se rencontroit, ni du pais, ni de l'âge du malade &c. Mais ils répondoient que ces circonstances ne faisoient point varier leur méthode, quant au fond; qu'il falloit toûjours resserrer là où il y avoit du relâchement, en quelque païs & en quelque saison que l'on fût & quelqu'âge que l'on eût, & même quelque partie que ce fût qui eût besoin de ce secours; quoique les matieres resserrantes, non plus que les relâchantes, ne dussent pas être prises toutes indifferemment. Et il n'est pas vraisemblable qu'ils crussent qu'on pût donner, par exemple, une même dose d'un médicament à un enfant ou à un vieillard qu'à un homme robuste, ou que l'on dût faire aux uns & aux autres le même remede. On n'en dira pas davantage sur ce sujet, & l'on passera à d'autres Sectes qui s'établirent quelque temps, après que celle des Méthodiques fut en vogue.

Secte Méthodique dans le Siecle xl & suivans.





HISTOIRE

DE LA

MEDECINE,

SECONDE PARTIE,

LIVRE QUATRIEME,

SECTION SECONDE.

De certaines Sectes moins conues, qui ont eu quelque chose de commun avec la Méthodique, & qui se sont établies peu de temps après. On traite aussi de la Médecine de CELSE, en particulier.

CHAPITRE I.

De la Secte EPISYNTHETIQUE, *& de la Secte* ECLECTIQUE.

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle XI & suivans.

QUoi que Thémison eût d'abord fait un grand nombre de disciples, & que la Secte Méthodique qu'il avoit établie se soit soutenue fort long-temps, il y eut néanmoins plusieurs de ses contemporains, & de ceux qui le suivirent de près, qui ne se rangerent pas de son parti. Les uns n'abandonnerent point les Dogmatiques, & demeurerent attachez à Hippocrate, à Hérophile, à Erasistrate, & à Asclépiade. Les autres furent toûjours pour les Empiriques. Les Méthodiques eux mémes, qui n'étoient pas tous d'accord entr'eux, comme on la vû ci-dessus, donnerent lieu à l'introduction de quelques autres nouveaux Systemes. De leur Secte il en pullula deux autres, la

Secte

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle XI & suivans.

Secte *Episynthétique*, & la Secte *Eclectique*, & peut être une troisiéme dont on parlera au chapitre suivant. C'est du moins ce qu'il semble qu'on recueille de ce que dit l'Auteur du livre intitulé *l'Introduction*, attribué à Galien. Cet Auteur, 1 après avoir remarqué que certains Méthodiques, comma *Olympicus*, *Menemachus*, & *Soranus*, n'étoient pas en tout du sentiment des autres, continue de cette maniere; *Quelques-uns*, dit-il, *furent appellez* Episynthetici, *comme* Leonides *d'Alexandrie*, *& quelques autres* Electi, *comme* Archigenes, *d'Apamée en Syrie*; par où cet Auteur semble comprendre ces Episynthetiques, & ces Eclectiques sous les Méthodiques, dont il a parlé immédiatement auparavant.

2 Cælius Aurelianus cite Leonides, l'Episynthetique, au sujet d'une définition qne celui-ci donnoit de la Léthargie; mais cette définition ne sert de rien pour découvrir quels pouvoient être les sentimens de ce Médecin, par rapport à sa Secte. 3 Aetius rapporte aussi quelques traits de pratique d'un Léonidès, qui peut être le même, sans que pour cela nous soyons mieux instruits de ce que nous voudrions savoir touchant son Systeme en géneral. Comme le nom d'Episynthétique est tiré d'un verbe Grec, qui signifie *entasser* ou *assembler*, il se peut que Léonidès & ceux de son parti prétendissent joindre les maximes des Méthodiques avec celles des Empiriques & des Dogmatiques, & rassembler ou concilier ces diverses Sectes les unes avec les autres. C'est tout ce que l'on peut dire à cet égard, n'ayant pas d'autres lumieres sur ce sujet. On ne sait pas même quand Leonidès a vécu; quoi qu'il soit probable que Soranus, dont il est parlé auparavant dans le passage que l'on a cité, l'a précedé de quelque temps.

Pour ce qui qui est de ceux que Galien, ou l'Auteur du livre que l'on a cité, appelle ἐκλεκτοὶ, *Choisis*, du nombre desquels étoit Archigene, je crois qu'il y a une faute dans le texte original, & qu'il faudroit lire ἐκλεκτικοὶ Ce qui confirme cette pensée c'est qu'environ cinquante ou soixante ans, avant qu'Archigene parût, il y avoit eu un Philosophe d'Alexandrie, nommé 4 *Potamon*, qui fut Auteur d'une Secte de Philosophie qu'on appelloit la Secte *Eclectique* ἐκλεκτικὴ, c'est à dire *Choisissante*, dans laquelle on faisoit profession de choisir ce que chacune des autres avoit de meilleur. Or ceux de cette Secte devoient plûtôt être appellez ἐκλεκτικοὶ, ou ἐκλέγοντες. *Choisissans*, que ἐκλεκτοὶ, *Choisis*. Ce que Potamon avoit pratiqué à l'égard de la Philosophie, Archigene pouvoit l'avoir fait dans la suite à l'égard de la Médecine.

Nous apprenons de Suidas qu'Archigene vivoit sous Trajan, qu'il avoit pratiqué la Médecine à Rome, & qu'il mourut à l'âge de soixante trois ans, après avoir beaucoup écrit sur la Physique & sur la Médecine. Le même Auteur ajoûte qu'Archigene étoit d'Apamée en Syrie, & que son pere s'appelloit Philippe; ce qui peut avoir donné lieu à l'équivoque de Wolfgangus Justus, qui fait nôtre Archigene Médecin de Philippe Roi de Syrie.

1 *Chap.* 4.

2 *Acutor. Lib.* 2. *Chap.* 1.

3 *Tetrabibl.* 4. *Serm.* 3. *Chap.* 5. 6. 7. 8. Tout ce qui est contenu dans les endroits que l'on cite regarde la maniere de traiter diverses sortes de tumeurs, comme les Scrophules, le Cancer, & quelques autres maladies dépendantes de la Chirurgie.

4 Il vivoit sous les Empereurs Auguste & Tibere. *Voyez Diogene Laërce, dans sa préface, & Vossius de Sectis Philosophorum.*

Secte Méthodique & ses dépendances, dans le Siecle XI & suivans.

Archigene auroit encore vêcu sous Adrien, & même l'auroit survêcu, si ce fut lui qui indiqua à cet Empereur un certain endroit sous la mammelle, où il se blessa, pour mourir fort promptement. Dion Cassius qui est l'auteur de cette histoire, attribue ce fait à un *Hermogene*; mais 5 Mercurial a cru qu'il falloit lire Archigene, & non pas *Hermogene*. Je ne sai s'il ne s'est point trompé. L'on a parlé 6 ci-devant d'un Hermogene Sectateur d'Erasistrate; & rien n'empêche, ce me semble, que celui ci n'ait pû vivre du temps d'Adrien, la Secte ou l'Ecôle d'Erasistrate ayant subsisté long-temps après ce temps-là. Il paroît même que 7 Galien parle de cet Hermogene, comme d'un homme qui ne l'avoit pas précedé de beaucoup. Or Galien étoit né sous l'Empereur dont on vient de parler. Quant à cet autre Hermogene, contre lequel 8 Lucile fit une jolie epigramme, il seroit beaucoup plus ancien. 9 Martial qui a imité cette Epigramme, attribue la même chose à un autre Médecin qu'il appelle *Hermocrates*; mais il se peut que ce dernier nom, aussi bien que le précedent soit un nom supposé.

C'est du même Archigene qu'il faut entendre ce que dit Juvenal,

> ——— *tum corpore sano*
> *Advocat Archigenem.*

& ailleurs,

> ——— *si non eget Anticyra, nec*
> *Archigene.*

Juvenal ayant vêcu jusqu'à la douziéme année d'Adrien, il a été contemporain d'Archigene; & la maniere dont il en parle fait voir le grand employ où étoit ce Médecin.

Mais ce n'est pas sur le seul témoignage de Juvenal que la réputation d'Archigene est établie. Il a encore en sa faveur celui de Galien, qui est d'autant plus fort que cet Auteur est du métier, & qu'il n'est pas trop prodigue de loüanges à l'égard de ceux qui ne sont pas de son parti. 10 *Archigene*, dit-il, *a appris*,

---

5 *Variar. Lect. Lib.* 1. *Chap.* 5.
6 *Part.* 2. *Liv.* 1. *Chap.* 5.
7 *Ibidem.*

8 Ἑρμογένην τὸν ἰατρὸν ἰδὼν Διόφαντος ἐν ὕπνοις
Οὐκέτ' ἀνηγέρθη, καὶ περίαμμα φέρων.

C'est à dire; *Diophante ayant vû en songe le Médecin Hermogene, il ne se réveil'a jamais, quoi qu'il portât un préservatif sur lui.* On peut voir l'explication du mot περίαμμα, ci-dessus, *Part.* 1. *liv.* 1. *chap.* 12.

9 L'Epigramme de Martial n'est pas si simple ni, à mon avis, si bonne que celle de Lucile. La voici;

> Lotus nobiscum est hilaris, cœnavit & idem;
> Inventus manè est mortuus Andragoras.
> Tam subitæ mortis causam, Faustine, requiris?
> In somnis medicum viderat Hermocratem. *Lib.* 6. *Epigr.* 53.

10 *De locis affect. Lib.* 2. *Chap.* 6.

pris, avec autant de soin, & aussi bien qu'aucun autre, tout ce qui concerne l'art de la Médecine; ce qui a rendu, avec justice, recommandables tous les écrits qu'il a laissez, & qui sont en grand nombre. Mais il ne me semble pas pour cela qu'il soit irrépréhensible, dans tout ce qu'il a écrit; & comme il n'a pas fait difficulté de reprendre ceux qui l'ont précedé, quoi qu'il eût beaucoup proffité de leur travail, on ne trouvera pas mauvais que nous qui venons après lui le traitions, comme il a traité les autres. Il est bien difficile, ajoûte Galien, *qu'étant homme on n'erre pas en quelque occasion, soit pour ignorer entierement certaines choses, soit pour n'en pas juger comme il faut, soit enfin parce qu'on écrit quelquefois un peu plus négligemment.* Il ne se peut pas une censure plus honête.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle I. & suivans.

Au reste, on ne découvre point par ce que dit en suite l'Auteur que l'on vient de citer, ni par ce qu'il dit même ailleurs touchant Archigene, en quoi consistoit ce que ce dernier pouvoit avoir recueilli de toutes les Sectes. On trouve aussi dans Aëtius divers extraits des ouvrages du même Archigene, qui font voir qu'il possedoit bien la pratique; mais il n'y a rien non plus qui concerne le fond de son systeme, par rapport à la Secte Eclectique. Nous aurons occasion de parler encore de ce Médecin, dans les deux chapitres suivans. Nous finirons celui-ci en remarquant qu'Archigene eut un disciple nomme Philippe, dont Galien fait aussi beaucoup d'estime.

CHAPITRE II.

De la Secte PNEUMATIQUE.

On apprend en premier lieu touchant la Secte *Pneumatique*, ou la Secte *Spirituelle*, que 1 celui qui l'établit s'appelloit Athenée, & qu'il étoit *d'Attalie*. Il y a eu plusieurs villes de ce nom, mais je crois qu'il s'agit ici d'Attalie ville de *Cilicie*, sur ce que 2 Cælius Aurelianus parle d'un Athénée de *Tarse*, qui est apparemment le même. Or Tarse étant une ville de la Province que l'on vient de nommer, Cælius a pu fort aisément mettre l'une de ces deux villes pour l'autre.

Ce Médecin parut après Thémison; comme on peut l'inferer d'un passage de Galien, où il dit que *Magnus*, dont on parlera ci-après, & qui fut Sectateur d'Athénée, avoit composé un livre intitulé, *Des choses qui ont été découvertes après Thémison.* Il est fort probable que Magnus n'avoit composé ce livre qu'en vûe d'y rapporter principalement ce que son Maitre avoit innové, dans la Médecine. Le Silence de Celse & de Pline à l'égard d'Athénée, pourroit aussi être une preuve qu'il ne vivoit pas, ou du moins qu'il n'étoit pas encore conu de leur temps; à cela près, il semble qu'en faisant mention des autres Novateurs, ils n'auroient pas oublié celui-ci. Il se peut veritablement qu'Athénée ne fût pas encore au monde pendant la vie de Celse, qui a vêcu sous Auguste & sous Tibere. Mais, à l'égard de Pline, si l'on considere d'un côté qu'il ne s'est écoulé qu'environ cinquante ans entre cet auteur & *Archigene*; le premier ayant écrit sous les Empereurs Néron & Vespasien, & le second au plus tard sous Adrien; & de l'autre qu'Archigene a été disciple *d'Agathinus*, & celui-ci *d'Athénée*; on trouvera que ce dernier doit avoir eu pour le moins cinquante ans plus qu'Archigene, & par conséquent qu'il a dû être contemporain de Pline. Cela étant, comme l'un des deux a pû écrire avant l'autre, si l'on sup-

1 *Galen. de different. puls. lib.* 4. *chap.* 10. 12. & 14.
2 *Acutor. lib.* 2. *chap.* 1.

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

suppose que Pline ait écrit le premier, ou qu'il fût un peu plus âgé qu'Athénée, il n'y a pas dequoi être surpris qu'il n'ait point parlé de lui.

On va premierement rapporter ce que l'on sait du systeme Philosophique d'Athénée. 3 Il croyoit que ce n'est point le *feu*, l'*air*, l'*eau*, & la *terre*, qui sont les véritables *élémens*. Il donnoit ce nom à ce qu'on appelle les qualitez premieres de ces quatre corps, c'est à dire, au *chaud*, au *froid*, à l'*humide*, & au *sec*; dont les deux premieres tiennent lieu, selon lui, de causes *efficientes*, & les deux dernieres de causes *materielles*. Athénée ajoûtoit un cinquiéme élement qu'il appelloit *esprit*. Il concevoit que cet esprit, pénétre tous les corps, & les conserve dans leur état naturel; sentiment qu'il avoit tiré des *Stoiciens*, & qui oblige Galien de donner à Chrysippe l'un des plus fameux d'entre ces Philosophes, le nom de *Pere de la Secte Pneumatique*. C'est la même opinion que Virgile insinue dans ces vers;

> 4 *Principio cœlum, ac terras, camposque liquentes,*
> *Lucentemque globum Lunæ, Titaniaque astra*
> *Spiritus intus alit: totamque, infusa per artus,*
> *Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.* &c.

Athénée appliquant ce systeme à la Médecine, vouloit que la plûpart des maladies vinssent lorsque l'esprit dont on a parlé *souffre*, ou 5 *reçoit le premier quelque atteinte*. Mais comme les écrits de ce Médecin ne sont pas venus jusqu'à nous, on ne sait point plus particulierement ce qu'il entendoit par cet esprit, ni comment il concevoit qu'il souffre. On peut seulement recueillir de la définition qu'il donnoit du *pouls*; qu'il croyoit que cet esprit fût une substance qui pouvoit être plus, ou moins étenduë, ou resserrée. 6 *Le pouls*, disoit-il, *n'est autre chose qu'un mouvement qui se fait par la dilatation naturelle, & involontaire de* l'esprit, *qui est dans les arteres, & dans le cœur; lequel esprit, se mouvant de lui-même, & en lui-même, meut en même temps le cœur, & les arteres.*

C'est tout ce qu'on peut découvrir des sentimens d'Athénée, à la reserve de quelque chose qui concerne l'Anatomie, en quoi il suivoit Aristote. 7 Galien remarque qu'aucun des Médecins de ce temps-là n'avoit si universellement écrit de la Médecine qu'Athénée; mais il ne nous reste de tous ses ouvrages que deux ou trois chapitres qu'on trouve dans les recueuils d'Oribase, & dont on ne peut rien tirer qui serve à l'établissement de l'opinion dont il s'agit, & encore moins qui fasse voir de quel usage elle étoit par rapport à la pratique de la Médecine. Ce que nous avons encore à dire dans la suite de ce chapitre, & dans le suivant, fera un peu mieux conoître la Secte de ce Médecin.

Les disciples, ou Sectateurs d'Athénée, dont les noms nous sont restez, sont AGATHINUS, HERODOTE, MAGNUS, & ARCHIGENE. Ce dernier étant le même dont il a été parlé au chapitre précedent, on pourroit trouver étrange qu'ayant été conté dans la Secte *Choisissante*, qui embrassoit toutes les autres, il soit maintenant rangé sous une Secte particuliere, telle qu'est la Pneumatique. Mais il est aisé de répondre à cela que si Archigene est mis au nombre des Pneumatiques, ou s'il étoit

3 *Galen. Introduct. seu Medicus, cap.* 9.
4 *Æneidos, lib.* 6.
5 τούτου πρωτοπαθόντος, subaud. σώματος *Galen. ibidem.*
6 *De different. puls. lib.* 4. *cap.* 4.
7 *De Elementis.*

Digitized by Google

étoit entré dans le ſentiment d'Athénée, cela n'empêchoit pas qu'il ne fût libre d'ailleurs, pour choiſir ce qu'il trouvoit de meilleur dans les autres Sectes principales; & quoi qu'il reconût peut être les mêmes cauſes des maladies que les Dogmatiques, & les Méthodiques admettoient, il ſe peut qu'ayant joint à ces cauſes celle ſur quoi les Pneumatiques contoient le plus, qui eſt l'*eſprit* dont on a parlé; il ſe peut, dis-je, qu'il ait été par cette raiſon enrôllé dans le parti des Pneumatiques. Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur de l'*Introduction*, qui met Archigene dans la Secte Eclectique, ou Choiſiſſante, 8 le place auſſi entre les Pneumatiques; & Galien lui-même, qui ne parle nulle part de la premiere de ces Sectes, remarque en plus d'un endroit qu'Archigene etoit du parti d'Athénée, ou de celui des Pneumatiques. Au fonds, ceux-ci étoient une eſpece de Dogmatiques. Ils ne faiſoient pas, à proprement parler, une Secte diſtinguée, & ils raiſonnoient à peu près, comme les Dogmatiques, en quoi ils ne s'accordoient pas avec les Empiriques, & les Méthodiques, qui ne vouloient preſque point de raiſonnemens. Si le livre *de Flatibus*, étoit effectivement d'Hippocrate, on pourroit dire que cet ancien Médecin avoit donné, en quelque maniere, dans le ſens des Pneumatiques. Cependant perſonne n'a douté qu'Hippocrate, ou l'Auteur de ce livre, quel qu'il puiſſe être, ne ſoit un Médecin Dogmatique.

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & ſuivans.

Il reſte encore à examiner, ſi les Pneumatiques avoient auſſi quelque choſe de commun avec les Méthodiques. Il ſemble que le titre du livre de *Magnus*, que l'on a rapporté, inſinue quelque choſe d'approchant. Car enfin ce Médecin ayant traité exprès *des choſes qui avoient été trouvées après Thémiſon*, il y a de l'apparence que c'étoit pour parler des innovations des Pneumatiques, du nombre deſquels il étoit, & que ces innovations devoient avoir quelque rapport avec le ſyſteme des Méthodiques que Thémiſon avoit établi. Ce que nous verrons dans la ſuite au ſujet d'Agathinus, & d'Aretée, nous fournira quelque choſe de plus particulier ſur la queſtion dont il s'agit. Au reſte Magnus étoit auſſi un fameux Médecin puiſqu'il poſſeda la charge d'*Archiatre*, ſous l'un des Antonins. On parlera de cette charge, dans le ſecond livre de la troiſiéme partie.

9 *Hérodote* eſt conté par Galien, entre les plus zelez des Pneumatiques; & le même Auteur nous apprend que ce Médecin avoit acquis beaucoup de réputation à Rome, où il exerçoit ſa profeſſion. Galien parle encore ailleurs d'un Hérodote, qu'il dit avoir compoſé un livre intitulé *le Médecin*. On trouve un livre ſous ce titre parmi les œuvres du même Galien, & les Savans ont remarqué, il y a long-temps, que ce livre, que nous avons ſouvent cité, eſt ſuppoſé, & que ſon veritable Auteur eſt celui qui eſt indiqué par Galien, c'eſt à dire, un Hérodote. Nous avons parlé 10 ci-deſſus de deux Médecins de ce nom, dont l'un étoit de *Tarſe*, en Cilicie, & l'autre de *Lycie*; nôtre Médecin Pneumatique fait le troiſiéme, à moins qu'on ne le veuille prendre pour le Lycien. Mais qu'il y ait eu trois Hérodotes, ou qu'il n'y en ait eu que deux, on ne peut pas ſavoir lequel eſt l'Auteur du livre dont on vient de parler. Ce ne peut pas être l'Empirique, il n'y a qu'à lire ce livre, pour être convaincu qu'il n'eſt pas d'un homme de la Secte Empirique. On ne ſauroit non plus l'attribuer à nôtre Hérodote Pneumatique, parce que l'Auteur de ce même livre marque expreſſément, à la fin du chapitre neuviéme, qu'il n'eſt pas du ſentiment des Pneumatiques. Il ne reſte que le ſeul Hérodote Lycien à qui on le puiſſe donner,

8 *Cap. 9.*
9 *De ſimplic. medicam. facultat. lib. 1. cap. 27. & de different. pulſ. lib. 4. cap. 11.*
10 *Part. 2. liv. 2. chap. 8.*

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle XI. & suivans.

ner, comme quelques uns lui attribuent aussi le petit Glossaire, que l'on trouve au commencement de quelques éditions des œuvres d'Hippocrate, mais on n'a pas plus de preuves de l'un que de l'autre.

Agathinus avoit enseigné Hérodote, & Archigene, comme on l'a dit ci-dessus. 11 Galien qui le refute comme les autres Pneumatiques, au sujet de ce qu'il disoit *que le pouls est un mouvement du cœur, & des arteres*, remarque dans le même endroit, aussi bien que dans le chapitre précedent, *qu'Agathinus n'approuvoit pas que l'on entreprit de vouloir tout enseigner par des définitions.* Cette maxime étoit prise des Méthodiques, qui disoient la même chose, comme on l'a vû ci-devant, lorsqu'il s'est agi de Soranus, ou de Cælius Aurelianus son copiste. Tout ce qu'on trouve d'ailleurs dans les extraits des livres d'Agathinus, & de ceux d'Hérodote, qu'Oribase, & Aëtius rapportent, n'indique rien qui puisse marquer quelque conformité entre les sentimens des Pneumatiques, & ceux des Méthodiques.

Diogene Laërce, dans la vie d'Aristippe, parle d'un THEODORE, Médecin qu'il dit avoir été disciple d'Athénée. Il y a de l'apparence que c'est de nôtre Athénée que cela se doit entendre. 12 Pline cite pareillement un *Théodore* Médecin, mais qui est, sans doute, different de celui-ci; s'il est vrai que Pline ait été contemporain d'Athénée, comme nous l'avons supposé. Aëtius fait aussi mention d'un Médecin de ce nom, qui peut être celui dont Pline a parlé. Quant à ce Théodore, dont nous avons un livre *de la Diete*, imprimé à Strasbourg en 1544. avec d'autres ouvrages, 13 on croit avec assez de fondement qu'il n'est pas different de Théodore Priscien, dont nous avons parlé dans la Section précedente.

CHAPITRE III.

De la Médecine d'ARETÉE, qui est le seul des Pneumatiques dont on ait des écrits complets.

JE croyois finir ici ce que j'avois à dire, touchant la Secte Pneumatique, faute d'avoir d'autres lumieres sur ce sujet; mais en parcourant les écrits des Auteurs dont je me proposois de parler dans la suite de cette histoire, j'ai été surpris de découvrir qu'ARETÉE Cappadocien étoit de la Secte dont il s'agit. Je ne sache pas que personne l'ait encore remarqué. Castellanus, qui a écrit un petit abregé des vies des anciens Médecins, dit expressément qu'Aretée n'étoit attaché à aucune Secte. On devroit trouver quelque chose de plus précis dans les Commentaires d'Henischius, Médecin d'Auxbourg, sur Arétée; mais il est de même avis que Castellanus; & ce qu'il y a de particulier c'est qu'il semble n'avoir fait

---

11 *De different. pulf lib. 4. cap. 11.* Ce que l'on remarque ici qu'Agathinus négligeoit les définitions, insinue qu'il n'étoit pas fort pour la Logique. Galien nous apprend encore ailleurs, qu'il avoit quitté un Médecin Pneumatique, sous lequel il avoit commencé d'étudier, parce que ce Médecin se mocquoit des Logiciens. On voit par ces deux exemples que les Pneumatiques étoient apparemment tous dans le même sentiment, en quoi ils imitoient les Méthodiques.

12 *Liv 24. sect. 120.*

13 *Vide Remes. Var. Lect. lib. 3. cap. 11.* & *Joh. Alberti Fabricii Bibliothec. Latin. Appendic. pag. 155.*

Digitized by Google

fait ces commentaires que pour faire dire à Arétée des choses auxquelles celui-ci n'a jamais pensé. Au lieu d'expliquer les endroits difficiles de son Auteur, il a tâché de suppléer ce qui manquoit aux texte, pour achever de traiter chaque matiere non pas au sens d'Aretée, mais à celui de Galien, ou au sien propre. Mercurial, qui étoit si fort versé dans la lecture des anciens Médecins, & qui n'avoit pas manqué de lire Arétée, comme il paroît par divers endroits de ses ouvrages, n'a pas pris garde non plus à la Secte de ce Médecin. On parle d'un commentaire de Monsieur Petit sur Aretée, mais qui n'a pas encore vû le jour. Peut être que ce savant homme avoit découvert plus de choses que les Auteurs dont je viens de parler; mais je n'en puis rien dire n'ayant pas vû son manuscrit, qu'il seroit à souhaiter que l'on fit imprimer.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

Voici sur quoi je fonde mon sentiment touchant la Secte d'Arétée. L'on a remarqué dans le chapitre précedent que ceux de la Secte Pneumatique établissoient un cinquiéme élément, qu'ils appelloient l'*esprit*, lequel recevant quelque alteration cause diverses maladies. Il paroît que c'est de ce même esprit „ qu'a voulu parler Arétée, lorsqu'il dit; qu'il y a de deux sortes d'Esquinancies; que l'une est causée par l'inflammation des instrumens de la respiration, ou des amygdales, de l'épiglotte, du pharynx, de la luette, & de la partie supérieure de l'âpre artere; mais que l'autre est une affection de l'*esprit*, qui est lui-même la cause de cette maladie. Dans la derniere de ces Esquinancies, *ajoûte nôtre Auteurs*, les instrumens de la respiration, bien loin d'être enflez, sont plus resserrez, & plus retirez qu'ils ne le sont dans l'état naturel; & néanmoins la suffocation, & la difficulté de respirer sont beaucoup plus grandes que dans la premiere. C'est ce qui fait que les malades croyent avoir une inflammation cachée dans les parties les plus profondes du poumon, & dans le voisinage du cœur. Quant à moi, *poursuit-il*, j'estime que c'est *l'esprit seul qui souffre*, & qui par un mauvais changement est devenu très chaud, & très sec, sans qu'il y ait pour cela de phlegmon, ou d'inflammation, dans quelque partie que ce soit. Arétée confirme son sentiment par l'exemple des exhalaisons qui s'élevent de ces *fosses* qu'on appelle *Charonéennes*, lesquelles exhalaisons suffoquent en un instant, sans que le corps ait aucun mal. Il le confirme encore par l'*haleine des chiens enragez*, qui fait mourir, dit-il, ceux qui la reçoivent, quoi qu'ils n'ayent point été mordus par ces chiens. Il conclud „ de ces exemples, qu'il peut arriver un changement, à l'égard de la respiration, par des causes intérieures qui ont du rapport aux extérieures; de la même maniere qu'il se rencontre quelquefois au dedans de nôtre corps des sucs qui tiennent de la nature des poisons, aussi bien qu'il s'en trouve dehors; & que l'on voit des maladies naturelles accompagnées des mêmes accidens que ceux que causent les poisons, qui font rendre les mêmes matieres que l'on vomit dans les fiévres. C'est pourquoi, *poursuit nôtre Auteur*, l'on ne doit pas trouver étrange que les Athéniens, qui ignoroient le rapport qu'il y a entre les effets de certains poisons, & ceux de certaines maladies pestilentielles, jugeassent que ces maladies leur venoient de ce que ceux du Péloponnese, avec qui ils étoient en guerre, avoient empoisonnez les puits du Pyrée.

On pourroit inferer de ces passages que ce qu'Arétée appelle *esprit*, n'est autre chose que *la matiere de la respiration*; & il semble le confirmer lorsqu'il dit ailleurs, *que la cause de l'Asthme est la froideur, & l'humidité de l'esprit*. Mais ce n'est pas en ces cas seuls que l'esprit a part aux maladies. *L'Ileus* est causé, selon Arétée, par *un esprit*, & par un esprit *froid, & lent qui ne peut aisément se*

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle XI. & suivans.

se faire passage, ni par dessus, ni par dessous. Dans le *Scirrhe de la rate*; le ventre se remplit *d'un esprit épais, & tenebreux, qui semble être humide, mais qui ne l'est pas.* Dans l'*Hydropisie Tympanite*, nôtre Auteur reconoit encore *un esprit qui ne change point de situation, quoi que le corps se meuve*; & il ajoûte, *que si cet esprit se change en eau, ou en vapeur, la Tympanite se change en Ascite.* Il dit ailleurs *que l'odeur, ou la vapeur du pavot épaissit l'esprit sec, & subtil des phrénétiques; & que lors que l'esprit se résout, le corps de l'homme s'en va tout en vapeur, & en humidité.* Pour guérir la Péripneumonie, il veut *que l'on s'attache à rappeller au dehors les humeurs, la chaleur, & l'esprit, qui accablent le poumon.* Il propose enfin, *pour épaissir le sang, & l'esprit* dans les Phthisiques, *l'usage du lait, de l'amidon, & de l'alica.*

On a encore remarqué que les Médecins Pneumatiques prétendoient que le *feu*, l'*air*, la *terre*, & l'*eau*, ne sont pas les veritables élémens; mais que le nom d'élement appartient plûtôt aux qualitez dont ces corps sont revêtus, c'est à dire, au *chaud*, au *froid*, au *sec*, & à l'*humide*. On n'a qu'à ouvrir le livre d'Arétée, pour être convaincu qu'il étoit dans les mêmes principes. On ne l'entend presque jamais parler que des qualitez que l'on vient de désigner. Le *froid*, & l'*humide*, sont, selon lui, les causes de la *syncope*. Le mal de tête long & opiniâtre, que les Médecins nomment *Céphalée*, vient de *froideur*, & de *sécheresse*; les *vertiges* de *froideur*, & d'*humidité*, & l'*Epilepsie* de même, comme la *Mélancholie* vient de *secheresse*. Dans l'hydropisie appellée *Leucophlegmatie*, il reconoit une fluxion *froide*, & *épaisse* qui humecte tout le corps; y produisant à peu près le même effet que produisent *les broüillards*, sur la terre, & dans l'air. Dans l'Hydropisie *Ascite*, lorsque *la chaleur naturelle* du ventre *se réfroidit*, il tombe dans cette cavité des gouttes d'une liqueur qui passoit auparavant par la transpiration insensible en forme d'air. Le *flux* appellé *Cœliaque*, vient de *froid*, de l'estomac, & de la *débilité de la chaleur*, qui doit cuire les viandes. Les *fleurs blanches* des femmes, viennent d'un *refroidissement* de la matrice, qui change le sang de rouge en blanc. La *goutte* procede aussi d'une *froideur*; mais la *lepre*, ou l'*élephantiase*, vient particulierement d'un *froid* le plus extreme que l'on puisse concevoir.

On n'auroit jamais fait si on vouloit rapporter tous les passages de nôtre Auteur, où il parle de la même maniere. On remarquera seulement que rebattant si souvent sur ces *qualitez*, il ne fait que très rarement mention de la *bile* de la *pituite*, ou des autres *humeurs*, comme faisoient les Médecins Dogmatiques, & les Empiriques. Bien loin qu'Arétée regardât ces humeurs comme les causes des qualitez susdites, il prétendoit au contraire que ces mêmes humeurs tiroient leur origine de ces qualitez. 14 *S'il arrive*, dit-il, *que le chaud se lasse, ou se fatigue en faisant ses fonctions ordinaires, il se change en acre, & en ignée, & toutes les humiditez, ou les humeurs deviennent bile.* Ce n'est pas qu'Arétée ne reconût la presence, s'il faut ainsi dire, des humeurs dans les maladies; mais il croyoit que les humeurs n'en sont que la *matiere*, au lieu que le *chaud*, le *froid*, &c. en sont *la cause*, comme on le recueuille de ce passage. *L'asthme*, dit cet Auteur, *est causé par la froideur, & l'humidité de l'esprit, & les humeurs crasses, & gluantes en sont la matiere.*

On verra quelle étoit la pratique d'Arétée par ce que nous allons dire. L'on a de lui quatre livres touchant les maladies *aigues*, & autant sur les maladies *chroniques*,

14 *De Causis & Notis Diuturnor. cap. 15.*

Digitized by Google

chroniques, ou *longues*, dans lesquels il rapporte séparément, d'un côté les causes, & les signes, & de l'autre la cure de chacune de ces maladies en particulier. On a remarqué ci-devant que Cælius Aurelianus, Médecin de la Secte Méthodique, avoit suivi la même distinction dans ses livres. dont les uns sont intitulez *Des maladies aigues*, & les autres *des maladies longues*. Quoi que tous les autres Médecins reconnussent ces deux genres de maladies, 15 les Méthodiques avoient cependant été les premiers qui en avoient écrit à part.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

Ce n'est pas en cela seul qu'Arétée semble suivre ceux de cette Secte. Il regle encore avec eux fort exactement *la maniere dont la chambre du malade doit être tournée, ou disposée en certaines maladies*; quel doit être *l'air* qu'il doit respirer; *le lit* où il doit coucher, quelle *coite*, quel *matelas*, & quelles *couvertures* il lui faut, & autres choses de cette nature, quoi qu'il ne le face pas par rapport au *flux*, ou au *resserrement* des Méthodiques, Nôtre Auteur imite aussi ces Médecins en ce qu'il pratique beaucoup les differentes sortes *d'exercices* qu'ils ordonnoient sur la fin des maladies; comme sont *la promenade*; les differentes manieres de se faire *porter*, ou *voiturer*; l'exercice de la *voix*, qui se faisoit en criant, ou en parlant fort haut; celui qui consistoit à *jetter un palet*, ou de certaines machines pesantes qu'on appelloit *balteres*. Il ordonne encore une certaine *gesticulation des mains*, appellée *Chironomia* dont on a déja parlé dans le chapitre de la Diete d'Hippocrate. Tout cela avoit principalement été mis en usage par les Méthodiques. Arétée va plus loin. Il ordonne à ceux qui sont sujets aux *vertiges* de s'exercer comme faisoient *les Pugiles*, c'est à dire, de *se battre à coups de poing*. Il est difficile de voir quel étoit son but en cette rencontre. Mercurial croit qu'il y a une une faute dans le texte, ce qui est fort vraisemblable. En effet, quelle apparence que la tête des vertigineux, que le moindre bruit, ou le plus petit mouvement étonne s'accommodât d'un semblable traitement? 16 Arétée a enfin ceci de commun avec les Méthodiques, qu'il donne beaucoup aux *applications extérieures*; comme sont les *fomentations*, les *cataplâmes*, les *onctions* &c.

Voila ce qu'Arétée pouvoit avoir tiré des Méthodiques, quoi que son raisonnement fût d'ailleurs fort different du leur, comme on l'a vû par ce qui a été dit concernant l'idée qu'il avoit des causes des maladies. Il ordonne aussi des remedes contre lesquels les veritables Méthodiques, comme Thessalus & Soranus s'étoient le plus ouvertément déclarés, tels que sont *les purgatifs*. La composition appellée *Hiera* est une de celles dont il faisoit le plus d'usage, & le plus de cas. Il donnoit aussi quelquefois des purgatifs simples, comme de *l'élaterium*, du *cnicus*, de *l'ellebore* &c. Il n'étoit pas moins opposé aux Méthodiques à l'égard des *lavemens acres*, & *irritans*, qu'il ne craignoit point de donner en certaines occasions, contre la pratique de ces Médecins.

Il se servoit encore du *Castoreum* en diverses rencontres, ce que ne faisoient pas les Médecins dont on vient de parler. Il ordonnoit aussi, contre leur sentiment, des medicamens *somniferes*, comme sont *le pavot*, & *l'opium*; mais il

15 *Cal. Aurel. in Tardar. Præfat.*

16 Cet Auteur se servoit aussi en quelques occasions des mêmes termes que les Méthodiques employoient au sujet de l'effet de la saignée; comme on le verra un peu plus bas.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xI & suivans.

il paroît qu'il savoit très-bien prendre ses précautions à cet égard, par l'important avis qu'il donne sur ce ce sujet. *Il faut*, dit-il, *donner quelquefois des remedes somniferes à ceux qui ont une péripneumonie, & de longues veilles, de peur qu'ils ne tombent en fureur, & afin d'adoucir leur mal, & leur inquiétude. Mais il faut bien se garder de donner des médicamens de cette nature quand les malades sont prêts à être suffoquez par la fluxion, ou quand on les voit prêts de mourir; parce qu'on s'expose par là à être accusé de tout le monde de les avoir tuez.*

Enfin Arétée saignoit tout autrement que les Méthodiques. Voici quelques exemples de la maniere dont il s'y prenoit. Dans *l'Apoplexie*, il remarquoit qu'une trop grande saignée tuoit, & qu'une trop petite ne servoit de rien. Néanmoins il croyoit qu'il valloit mieux tirer moins de sang, & y revenir plus souvent. Dans *l'Esquinancie*, il laissoit couler le sang jusqu'à ce qu'on tombât presque en défaillance. Dans le *Vomissement de sang*, il vouloit que l'on saignât toujours, de quelque cause qu'il vint; *Soit*, dit-il *que cette perte de sang suive la rupture d'un vaisseaux; soit que le vaisseau ait été rongé par l'acreté du sang, la saignée est très-utile. Si cet accident est causé parce que le vaisseau est mince, la saignée empêche qu'il ne se creve pour être trop plein. Il faut* ajoute-t-il, *empêcher que l'ouverture que l'on a faite à la veine du bras ne se ferme, afin qu'on en puisse tirer plus commodément du sang pendant plusieurs jours, à diverses reprises. On en doit peu tirer à chaque fois; mais on y doit revenir, & le même jour, & le jour suivant, & le troisiéme, & le quatrieme; si ce n'est qu'il y eût une trop granfoiblesse.* Quelques Médecins du temps d'Arétée tiroient, en cette occasion, du sang des *veines de la main*, mais il ne l'approuve pas; *Pourquoi*, dit-il, *ouvrirez vous plûtôt la veine auprès des doits qu'à l'endroit, où le coude se plie, puis qu'en ce dernier endroit la veine est plus grosse, & mieux disposée pour l'évacuation du sang.* Sur quoi il faut remarquer que c'est ici le premier exemple bien précis que nous avions de la *saignée de la main*. Car encore qu'Hippocrate semble en faire mention, on peut en douter sur ce que le mot Grec qu'il employe signifie également *la main*, & *le bras*, comme nous l'avons remarqué. Ce n'est pas que cette saignée ne fût en usage avant Arétée, ce qu'il la desaprouve en est une marque; & il se peut même qu'Hippocrate l'eût déja pratiquée; mais, comme on l'a dit, la chose n'est pas entierement claire, & il est toûjours vrai qu'Arétée est le plus ancien Auteur qui en ait parlé en termes exprès.

Dans la *fiévre continue ardente*, que l'on appelloit *Causus*, d'un mot qui signifie *brûler*, nôtre Auteur vouloit aussi que l'on tirât à diverses reprises, & pendant quelques jours, beaucoup de sang. Il faut encore remarquer qu'il croyoit que ces sortes de fiévres viennent d'un *phlegmon*, ou d'une inflammation proprement dite, du tronc de la *veine cave*, ou de celui de la *grande artere*. Mais ce qu'il y a de plus particulier c'est qu'on s'imaginoit de son temps que ceux qui étoient malades de cette fiévre appellée *Causus* prédisoient quelquefois l'avenir, & qu'ils parloient, ou avoient des entretiens avec les morts. Arétée semble lui-même en être persuadé, puis qu'il tâche d'en rendre raison, en disant que l'ardeur de la fiévre ayant consumé ce qu'il y a de grossier, ou d'épais, & de tenebreux dans les humeurs, l'esprit reste plus épuré; ce qui le fait appercevoir des choses qu'il ne voyoit pas auparavant. Cette opinion étoit, sans doute, venue de quelque superstitieux qui s'étoit attaché à écouter les rêveries de ces malades, & à les vouloir expliquer, ou à y chercher quelque sens.

Dans les douleurs aigues des reins, qui sont causées par la pierre, & dans les

les inflammations de cette partie nôtre Auteur tiroit encore beaucoup de sang, pour appaiser l'inflammation, & pour *relâcher* les passages dans lesquels la pierre étoit arrêtée, ou qui souffroient de l'inflammation, & *qui étoient*, disoit-il, *comprimez, ou serrez comme par une espece de lien, qu'on ne peut relâcher qu'en évacuant les veines.* 17 Cette expression est la même dont les Méthodiques se servoient en cette rencontre.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle XI. & suivans.

Aretée ne tiroit pas seulement du sang des veines du bras; il faisoit aussi ouvrir la plus part des autres veines que l'on a dit qu'Hippocrate ouvroit. Il saignoit au *front* ceux qui avoient de grandes douleurs de tête, & laissoit couler environ neuf onces de sang, après avoir fait auparavant d'autres saignées au bras. Pour le même mal il tiroit aussi du sang des veines du dedans du *nez*, par le moyen de certains instrumens dont il appelle l'un *Cateiadion*, & l'autre *Storyné*. Au défaut de ces instrumens, il se servoit d'une plume d'oye, dont il coupoit le bout du tuyau en forme des dens d'une scie; l'introduisant ensuite dans le nez jusques auprès de l'os ethmoide, & remuant cette plume avec les deux mains pour faire couler le sang. Dans *l'Elephantiase*, que cet Auteur décrit fort exactement, il saignoit d'un même jour aux deux bras, & aux deux pieds.

Arétée mettoit aussi en usage les *vomitifs*. Il se servoit quelquefois pour cela des bulbes d'une espece de *Narcisse*; mais il faisoit beaucoup de cas de *l'Ellébore blanc*. Voici de quelle maniere il en parle; *L'Ellébore blanc*, dit-il, *ne fait pas seulement vomir; il est encore le plus efficace, & le plus puissant de tous les médicamens purgatifs, non par la quantité, & par la varieté des excrémens qu'il fait rendre, car dans la maladie appellée* Cholera *on en rend de la même maniere. Ce n'est pas non plus par les efforts qu'il fait faire, & par la violence avec laquelle il excite le vomissement, car les nausées, & la navigation sur mer causent les mêmes efforts encore plus violemment, mais c'est par une vertu particuliere qu'on ne sauroit assez admirer; puis qu'encore que l'ellébore purge fort peu en de certaines rencontres, il ne laisse pas de guérir les malades qui en ont pris. D'ailleurs dans le vieilles maladies; lors que tous les autres remedes ont été trop foibles, celui-ci est le seul qui opere. En un mot, l'Ellébore blanc a du rapport avec le feu. Ce que le feu fait en brûlant, ou en enflammant, l'ellébore blanc le fait encore plus puissamment en parcourant tout le corps. Il rend la respiration aisée à ceux qui ne peuvent respirer qu'avec peine. Il donne une bonne couleur à ceux qui étoient pâles, & de l'embonpoint aux maigres.*

La maniere dont nôtre Auteur se servoit des *Cantharides* ne doit pas être oubliée. Les Méthodiques, & même la plupart des anciens Médecins employoient les médicamens qu'ils appelloient *métasyncritiques*, pour tirer du centre à la circonference. L'on a vû ci-dessus qu'ils prenoient pour cela de la *moûtarde*, ou la plante appellée *thapsia*. Arétée le pratiquoit aussi, mais il employoit de plus les *cantharides*, pour attirer plus puissamment, & pour faire venir sur la peau des vessies qui se remplissent d'une eau acre, & chaude, qui se vuide en suite au soulagement des malades. Cette sorte de remede s'appelle aujourd'hui un *Vésicatoire*. Je ne vois pas que les Médecins plus anciens l'eussent mis en usage, ou du moins qu'ils eussent choisi pour cet effet les cantharides, à la reserve d'Archigene, dont on a parlé au chapitre precedent, & qui étoit de la même Secte qu'Arétée, & peut-être un peu plus ancien que lui. Galien, qui a vécu après Archigene, nous dit seulement en parlant des Cantharides,

17 *Voyez ci-dessus, Part. 2. Liv. 4. Sect. 1. Chap. 8.*

Secte Methodique & ses dépendances dans le Siecle XI. & suivans

rides, 18 *qu'étant mêlées avec de emplâtres appropriez, elles servent à faire tomber les ongles qui sont couvertes d'une mauvaise galle; & que la poudre de cantharides entre dans les médicamens contre la Lepre, & la mauvaise galle, & dans ceux qui sont faits pour consumer, & pourrir les chairs.* Il ajoûté enfin, *que l'on se sert intérieurement des cantharides pour faire uriner, en prenant les précautions nécessaires, soit à l'égard de la quantité, soit à l'égard de la maniere de les préparer, pour empêcher qu'elles ne nuisent d'ailleurs.*

La conoissance que les Anciens avoient des effets que les cantharides produisent par rapport aux voyes de l'urine, leur faisoit regarder cet insecte, ou cette mouche comme fort venimeuse, & comme une sorte de 19 poison; ce qui les empêchoit de s'en servir comme d'un remede, si ce n'est dans les occasions que Galien a marquées. Hippocrate avoit déja dit quelque chose de l'usage qu'on pouvoit tirer des cantharides en les donnant interieurement, mais il n'avoit pas remarqué que l'on pût les employer comme un *vésicatoire*. On ne peut pas dire que Galien ne conut pas ce remede, puis qu'Archigene qui vivoit avant lui, & qu'il cite souvent, l'avoit pratiqué, mais il y a de l'apparence que Galien n'en faisoit pas du cas, ou le regardoit comme dangereux.

Arétée propose dans l'*Epilepsie* les frictions de la tête avec les cantharides; & lors qu'il traite de la *douleur de tête*, il fait aussi mention des remedes *qui font venir des vessies sur la peau*, quoi qu'en cet endroit il ne spécifie pas les cantharides; mais comme Archigene les employe dans le même cas, il est fort probable qu'Arétée s'en servoit aussi. *Nous nous servons*, dit Archigene dans Aëtius, *du cataplâme où entrent les cantharides, qui fait de grands effets, pourvû que les petits ulceres qu'il excite demeurent long-temps ouverts, ou fluent long-temps; mais il faut en même temps garantir la vessie par l'usage du lait, tant intérieurement qu'extérieurement.*

Voila ce que l'on avoit à remarquer touchant la pratique d'Arétée. Il paroit qu'il est fort exact, & bon praticien. Ses remedes sont puissans, & bien choisis, quoi que son raisonnement ne soit pas toûjours des mieux suivis. Cet Auteur est encore fort à estimer en ce qu'il ne parle que de choses qu'il témoigne avoir vües, & experimentées, & qu'il ne se mêle pas de juger de ce qu'il n'a pas vû. On a un exemple de sa retenue à cet égard dans ce qu'il dit au sujet d'une espece d'*hydropisie* fort particuliere, & dont les autres anciens Médecins n'ont point parlé. *Il y a*, dit-il, *une sorte d'Hydropisie formée par un grand nombre de* Vessies *pleines d'eau, qui se trouvent dans le lieu où l'hydropisie Ascite a son siege* (c'est à dire, dans le bas ventre.) *Chacune de ces vésicules est fort remplie; & si on perce le bas ventre avec un instrument propre pour cela la premiere qu'on rencontre répand d'abord son eau, mais elle se resserre en suite; & si l'on veut avoir davantage d'eau, il faut pousser l'instrument plus avant*, (pour percer d'autres vessies.) *Quelques-uns*, ajoûte-t-il, *disent que ces vessies viennent des intestins; mais je ne l'ai pas vû, & je n'en puis rien dire.*

Cette maladie, qui est des plus rares, me fait souvenir d'une autre qui ne l'est pas moins, & qui est aussi rapportée par nôtre Auteur. *Il y a*, dit-il, *une espece de* Manie *où l'on void ceux qui en sont atteints se déchirer le corps, ou se faire*

---

18 *De simplic. medicam. facultat.*

19 *Voyez Nicander, Dioscoride, Scribonius Largus, & les autres qui ont écrit des* poisons.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle XI & suivans.

faire des incisions dans les chairs; poussez par une pieuse fantaisie; comme s'ils se rendoient par ce moyen, plus agreables aux Dieux qu'ils servent, & que ces Dieux exigeassent cela d'eux. Cette espece de fureur ne les tient que par rapport à cette opinion ou à ce sentiment de religion. Ils sont d'ailleurs bien sensez. On les réveille, ou on les fait revenir à eux par le son de la flûte, & par d'autres divertissemens, ou en les enyvrant, ou en leur faisant des remontrances. Cette fureur est une fureur Divine; & quand ces gens en sont délivrez ils sont gais & de bonne humeur, se croyans initiez au service du Dieu. Au reste ils sont pâles & maigres, & leur corps demeure long temps affoibli des blessures qu'ils se sont faites. C'est une chose assez particuliere qu'un Payen comme étoit Arétée, mît au rang des maladies cette espece de fureur qu'on prétendoit être inspirée par les Dieux.

On finira ce qui regarde la Médecine de cet Auteur en remarquant qu'il a accoutumé de commencer chaque chapitre par une petite description Anatomique de la partie dont il veut rapporter les maladies. Ce qu'il dit en tous ces endroits de plus particulier se réduit à ceci. Il croyoit qu'il y a dans le cerveau un principe du mouvement & du sentiment, qu'il appelle simplement *principe*, & il ajoûte que les *nerfs* en dépendent. Les *organes de la respiration* sont, selon lui, le *cœur* & le *poumon*; le cœur étant celui qui attire principalement l'air pour le raffraichissement de tout le corps. Il croyoit d'ailleurs que *l'ame* loge dans le cœur. Le *foye*, dit-il, n'est qu'une 20 *masse* ou un *amas de sang coagulé* autour des veines, lesquelles tirent toutes leur origine de ce viscere, comme les arteres tirent la leur du cœur. Le foye est encore le siege de *l'ame appétitrice*. La *vessie* est un nerf froid & blanc. Il croyoit que ce n'est pas seulement par des *canaux sensibles* que la *nourriture* se distribue par tout le corps; mais qu'il en passe une beaucoup plus grande partie en forme de *vapeur*, qui est dirigée par la Nature, en sorte qu'elle pénetre au travers des parties les plus solides & les plus épaisses. Il disoit, à l'égard du lieu où se fait *la coction des alimens*, qu'elle ne se fait pas seulement dans *l'estomac*, mais dans le *colon* même, d'où la nourriture passe dans le foye. L'estomac est d'ailleurs, selon Arétée, la source de la *joye* & du *plaisir*, & quelquefois de la *tristesse*, le voisinage du cœur faisant que l'estomac contribue beaucoup à la gayeté ou à la tristesse, par la sympathie de l'ame. La gayeté, disoit il, est produite par ces trois choses, la bonne coction des viandes, l'accroissement des chairs, & la bonne couleur. La tristesse est causée par ce qui est opposé à ces choses. L'estomac rend aussi l'esprit abbatu quand il manque de nourriture, ou qu'il est travaillé par la bile noire. L'estomac, aussi bien que *les boyaux*, ayant, selon nôtre Auteur, deux tuniques appliquées obliquement l'une sur l'autre, il croyoit qu'en de certaines maladies la tunique intérieure pouvoit se séparer de l'extérieure, & sortir par les selles. Il croyoit même que *la matrice*, qui a aussi deux tuniques, en peut perdre une. La maladie appellée *Lienterie*, où l'on rend par le bas les viandes comme on les a prises, vient, à son avis, de ce que 21 *les pores* qui sont dans les intestins; & qui servent au passage de la nourriture, sont fermez par une cicatrice. Il faut enfin remarquer qu'Arétée prétendoit que les nerfs qui sortent du cerveau se croisent, en sorte que ceux qui viennent du côté droit vont au gauche, & ceux du gauche au droit.

Au reste si l'on compare les sentimens d'Arétée touchant les causes des maladies,

20 *Αἵματος πάγος.*
21 *Ἐντέρων ἀραιῶν; rarium intestinorum.*

Digitized by Google

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

ladies, de pratiquer, avec on ne trouvera pas que les sentimens particuliers qu'il avoit par rapport à la théorie ayent beaucoup influé sur sa pratique qui approche de celle de quelques-uns des plus anciens Médecins, tant Dogmatiques qu'Empiriques & quelque peu de celle des Méthodiques. Par où l'on void que le systême des Pneumatiques n'avoit pas produit le même effet que celui des Méthodiques, dont les remedes étoient aussi differens de ceux des autres Médecins que leur raisonnement étoit éloigné de celui de ces derniers.

Arétée pouvoit avoir écrit d'autres livres qui ne sont pas venus jusques à nous. Il en promet un concernant *les maladies des* femmes, dans son chapitre du *Marasme*, ou de la *Fiévre Hectique*.

Il ne nous reste qu'à dire, un mot du temps auquel il a vêcu, ce que personne, que je sache, n'a encore bien éclairci. Quelques Auteurs veulent qu'Arétée ne soit veuu qu'après Galien; d'autres le font beaucoup plus ancien. Le sentiment des premiers est fondé sur ce que Galien ne cite point Arétée. Mais outre que nous n'avons pas tous les écrits de Galien, on peut répondre qu'il n'est pas possible que ce dernier ait cité tout ce qu'il y a eu de Médecins avant lui. Il suffit qu'il ait parlé des principaux de chaque Secte, & qu'il se soit attaché, par exemple, à Athénée & Archigene, qui ont fait le plus de bruit, ou qui ont été les premiers des Pneumatiques, sans qu'il fût obligé de faire mention d'Arétée. D'ailleurs il se peut que Galien ne l'ait pas cité, parce qu'ils peuvent avoir vêcu tous deux dans le même temps; en sorte que l'argument qu'on tire du silence de Galien n'a pas assez de force, ou ne fait rien ni pour ni contre.

22 Vossius, qui est du nombre de ceux qui croyent Arétée beaucoup plus ancien, appuye uniquement sa conjecture sur ce que ce Médecin a écrit en langage *Jonique*, qui, à ce que prétend ce savant Critique, n'étoit plus en usage, non plus que le *Dorique*, long temps avant les Césars, ces deux langages ou dialectes n'ayant eu de cours que pendant que la Grece étoit florissante Mais il s'est trompé, à ce dernier égard, comme 23 Monsieur Ménage le prouve par l'un des livres *d'Arrian*, intitulé *Indica*, qui est écrit en langue Jonique; & par deux autres livres écrits en la même langue, le premier par un certain *Cephalio*, ou *Cephalo*, qui vivoit sous Adrien, aussi bien qu'Arrian, & qui est cité par Suidas, le second par un *Dionysius Milesius*, contemporain de Philostrate; qui vivoit sous Severe, & qui est encore cité par le même Auteur.

Il n'y a rien à dire contre cela; & il ne faut d'ailleurs que consulter Arétée lui même pour voir qu'il n'est pas si ancien, ce que Vossius n'a pas fait avec assez d'attention ou de loisir. S'il l'avoit consulté, il auroit vû que ce Médecin, bien loin d'avoir vêcu avant les Césars n'a pû vivre, pour le plûtôt, que sous l'Empire de Néron. Il ne falloit pour cela que jetter les yeux sur les endroits où il parle de 24 *l'Antidote des Vipéres* ou *fait avec les Vipeées*; puis qu'on sait certainement que cet Antidote est de l'invention d'un Médecin de Néron, nommé Andromachus, comme on le verra ci-après. Arétée fait aussi mention au même endroit, de l'Antidote de *Mithridate* par où il est clair qu'il a vêcu après ce Roi, & par consequent qu'il ne doit pas avoir précedé les

22 *De Philosophia*. *chap.* 13.
23 *In Amœnitatib. Juris.*
24 *De Curat. diuturnor. lib.* 1. *chap.* 5. & *ibidem. lib.* 2. *chap.* 5.

les premiers Empereurs, ce qui suffiroit seul pour détruire la conjecture de Vossius. Je ne parle pas des compositions de *Philon*, de *Byssinus*, & de *Symphon*, qu'Arétée recommande aussi, parce que l'âge de ces Médecins est incertain On parlera du premier, dans la troisiéme partie.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

Concluons de tout ceci que l'on ne peut pas savoir précisément en quel temps Arétée a vêcu, quoi que la conoissance que l'on a de sa Secte prouve qu'il n'a pû vivre qu'après Athénée, que l'on a supposé être contemporain de Pline, qui vivoit sous Vespasien. On sait d'ailleurs qu'Arétée a écrit avant *Paul Eginete* & *Aëtius*, parce que ces deux Auteurs le citent. Mais on n'en peut point tirer de consequence, qui marque au juste le temps auquel il vivoit, parce que les deux Auteurs dont on vient de parler ne sont venus que plus de deux siecles après Pline. On ne peut point savoir non plus lequel d'Arétée, ou de Galien, a écrit le premier ou le dernier. Tout ce qu'il y a de certain c'est qu'ils ont tous deux vêcu dans l'intervalle qu'il y a eu entre Pline & les deux Auteurs que l'on a dit qui citent Arétée, mais cet intervalle est trop étendu. Il n'est pas impossible, comme on l'a remarqué au commencement, qu'Arétée & Galien n'ayent été contemporains, & il se peut aussi que l'un ait suivi l'autre de plusieurs années. Quant au temps du dernier, il est très conu, comme on le verra ci-après.

CHAPITRE IV.

De la Médecine de CELSE.

QUelques Auteurs veulent que Celse ait vécu sous Auguste; d'autres le font vivre sous Tibere; d'autres sous Caligula; & d'autres enfin sous Néron, & même jusqu'au temps de Trajan. Le plus grand nombre est de ceux qui prétendent qu'il ait vécu sous Tibere. Il y a de l'apparence qu'il est né sous le regne d'Auguste, mais qu'il n'a écrit que dans le commencement de celui de Tibere. C'est la conséquence qu'il semble que l'on peut tirer de ce que *Columella*, qui vivoit du temps de Claude, parle de Celse comme d'un Auteur qui avoit écrit avant lui, mais qu'il avoit pû voir; 1 *Corneille Celse*, dit-il, *qui est un Auteur de nôtre temps, a renfermé en cinq livres tout le corps de la discipline, ou des beaux arts.* On verra ci-après ce que Columella a entendu par ces mots *tout le corps de la discipline.* On peut tirer une autre preuve du temps auquel Celse a vêcu, de la maniere dont il parle de Thémison, Voici les propres termes de 2 Celse; *Thémison, l'un des successeurs d'Asclépiade, a apporté dernierement, & dans sa vieillesse, quelques changemens aux opinions de son maitre.* Le mot *dernierement* marque que Thémison n'avoit pas précedé Celse de beaucoup. Or Thémison ayant été disciple & successeur d'Asclépiade, il doit avoir vécu, comme on l'a remarqué 3 ci-dessus, dès la fin du Siecle

---

1 Nostrorum temporum Cornelius Celsus totum corpus disciplinæ quinque libris complexus est. *De re rustica, lib.* 1. *chap.* 1. Jul. Atticus, & C. Celsus, celeberrimi ætatis nostræ Auctores. *Ibidem, lib.* 3. *chap.* 17.

2 *Vid. Cels. præfat. lib.* 1.

3 *Part.* 2. *liv.* 4. *sect.* 1. *Chap.* 1.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle XL & suivans.

XXXIX; mais étant mort âgé, ainsi qu'on l'apprend de Celse, il a pû aller jusques au milieu du Siecle XL. Cela supposé, il se trouvera qu'il vivoit encore douze ou treize ans avant la fin du regne d'Auguste, qui a duré jusqu'à la soixante troisiéme année du dernier siecle dont on a parlé; & par consequent que Celse ayant écrit peu de temps après la mort de ce Médecin, il a dû écrire sur la fin de l'Empire d'Auguste, ou pour le plus tard au commencement de celui de Tibere.

Il se rencontre aussi des difficultez touchant le *nom*, la *patrie*, & la *profession* de Celse. La plûpart des éditions de ses livres lui donnent le prénom *d'Aurelius*, parce qu'on trouve dans tous les manuscrits le titre suivant; *A. Cornelii Celsi Artium Liber vj.* Il n'y a qu'une seule édition, qui est d'Aldus Manutius, qui change *Aurelius* en Aulus, & peut-être avec quelque raison, 4 parce que le prénom *Aurelius* étant tiré de la famille Aurelia, comme celui de *Cornelius* de la famille *Cornelia*, il semble qu'on ne peut point les joindre ensemble, n'y ayant pas d'exemples d'une semblable jonction de noms de familles differentes.

Quant à la patrie de Celse, on croit qu'il étoit de Rome, sur la foi de quelques éditions dont le titre le fait Romain. 5 D'autres veulent qu'il fut de *Vérone*, fondez aussi sur quelques autres titres de ses livres; mais ces derniers titres ne sont pas plus sûrs que les autres.

La profession de cet Auteur ne fait pas moins de peine. Plusieurs Savans ont crû qu'il n'étoit point Médecin, & que les ouvrages que nous avons de lui ne sont qu'une traduction de quelque Auteur qui avoit écrit en Grec. Ils tirent cette conséquence d'une lettre qu'on attribue à Celse, qui est addressée à un certain *Pullius Natalis*, & dans laquelle l'Auteur ne se dit point Médecin, mais parle seulement de sa traduction. Mais outre que cette lettre ne fait point mention des livres que nous avons, elle ne sent point le stile de Celse; non plus qu'une autre qu'on lui attribue aussi, & qui est la même qui se trouve encore au devant du livre de *Scribonius Largus*, dont on parlera dans la suite.

D'autres veulent que Celse n'eût étudié la Médecine qu'entant qu'elle fait partie de la Philosophie, non pas pour l'exercer, mais pour imiter Démocrite, Platon & les autres grands hommes dont il a été parlé ci-devant, qui ne vouloient rien ignorer de ce qui regarde la Physique, *Universæ Naturæ prudentes*. Ce qui semble favoriser ce sentiment c'est que Celse a écrit non seulement de la Médecine mais presque de tous les autres Arts Liberaux, comme l'un des titres de son livre le témoigne, & comme Quintilien le remarque expressément, 6 *Celse*, dit-il, *qui étoit un homme d'un esprit médiocre, n'a pas seulement écrit de tous ces Arts*; c'est à dire, de la Rhétorique, de l'Art Poëtique &c. *mais nous a encore laissé des préceptes touchant l'Art militaire, l'Agriculture, & la Médecine.* Ce passage de Quintilien, qu'on examinera encore ci-après, explique celui de Columella, qu'on a rapporté au commencement. Enfin

4 *Vid. Rhodium in Scribon. Larg. Compos.* XCIV, & *Celsi vitam per Rhodium.*

5 *Cal. Rhodigin. Antiquar. Lect. lib.* 14. *chap.* 5.

6 Quid plura? cùm etiam C. Celsus, mediocris vir ingenii, non solùm de his omnibus conscripserit Artibus, sed ampliùs rei militaris, & rusticæ etiam, & Medicinæ præcepta reliquerit? dignus vel illo proposito ut illum scisse omnia illa credamus. *Instit. orator. Lib. ultimo.*

Digitized by Google

Enfin le plus fort des argumens dont on se sert pour prouver que Celse n'a pas été Médecin, c'est que Pline, qui donne une liste de tous les Auteurs dont il a tiré son Histoire naturelle, & qui sépare avec beaucoup d'exactitude les Auteurs Grecs, ou étrangers d'avec les Latins, ceux qui étoient Médecins d'avec ceux qui ne l'étoient pas, range toûjours celui-ci entre les derniers.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

Néanmoins plusieurs autres Savans, du nombre desquels est Scaliger, ont crû que Celse étoit veritablement Médecin, & ils opposent l'autorité de Galien à celle de Pline, le premier de ces Auteurs citant un Cornelius, qu'il appelle 7 *Cornelius le Médecin*, & que 8 l'on prétend être le même que nôtre Cornelius. On peut ajoûter à cela que Pline lui-même cite en un endroit Celse, comme Auteur de certain médicament. 9 *Celse*, dit-il, *veut qu'on applique sur la goutte qui est sans enflure, des racines d'hibiscum cuites dans du vin.* 10 On trouve la même chose dans Celse, en sorte qu'on ne peut pas douter que ce ne soit du même Celse que Pline a tiré ce qu'il dit. Je remarque d'ailleurs que Celse n'hésite point à porter son jugement sur tout ce qui regarde la Théorie, & la pratique de la Médecine, & qu'il décide hardiment, & comme de son chef, les questions les plus difficiles de cet Art, ce qu'il semble qu'il n'auroit pas osé faire s'il n'avoit pas été Médecin. Il parle même en quelques endroits de sa propre expérience en fait de Médecine, comme dans le chapitre où il traite d'une maladie des paupieres appellée *Ancyloblepharon*, & où après avoir rapporté la maniere de la guérir, selon quelques Auteurs, il ajoûte, *qu'il ne se souvient pas d'avoir vû personne guéri par cette méthode.* Il n'y a rien, ce me semble, de plus formel.

Nous n'avons de tous les ouvrages de Celse que ceux qui concernent la Médecine, si l'on en excepte quelques fragmens de sa *Rhétorique*, que *Sextus Popma* a mis au jour.

Toute la Médecine de nôtre Auteur est contenue en huit livres, dont les quatre premiers traitent des maladies *internes*, ou de celles qui se guérissent principalement par la *diete*. Le cinquiéme & le sixiéme sont, pour les maladies *externes*, & contiennent diverses formules de médicamens, tant pour le dehors que pour le dedans. Le septiéme & le huitiéme renferment les maladies, qui dépendent de la Chirurgie.

Hippocrate, & Asclépiade sont les deux principaux Auteurs, auxquels Celse s'est attaché, quoi qu'il ait aussi tiré quelque chose de ses contemporains. Il a suivi le premier lorsqu'il s'est agi du Prognostique, & de diverses operations de Chirurgie, ayant traduit, à cet égard, un grand nombre de passages d'Hippocrate, mot à mot, ce qui a fait qu'on l'a appellé l'*Hippocrate Latin*. Mais il paroît qu'il s'est beaucoup plus attaché, pour tout le reste de la Médecine, à Asclépiade, qu'il appelle *un bon Auteur*, & duquel il avoüe lui-même qu'il a pris plusieurs choses. C'est ce qui a donné occasion à quelques uns de mettre Celse au rang des Médecins de la Secte Méthodique. Mais quand on ne verroit pas par 11 la maniere dont il parle des trois principales Sectes, qui étoient déja établies de son temps, qu'il ne prend parti, pour aucune d'elles en parti-

 culier,

7 *Pharmacor. local. lib. 9. cap. 5.*
8 *Vide Rhod. in Scribon. Larg. Compos. 54.*
9 *Lib. 2. cap. 4. sub finem.*
10 *Lib. 4. cap. 24.*
11 *Vide Cels. præfat. lib. 1.*

Digitized by Google

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

culier, il n'y auroit qu'à conferer sa pratique avec celle des Méthodiques, pour être convaincu qu'il ne s'accorde pas avec eux, du moins en tout. S'il y a quelque rapport entre sa maniere de traiter les maladies, & celle de ces Médecins, c'est parce que leurs principes sont une suite de ceux d'Asclépiade, qui étoit, comme on vient de le remarquer, l'Auteur favori de Celse, quoi qu'il le redresse aussi quelquefois. On a parlé ci-devant d'une Secte, qu'on a appellée *Eclectique*, ou *Choisissante*; si Celse n'en étoit pas il se conduisoit du moins, selon les principes que ce nom insinue, choisissant ce qui lui paroissoit le meilleur dans chaque Secte, ou dans chaque Auteur. Mais comme sa pratique tient beaucoup de celle d'Asclépiade, d'où celle des Méthodiques a été tirée, c'est ce qui nous a obligez de le mettre à la queüe de tous ces Sectaires, pour finir entierement par lui ce qui concerne leurs sentimens, ou qui semble y avoir du rapport.

On conoîtra par ce qu'on va dire en quoi Celse s'éloignoit d'Hippocrate, pour s'approcher d'Asclépiade, & en quoi il les quittoit quelquefois tous deux. Premierement il se moquoit avec celui-ci des jours critiques du premier, dont il imputoit l'invention à l'entêtement que l'on avoit eu, en ces vieux temps, pour les nombres mystérieux des Pythagoriciens. Il abandonnoit de même Hippocrate à l'occasion de la *saignée*, dont il faisoit un usage plus universel en „ tout sens. Ce n'est pas, *dit Celse*, une chose nouvelle de tirer du sang des „ veines; mais il est nouveau, qu'il n'y ait presque aucune maladie où l'on „ n'en tire. On saignoit autrefois des jeunes hommes, & des femmes qui „ n'étoient pas enceintes; mais on n'avoit pas vû jusqu'à nos jours qu'on saig- „ nât des enfans, des femmes grosses, & des vieillards. Les Anciens, *ajoûte-* „ *t-il*, avoient crû que le premier, & le dernier âge ne pouvoient point sup- „ porter ce remede, & qu'une femme grosse qu'on saigneroit se blesseroit in- „ failliblement. Mais l'usage ou l'expérience ont fait voir dans la suite qu'il „ n'y avoit rien que l'on dût toûjours pratiquer dans les maximes des Anciens „ sur le sujet de la saignée, & qu'il falloit se conduire à cet égard sur d'autres „ observations que les leurs. Il est important de savoir, non quel âge on a, ou „ si une femme est enceinte, mais quelles sont les forces de chacun. Si un „ jeune homme est trop foible, ou qu'une femme, qui n'est pas enceinte, „ soit trop abbatue, ce seroit mal à propos qu'on leur tireroit du sang, parce „ que la saignée acheveroit de les affoiblir. Mais un enfant vigoureux, un „ vieillard robuste, une femme grosse qui est forte, souffrent sans danger cette „ sorte de remede.

Voici les cas particuliers où Celse jugeoit la saignée nécessaire. Lorsque l'on avoit une *grande fiévre*, que le corps étoit *rouge*, & que *les veines étoient pleines*, il tiroit du sang. Il saignoit aussi dans la *pleurésie*, sur tout lorsqu'elle étoit nouvelle, ou que la maladie commençoit, & que la douleur étoit grande; à cela près il jugeoit ce remede inutile. A l'égard de la *péripneumonie*, il dit que si l'on a des forces, il faut aussi tirer du sang; mais à moins de cela qu'il faut s'en tenir aux ventouses, sans scarifier. Par où l'on voit qu'il n'étoit pas éloigné à cet égard du sentiment d'Asclépiade, & que s'il ne condannoit pas tout à fait la saignée en cette occasion, il ne la recommandoit pas aussi beaucoup. Celse saignoit encore dans les autres maladies des visceres. Il pratiquoit le même remede dans la *paralysie*, dans les *convulsions*, dans la *difficulté de respirer*, qui menace d'étouffer, dans la *privation subite de la voix*, dans l'*apoplexie*, surquoi il fait cette remarque, que la saignée délivre quelquefois les Apoplectiques, & que d'autres fois elle les tue. Les grandes *douleurs* obligeoient aussi

nôtre

nôtre Auteur à venir à la saignée. Il en usoit de même dans les *ruptures*, ou *contusions internes*, & lorsque *l'on crachoit*, ou que *l'on vomissoit le sang*; il recommande même en cette rencontre la saignée réiterée. Enfin il saignoit dans toutes les maladies *aigues*, lorsqu'il croyoit que le malade avoit trop de sang. Il saignoit aussi dans la *cachexie*, sans doute parce qu'il jugeoit qu'en cette maladie les veines sont pleines de mauvaises humeurs. On voit par ces exemples qu'il saignoit plus frequemment qu'Asclépiade.

Secte Méthodique, & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

A l'égard du temps propre pour saigner, Celse disoit, qu'on ne doit point tirer de sang tant qu'il y a de la *crudité*, ou de l'*indigestion*; & pour ce sujet il attendoit ordinairement le second, ou le troisiéme jour; à moins que le cas ne fût pressant. Mais il ne vouloit pas que l'on saignât après le quatriéme, parce que le mauvais sang pouvoit déja s'être dissipé de lui-même, ou avoir fait impression sur les parties, & qu'en ce cas la saignée ne pouvoit qu'affoiblir. Il croyoit que c'étoit égorger un homme que de le saigner dans un *redoublement*. Lorsque le sang sortoit beau & vermeil, il vouloit qu'on fermât la veine, la saignée étant alors, selon lui, plus nuisible qu'utile. Il vouloit enfin, en quelque occasion que ce fût, que l'on partageât la saignée, & que l'on saignât plûtôt deux jours consécutifs que de tirer d'une seule fois la quantité de sang que l'on jugeoit nécessaire; bien loin que l'on dût laisser couler le sang jusques à ce que le malade tombât en défaillance.

Les *Ventouses*, par le moyen desquelles on tire aussi du sang, étoient déja en usage du temps d'Hippocrate, comme on l'a vû ci-devant; mais on s'en servoit beaucoup plus souvent du temps de Celse. 12 Cet Auteur nous apprend qu'il y avoit de deux sortes de ventouses; que les unes étoient de *cuivre*, fermées par le haut, dans lesquelles on mettoit du charpi que l'on allumoit, pour les faire prendre sur la partie. Les autres étoient de *corne*, & ouvertes de part & d'autre. Il falloit, pour faire attacher celles-ci, tirer son haleine de toute sa force par le trou d'enhaut, que l'on bouchoit ensuite avec de la cire. On a vû 13 ci-devant d'autres particularitez touchant les ventouses, dans la pratique de Cælius Aurelianus.

Au reste il est surprenant que Celse, qui paroît assez exact, n'ait rien dit du troisiéme moyen dont les Médecins se servent pour tirer du sang, qui est l'application des *Sansues*. Elle étoit néanmoins en usage avant lui; & l'on a vû cidessus que Thémison s'en étoit déja servi.

Si Celse avoit abandonné Hippocrate à l'égard de la saignée, il n'en avoit pas moins fait à l'égard de la *purgation*. Voici ce qu'il dit touchant ce remede. 14 *Les Anciens*, dit-il, *purgeoient & donnoient continuellement des lavemens, presque dans toutes les maladies. Lors qu'ils vouloient purger ils prenoient de* l'ellebore noir, *ou de la* petite fougere, *ou de* l'écaille d'airain, *ou du* lait de laitue marine, *dont une goutte mêlée avec du pain purge copieusement, ou du* lait d'ânesse, de vache, *ou* de chevre, *dans lequel ils mettoient du* sel; *& après l'avoir fait cuire, & avoir séparé ce qui s'étoit caillé ils faisoient boire le reste à leurs malades.* 15 *Les médicamens*, ajoûte-t-il, (c'est à dire, les médicamens purgatifs) *offencent l'estomac, c'est pourquoi il faut joindre de* l'aloes *à tous les purgatifs. Le ventre etant trop ému par*

E e 3

12 *Lib.* 2. *cap.* 12.
13 *Part.* 2 *liv.* 4. *sect.* 1. *chap.* 8.
14 *Lib.* 2. *cap.* 12.
15 *Voyez ci-dessus, part.* 2. *liv.* 3. *chap.* 7.

Digitized by Google

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle XI. & suivans.

par des purgations, ou trop souvent relâché par des lavemens, le malade s'affoiblit; & par cette raison, ni l'un ni l'autre de ces remedes n'est propre dans les maladies accompagnées de fiévre. On peut donner de l'ellebore noir aux Atrabilaires, & aux fous; ou à ceux qui sont perclus de quelque membre; mais dans les fiévres, il vaut mieux donner des boissons, & des alimens qui nourrissent, & qui relâchent le ventre en même temps.

Ce que l'on vient de dire des sentimens, & de la pratique de Celse est tiré principalement des quatre premiers de ses livres. On trouve encore dans ces mêmes livres la maniere de se servir de la *gestation*, & de la *friction*, c'est à dire, la maniere de se faire porter, & de se faire frotter. Celse employoit ces deux remedes à peu près comme Asclépiade.

Quant aux regles qui concernent *le manger*, & *le boire*, ce qu'il en dit se réduit à ceci. Qu'il faut que les malades ayent faim, & soif au commencement des maladies; & que dans la suite, il faut les nourrir de bonne nourriture, & ne leur en pas laisser prendre trop, ni permettre qu'ils se remplissent tout d'un coup après avoir jeuné. Il ne désigne point pendant combien de temps les malades doivent faire abstinence; mais il dit qu'en ce cas, il faut avoir égard à la maladie, au malade, au climat, à la saison, & aux autres circonstances de cette nature; n'y ayant, selon lui, aucune regle perpetuelle sur ce sujet. Celse traite aussi dans ces quatre premiers livres des *bains*, des *fomentations*, des moyens de faire *suer*, des differentes matieres qui servent à la *nourriture*, distinguant chaque matiere par ses qualitez.

Le cinquiéme, & le sixiéme livre sont, comme il a été dit, pour la *Pharmacie*. On n'y trouve que très-peu de médicamens *pour le dedans*. Tout ce qu'il y a sur ce sujet se reduit à deux ou trois compositions, pour *procurer le sommeil*, ou pour *adoucir les douleurs*, pour *la toux*, pour *la colique*, pour *faire uriner*, pour *faciliter l'accouchement*. Il y a de plus trois *Antidotes universels*, dont le premier n'a point de nom. Le second est appellé *Ambrosia*, qui étoit, dit Celse, de l'Invention de *Zopyrus*, Médecin d'un Ptolomée. Le troisiéme est celui de *Mithridate*. Ce dernier Antidote n'est pas si simple que celui dont on a rapporté ci-devant la description, ni si composé que celui qui fut en suite décrit par *Damocrate*, comme on le verra ci-après. On y trouve enfin quelques Antidotes particuliers, contre *les animaux venimeux*, & contre certaines sortes de *poisons*. Les médicamens *pour le dehors*, y sont au contraire en assez grand nombre; les uns pour *arrêter le sang d'une playe*, pour *la consolider*, pour *dissiper*, ou pour *ramollir* une humeur, pour faire *suppurer* un abscès, les autres pour *nettoyer* un ulcere, pour *ronger*, ou *consumer* la chair superflue, pour *cautériser*, pour *nourrir la chair*, pour *cicatrizer* une playe, &c. le tout par le moyen de 16 diverses sortes d'*Emplâtres*, d'*Onguens*, de *Cataplâmes*, de *Malagmes*, de *Poudres*, de *Trochisques*, &c.

Tout ce que nous avons dit jusques ici donne une idée génerale de la maniere dont Celse se conduisoit dans la cure des maladies. Pour nous instruire un peu plus particulierement de sa méthode, nous allons voir comment il traitoit ceux qui avoient *la fiévre*, qui est, comme il le dit lui-même, la plus commune de toutes les maladies. Sur quoi nous remarquerons premierement qu'il ne s'arrête point à en examiner les causes, suivant en cela les Empiriques. Il s'attache

---

16 On expliquera plus particulierement ce que sont ces compositions, & les autres dont on a parlé auparavant, dans la troisiéme partie de cette histoire.

tache seulement à en distinguer, & à en marquer les diverses especes, qu'il réduit à celles-ci, la fiévre *quotidienne*, la fiévre *tierce*, la fiévre *quarte*, la fiévre *hémitritée*, la fiévre *continue*, la fiévre *vague*, la fiévre *pestilentielle*, la fiévre *ardente*, & la fiévre *lente*. On void par là que l'on ne reconoissoit déja plus du temps de Celse, ce grand nombre d'autres especes de fiévres qui ont été designées dans la liste que nous avons donnée de celles dont il est fait mention dans Hippocrate, & dont les distinctions marquoient le défaut de méthode des Médecins de ces anciens temps, comme nous l'avons remarqué au même endroit.

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle XL. & suivans.

La maxime la plus generale de Celse, & sur laquelle il fonde la cure de toutes les sortes de fiévres, c'est celle-ci, *que la matiere qui cause la fiévre se dissipe d'elle même, lors qu'on ne donne rien au malade qui en puisse produire de nouvelle*. Il ne faut donc, selon lui, ni *purgations*, ni *lavemens*, pour évacuer cette matiere, si ce n'est très-rarement. Il faut seulement s'abstenir de nourriture pendant les premiers jours de la fiévre, boire très peu, & dormir modérement, & sur tout faire son conte, 17 *que la nourriture donnée à propos est le meilleur de tous les remedes*.

Touchant la question, *quand il faut commencer d'en donner?* voici quelle est sa pensée. La plûpart, dit-il, des Anciens attendoient souvent jusqu'au cinquiéme & jusqu'au sixiéme jour à nourrir leurs malades; mais cela ne peut tout au plus être pratiqué qu'en Egypte, ou en Asie seulement, parce que la disposition de ces païs-là le permet. Il rapporte ensuite la pratique d'Asclépiade, qui destinoit ordinairement le quatriéme jour à donner la premiere nourriture à ses malades; & celle de Thémison, qui n'en donnoit que trois jours aprés que la fiévre avoit relâché ou cessé. Mais le sentiment de Celse est qu'il ne doit rien y avoir de fixe à cet égard. *On peut*, dit-il, *donner en quelques occasions de la nourriture dès le premier jour, on peut n'en donner que le second, on peut attendre le troisiéme, le quatriéme, & le cinquiéme jour, en ayant égard à la maladie, à la saison, au climat &c. & suivre toûjours cette maxime, qu'un Médecin doit examiner à tout moment l'état de son malade, afin de pouvoir combattre son mal par l'abstinence tant que ses forces subsisteront, & de le soûtenir par la nourriture quand elles seront sur le point de manquer. Le devoir*, ajoûte-t-il, *d'un bon Médecin est d'un côté de ne charger pas le malade d'une nourriture superflue, ou qui augmente la matiere qui fait le mal; & de l'autre de ne le laisser pas mourir de faim.* Sur quoi il prend occasion de faire cette reflexion, *qu'il est aisé de juger, après ce qu'il vient de dire, qu'un Médecin ne peut pas bien traiter plusieurs malades à la fois, & que le meilleur Médecin, supposé qu'il entende d'ailleurs son métier, est celui qui quitte le moins son malade. Mais c'est*, dit nôtre Auteur, *ce que ne peuvent pas faire ceux qui n'exercent la Médecine que pour le gain, & c'est encore par cette raison qu'ils s'attachent plûtôt aux préceptes de l'Art, qui ne demandent pas un si grand soin, tels que sont ceux qui regardent le conte des jours, & des accès d'une fiévre.*

Celse ayant raisonné de cette maniere sur les causes qui obligent à donner de la nourriture à un malade, ou à ne lui en donner point, & sur le devoir des Médecins en cette occasion, conclud qu'encore qu'il n'y ait rien de fixe, comme il l'a dit au commencement, touchant les jours qu'on doit choisir, le quatriéme est ordinairement le plus propre, pour commencer à faire prendre quelque nourriture aux malades, ce qui revient au sentiment d'Asclépiade.

Après

17 *Optimum medicamentum est opportunè cibus datus.*

Digitized by Google

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

Après cela il s'étend à prouver que les jours de *crise*, & les jours *impairs*, qu'Hippocrate & les autres Médecins de ces anciens temps observoient si religieusement, n'ont aucun fondement solide; & il ajoûte qu'Asclépiade a eu raison de se mocquer de leur pratique à cet égard, & d'assurer qu'on peut aussi bien permettre aux malades de prendre des alimens ces jours là que les autres. *Il est*, dit-il, *beaucoup plus important de savoir s'il ne faut donner de la nourriture que lors que le pouls est entierement calme, ou si l'on peut en accorder pendant qu'il y a encore quelque reste de fiévre*; & après avoir rapporté les sentimens d'Asclépiade, & de Thémison sur ce sujet, il conclud, *que si l'on ne peut pas trouver pour cela un intervalle où le malade soit tout à fait libre, il vaut mieux commencer à le nourrir sur le déclin de la fiévre, que d'attendre que la fiévre recommence; parce que l'estomac est moins disposé pour digerer la nourriture dans le commencement d'un accès de fiévre que sur la fin de ce même accès.*

Nôtre Auteur n'étoit pas moins circonspect à l'égard de la boisson. Il croyoit que donner à boire aux febricitans en certaines occasions, comme dans le commencement, & dans l'ardeur de la fiévre, ne servoit qu'à leur augmenter la fiévre, & même la soif. Il ne vouloit point qu'ils bussent le premier jour, à moins qu'ils ne tombassent dans une foiblesse qui obligeât en même temps à leur donner à manger; mais dès le second jour, & les suivans il consentoit qu'ils bussent, lors même qu'il ne leur accordoit pas de la nourriture. Il observoit d'ailleurs de prendre, pour la boisson le même intervalle dans lequel on pouvoit donner des alimens.

Cet intervalle n'étoit pas, selon lui, toûjours fort aisé à rencontrer, parce qu'il n'est pas aisé de savoir si un malade a de la fiévre, ou s'il n'en a point. 18 *On conte*, dit-il, *sur le battement des veines*, ou des arteres, *qui est une chose fort trompeuse*; ce battement étant plus lent, ou plus vîte, & variant beaucoup, „ selon l'âge, le sexe, ou le temperament des personnes. Il arrive même, „ *poursuit il*, que le pouls est foible, & concentré lorsque l'estomac souffre, ou „ lorsque la fiévre commence, quoi qu'on ait d'ailleurs le corps assez bien „ disposé; en sorte qu'on peut croire, dans ce dernier cas, qu'un homme est „ fort foible qui est à l'entrée d'un grand accès, quoi qu'il ait des forces de „ reste, & qu'il puisse se tirer aisément de cet acces. Au contraire le pouls „ est souvent émû, & élevé quand on a été au Soleil; quand on sort du bain, „ ou de prendre de l'exercice; quand on s'est mis en colere, qu'on a eu peur, „ ou par quelqu'autre passion, sans conter que le pouls s'émeut aisément à „ l'arrivée du Médecin, par l'inquiétude où est le malade touchant le jugement „ que ce Médecin fera de l'état où il se trouve. Pour s'empêcher de prendre „ le change à cet égard, il ne faut pas que le Médecin prenne le bras du malade d'abord en arrivant. Il faut auparavant s'asseoir auprès de lui avec un „ visage gay, s'informer de son état, & s'il a quelque sujet de crainte tâcher „ de la dissiper par des discours, où il y ait de la vraisemblance, après quoi „ l'on peut examiner le battement de l'artere. Mais quoi qu'il en soit, cela „ n'empêche pas qu'on ne puisse conclurre que si la seule vûe d'un Médecin „ altere, ou change si facilement le pouls, il peut y avoir mille autres causes „ qui produisent le même effet.

„ La Chaleur, *continue Celse*, qui est un autre signe à quoi l'on s'arrête, „ ne trompe pas moins; car on peut avoir bien chaud après avoir été au soleil

18 *Venis enim maximè credimus, fallacissima rei.*

„ leil; après avoir travaillé, ou fatigué; après avoir dormi; ou dans le temps que l'on a peur, ou que l'on est en peine de quelque chose. Il faut examiner le pouls, mais il ne faut pas s'en tenir à ce signe seul. On doit premierement savoir que ceux dont le pouls paroit naturel, & qui ont une chaleur douce, comme on a dans la santé, sont sans fiévre. On doit savoir d'ailleurs que la chaleur, & l'émotion ne font pas d'abord la fiévre; mais qu'il faut pour cela que la peau soit seche inégalement; que la chaleur se face sentir particulierement au front, & vienne comme du fond des entrailles; que l'haleine qui sort des narines soit fort chaude; que la couleur du visage ait changé; & que l'on soit devenu tout d'un coup, ou pâle, ou plus rouge qu'à l'ordinaire; que les yeux soient appesantis, & extrémement secs; ou plus humides qu'ils n'ont accoûtumé de l'être; que la sueur, lors qu'il y en a, soit inégale; & enfin qu'il n'y ait pas un intervalle bien égal, entre les battemens de l'artere.

On a crû devoir rapporter exactement tout ce que cet Auteur a remarqué, touchant les signes de la fiévre, & les difficultez qu'il y a à en juger par *le pouls*; parce que cela peut servir pour l'explication de ce que l'on a dit ci-devant dans la premiere partie, livre troisiéme, chapitre sixieme, qu'Hippocrate ne s'étoit pas fort attaché à ce dernier signe. Il paroit, par ce que l'on vient de dire, que Celse n'avoit pas les mêmes idées de la fiévre, ni des signes auxquels on la conoit, que nous en avons aujourd'hui, ou que l'on en avoit même du temps de Galien. Il se peut qu'Hippocrate ne fût pas éloigné des sentimens de nôtre Auteur, & que par cette raison il n'ait presque rien dit du pouls, comme on l'a remarqué à l'endroit que l'on vient de citer.

Pour revenir à la cure des fiévres en géneral, Celse ajoûte, en finissant, qu'il y a encore quelques observations à faire outre les précedentes. Il faut voir, dit-il, si le corps est *resserré*, ou s'il est *relâché*, qui est la seule chose à quoi [19] quelques-uns font attention. Dans la premiere de ces dispositions, il y a une espece de suffocation; & dans la seconde il y a une trop grande dissipation, ou un trop grand épuisement. Dans celle-là, il faut nécessairement relâcher le ventre, faire uriner, & faire suer. Il faut même quelquefois tirer du sang, secoüer le corps par des voitures violentes, exposer les malades à la lumiere, & au grand jour, les laisser avoir faim, & soif, & les faire veiller. Il faut en suite les baigner, & les oindre, & alors leur donner un peu à manger, mais fort tard, prenant garde que la nourriture soit legere, simple, liquide, & prise chaudement. On doit choisir pour cela des herbages, comme sont la *patience*, *l'ortie*, la *mauve*; ou leur donner du boüillon de *poissons à coquille*, tels que sont les *moüles*, ou [20] les *langoustes*; & si on permet un peu de viande, que ce soit *du boüilli*. Il faut que les malades boivent beaucoup, avant, & après manger, & même en mangeant. On peut aussi leur faire prendre un boüillon gras après le bain, & même du vin doux, & quelquefois du vin Grec salé.

Dans la seconde disposition, c'est à dire, dans le *relâchement*, il faut arrêter la sueur lors qu'il y en a. Il faut faire tenir le malade en repos, & dans un lieu obscur; le laisser dormir tant qu'il voudra, & ne lui ordonner qu'un exercice fort moderé, &c.

[19] Il entend les Méthodiques.

[20] *Locusta*. C'est une espece d'écrevisse de mer, qui a quelquefois plus d'un pied de longueur.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xI. & suivans.

On void par ce que l'on vient de dire que Celse n'improuvoit pas la maniére dont les Méthodiques traitoient les maladies, quoi qu'il ne la crût pas toûjours suffisante. C'est ce qu'il indique lors qu'il dit au commencement que les deux genres de maladie dont on a parlé, c'est à dire, le *relâché*, & le *resserré*, sont la seule chose à quoi quelques-uns font attention; par où il insinue que ce n'est pas son sentiment, que l'on doive s'en tenir aux seules indications que fournissent le *relâchement*, ou le *resserrement* des Méthodiques.

Ce que l'on a dit jusques ici concerne la cure des fiévres en géneral. Voici comme nôtre Auteur traitoit chaque espece de fiévre en particulier.

Dans les fiévres *pestilentielles*, il croyoit qu'il ne falloit mettre en usage ni la grande abstinence ni les médicamens purgatifs, ou ceux qui relâchent le ventre. Si les forces le permettoient, il tiroit du sang, sur tout lors que la fiévre étoit ardente. Si le malade étoit trop foible pour le saigner, il le faisoit 21 vomir, lorsque la fiévre baissoit. Il le baignoit dès le commencement. Il lui faisoit boire du vin chaud, peu trempé, & lui faisoit manger des viandes gluantes. S'il s'agissoit d'un enfant qui manquât de forces, il substituoit les ventouses à la saignée. Il lui donnoit des lavemens d'eau, ou des boüillons d'orge; le nourrissant d'alimens legers, & le faisant aussi vomir dans le déclin de la fiévre.

Dans la *fiévre ardente*, il ne donnoit point non plus de purgatifs. Il raffraîchissoit les malades, en les lavant avec de l'huile, & de l'eau qu'il battoit ensemble. Il les logeoit dans de grandes chambres, afin qu'ils eussent plus d'air, ou qu'ils humassent un air plus pur; prenant d'ailleurs garde qu'on ne les chargeât pas trop de couvertures, & que celles qu'on mettoit sur leurs lits fussent legeres. Il leur appliquoit sur l'estomac des feuilles de vignes trempées dans de l'eau. Il ne vouloit pas qu'on les laissât trop long-temps souffrir la soif. Il commençoit à leur donner de la nourriture, plûtôt que dans les autres fiévres, c'est à dire, dès le troisieme jour, & il les oignoit auparavant de la maniere qu'il a été dit. S'il avoient de la pituite amassée dans l'estomac, il les faisoit vomir dans le déclin du redoublement; & leur donnoit en suite des herbes raffraîchissantes, ou une pomme, de celles qui sont les plus propres pour l'estomac. Si après cela l'estomac se trouvoit dégagé de flegmes, il leur donnoit de la 22 ptisane, ou de la crême d'orge, ou *d'alica*, y ajoûtant un peu de graisse fraîche.

Mais lors que la maladie étoit venue au plus haut période de son augmentation, ou pour le plus tôt après le quatrieme jour, il les laissoit premièrement avoir bien soif, & leur donnoit en suite beaucoup d'eau froide; en sorte qu'ils en bussent au de là de leur soif; & quand ils s'en étoient remplis de cette maniere, il les faisoit vomir. Quelques-uns, ajoûte-t-il, ne veulent pas même que les malades vomissent; mais se contentent pour tout remede de donner cette grande quantité d'eau. Après que Celse avoit fait l'un & l'autre il faisoit couvrir les malades de beaucoup de couvertures; & leur disoit qu'ils se disposassent à dormir. C'est à quoi la longue durée de la soif, & des veilles, la diminution de la chaleur, & la replétion les portoit naturellement; en sorte qu'ils

21 On verra un peu plus bas de quels vomitifs Celse se servoit.

22 *Voyez ci-dessus, Part. 1. liv. 3. chap. 15. & part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 7.*

qu'ils dormoient pour l'ordinaire d'un profond sommeil, pendant lequel ils suoient copieusement. Cela ne manquoit pas de les dégager, à moins qu'outre l'ardeur de la fiévre, ou la fiévre ardente, ils n'eussent des douleurs en quelque partie, ou les hypochondres enflez, ou le poumon, ou le gosier en mauvais état, ou quelque ulcere, ou abscès, ou qu'ils ne tombassent en défaillance, ou qu'ils n'eussent le ventre trop libre. En ces cas là, il falloit s'y prendre d'une autre maniere.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

Dans la fiévre *hemitritée*, qui est, dit nôtre Auteur, une espece de fiévre dont les accès durent quelquefois vint, & quatre heures, & quelquefois jusqu'à trente six, en sorte qu'on a peu d'intervalles libres, la plus grande attention qu'il faut avoir c'est de prendre bien son temps pour donner de la nourriture lors que l'accès finit, ou décline veritablement. La raison de cela est qu'il y a également de danger en ce cas, soit que l'on se trompe en nourrissant le malade lors qu'il ne faut pas, soit qu'on le face jeuner mal à propos; plusieurs, à ce que dit Celse, ayant péri par l'un, ou par l'autre de ces manquemens. Il conclud enfin que la saignée est fort nécessaire dans cette maladie, & qu'elle doit être faite dès le commencement.

Pour les fiévres *lentes* il ne faut, selon nôtre Auteur, ni aucun médicament, ni aucune regle particuliere pour la nourriture. L'application du Médecin doit être toute entiere à faire que la maladie change d'espece, par où il arrive qu'on peut en suite la guérir plus aisément. Dans cette vüe, il faut souvent laver le corps du malade avec de l'eau froide, où l'on aura mêlé de l'huile; ce qui cause des frissons, qui sont le commencement d'un nouveau mouvement, parce qu'ils sont suivis d'une chaleur plus grande qu'à l'ordinaire, qui se termine enfin par un relâche. On peut aussi dans cette maladie frotter le corps avec de l'huile, & du sel. Que si le froid, & l'engourdissement que ces remedes causent dure trop long-temps, il faut donner au malades trois, ou quatre verres de *mulsum*, c'est à dire, de vin mêlé de miel. A défaut de cela on peut lui faire prendre de la nourriture, & du vin trempé, nonobstant la fiévre, qui à la verité s'augmente par ce moyen, aussi bien que la chaleur; mais en revanche les maux précedens cessent, ou changent de nature, & cela donne lieu d'esperer qu'il y aura de l'intermission à la fiévre, & qu'on pourra mieux y apporter du remede. Celse ajoûte que cette maniere de traiter les fébricitans n'est pas nouvelle, & que c'est à peu près la même méthode que suivoit un certain *Petron*, dont nous avons parlé ci-dessus, dans 23 la premiere partie. Nous ajoûterons seulement une réflexion, que fait nôtre Auteur sur le procedé du Médecin que nous venons de nommer. La Médecine de Petron, dit-il, toute grossiere, & toute témeraire qu'elle étoit, ne laissoit pas de tirer quelquefois d'affaire les malades qu'Herophile, ou Erasistrate, ou les autres successeurs d'Hippocrate n'avoient pas sû guérir. 24 *La témerité de quelques Médecins guérit souvent des malades qui n'ont pû se remettre, tant qu'on les a traittez dans les formes.*

La fiévre *quotidienne* demande qu'on s'abstienne de nourriture pendant les trois premiers jours, & qu'on en prenne en suite de deux jours l'un. Si cette

23 *Liv. 4. chap. 6.*
24 Ferè quos ratio non restituit temeritas adiuvat.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle XI & suivans.

te fiévre dure long-temps, on doit baigner le malade après que l'accès est passé, & lui donner 25 du vin, particulierement si la fiévre dure long-temps, sans qu'il y ait de frisson au commencement de l'accès.

La fiévre *tierce*, & les autres fiévres *intermittentes*, veulent qu'on se promene, qu'on prénne de l'exercice, & que l'on se fasse oindre, dans les jours libres. Il faut d'ailleurs donner un vomitif le troisieme jour; un lavement le cinquieme; & du vin le septieme, après que l'accès est passé. Si la fiévre ne cesse pas dans ce temps-là, le malade doit garder le lit le jour de la fiévre; se faire frotter à la fin de l'accès, & prendre un peu après de la nourriture, & de l'eau. Le jour suivant il doit s'abstenir de toute nourriture, aussi bien que de tout exercice, & onction, se contentant de boire un peu d'eau. C'est là la meilleure méthode, à moins que le malade ne se sente foible. En ce cas, il peut boire un peu de vin après l'accès, & prendre de la nourriture le jour suivant.

Pour la *quarte*, il faut à peu près les mêmes remedes. Mais si l'on n'en guérit pas de bonne heure, & qu'elle se rende opiniâtre, comme cela est assez ordinaire, il faut s'attacher avec plus de soin à regler dès le commencement ce qu'il y à faire dans la suite. Si cette fiévre a commencé avec des frissons, quoi que l'accès soit fini, le malade ne doit rien prendre de tout ce jour là que de l'eau chaude. Le second jour, & le troisieme, il ne doit rien prendre du tout, pas même de l'eau. Le quatrieme jour, si la fiévre revient avec des frissons, le malade doit se faire vomir avec de l'eau tiede, salée, ou sans sel, prise en grande quantité; & l'accès étant passé, il faut qu'il prenne un peu de nourriture avec du vin trempé des trois quarts d'eau Le lendemain, & le jour suivant il doit faire abstinence, & s'il a soif boire un peu d'eau chaude. Le septieme jour, qui est celui du troisieme accès, il faut prévenir les frissons en se mettant dans un bain chaud avant le temps que la fiévre doit revenir; faire abstinence; se tenir en repos; & ne prendre que de l'eau chaude, si la soif oblige de boire. Le neuviéme, ou plutôt le dixiéme jour, il faut aussi le baigner pour prévenir le froid; & si la fiévre vient on prendra un lavement, & après l'avoir rendu on se fera oindre, & frotter fortement. On prendra en suite un peu de nourriture, & de vin, comme il a été dit; & on s'abstiendra du dernier les deux jours suivans, se faisant encore frotter. Le treizieme jour, il faut derechef essayer le bain; & si l'accès ne laisse pas de venir, on doit encore se faire oindre, & frotter, & boire un peu plus de vin que les jours précedens. De cette maniere il arrive que le repos, & l'abstinence que l'on a pratiquée pendant tant de jours, aussi bien que les autres remedes que l'on a faits, emportent la fiévre.

Que si nonobstant tout cela elle revient, il faut suivre un genre de cure tout different, & faire en sorte que le corps puisse long-temps supporter un mal qui doit être long; & par consequent se garder d'imiter la méthode 26 d'Héraclide de Tatenre, qui en cette rencontre faisoit jeuner ses malades jusqu'au septieme jour. Si la fiévre revient donc le treizieme jour, il ne faut se baigner ni devant ni après la fiévre, si ce ne n'est quelquefois après que le froid est

25 C'est à dire, du vin trempé; car les Anciens n'en buvoient presque jamais de pur. *Voyez ci-dessus part. 2. liv. 3. chap. 7. & part. 1. liv. 3. chap. 13. & 15. & l'article qui est après celui-ci, où Celse s'explique lui-même.*

26 *Voyez ci dessus, part. 2. liv. 2. chap. 7.*

Digitized by Google

est passé, & quand au froid lui-même 27 l'on a aussi des remedes particuliers pour le faire passer. On se fera en suite oindre, & frotter vigoureusement; on prendra une forte nourriture; & on boira du vin autant que l'on voudra. Le jour suivant, après s'être reposé quelque temps, on se promenera; on prendra de l'exercice; on s'oindra, & on se fera frotter comme auparavant; on prendra de la nourriture sans boire du vin; & le troisiéme jour on fera abstinence. Le jour que la fiévre devra revenir, on se tiendra levé; on prendra de l'exercice; & on fera en sorte que cet exercice tombe justement dans le temps du retour de la fiévre, car elle quitte souvent par ce moyen; mais si l'accès revient pendant cet exercice, on se retirera. Dans cette maladie les remedes generaux sont les onctions, les frictions, l'exercice, la nourriture, le vin; & si le ventre est resserré il faut le relâcher.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xi & suivans.

C'est là ce que font ceux qui ont des forces. Quant à ceux qui se trouvent foibles, la 28 *gestation* leur tient lieu d'exercice. Que si les malades ne peuvent pas même la soutenir, on aura du moins recours à la friction. Si la friction ne leur est pas plus supportable, ils s'en tiendront à l'onction, au repos, à la nourriture reglée; prenant garde que la crudité, ou l'indigestion ne fasse changer la fievre quarte en quotidienne. Car la quarte ne tue personne; mais si elle devient quotidienne, ce qui n'arrive jamais que par la faute du malade ou du Médecin, elle est très-dangereuse.

Lors que la fiévre devient *double quatre*, on ne peut pas mettre en usage l'exercice qu'on a proposé. Il faut alors ou se reposer tout à fait; ou, si cela est difficile, se promener doucement, & s'asseoir en suite, se couvrant avec soin les pieds & la tête. A chaque fois que l'accès vient & s'en va, il faut prendre un peu de nourriture & de vin, & le reste du temps faire abstinence, à moins que l'on ne se trouve trop foible. Mais si les deux fiévres, ou les deux accès, se joignent presque, il faut prendre après l'un & l'autre de la nourriture; ou dans le peu d'intervalle qu'il y a s'exercer quelque peu, s'oindre, & manger quelque chose.

Et comme les longues fiévres quartes se guérissent rarement en une autre saison qu'au printemps, il faut bien prendre garde de ne rien faire alors qui puisse empêcher la guérison. Il faut aussi, dans ces sortes de fiévres, changer souvent de maniere de vivre, ne boire quelquefois que de l'eau, d'autres fois boire du vin; passer des viandes douces à celles qui sont acres, & des acres aux douces; manger des 29 *raiforts*, & se faire en suite vomir; se tenir le ventre libre avec du boüillon de poulet; & mêler des choses qui échauffent avec l'huile dont on s'oint ordinairement. Il faut enfin boire avant l'accès deux verres de *vinaigre*, ou un de 30 *moutarde*, avec trois verres de 31 *vin Grec salé*; ou prendre un brûvage fait avec du *poivre*, du *castoreum*, de la *myrrhe*, & du *laserpitium*, dissouts par égale portion dans de l'eau. Ces derniers remedes guérissent quelquefois en émouvant le corps, ou en changeant l'état

27 *On trouvera ces remedes dans le chap. 12. du 3. livre de Celse.*

28 *On a expliqué ce terme dans ce même chapitre.*

29 *Voyez ci-dessus, Part. 2. liv. 4. sect. 1. chap. 11.*

30 *Aceti cyathos duos, vel unum sinapis.* Il n'y a pas de l'apparence que ce fût de la moutarde épaisse, comme celle qu'on sert aujourd'hui. Si cela étoit on ne l'auroit pas mesurée au verre.

31 *Voyez ci-dessus, Part. 2. liv. 3. chap. 7.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle XI & suivans.

où il étoit auparavant. Si la fiévre quitte entierement, il faut long-temps se souvenir du jour de l'accès, & ce jour là éviter le froid, la chaleur, l'indigestion, la lassitude, de peur que cela ne fasse revenir la fiévre.

Enfin, si la quarte devient dès le commencement quotidienne, il faut jeuner deux jours, se faire frotter le soir, & ne boire que de l'eau. Par ce moyen on est souvent quitte de fiévre le troisiéme jour. Mais, que cela arrive ou non, il faut prendre de la nourriture après le temps de l'accès. Que si l'accès revient ce jour là, il faut faire une entiere abstinence pendant les deux jours suivans, & se faire frotter tous les jours.

Voila de quelle maniere Celse s'y prenoit, pour traiter toutes les diverses sortes de fiévres. D'où l'on recueille que le principal de sa cure consistoit en *l'abstinence*, & au *régime de vivre*. C'est à peu près la méthode qu'avoient tenue Erasistrate, Asclépiade & divers autres; & qui fut suivie, à plusieurs égards, par les Méthodiques, dont on a tant parlé ci-devant. Hippocrate même, qui n'approuvoit pas la longue abstinence, comme on l'a remarqué, & qui en cela étoit éloigné de ces Médecins, ne laissoit pas de conter principalement sur les differentes manieres & sur les differens temps de nourrir un malade. Il croyoit avoir rempli la partie la plus essentielle du devoir d'un Médecin, lors qu'il avoit reglé la nourriture convenable à chaque espece de maladie, sans s'attacher à tous les autres remedes, que les siecles suivans ont introduits. On fait cette remarque, sans vouloir anticiper sur la suite de cette histoire, mais seulement pour donner en attendant matiere de réflexion à ceux qui croyent qu'un Médecin est inutile, ou néglige ses malades, quand il n'ordonne ni saignée, ni purgation, ni autre médicament. Au reste on peut voir ce qui a été dit 32 ci-dessus, touchant la longue abstinence que la plupart des anciens Médecins ordonnoient à leurs malades.

On ne s'arrêtera pas davantage, sur la pratique de Celse. On remarquera seulement qu'entre les maladies qu'il décrit il fait mention de la *Colique*. Le nom de cette maladie est de ceux qui ne se trouvent pas dans Hippocrate; & il paroit, de la maniere que Celse en parle, que ce nom étoit nouveau de son temps 33 *Diocles Carystien*, dit-il, *a donné le nom de* Chordapsus *à une maladie du menu boyau*; *& il a appellé* Ileus *une autre maladie qui a son siege dans le gros boyau. Mais je vois que la plupart des Médecins nomment aujourd'hui la premiere & la derniere* Colique. S'il en faut croire Pline, ce nom n'étoit pas seulement nouveau du temps de l'Empereur Tibere, sous lequel on a dit que Celse avoit écrit, mais la maladie elle-même étoit toute nouvelle. 34 *La Colique*, dit cet Auteur, *s'est glissée, ou s'est faite sentir pour la premiere fois, seulement sous l'Empire de Tibere. Personne n'en avoit été attaqué avant cet Empereur*; *en sorte qu'il ne fut pas entendu à Rome, lors qu'il fit mention de ce mal dans un édit où il parloit de l'état de sa santé*; *le nom de Colique ayant été inconnu jusqu'à ce temps-là.* Le passage de Celse que l'on a cité prouve, à la verité, que le nom de cette maladie étoit assez nouveau de son temps; mais il ne s'ensuit pas de là que la maladie elle même n'eût point été vûe avant le temps dont il s'agit. Celle est

32 *Part.* 2. *liv.* 3. *chap.* 7.

33 *Lib.* 4. *chap.* 13.

34 Tiberii principatu irrepsit id malum (*colum*) Nec quisquam prior Imperatore ipso sensit, magna Civitatis ambage, cùm edicto ejus excusantis valetudinem, legeret nomen incognitum. *lib.* 26. *chap.* 1.

eſt même entierement contraire à Pline, à cet égard, puis qu'il convient que Diocles avoit donné à ce mal le nom d'Ileus. On a vû 35 ci-devant en quel temps cet ancien Médecin vivoit. Il ſemble d'ailleurs qu'Hippocrate a pû comprendre la Colique ſous le nom des *tranchées* ou des *douleurs de ventre*, dont il parle en pluſieurs endroits.

Se. Je Médecine & ses dépendances dans le Siecle x & ſuivans.

Il n'y a pas même d'apparence que le nom de *Colique* fût ſi nouveau, que Pline le dit; & lors que Celſe remarqué que c'étoit le nom que la plûpart des Médecins de ſon temps donnoient à cette maladie, ce n'eſt pas à dire que ce nom lui eût été donné préciſément en ce temps-là. Cela ſignifie ſeulement que les Médecins du temps de Dioclès, ou d'Hippocrate, avoient autrement nommé la maladie en queſtion, & qu'il n'y avoit pas long-temps que le mot *Colique* étoit en uſage. Ce qui me confirme dans cette penſée c'eſt que Celſe lui même nous donne la deſcription d'un médicament pour la colique, qui avoit été inventé par *Caſſius*, & il ajoûte que ce Médecin *s'étoit glorifié* de l'invention de ce remede. On a parlé ci-devant de ce remede, auſſi bien que de Caſſius que l'on a conté entre les diſciples d'Aſclépiade; & l'on a remarqué au même endroit que Celſe en parloit comme d'un Médecin de ſon ſiecle, mais d'une maniere à faire conoitre que Caſſius l'avoit précedé; & le dernier paſſage que l'on vient de citer prouve la même choſe; Caſſius, dit Celſe, *ſe glorifioit*. Il paroit par cette expreſſion que Caſſius n'étoit plus au temps que Celſe écrit. Cælius Aurelianus, traitant de la même maladie, fait auſſi mention des remedes que *Thémiſon* y jugeoit propres. Or Thémiſon vivoit avant & ſous le regne d'Auguſte, comme on l'a dit ci-devant.

Je trouve encore un Auteur, que je crois auſſi ancien que les deux que je viens de nommer, qui fait mention de la même maladie, & qui la nomme du même nom. C'eſt *Philon* de Tarſe, dont on parlera 36 ci-après. Entre les qualitez que ce dernier attribue à un médicament de ſon invention, il dit qu'il eſt propre à ceux qui ont des douleurs au *Colon*. C'eſt le nom du boyau où eſt le ſiege de cette maladie; & c'étoit auſſi le nom de la maladie elle-même, comme on le recueuille du paſſage de Pline, que l'on a cité. Mais quoi que ce nom eût déja été employé, comme on vient de le voir, par des Médecins qui vivoient ſous Auguſte, il ſe peut que ce même nom ne fût pas encore conu parmi le peuple, ſous le regne ſuivant. La même choſe peut arriver tous les jours à l'égard de certains noms que les Médecins donnent à quelques maladies, & qui ſe trouvent dans leurs écrits, mais qui pour cela ne ſont pas d'abord dans la bouche de ceux qui ne ſont pas de la profeſſion. Ainſi ce que Pline dit que perſonne n'avoit encore oüi parler de la Colique du temps de Tibere n'eſt pas plus veritable, ſi on le prend dans un ſens abſolu, que ce qu'il aſſure que cet Empereur eſt le premier des hommes qui ait eu cette maladie.

Il faut encore dire ici un mot d'un autre nom dont Celſe ſe ſert, qui eſt nouveau par rapport à ceux que l'on trouve dans les écrits d'Hippocrate. Cet ancien Médecin avoit parlé des tubercules ou des excreſcences qui ſe forment ſur les gencives tout auprès des dens, mais il ne leur avoit pas donné de nom particulier. Dans quelques éditions de Celſe ces tubercules ſont appellez *Parodontides*, & dans quelques autres *Parulides*. Le dernier de ces noms a été

35 *Part.* 1. *liv.* 4. *chap.* 5.
36 *Part.* 3. *lib.* 1. *chap.* 1.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

été retenu par 37 les Médecins Grecs qui ont écrit après lui, mais on ne voit pas qu'ils ayent employé le premier. Il y a encore dans Celse quelques autres noms de maladies, qui ne sont pas moins nouveaux que ceux dont on vient de parler; mais nous n'en disons rien ici, parce que nous aurons occasion de les joindre à ceux qui se trouvent dans Oribase, dans Aëtius, & dans les autres auteurs Grecs ou Latins moins anciens que Celse.

Nous finirons ce qui concerne la Médecine de nôtre Auteur par un conseil qu'il donne pour la conservation de la santé. „ Un homme, *dit-il*, qui est „ d'une bonne constitution, qui se porte bien, & qui ne dépend de personne, doit prendrendre garde de ne s'assujettir à aucune coutume, & ne doit „ avoir besoin ni de Médecin, ni de ceux qu'on appelle 38 *Jatroaliptæ*. Il „ faut qu'il diversifie sa maniere de vivre; qu'il demeure tantôt à la campagne, tantôt en ville, mais plus souvent à la campagne. Il doit naviger, „ aller à la chasse, se reposer quelquefois, mais prendre plus souvent de l'exercice; car le trop de repos rend le corps foible, au lieu que le travail l'affermit; le premier hâte la vieillesse, mais le dernier fait qu'on demeure longtemps jeune. Il est bon de se baigner quelquefois dans le bain chaud, & „ quelquefois dans le bain froid; de s'oindre en certains temps, & de s'en „ passer en d'autres; de ne fuir aucune sorte de viande, dont le peuple use; de „ manger quelquefois en compagnie, & d'autres fois en particulier; de manger en un temps un peu plus qu'à l'ordinaire, & en un autre de se regler; „ de faire plûtôt deux repas le jour qu'un seul; & de manger toujours bien, „ pourvû que l'estomac le supporte. Autant que cette maniere de s'exercer „ & de se nourrir est nécessaire, autant celle que pratiquent 39 les Athletes „ est superflue & mauvaise. Car si quelques affaires obligent d'interrompre „ l'ordre de l'ordre de l'exercice auquel on s'est accoutumé, le corps s'en „ trouve mal; & les corps replets comme ceux de ces gens là vieillissent & „ tombent malades fort promptement. On ne doit ni trop rechercher ni trop „ craindre le commerce du sexe. Quand ce commerce est rare, il rend le „ corps plus dégagé; quand il est trop fréquent, il l'abbat. Et comme la „ fréquence ne se mesure pas en cette rencontre par un certain nombre, mais „ par le temperament, par l'âge, & par les forces; il suffit de savoir sur ce „ sujet que le commerce qui n'est suivi ni de foiblesse, ni de douleur, n'est pas „ inutile. Le jour, il est plus dangereux; la nuit, il est plus sûr; & il faut „ bien se garder de manger trop incontinent après, aussi bien que de veiller „ ou de fatiguer. Voila ce que doivent observer les personnes d'une forte „ santé, & tant qu'on est en cet état il ne faut pas faire usage mal à propos „ des choses qui servent à ceux qui se portent mal.

CHA-

37 *Voyez Actuarius, Oribase, Aëtius, & Paul Eginete. Parodontis* signifie une tumeur *qui vient auprès des dens*; & *Parulis* signifie une tumeur qui vient *auprès des gencives*. Ce sont deux noms differens d'une même maladie; quoi que quelques modernes y veuillent faire de la distinction.

38 *Voyez ci-dessus Part. 1. liv. 2. chap. 8. & Part. 3. liv. 1. chap. 2.*

39 Les Athletes étoient obligez de manger plus que les autres hommes, afin d'avoir les forces nécessaires pour supporter le violent exercice de leur profession. *Voyez ci-dessus Part. 1. liv. 2. chap. 8.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xi & suivans.

CHAPITRE V.

De la Chirurgie de Celse en particulier.

Hippocrate disoit que la Médecine consistoit toute en *Addition*, & en *Soustraction*; c'est à dire, qu'elle n'avoit pour but que *d'ajoûter* ce qui manque, & de *soustraire* ou *ôter* ce qui est de trop. On suit la même maxime dans la Chirurgie, qui est une des plus considerables parties de la Médecine; mais on s'y propose d'ailleurs de *rejoindre* ce qui s'est séparé, & de *séparer* ce qui s'est joint; pour réduire par ces 1 quatre moyens chaque partie en son état naturel.

Il n'y a qu'à lire les deux derniers livres de Celse, pour voir en abregé tout ce que les Chirurgiens qui l'avoient précedé, & ceux qui vivoient de son temps avoient pratiqué de plus remarquable pour remplir les quatre indications dont on vient de parler. On va donner un extrait qui renfermera les principales operations que cet Auteur décrit; mais il faut auparavant remarquer qu'il donne à la Chirurgie des bornes plus étroites que celles qu'on lui donne communément. 2 Il ne faisoit dépendre de la Chirurgie, pour me servir de ses propres termes, *que les cas où le Chirurgien fait lui même la playe, & non ceux où il la trouve toute faite.* Ou si le Chirurgien peut penser *des playes déja faites*, ou *des ulceres*, Celse croyoit que ce ne doit être que lors que dans l'une ou dans l'autre de ces maladies *la main est plus utile que les médicamens.*

Premiere Indication de la Chirurgie, qui consiste à ajoûter *ce qui manque,*

Cet article est le plus difficile de toute la Chirurgie. Cependant on verra, par ce que l'on en trouve dans nôtre Auteur, que de son temps on étoit déja allé presque aussi loin qu'il se puisse sur ce sujet.

Il n'y a rien qui paroisse moins possible que de rétablir un *nez*, des *oreilles*, ou des *levres* coupées. Cette difficulté ou cette impossibilité apparente n'a pas neanmoins rebuté les anciens Chirurgiens. Si un *doit*, ou quelqu'autre partie de cette nature, composée d'os, manquoit, ils n'avoient garde d'entreprendre de la rétablir; parce qu'ils savoient bien que les os qui avoient été emportez tout entiers ne pouvoient se réengendrer. Mais l'expérience leur ayant appris que la chair & la peau se produisoient aisément & croissoient de nouveau, ils s'étoient avisez, lors que quelcun avoit eu, par exemple, le nez coupé, qui est une partie charnue à son extremité, d'en entreprendre le rétablissement.

Pour en venir à bout ils renouvelloient premierement la playe, en 3 em-

1 Cette division ne se trouve pas dans Celse. Elle est tirée des écrits des Chirurgiens qui ont écrit long-temps après lui; mais je m'en suis servi parce qu'elle m'a paru commode pour ranger sous un ordre méthodique les operations que Celse a décrites.

2 Ceci est plus amplement expliqué ci-dessus, *Part. 2. liv. 1. chap 9.* où l'on a parlé du partage de la Médecine en trois professions.

3 C'est, à mon avis ce que Celse a voulu dire par ces mots *in quadratum redigere*; qui signifient proprement *équarrer*, comme on équarre un soliveau. *Cels. liv. 8. chap. 9.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl. & suivans.

portant la cicatrice d'un coup de rasoir. Après cela ils faisoient deux incisions pour séparer la peau de côté & d'autre, & l'amenoient en suite vers le bas, en la tirant doucement, en sorte que les deux extrémitez de cette peau se vinssent joindre, & pussent être cousues ensemble. Que si la peau, à laquelle ils laissoient quelque chair attachée, ne s'allongeoit pas assez pour couvrir la chair de dessous, ils avoient recours à un autre moyen, qui n'étoit pas moins ingénieux. Ils faisoient sur la même peau d'autres incisions en forme de croissant, & ils les dilatoient en les remplissant de charpi; afin que les deux extrémitez de cette peau coupée ne pussent plus se réunir, & qu'il crût de la chair entre deux, qui servit à pousser embas la partie de la peau qui étoit du côté du bout du nez.

Ils faisoient de semblables incisions sur les *paupieres*, pour les alonger, lors qu'elles étoient trop courtes pour couvrir tout l'œil; ce qui arrive à ceux qui ont la maladie appellée *œil de lievre.*

Quoi que ces operations soient également difficiles & douloureuses, on conçoit que la difformité du visage & la grande incommodité que souffrent ceux qui ont le nez coupé ou les paupieres trop courtes peut assez naturellement les porter à souffrir tout cela. Mais lors qu'il s'agit de parties qu'on ne voit point, & lors qu'on ne sent aucune incommodité, il semble qu'on feroit ridicule de proposer le même remede. On trouve néanmoins que les Anciens n'ont pas fait difficulté de le proposer dans le dernier cas. *Si quelcun*, dit Celse, *ayant le gland nud, ou l'extremité de la verge découverte, souhaite*, 4 *pour la bienséance, la couvrir, c'est une chose faisable; mais plus aisément sur un enfant que sur un homme fait, sur quelcun à qui cela est naturel, que sur un autre qui a été circoncis, comme cela se pratique par quelques nations &c.* Cet Auteur rapporte en suite deux moyens pour attirer la peau embas. Le premier, qui regarde ceux qu'on a circoncis, est de séparer la peau, en faisant une incision tout autour du gland, continuant jusques au dessus de la verge; & de tirer en suite cette peau vers le bas, en sorte qu'elle vienne couvrir le gland. Quoi que cette operation fût fort cruelle, il se rencontroit plusieurs Juifs assez patiens pour s'y soumettre, dans la vûe de cacher leur naissance & leur religion, qui les exposoit à 5 payer des impôts extraordinaires, & qui les empêchoit de parvenir aux charges de l'Empire Romain. Quelques-uns de ces malheureux avoient commencé à couvrir les marques de la *circoncision*, déja dès le temps d'Antiochus l'Illustre, comme 6 Joseph lui même le remarque, *afin*, dit cet Auteur Juif, *qu'ils ne pussent être distinguez des Grecs*, 7 *lors qu'en courant & en luttant ils feroient nuds.* Les Juifs pratiquoient encore la même chose du temps de S. Paul, 8 qui les en reprend, ou qui défend à ceux qui embrassoient le Christianisme de couvrir les marques de la circoncision.

Comme

4 *Decoris causâ.*

5 *Sueton. in Domitiano, chap.* 12. *Martial. Epigram.* 54. *lib.* 6.

6 *Lib.* 12. *chap.* 6.

7 On peut ajoûter, lors qu'en se baignant, ou en sortant du bain, le linge dont on se couvroit viendroit à tomber, ce qui arrivoit quelquefois; témoin ce vers de Martial, *liv.* 7. *epig.* 81.

Delapsa est misero fibula, Verpus eras.

8 *Circumcisus aliquis vocatus est, non adducat praeputium.* Epist. ad Corinth. 1. chap. 7.

Digitized by Google

Comme on ne voit pas que les Payens euſſent le même interêt à changer la diſpoſition de la partie dont il s'agit, lorſqu'ils l'avoient naturellement découverte, l'uſage en étant toûjours le même, c'eſt proprement à leur égard que le *decor* de Celſe avoit lieu, & il eſt ſurprenant que cette conſideration les portât à ſouffrir une operation de cette nature. Le moyen dont on ſe ſervoit pour leur attirer le prépuce n'étoit guére moins fâcheux que le précedent. *Il falloit*, ſelon Celſe, *tirer ce prépuce par ſon extremité juſqu'à ce qu'il couvrît le gland; & l'ayant lié, couper circulairement toute la peau vers le deſſus de la verge, & ramener cette peau doucement embas. Il falloit en même temps remplir la playe de charpi pour la dilater, afin qu'il s'y formât de la nouvelle chair qui remplît cet eſpace, & donnât lieu à la peau d'embas de s'étendre, & de s'alonger, précîſément comme dans l'operation du nez, & de la paupiere.*

Secte Méthodique & ſes dependances dans le Siecle xl. & ſuivans.

Seconde Indication de la Chirurgie, ſuivant laquelle on ôte ce qui eſt ſuperflu, ou étranger.

La ſeconde des Indications de la Chirurgie, qui conſiſte en une eſpece de *ſouſtraction*, a beaucoup plus d'étendue que la précedente; parce qu'il eſt plus aiſé d'ôter, que d'ajoûter. L'une des plus conſiderables operations de ce genre c'eſt l'*amputation des membres gangrenez, ou pourris.* Celſe prétend que lorſqu'il s'agit d'amputer, ou de couper quelque membre, comme un bras, ou une jambe qui ſera gangrenée, la ſection ſe doit faire entre le mort & le vif, en ſorte néanmoins qu'on emporte plûtôt du vif que de laiſſer du mort. Il veut que l'on ſcie enſuite l'os, & que l'on attire la peau embas, afin qu'elle puiſſe le couvrir.

On trouve auſſi dans nôtre Auteur tout ce qui regarde l'*extraction de la pierre de la veſſie.* Il y a ceci de particulier, qu'il ne vouloit pas que cette operation ſe fit ſinon au printemps, ni ſur un ſujet qui eût moins de neuf-ans, ou qui paſſât les [9] quatorze. Il décrit d'ailleurs fort amplement, & fort exactement tous les ſignes de la pierre, la maniere de la découvrir par [10] la ſonde, & de ſituer le malade, pour faire l'operation. Quant à la maniere d'operer, voici comme il s'y prend. Il introduit premierement deux doits de la main gauche dans le fondement; & preſſant doucement de la droite ſur le pubes, il ameine la pierre vers le col de la veſſie. Après quoi il fait une inciſion en forme de croiſſant dans la peau, tout auprès du fondement; en ſorte, dit-il, que les cornes du croiſſant regardent quelque peu les cuiſſes du malade, & que l'inciſion aille juſqu'au col de la veſſie. Il fait enſuite une autre inciſion en travers, & ſous la peau, dans la partie la plus baſſe, & la plus étroite de la premiere; ouvrant par cette derniere inciſion le col de la veſſie, d'une ouverture un peu plus grande que la pierre n'eſt groſſe, afin qu'on puiſſe la tirer avec moins de peine.

Après avoir décrit cette opération nôtre Auteur parle des accidens qui la précedent, ou la ſuivent, & de la diverſité des pierres. En ſuite il paſſe à la maniere de faire cette même operation ſur les femmes. S'il s'agit, dit-il, d'une vierge, il faut

Gg 2 mettre

9 On trouvera l'explication de ce que Celſe veut dire en cet endroit dans Paul Eginete, *lib.* 6. *chap.* 60. Nous verrons ci-après ce que cet Auteur a encheri ſur Celſe. par rapport à la Chirurgie.

10 Cette ſonde étoit une eſpece de tuyau d'airain, *fiſtula ænea*. On s'en ſervoit dans les retentions d'urine. On l'appelloit en Grec καθετήρ, mais Hippocrate donne ce nom à une tente faite avec du charpi, que l'on introduit dans les ulceres creux. Le mot καθετήρ ſignifioit d'ailleurs une eſpece de colier que les femmes portoient. Je trouve auſſi que ce mot eſt employé pour déſigner un certain inſtrument dont les Peſcheurs ſe ſervoient. *Voyez Artémidore, lib.* 2. *chap.* 14.

Digitized by Google

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & suivans.

mettre les doits dans le fondement, comme il a été dit, mais si c'est une femme, il faut les mettre dans la vulve. Il faut d'ailleurs faire à celles là une incision au bas de la levre, tirant du côté gauche, & à celles-ci entre l'uretre, ou le canal de l'urine, & le pubes, en l'un & en l'autre sujet transversalement. On trouve aussi dans Celse la maniere de tirer la pierre du canal de la verge, soit avec un instrument propre, soit en faisant une incision au côté de cette partie.

A l'égard des *accouchemens*, ou de la maniere d'*accoucher les femmes d'un enfant mort*, la plus aisée & la plus naturelle, dit cet Auteur, est de tirer l'enfant par les pieds, lors qu'on peut les avoir. Mais s'il vient la tête la premiere, on ne peut délivrer la femme que par le moyen du *crochet*, que l'on plante dans un œuil, dans une oreille, dans la bouche, ou sur le front de l'enfanr. S'il se présente en d'autres postures, & qu'on ne puisse pas le situer, comme on veut, tous les moyens que Celse propose en ce cas vont à tirer l'enfant par pieces, lorsqu'il est impossible de l'avoir tout entier.

Quant aux moyens de *vuider les eaux des hydropiques*, nôtre Auteur vouloit qu'on le fit, ou en picquant le ventre quatre doits au dessus du nombril, du côté gauche, ou en picquant, ou perçant le nombril même, après avoir brûlé la peau, ou sans la brûler. L'instrument, qu'il employoit pour, cela étoit une espece de lancette. L'ouverture étant faite il y introduisoit une cannule d'airain, ou de plomb, par laquelle il laissoit couler d'abord la plus grande partie de l'eau. Il bouchoit ensuite la cannule, & ne tiroit chaque jour qu'environ une hémine d'eau, c'est à dire, neuf onces.

Pour la cure du *polype*, qui est une espece de *chair superflue croissant dans les narines*, il ne propose aucun autre moyen de l'emporter, que de la separer de l'os avec un instrument trenchant, sans toucher au cartilage du nez, & de dessecher ensuite, & cicatriser la playe avec les remedes ordinaires.

Avant que de proposer la cure de la *suffusion*, ou de la cataracte, (qui est, selon nôtre Auteur, *une petite peau, formée d'une humeur épaissie sous les deux tuniques de l'œuil, à l'endroit où il y a un vuide, laquelle peau bouche la prunelle*) il désigne la grandeur, la couleur, & la consistence que cette peau doit avoir. Si la suffusion est petite, immobile, de couleur d'eau marine, ou de fer reluisant, & qu'elle laisse passer à coté quelques rayons de lumiere, il y a de l'esperance d'en pouvoir venir à bout. Mais si au contraire, elle est grande, si elle se meut aisément, si elle est de couleur de 11 cire ou dorée, si la prunelle a changé de figure, il n'y a aucun lieu à l'operation. Les conditions requises s'y rencontrant, il faut introduire une éguille justement à l'endroit qui tient le milieu entre le noir de l'œuil, ou la prunelle, & l'angle le plus proche de la temple; après quoi il faut tourner cette éguille du côté de la suffusion, ou de la petite peau, que l'on tâche d'abaisser, & de retenir au dessous de la prunelle, en sorte qu elle ne puisse plus se relever.

On void aussi dans Celse comment on *tiroit d'une playe*, toutes sortes de *fléches*, ou de *dards*. On se servoit alors pour cela d'une espece de crochet inventé par Diocles, duquel nous avons parlé dans la premiere partie, ou bien l'on faisoit des incisions.

---

11 J'ai suivi Mercurial, qui croit qu'il faut lire en cet endroit *cereus*, de couleur de cire, au lieu de *caruleus*, bleu, comme il y a dans le texte de Celse. Ce qui est ajoûté immédiatement après de la couleur de l'*or*, qui est à peu près la même que celle de la cire, confirme cette correction. D'ailleurs tous les autres Auteurs conviennent, que les suffusions de couleur *bleüe*, ou comme dit Celse, de couleur d'*eau marine*, sont les plus aisées à guérir. *Vide Mercurial, Var. Lect. lib. 5. cap. 5.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xi & suivans.

Incisions. On voit de même dans cet Auteur, comment il faut *arracher les dents*, & ce que l'on doit faire avant, & après l'operation.

On y trouve enfin des moyens de remédier à l'*irritation que causent dans l'œuil les poils des paupieres*, lorsqu'ils se tournent du côté du dedans par un relâchement de la paupiere, ou lorsqu'il en croît un second rang tourné du même côté. Le premier des moyens que Celse propose dans ce dernier cas, c'est de renverser la paupiere, en sorte qu'on puisse voir les poils qui sont au dedans, & de passer une éguille ardente, qui soit platte, sous la racine de ces poils, pour les brûler, & les consumer [12] Le second, est de passer une éguille enfilée d'un double cheveu de femme par la partie extérieure de la paupiere, auprès des poils; & après que l'éguille sera passée d'engager entre les deux cheveux chaque poil qui picque; & faire qu'ils s'attachent en cet endroit, en appliquant sur le trou qu'a fait l'éguille un médicament qui resserre la partie, ce qui sera que ces poils seront dans la suite tournez en dehors. Quoi que Celse propose cette operation, il témoigne ne l'approuver pas, comme étant trop difficile & douloureuse, particulierement lorsqu'il y a plusieurs poils qui vont en dedans. Le troisiéme, moyen qu'il employe, & qu'il regarde comme le plus sûr, remedie en même temps au relâchement des paupieres, qui est souvent la cause que les poils se tournent vers le dedans de l'œuil, comme il a été dit. Il ouvre transversalement la paupiere, & après avoir coupé ce qu'il y a de superflu, prenant garde qu'il n'y en ait, ni trop, ni trop peu, il y fait trois points d'éguille; & faisant une incision tout le long de la paupiere, sous les poils qui sont mal tournez, il les dispose en sorte qu'ils regardent le dehors.

Troisiéme Indication de la Chirurgie, qui est de rejoindre *ce qui est divisé.*

Cette indication se remplit aussi, par plusieurs operations. On trouve premierement dans Celse la réduction des *luxations*, & des *fractures* des os. Cet Auteur, pour ne rien omettre de ce qui peut servir au dessein qu'il a de bien instruire le Chirurgien sur cette matiere, commence par une description abregée de tous les os, qui contient leur situation, leur connexion, leur figure, leur grandeur, en un mot tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur ce sujet, pour pouvoir remedier aux accidens qui surviennent à ces parties. C'est la même Méthode qu'il suit dans les maladies de l'œuil, & dans quelques autres. On ne rapportera pas ce qu'il dit à cet égard, parce qu'il n'y a que des generalitez, & qu'on traitera plus particulierement de l'Anatomie quand on en sera à Galien.

La plus considerable des operations, qui concerne les os cassez, c'est celle du *trépan*, qui a principalement lieu dans les fractures du *crane*. On peut voir ce qui a déja été dit là-dessus dans la Chirurgie d'Hippocrate. Voici comme Celse se conduisoit en cette occasion. Il vouloit premierement qu'on fit une incision en croix sur les tégumens du crane, qui allât jusqu'à l'os, dans l'endroit où l'on avoit reçu le coup qu'il supposoit avoir cassé l'os. Et comme il croyoit que l'os pouvoit aussi être cassé ailleurs, & quelquefois même dans la partie opposée, lorsqu'il ne trouvoit pas la fracture par la premiere incision, il ne faisoit point de difficulté d'en faire une autre, quand le coup étoit grand, ou quand les accidens paroissoient considerables.

Ayant découvert la fracture, ou la fente de l'os, il ne venoit pas d'abord au trépan, quoi que ce fût, comme il le remarque, la pratique des plus anciens Chirurgiens. Il vouloit qu'on applicât auparavant sur la fente, ou sur l'os cassé, des emplâ-

 tres

12 *Voyez ci dessus, part. 1. liv. 3. chap. 28.*

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle XI & suivans.

tres propres pour le crane; que l'on bandât ensuite la playe, & qu'on la pensât tous les jours une fois jusqu'au cinquiéme jour, qu'au sixiéme on la fomentât avec une éponge trempée dans de l'eau chaude. Alors, s'il commençoit à croître une espece de chair dans la fracture, & que la petite fiévre qui étoit au commencement fût ou passée, ou moindre, que l'appetit revînt, & qu'on dormît suffisamment, il vouloit que l'on continuât ce remede. Dans la suite, il rendoit l'emplâtre plus mol, y ajoûtant de l'huile rosat, afin que la chair crût plus aisément, l'emplâtre n'étant pas si astringent. Par cette Méthode, dit-il, les fentes se remplissent souvent d'un certain cal, qui est comme la cicatrice de l'os, & qui sert d'une meilleure couverture au cerveau que la chair, qui croît quand on emporte une piece de l'os avec le trépan.

Mais, poursuit-il, si dans le commencement de cette cure la fiévre s'agmente, que le sommeil soit court, & troublé par des songes; si la playe se remplit de sérositez, & ne se nourrit pas, qu'il paroisse des glandes au col, que les douleurs soient grandes, & que le dégoût augmente; alors il faut venir à l'operation de la main, & premierement se servir du ciseau. Le 13 *ciseau* étoit un instrument semblable à celui des menuisiers, sur le manche duquel on frappoit avec un petit marteau. Cela se faisoit ainsi pour aggrandir la fente de l'os, ou pour en emporter les bords, dans la vüe de donner issue au sang, & aux autres matieres qui sont contenues sous l'os, & qui offencent la dure mere, & pour rendre les bords unis. Quand le ciseau ne suffisoit pas, il falloit avoir recours au 14 *trépan*, qui est, dit Celse, *un instrument de fer, concave, rond & long, ayant par le dessous des dens comme une scie, & au milieu un clou, ou une colomne, qui a aussi un petit cercle en son centre.* On tournoit cet instrument comme un vilbrequin jusques à ce qu'il eût emporté une piece de l'os, ronde, selon la forme du trépan. Le clou dont on a parlé ne servant que pour affermir le trépan, afin qu'il ne variât pas dans le temps qu'on commençoit à tourner, on l'ôtoit quand l'os étoit à moitié percé, & le chemin du trépan assuré.

On avoit encore d'autres instrumens, pour percer les os. Ces instrumens étoient des 15 *tarieres*, dont les unes étoient semblables à celles des charpentiers, les autres étoient fort pointues au bout, & alloient en s'élargissant jusqu'à une certaine hauteur, où elles commençoient à s'étressir insensiblement.

On se servoit particulierement de ces tarieres, pour emporter la carie des os, & quand cela ne suffisoit pas on avoit recours au feu. Je ne sai si ces mémes tarieres n'étoient point *le trépan d'Hippocrate*. On peut voir dans Celse les autres précautions qu'il faut prendre pour trépaner, & ce qu'il faut faire après l'operation. On remarquera seulement qu'il arrosoit avec de bon vinaigre la membrane qui couvre le cerveau, afin d'arrêter le sang qui en coule quelquefois, & de resoudre celui qui demeure coagulé au dedans. Au reste cette operation peut aussi être mise sous le genre précedent, ou même sous le suivant.

Dans la réduction des autres *fractures* des os, Celse ne s'éloignoit pas beaucoup d'Hippocrate, comme on l'a remarqué ci-devant. Son procedé en géneral étoit d'étendre la partie dont l'os étoit cassé, de la redresser, de faire que les extremitez des pieces cassées se rencontrassent, & se rejoignissent, & enfin de les contenir en leur place, par le moyen des bandes, des compresses, des attelles, des écharpes, & d'une situation commode pour la partie.

La

---

13 *Scalper.*

14 *Modiolus*, en Grec χοινικιον.

15 *Terebra*. en Grec τρυπανον, d'où vient le mot *trépan*. Voyez ci-dessus dans la Chirurgie d'Hippocrate.

Digitized by Google

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle XI & suivans.

La cure des os *disloquez* se faisoit aussi en les remettant en leur place, soit par l'adresse, & la force des mains, & quelquefois des pieds, soit par des machines propres à cela. Dans la dislocation de l'*humerus*, par exemple, on poussoit la tête de l'os déboité avec le talon. On se servoit aussi d'une échelle à laquelle on suspendoit le malade, en sorte que le dessous du bras, ou l'aissellе, portât sur l'un des échellons; & on tiroit en suite le bras par embas jusqu'à ce que la tête de l'os qui étoit tombée sous l'aisselle, étant pressée contre l'échellon, rentrât dans le lieu où elle s'emboite naturellement, & d'où elle étoit sortie. On se servoit, dans la même vûe, d'une poutre qu'on arrondissoit, & qu'on garnissoit par dessus en un endroit qui pressoit justement contre la tête de l'os, & on suspendoit après cela le malade, comme dans l'operation précedente. On trouve tous ces moyens, & divers autres dans Hippocrate. Cet ancien Médecin se servoit entr'autres instrumens d'une machine qu'il appelle simplement 16 *un bois*, sur laquelle il faisoit étendre la partie disloquée, afin de la pouvoir allonger, en sorte que la tête de l'os disloqué revînt vis à vis du lieu de son emboitement. Cela se faisoit par le moyens des courroies qui s'attachoyent d'un côté au bois, & de l'autre à la partie, & qui s'étendoient, ou se relâchoient plus ou moins, selon la nécessité, par une espece de *levier*, ou *mousle*. On coupe court sur cette matiere, aussi bien que sur celle des fractures, & on s'en tient à des géneralitez, tant pour éviter la longueur, que parce que c'est la partie de toute la Chirurgie qui a le moins changé.

La *réunion* des parties divisées n'a pas lieu seulement à l'égard de celles qui sont *dures*, comme les os. Celles qui sont *molles* en ont aussi besoin. Dans les *playes*, par exemple, où la chair est coupée, ou divisée, la principale indication est de la réunir, ou d'en rejoindre les bords séparez. La Nature fait quelquefois seule cette réunion; d'autres fois on l'aide par l'application des médicamens propres à cela. Mais lors que les bords de la playe se trouvent trop éloignez, ou qu'elle est trop grande, on est obligé, selon Celse, d'employer la *suture*, c'est à dire, la couture, ou la *boucle*. Pour en venir là, nôtre Auteur veut qu'on nettoye, & qu'on essuye bien la playe; & si elle peut se rejoindre par la suture, que l'on se serve pour ce sujet d'une éguille enfilée de fil de lin; & que l'on face suffisamment de points pour retenir les bords. Que si les bords ne peuvent pas s'approcher assez près l'un de l'autre, pour pouvoir faire la suture, il entend que l'on se serve de la *boucle*.

Cette 17 *boucle* de Celse a fait beaucoup de peine aux savans modernes, & a donné lieu à diverses disputes. Comme l'usage des *boucles de métal*, de toutes sortes de figures, a été anciennement fort commun, qu'il y a un grand nombre d'Auteurs qui en parlent, & qu'on en trouve encore aujourd'hui plusieurs dans les cabinets des curieux, qui sont fort fort anciennes, cela a fait que plusieurs Médecins, & Chirurgiens, d'ailleurs très-habiles dans leur art, & très-versez dans la lecture des Anciens, ont crû que la boucle de Celse étoit aussi de métal. Ils se sont imaginez qu'elle se faisoit avec du fer qu'on rendoit pointu, & courbé des deux bouts pour le pouvoir ficher de côté, & d'autre dens les bords de la playe, afin de les rapprocher. Mais ils se sont trompez en confondant 18 *la boucle qui servoit anciennement*

16 *ξύλον. lib. de articul. sect.* 6. On trouve dans Galien, & dans Oribase une plus ample description de cette machine, & de toutes les autres, avec les figures.

17 *Fibula*; *ἀγκτὴρ.*

18 *Fibula vestiaria.*

Digitized by Google

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle XI & suivans.

vement pour les habits, avec *la boucle des Chirurgiens*. Il n'y a pas, ce me semble, à hésiter sur le sentiment de 19 Rhodius, qui croit que la simple *suture*, & la *boucle Chirurgicale* étoient la même chose, quant à leur matiere. Cette boucle, à ce que dit cet Auteur, n'étoit point de metal, mais de *fil de lin*, & elle ne differoit point de la suture que les Chirurgiens François appellent *entrecoupée*. Cette suture se fait en passant une éguille enfilée d'un double fil, par les deux bords de la playe, commençant par le milieu; & après avoir fait un nœud, coupant le filet un peu au dessus, & continuant en suite de faire des points d'éguille, & des nœuds de distance en distance, plus près, ou plus loin, selon qu'il est nécessaire. Ce que l'on vient de dire explique en même temps ce que Celse a entendu par le mot *Acia*, qu'il employe pour marquer la matiere dont la boucle devoit être faite, qui n'étoit autre chose que du *fil de lin*, ou *de chanvre*. Les Italiens disent encore aujourd'hui *una matassa d'accia*, pour dire *un écheveau de fil*. Comme ce mot Latin ne se trouve que dans deux autres Auteurs qui ne l'expliquent pas, non plus que Celse, c'est ce qui a donné tant de peine à le deviner. La supposition que quelques-uns ont faite que ce devoit être une espece de *fil de fer*, a fait regarder la Chirurgie ancienne, qui étoit d'ailleurs assez cruelle, comme l'étant beaucoup plus, pour la grande douleur que l'on concevoit, avec raison, que ce fil de fer devoit causer aux blessez, en demeurant planté dans leurs playes.

Celse rapporte encore une autre maniere de coudre les playes, qui est particuliere à *celles du ventre*. Après avoir remis en leur lieu les boyaux qui sont sortis, & coupé ce qui se peut trouver d'alteré dans *l'omentum*, il faut, selon nôtre Auteur, faire une coûture qui prenne dans le péritoine, & dans la peau, de la maniere suivante. On prend deux éguilles enfilées chacune d'un double fil de lin. On en tient une de chaque main; & commençant par le péritoine, qui doit être cousu le premier, on passe l'éguille de la main gauche dans le côté droit de la playe par son extremité, & l'éguille de la droite dans le côté gauche; en sorte que l'une & l'autre éguille entre par le dedans du péritoine, & sorte par le dehors, & que par ce moyen la pointe de l'éguille soit toûjours éloignée des boyaux. Les deux côtez étant retenus chacun par un point d'éguille, il faut changer les éguilles de main, en sorte qu'on tienne de la gauche celle qu'on tenoit de la droite, & de la droite celle que l'on tenoit de la gauche, & faire un autre point avec ces deux éguilles comme la premiere fois. Il en faut faire en suite un troisieme, un quatriéme, & ainsi consecutivement, changeant toûjours les éguilles de main, jusqu'à ce que l'ouverture du péritoine soit toute cousue, & fermée. Après cela il faut passer le même fil, & les mêmes éguilles dans la peau, & la coudre comme on a cousu le péritoine; la pointe de l'éguile venant toûjours du dedans au dehors, & chaque éguille changeant toûjours de main, à chaque point que l'on fait. Ces coûtures étant achevées, on applique sur la partie des médicamens qui servent à réunir, & consolider les playes. Il faut encore observer que les points d'éguille doivent se faire plus près les uns des autres, qu'on ne les fait en d'autres parties; parce que le fil se peut rompre par le mouvement du ventre, & que cette partie est moins sujette aux inflammations que les autres.

Les *Ulceres* sont souvent une suite des plaies, lors qu'elles ne sont pas bien traitées, ou lors qu'elles tardent trop à se fermer; d'autres fois les ulceres suivent les

19 *Vide Rhodium de Acia*, & Turnebi Adversaria, lib. 17. cap. 21. Nunes, & Chiflet ont aussi écrit sur cette matiere, mais ils ne sont pas de son avis.

Digitized by Google

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xi & suivans.

les abscès; mais ni les uns ni les autres ne sont pas du département que Celse assigne à la Chirurgie tant qu'il ne s'agit pas de les guérir par quelque operation de la main. C'est pourquoi cet Auteur propose séparement la cure des ulceres dans les livres où il traite de la Pharmaceutique, & où il parle des onguents, des emplatres, du charpi, des tentes, & des autres moyens dont on doit se servir pour les nettoyer, les incarner, les consolider. Mais comme tous ces moyens se trouvent quelquefois inutiles, & qu'il y a des ulceres qui demandent nécessairement la main du Chirurgien, Celse enseigne aussi en particulier la maniere de les guérir par l'operation. Entre ces derniers ulceres il n'y en a point de plus considerables que *les fistules*. On appelle ainsi les ulceres profonds, ou qui s'étendent fort loin comme une espece de 20 canal, & qui sont d'ailleurs durs, & calleux par leurs bords, & tout le long de leur cavité. Toutes les parties du corps sont sujettes à ces ulceres, dont la cure en géneral consiste, selon Celse, à introduire 21 une sonde, propre pour cela, dans la fistule, & à ouvrir cette fistule en coupant la peau, & la chair qui se trouvent sur la sonde, particulierement lors que la fistule à comme diverses branches, il les faut de même toutes ouvrir; & lors que l'on est arrivé au fond, il faut couper ce qu'il y a de calleux tout autour. On doit en suite coudre l'ouverture en faisant la suture *entrecoupée* dont il a éte parlé, & appliquer enfin par dessus un médicament pour consolider. Lors que la fistule est fort profonde, il faut pareillement la suivre autant qu'on le peut, & l'ayant ouverte faire la même suture, & appliquer les mêmes médicamens. Mais si la fistule va aboutir à un os, & que cet os soit carié, il faut emporter la carie avant que de faire fermer la fistule. Dans les fistules de la poitrine, par exemple, ou dans celles du *dos*, il faut couper, ou retrancher l'endroit de la côte qui est carié, avant que d'entreprendre de la fermer. Les fistules du *ventre* doivent être traitées comme les autres, en ouvrant le long des tegumens jusqu'à ce que l'on trouve le fond; & en recousant en suite la playe; quoi que le mouvement continuel de cette partie rende la cure difficile.

Les fistules de *l'anus* demandent une cure particuliere. Il faut premierement introduire une sonde jusqu'au fond; & faire en cet endroit une incision par laquelle on puisse tirer la sonde par sa pointe, & faire passer par la même ouverture un fil de lin retors en trois, ou quatre doubles que l'on aura enfilé à l'autre bout de cette sonde qui doit être percé comme une éguille. On noüera en suite les deux extrémitez du fil, en sorte qu'il soit lâche, & qu'il ne serre point la chair ni la peau qui sont entre-deux. Cependant le malade pourra se promener, & vaquer à ses affaires comme s'il étoit en parfaite santé. Il aura seulement soin de faire remuer le fil deux fois le jour, pour faire entrer dans la fistule la partie de ce fil qui étoit déhors, prenant garde qu'il ne se pourrisse pas; ce que l'on peut prévenir en attachant tous les trois jours de nouveau fil au vieux, & en laissant ce nouveau fil dans la fistule. De cette maniere tirant tous les jours ce fil, la chair & la peau qui sont entre les deux bouts se coupent peu à peu; & ce que ce fil ne touche plus se guérit pendant que le reste se consume. Cette cure, ajoûte nôtre Auteur, est longue, mais elle est sans douleur. Ceux qui sont plus pressez de guérir serrent fortement la peau avec le fil, & introduisent encore pendant la nuit dans la fistule une 22 *tente* enduite

20 *Fistula* signifie un canal, ou un tuyau.

21 On l'appelloit en Latin *Specillum*, & en Grec μήλη.

22 *Ex penicillo tenuia quadam intus demittere*, (*lib. 7. cap. 4.*) Celse employe ici le

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xi & suivans.

duite de quelque médicament qui attenue la chair, & la peau, en même temps que la tente presse, & dilate cette chair, & cette peau pour les faire plus aisément rompre. Mais cela est douloureux; aussi bien que la Méthode de ceux qui enduisent le fil de médicamens rongeants pour consumer la cal.

Si la fistule est profonde, & qu'elle ait divers *sinus*, ou divers canaux, il faut alors se servir du scalpel, ou du rasoir, de cette maniere. Après avoir poussé la sonde jusqu'au fond il faut faire sur la peau deux incisions paralleles, proches l'une de l'autre, en sorte néanmoins qu'il reste entredeux 23 une *petite langue* qui empêche que les deux bords ne se réunissent d'abord, & afin de pouvoir mettre un peu de charpi dans la playe; après quoi il faut faire la même chose que l'on fait dans la cure des abscès. Mais s'il y a plusieurs sinus qui viennent répondre à une seule ouverture, il faudra ouvrir avec le scalpel la premiere fistule qui va en ligne droite, & passer en suite un fil de lin dans les fistules laterales qui seront découvertes. Que s'il y en a quelqu'une qui penetre si avant qu'on ne puisse pas y porter seurement le fer on y introduira une tente.

Quant aux fistules *lacrymales*, qui sont de petits ulceres qui viennent à l'angle intérieur de l'œil, & qui rendent continuellement une espece de pus clair, si elles vont jusqu'à l'os, il faut, selon Celse, cautériser cet os, & en procurer l'exfoliation, après avoir ouvert la fistule jusqu'au fond.

On trouve aussi dans nôtre Auteur la maniere de traiter les 24 *hernies*, qui sont

---

mot *penicillus*, dont il sert ailleurs, pour désigner une *compresse*, ou un petit linge plié en trois, ou quatre doubles que l'on met sur l'ouverture de la veine après avoir tiré du sang. On trouve aussi dans Scribonius Largus *penicillo abstergere*, pour dire *nettoyer avec un petit linge*, de maniere que *penicillus* signifie *un petit linge*. Ce qui m'a obligé de traduire ici ce mot par celui de *tente*, c'est parce qu'il est impossible d'introduire un linge dans la fistule de l'anus, si ce linge n'est formé comme une tente; ce que Celse explique lui-même par la suite de son discours, & dans le passage suivant; *Satis est*, dit nôtre Auteur, *papyrum intortum, vel aliquid ex penicillo in modum collyrii astrictum eo illinere.* (*lib.* 5. *cap.* 28.) Nous apprenons de ce passage que les tentes s'appelloient *Collyria* (*Voyez ci-après Part.* 3. *liv.* 2. *chap.* 1.) Et qu'on les faisoit, ou avec du linge, ou avec de l'écorce nommée *papyrus*, dont les Anciens se servoient pour écrire. On y employoit aussi d'autres matieres, comme du *charpi*, en Latin *linamentum*, en Grec ξύσματα ἢ πλύματα ὀθονίων, & de la *méche* de lampe. Les tentes s'appelloient encore autrement *turunda* en Latin, & μοτοὶ, ou μοτά, & μοτώματα en Grec. Celles qui se faisoient avec le linge, ou le *papyrus* étoient appellées μοτοὶ στρεπτοὶ, c'est à dire, tentes tournées, ou tordues, ou entortillées. Celles qui se faisoient avec le charpi se nommoient μοτοὶ πλατοὶ, ou ξυστοὶ, parce que le charpi se faisoit en raclant le linge, ou en tirant les fils; ces mots pouvoient aussi signifier du simple charpi. Enfin celles qui étoient composées de mêche s'appelloient μοτοὶ ἐλλυχνιωτοί. On donnoit aussi aux *pessaires* le nom de μοτοὶ πεσσωτοί. *Voyez ci-dessus, Part.* 1. *liv.* 3. *chap.* 27. On faisoit encore des tentes avec des masses d'emplâtres. *Voyez Cels. liv.* 5. *chap.* 28.

23 *Habenula.*

24 Hippocrate appelle toutes ces especes de tumeurs κῆλαι. Les Latins les nommoient *Hernia*, Hernies. Du temps de Celse, on avoit déja commencé d'en distinguer les especes par des noms particuliers. Celle qui étoit causée par la chute du boyau s'appelloit ἐντεροκήλη. Celle qui venoit de la chute de l'omentum s'appelloit ἐπιπλοκήλη Celle qui ne descendoit pas plus bas que l'aine s'appelloit βουβωνοκήλη. Celle qui étoit causée par l'enflure de veines des testicules étoit nommée κιρσοκήλη, & en Latin *Ramex.* Lors qu'il croissoit de la chair superflue sur les testicules on appelloit cela σαρκοκήλη. S'il

ſont des tumeurs causées par la rupture, ou le relâchement du péritoine, qui eſt ſuivi de la chute du *boyau*, ou de *l'omentum*, ou de tous deux enſemble, dans *l'aine*, ou dans le *ſcrotum*. On comprend ſous ce même genre les tumeurs des *teſticules* cauſées, ou par les veines de leurs tuniques, qui s'enflent quelquefois beaucoup, & qui deviennent variqueuſes; ou par une eſpece de chair qui y croît; ou par une humeur, ou des vents qui s'amaſſent inſenſiblement entre ces mêmes tuniques.

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle xl. & ſuivans.

Nôtre Auteur, pour mieux faire entendre ce qu'il ſe propoſe de dire ſur la cure de ces maladies, donne premierement une deſcription Anatomique des parties qu'on a nommées, qui revient à ceci, *teſticules*, qui ſont une eſpece de glandes, n'ayans de ſenſibilité que par le moyen des membranes qui les couvrent, pendent aux aines, chacun par un 25 *nerf*, qui eſt appellé en Grec *crémaſtere*, c'eſt à dire, *ſuſpenſeur*, & qui eſt accompagné d'une veine, & d'une artere. Ce nerf, & ces vaiſſeaux, auſſi bien que les teſticules eux-mêmes ſont couverts d'une membrane, ou tunique déliée, nerveuſe, & blanche, que l'on nomme la tunique *elythroide*. Par deſſus cette tunique il y en a une autre plus forte, & qui eſt fortement attachée à la premiere par ſa partie intérieure, on l'appelle *dartos*. Il y a d'ailleurs pluſieurs petites membranes, ou fibres qui entrelaſſent les vaiſſeaux, & les parties dont on a parlé. Outre ces deux enveloppes propres à chaque teſticule, il y en a une troiſieme commune à tous les deux, qui eſt exterieure, & qu'on appelle *Scrotum*. Cette derniere tunique eſt legerement adhérente par deſſous à celle du milieu.

Sous cette tunique naiſſent preſque toutes les maladies ci-deſſus mentionnées; dont la cure en géneral conſiſte à faire une inciſion ſoit dans l'aine ſoit dans le ſcrotum, plus, ou moins profonde, ſelon que le mal ſe trouve ſous la premiere, ſous la ſeconde, ou ſous la troiſieme tunique. Le but que l'on ſe propoſe par cette inciſion eſt de découvrir le ſiege du mal, afin de pouvoir en ſuite, ou évacuer l'humeur ſuperflue qui eſt contenue entre les tuniques; ou détacher les excreſcences de chair qui s'y forment; ou deſſecher, & flêtrir les vaiſſeaux variqueux, en les ſéparant, en les coupant, & en les liant. Cette inciſion ſe fait encore pour pouvoir remédier à la chute de *l'inteſtin*, ou de *l'omentum*, ou de *tous les deux* enſemble, qui tombent quelquefois dans l'aine, & quelquefois dans le ſcrotum. Il faut pour ce ſujet rétrecir, ou clorre l'endroit où les tuniques internes dont on a parlé, & qui ſont des productions du péritoine, ſe trouvent, ou trop dilatées, ou rompues, & laiſſent deſcendre l'inteſtin, ou l'omentum qu'elles retenoient; voici comme on y procede. On fait premierement une inciſion au ſcrotum, ou à l'aine, mais plus ſouvent à l'aine. Ayant par ce moyen découvert la tunique moyenne, que nous avons appellée 26 *dartos*, qui eſt proprement celle qui retient l'inteſtin, & où la dilation, ou la

s'amaſſoit de l'eau dans leurs tégumens, la tumeur étoit alors nommée ὑδροκήλη. Le nom Latin *hernia* eſt particulier aux deux, ou aux trois premieres eſpeces. Ce nom avoit quelque choſe de honteux, ſelon la remarque de Celſe.

25 Ce que Celſe appelle un *nerf* eſt un muſcle, comme on le verra dans l'Anatomie de Galien.

25 Les Anatomiſtes qui ſont venus après Celſe, particulierement les modernes, n'appellent proprement *dartos* que la tunique qui revêt le teſticule. Ce qui eſt plus haut que le teſticule, quoi qu'il ſoit connexe au dartos eſt appellé *proceſſus*, c'eſt à dire, *dependance*, du péritoine.

Digitized by Google

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle XI. & suivans.

la rupture se font, on releve cette tunique avec un petit crochet, ou on la tire en haut pour l'éloigner de l'intestin qui est dessous. En suite on l'ouvre par une incision, & après l'avoir ouverte, & avoir séparré les fibres qui l'attachent à la tunique inferieure, qui revêt la veine, & l'artere dont on a parlé, aussi bien que le testicule, on repousse l'intestin en haut; on cout, ou on lie fortement cette tunique pour la rendre plus étroite, & plus resserrée à l'endroit où l'intestin tomboit, & on coupe ensuite ce qu'il y a de superflu, laissant pendre hors de la playe le fil qui a servi pour la ligature. Cela étant fait, Celse veut qu'on enleve une *petite langue* de peau autour de l'ouverture de la playe, afin de l'aggrandir, & de procurer par ce moyen une plus forte cicatrice. On recout enfin la playe, & on y applique les médicamens qui servent à consolider.

Nôtre Auteur parle aussi de l'hernie du *nombril*, mais il ne la met pas au rang des autres, & ne lui donne pas le même nom. Il l'appelle simplement éminence, ou élevation du nombril, *umbilici prominentia*. Il fait voir qu'il y en a de diverses sortes, & que cette éminence est causée tantô. par l'intestin qui tombe dans une cavité, qui se fait par la dilatation du nombril; tantôt par l'omentum, tantôt par une humeur, ou une eau qui s'amasse au même endroit; tantôt par de la chair qui y croît, & qui se corrompt quelquefois, en sorte que la tumeur devient chancreuse; tantôt enfin par les vents. Cette derniere espece ne se peut point guérir. Les autres se guérissent en retranchant ce qu'il y a de superflu soit de la chair soit de la cavité du nombril, & en y faisant de fortes ligatures. Mais Celse regarde cette operation comme fort délicate, & il avertit qu'elle ne peut se faire qu'avec les mêmes précautions que l'on apporte pour tailler ceux qui ont la pierre.

Il fait aussi mention d'une maladie qui a du rapport avec l'hernie *charneuse*. Il appelle cette maladie *le nerf durci*, ou *la dureté du nerf*. Il y a de l'apparence qu'il veut parler du *muscle cremastere*, auquel il donne, comme on l'a vû, le nom de nerf. Cette maladie ne se peut, dit-il, guérir ni par les médicamens ni par l'operation. Les accidens sont une fiévre ardente, des vomissemens de bile verte, ou noire, une langue seche, des sueurs froides qui sont suivies de la mort.

Quatrieme Indication de la Chirurgie, qui est de séparer ce qui étoit joint, ou d'ouvrir ce qui étoit clos.

La quatrieme Indication, qui est opposée à la précedente, a lieu dans toutes les *tumeurs* qu'il s'agit d'ouvrir, & dans toutes les occasions, ou il faut faire des incisions. Les Anciens employoient pour cela les [27] *lancettes*, & les *scalpels*, ou *rasoirs*, qui sont des especes de couteaux, droits ou courbes, larges, ou étroits, trenchans d'un côté seulement, ou de tous les deux, pointus, ou obtus &c. sans conter les *scies*, & les *trépans*, ou *tarieres* dont on a parlé ci-devant, & qui servent à scier, ou couper, ou percer les os. Toutes les manieres de *brûler*, ou de *cautériser*, avec les instrumens propres à cela, appartiennent aussi à ce genre. Elles avoient lieu, soit à l'égard des chairs, saines, ou corrompues, soit à l'égard des os cariez.

Dans la maladie appellée *Ancyloblepharon*, qui est lors que les paupieres se collent, & s'attachent contre le blanc de l'œil, en suite des ulceres de ces parties qui n'ont pas été bien traitez, nôtre Auteur propose de séparer la paupiere avec le trenchant du scalpel, en sorte qu'on ne coupe rien ni de la paupiere ni du blanc de l'œil. Si l'on ne peut mieux faire, ajoûte-t-il, que l'on coupe plûtôt de la paupiere, que du blanc de l'œil, & que l'on oigne en suite ces parties avec des médicamens propres à dessecher, ayant soin de relever souvent la paupiere,

27 On peut consulter l'Onomasticon de Pollux sur les noms des divers instrumens des Chirurgiens.

paupiere, de peur qu'elle ne s'attache derechef. C'est la méthode d'Héraclide de Tarentin; mais *je ne me souviens pas*, dit-il, *d'avoir vû quelcun guérir par ce remede*. Meges, poursuit-il, avoit beaucoup essayé d'autres moyens pour venir à bout de ce mal, sans avoir pû réüssir; parce que la paupiere revient toûjour à se coller, quoi que l'on puisse faire. On a parlé ci-devant d'Héraclide de Tarente, que l'on a conté entre les Médecins Empiriques. Quant à Meges, c'étoit un fameux Chirurgien qui vivoit un peu avant Celse sous Auguste, & dont on parlera dans la suite.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xI. & suivans.

Les vielles *fluxions sur les yeux*, qui les rendent tendres ou chassieux, & rouges, ont obligé les Anciens à tenter toutes sortes de moyens pour se délivrer de cette maladie, qui pour être commune n'en est pas moins opiniâtre. L'on a déja remarqué dans la Chirurgie d'Hippocrate que ce Médecin propose divers grans remedes pour cela, tels que sont les *cauteres* & les *incisions* de la tête. Celse s'étend beaucoup sur ce sujet & le traite fort exactement.

Il est important, dit cet auteur, de discerner pat quelles veines est apportée
28 la pituite qui se verse sur les yeux, & de conoitre si c'est par les veines qui sont entre la peau & le crane, ou par celles qui sont entre le crane & la premiere membrane du cerveau. On peut, ajoûte-t-il, guérir ceux qui sont dans le premier cas, mais non pas les autres. Pour conoitre ce qu'il en est, Celse veut que l'on rase premierement la tête, & qu'ayant appliqué sur le devant, dans l'espace qui est entre le sommet & les sourcils, un cataplâme tel qu'on a accoutumé d'appliquer pour suspendre la fluxion, l'on regarde si les yeux sont secs. S'ils le sont c'est une preuve que la fluxion se fait par les veines qui sont sous la peau; mais s'ils demeurent humides, l'on en doit inferer que l'humeur vient par les veines du dedans. Que si l'inflammation diminue, sans être entierement arrêtée; on juge par là que la pituite vient par les unes & par les autres de ces veines, & on n'entreprend point non plus la cure.

28 *Pituita.* Celse regarde la pituite comme la cause de la *chassie*, & il appelle même cette maladie *pituita oculorum* (liv. 7. chap. 7. sect. 15.) Ce passage de nôtre Auteur me donne occasion d'expliquer ici un vers d'Horace que l'on n'a pas entendu. Voici de quelle maniere ce Poëte finit une épitre qu'il adresse à Mécénas; (*Epistol. 1. Lib. 1.*)

Ad summam sapiens uno minor est Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum,
Præcipuè sanus, nisi cùm pituita *molesta est.*

La pituite dont il veut patler est celle qui tomboit sur ses yeux. Il faut traduire ainsi le derniers vers; *Enfin le sage se porte toûjours bien, si ce n'est qu'il soit chassieux.* Horace après avoir fait l'éloge des Sages, ou des Philosophes Stoiciens, du nombre desquels il se met, & après avoir dit qu'ils jouissent de tous les biens que l'on peut souhaiter, même de la santé, qui est un des plus grands, ajoûte, qu'elle ne leur manque pas non plus, *à moins*, dit-il, *qu'ils ne soient chassieux*, *comme je le suis.* Cette conclusion, à quoi l'on ne s'attendoit pas, est pour faire rire Mécénas, & particulierement pour se mocquer des prétendus avantages des Stoiciens, que ce Poëte tourne souvent en ridicules, quoi qu'il témoigne en d'autres endroits les vouloir suivre. La raillerie est d'autant plus fine qu'il semble qu'Horace se raille lui même; mais comme il ne se raille qu'en qualité de Sectateur des Stoiciens, cela tombe principalement sur ces Philosophes, qui étoient assez fous pour soutenir que rien ne troubloit leur bonheur, ou leur indolence, & qu'ils étoient insensibles aux plus grands maux, même aux douleurs que causent les maladies. Horace retenoit de la Philosophie Stoicienne ce qu'il y trouvoit de meilleur, & rejettoit le reste, ne s'attachant point à un parti plûtôt qu'à l'autre; *Nullius addictus jurare in verba magistri*, comme il le dit au commencement de cette Epitre.

Digitized by Google

Secte Méthodique & ses dependances dans le Siecle XI. & suivans.

Le nombre de ceux qui sont chassieux par le dégorgement des veines du dehors étant le plus grand, on peut, selon nôtre Auteur, soulager la plus part de ceux qui sont sujets à cette incommodité. Il ajoûte que cette raison avoit obligé non seulement les Grecs, mais encore plusieurs autres nations à recourir aux remedes dont on va parler, & qui sont ceux qui se pratiquoient le plus communement & le plus generalement dans presque tous les endroits du monde.

Ces remedes, pour être communs, n'en étoient pas moins douloureux. Le plus simple de tous étoit de brûler en divers lieux les veines des temples, après avoir fait une incision pour les découvrir. Quelques Médecins Grecs, poursuit nôtre Auteur, vouloient que l'on fît jusqu'à neuf incisions à la tête; deux sur le derriere qui fussent paralleles, & une qui les coupât perpendiculairement, deux au dessus des oreilles, & une autre qui prît aussi au travers; & enfin trois autres entre le front & le sommet de la tête, qui fussent toutes trois paralleles.

D'autres tiroient ces lignes tout droit depuis le sommet jusqu'aux temples; & connoissans, par le mouvement des machoires, en quel endroit sont les muscles qui les soutiennent, auxquels ils ne vouloient pas toucher, ils ne coupoient en cet endroit que la peau. Après cela ils dilatoient leur incision & la remplissoient de charpi, afin d'empêcher par ce moyen que les deux extrémitez de la peau ne pussent plus se rejoindre, à cause de la chair qui croissoit entre-deux, & qui servoit à resserrer les veines par lesquelles il croyoit que l'humeur se versoit sur les yeux.

Quelques-uns marquoient avec de l'encre deux lignes qu'ils tiroient du milieu d'une oreille jusqu'au milieu de l'autre oreille, & ayant tiré une autre ligne depuis le dessus du nez jusqu'au sommet de la tête, ils faisoient une incision à l'endroit où ces deux lignes se coupoient. Cela étant fait ils laissoient couler du sang pendant quelque temps, & brûloient en suite le crane dans le même lieu; ne laissant pas d'ailleurs de brûler les veines qui paroissoient éminentes aux temples, & entre le front & le sommet de la tête. Mais dans les sujets où les veines se trouvoient si minces & si profondes qu'on ne pouvoit les séparer de la chair, pour les brûler, ils passoient une ligature autour du col, & l'ayant serrée médiocrement pour faire enfler ces veines, ils marquoient avec de l'encre celles qui se montroient dans les temples & entre le front & le sommet. Après qu'ils les avoient marquées ils en tiroient du sang, & les brûloient legérement avec de petits fers, vers les temples, de peur d'offencer les muscles dont on a parlé, mais profondément entre le front, & le sommet, en sorte qu'il se séparât une esquille de l'os.

Les *Africains* brûloient aussi le sommet de la tête jusqu'à l'os, pour en faire tomber une esquille. Mais nôtre Auteur approuve particulierement la pratique qui avoit cours dans la *Gaule Chevelue*, où l'on choisissoit les veines dans les temples & sur le sommet de la tête, pour les séparer en suite de la chair & les couper.

Voila ce qu'on avoit à remarquer touchant la Chirurgie de Celse, dont on n'a rapporté que les principales operations, par lesquelles on peut voir qu'elle étoit la méthode & la pratique de ces temps là.

CHA-

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle xl & suivans.

CHAPITRE VI.

Jugement des Anciens & des Modernes touchant Celse.

CEt Auteur a été beaucoup estimé, même dans le siecle où il a vécu, & on ne l'a pas moins consideré depuis. *Columella*, qui étoit à peu près son contemporain, ou qui l'a suivi de près le met au rang 1 *des plus fameux Auteurs de ce temps là*; & *Pline* le conte entre ceux dont il a tiré ce qu'il rapporte dans son Histoire Naturelle. Celse est aussi cité par *Quintilien* en divers endroits principalement sur des matieres de Rhétorique; & quoi que ces citations ne semblent pas être avangeuses au premier en ce que ce ne sont le plus souvent que des réfutations de ses sentiments, cela ne laisse pas de lui faire honneur. Un aussi excellent Rhéteur qu'étoit Quintilien ne se seroit pas donné cette peine si Celse n'avoit pas été regardé comme un grand Maitre dans l'Art dont on vient de parler.

On répondra sans doute que si Quintilien avoit eu de l'estime pour nôtre Auteur il n'auroit pas dit ailleurs en termes exprès, que c'étoit 2 *un esprit médiocre*. Mais il faut remarquer qu'il ne parle de lui de cette maniere qu'en le comparant avec Homere, Platon, Aristote, Caton, Varron, Ciceron, les plus grands hommes qu'il y ait jamais eu tant parmi les Grecs que parmi les Romains; en sorte que la seule pensée de le mettre en parallele avec eux est fort glorieuse à Celse, tout médiocre qu'on le fasse au prix de ceux avec qui on le compare. S'il n'a pas égalé les plus grands Auteurs qui avoient écrit avant lui sur les Arts Liberaux, c'est beaucoup qu'il en ait approché; & on lui peut fort bien appliquer ce que Quintilien dit un peu plus bas; *Verùm etiam si quis summa desperet, tamen est, ut Cicero ait, pulchrum in secundis tertiisque consistere.* Si l'on ne peut tenir le haut bout, il y a néanmoins de la gloire d'être conté au second ou au troisiéme rang. Ce qui augmente d'ailleurs l'estime que l'on doit avoir pour Celse c'est qu'il avoit traité de tous les Arts dont on vient de parler, & qu'il avoit eu assez de courage pour entreprendre lui seul une tâche qui étant partagée entre plusieurs personnes n'auroit pas laissé d'être fort chargeante. Cette entreprise paroit si belle à Quintilien qu'il ne peut s'empêcher de dire, que nôtre Auteur mérite que l'on croye qu'il a sû tout ce qu'il faut savoir sur chacune des choses dont il a traité, quand il n'y auroit que cette raison qu'il a osé former le dessein d'écrire de tant de matieres differentes; *dignus, vel ipso proposito, ut illum scisse omnia illa credamus.*

On trouve une ancienne épigramme Latine où Celse parle de cette maniere.

Dictantes Medici quandoque & Apollinis artes
Musas Romano jussimus ore loqui.
Nec minus est nobis per pauca volumina famæ
Quàm quos nulla satis bibliotheca capit.

C'est à dire; *En dictant l'art d'Apollon le Médecin*, ou en écrivant sur la Médecine,

1 Jul. Atticus: & C. Celsus, celeberrimi ætatis nostræ Scriptores. *Columell. lib.* 3. *chap.* 17.

2 On a cité ci-devant ce passage de Quintilien, au commencement du chapitre quatriéme.

Secte Méthodique & ses dépendances dans le Siecle XI. & suivans.

decine, *j'ai obligé les Muses à parler Latin. Je n'ai pas moins acquis de réputation par le peu de volumes que j'ai composez que ceux qui ont fait un si grand nombre de livres que les Bibliotheques ont peine à les contenir.* Il y a de l'apparence que cette épigramme n'est pas entiere. Ces mots *quandoque &*, par où elle commence, marquent que c'est la suite d'un discours précedent. Il se peut que l'on eût auparavant fait l'éloge des autres ouvrages de Celse qui ne concernent pas la Médecine.

Entre les Auteurs modernes qui ont loüé Celse on doit principalement citer 3 un très habile Professeur en Médecine & Chirurgie, qui donnoit ce conseil à ses écoliers; *Celse*, disoit-il, *est admirable à tous égards. Vous devez avoir nuit & jour ses écrits entre les mains.* 4 D'autres semblent n'avoir eu d'estime que *pour sa latinité*, & *avoir fait plus de cas de son beau langage que de sa Médecine.* Ceux qui ont fait ce jugement se sont fondez sur ce qu'à leur avis nôtre Auteur *s'étoit trop attaché à Asclépiade*. Ils ont pû en juger comme il leur a plû. Il s'agissoit de choses qui regardent leur profession, & ils ont gardé quelques mesures.

Mais on ne sauroit s'empêcher de trouver étrange que Saumaise, qui n'étoit point Médecin, quoi qu'il fût d'ailleurs très-savant, soit venu à cet excès de parler de Celse comme d'un homme 5 *tout à fait ignorant dans la Médecine*, Ce jugement est fondé sur ce que ce dernier n'a pas bien traduit, au gré de Saumaise, quelques passages d'Hippocrate, qu'il semble avoir copiez. Comme si Celse ne pouvoit pas avoir eu d'autres originaux d'Hippocrate, que ceux que nous avons aujourd'hui! ou comme s'il n'avoit pas été en liberté d'ajoûter ou de diminuer à ce que dit Hippocrate, le traduisant comme il fait sans le nommer, & parlant ordinairement comme de son chef! Mais supposé que nôtre Auteur eût manqué en quelques endroits, faute de bien entendre le Grec, comme cela peut être, s'ensuivroit-il de là qu'il n'entendoit du tout rien dans la Médecine? Il est vrai qu'il suivoit particulierement Asclépiade, comme on l'a remarqué ci-devant, mais Asclépiade n'étoit-il pas un excellent Auteur pour son temps? & s'ensuit-il que parce qu'Asclépiade & Celse ont eu des sentimens differens de ceux de Galien, par exemple, ou de ceux des Médecins modernes, l'on doive pour cela les exclurre du nombre des Médecins?

---

3 Fabricius ab Aquapendent. in Chirurg. dentium.
4 Joh. Heurnius in method. Stud. medic. chap. 5.
5 Celsus ἀνιατρολόγητος, quod arguunt innumeri errores quos incurrit, dum græca in suam latinam traducit. *Salmas. de homonymis hyles jatrica.* Vitruve parlant des qualitez d'un Architecte, qui, selon lui, doit être universel, dit qu'il ne doit pas être Médecin, comme Hippocrate, mais qu'il ne doit pas aussi ne savoir du tout ce que c'est que la Médecine, ou n'en savoir point raisonner; *Nec Medicus, ut Hippocrates, sed non* ἀνιατρολόγητος. C'est de là que Saumaise a pris ce terme Grec.

Fin de la Seconde Partie.

Digitized by Google